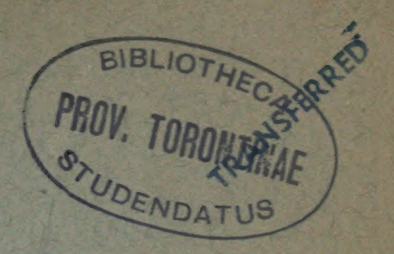
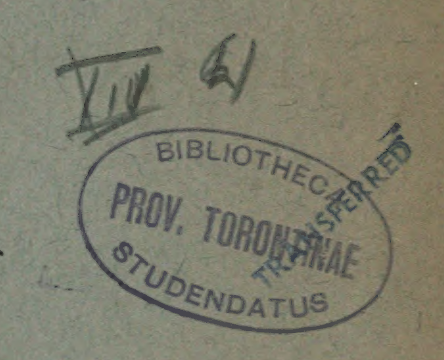

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 8660


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED

VISIONS

D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

SUR LA VIE

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOME TROISIÈME

VISIONS
D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

SUR LA VIE DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

ET DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

La douloureuse Passion et l'établissement de l'Église par les Apôtres

COORDONNÉES EN UN SEUL TOUT, SELON L'ORDRE DES FAITS

Par le R. P. Fr. Joseph-Alvare DULEY

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TRADUCTION ENTIÈREMENT NOUVELLE DU TEXTE ALLEMAND

Par M. Charles d'ÉBELING

TOME TROISIÈME

Cinquième Édition

PARIS-6e

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1922

VISIONS

D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ

CHAPITRE XLVI

Première ville de tentes habitée par les adorateurs des astres.

Je vis le Seigneur quitter Cédar et se diriger vers le désert, accompagné des trois jeunes gens et de plusieurs amis.

Il passa la rivière et se dirigea du côté du désert en traversant la ville païenne, où l'on célébrait alors une fête : j'entendis le bruit des réjouissances, et je vis deux nuages de fumée : on sacrifiait devant un temple. Ces païens étaient fort hostiles aux Juifs de l'autre rive, bien que cependant plusieurs d'entre eux fussent allés à Cédar lors du dernier sabbat; ils y avaient vu Jésus, et avaient entendu de loin ses instructions. Quelques-uns se rapprochèrent des Juifs après son départ, en les questionnant amicalement sur les enseignements de Jésus et sur ses miracles.

Le Sauveur fut accompagné assez loin par une vingtaine de personnes, parmi lesquelles je reconnus Salathiel, le jeune Tite, Eliud, le mari de la femme adultère, et Nazor, le chef de la synagogue.

Le chemin se dirigeait d'abord au levant, puis au

midi ; il était uni, quoique situé entre deux crêtes de montagnes, et traversait des pâturages, puis un terrain de sable jaune ou blanc et un sol semé de cailloux.

Ils arrivèrent enfin dans une plaine couverte de verdure, et virent s'élever devant eux, parmi des palmiers, une vaste tente entourée de plusieurs autres plus petites. Jésus renvoya ses amis de Cédar en les bénissant, et ils retournèrent chez eux.

Jésus continua son chemin jusqu'à la ville des tentes où demeuraient les adorateurs des étoiles. Le jour baissait déjà lorsqu'il arriva à une belle fontaine, placée dans un enfoncement étroit et entouré d'un mur de terre peu élevé. On voyait tout auprès un vase à puiser de l'eau. Le Seigneur ayant bu, s'assit au bord de la fontaine. Les jeunes gens lui lavèrent les pieds, et il leur rendit le même service. C'était un touchant spectacle. Il y avait dans cette plaine de beaux palmiers, des prairies et des groupes de tentes dispersées sur une vaste étendue. On y voyait aussi une tour ou une pyramide à degrés, qui s'élevait à la hauteur de nos églises ordinaires. Des hommes se montraient çà et là, regardant Jésus avec surprise et n'osant pas s'approcher de lui.

A peu de distance de la fontaine s'élevait la tente principale, surmontée de plusieurs sommets en pointe; elle renfermait des pièces séparées les unes des autres par des cloisons grillées; des peaux de bêtes en formaient la toiture. Elle offrait un bel aspect et était construite avec beaucoup d'art. Bientôt il en sortit cinq hommes qui allèrent au-devant de Jésus, tenant à la main des rameaux d'arbres d'espèces différentes. C'étaient des hommes blancs, avec des barbes noires, courtes et crépues; leurs cheveux étaient longs et bouclés; ils étaient couverts d'une jaquette bouffante d'une étoffe de laine très fine et presque transparente, avec des manches qui allaient à la moitié de l'avant-bras; ils avaient un bonnet dont les bords pendaient tout

autour de la tête, et qui était comme tordu à la partie supérieure. Ils s'approchèrent amicalement de Jésus et de ses compagnons, les saluèrent, et leur présentant les rameaux qu'ils avaient à la main, ils les invitèrent à entrer dans leur tente. Ils offrirent à Jésus une branche de vigne, et celui qui le conduisait en portait une pareille.

Ils firent asseoir le Sauveur et ses amis dans une des pièces de la tente, sur un banc orné de coussins, et leur offrirent à manger ; c'étaient des fruits, si je ne me trompe. Après que le Seigneur se fut entretenu quelques instants avec eux, ils le conduisirent, ainsi que ses compagnons, dans une pièce de la tente qui servait aux repas. Au milieu de cette salle, la tente était soutenue par une colonne ornée de guirlandes de feuillage, de branches de vigne, de grappes de raisin et d'autres fruits encore : je ne saurais dire si tout cela était naturel ou artificiel. Ils dressèrent une petite table ovale de la hauteur d'un tabouret, et la couvrirent d'un tapis de diverses couleurs, sur lequel étaient figurés en petit des personnages vêtus comme eux. Ils apportèrent des coupes et de la vaisselle, qu'ils prirent dans un des compartiments de la tente, devant lesquels étaient suspendus des tapis qui empêchaient de voir l'intérieur. Jésus et ses disciples se couchèrent autour de la table sur une couverture. Leurs hôtes présentèrent du pain, du miel et des fruits de toute espèce. Eux-mêmes s'assirent sur de petits escabeaux, les jambes croisées et servirent tour à tour Jésus et ses compagnons.

Le repas fini, Jésus et ses compagnons furent introduits dans la chambre où ils devaient reposer. Le Seigneur demanda de l'eau, qu'on lui apporta ; les disciples lui lavèrent les pieds, et il fit de même à leur égard. Les hôtes ayant exprimé leur étonnement à ce sujet, la réponse que Jésus leur donna fit une telle impression sur eux, qu'ils se promirent d'adopter cet usage.

Quand le Seigneur et les siens furent couchés, les

cinq hommes sortirent de la tente, revêtus de manteaux plus longs par derrière que par devant, avec un large pli retombant dans le dos. Il faisait déjà nuit; ils se rendirent à un temple ayant la forme d'une pyramide quadrangulaire et construit en matériaux légers, sans doute en bois et en peaux de bêtes : des degrés placés à l'extérieur permettaient de monter jusqu'au sommet. Ce temple était situé au fond d'une gorge dont les pentes s'élevaient en terrasses, avec des parapets et des gradins pour s'asseoir. Plusieurs centaines de personnes étaient déjà rassemblées. Les femmes se tenaient derrière les hommes, puis venaient les jeunes filles, et enfin les enfants. Des globes de lumière placés çà et là sur les degrés de la pyramide produisaient, par leur scintillement, l'effet des étoiles du ciel : je ne saurais dire comment ils étaient disposés ; mais ils figuraient certaines constellations.

La pyramide était creusée à l'intérieur, et pouvait contenir une grande multitude. Au centre s'élevait une haute colonne reliée aux parois par des poutres. Sur ces poutres, jusqu'au sommet, on avait placé des lumières servant à éclairer les globes du dehors. Un jour singulier régnait à l'intérieur; on eût dit un clair de lune : la lune s'y voyait, en effet, dans un ciel parsemé d'étoiles. Tout cela, disposé avec un art incomparable et une ressemblance frappante, produisait une impression de terreur, à cause du jour incertain qui éclairait la partie intérieure du temple où l'on distinguait trois idoles adossées à la colonne.

La foule chantait autour de la pyramide de la façon la plus étrange : c'était tantôt une voix seule, tantôt un chœur nombreux, ou bien des accents doux et mélancoliques auxquels succédaient des cris perçants et furieux. Mais lorsque la lune ou certains astres paraissaient à l'horizon, les voix se mêlaient avec une force extraordinaire. Cette cérémonie se prolongea jusqu'au lever du soleil.

Après cette vision, je m'éloignai et me rendis à Cédar ; je vis revenir les habitants qui avaient accompagné Jésus, et leurs proches se porter à leur rencontre. Je vis aussi les païens les arrêter, et s'enquérir avec empressement de cet homme qui avait fait de si grandes choses au milieu d'eux. Ils étaient émerveillés et stupéfaits de tout ce qu'ils entendaient, et ces gens, qui jusqu'alors avaient été les ennemis de leurs voisins, changèrent de sentiments, et prirent la résolution d'entrer en rapports avec eux et de les visiter. Quelques-uns de ces païens avaient assisté à la dernière instruction du sabbat. Leur culte était encore plus grossier que celui dont je fus témoin. Ils avaient beaucoup d'idoles et ils leur offraient des sacrifices en plein air.

Cependant Jésus se disposait à quitter ce lieu. Comme on lui demandait qui il était et où il allait, il parla du royaume de son Père, et dit qu'il était venu pour visiter les amis qui l'avaient salué lors de sa naissance, qu'il irait ensuite en Egypte voir les compagnons de son enfance, et les inviter à le suivre, et qu'enfin il retournerait à son Père. Il parla aussi de leur idolâtrie, qui les forçait à se tourmenter et à immoler tant de victimes, et dit qu'il fallait adorer le *Père* créateur de toutes choses et donner à leurs frères indigents les animaux qu'ils sacrifiaient à des images fabriquées de leurs mains.

Les femmes de cette tribu demeuraient sous des tentes séparées et éloignées de celles des hommes. Jésus loua cette séparation des femmes, mais il condamna la polygamie. Il exhorta ceux qui l'écoutaient à n'avoir qu'une femme, à ne pas la traiter comme une esclave, mais à la tenir dans la soumission. En écoutant ses discours, ils le trouvèrent si bon et tellement au-dessus des autres hommes, qu'ils le prièrent de rester avec eux; ils voulaient appeler un vieux prêtre plein de sagesse ; mais Jésus ne le leur permit point.

Ils apportèrent alors d'anciens écrits, qu'ils consul-

tèrent. Ce n'était pas des rouleaux, mais des feuilles épaisses comme de l'écorce, sur lesquelles étaient gravés des caractères formant toutes sortes de courbes bizarres. Alors, comme ils le suppliaient de rester au milieu d'eux pour les instruire, le Seigneur répondit qu'après être retourné à son Père, il les ferait appeler, et qu'alors ils auraient à le suivre.

Avant de les quitter, le Seigneur traça, avec la pointe d'un bâton, sur le pavé de la tente, cinq noms de sa généalogie. Les caractères étaient entrelacés, ce semble, au nombre de cinq, parmi lesquels je distinguai un M. Ces braves gens eurent un grand respect pour cette inscription, et firent plus tard un autel de la pierre où elle était gravée. Je la vois maintenant à Rome enchâssée dans un mur, à l'un des angles de l'église de Saint-Pierre. Les ennemis de l'Eglise ne sauraient l'y découvrir.

Jésus ne leur permit pas de l'accompagner, et se dirigeant au sud, il passa, devant la tour des idoles, à travers les tentes dispersées dans le lointain. Il parla à ses disciples du bon accueil de ces païens, pour lesquels il n'avait rien fait, et des cruelles persécutions des Juifs endurcis et ingrats, malgré les grâces et les bienfaits dont il les avait comblés (1).

CHAPITRE XLVII

Visite à des bergers. — Jésus leur manifeste en vision les mystères de son royaume.

Jésus et ses compagnons marchèrent tout le jour et d'un pas rapide. Le soir, quelque temps avant le sab-

(1) Cette différence des dispositions des Juifs et des païens était un pronostic, un symbole de l'avenir; le paganisme devait se convertir à Jésus, tandis que l'obstination des Juifs allait causer leur perte.

bat, je vis Jésus s'asseoir avec les trois jeunes gens sur le bord d'un puits où ils se lavèrent mutuellement les pieds, auprès d'un petit village de bergers. Il célébra ensuite le sabbat, priant avec ses disciples et les enseignant, et montrant ainsi, même sur une terre étrangère, combien était mal fondé le reproche que lui faisaient les Juifs de ne pas sanctifier le sabbat. Cette nuit il dormit en plein air, auprès du puits, avec les trois disciples.

Le lendemain, les bergers se rassemblèrent autour de lui et l'écoutèrent. Il leur demanda s'ils n'avaient pas entendu parler de certaines gens qui, trente-trois ans auparavant, guidés par une étoile, étaient allés en Judée pour saluer le roi des Juifs nouvellement né. « Oui, certainement », répondirent-ils ; alors le Seigneur leur dit qu'il était ce roi des Juifs, et qu'il allait à son tour visiter ces hommes.

Ils témoignèrent naïvement leur joie et leur dévouement, et lui firent, au milieu d'un massif de palmiers, un beau siège, avec des marches de gazon ; ils détachaient et enlevaient le gazon à l'aide de longs couteaux de pierre ou d'os, et le siège fut bientôt prêt. Le Seigneur s'y assit, et, pour les instruire, leur conta de charmantes paraboles. Ces gens, au nombre de quarante environ, l'écoutèrent avec une simplicité d'enfants, et prièrent tous avec lui.

Le soir, ayant défait une tente qu'ils joignirent à une autre ; ils disposèrent une salle où ils prirent tous un repas composé de laitage et de fruits. Comme le Seigneur bénissait sa part, ils lui demandèrent pourquoi il faisait cela; quand il le leur eut expliqué, ils voulurent qu'il bénît aussi les leurs, et il le fit. Ils le prièrent de leur laisser des aliments bénis par lui; et ces braves gens lui ayant présenté des mets délicats et qui pouvaient se décomposer promptement, il leur dit d'apporter des aliments plus durables et qui ne se gâteraient point. Ils obéirent, et il bénit donc pour eux des

gâteaux de riz. Il leur dit ensuite qu'ils devaient avant de les goûter y mêler du riz nouveau : qu'ainsi ces aliments ne se gâteraient pas, et que la bénédiction elle-même se perpétuerait.

Les rois mages ont déjà appris en songe que Jésus vient les voir.

Le jour suivant, le Seigneur enseigna de nouveau sur le trône de gazon. Il parla de la création du monde, de la chute du premier homme et de la promesse d'un Rédempteur. Il demanda à ses auditeurs s'ils n'avaient pas conservé le souvenir de cette promesse. Ils ne savaient que peu de choses d'Abraham et de David, et cela même était mêlé de fables. Ils étaient simples comme des enfants. Celui qui était en état de répondre à une question le faisait sans hésiter.

Le Seigneur ayant vu leur ignorance et leur simplicité, fit un grand prodige. Je ne me souviens pas de ce qu'il disait alors, mais il sembla faire sortir d'un rayon de soleil avec la main droite un petit globe lumineux, qui demeura suspendu à sa main par un fil de lumière : ce globe grandit, grandit toujours, jusqu'à ce qu'il semblât nous atteindre et nous permettre d'y regarder tous. Ces bonnes gens et les disciples y virent tout ce que leur expliquait le Seigneur. Ils se tenaient autour de lui saisis de frayeur. Je vis dans le globe la très sainte Trinité ; et au moment où en elle j'aperçus le Fils, Jésus disparut à mes yeux, et je vis un ange planer dans l'air auprès du globe. En un clin d'œil, Jésus posa dans sa main le globe, qui parut ensuite se confondre avec elle. Il y avait dans la sphère un nombre infini de tableaux sortant les uns des autres, et je pus y voir distinctement le nombre 360 ou 365.

Jésus leur enseigna aussi une courte prière, qui rappelait en partie l'Oraison dominicale, et leur indiqua trois intentions auxquelles ils devraient la réciter tour à tour : c'était une action de grâces pour la création, une autre pour la rédemption, et la troisième, je crois,

pour les âmes du purgatoire. Les tableaux figurés dans ce globe présentaient, dans un développement successif, toute l'histoire de la création, de la chute et de la rédemption avec tous les moyens de salut. Je compris alors tout cela comme ces bons bergers, mais maintenant je ne saurais le reproduire. Toutes les choses créées m'apparurent dans ce globe, se rattachant par des rayons à la Trinité sainte, et tirant d'elle leur développement. J'en vis quelques-unes se retirer d'elle-même et s'en séparer. Le Seigneur leur donna une idée de la création par l'apparition du globe sortant de sa main, une idée du lien qui rattache le monde déchu à Dieu en le leur montrant suspendu par un fil, enfin une idée du jugement en faisant rentrer le globe dans sa main. Il fit un discours, leur parla de l'année et des jours qui la composent, disant qu'ils étaient figurés dans l'histoire de la création, et qu'ils devaient être consacrés à la dévotion et au travail.

Dès que le Seigneur eut terminé ses explications, le globe disparut, et les bergers, saisis de frayeur, accablés de tristesse en reconnaissant leur profonde misère et la majesté divine de leur hôte, se prosternèrent, ainsi que les trois jeunes gens, la face contre terre, pleurant et adorant. Le Seigneur en les voyant s'attrista lui-même et se prosterna comme eux sur le tertre de gazon. Les jeunes gens voulurent le relever; mais il se releva lui-même, et les bergers se relevant avec lui, l'entourèrent timidement et lui demandèrent la cause de sa douleur. Il leur répondit qu'il s'affligeait avec les affligés, et s'étant fait cueillir une jacinthe qui croissait naturellement dans ce lieu, mais qui cependant était beaucoup plus grande et plus belle que celles de nos jardins, il leur demanda s'ils ne connaissaient pas les propriétés de cette fleur. Quand le ciel s'obscurcit, leur dit-il, elle se penche et s'attriste, et ses couleurs pâlissent : il suffit pour cela qu'un nuage passe devant le soleil. Il ajouta sur le sens allégorique de cette fleur

beaucoup de choses que j'ai oubliées comme tant d'autres.

Jésus leur demanda, quoiqu'il le sût bien, quel était leur culte; car ce bon Maître se faisait enfant avec les enfants. Alors ils lui apportèrent tous leurs dieux : c'étaient des animaux de toute espèce fort bien imités, des brebis, des ânes et des chameaux; ils semblaient être de métal, et recouverts de peaux. Quand ces gens célébraient leurs cérémonies, ils rassemblaient toutes ces idoles sous des tentes élégamment décorées, où l'on mangeait, l'on buvait et l'on dansait en adorant ces faux dieux.

Jésus leur fit connaître que leur culte n'était qu'une ombre et une misérable contrefaçon du culte du vrai Dieu, et il fut ainsi amené à leur déclarer que lui-même était l'Agneau pur et sans tache, et qu'ils devaient tirer de lui leur nourriture et leur salut. Il leur ordonna donc de renoncer au culte de ces animaux, de donner aux pauvres le métal dont ils étaient faits, et d'élever ensuite des autels sur lesquels ils brûleraient de l'encens, afin de rendre grâces au Père céleste, souverain créateur de toutes choses, et de lui demander le bienfait de la rédemption. Ils devaient partager tout ce qu'ils possédaient avec leurs frères indigents. Non loin d'eux, dans le désert, demeuraient des gens dénués de tout et qui n'avaient pas même de tentes. Ils devaient offrir en holocauste la part des victimes qu'ils ne pouvaient manger, ainsi que le pain qui leur restait après que les pauvres en auraient reçu leur part. Les cendres devaient être semées sur des terrains incultes, pour y attirer la bénédiction du Ciel. Il leur exposa les raisons de tout ce qu'il leur avait dit.

Jésus s'entretint de nouveau avec eux des rois mages qui l'avaient visité. Les bergers lui dirent qu'ils savaient que, trente-trois années auparavant, des rois avaient fait un long voyage pour chercher le Sauveur qui devait leur apporter le bonheur et le salut. Ces rois

à leur retour, avaient changé de religion : c'était tout ce que leur rappelaient leurs souvenirs.

Jésus promit de leur envoyer bientôt quelqu'un pour les instruire; il leur dit qu'il était venu pour tout homme qui soupirait après lui, et non pour les Juifs seulement, comme ils le pensaient dans leur humilité.

Les trois jeunes gens à la vue du prodige extraordinaire du globe lumineux, avaient été bouleversés. Ils différaient tout à fait des apôtres dans leurs rapports avec Notre-Seigneur : soumis et humbles comme des enfants, ils n'osaient lui demander des explications. Les apôtres avaient une mission ; eux, au contraire, n'étaient que de pauvres écoliers dociles.

CHAPITRE XLVIII

Dernière halte de Jésus dans le voisinage du pays des trois rois.

Le Seigneur continua son voyage vers le pays des trois rois. Dix ou douze bergers l'accompagnèrent. La contrée qu'il traversa était presque inhabitée, et l'on n'y voyait même pas de tentes; mais le chemin était bien tracé et ne se perdait pas dans le désert. Ils trouvèrent, le long de ce chemin, des arbres portant un fruit bon à manger et gros comme une figue ; des baies sauvages croissaient aussi çà et là ; on rencontrait toujours à la distance d'une journée de marche un puits couvert, entouré d'arbres rattachés ensemble par leur sommet et dont les branches retombaient alentour en formant un berceau de verdure. On voyait aussi, sous des abris, des emplacements où l'on pouvait commodément faire du feu.

Vers midi, au plus fort de la chaleur, le Seigneur et les siens se reposaient auprès d'un de ces puits et mangeaient des fruits, ensuite ils se lavaient mutuelle

ment les pieds. Jésus ne se laissait pas toucher par ses autres compagnons de voyage. Encouragés par sa bonté, les jeunes gens étaient quelquefois avec lui d'une familarité enfantine ; mais bientôt, se souvenant de ses prodiges, ils le regardaient avec crainte, et échangeaient entre eux des regards timides. Souvent aussi, je vis que Jésus semblait disparaître à leurs yeux. Il les entretenait sur tout ce qui se présentait à eux sur la route.

Ils marchaient une partie de la nuit : les jeunes gens se procurient du feu en faisant tourner vivement deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils portaient aussi avec eux une sorte de lanterne ouverte à sa partie supérieure, qui était placée au bout d'un bâton, et dont la flamme, quoique petite, répandait une grande lueur rougeâtre. J'aperçus pendant la nuit des bêtes sauvages, effrayées de cette lueur, qui prenaient la fuite. Ils traversèrent souvent de hautes montagnes qui s'élevaient en pente douce : leur chemin était presque partout couvert du sable blanc du désert. Au pied de la dernière montagne qu'ils eurent à franchir, ils aperçurent une haie formée d'arbres hauts et touffus, derrière laquelle coulait une rivière rapide, arrosant des terres cultivées. Il y avait sur la rive un radeau fait de troncs d'arbres et d'osier entrelacé, sur lequel ils la passèrent.

Je les vis traverser la plaine et se diriger vers des cabanes faites en clayonnage et revêtues de mousse, et disséminées autour des champs, des prairies et des jardins. On conduisit Jésus dans une maison destinée à recevoir les étrangers. Les gens de l'endroit étaient fort bienveillants. Les bergers qui avaient accompagné Jésus reprirent le chemin de leur pays : on leur donna des provisions pour le voyage. La contrée est fort agréable et très fertile ; on trouve sur les collines beaucoup de baumiers d'où l'on fait découler un suc précieux, en pratiquant des incisions dans l'écorce. Je vis

aussi de beaux champs de blé, avec du chaume épais comme le roseau, ainsi que de belles vignes, des roses et des grappes fleuries de la grosseur d'une tête d'enfant. De petits ruisseaux limpides murmurent sous des berceaux de verdure formés par des haies soigneusement entretenues, et qui les bordent des deux côtés. On récolte les fleurs dont ces haies sont couvertes, et celles qui tombent dans l'eau sont arrêtées par des filets placés de distance en distance, et qui servent à les recueillir. Aux endroits où on les recueille, des ouvertures sont pratiquées dans ces berceaux de verdure. Je ne sais plus à quel usage ces fleurs sont employées.

Les habitants de l'endroit apportèrent et montrèrent à Notre-Seigneur tout ce que produisait leur pays. Jésus les questionna sur les hommes qui avaient autrefois suivi l'étoile ; ils lui dirent que ces hommes demeuraient d'abord dans des contrées fort éloignées les unes des autres, qu'à leur retour ils s'étaient réunis à l'endroit même où l'étoile leur était apparue pour la première fois, qu'ils y avaient élevé une pyramide servant d'oratoire, et qu'ils avaient établi tout autour une ville de tentes pour l'habiter en commun. Ils avaient reçu l'assurance que le Messie viendrait les visiter, et ils voulaient, quand Jésus quitterait leur pays, s'en éloigner avec lui. Mensor, le plus vieux de tous, vivait encore et jouissait d'une bonne santé ; Théokéno, le second, était tellement brisé de vieillesse, qu'il ne pouvait plus marcher ; Séir, le troisième, était mort depuis quelques années, et son corps, parfaitement conservé, reposait dans le sépulcre d'une pyramide. Au jour anniversaire de sa mort, on ouvrait le tombeau pour lui rendre certains honneurs. On y entretenait sans cesse du feu. Après avoir donné au Seigneur tous ces détails, ils lui demandèrent ce qu'étaient devenus les gens du cortège des trois rois, qui étaient restés dans la Terre Promise.

On envoya un messager à la ville de tentes de Mensor, pour lui annoncer l'arrivée d'un homme qu'on croyait être un envoyé du roi des Juifs, qu'il avait autrefois visité. Je vis ensuite sept hommes venir des tentes du roi Mensor, pour lui souhaiter la bienvenue. Ils portaient d'amples manteaux blancs, brodés d'or, plus longs par derrière que par devant, et ils avaient sur la tête des turbans blancs, semés de filets d'or et surmontés d'une plume d'autruche légèrement inclinée. Ils invitèrent Jésus à venir avec ses compagnons et à rester longtemps parmi eux. J'entendis le Seigneur faire une instruction, où il parla des païens bien disposés, et qui, malgré leur ignorance, avaient le cœur simple et pieux.

CHAPITRE XLIX

Réception solennelle faite à Jésus par le roi Mensor.

Je vis alors qu'on faisait à la résidence des rois des préparatifs pour recevoir le Seigneur. On attacha ensemble, de manière à former des arcs de triomphe, des arbres auxquels on suspendit comme ornements des draperies, des fleurs et des fruits.

A cette occasion, je visitai leur demeure. Elle était agréable, élégante et commode ; c'était moins une ville qu'un campement dans un lieu de plaisance. La tente principale ressemblait à un château. Le rez-de-chaussée fait d'un clayonnage à jour, reposait sur la pierre. Les appartements se trouvaient au-dessus ; car la tente avait plusieurs étages. Des escaliers couverts régnaient tout autour. La tente principale était environnée d'un grand nombre de tentes du même genre, plus ou moins élevées, et reliées ensemble par des chemins pavés de

diverses couleurs, représentant une foule d'objets, notamment des fleurs et des étoiles. Ces jolis sentiers serpentaient entre des pelouses vertes et des jardins dont les parterres symétriques étaient couverts de fleurs, de myrtes, de lauriers et de charmants arbrisseaux portant des baies et des aromates. Au milieu était une fontaine jaillissante, haute de plusieurs étages et lançant de magnifiques jets d'eau. Elle était sous un édifice, entourée de colonnades à ciel ouvert, et garnie de sièges et de bancs. Derrière la fontaine était situé le temple, précédé d'une cour entourée de colonnades ouvertes d'un côté. On voyait à l'opposé l'entrée de diverses sépultures ; les tombeaux des rois s'y trouvaient aussi. Le temple était une pyramide quadrangulaire : des escaliers tournants et munis de rampes conduisaient au sommet, dont la pointe était sculptée à jour. Je ne saurais dire avec quel soin et quelle élégance on avait arrangé tout cela, et combien en même temps tout y était d'une agréable simplicité.

Lorsqu'on annonça aux habitants l'approche de Jésus, qu'ils croyaient n'être qu'un envoyé du Sauveur, je les vis tous se mettre en mouvement pour le recevoir, comme s'il eût été le roi des Juifs lui-même. Ils étaient à la fois graves et joyeux. Je vis le vieux roi délibérer avec les autres chefs et les prêtres, sur les préparatifs de la fête. On choisit les vêtements qu'on voulait lui donner, on décora les chemins, on attacha des arbres par le sommet pour former des arcs de triomphe, on cueillit des fleurs, on tressa des guirlandes, etc. Tandis que Jésus, ses disciples et les sept messagers se dirigeaient vers le palais de tentes, je vis le vieux roi Mensor en sortir pour aller au-devant du Seigneur. Il était monté sur un chameau richement harnaché qui portait des coffres de chaque côté, et il était accompagné d'une vingtaine d'hommes de distinction, vieux et jeunes, dont plusieurs avaient suivi les mages à Bethléem. Ce cortège chantait une mélodie grave et mélancolique,

comme celle que je leur avais entendu chanter durant la nuit, lorsqu'ils se rendirent à Bethléem.

Le roi Mensor était le plus âgé de ceux qui avaient porté leurs offrandes à l'enfant Jésus. Il avait le visage basané, la tête coiffée d'un long turban blanc ; il portait un manteau d'une blancheur éclatante et brodé d'or, avec une longue queue par derrière. En tête du cortège marchait un homme avec un long bâton, à la pointe duquel était attaché quelque chose qui flottait au vent. C'était un signe d'honneur, une sorte de bannière.

Le cortège suivit une allée bordée de riantes prairies, couvertes çà et là de moelleux tapis de mousse blanche, qui ressemblaient à d'épaisses fourrures ; il s'arrêta à moitié chemin, auprès d'un arbre non loin duquel coulait une fontaine entourée d'un berceau de verdure. Là, le vieillard mit pied à terre, afin d'y recevoir Jésus, qu'on voyait s'approcher. L'un des sept messagers qui étaient allés chercher le Seigneur, courut en avant et annonça son arrivée. On prit alors, dans les coffres que portait le chameau, de magnifiques vêtements blancs brodés d'or, des coupes d'or massif, des plats et des soucoupes de même métal pleines de fruits, et tout cela fut placé sur un tapis à côté de la fontaine.

Le Seigneur n'étant plus qu'à quelques pas, le vieillard courbé par les années alla humblement au-devant de lui, soutenu par deux hommes, et suivi d'un troisième qui portait la queue de son manteau. Il avait à la main un long bâton incrusté d'or et qui se terminait comme un sceptre. Dès qu'il aperçut Jésus, son souvenir parut se réveiller, et il se sentit aussi ému qu'autrefois lorsqu'il s'était prosterné devant la crèche. Il présenta son sceptre au Sauveur et s'agenouilla devant lui ; mais ce dernier lui tendit la main et le releva. Alors on apporta les présents au vieux roi, qui étala sur ses mains les vêtements et les offrit à Jésus

et à ses disciples. Le Seigneur les remit à ceux-ci, qui les firent replacer sur le dos du chameau. Jésus les accepta, mais il ne voulut point s'en revêtir (1). Le vieux roi lui offrit aussi le chameau, mais Jésus le remercia.

Ils entrèrent alors sous le berceau qui ombrageait la fontaine, et le vieillard présenta au Seigneur de l'eau fraîche, dans laquelle il versa quelques gouttes d'une liqueur contenue dans un flacon. Il lui offrit aussi de petits fruits dans une soucoupe. On ne saurait dire combien il montrait d'humilité et de cordialité naïve. Il s'enquit du roi des Juifs ; car il ne voyait en Jésus qu'un de ses envoyés, et il s'expliquait mal sa profonde émotion. Je vis les autres s'entretenir avec les disciples. Ils embrassèrent Erémenzéar, celui qui s'appela depuis Hermas, et pleurèrent de joie en apprenant de lui qu'il était le fils d'un de ceux qui étaient restés en Palestine, lors de la visite des rois à Jésus enfant. J'appris dans la suite qu'il descendait de Cétura, seconde femme d'Abraham.

Quand ils se furent arrêtés là quelque temps, ils voulurent faire monter Jésus sur le chameau, mais il s'y refusa, et pressa même le vieux roi de s'y asseoir de nouveau. Le Sauveur et ses compagnons marchèrent en tête du cortège (2). Au bout d'une heure, ils arrivèrent à la limite proprement dite des habitations, formées de toiles blanches tendues de haut en bas et qui s'étendaient en ligne circulaire à droite et à gauche. Ils trouvèrent à l'entrée une troupe de jeunes filles en habits de fête, qui venaient à leur rencontre ; elles marchaient deux à deux, portant entre elles des corbeilles pleines de fleurs qu'elles semèrent en si grande

(1) C'est ainsi que les rois convertis du paganisme devaient offrir leurs richesses à l'Eglise de Jésus-Christ, selon la prédiction d'Isaïe. (Ch. 60, v. 6).

(2) C'est Jésus-Christ, en effet, qui a conduit les païens dans la route du salut.

quantité devant le Seigneur, que tout le chemin en était couvert. On voyait aussi à l'entrée un arc de triomphe, formé d'arbres courbés et attachés ensemble. Après avoir traversé une longue allée d'arbres, le cortège arriva à un ruisseau qui entourait un jardin, et qu'il fallait passer sur un pont abrité par une tente. Là Jésus fut reçu, sous un arc de triomphe très orné, par quatre ou cinq prêtres revêtus d'amples manteaux blancs avec de longues queues, qu'ils faisaient porter derrière eux. Ils avaient sur la tête des couronnes dentelées, et sur le front un ornement ayant la forme d'un cœur et qui se terminait aussi en pointe. Deux d'entre eux portaient un bassin d'or, où il y avait du feu : d'autres avaient à la main des vases d'or en forme de nacelles où ils prenaient de l'encens qu'ils jetaient sur le feu. Lorsqu'ils s'approchèrent de Jésus, on cessa de porter leur queue, qui fut relevée et rattachée derrière eux. Le Seigneur, au milieu de tous ces hommages, demeura calme et plein d'une gravité sereine, comme au jour des Rameaux.

De l'autre côté du pont, Jésus fut reçu par des jeunes gens qui jouaient de la flûte et battaient du tambour. Ils avaient un costume singulier, et je crois qu'ils faisaient le service de gardes royaux : car j'en vis quelques-uns postés de distance en distance, comme des sentinelles, et armés d'épées très courtes semblables à des couperets. Le roi, étant descendu de son chameau, conduisit le Sauveur et ses disciples à la fontaine jaillissante, autour de laquelle on avait disposé deux sièges.

Le vieillard retint quelque temps ses hôtes en cet endroit ; les disciples lavèrent les pieds du Sauveur, et celui-ci les leur lava à son tour. Ensuite on conduisit Jésus dans une grande salle ronde ou plutôt octogone. Au milieu était un pilier servant d'appui, autour duquel étaient des disques ronds placés les uns au-dessus des autres, et qui servaient à suspendre toutes sortes

de choses. On voyait autour de ce pilier une table assez basse, sur laquelle un repas fut servi dans une vaisselle magnifique.

Jésus s'entretint avec les convives avant de se mettre à table. Le repas était élégamment disposé ; de belles herbes de toute espèce étaient arrangées dans les plats, de manière à figurer de petits jardins. La vaisselle d'or, avec tous ces ornements, me rappela les beaux plats d'or à rebords bleus des tables célestes. Je vis une quantité de beaux fruits et un entre autres surmonté d'un bouquet touffu, ainsi que des oiseaux rôtis, de jolies coupes d'or, des petits pains et surtout de beaux rayons de miel. La tente avait ses parois tendues de tapis de diverses couleurs, et le sol était couvert d'étoffes moelleuses.

Le vieux roi et les autres racontèrent comment ils avaient vu l'étoile et tout ce qui s'était passé alors. Il y avait, dans leur tribu, une ancienne prédiction touchant une étoile de ce genre ; ils l'avaient vue pour la première fois quinze ans avant la naissance du Messie, et ils la virent ensuite de cinq ans en cinq ans.

Ils demandèrent à Jésus pourquoi ils avaient perdu de vue l'étoile en arrivant à Jérusalem, et il leur dit : « Pour éprouver votre foi, et parce qu'elle ne devait pas se montrer dans Jérusalem ».

Jésus enseigna dans la tente et dit, en dernier lieu, qu'il n'était pas l'envoyé du Sauveur, mais le Sauveur lui-même. A ces mots, ils se prosternèrent en pleurant : le vieux roi surtout versait d'abondantes larmes ; tous ne pouvaient contenir leurs témoignages d'amour et de vénération, ni comprendre que Jésus fût venu lui-même les trouver. Mais il leur dit qu'il était venu pour les gentils comme pour les Juifs, et pour tous ceux qui croyaient en lui. Ils crurent alors que l'heure était arrivée pour eux de quitter leur pays, et ils voulurent le suivre immédiatement en Judée. Mais Jésus leur répondit que son royaume n'était pas de ce monde,

qu'ils se scandaliseraient et seraient ébranlés dans leur foi, s'ils voyaient les injures et les mauvais traitements qu'il était destiné à subir de la part des Juifs. Ils ne comprirent rien à ces paroles, et lui demandèrent pourquoi tant de méchants prospéraient, tandis que beaucoup de gens de bien avaient tant à souffrir. Et Jésus leur dit que ceux qui trouvaient ici-bas leur bonheur avaient ailleurs un compte à rendre ; la vie présente était une vie de pénitence, etc.

Ces gens savaient quelque chose d'Abraham et de David ; et Jésus leur ayant fait connaître sa généalogie. ils apportèrent de vieux documents, pour voir s'ils n'avaient point eux-mêmes quelque parenté avec la race dont il était issu. Les trois rois mages appartenaient à trois tribus différentes. L'un descendait de Cétura, seconde femme d'Abraham, l'autre de gens qui avaient adoré le veau d'or et qui s'étaient séparés de Moïse et d'Aaron lorsque le premier, dans sa colère, brisa les tables de la loi ; le troisième descendait de Job : je crois que c'était Mensor. Ils étaient dociles comme des enfants, et il n'y avait rien qu'ils ne voulussent faire. Ils n'ignoraient pas que la circoncision avait été prescrite à Abraham, et ils demandèrent au Seigneur s'ils devaient eux aussi se soumettre à cette loi. Jésus leur répondit que ce n'était plus nécessaire, qu'ils avaient déjà circoncis leurs convoitises, et qu'ils devaient continuer de le faire. Ils avaient également connaissance de Melchisédech et de son sacrifice de pain et de vin ; ils dirent au Seigneur qu'ils faisaient eux-mêmes un sacrifice de ce genre, qui consistait dans l'offrande de petits pains et d'une liqueur, et dans la prononciation de certaines paroles, comme celles-ci par exemple : « Celui qui est pieux et qui me mange aura toute béatitude. » Jésus leur déclara que le sacrifice de Melchisédech était la figure prophétique du plus saint des sacrifices, et que c'était lui-même qui devait en être la victime ; il ajouta qu'ils possédaient différen-

tes notions de la vérité, mais que toutes avaient été altérées et corrompues par les ténèbres de l'idolâtrie.

La première fois que Jésus visita le temple, c'était pendant le jour. Les prêtres vinrent le chercher en cérémonie jusqu'au palais. Tout le chemin était couvert de draperies, et ils marchaient pieds nus. Je vis, dans les alentours du temple, des femmes assises qui semblaient curieuses de voir le Seigneur. A son approche, elles se levèrent et se courbèrent jusqu'à terre devant lui.

Le temple était une pyramide quadrangulaire moins élevée que le château. Au milieu s'élevait une colonne reliée aux parois par de petites poutres. Au sommet était suspendue une roue, sur laquelle on voyait toute espèce de figures, des étoiles, des globes, et dont ils se servaient dans les cérémonies religieuses.

Ils montrèrent à Jésus une image de la crèche qu'ils avaient faite à leur retour de Bethléem, et semblable à celle qui leur était apparue dans les astres. Elle était en or et entourée d'une plaque dorée en forme d'étoile. L'enfant était assis sur une converture rouge, dans une crèche comme celle de Bethléem ; ses petites mains étaient croisées sur sa poitrine, et il était emmailloté depuis les pieds jusqu'au milieu du corps. Ils montrèrent cette image au Seigneur : c'était d'ailleurs la seule qu'on voyait dans le temple. La crèche était même garnie de paille.

Ils menèrent ensuite Jésus voir les tombeaux du roi Séir et de sa famille. C'étaient de larges caveaux pratiqués dans la muraille, et qui ressemblaient à des lits de repos : les corps revêtus de longues robes blanches, y étaient couchés sur de belles couvertures qui retombaient en dehors. Je vis leurs visages à demi enveloppés, et leurs mains nues et blanches comme la neige : elles étaient, je crois, recouvertes encore d'une peau desséchée, car j'y remarquai des sillons profonds. Au premier aspect, ces caveaux paraissaient habités : on

voyait un fauteuil dans chacun d'eux. Les prêtres y apportèrent du feu et brûlèrent de l'encens ; tous fondirent en larmes : le vieux roi surtout pleurait comme un enfant. Jésus s'approcha du caveau et parla sur la mort. Il me sembla aussi qu'il toucha leurs mains, mais je n'en suis pas certaine.

J'ai oublié de dire qu'après la réception solennelle, Mensor introduisit Jésus dans son château, et le conduisit aussitôt auprès de Theokéno, le second des rois mages, qui vivait encore. Il était tellement affaibli par l'âge, qu'il ne pouvait plus marcher. Il habitait toujours le rez-de-chaussée du palais, et reposait là couché sur des coussins. Comme il ne pouvait plus sortir, on avait placé autour de lui des arbustes qui formaient comme un jardin. Tout ce que j'ai dit s'être passé dans le château eut lieu en sa présence. Jésus l'allait voir tous les jours avec Mensor. Theokéno raconta une fois, au sujet du défunt roi Séir, que, lorsqu'en suivant l'usage, il eut placé une branche d'arbre devant la porte de son tombeau, une colombe était venue s'y reposer, qu'elle y venait encore très souvent, et devait être maintenant très vieille. Il demanda ce que cela voulait dire.

Alors Jésus l'interrogea sur la foi de Séir, et le vieillard répondit : « Seigneur, sa foi était comme la mienne : depuis la visite que nous avons faite au Roi des Juifs, son unique désir a toujours été, jusqu'à sa mort, de se conformer entièrement à sa volonté. » Alors Jésus leur expliqua que l'apparition de la colombe sur la branche indiquait que le défunt roi avait reçu le baptême de désir.

Je vis aussi le Seigneur dessiner pour ces gens un agneau ayant sur l'épaule un petit étendard, et qui reposait sur un faisceau de tablettes auxquelles étaient suspendus sept sceaux. Jésus les pria de faire construire une image sur ce modèle, et de la placer en face de la crèche auprès de la colonne, et la chose fut faite ainsi qu'il l'avait dit.

CHAPITRE L

Fête célébrée par les rois mages. — Jésus les enseigne et réforme leur culte.

Cependant les rois célébrèrent une fête de trois jours, suivant les rites de leur religion. C'était à pareille époque que, quinze ans avant la naissance de Jésus-Christ, ils avaient vu l'étoile pour la première fois, et y avaient aperçu l'image d'une vierge qui tenait d'une main un sceptre, et de l'autre une balance avec un épi de blé dans le premier des plateaux et une grappe de raisin dans le second. C'est pourquoi, depuis leur retour de Bethléem, ils célébraient cet anniversaire par une fête de trois jours en l'honneur de Jésus, de Marie et de Joseph ; car ils honoraient fort ce dernier, qui les avait reçus d'une manière si affectueuse. Cette fois ils ne voulurent point, par humilité, se livrer devant le Seigneur aux pratiques ordinaires de leur culte ; ils demandèrent seulement à Jésus de vouloir bien les enseigner. Mais il leur dit de célébrer leur fête comme de coutume, pour ne pas scandaliser les personnes qui la regardaient comme un devoir de leur religion. Je vis alors différentes choses concernant leur culte. Ils avaient trois figures d'animaux, qui toutefois n'étaient pas dans le temple, mais au dehors : c'était un dragon ouvrant une gueule énorme, un chien à grosse tête, et un oiseau à longues jambes et à long cou, assez semblable à une cigogne, mais ayant le bec recourbé. Je ne crois pas que ce fussent des idoles ; j'ai ouï dire que ces images représentaient seulement certaines idées. Le dragon figurait la nature mauvaise et ténébreuse que l'on doit combattre. Le chien était l'emblème de la fidélité, de la gratitude et de la vigilance,

et l'oiseau le symbole de la piété filiale. Cependant je ne saurais dire ce qu'il en était réellement ni s'il en avait toujours été ainsi. Mais il y avait là des symboles d'un sens profond que je compris bien alors, mais qu'il m'est maintenant impossible d'expliquer. Je sais seulement qu'il n'y avait rien là de honteux comme l'idolâtrie ; qu'on n'y voyait aucune de ses abominations, mais qu'on y distinguait, au contraire, bien des choses marquées au coin de la sagesse et de l'humilité et inspirées par la contemplation des merveilles de Dieu.

Les quatre prêtres enseignèrent autour du temple, dans quatre endroits différents, en présence des hommes et des femmes, des jeunes filles et des jeunes gens. Je vis qu'ils ouvraient la gueule du dragon en disant : « Si cet animal hideux et terrible était vivant et qu'il voulût nous dévorer, qui pourrait nous sauver, sinon le Dieu tout-puissant ? » Ce Dieu, ils le désignaient aussi par un nom particulier.

Ensuite ils firent descendre la roue suspendue dans le temple, en haut de la colonne, et la placèrent sur l'autel dans une rainure où un prêtre la fit tourner. Je vis plusieurs cercles entrelacés, et des globes d'or creusés qui brillaient et résonnaient en tournant. J'appris que cette roue était destinée à indiquer le cours des astres. Ils chantaient des paroles dont voici le sens « Que deviendrions-nous si Dieu ne faisait pas tourner les astres ? »

Ils offrirent alors de l'encens à l'image de l'enfant Jésus qui était dans la crèche. Le Seigneur leur prescrivit d'enlever ces figures d'animaux, et d'enseigner désormais sur la miséricorde, l'amour du prochain et la rédemption ; il leur dit qu'ils devaient admirer Dieu dans ses créatures, lui rendre leurs actions de grâces et n'adorer que lui seul. Comme le sabbat commençait dans la soirée, Jésus se retira avec ses disciples pour prier.

Le Seigneur et ses disciples revêtirent de longs vêtements blancs, et mirent une ceinture où étaient brodées des lettres, avec une bande d'étoffe qui se croisait sur la poitrine en forme d'étoile. Ils dressèrent ensuite un autel peu élevé qu'ils ornèrent d'une couverture rouge et blanche, et sur lequel ils placèrent une lampe et un vase plein d'huile avec sept mèches allumées. Jésus se tenait au milieu, un disciple à droite, un autre à gauche, et le troisième derrière lui : ce fut ainsi qu'ils prièrent. Je vis avec étonnement qu'ils ne laissaient entrer aucun païen.

Les prêtres païens passèrent tout le jour à enseigner, autour du temple et dans des enceintes différentes, les hommes, les femmes, les filles et les jeunes garçons. Le sabbat terminé, Jésus vint à eux, et je vis alors un événement surprenant.

La figure du dragon se trouvait dans l'enceinte des femmes. Avant que le prêtre commençât, plusieurs femmes s'approchèrent du dragon, se prosternèrent et baisèrent la terre ; l'une d'elles le fit avec une dévotion et une ardeur toutes particulières. A ce moment, Jésus entra et lui demanda pourquoi elle faisait cela ; elle répondit qu'elle avait une vénération particulière pour le dragon : car celui-ci la réveillait tous les matins : alors elle se levait, se prosternait devant sa couche du côté où il se trouvait, et lui offrait ses adorations. Jésus lui dit : « Pourquoi vous prosternez-vous devant Satan, qui s'est emparé de votre foi ? Il vous réveille, il est vrai ; mais ce n'est pas Satan, c'est l'ange qui devrait vous réveiller. Voyez quel est celui que vous adorez ! » Au même instant, elle aperçut à ses côtés, et tous les assistants avec elle, une figure grêle, roussâtre, effilée, d'un aspect hideux. Cette femme en trembla de frayeur. Jésus le lui montrant dit : « Voilà celui qui vous a réveillée : mais sachez que tout homme a un bon ange ; prosternez-vous devant le vôtre et suivez ses conseils. » Alors tous virent

à ses côtés une belle figure lumineuse, devant laquelle la femme se prosterna toute bouleversée. Tandis que Satan était là, je voyais le bon ange se tenir derrière elle, et Satan étant disparu, ce fut l'ange qui prit sa place. Je savais le nom de cette femme, mais je l'ai oublié : elle devint plus tard une sainte martyre que nous honorons. J'espère entendre encore prononcer son nom.

Jésus parla encore assez longtemps ; puis il enseigna près de la figure d'oiseau où se tenaient les jeunes filles et les jeunes garçons. Il les exhorta à ne pas aimer les hommes ni les animaux outre mesure. Il y avait, en effet, des personnes qui adoraient presque leurs parents, et d'autres qui aimaient les animaux plus que les hommes.

Un autre jour, Jésus voulut donner dans le temple une instruction aux rois, aux prêtres et à tout le peuple. Pour que le vieux roi Theokéno pût aussi l'entendre, Jésus se rendit auprès de lui avec Mensor, et lui ordonna de se lever et de venir avec lui. En même temps, il le prit par la main ; Theokéno, plein de foi, se leva et se mit à marcher. Jésus le conduisit au temple, et dès lors ce vieillard ne cessa plus de marcher.

Jésus fit ouvrir les portes du temple, en sorte que tous ceux qui se tenaient alentour purent le voir et l'entendre. Il enseigna tantôt dans le temple et tantôt en dehors, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les jeunes gens et les enfants. Il leur raconta plusieurs des paraboles qu'il avait dites aux Juifs ; ses auditeurs purent l'interrompre et l'interroger, car il le leur avait permis plusieurs fois ; il interpella quelques-uns d'entre eux, les invitant à exposer ouvertement leurs doutes en présence de tous, car il connaissait les pensées de chacun d'eux. Ils lui demandèrent, entre autres choses, pourquoi il ne guérissait pas les malades et ne ressuscitait pas les morts, ce que le roi des Juifs avait sou-

vent fait. Je ne me souviens pas exactement de sa réponse; il leur dit entre autres choses: qu'il ne le faisait point parmi les païens, mais qu'il leur enverrait des hommes qui feraient beaucoup de prodiges au milieu d'eux. Il leur parla aussi de la purification par le baptême; ses envoyés les en instruiraient; en attendant, ils devaient avoir foi en ses paroles.

Jésus parla ensuite en particulier aux prêtres et aux rois. Il leur dit que tout ce qui dans leur doctrine avait quelque apparence de vérité se bornait à de vaines formes remplies par Satan, et par conséquent mensongères; car, quand le bon ange se retire, Satan prend sa place et corrompt le culte dont il prend possession. Ils avaient autrefois honoré toutes les choses auxquelles ils attribuaient une force particulière; depuis leur retour de Bethléem, ils avaient abandonné beaucoup de leurs préjugés; toutefois il en restait encore un grand nombre.

Il ajouta qu'ils devaient faire fondre les idoles d'animaux, et en donner la valeur à des gens qu'il leur indiqua. Toute leur science et tout leur culte n'étaient qu'un pur néant: ils devraient renoncer à ces idoles, enseigner la charité et la miséricorde, et remercier le Père qui est au ciel de les avoir appelés avec tant de bonté à la connaissance de la vérité. Enfin il leur promit de leur envoyer quelqu'un qui achèverait de les instruire.

Jésus leur laissa du pain et du vin, qu'il bénit lui-même pour eux. Les prêtres, sur son ordre, firent cuire des pains blancs et minces, et qui ressemblaient à de petits gâteaux. Je vis aussi un petit vase plein d'un liquide rouge, qu'il bénit de même. Le Seigneur se fit apporter un coffre où tout cela devait être conservé. Ensuite il le plaça sur le petit autel des sacrifices, pria et bénit les assistants. Il imposa les mains sur les épaules des quatre prêtres et sur celles des rois Mensor et Theokéno, agenouillés devant lui les mains croisées sur

la poitrine. Enfin il bénit le pain et le vin, et leur dit d'en faire usage pour la première fois à Noël, et après cela trois fois dans l'année. Ils lui demandèrent ce qu'ils devaient faire quand il n'en resterait plus suffisamment : il dit qu'il faudrait alors en faire des morceaux de plus en plus petits. Lui-même coupa le pain en forme de croix, et leur enseigna aussi comment ils pouvaient le renouveler en le bénissant, et de quelles paroles ils auraient à se servir. Comme ils avaient entendu parler de Melchisédech et qu'ils avaient interrogé le Seigneur touchant son sacrifice, il leur fit un entretien mystérieux sur sa passion et sur la cène. Ce pain qu'il avait béni pour eux devait être un pain d'oblation, une figure prophétique de l'Eucharistie.

Il parla encore dans le temple de sa mission et de sa fin prochaine. Il dit que les Juifs ignoraient qu'il fût venu parmi eux, qu'il s'était fait accompagner par des jeunes gens qui ne se scandalisaient point de ce qu'ils voyaient, et qui se montraient obéissants ; que les Juifs l'auraient fait mourir s'il ne s'était échappé, etc. Il ajouta qu'il avait voulu les voir, parce qu'eux-mêmes l'avaient visité, et qu'ils avaient cru, espéré et aimé. Ensuite il les exhorta à remercier Dieu de ne les avoir pas laissés tomber tout à fait dans l'aveuglement de l'idolâtrie, à se confier en lui et à suivre ses préceptes. Si je ne me trompe, il leur parla aussi de l'époque où il devait retourner à son Père, et de celle où ses envoyés viendraient les trouver. Il leur dit encore qu'il allait en Egypte, parce qu'il s'y trouvait des gens qui l'avaient reconnu durant son enfance, lorsqu'il y demeurait avec sa mère. Il voulait rester inconnu dans ce pays, parce qu'il s'y trouvait des Juifs qui pourraient se saisir de lui et le livrer ; toutefois son temps n'était pas encore venu.

Ils ne comprenaient rien à ces précautions humaines, et ils se demandaient naïvement comment on pourrait le traiter ainsi, lui qui était Dieu. Jésus leur ré-

pondit alors qu'il était homme aussi, et que son Père l'avait envoyé pour ramener les brebis égarées ; qu'étant homme, il pouvait souffrir de la part des hommes quand son temps serait venu. Enfin, il n'avait avec eux des rapports aussi intimes que parce qu'il était homme.

Il les exhorta de nouveau à abandonner toute pratique d'idolâtrie et à s'aimer les uns les autres ; puis ayant parlé de sa passion, il en vint à leur montrer comment on était vraiment compatissant : ils devaient cesser d'accorder aux animaux une affection exagérée ; appliquer ce besoin d'aimer aux hommes, prendre soin tant de leur âme que de leur corps, et chercher au loin les nécessiteux, s'il n'en existait point parmi eux ; et enfin prier pour tous leurs frères souffrants. Ce qu'ils feraient aux malheureux, c'est à lui-même qu'ils le feraient ; ils ne devaient d'ailleurs point maltraiter les animaux.

Jésus parlait déjà depuis longtemps, lorsque je vis arriver une caravane de chameaux, qui fit halte à quelque distance ; un vieillard, chef d'une tribu étrangère, mit pied à terre, et s'approcha avec un vieux serviteur qu'il avait en grande estime. Personne ne s'occupa d'eux, jusqu'à ce que le Seigneur, ayant terminé son instruction, se fût retiré sous la tente avec ses disciples pour prendre un peu de nourriture. On reçut alors le chef étranger et on le conduisit sous une tente. Il alla voir les prêtres avec son serviteur, et dit qu'il ne pouvait croire que Jésus fût le roi des Juifs si longtemps promis ; car il avait avec eux des rapports trop familiers. D'ailleurs, il n'ignorait pas que les Juifs eussent une arche dans laquelle était leur Dieu, dont personne n'osait s'approcher ; cet homme ne pouvait donc être leur Dieu. Ce roi avait, lui aussi, vu l'étoile, mais il ne l'avait pas suivie. Il parla beaucoup de ses dieux, dont il faisait grand cas, disant qu'ils étaient pour lui fort bons et lui faisaient beaucoup de bien :

dernièrement encore, ils l'avaient secouru dans une guerre par des renseignements que son vieux serviteur lui avait apportés.

Lui-même était plein de simplicité ; il avait la plus haute estime pour le vieillard qui l'accompagnait ; il allait même jusqu'à l'honorer comme un prophète. Ce devait être une espèce de devin, car c'est lui qui avait poussé son maître à faire ce voyage, pour lui montrer, disait-il, le plus grand de tous les dieux. Cependant Jésus ne parut guère répondre à l'attente de l'étranger. Mais ce qu'il dit de la compassion et de la bienfaisance lui plut beaucoup, car il était lui-même très bienfaisant, et il dit que c'était à ses yeux un véritable crime d'oublier les hommes pour les animaux. On lui donna plus tard un repas auquel Jésus n'assista point. Je ne vis pas ce dernier s'entretenir avec lui.

Je vis, le soir et jusque dans la nuit, le Seigneur enseigner dans le temple et aux alentours. On avait tout illuminé, et l'on voyait surtout dans le temple une extraordinaire profusion de lumières. Tous les habitants du pays étaient rassemblés ; il y en avait de tout âge et de tout sexe. Ils avaient retiré leurs idoles dès qu'il l'avait ordonné. Cependant, je vis dans le temple une chose que je n'avais pas encore aperçue, peut-être parce que je ne m'y étais pas encore trouvée pendant la nuit. On voyait dans le haut un ciel étoilé fort lumineux, qui se reflétait sur de petits jardins, de petites pièces d'eau et de petits arbres placés dans la partie supérieure du temple. Tout cela était disposé avec infiniment d'art ; mais j'ignore de quelle façon.

CHAPITRE LI

Départ du Seigneur. — Halte chez un neveu de Mensor.

Je vis le Seigneur quitter ses hôtes avant le jour ; les lampes étaient encore allumées. Ils voulurent le reconduire solennellement, comme ils l'avaient reçu, mais il ne le leur permit pas, et refusa même d'accepter un chameau qu'ils lui présentaient. Le vieux Mensor le supplia de nouveau de ne pas les quitter ; il lui offrit tout ce qu'il possédait, et déposa à ses pieds une couronne qu'il portait jadis sur son turban. Le vieillard pleurait comme un enfant ; les larmes coulaient comme des perles sur ses joues jaunâtres, et tout le monde pleurait et sanglotait avec lui.

Jésus sortit de la ville par le côté où était situé le temple, et passa devant une tente vaste et magnifique, habitée par la femme idolâtre qu'il avait convertie. Celle-ci courut à Jésus avec tous ses enfants, qu'elle essayait de retenir auprès d'elle ; mais le Seigneur les fit approcher, les caressa et s'entretint avec leur mère, qui se jeta la face contre terre en pleurant. Je vis Mensor, les prêtres et beaucoup d'autres personnes accompagner le Sauveur ; ils allaient alternativement se mettre à ses côtés deux par deux, et cédaient ensuite la place à d'autres.

De retour chez lui, le roi Mensor déclara que quiconque ne voulait pas suivre les préceptes de Jésus et croire à sa doctrine, aurait à quitter aussitôt le pays.

Jésus se dirigea vers l'est avec ses trois disciples. Arrivé à une rivière trop large pour qu'on pût la passer à gué, il la remonta dans la direction du nord pour la franchir. Vers le soir, il arriva à des cabanes arrondies faites de terre et de mousse, et vint ensuite au-

près d'une fontaine entourée de terre, où ils se lavèrent les pieds. Jésus, n'ayant rencontré personne, entra dans un berceau de feuillage, où il passa la nuit. C'était une hutte ronde, ouverte de tous côtés, et faite de gazon et de branches entrelacées, et surmontée d'un toit aigu ; on voyait alentour une enceinte de filets, pour écarter les bêtes sauvages.

Le pays était très fertile. Je vis de vastes champs bordés d'arbres gros et touffus, et un assez grand nombre de cabanes, faites de branches tressées : au milieu se trouvait un grand édifice ovale, avec un toit oblique et aplati par le haut, qui permettait de s'y promener entre deux balustrades. Je pus y distinguer divers personnages, qui regardaient le ciel à travers de longs tubes : on voyait devant le temple une fontaine sacrée et toujours fermée, ainsi qu'un brasier qui cependant n'était pas tout à fait posé à terre, car on pouvait en voir le dessous.

Le Seigneur et les disciples dormaient encore dans la cabane le long des parois, lorsque je vis plusieurs personnes s'en approcher. A la vue du Seigneur et de ses disciples, ils furent saisis d'une crainte respectueuse, et, se retirant aussitôt, ils se jetèrent la face contre terre. J'ignore la cause de leur frayeur : j'imagine que n'ayant jamais eu de rapports avec les Juifs, ils crurent, en voyant son costume, qu'il était de cette nation.

Cependant, les disciples se levèrent et réveillèrent Jésus : il se leva aussi, attacha autour de sa large tunique sa ceinture, qu'il dénouait toujours pendant la nuit, et revêtit le manteau dont il s'était couvert durant son sommeil. Ses disciples apportèrent de l'eau et lui lavèrent les pieds ; puis il se retira avec eux dans un endroit écarté, où ils firent une courte prière. Pendant tout ce temps, les gens qui étaient survenus restèrent prosternés la face contre terre. Alors Jésus sortit, s'approcha d'eux et leur dit qu'ils ne devaient pas avoir peur de lui. D'autres vinrent encore, et tous l'accom-

pagnèrent vers le temple. Un prêtre se tenait en haut de l'édifice, observant le ciel à travers un long tube : Jésus l'appela, et il descendit. Je vis ensuite un homme sortir du temple et offrir au Seigneur un rameau, qu'il prit et donna à Erémenzear ; celui-ci le passa à Silas, qui le remit à Eliud, et ce rameau revint à Erémenzear, qui le porta dans le temple, où Jésus et les autres le suivirent. On apporta les différentes parties d'une chaire, qui furent promptement ajustées. Jésus y étant monté, enseigna ceux qui l'entouraient et leur adressa, comme à des enfants, des questions de tout genre.

Le chef de cette colonie était sous la dépendance de Mensor, son oncle : toutefois ils ne vivaient pas en bonne intelligence. C'était une histoire qui ressemblait à celle d'Abraham et de Loth. Mensor avait aussi partagé ses pâturages avec son neveu. Mais après la visite de Jésus, celui-ci s'amenda et devint d'une conduite irréprochable.

Je vis plusieurs fois dans la journée des messagers de Mensor arriver et s'en retourner. Le matin, l'un d'entre eux annonça l'arrivée du Seigneur. Les gens de l'endroit ignoraient qu'il eût passé la nuit au milieu d'eux.

Le chef de la tribu, qui était un homme de très bonne mine, était présent, et il tenait à la main la branche, symbole de la paix. La chaire du haut de laquelle enseigna Jésus se trouvait hors du temple, qui était ouvert dans toute sa longueur. Le Seigneur dit quelque chose touchant la branche qu'il avait reçue, et qui, pour montrer la vérité de sa doctrine, devait reverdir lorsqu'il prendrait congé d'eux. Tous ces gens étaient simples comme des enfants et accueillaient toutes ses paroles avec empressement.

Jésus enseigna presque tout le jour, et se retira pour passer la nuit dans la maison du chef de la tribu. Je vis au-dessus de la porte un écusson de métal jaune sur lequel était écrit le nom d'Azarias d'Atom. J'entrai

dans la maison d'Azarias ; l'intérieur était décoré de magnifiques tapis de diverses couleurs, et dans le fond se trouvait l'habitation de sa femme. Celle-ci avait plusieurs enfants. Azarias était entouré de plusieurs autres femmes ou servantes. Sur une table assez grande et soutenue par des colonnes, j'aperçus un piédestal orné de feuillages et ouvert de tous côtés, sur lequel était placée une idole ayant la forme d'un chien assis sur ses pattes de derrière. Elle levait en l'air une de ses pattes de devant, comme pour montrer des tablettes écrites placées sous elle. Sa tête était grosse, longue et déprimée, et ressemblait un peu à un visage humain. Je vis les prêtres aller chercher du feu dans le bassin qui était devant le temple, et le répandre sous l'idole. Celle-ci était creuse, car des étincelles sortaient de sa bouche, et ses yeux brillaient d'un éclat éblouissant.

Au-dessus de cette idole, il y en avait une autre à plusieurs bras qui semblait assise sur des serpents. C'était une divinité indienne dans laquelle on adorait le sexe féminin.

Je vis alors entrer l'épouse principale d'Azarias, lequel se trouvait déjà là. Deux femmes la conduisaient ; car elle souffrait d'une perte de sang et était très malade. Elle venait devant l'idole pour être guérie. On la fit asseoir sur une espèce de trône garni de coussins et de tapis ; ses enfants se tenaient auprès d'elle. Les prêtres se mirent à prier, offrirent de l'encens à l'idole, et firent un sacrifice devant elle. Des flammes jaillirent de ses yeux ; il en sortit une fumée noire et épaisse, je vis de hideuses figures de dogues s'en échapper et se perdre dans les airs ; la malade se trouva de plus en plus mal, et, comme elle s'affaissait sur elle-même, elle s'écria : « Ces idoles sont impuissantes à me guérir ; ce sont de mauvais esprits qui ne peuvent plus demeurer ici, et qui fuient devant le prophète, le roi des Juifs, qui est au milieu de nous. Nous avons vu son étoile et nous l'avons suivie : le Prophète seul peut me guérir ! »

A peine avait-elle prononcé ces quelques mots, qu'elle tomba sans connaissance, et resta immobile et comme privée de vie. Tout le monde en fut consterné. Ils ignoraient que leur hôte fût Jésus lui-même ; ils le regardaient seulement comme un envoyé du roi des Juifs. Ils se rendirent alors respectivement vers Jésus, qui célébrait avec ses disciples le sabbat dans une cabane écartée, et le supplièrent de venir auprès de la malade. Ils lui dirent qu'elle avait assuré que leurs dieux étaient réduits à l'impuissance, et que lui seul pouvait la guérir !

Je vis alors Jésus, revêtu de ses vêtements du sabbat, se rendre avec ses disciples auprès de cette femme : elle était étendue par terre et semblait mourante. Il parla avec beaucoup de force contre les idoles et contre toute espèce d'idolâtrie, et dit entre autres choses que les faux dieux n'étaient rien, sinon les instruments de Satan. Il reprocha à Azarias d'être retombé si profondément dans les abominations de l'idolâtrie, lui qui dans sa jeunesse avait accompagné les trois rois à Bethléem. Ensuite il ajouta que s'ils voulaient croire à sa doctrine, observer ses préceptes et recevoir le baptême, il leur enverrait dans trois ans son apôtre (Thomas). Il parla surtout à la malade, et celle-ci déclara qu'elle croyait en lui : et tous les autres affirmèrent la même chose.

Cependant, on avait découvert l'entrée de la tente ; car une foule de personnes se pressaient alentour. Jésus demanda un bassin plein d'une eau commune, et non de celle de leur fontaine sacrée. Il ne se servit pas non plus de leur aspersoir ; mais il se fit apporter un rameau fraîchement cueilli et orné de jolies petites feuilles effilées. Il leur ordonna de couvrir leurs idoles, et ils les cachèrent sous de riches tapis blancs brodés d'or. Jésus plaça l'eau sur l'autel, fit une prière et la bénit ; puis, ayant trempé le rameau dans l'eau, il aspergea tous les assistants ; il étendit enfin la main sur la ma-

lade et lui dit de se lever. Elle se leva aussitôt, et se trouva guérie. Alors elle se prosterna devant lui et voulut lui embrasser les pieds, mais il ne se laissa pas toucher par elle.

Après cette guérison, Jésus dit qu'il se trouvait là une autre femme beaucoup plus malade encore que la première, et qui n'implorait pas son secours : celle-là adorait un homme. Je vis cette femme, dont le nom était Ratimiris, et j'appris le genre de sa maladie : à la seule vue d'un homme que j'aperçus aussi, ou dès qu'elle lui parlait ou qu'elle pensait à lui, elle était prise d'un amour impur qui lui donnait la fièvre et la rendait malade à en mourir. Cette femme avait cependant un mari. Quant au jeune homme, il ignorait tout cela.

Jésus fit venir Ratimiris. Elle s'approcha tout honteuse. Il se rendit à l'écart avec elle, lui révéla toutes les particularités de sa maladie et tous ses péchés, et elle convint de tout. Le jeune homme qu'elle aimait était attaché au service du temple, et toutes les fois qu'elle apportait ses offrandes, comme c'était à lui de les recevoir, elle avait un accès. Jésus lui ayant ainsi parlé, la ramena devant l'assistance, et lui demanda si elle voulait croire en lui et se faire baptiser quand il enverrait son apôtre. Elle répondit, pleine de repentir, qu'elle croyait et qu'elle désirait recevoir le baptême : alors il chassa d'elle le démon de l'amour impur, et je vis une vapeur noire s'échapper de son corps.

Le jeune homme s'appelait César. Il était très beau, d'une taille élancée et avait dans ses manières quelque chose de Jean. Il était parfaitement pur et chaste. C'était un descendant de Cetura, et un parent d'Erémenzear, et c'est pourquoi Jésus avait donné à celui-ci le rameau de paix lors de sa réception. César, qui depuis longtemps avait des pressentiments de la Rédemption, s'entretint avec les disciples. Il leur raconta plusieurs songes qu'il avait eus : il avait rêvé entre autres choses

qu'il portait sur ses épaules un grand nombre de personnes à travers un courant d'eau : ce qui fit supposer aux disciples qu'il était destiné peut-être à opérer beaucoup de conversions. J'eus une vision touchant son avenir : je vis que, trois ans après l'Ascension, il vint avec Thaddée rejoindre Thomas, qui baptisait dans ce pays. Ce dernier, plus tard, l'envoya à un évêque dans une contrée où il fut crucifié comme voleur et malfaiteur, et où il mourut en saint, l'âme remplie de joie.

Jésus enseigna là jusqu'au moment où le jour parut et où les lampes s'éteignirent d'elles-mêmes. Il ordonna aux habitants de détruire les images du démon, et leur reprocha d'adorer le sexe féminin dans une image diabolique, et de traiter leurs femmes plus mal que les chiens, qu'ils regardaient comme des animaux sacrés.

J'appris aussi pourquoi ce voyage de Jésus était resté secret. Autant qu'il m'en souvient, Jésus avait dit à ses apôtres et à ses disciples qu'il voulait s'éloigner un peu pour se faire oublier, et eux-mêmes ignoraient la route qu'il voulait prendre. Le Seigneur avait pris avec lui des adolescents d'une grande simplicité pour qui ses rapports avec les païens n'étaient point un objet de scandale. Il leur défendit, je crois, sévèrement d'en parler dans la suite ; et l'un d'eux lui dit alors naïvement : « L'aveugle à qui vous avez rendu la vue et à qui vous aviez défendu d'en rien dire, l'a pourtant fait, et n'en a pas été puni ». Jésus repartit : « Cela s'est fait pour que Dieu fût glorifié ; mais cette fois, il en résulterait un grand scandale ».

Le soir du sabbat, Jésus convoqua de nouveau tous les habitants pour les enseigner. Il bénit de l'eau qu'ils devaient conserver dans un calice neuf, ainsi que du pain, comme il avait fait chez Mensor. Jésus enseigna devant le temple durant toute la nuit du samedi au dimanche ; il aida lui-même à briser les idoles, et or-

donna aux habitants de distribuer le prix du métal aux pauvres. Il mit aussi les mains sur les épaules des prêtres, et leur apprit à distribuer le pain et le breuvage qu'il avait bénis.

Azarias, plus tard, devint prêtre, et subit le martyre. Les deux femmes que Jésus guérit en cet endroit furent aussi martyrisées.

Le Seigneur parla contre la polygamie, et donna des préceptes touchant le mariage. Comme la femme d'Azarias et Ratimiris le suppliaient de les baptiser sur-le-champ, il leur dit qu'il avait bien le pouvoir de le faire, mais que le moment n'était pas encore venu. Il devait d'abord retourner à son Père, et envoyer le Consolateur ; ensuite ses apôtres les baptiseraient. Il ajouta qu'en attendant, elles devaient vivre conformément à ses préceptes, et que le désir d'être baptisées servirait de baptême à ceux qui mourraient avant l'arrivée de ses envoyés. Ratimiris fut baptisée par Thomas et reçut le nom d'Emélie, quand, trois ans après l'Ascension, il vint dans ces contrées avec Thaddée et César, et qu'il baptisa le peuple et le roi.

CHAPITRE LII

Suite du voyage de Jésus-Christ jusqu'à l'Egypte.

Jésus partit enfin d'Atom, et traversa un pays très fertile et coupé de rivières et de canaux. On voyait beaucoup d'arbres fruitiers, surtout des pêchers, plantés en lignes régulières. J'entendis les noms d'Euphrate, de Tigre, de Chaldée ; Ur, la patrie d'Abraham, se trouvait, je crois, non loin de ces contrées.

Vers le soir, Jésus arriva à un endroit situé sur la route et habité par des Chaldéens. Ce n'était pas une

ville, mais seulement un ensemble de quelques demeures bâties en pierre et disséminées le long du chemin. Cet endroit s'appelait Sikdor. Il était habité par des gens simples et bons, que Jésus instruisit. Dans le voisinage, il y avait une haute pyramide, située sur une montagne. On montait par des escaliers jusqu'au sommet, où l'on découvrait des galeries, des sièges et de longs tubes servant à observer les astres.

Les habitants de ce lieu tiraient des présages de la course des animaux, interprétaient les songes et prophétisaient. Ils avaient certains pressentiments touchant une mère de Dieu. Dans leur temple, qui était de forme ovale, on voyait un grand nombre de belles statues en métal, travaillées avec un art exquis. Il y avait aussi sur un autel d'airain un petit jardin de forme arrondie, entouré d'un grillage en or, et au-dessus duquel on avait placé l'image d'une vierge. Au milieu de ce jardin était une fontaine à plusieurs bassins superposés, et devant cette fontaine je vis un cep de vigne vert avec une belle grappe rouge, suspendu au-dessus d'un objet de couleur noire et dont la forme me fit penser à la croix. Ce jardin, long et large de cinq à six pieds, était paré de jolis buissons, dont la verdure plaisait à l'œil : le cep, la grappe et le reste étaient parfaitement imités. Ils devaient cette image à leurs observations des astres, et je crois qu'ils la virent aussi sur l'échelle de Jacob. Ils avaient encore d'autres pressentiments et d'autres symboles de la très sainte Mère de Dieu.

Ils sacrifiaient des animaux, et ils avaient une horreur particulière pour le sang, qu'ils faisaient toujours couler dans un trou creusé en terre.

Jésus leur reprocha leur idolâtrie, et leur dit qu'il y avait bien, dans leur religion, des pressentiments de la vérité, mais que Satan en avait défiguré et souillé toutes les formes. Il leur expliqua ce que signifiait ce jardin clos, dont ils avaient l'image, leur disant qu'il était lui-même le cep de la vigne, dont le sang devait

désaltérer le monde, et le grain de froment qui devait être mis en terre, pour reparaître et porter beaucoup de fruits. Il parla dans ce lieu plus clairement et plus librement que chez les Juifs ; car ces gens étaient si humbles, qu'ils croyaient que les Juifs seuls étaient du nombre des élus. Le Seigneur les consola, et leur dit qu'il était venu pour sauver tous les hommes. Enfin il leur ordonna de briser les idoles, et d'en distribuer le prix aux pauvres. Il leur reprocha surtout d'avoir confondu des présages et des prédictions venant de Dieu avec des hallucinations diaboliques.

Les habitants ne se continrent plus, quand Jésus voulut les quitter : ils se prosternèrent devant lui sur son chemin, cherchant à le retenir ; mais il continua sa marche.

Jésus voyageait le jour et la nuit avec une étonnante rapidité, faisant quelquefois vingt lieues de suite sans s'arrêter. Pour revenir en Judée, il suivit une route qui décrit un grand arc de cercle.

Je crois toujours qu'Erémenzear a raconté ce voyage, et que son écrit a été brûlé ; mais il en doit rester encore quelques fragments. Le Seigneur et les disciples marchèrent jusqu'au mardi soir. Je les vis alors s'arrêter à une ville, devant laquelle était une colline couverte de jolis arbres et de charmants arbustes, formant des jardins arrondis, dont la plupart avaient une fontaine au milieu. La route que suivait le Seigneur se dirigeait au midi ; Babylone était située au nord.

Le Seigneur entra dans la ville paisiblement et sans que personne l'arrêtât. C'était le soir ; on ne voyait que peu d'habitants, et nul ne fit attention à lui ; mais bientôt je vis venir à sa rencontre plusieurs hommes, vêtus de longues robes comme Abraham, et ayant des pièces d'étoffes roulées autour de la tête. Ils s'inclinèrent devant lui, et l'un d'eux lui présenta un bâton court, recourbé par le haut comme une crosse. C'était un roseau semblable à celui que les soldats mirent par-

dérision dans les mains du Christ ; ils l'appelaient le bâton de paix. Les autres étaient allés, deux par deux, étendre des tapis en travers de la rue, et quand le Seigneur était passé dessus, ils les relevaient et prenaient les devants pour les étendre plus loin. Ils arrivèrent ainsi à une cour entourée d'une grille sur laquelle étaient placées plusieurs idoles. Du côté de la rue flottait, sur une espèce de lance, un drapeau sur lequel on voyait l'image d'un homme ayant un bâton de paix à la main : c'était le drapeau de la paix.

Jésus et ses disciples se firent apporter de l'eau dans un bassin : le Seigneur la bénit d'abord, comme s'il eût voulu effacer ainsi la bénédiction qu'elle avait reçue des païens ; puis les disciples lui lavèrent les pieds, et il leur rendit le même office : le reste de l'eau fut versé dans une fontaine. On conduisit alors le Seigneur dans une salle, où un repas était préparé : c'étaient de grosses pommes jaunes avec d'autres fruits, des rayons de miel, des gâteaux ressemblant à des gaufres, et de petits morceaux coupés en carrés, le tout placé sur une table basse. Ils mangèrent quelque chose sans s'asseoir.

L'arrivée de Jésus avait été annoncée par les prêtres de la ville voisine aux habitants de l'endroit, et ceux-ci l'avaient attendu toute la journée ; c'est pour cela qu'on lui fit une réception si solennelle. Abraham avait aussi un bâton de paix semblable à celui qu'ils présentèrent à Jésus.

La ville où Jésus s'arrêta s'appelait Mozin ou Moziar. C'était une ville de prêtres ; les habitants étaient fort adonnés à l'idolâtrie. Jésus n'entra pas dans leur temple ; je le vis, devant ce temple, enseigner en présence d'une grande foule, sur un tertre où étaient pratiqués des degrés en maçonnerie, et situé près d'une fontaine. Il leur reprocha vivement leur attachement au culte du démon, plus grand encore que celui de leurs voisins. Il condamna toutes leurs pratiques d'ido-

lâtrie, et dit qu'ils avaient abandonné la loi. J'entendis qu'il leur parlait de la destruction du temple de Jérusalem à laquelle ils avaient assisté, de Nabuchodonosor et de Daniel. Il leur dit qu'il fallait chez eux faire une séparation entre les croyants et les aveugles. Plusieurs ne voulurent point se rendre à sa parole ; il y avait surtout un point touchant les femmes qu'ils refusaient d'admettre : il s'agissait, je crois, de l'abolition de la polygamie.

Les femmes demeuraient à part, dans une rue située à l'extrémité de la ville, et qui en était séparée par des allées. Elles étaient fort méprisées, et les hommes les prenaient en horreur quand elles étaient malades. Il n'était permis aux jeunes filles de se montrer en public que jusqu'à un certain âge. Aucune femme de cet endroit ne put voir Jésus.

Le Seigneur parla à ces gens dans des termes sévères ; il leur dit qu'ils étaient tellement aveuglés et plongés dans le mal, que quand son apôtre arriverait au milieu d'eux, ils ne seraient pas encore prêts à recevoir le baptême : plus tard, dans une vision que j'eus sur la vie de saint Thomas, j'appris qu'il en fut ainsi. Jésus ne voulut pas rester plus longtemps au milieu d'eux. Lorsqu'il quitta la ville, des jeunes filles vinrent à sa rencontre près de la porte ; elles avaient des fleurs à la main et des guirlandes autour des bras et du cou ; elles chantaient des cantiques à sa louange : il s'entretint avec elles.

Je vis ensuite le Seigneur traverser une grande plaine avec ses compagnons, et arriver au milieu du jour à un village de bergers qui habitaient sous des tentes ; il s'assit auprès d'une fontaine, et les disciples lui lavèrent les pieds ; puis des hommes avec des rameaux à la main s'approchèrent de lui, et l'accueillirent avec joie. Leurs vêtements ressemblaient à ceux d'Abraham ; ils avaient aussi une pyramide, afin d'observer les astres. Je ne vis point d'idoles chez eux, je crois

qu'ils adoraient seulement les astres. Ils appartenaient, si je ne me trompe, aux tribus dont quelques membres avaient accompagné les rois mages à Bethléem. Il n'y avait dans leur village de maison bâtie que celle de leur chef ; le Seigneur y mangea debout du pain et des fruits, et enseigna ensuite auprès de la fontaine. Quand il voulut les quitter, ils se prosternèrent devant lui sur son chemin, et le supplièrent de rester.

Jésus marcha toute la nuit et le jour suivant. Je le vis une fois se reposer avec les disciples auprès d'une fontaine sous des arbres touffus, dans un lieu où s'arrêtaient souvent les voyageurs.

Le Seigneur et ses disciples se dirigèrent vers le sud, et le soir, avant le sabbat, ils arrivèrent à une ville située sur le bord du fleuve, et qui se trouvait à trente lieues environ au sud de la précédente. Les maisons en étaient plus rapprochées, et les femmes n'y vivaient point séparées des hommes. J'entendis le nom de cette ville, qui me parut s'appeler Ur ou Urhi. Elle se rapportait à l'histoire d'Abraham, soit que ce dernier fût de ce pays, soit que les habitants fussent de sa patrie : je ne sais plus bien ce qui en était (1).

Les habitants avaient appris l'arrivée de Jésus par les étoiles, et dans leur attente, ils observaient depuis longtemps tous les étrangers qui arrivaient. Aussi quelques personnes qui avaient aperçu Jésus dans la ville, coururent aussitôt pour annoncer sa venue à une grande maison située sur une place, et surmontée d'une plate-forme d'où l'on pouvait voir de tous les côtés. Devant la porte, le Seigneur et les disciples avaient serré leurs ceintures et rajusté leurs robes.

(1) Le Seigneur au début de ce voyage, en passant chez des bergers, s'était donné pour un pasteur recherchant des brebis égarées. Il vient les chercher jusque dans cet antique foyer du paganisme, d'où il avait autrefois tiré son serviteur Abraham, pour en faire l'instrument de la bénédiction et du salut.

Plusieurs hommes, portant de longs vêtements, sortirent de la maison, qui me parut être une école. Ils se prosternèrent devant Jésus et lui présentèrent un rameau : l'un d'eux portait une espèce de sceptre. Ils firent entrer leurs hôtes dans la maison, dont l'intérieur était occupé par une grande salle ; puis ils conduisirent Jésus à une chaire élevée dans laquelle on montait par des degrés. Beaucoup de monde arriva pour l'entendre ; mais il n'enseigna pas longtemps. Il fut ensuite conduit dans une autre demeure et introduit dans une salle où un repas était servi ; il mangea fort peu, et se rendit bientôt dans une chambre où il fut laissé seul avec ses disciples. Ils prirent ensemble quelque nourriture et prièrent ensuite pour célébrer le sabbat.

Il y avait dans ce lieu des temples avec des idoles, mais le Seigneur n'y entra pas : toutes les idoles étaient voilées. Il parla beaucoup d'Abraham à tous ces gens, et leur reprocha en termes sévères leur profonde dégradation. Aucun d'eux ne se fit baptiser par Thomas, lorsqu'il vint pour la première fois dans ce pays.

Les habitants d'Ur accompagnèrent le Seigneur à son départ et jetèrent dans la rue des branches d'arbres devant lui. Il marcha longtemps à travers une belle campagne, dans la direction de l'ouest. Vers le soir, il arriva avec ses compagnons, à un grand édifice arrondi et entouré d'eau, ainsi que la cour adjacente. On voyait tout autour des maisons à toits aplatis très grossièrement construites. Je vis sur le toit du château de la verdure et des arbres. (Mais serait-ce possible ?) Dans l'épaisseur des murs se trouvaient les habitations des gens pauvres. Jésus et ses disciples entrèrent dans la cour, où était une fontaine au milieu d'arbres de diverses espèces. On lui lava les pieds, comme c'était la coutume. Puis deux hommes sortirent de la maison, coiffés de bonnets de plumes, et vêtus d'habits chamarrés de rubans. L'un d'eux, c'était un vieillard, portait

une longue robe et avait sur la tête une haute coiffure pointue. Il tenait à la main une branche et un bouquet où il y avait des baies. Il en fit présent au Seigneur, et ce dernier le suivit avec ses disciples dans la maison, où ils prirent un repas.

Ensuite le maître de la maison conduisit Jésus partout et lui fit tout voir. Le château était entièrement rempli d'idoles d'un fort beau travail. On y voyait des statues grandes et petites, avec des têtes de chiens ou de bœufs et des corps de serpents, beaucoup d'autres figures d'animaux et des simulacres qui ressemblaient à des enfants au maillot.

Jésus enseigna dans la cour auprès de la fontaine ; il s'éleva avec beaucoup de force contre leur culte diabolique. Ils ne l'écoutèrent pas sans mécontentement ; leur chef surtout, qui était un des plus aveuglés, se scandalisa et contredit le Seigneur. J'entendis alors Jésus leur dire qu'en témoignage de la vérité de ses paroles, ils verrraient leurs idoles se briser, dans la nuit anniversaire de celle où l'étoile était apparue aux mages, et entendraient les figures de bœufs mugir, les têtes de chiens aboyer, et celles d'oiseaux pousser des cris. Ils écoutaient ce qu'il leur disait sans y croire. Jésus ajouta qu'il en serait ainsi dans toutes les contrées païennes qu'il venait de traverser. Je me rappelle maintenant qu'il en avait dit autant partout où il était allé.

CHAPITRE LIII

Arrivée et séjour en Egypte.

Après avoir traversé un immense désert de sable, Jésus et ses disciples arrivèrent près d'un fleuve, au bord duquel était à l'ancre un radeau dont ils se servirent pour passer l'eau. Le pays était habité ; mais il

était nuit quand ils eurent atteint l'autre bord. Le fleuve, sans être rapide, était très profond. Ils le cotoyèrent, et arrivèrent avant le jour à une ville située sur les deux rives. C'était, je crois, la première ville égyptienne. Le silence régnait partout ; le Seigneur et ses disciples se rendirent, sans qu'on les vît, sous le portique d'un temple où des couches étaient établies pour les voyageurs. La ville me parut tomber en ruines. Elle avait de grands murs très épais et des maisons de pierre grossièrement bâties et habitées par de pauvres gens. Il me sembla que Jésus venait de parcourir une partie du désert où avaient erré les Israélites.

Je vis le matin une grande agitation dans toute la ville égyptienne. Jésus et les disciples s'en éloignèrent en toute hâte. Un grand nombre d'enfants coururent après eux en criant : « Ce sont de saints personnages ». Mais les habitants étaient très irrités ; ils avaient été en émoi durant toute la nuit ; car beaucoup d'idoles avaient été renversées, et des enfants qui avaient eu des rêves prophétiques avaient parlé de saints personnages qui étaient entrés dans la ville. Jésus et les siens leur échappèrent.

Je vis Jésus avec ses disciples arriver dans la ville où, dans son enfance, il avait demeuré avec sa mère. Des ouvriers qui travaillaient le long du chemin, divisés par groupes de cinq ou six, demandèrent la permission de leurs surveillants, puis coururent vers Jésus, se prosternèrent devant lui et lui présentèrent des branches d'arbres. Quand il les eut touchées, ils les plantèrent le long du chemin. J'ignore ce qui leur fit reconnaître le Sauveur sur-le-champ : peut-être virent-ils à ses vêtements qu'il était de la nation des Juifs. Je me souviens qu'ils l'attendaient, et croyaient qu'il serait leur libérateur. J'en vis d'autres qui parurent mécontents, et qui coururent à la ville, peut-être pour exciter les esprits contre lui. Il y eut bien une vingtaine de personnes qui

l'accompagnèrent jusqu'à la ville, devant laquelle s'élevaient beaucoup d'arbres.

Mais, avant d'y entrer, Jésus s'arrêta auprès d'un arbre renversé dont les racines, en sortant de terre, avaient creusé un large trou plein d'une eau noirâtre. Il était entouré d'un grillage en fer dont les barres étaient tellement rapprochées, qu'on ne pouvait y passer la main. C'est là qu'une idole avait été engloutie lors de la fuite en Egypte, et que l'arbre avait été renversé.

Les gens qui suivaient Jésus le conduisirent dans la ville. Je vis devant la porte une large pierre carrée d'un beau poli, sur laquelle était gravé, avec d'autres noms, celui que portait la ville elle-même. Il y avait là un vaste temple entouré de deux enceintes murées ; on y voyait aussi de gros chiens accroupis avec des têtes humaines. D'ailleurs la ville elle-même était presque ruinée. Les gens qui accompagnaient Jésus le conduisirent sous un portique en face du temple, puis ils coururent appeler les habitants. Il en vint un grand nombre, parmi lesquels plusieurs vieillards avec de longues barbes ; je vis aussi des jeunes gens et des femmes, et entre autres, une très avancée en âge, mais grande et robuste encore. Tous souhaitèrent avec beaucoup de respect la bienvenue à Jésus ; c'étaient des Juifs qui avaient été des amis de la sainte famille durant son séjour en cet endroit. Il y avait, derrière le portique et dans l'épaisseur du mur, une grande salle ornée comme pour une fête. Saint Joseph y avait autrefois disposé un logement pour la sainte famille, et maintenant le Seigneur y était amené par les amis de son enfance.

Le soir, un vieillard vénérable introduisit Jésus dans l'école, qui était encore fort bien tenue. On voyait les femmes assises dans une tribune grillée et éclairée par une lampe. Jésus fit une prière et enseigna. Ils lui cédèrent respectueusement la place d'honneur.

Les édifices de cette ville étaient lourds et massifs,

et l'on employait pour les construire des blocs de pierre énormes, sur lesquels on avait sculpté toutes sortes de figures. Je distinguai aussi des statues portant de grosses pierres sur la tête ou sur le cou, ce dont je fus très étonnée. Les habitants de ce pays avaient une idolâtrie d'une étrange nature : ils adoraient des images de taureaux, et l'on trouvait partout des chiens accroupis avec des têtes d'hommes. Du reste ils n'adoraient pas les mêmes animaux dans tous les endroits.

Je vis en Egypte beaucoup de choses touchant Joseph et les enfants de Jacob. La seule dont je me souvienne, c'est qu'après la mort de Jacob, Joseph établit ses frères aux environs de cette ville, et qu'il en éloigna l'un d'eux qui n'avait pas reçu de Jacob une bénédiction de bon augure, afin que les maux qui lui avaient été annoncés ne portassent pas préjudice aux autres (1).

Le lendemain matin, le Seigneur s'en alla accompagné de plusieurs habitants. Je vis désormais cinq disciples avec Jésus, parmi lesquels un jeune homme d'Héliopolis, nommé Déodatus (donné de Dieu). Sa mère s'appelait Mira : ce singulier nom me fit penser à Sémiramis. C'était cette femme âgée qui tout d'abord avait attiré mon attention sous le portique. A l'époque où la sainte Vierge demeurait en cet endroit, cette femme, qui était depuis longtemps stérile, avait obtenu ce fils grâce à la prière de Marie. Il était grand et svelte, et paraissait âgé de dix-huit ans.

Jésus, en quittant la ville, franchit un cours d'eau. Lorsque les habitants l'eurent quitté, je le vis entrer dans le désert avec les cinq disciples.

Le soir ils arrivèrent à une petite ville du désert dont les habitants appartenaient à trois peuples différents :

(1) Jésus-Christ venait dans ce même lieu tirer de l'esclavage du paganisme des enfants d'Israël exilés, prémices des nombreux enfants que l'Egypte allait lui donner bientôt. C'est ainsi qu'il accomplit toutes les figures.

des Juifs qui avaient des maisons bâties, des Arabes qui demeuraient dans des cabanes de branchages recouvertes de peaux de bêtes, et d'autres encore dont j'ai oublié l'origine. C'est là que les Juifs s'étaient réfugiés lorsque Antiochus dévasta Jérusalem, et força un grand nombre de ses habitants à prendre la fuite. Le Seigneur se rendit, suivant l'usage, à la fontaine, où tous vinrent le recevoir pour le conduire dans une maison de la ville.

Les Juifs de cet endroit descendaient de Mathatias et de ses amis, qui s'étaient réfugiés dans ces montagnes ; ils tenaient de lui une prophétie touchant le Messie. Jésus fut reçu par eux avec beaucoup d'affection et de respect, car ils le regardaient comme un prophète. Le Seigneur enseigna dans une maison, parce qu'il n'y avait pas d'école. Il dit qu'il retournerait bientôt vers son Père, et parla de la manière dont les Juifs devaient le traiter, comme il l'avait fait partout dans les derniers temps. Ses auditeurs ne pouvaient croire qu'il en dût être ainsi, et ils auraient bien voulu le retenir au milieu d'eux. Mais il les quitta le lendemain de bonne heure, emmenant avec lui deux nouveaux disciples, qui descendaient de Mathatias. Le Seigneur ne manqua point de bénir aussi les enfants de ce lieu.

Je vis Jésus et les siens traverser le désert à pas précipités. Ils voyageaient nuit et jour, et ne s'arrêtaient que rarement pour se reposer ; on rencontrait çà et là des cabanes sur le chemin, mais ils n'y entraient pas.

Jésus s'assit enfin sur une pelouse bordée de belles haies de baumiers et traversée par un ruisseau. C'était dans ce riant asile que Marie avait lavé l'enfant Jésus lors de leur fuite en Egypte, et qu'ils s'étaient arrêtés pour reprendre des forces. C'est alors que la source avait jailli ; maintenant elle formait un ruisseau. Le Seigneur se reposa dans ce lieu avec ses disciples ; ils mangèrent du pain mêlé à du baume qu'ils firent couler des arbrisseaux qui croissaient au bord de l'eau.

J'ai oublié de dire que Jésus, allant d'Arabie en Egypte, vit à sa droite le mont Sinaï s'élever dans le lointain.

Jésus arriva le soir près du puits de Bersabée, où les Juifs l'accueillirent amicalement.

CHAPITRE LIV

Retour en Palestine. — Jésus traverse rapidement la Judée pour la dernière fois.

Le Seigneur enseigna à Bersabée dans la synagogue ; il se fit connaître et parla de sa fin prochaine. Il partit bientôt emmenant avec lui cinq ou six jeunes gens ; il devait se rendre au puits de Jacob, où il avait donné rendez-vous aux apôtres. Il arriva à un endroit situé dans la vallée de Mambré. Les habitants vinrent saluer Jésus et les disciples, et leur ayant lavé les pieds, les conduisirent à la synagogue, où Jésus fit l'instruction du sabbat.

Ensuite il visita chaque maison et guérit beaucoup de malades. Une fois il ordonna à un malade de se lever et de marcher ; celui-ci le fit à l'instant.

« Ah ! le voilà arrivé ! s'écria tout à coup la pieuse fille, plongée dans un sommeil extatique ». Avec quel bonheur les gens du pays vont à sa rencontre ! Il est auprès du puits de Jacob ; tous pleurent de joie, ils lui lavent les pieds, ainsi qu'aux disciples. Il y a là une douzaine de personnes de l'endroit, les fils des bergers qui étaient avec lui lorsqu'il se rendit à Cédar, puis Pierre, André, Jean et encore un autre. Ils l'ont attendu ici.

Depuis qu'il était rentré en Judée, Jésus avait presque toujours voyagé la nuit, pour éviter l'agitation soudaine qu'aurait pu causer son retour. Il traversa les

vallées habitées par les bergers dans le voisinage de Jéricho, et je le vis arriver au puits de Jacob à la lueur du crépuscule. Il avait maintenant seize compagnons, car, dans le dernier endroit où il s'était arrêté, quatre jeunes gens s'étaient encore joints à lui.

Le puits de Jacob est situé sur une petite éminence, à deux lieues de Samarie. Le pays qui s'étend de Jéricho à Samarie est d'une beauté incomparable. Le chemin est presque partout bordé d'arbres ; les champs sont tout verts, et les ruisseaux coulent avec un doux murmure. Le puits de Jacob est environné de pelouses ravissantes et d'arbres touffus. Il est surmonté d'un édifice octogone et entouré de bancs.

Le soir, Jésus fit une instruction conçue en termes sévères. Il parla de sa passion, qui était proche, de l'ingratitude des Juifs et de la ruine qui les menaçait. Ensuite il congédia les disciples, après leur avoir donné rendez-vous à Sichar pour le sabbat : lui-même, accompagné des seize nouveaux compagnons avec lesquels il était venu, alla à un village de bergers situé à deux lieues et formé d'habitations disséminées, pour visiter les parents d'Eliud, de Silas et d'Erémenzear, qui demeuraient là.

Je vis le Seigneur quitter les bergers pour se rendre à Sichar : il marcha avec lenteur, et s'arrêta souvent pour mieux faire comprendre à ses jeunes disciples l'instruction animée qu'il leur donna. Il leur enjoignit de ne dire à personne où ils l'avaient accompagné, ni ce qui s'était passé durant leur voyage, et il leur donna en partie les motifs de cette injonction. Il parla longtemps à ce sujet. Alors Erémenzear, le tirant par la manche de sa robe, lui demanda instamment de pouvoir écrire une relation de ce voyage ; Jésus lui permit de le faire après sa mort, à condition de remettre à Jean ce qu'il aurait écrit. Je crois que cette relation existe encore, au moins en partie.

Pierre et Jean vinrent sur la route au-devant du Sei-

gneur. Six autres apôtres les attendaient devant la porte de la ville ; ils conduisirent le Seigneur et les disciples dans une maison dont le maître les accueillit avec bonté. Celui-ci fit préparer aux arrivants un repas, auquel assistèrent de vieux Juifs à longue barbe. Ensuite il assigna à ses hôtes une partie de sa demeure pour y dormir. Plusieurs apôtres questionnaient instamment les trois compagnons de Jésus : ils désiraient savoir où il avait été et ce qu'il avait fait ; mais ceux-ci, n'ayant voulu rien dire, pour se conformer aux ordres de Jésus, ils s'en mécontentèrent, et le Seigneur en fut affligé. Les apôtres lui demandèrent de s'expliquer plus clairement avec eux, parce qu'ils ne comprenaient pas ce qu'il disait de sa fin prochaine ; ils lui dirent aussi qu'il devait aller à Nazareth, sa patrie, pour y manifester sa puissance et prouver sa mission par des miracles. Mais Jésus ne le voulut pas ; il répondit que les miracles ne servaient à rien si les hommes ne se corrigeaient pas ; que, malgré ses miracles, ils resteraient incrédules, etc. Pierre et Jean l'approuvèrent, mais les autres n'étaient pas satisfaits. Il leur dit encore qu'il irait à Jérusalem pour enseigner dans le Temple plus qu'il ne l'avait fait (1). Enfin il leur demanda ce qu'il avait obtenu avec ses prodiges, par exemple avec la multiplication des pains ou avec la résurrection de Lazare, puisque eux-mêmes en réclamaient de nouveaux.

Le soir après le repas, comme leur hôte voulait les

(1) Ces nombreux voyages du Sauveur, à la fin de sa vie, semblent renfermer de grands mystères. L'immense éclat de sa prédication et de ses miracles, pendant la seconde année de sa vie publique, avait amené un redoublement de haine et de persécutions de la part des Juifs endurcis. Jésus se retire et profite de sa retraite pour étendre son œuvre. Il porte d'abord le salut à des Juifs exilés dans l'île de Chypre, ensuite à des païens dans la Chaldée. C'était la même marche que devait suivre plus tard l'Evangile après la fondation de l'Eglise. Repoussé par les Juifs de la Palestine, il devait être porté aux Juifs dispersés chez les nations païennes ; rejeté par les Juifs de la dispersion, il devait enfin passer aux infidèles. Ainsi Jésus traçait prophétiquement

conduire à l'endroit où ils devaient reposer, le Seigneur demanda qu'on lui ouvrît la synagogue, parce qu'ayant assisté à l'instruction donnée dans la journée, il voulait enseigner à son tour. Il y alla avec tous ses disciples et il prêcha. Les Juifs de Sichar envoyèrent des messagers à Jérusalem pour annoncer que Jésus avait reparu au milieu d'eux. J'entendis toute sa prédication, dont je fus grandement consolée. Je me rappelle encore que, parlant des signes et des prodiges, il dit qu'ils ne servent à rien, si les hommes viennent à oublier qu'ils sont des pécheurs sans charité ; il ajouta que la parole est plus nécessaire que les miracles. Il avait dit aux trois disciples qui l'avaient accompagné en Egypte, que, s'il faisait peu de miracles pendant ce voyage, c'était que les apôtres et les disciples devaient confirmer sa doctrine par des prodiges et en faire plus que lui.

Les pharisiens, fort mécontents des enseignements de Jésus, le menacèrent de se saisir de lui et de l'amener à Jérusalem. Il leur répondit que son temps n'était pas encore venu, qu'il irait lui-même, et que du reste il n'avait point parlé pour eux, mais pour ses compagnons. Ensuite il quitta cet endroit, et congédia les apôtres et les disciples, ne gardant avec lui qu'Erémenzear, Eliud et Silas. Il se dirigea au sud-est vers Ephron, où il avait guéri les aveugles l'année précédente. Il avait chargé les parents des trois jeunes gens qui l'accompagnaient d'annoncer à Marie et aux saintes femmes de Béthanie qu'il était de retour en Judée, et

à son Eglise la marche qu'elle devait suivre. Puis il revenait à la fin en Judée donner au temple les derniers et les plus solennels enseignements de sa vie. C'est ainsi qu'après avoir fait le tour du monde païen, l'Evangile sera prêché de nouveau aux Juifs à la fin des temps. On peut remarquer que ces diverses excursions au nord de la Palestine, puis au couchant dans l'île de Chypre, à l'orient, dans la Chaldée, et enfin au midi, en Egypte, forment une croix par rapport à la Terre Promise. La croix, en effet, formée par quatre bras autour d'un point central, est le symbole de l'infinie bonté de Dieu, se répandant de son cœur sur les quatre points de l'horizon dans tout l'univers.

celles-ci l'attendaient dans une maison qu'elles avaient louée près d'Ephron.

Pendant ce voyage de Sichar à Ephron, il tomba beaucoup de pluie et le temps fut très nébuleux. Jésus se détourna plusieurs fois de son chemin pour visiter divers endroits ; il entra dans plusieurs maisons où il consola, guérit et exhorta les habitants à le suivre. Les apôtres aussi visitèrent les maisons et les métairies qui se trouvaient sur leur passage, et annoncèrent que le Seigneur était près d'eux. On semblait vouloir réveiller l'ardeur de ceux qui soupiraient après le salut, et ramener au bercail les brebis qui s'étaient dispersées dans les bois pendant l'absence du pasteur.

Le soir, Jésus vint à Ephron avec les trois disciples ; il visita différentes maisons, guérit des malades, entre autres des gens couverts d'ulcères, et entra, suivi d'une grande quantité d'hommes, dans la synagogue, où il enseigna. Il parla de la voie où il fallait entrer à sa suite, de sa fin prochaine, et du châtiment réservé à tous ceux qui ne croiraient pas.

Bientôt je vis la sainte Vierge, Madeleine, Marthe et quelques autres personnes, hommes et femmes, aller à la rencontre de Jésus. Il y avait sur le chemin d'Ephron une fontaine auprès de laquelle ils s'assirent pour l'attendre. Le Seigneur s'y rendit avec Jean, Pierre et André, deux heures environ avant le coucher du soleil, dont le disque paraissait très grand, comme c'est l'ordinaire dans ce pays. Marie, Madeleine et Marthe se portèrent à sa rencontre en avant des autres, se prosternèrent, et lui baisèrent la main. Quand Marie se releva, Jésus lui baisa la main à son tour. Les disciples lui lavèrent les pieds, ainsi qu'aux apôtres, et étant entré dans la maison, il parla avec toutes les femmes ; puis il enseigna. Il y eut ensuite un repas ; les femmes mangèrent seules ; puis elles vinrent se placer au bout de la salle afin d'écouter.

Le Seigneur ne tarda pas à se rendre avec les hommes

à Jéricho, où une foule nombreuse était rassemblée : Jésus enseigna dans cette ville et opéra plusieurs guérisons. Il y eut de violents murmures de la part des pharisiens ; mais il quitta bientôt Jéricho, et se rendit sur les bords du fleuve, à l'endroit où il avait été baptisé. Une immense quantité de malades l'attendait auprès du Jourdain. Jésus en guérit un grand nombre ; mais, comme la foule grossissait toujours, il s'éloigna avec quelques-uns de ses disciples et se dirigea vers Béthel, où il arriva pendant la nuit. C'est dans ce pays que Jacob a vu l'échelle céleste sur une colline.

Ils entrèrent dans une maison où se trouvaient Lazare avec ses sœurs, ainsi que Nicodème et Jean-Marc. Ceux-ci coururent à Jésus dès qu'ils l'aperçurent ; il serra dans ses bras Lazare, qui était encore pâle et maigre et dont les cheveux étaient très noirs. On servit ensuite un repas composé de fruits, de petits pains et d'herbes vertes, comme c'est l'ordinaire en Judée. Jésus enseigna et guérit encore plusieurs malades couchés dans une galerie qui entourait la maison. Les femmes mangèrent seules, et vinrent ensuite se placer au fond de la salle pour entendre Jésus.

Le Seigneur quitta Béthel pour se rendre à deux lieues de là, dans un endroit situé au nord de Jéricho. Sur son passage, il guérit plusieurs malades et bénit beaucoup d'enfants, qui se tenaient dans des cabanes isolées. Bientôt ils arrivèrent à un puits, voisin d'une hôtellerie qui appartenait au neveu d'André. Ce dernier était un homme robuste ; il fabriquait divers objets en clayonnage, dont on voyait une grande quantité près de la maison. Jésus et ses disciples s'assirent auprès du puits : leur hôte leur lava les pieds et les conduisit dans sa demeure, où un repas était préparé.

Je vis, après le repas, le maître de la maison conduire Jésus et les apôtres auprès d'une de ses filles, âgée de douze ans : elle était pâle comme une morte, et depuis

longtemps elle ne pouvait se tenir debout ni faire aucun mouvement. Jésus lui ordonna de se lever ; et, quand elle l'eut fait, il la conduisit avec André près du puits, où il lui versa de l'eau sur la tête ; elle revint ensuite, sans être soutenue, dans la maison de ses parents. Le Seigneur ne tarda pas à partir ; je le vis arriver dans une petite ville, et se rendre aussitôt avec ses disciples à la synagogue, où ils célébrèrent le sabbat.

Jésus guérit en passant un grand nombre de malades, entre autres un lépreux qu'on lui avait présenté à plusieurs reprises, mais devant lequel il avait toujours passé sans s'arrêter. On l'apporta sur un brancard couvert de rideaux. Personne n'approcha de lui, si ce n'est Jésus, qui, levant les rideaux, le toucha et ordonna de le mener au bain et de le laver. Je vis qu'on le conduisit dans la piscine, située près du mur de la ville, et que, quand il se lava, il se trouva entièrement purifié. Il avait une double lèpre : la lèpre ordinaire et celle de l'incontinence.

Le soir, Jésus arriva avec André, Jean et Jacques, devant un château entouré de fossés et d'étangs. Comme il voulait y entrer, les disciples cherchèrent à l'en dissuader, lui disant qu'il pourrait s'attirer des désagréments, et faire du scandale. Jésus leur répondit qu'il y entrerait, mais que, s'ils refusaient de le suivre, ils pouvaient rester au dehors. Il y avait à l'intérieur beaucoup de personnes et des malades de toute espèce ; des sentinelles veillaient aux portes, car il ne leur était permis de sortir que plusieurs ensemble et escortés d'un gardien. Ils étaient astreints aussi à creuser des fossés et à travailler aux fortifications.

Le Seigneur, accompagné des apôtres, franchit la porte du château. Les gardiens l'arrêtèrent tout d'abord : mais, quand il leur eut parlé, ils le laissèrent aller, en lui témoignant beaucoup de respect. Les prisonniers se rassemblèrent autour de lui dans la cour ; Jésus s'entretint avec eux et en fit ranger plusieurs à part. En-

suite il fit venir de la ville voisine deux hommes, qui paraissaient être des officiers de justice, car ils avaient des plaques de métal suspendues sur la poitrine. Il leur parla et sembla se porter garant pour ceux des prisonniers qu'il avait séparés des autres. Puis il quitta le château avec vingt-cinq libérés et les apôtres ; il marcha toute la nuit en grande hâte, longeant le Jourdain dans la direction du nord, et arriva, en compagnie des prisonniers délivrés, dans une petite ville d'où étaient plusieurs d'entre eux. Il les rendit à leurs femmes et à leurs enfants, congédia les apôtres en route, et passant auprès du puits de Jacob, il se dirigea vers Tibériade à travers les vallées. Il allait ainsi à Capharnaüm. Aux environs de Sichar, les trois disciples qui l'avaient accompagné chez les païens, et qu'on avait surnommés les discrets, vinrent le rejoindre et firent route avec lui.

Vers le soir, Jésus arriva à Capharnaüm avec les disciples, et entra dans la maison où il avait demeuré autrefois. Pierre, André et Jacques le Mineur s'y trouvaient. Ils lavèrent les pieds au Seigneur et lui présentèrent un jeune homme qui s'appelait Sela ou Selam : c'était un cousin du fiancé de Cédar auquel Jésus avait fait donner une maison et une vigne, lors de son voyage chez les adorateurs des astres, et c'était ce dernier qui l'avait envoyé. Il se jeta à genoux devant Jésus, et le Seigneur l'admit aussitôt au nombre de ses disciples et lui posa les mains sur les épaules. Il l'employa sur-le-champ et l'envoya au chef de la synagogue, pour demander la clef et l'écrit qui avait été trouvé dans le temple, lorsqu'on y avait rétabli le culte après sept ans d'interruption ; cet écrit était du prophète Isaïe, et le Seigneur s'en était servi la dernière fois qu'il avait enseigné dans ce lieu. Lorsque le jeune homme fut de retour, ils se rendirent tous à la synagogue, où on alluma les lampes. Jésus se fit faire place et voulut qu'on lui dressât une chaire élevée. Il enseigna longtemps sur des passages d'Isaïe. L'assem-

blée était nombreuse. Toute la ville était en émoi; la foule parcourait les rues en criant: « Voilà encore le fils de Joseph! »

Le lendemain, Jésus quitta Capharnaüm avant le jour, et je le vis entrer dans Nazareth avec les disciples et plusieurs apôtres, qui étaient venus se joindre à lui. La maison de sainte Anne était passée en d'autres mains et celle de saint Joseph était close et inhabitée. Le Seigneur se rendit aussitôt à la synagogue. Son apparition fit beaucoup d'effet, et l'on accourut en foule. Un homme qui était possédé d'un démon muet se mit tout à coup à crier: « C'est le fils de Joseph! le séditieux! Saisissez-le! arrêtez-le! » Jésus se tourna vers lui et lui ordonna de se taire; il se tut, mais Jésus ne chassa pas le démon qui le possédait.

A la synagogue, le Seigneur se fit faire place et monta dans la chaire. Dans ce dernier voyage, il agit avec la plus grande liberté, et il enseigna avec un ton d'autorité qui scandalisa beaucoup les Juifs.

Je le vis entrer dans plusieurs maisons voisines de celle de Joseph; il y guérit des malades et bénit des enfants. Lorsque Jésus avait enseigné, les Juifs étaient restés tranquilles; mais quand il se mit à guérir, ils témoignèrent un grand mécontentement. Alors il quitta la ville seul avec les disciples, après avoir donné rendez-vous aux apôtres, sur une montagne où il s'était déjà réfugié dans une autre circonstance.

Je vis tous les apôtres et tous les disciples rassemblés sur une montagne, qui s'élevait en pente douce de tous les côtés. Ils avaient allumé sur le sommet un feu qui, de loin, faisait l'effet d'un de nos feux de la Saint-Jean. Lorsque Jésus arriva avec les disciples, il faisait déjà nuit. Il se plaça au milieu; les apôtres se rangèrent autour de lui; et derrière eux se tinrent les disciples. Il était venu, en outre, beaucoup d'autres personnes. Jésus enseigna toute la nuit jusqu'au matin. Il indiqua du doigt aux apôtres les contrées où ils

devaient aller prêcher et guérir. Il semblait leur assigner une série de courses et de travaux pour un temps très rapproché. Les apôtres, plusieurs des disciples et la multitude se séparèrent de lui en cet endroit, et dans la matinée il se dirigea au midi.

Lorsqu'il arriva près de Thenath-Silo, les douze apôtres vinrent au-devant de lui, portant à la main des rameaux verts ; ils se prosternèrent devant lui, et il prit un de ces rameaux ; puis ils lui lavèrent les pieds. Je crois que cette cérémonie eut lieu parce que tous étaient réunis, et que Jésus voulait se montrer de nouveau en public, comme leur Maître, et enseigner partout. Le Seigneur, accompagné des apôtres et des disciples, se rapprocha de la ville où la sainte Vierge, Madeleine et Marthe l'accueillirent dans une hôtellerie. Ils entrèrent ensuite dans la ville, et Jésus se rendit sur-le-champ à l'école, dont il fit demander la clef. Il enseigna le soir devant une nombreuse assistance, dont les saintes femmes faisaient partie.

Il guérit beaucoup de malades en ce lieu. Après avoir envoyé les apôtres, les uns à Capharnaüm, les autres à la montagne où avait eu lieu la multiplication des pains, il partit pour Béthanie : les saintes femmes s'y étaient déjà rendues.

CHAPITRE LV

Guérison d'un jeune possédé. — Vision du royaume de Satan sur la terre.

Arrivé à une lieue de Béthanie, Jésus délivra un possédé : c'était un jeune homme dont les parents coururent au-devant du Seigneur, au moment où il entrait dans leur village ; il les suivit dans la cour de leur maison, où se trouvait leur fils qui, à son approche, devint furieux, bondit de rage et escalada les murs. Les

gens qui étaient là voulaient se saisir de lui ; mais ils ne purent y parvenir, parce que sa fureur allait toujours croissant, et qu'il déchirait à belles dents ceux qui l'approchaient. Alors le Seigneur ordonna à tous les assistants de sortir et de le laisser seul avec le possédé. Dès qu'ils se furent tous éloignés, Jésus commanda au jeune homme de venir à lui. Mais celui-ci ne vint pas et tira la langue au Seigneur, en faisant d'affreuses contorsions. Ce dernier l'appela une seconde fois ; mais il refusa toujours de venir et se contenta de le regarder en lui tournant le dos. A ce moment, Jésus leva les yeux au ciel et pria : cette fois, le possédé vint à son commandement et se jeta à ses pieds tout de son long. Le Seigneur passa sur lui un pied, puis l'autre, et fit cela deux fois comme s'il lui eût marché sur le corps ; je vis alors sortir de la bouche du possédé comme un tourbillon de vapeur noire qui se dissipa dans l'air. Dans cette vapeur, je distinguai trois nœuds, dont le dernier était le plus sombre et le plus épais. Ces trois nœuds étaient joints ensemble par un gros fil et par plusieurs autres plus déliés. Je ne puis comparer le tout qu'à trois encensoirs superposés, laissant échapper, par des ouvertures, des nuages de fumée qui se réunissaient les uns aux autres.

Le possédé était étendu aux pieds du Seigneur, sans mouvement et presque sans vie. Jésus le bénit de la main, comme par un signe de croix ; puis il étendit le bras vers lui en lui ordonnant de se lever. Alors le malheureux jeune homme se leva ; il était nu et pâle comme la mort. Jésus le conduisit vers la porte de la cour, le rendit à ses parents, et leur dit qu'il le leur rendait quant à présent, mais qu'il le leur redemanderait plus tard. Il leur recommanda aussi de ne plus pécher désormais contre leur fils ; car ils s'étaient rendus coupables à son égard ; et c'était ce qui l'avait fait tomber dans ce déplorable état. Je ne sais plus quel était leur péché.

De là, Jésus se rendit à Béthanie ; les malades qu'il avait guéris, et beaucoup de leurs parents l'y suivirent. Le bourg fut en grand émoi ; car tous ces gens publièrent partout leur bonheur.

J'eus ensuite une grande et merveilleuse vision touchant ce démon que le Seigneur chassa près de Béthanie. Je ne saurais la reproduire d'une manière suivie. C'était une succession de tableaux, qui se perdaient les uns dans les autres. En considérant les trois nœuds noirs enlacés, je pénétrai de plus en plus dans les détails de la vision, qui finit par devenir tout un monde. Il me semblait voir d'abord une ombre en mouvement, ensuite je reconnus l'ombre d'un homme, puis une forme humaine dont on pouvait distinguer les membres, et même tout l'intérieur ; on voyait le cœur, le cerveau et tous les autres organes avec leurs fonctions ; on pénétrait toutes les pensées, les sentiments et les actes ; on visitait le corps et l'âme de cet homme, qui d'abord n'avait paru qu'une ombre, et dont on voyait enfin les rapports qu'il avait avec ses semblables.

Dans ces trois nœuds, dont les teintes noires différaient entre elles, je vis diverses subdivisions, qui prirent sous mes yeux la forme de jardins, dans lesquels j'aperçus toutes sortes d'affreuses choses. Ensuite je distinguai de petites figures, puis des hommes, et tout cela m'apparut comme la succession des différents règnes de la nature dans sa formation et son activité. Les jardins formaient maintenant diverses sphères d'action et d'opération. Quand la vision fut arrivée à ce degré de développement, je ne vis plus les nœuds circulaires suspendus en l'air, mais tout cela était devenu comme un monde. J'aperçus aussi des cercles lumineux opposés à ces sphères ténébreuses, et qui les séparaient. Il en sortit des hommes qui passaient dans les cercles ténébreux. Quand ces sphères se présentèrent à mes yeux sous la forme de mondes pleins

d'hommes et de vie, je distinguai des églises de ténèbres. Dans la sphère ténébreuse la plus basse, je vis un culte abominable rendu au démon, et en guise d'autel un monticule, derrière lequel était un trou où d'énormes bûches entretenaient un brasier ardent. La flamme y était d'un rouge sombre, et la fumée se dirigeait en bas vers la terre : toutes les cérémonies, toutes les prières semblaient se diriger en bas. J'aperçus là une espèce de sanctuaire et comme un sacrifice ; mais ce n'était qu'outrages, profanations, abominations et infamies. Il y avait tout un cérémonial en l'honneur du démon. Je ne puis exprimer tant d'horreurs. Autour de ce centre infernal, on voyait des personnes qui faisaient bouillir dans de grandes chaudières, avec d'autres choses hideuses, des plantes dont je savais les noms, et dont la vue, toutes les fois que je les rencontrais dans mon enfance, me faisait frissonner. Je vis qu'elles en oignaient leur corps ; ensuite elles furent transportées en différents lieux, où elles se réunissaient à des hommes qui leur étaient semblables, et avec qui elles se livraient au péché. Je vis aussi des fils réunir toutes ces âmes, de sorte que l'un savait et voyait ce qui concernait l'autre. Il y avait dans ces fils ou canaux spirituels, comme des oiseaux noirs, qui allaient et venaient pour établir les communications. Je vis ces personnages communiquer des maladies aux hommes et leur faire toute espèce de mal. Ils appartenaient à toutes les contrées : il y en avait malheureusement de notre temps et de notre pays ; surtout on rencontrait parmi eux beaucoup de Juifs des pays étrangers. Tout compris, ils ne formaient pas un groupe bien nombreux. Ils agissaient mystérieusement et dans les ténèbres, et toutes leurs œuvres n'étaient que folies, abominations et méchancetés, sans aucun profit pour eux-mêmes.

Je vis, dans l'enceinte de cette église infernale, se produire la fornication, le meurtre et toutes sortes d'abominations : c'étaient là les bonnes œuvres des

adorateurs du démon, et je reconnus que tous ceux qui s'adonnent à de tels forfaits appartiennent, sans le savoir, à cette église diabolique. Je distinguai en outre, dans cette sphère, certains états et certaines relations qui, dans la vie ordinaire, ne sont pas considérés comme illicites. Il y avait, tout auprès de ces extatiques, des personnes magnétisées qui se frottaient d'onguents pour voir au loin, et ensuite commettaient avec d'autres les péchés les plus abominables. Il y avait quelque chose d'affreux entre les magnétisés et les magnétiseurs ; c'étaient des nuages noirs qui allaient des uns aux autres. Je n'ai jamais vu de personne sous l'influence du magnétisme qui ne fût affectée, au moins faiblement, de quelque impureté charnelle. Je vois aussi toujours leur clairvoyance ayant pour agents de mauvais esprits. Beaucoup de personnes me paraissaient tomber du royaume de lumière dans celui des ténèbres, situé au-dessous, parce que, soit pour guérir des malades, soit dans l'intérêt de la science, ils prenaient part à ces opérations magiques. Ils magnétisaient et s'efforçaient, égarés par des succès trompeurs, de séduire beaucoup de personnes appartenant au royaume de la lumière. Je vis qu'ils voulaient confondre ces guérisons opérées dans les ténèbres, et cette clairvoyance infernale, avec les guérisons surnaturelles et les visions des saints. Des hommes d'une haute distinction travaillaient ainsi, sans le savoir, au royaume de Satan.

Dans l'enceinte de l'autre sphère, il y avait aussi une église avec des mystères : c'étaient comme des associations secrètes. Je n'y vis pas le démon en personne, et on n'y pratiquait pas son culte proprement dit ; je n'y vis pas non plus de si abominables choses pratiquées volontairement ou par malice. On s'y occupait de sciences occultes, et l'on cherchait à pénétrer les secrets de la nature. On faisait de l'or, on frappait la terre avec une baguette dont le bout était dentelé, on portait des

amulettes et des anneaux sur lesquels étaient gravés des lettres ; on célébrait certaines fêtes, on tirait des cartes, on conjurait la fièvre, on guérissait par des moyens bizarres. J'ai vu là mille choses extraordinaires, destinées en apparence à contribuer au bien-être extérieur des hommes ; mais il y avait au fond le culte secret du démon, le désir de guérir sans renoncer au péché, comme source de la mort et des maladies, le secours demandé non à Jésus et à son Eglise, mais à la nature déchue. Ces guérisons étaient d'ailleurs apparentes et pleines de dangers ; ce qui me fut montré par des symboles, comme celui d'un trou couvert de papier pour qu'on ne le voie pas.

Cette fausse église était, plus encore que la première, entourée de personnes qui s'occupaient de magnétisme; mais celles-ci n'étaient pas aussi corrompues que les autres ; toutefois il y avait là comme une école qui préparait aux plus grands crimes. Je vis cette sphère inférieure peuplée d'une multitude de gens qui étaient. par rapport à ceux du cercle inférieur, ce que sont les laïques relativement aux prêtres. Au lieu de l'horrible culte diabolique, des impudicités, du meurtre, de l'abomination, de la préparation de breuvages empoisonnés, de la propagation d'images et d'écrits obscènes, je voyais ici de folles amours, l'idolâtrie de la nature et de la créature, l'affection aveugle des parents pour leurs enfants, des billets doux, de la musique mondaine, des danses, des boucles de cheveux, des anneaux, des portraits d'amants. Dans le cercle précédent, j'avais vu préparer des breuvages afin de procurer des avortements ; ici on usait de charmes pour inspirer l'amour.

La troisième sphère présentait un autre aspect, et c'était pourtant la même chose, mais à un degré différent. Ici encore il y avait une église au centre : c'était simplement la franc-maçonnerie et des choses de ce genre. Il n'était question ici que de bienfaisance sans Jésus-Christ, de lumières en dehors de la vraie lumière,

de science sans Dieu, de bonne chère, de vie commode, etc. Les gens de ce cercle se croyaient bien au-dessus de ceux des deux autres, et s'imaginaient travailler contre eux, tandis qu'ils ne luttaient que contre la religion, et laissaient grandir les deux autres, dans le sol desquels ils avaient leurs racines. Ces trois royaumes étaient liés ensemble par de triples canaux, et par une foule de lignes et de rayons qui les mettaient en rapport. Tous les gens qui les composaient se donnaient beaucoup de peine, mais ce qu'ils produisaient n'était qu'erreur, aveuglement, misère et désespoir ; leurs guérisons n'étaient que des palliatifs, qui souvent augmentaient le mal en le déplaçant. Je vis, dans les deux derniers cercles, un grand nombre de savants, surtout des médecins et des pharmaciens.

Je ne me rappelle pas la suite de cette vision ; je ne vis plus de séparation entre la région de la lumière et les sphères ténébreuses : tout était confondu, c'était le monde avec tous ses bruits. Je me trouvai moi-même au milieu de tout cela, et je vis des amis et des gens de ma connaissance qu'une espèce de vertige poussait vers les cercles ténébreux, et je les ramenai en arrière (1).

(1) La sœur aperçut dans ces cercles un règne végétal et un règne animal qui avaient avec chacun d'eux un triple rapport physique, moral et mystique, et dans tous les trois l'abus différent qu'on en faisait. Elle vit la signification des animaux et leur rapport réel et symbolique avec les péchés et avec les vertus opposées à ces péchés. Elle put aussi considérer les œuvres du monde déchu en dehors de l'Eglise de Jésus-Christ, et voir comment, par ses abominations, il adore le démon, soit directement et personnellement, soit indirectement dans la nature, et comment il s'adore lui-même dans sa raison et veut par lui-même opérer son propre salut. *(Remarque du pèlerin).*

CHAPITRE LVI

Dernier séjour à Béthanie, pendant lequel Jésus enseigne chaque jour au Temple.

A Béthanie, on avait amené à Jésus beaucoup de malades, et, pendant qu'il enseignait dans la synagogue, on avait dressé, depuis là jusqu'à la maison de Simon, une double rangée de tentes, sous lesquelles les malades étaient couchés : on n'y voyait que des hommes. Lorsque je considère avec quelle gravité et quel calme Jésus opère ses guérisons, je m'afflige en pensant à la légèreté et à la dissipation qui souvent empêchent les ecclésiastiques de guérir les maux de l'âme. Jésus passa devant plusieurs malades sans s'arrêter ; il donna des avis à d'autres sans les guérir, disant qu'ils devaient se corriger auparavant. Il était suivi le plus souvent par trois disciples ; deux se tenaient à ses côtés, un peu en arrière, et le troisième tout à fait derrière lui. Ils étaient comme ses acolytes. Il n'y avait pas de presse autour du Seigneur ; mais la multitude le suivait à quelque distance. Beaucoup de personnes qu'il avait guéries se prosternèrent la face contre terre devant lui ; ses compagnons les relevèrent et les emmenèrent. Lorsque Jésus revint à la synagogue, il enseigna, et fit placer tout près de lui les malades à qui il avait rendu la santé.

Trois disciples secrets vinrent de Jérusalem trouver le Sauveur, auquel ils demandèrent pourquoi il les avait si longtemps abandonnés, et avait fait ailleurs tant de choses, dont ils n'avaient rien su. Je me souviens encore en partie de la réponse qu'il leur donna : il était question de tapis et d'autres objets précieux ; si l'on ne s'en sert pas durant un certain temps, et

qu'ensuite on veuille en reprendre l'usage, alors ils nous semblent tout nouveaux et plus riches ; il ajouta que si l'on sème toute sa semence à la fois dans un même champ, la grêle peut tout détruire en un seul coup, mais que si l'enseignement et la grâce sont disséminés en différents lieux, il est plus difficile de les anéantir.

Ces trois disciples apportaient au Seigneur une mauvaise nouvelle : ils lui dirent que les princes des prêtres et les pharisiens avaient résolu d'aposter des espions dans les endroits voisins de Jérusalem, pour se saisir de lui quand il s'y rendrait. Alors Jésus, ne prenant avec lui que les deux nouveaux disciples, Selam de Cédar, et Sylvain du pays de Sichar, marcha toute la nuit, et se rendit à la maison de campagne de Lazare, stuée près d'une forteresse, et que celui-ci habitait dans ce moment.

Quelques jours après, le Seigneur, de retour à Béthanie, alla au Temple ; sa mère l'accompagna à quelque distance. Il la prépara à sa Passion, et lui dit que le moment approchait où allait s'accomplir pour elle la prophétie de Siméon, sur le glaive qui devait traverser son âme. Il lui annonça qu'il serait trahi sans miséricorde, maltraité et livré au supplice ainsi qu'un malfaiteur, et qu'elle verrait tout cela de ses propres yeux. Jésus s'entretint longtemps sur ce sujet avec sa mère, qui ne se figurait pas qu'il en pût être ainsi.

On peut dire que la passion du Sauveur a déjà commencé : car, à cause de la perversité des hommes, son âme est en proie à d'affreux déchirements.

Je vis Jésus enseigner dans le Temple ; les pharisiens furent tellement irrités, qu'ils sortirent et fermèrent les portes, pour qu'il n'y entrât plus personne. Le Seigneur parla bien avant dans la nuit ; ses paroles furent très simples. Il faisait peu de gestes, mais il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il dit entre autres choses qu'il était venu pour trois sortes de per-

sonnes, et je le vis montrer du doigt trois faces du temple et trois points de l'horizon, où, selon lui, tout était compris. Il avait déjà dit aux disciples, devant le temple, qu'ils devaient le chercher lorsqu'il les aurait quittés à midi. Pierre, qui parlait toujours si hardiment, lui demanda ce qu'il entendait par ces mots, et Jésus lui répondit qu'à midi le soleil est au-dessus de nos têtes, et qu'il n'y a pas d'ombre ; que le matin et le soir, il y a un mélange d'ombre et de lumière, et qu'à minuit ce ne sont plus que ténèbres ; ils devaient donc le chercher à midi, et ils le trouveraient en eux-mêmes, s'il n'y avait pas d'ombre en leur cœur.

Cependant, les Juifs devenaient toujours plus audacieux. Ils fermèrent un jour la chaire et la grille qui l'entourait. Mais, le Seigneur, étant entré avec ses disciples, mit la main à la grille, qui s'ouvnit d'elle-même, ainsi que la chaire. Comme ses partisans secrets et les disciples de Jean se trouvaient en grand nombre auprès de lui, il parla de ce dernier et leur demanda ce qu'ils pensaient du précurseur et de lui-même. Il voulait, je crois, qu'ils se déclarassent publiquement ; mais ils craignaient de se prononcer. Il leur raconta ensuite une parabole touchant un homme qui ordonna à ses deux fils d'aller travailler à sa vigne. L'un d'eux ne le voulut point ; il se repentit bientôt, et fit ce que voulait son père. L'autre, au contraire, promit d'y aller ; mais il n'en fit rien. Jésus enseigna longtemps sur ce sujet.

Un autre jour, le Seigneur alla de Béthanie au temple de Jérusalem. Il rencontra sur son chemin un aveugle qui lui demanda instamment sa guérison ; mais il passa outre ; les disciples en parurent mécontents, et Jésus expliqua dans le Temple pourquoi il avait agi de la sorte. Il dit que cet homme était plus aveugle encore des yeux de l'âme que de ceux du corps. Ensuite il parla en termes très sévères : il y avait là, disait-il, beaucoup de gens qui ne croyaient point en lui, qui ne

s'empressaient à sa suite qu'à cause de ses miracles, et qui l'abandonneraient à l'heure de l'épreuve. Ils ressemblaient à ceux qui l'avaient suivi d'abord, après qu'il leur eut donné une nourriture terrestre, mais qui s'étaient bientôt dispersés. Du reste, ceux dont il parlait n'avaient rien de mieux à faire qu'à se retirer. Je vis, pendant qu'il tenait ce discours, un grand nombre de personnes s'en aller : il n'en resta qu'une centaine autour de lui. Je vis aussi qu'en revenant à Béthanie, Jésus pleura sur ces défections.

Jésus allait tous les jours au Temple avec ses disciples. Un jour qu'il s'y rendait, vers le soir, suivi de six apôtres et disciples, il rangea lui-même et mit en ordre tous les sièges des salles qui se trouvaient sur son passage. Comme les disciples s'étonnaient qu'il mît la main à ce travail, il enseigna sur ce sujet. Il finit par dire qu'il les quitterait bientôt.

Une autre fois, il fit un très long discours, où il parla des fausses vertus, d'une charité qui n'est qu'amour-propre, d'une humilité qui n'est qu'orgueil. Il expliqua comment le mal se glisse en toutes choses avec tant de subtilité. Il dit que plusieurs se figuraient qu'un royaume terrestre lui était reservé, et qu'ils espéraient eux-mêmes jouir de certaines faveurs auprès de lui, sans avoir à souffrir ; que même la pieuse mère des enfants de Zébédée lui avait demandé un rang distingué pour ses fils. Il ajouta qu'on ne devait pas amasser des trésors périssables ; puis il traita de l'avarice, et j'eus le sentiment qu'en cela il faisait allusion à Judas. Il parla encore de la mortification, du jeûne et de la prière, ainsi que de l'hypocrisie qui pouvait s'y mêler, et rappela à cette occasion la colère des pharisiens lorsque, l'année d'auparavant, ses disciples avaient cueilli des épis. Puis il loua la conduite que ces derniers avaient tenue durant son absence ; il fit aussi mention de ceux qui l'avaient accompagné, et loua leur discrétion et leur docilité. Il parla de la paix dont

il avait joui pendant son voyage, et s'exprima à cet égard de la façon la plus touchante. Ensuite il annonça que sa fin était prochaine, mais qu'il voulait auparavant faire une entrée solennelle à Jérusalem.

Il s'entretint de Marie, sa mère selon la chair, et de ce qu'elle aurait à souffrir, ainsi que de sa propre mission, qui allait trouver son accomplissement dans sa passion, et de la cruauté impitoyable avec laquelle il serait maltraité ; mais il devait souffrir et souffrir infiniment, pour expier les péchés du monde entier. Il dit quelque chose de la profonde corruption des hommes, et de tout ce qu'ils devaient à la justice de Dieu, et ajouta que personne ne pouvait sans sa passion être justifié. Lorsqu'il parla de ses souffrances et de sa mort expiatoire, les Juifs se mirent à crier, à rire et à se moquer de lui. Ils murmurèrent en lui lançant des regards furieux ; quelques-uns sortirent et parlèrent à des gens de la populace qui étaient venus là pour l'espionner. Il semblait qu'il y eût un complot formé d'avance pour se saisir de lui. Mais le Seigneur dit aux siens de ne pas s'inquiéter, que son heure n'était point encore venue, et que tout cela d'ailleurs faisait partie de sa passion.

Il fit encore allusion dans son discours, quoique sans le nommer, au cénacle où les apôtres devaient demeurer ensemble, et où plus tard ils reçurent le Saint-Esprit. Il parla d'une assemblée et d'une nourriture qui devait les fortifier et les rafraîchir, et dans laquelle il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Il justifia, devant les disciples déclarés, ceux qui restaient secrets, de ce qu'ils ne se montraient pas, disant qu'ils faisaient bien, puisqu'ils avaient une mission particulière.

Il parla en particulier aux apôtres de beaucoup de choses qui devaient arriver, après qu'il serait retourné à son Père. Il dit à Pierre qu'il aurait beaucoup à souffrir ; mais qu'il devait être sans crainte, et gou-

verner toujours avec fidélité l'Eglise, destinée à prendre un merveilleux accroissement. En outre, il devait pendant trois ans rester à la tête de l'Eglise de Jérusalem avec Jean et Jacques le Mineur. Il leur parla, mais sans prononcer le nom d'Etienne, d'un jeune homme qui verserait le premier son sang pour lui ; et aussi, sans nommer Paul, de la conversion du persécuteur, ajoutant que celui-ci ferait plus à lui seul que beaucoup d'autres. Les disciples avaient peine à comprendre tout cela.

Jésus annonça les persécutions qu'auraient à subir Lazare et les saintes femmes, et dit aux apôtres où ils devaient rester durant les six mois qui suivraient sa mort : Pierre, Jean et Jacques le Mineur à Jérusalem ; André et Zachée dans le pays de Galaad ; Philippe et Barthélemy à Gessur, sur les confins de la Syrie ; Jacques le Majeur au nord de Capharnaüm, sur la frontière des pays païens ; Thomas et Matthieu demeureraient à Ephèse, afin de préparer cette contrée, où devaient habiter plus tard la Mère de Jésus et beaucoup de personnes qui croyaient en lui. Ils furent fort étonnés d'apprendre que Marie devait rester dans ce pays. Pour Thaddée et Simon, ils iraient demeurer à Samarie ; c'était une ville où l'on n'allait pas volontiers ; tous eussent préféré les contrées tout à fait païennes.

Le Seigneur annonça aussi qu'ils se réuniraient tous à Jérusalem deux fois encore, avant d'aller prêcher l'Evangile aux gentils. Il fit mention d'un homme demeurant entre Samarie et Jéricho, qui ferait beaucoup de prodiges, mais par la puissance du démon. Il ajouta que, quand cet homme voudrait se convertir, ils ne devraient pas le repousser, car il fallait que le démon lui-même contribuât à sa gloire (1). C'est seulement à ses disciples les plus intimes que Jésus dit toutes ces choses, qui avaient rapport à l'avenir de l'Eglise.

(1) La sœur pensait plus tard qu'il s'agissait de Simon le Magicien.

Quand ils ne le comprenaient pas, ils l'interrogeaient comme on interroge un maître qui est en même temps un ami, et Jésus leur donnait toutes les explications nécessaires. Tout cela se fit de la manière la plus simple. J'ai oublié beaucoup des paroles du Seigneur à cette occasion.

Lorsque Jésus quitta le Temple après son instruction, les pharisiens, qui s'en étaient fort scandalisés, le guettèrent à sa sortie et voulurent le lapider ; mais il leur échappa, je ne sais plus comment. Après cela, il se tint caché pendant trois jours, et n'enseigna pas dans le Temple. Il voulait que les apôtres et les disciples méditassent sur toutes ses paroles. Les apôtres lui firent plusieurs questions touchant ce qu'il avait dit le jour du sabbat ; il leur donna les explications qu'ils désiraient, et leur commanda de mettre par écrit ce qu'il avait annoncé touchant l'avenir de l'Eglise. C'est ce que fit Nathanaël, le fiancé de Cana, qui écrivait fort bien. Je m'étonnai qu'un simple disciple et non saint Jean fût choisi pour une aussi belle tâche.

CHAPITRE LVII

Nouveaux enseignements de Jésus. — Grande parabole de la Rédemption.

Jésus, qui avait passé la nuit à Jérusalem, se rendit le matin au Temple, avec ses disciples. Sept ou huit marchands, établis dans des boutiques pratiquées dans les murs, auprès de l'entrée, y vendaient des comestibles. Jésus leur ordonna de se retirer à l'instant, avec leurs marchandises. Comme ils hésitaient, lui-même mit la main à l'ouvrage et ramassa les objets qu'ils avaient à emporter. Des gens qui se trouvaient là lui vinrent en aide.

Lorsque Jésus entra dans le Temple avec ses dis-

ciples, la chaire était occupée par les docteurs. Mais ceux-ci se retirèrent en toute hâte devant lui. Il reprit les mêmes sujets qu'il avait traités dans le sermon sur la montagne.

Il dit, entre autres choses, de quelle manière il serait traité bientôt, et comment les siens eux-mêmes l'abandonneraient. Il ajouta qu'il ferait dans le Temple une entrée publique et triomphale, et qu'ensuite il resterait encore quinze jours avec ses disciples. Jésus ne parlant point de l'âne sur lequel il devait monter, ils crurent qu'il viendrait avec beaucoup de pompe et de magnificence, peut-être avec des chevaux et des chameaux. Pendant son discours, il y eut beaucoup de chuchotements. Les disciples n'avaient pas compris quand il avait parlé de *quinze jours ;* ils croyaient à un temps plus long ; mais Jésus répéta *trois fois cinq jours.* Il dit encore que la bouche des enfants à la mamelle annoncerait son entrée ; que plusieurs couperaient des branches d'arbres pour les jeter devant lui, que d'autres étendraient leurs vêtements sur son passage. Ceux qui joncheraient son chemin de rameaux, ne sacrifieraient point pour lui ce qu'ils possédaient, et ne lui resteraient point fidèles ; mais pour ceux qui se dépouilleraient de leurs vêtements pour les étendre sur son passage, ils renonceraient à tous leurs biens, revêtiraient l'homme nouveau, et lui demeureraient dévoués. Ce discours dura plusieurs heures. Jésus répéta beaucoup de choses qu'il avait déjà dites et les expliqua. Tout cela me fut montré en vision.

Après cette instruction, il y eut une grande agitation parmi les pharisiens et les scribes. Ils tinrent conseil dans la salle du grand prêtre appelé Caïphe, et défendirent de recevoir nulle part Jésus et ses disciples ; ils le firent guetter à la porte de la ville ; mais il se tint caché à Béthanie, dans la maison de Lazare.

Le Seigneur dit alors aux trois apôtres Pierre, Jean et Jacques que le lendemain devait avoir lieu son en-

trée dans Jérusalem ; puis il fit appeler les autres, et quand ils furent réunis, il s'entretint longtemps avec eux. Tous devinrent fort tristes. Il témoigna beaucoup de bienveillance au traître Judas, et le chargea, je crois, de convoquer les disciples. Judas aimait beaucoup de pareilles commissions, car il lui plaisait de se faire valoir et de se donner de l'importance.

Jésus se rendit ensuite auprès des femmes et leur fit une belle instruction. Il parla d'abord d'Adam et d'Eve, de la chute originelle, de la promesse d'un Rédempteur, puis du progrès du mal, et du petit nombre de ceux qui avaient cultivé le jardin du Seigneur, etc.

Il raconta ensuite une parabole touchant un roi qui possédait un fort beau jardin. Une femme pompeusement parée vint un jour le visiter : elle lui fit voir un jardin de plantes aromatiques appartenant à son voisin, qui était d'une grande piété, lui disant qu'il ferait bien, puisque cet homme allait quitter le pays, d'acheter son jardin pour y cultiver ses plantes. Mais le roi voulait mettre des oignons et d'autres végétaux de mauvaise odeur dans le jardin du pauvre homme, que celui-ci respectait comme une chose sacrée, et où il ne cultivait que des plantes choisies. Le roi fit appeler cet homme ; mais il ne voulut ni s'en aller ni céder sa propriété. Je le vis aussi dans son jardin qu'il cultivait avec soin et d'où il tirait sa nourriture. Bientôt on le persécuta, et on parla même de le lapider ; si bien qu'il en devint malade. Mais enfin le roi fut renversé avec toute sa puissance, tandis que le jardin du juste grandit toujours, et lui et les siens prospérèrent de plus en plus. Je le vis comme un arbre de bénédiction qui se propageait et se répandait dans le monde entier (1).

(1) Le roi représente le monde et ses grandeurs ; l'homme pieux et son jardin rempli d'aromates, c'est Jésus-Christ et son royaume de grâces et de vertus ; la femme aux riches vêtements, qui indique au roi le jardin précieux, c'est l'Eglise enseignante qui, revêtue des magnifiques symboles de la parole sacrée, veut montrer au monde le vrai séjour du bonheur.

Toute cette parabole, pendant que Jésus la racontait, passa en tableaux devant mes yeux. Quand les tableaux de ce genre ne figurent pas une histoire réelle, mais seulement des idées ou des symboles, je ne les vois jamais se dérouler sur la terre, mais planer un peu au-dessus du sol.

Je vis la bénédiction du jardin de cet homme pieux, d'abord sous la forme d'un accroissement, d'une multiplication, d'une propagation de produits végétaux, puis sous celle d'une irrigation par des courants d'eau considérables, de nuages prodiguant la rosée et la pluie, enfin de foyers de lumière qui se répandaient à profusion. La bénédiction se propageait au loin, et s'étendait de tous côtés jusqu'aux contrées les plus éloignées.

Jésus commenta cette parabole. Elle contenait des enseignements sur le paradis, la chute originelle, la rédemption, le royaume de la terre et la vigne du Seigneur infestée par le prince de ce monde, et où celui-ci outrage le Fils de Dieu à qui le Père a confié le soin de la cultiver. La parabole indiquait aussi que, comme le péché et la mort avaient commencé dans un jardin, de même la passion de Celui qui s'était chargé des péchés du monde commencerait dans un jardin, et qu'enfin c'était dans un jardin qu'aurait lieu l'expiation et la victoire sur la mort par la résurrection

CHAPITRE LVIII

Entrée triomphale du Rédempteur à Jérusalem.

Le lendemain, de bonne heure, Jésus fit venir Erémenzear et Silas, et leur enjoignit d'aller à Jérusalem, non par la grande route, mais par un chemin détourné qui passait par Bethphagé au travers des

jardins et des champs. Ils devaient frayer la route et ouvrir les barrières qui empêchaient le passage. Près d'une hôtellerie, en avant de Bethphagé, ils trouveraient, dans une prairie, une ânesse avec son ânon. Ils devaient délier l'ânesse, et, si quelqu'un leur disait quelque chose, répondre que telle était la volonté du Seigneur. Ensuite ils fraieraient le chemin jusqu'au Temple, et reviendraient aussitôt à Bethphagé.

Les deux disciples partirent sur-le-champ ; ils firent des trouées dans les haies, et ôtèrent du chemin tout ce qui faisait obstacle. Les ânes appartenaient à des gens qui étaient allés au Temple, et les avaient laissés là. Les disciples attachèrent l'ânesse : l'ânon resta libre. Je les vis ensuite arriver au Temple. Les marchands de comestibles que le Seigneur en avait chassés dernièrement s'y étaient de nouveau installés. Les disciples se rendirent auprès d'eux, et leur ordonnèrent de se retirer, parce que le Seigneur allait faire son entrée. Lorsqu'ils eurent pris toutes ces dispositions, ils retournèrent à Bethphagé par la grande route, en passant de l'autre côté de la montagne des Oliviers.

Jésus, ayant divisé les disciples en deux troupes, envoya d'avance à Jérusalem, par le grand chemin, les plus anciens, qui étaient d'ordinaire avec les apôtres. Ils devaient aller par petits groupes et se rendre chez Marie mère de Marc, chez Véronique, Nicodème, les fils de Siméon et d'autres amis de Jésus, pour leur annoncer l'entrée du Seigneur. Jésus prit avec lui les apôtres et les plus jeunes disciples ; les sept femmes, ayant Marie à leur tête, suivirent à quelque distance. Il y avait sur le chemin, près d'une maison de plaisance, un jardin planté de beaucoup d'arbres ; Jésus s'y arrêta, et envoya deux de ses disciples jusqu'à Bethphagé pour chercher l'ânesse, et dire que le Seigneur en avait besoin.

Jésus s'arrêta là assez longtemps. Il y avait autour de lui une foule de gens qui écoutaient son instruction.

La salle où il parlait, debout sur une estrade, était ornée de verdure et de guirlandes de fleurs, et on avait suspendu au plafond un dais de feuillage fort élégant. La salle était soutenue par des colonnes lisses, entre lesquelles je vis les saintes femmes l'écouter. La cour qui précédait la maison était pleine de disciples et d'autres personnes. Jésus enseigna les disciples sur la prévoyance et sur la nécessité d'agir avec discernement, car ils lui avaient demandé pourquoi il avait pris le chemin détourné. Il répondit que c'était pour éviter un danger inutile, ajoutant qu'il fallait prendre toutes ses précautions, et ne pas laisser tout au hasard; c'était aussi pour cela qu'il avait fait d'avance attacher l'ânesse dans cet endroit.

Cependant, les deux disciples envoyés à Bethphagé avaient délié l'ânesse, et attendaient, entourés de beaucoup de monde, l'arrivée du Seigneur et de sa suite. Alors Jésus régla l'ordonnance du cortège. Il dit aux apôtres que, dès ce moment, comme après sa mort, ils devaient être partout à la tête des fidèles; puis il les fit marcher devant lui deux à deux. Pierre était le premier; après lui venaient ceux qui plus tard annoncèrent l'Evangile aux contrées les plus lointaines. Jean et Jacques le Mineur précédaient immédiatement Jésus.

Quand les deux disciples qui attendaient à Bethphagé virent le cortège de Jésus aprocher, ils allèrent au-devant de lui avec les deux animaux. Les disciples mirent sur le dos de l'ânesse les manteaux et les couvertures qu'ils avaient apportées de chez Lazare. Ensuite, le Seigneur revêtit une robe de fête, que portait l'un de ses disciples; elle était de fine laine blanche et avait par derrière une espèce de queue: il mit aussi une large ceinture, sur laquelle il y avait des lettres, et se passa autour du cou une étole qui lui descendait jusqu'aux genoux, et aux extrémités de laquelle était brodée, en couleur brune, quelque chose qui ressemblait à deux écussons. Les deux disciples, placés des deux côtés de

l'ânesse, aidèrent le Seigneur à monter. L'animal n'avait pas de bride ; sa tête était découverte ; il avait autour du cou une bande d'étoffe assez étroite, qui pendait en avant. Je ne saurais dire si Jésus monta sur l'ânesse ou sur l'ânon, car tous deux étaient de même taille : quoi qu'il en soit, l'un des deux animaux marchait librement à côté de l'autre (1).

Les apôtres et les disciples avaient à la main des rameaux de palmiers, cueillis dans le jardin qu'ils venaient de quitter. Eliud marchait de l'un des côtés du Seigneur, Silas de l'autre, Erémenzear derrière lui ; puis venaient tous les nouveaux disciples. Dès que le cortège se fut mis en marche, les femmes s'y joignirent deux par deux, ayant à leur tête la sainte Vierge, qui d'ordinaire se tenait en arrière, et se regardait comme la dernière de toutes. Ils entonnèrent aussitôt des cantiques, et les gens de Bethphagé les suivirent en foule (2).

Cependant à Jérusalem ces marchands et ces gens, qu'Erémenzear et Silas avaient pressés d'évacuer le Temple, parce que le Seigneur y voulait faire son entrée, s'étaient mis tout joyeux à décorer le chemin : ils enlevèrent le pavé et plantèrent des arbres dont les cimes attachées ensemble formaient des arcades, et auxquels pendaient des fruits jaunes ressemblant à de grosses pommes. Les disciples qui étaient allés, le matin

(1) Celui des deux animaux qui portait Jésus représentait la loi ancienne, qui a eu pour mission d'amener le Rédempteur. L'autre qui courait en liberté, représentait la loi nouvelle, qui n'est plus esclave, mais qui jouit de la liberté des enfants de Dieu.

(2) Dans le temps même où l'on introduisait à Jérusalem les agneaux pour la Pâque, Notre-Seigneur voulut y faire son entrée solennelle, afin de nous apprendre qu'il était la grande victime attendue dès l'origine du monde et préparée par toute la loi ancienne. L'ordonnance de son cortège rappelle manifestement sa marche triomphale à travers les nations. Ce sont les apôtres qui le précèdent et lui ouvrent, par leur ministère, l'entrée des cœurs. Puis il vient lui-même en personne apporter la lumière, l'amour et la paix, suivi de la Vierge des vierges et de tout le cortège des âmes fidèles qu'il s'est acquises.

même, à Jérusalem, prévenir les amis de Jésus, une foule nombreuse d'étrangers venus à Jérusalem pour la fête (tous les chemins étaient couverts de voyageurs), enfin beaucoup de Juifs qui avaient entendu le dernier discours de Jésus, se portèrent en masse du côté de la ville où il devait entrer. Il y avait là aussi des gens de contrées lointaines, qui avaient appris la résurrection de Lazare, et qui désiraient voir le Sauveur.

Lorsqu'en venant de Bethphagé on arrivait sur le mont des Oliviers, on voyait, entre les hauteurs qui bordaient le chemin, le Temple s'élever en face de soi. Le chemin qui conduisait de là à Jérusalem passait au milieu de plantations et de jardins, et était fort agréable.

Les apôtres et les disciples qui accompagnaient Jésus chantaient et poussaient des cris d'allégresse, tandis que le peuple, venant de la ville, se pressait en foule au-devant de lui. Cependant, plusieurs vieux prêtres en habits sacerdotaux barrèrent le chemin aux apôtres, qui furent intimidés et n'osèrent rien dire : ils accusèrent en même temps Jésus de ne pas contenir ses partisans dans l'ordre, et lui demandèrent pourquoi il ne leur interdisait pas tout ce bruit. Jésus leur répondit que si ces derniers gardaient le silence, les pierres du chemin elles-mêmes crieraient. Sur quoi ils se retirèrent.

De leur côté, les princes des prêtres tinrent conseil ; ils mandèrent devant eux les maris et les parents dont les femmes et les enfants étaient sortis de Jérusalem pour aller au-devant de Jésus, les firent enfermer dans la grande cour du tribunal, et envoyèrent des gens pour espionner.

Cependant le peuple coupait des branches d'arbres et en jonchait le chemin ; on se dépouillait de ses manteaux, qu'on étendait par terre ; on chantait, on poussait des cris de joie. Les enfants avaient quitté les écoles malgré leurs maîtres et joignaient leurs accla-

mations à celles de la multitude. Véronique en avait deux auprès d'elle; elle jeta son voile, et ôta à l'un des enfants une partie de ses vêtements, qu'elle étendit sur le chemin. Elle se joignit aux saintes femmes qui fermaient la marche. Le chemin était tellement couvert de branches d'arbres et de vêtements, que le cortège ne cessa de marcher comme sur un tapis moelleux, sous les guirlandes de verdure qu'on avait suspendues entre les maisons. Jésus avait dit aux disciples de faire attention à ceux qui étendraient leurs vêtements devant lui, qui y jetteraient des branches d'arbres ou qui feraient l'une et l'autre chose. Les derniers étaient ceux qui sacrifieraient, non seulement leurs biens, mais leurs personnnes mêmes à son service.

Jésus versa des larmes, et les apôtres pleurèrent aussi, quand il dit que beaucoup de ceux qui maintenant l'acclamaient si joyeusement, l'accableraient bientôt d'outrages, et que l'un d'eux le trahirait. En même temps il regarda la ville et pleura sur sa destruction prochaine. Lorsqu'il eut passé la porte, l'allégresse fut à son comble, et on lui amena un grand nombre de malades. Jésus s'arrêta à plusieurs reprises, descendit de sa monture, et les guérit tous sans exception. Il y avait dans la foule beaucoup de ses ennemis, qui criaient et faisaient grand bruit.

Plus on approchait du Temple, plus la décoration du chemin s'embellissait. Des deux côtés, on voyait des barrières, derrière lesquelles de petits animaux à longs cous, des chevreaux et des agneaux avec des guirlandes autour de la tête, bondissaient au milieu des arbustes comme dans de petits jardins. Il y avait toujours là, mais particulièrement vers le temps de la Pâque, des animaux sans tache, destinés au sacrifice. Le cortège mit près de trois heures à se rendre de la porte de la ville au Temple, par un chemin d'une demi-lieue environ.

Lorsqu'ils furent arrivés au Temple, on ramena l'âne

où on l'avait pris. Les vendeurs du Temple étaient couchés sur des bancs derrière leurs marchandises ; il y en avait aussi par derrière et au-dessus d'eux. Dans les cours, on voyait beaucoup de bétail ; ce jour-là le Seigneur chassa les vendeurs avec plus de vivacité que la première fois, et il resta longtemps dans les parvis, car ils étaient là en grand nombre, avec des gens de mauvaise vie. Ensuite il enseigna longtemps, assis sur un banc d'échangiste, d'où il avait chassé ceux qui s'y tenaient. Plusieurs personnes vinrent à lui, accompagnées d'enfants et de malades qu'il guérit. La foule nombreuse qui l'entourait en poussa des cris de joie. Je vis, plus avant dans le Temple, une belle porte qui brillait comme le l'or, derrière laquelle plusieurs Juifs très âgés étaient assis et priaient.

Au moment où Jésus s'approcha de cette porte, ces vieux prêtres se retirèrent dans la partie du Temple où était l'autel des sacrifices. Marie et les autres femmes allèrent seulement jusqu'à l'entrée ; puis elles se mirent à l'écart pour éviter la foule.

Les Juifs avaient fait fermer toutes les maisons, ainsi que les portes de la ville ; aussi, lorsque le Seigneur eut mis pied à terre devant le Temple, et que les disciples voulurent ramener l'ânesse, ils furent obligés d'attendre jusqu'au soir que la porte fût rouverte. Tout ce monde dut rester à jeun la journée entière, car toutes les maisons de cette partie de la ville étaient barricadées. Madeleine était fort triste de ce que Jésus ne trouvait rien à prendre pour se soutenir.

Le soir, on ouvrit les portes. Les saintes femmes retournèrent à Béthanie les premières ; Jésus et les apôtres les y suivirent peu de temps après. Madeleine, qui se tourmentait de ce que le Seigneur et les siens n'avaient rien pris à Jérusalem, leur prépara elle-même un repas. Quand le Seigneur, à la nuit tombante, entra dans la cour de la maison de Lazare, elle apporta de l'eau dans un bassin, lui lava les pieds et les essuya

avec un linge, qu'elle portait sur son épaule. Ensuite, tandis que Jésus prenait un peu de nourriture, elle s'approcha de sa personne et répandit sur sa tête un parfum. J'entendis Judas murmurer quand Madeleine passa devant lui ; mais elle répondit qu'elle ne pourrait jamais assez reconnaître ce que le Seigneur avait fait pour elle et pour son frère.

CHAPITRE LIX

Derniers enseignements de Jésus à Béthanie et au Temple.

Le jour suivant, comme Jésus allait à Jérusalem avec les apôtres, il eut faim ; mais c'était, je crois, de la conversion des Juifs et de l'achèvement de son œuvre. Il lui tardait que sa passion fût consommée, car il en connaissait toute l'étendue, et devant bientôt la subir, il était dans une extrême angoisse. Apercevant un figuier près du chemin, il s'en approcha ; et comme il n'y trouva que des feuilles, il lui dit : « Qu'aucun fruit ne naisse de toi désormais. » Et à l'instant l'arbre fut desséché. Il en devait être ainsi de ceux qui ne voudraient pas le reconnaître. Il me sembla que le figuier représentait l'ancienne loi, et la vigne la loi nouvelle. Jésus alla ensuite au Temple, et je vis jetées en tas, sur le chemin, des branches et des guirlandes de verdure qui avaient servi la veille. Cependant, beaucoup de marchands étaient revenus s'installer devant le Temple et dans les premières salles. Jésus leur ordonna de se retirer ; et, comme ils hésitaient, il se fit un fouet d'une ceinture et les chassa.

Je vis, dans une hôtellerie, des étrangers de distinction, venus de la Grèce. Ils envoyèrent leurs serviteurs dire à Philippe que leurs maîtres désiraient voir Jésus, mais sans l'importuner. Philippe en parla à André, et

celui-ci au Seigneur, qui leur donna rendez-vous à sa sortie du Temple, entre la porte de la ville et la maison de Jean-Marc.

Cependant, Jésus continuait à enseigner. Bientôt il fut saisi d'une grande tristesse, et, quand il leva les yeux au ciel en joignant les mains, je vis descendre sur lui un rayon sorti d'une nuée lumineuse, et j'entendis en même temps un grand bruit. Tous les assistants furent saisis de frayeur et se parlèrent à l'oreille, pendant que Jésus continuait de parler. Cela se fit plusieurs fois. Je vis enfin Jésus quitter la chaire, rejoindre ses disciples, puis se perdre dans la foule et sortir du Temple.

Quand Jésus parlait, les disciples le revêtaient d'un manteau blanc qu'ils portaient avec eux, et qu'ils lui ôtaient lorsqu'il descendait de la chaire; alors habillé comme tout le monde, il pouvait plus facilement se dérober aux regards de la multitude.

Il faisait encore jour, lorsque Jésus et les siens arrivèrent dans le voisinage de la maison de Jean-Marc. Les Grecs qui avaient demandé à voir le Seigneur, vinrent le trouver là, et il s'entretint quelques minutes avec eux. Ces gens étaient bons, et ils furent des premiers qui, à la Pentecôte, se réunirent aux apôtres et se firent baptiser.

Jésus, de plus en plus triste, se rendit avec ses apôtres à Béthanie, pour célébrer le sabbat. Quand il enseignait dans le Temple, les Juifs étaient toujours obligés de fermer leurs maisons, et il était défendu d'offrir aucun rafraîchissement à lui ou à ses disciples. A Béthanie, ils entrèrent dans l'hôtellerie qui appartenait à Simon le lépreux; celui-ci, depuis sa guérison, était animé de bons sentiments, et il leur avait préparé un repas. Madeleine, qui compatissait vivement aux peines du Seigneur, alla au-devant de lui à l'entrée de la maison. Elle avait un habit de pénitente, une ceinture autour du corps et un voile noir,

jeté sur ses cheveux flottants. Elle se prosterna à ses pieds et les essuya avec sa chevelure. Elle fit cela publiquement, et beaucoup de monde en fut scandalisé.

Le Sauveur et les siens se préparèrent d'abord à célébrer le sabbat. Ils se revêtirent de leurs habits de fête et prièrent sous la lampe ; ensuite, ils se mirent à table. Vers la fin du repas, Madeleine, poussée par l'amour, la reconnaissance, le repentir et la tristesse, vint de nouveau se placer derrière le Seigneur, répandit sur sa tête un flacon d'essence parfumée, et en versa aussi sur ses pieds, qu'elle essuya avec ses cheveux ; puis elle quitta la salle. Plusieurs des assistants s'en indignèrent, surtout Judas, qui excita au mécontentement Matthieu, Thomas et Jean-Marc. Mais Jésus excusa l'acte de charité de Madeleine. Elle lui a plusieurs fois rendu le même hommage : il en est ainsi de beaucoup d'autres choses qui se sont répétées souvent, bien qu'elles ne soient mentionnées qu'une fois dans l'Evangile.

Après le repas, qui fut suivi de quelques prières, les apôtres et les disciples se retirèrent chacun de son côté. Judas, plein de dépit, alla au milieu de la nuit à Jérusalem en toute hâte. Je le vis, poussé par l'envie et la cupidité, traverser le jardin des Oliviers, dans les ténèbres ; il me sembla voir auprès de lui une lueur sinistre, comme si le démon l'eût éclairé. Il courut chez Caïphe, et ne lui parla qu'un instant dans le bas de la maison. Il ne s'arrêtait jamais longtemps nulle part. Je le vis ensuite gagner précipitamment la maison de Jean-Marc, pour y passer la nuit, comme c'était l'habitude parmi les disciples. Ce fut son premier pas dans la trahison.

Le lendemain matin, Jésus se rendit, avec quelques disciples, de Béthanie à Jérusalem. Ceux-ci, voyant que le figuier maudit par Jésus s'était desséché jusqu'à la racine, en furent très étonnés. Jean et Pierre s'arrêtèrent au pied de l'arbre, et comme ce dernier témoignait sa surprise, Jésus leur dit que, s'ils avaient

la foi, ils feraient bien plus encore, et que les montagnes se précipiteraient dans la mer à leur commandement.

Il y avait alors beaucoup d'étrangers à Jérusalem. Le matin et le soir, on faisait pour eux dans le Temple des instructions, suivies de quelques prières. Jésus enseignait dans l'intervalle. Ceux qui voulaient l'interroger se levaient, et lui-même s'asseyait. Quand il parlait, il se tenait debout.

Comme il enseignait dans le Temple, les princes des prêtres et les scribes vinrent à lui, et lui demandèrent en vertu de quel pouvoir il faisait cela. Jésus repartit : « Je veux à mon tour vous poser une question ; répondez-moi, et je vous dirai par quelle autorité j'agis ainsi. » Et il ajouta ce qu'on lit dans saint Matthieu (xxi, 24, 32). Cela se passa dans la matinée. Dans l'après-midi, j'entendis le Seigneur raconter la parabole du maître de la vigne et parler de la pierre angulaire, rejetée par ceux qui bâtissaient. Par le fils du maître de la vigne, il se désignait lui-même, et par les meurtriers, il entendait les pharisiens. Ceux-ci dès lors cherchèrent à s'emparer de sa personne ; mais ils craignaient le peuple qui s'était attaché à lui. Je vis qu'ils se réunirent et formèrent le projet de surveiller son enseignement et de lui envoyer des affidés ayant des parents parmi ses disciples, lesquels essaieraient, à l'aide de questions captieuses, de le prendre par ses propres paroles. Les hommes désignés pour ce rôle étaient au nombre de cinq.

J'ai entendu une très belle instruction qui m'a ravie, mais que je ne saurais reproduire. Il dit, entre autres choses, que le royaume de Dieu ressemblait à un homme apportant une plante qui se propage à l'infini ; que ce royaume ne serait plus seulement le partage des Juifs, mais que tous ceux qui voudraient se convertir y auraient accès. Il dit encore qu'il passerait aux païens ; et qu'un temps viendrait où l'Orient serait plongé dans

les ténèbres, tandis que l'Occident serait dans la lumière. Il enseigna ensuite qu'on devrait faire le bien en secret : il l'avait fait ainsi lui-même, et maintenant il allait recevoir sa récompense en plein midi, etc.

Bientôt, sept sadducéens vinrent à Jésus et l'interrogèrent sur la résurrection, et en particulier touchant une femme que sept frères avaient épousée successivement. Jésus leur répondit qu'après la résurrection il n'y aurait ni sexe, ni mariage, et que Dieu n'était pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. Tous les assistants furent émerveillés. Les pharisiens aussi quittèrent leurs sièges et s'entretinrent ensemble : l'un d'eux, nommé Manassé, qui avait un emploi au Temple, s'approcha de Jésus et lui demanda modestement quel était le premier de tous les commandements ; Jésus le lui ayant révélé, Manassé loua sincèrement le Seigneur, et ce dernier lui dit qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu. Il termina son instruction par quelques mots sur le Christ et sur David. Personne n'osait plus l'interroger.

Lorsque Jésus sortit, un disciple lui demanda : « Que signifie ce que vous avez dit à Manassé, qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu ? » Jésus répondit que Manassé croirait et le suivrait ; mais qu'il fallait garder le silence à ce sujet. J'appris plus tard qu'à partir de ce moment, Manassé ne prit plus aucune part à ce qui se faisait contre Jésus, et qu'il se tint tranquille jusqu'à l'Ascension du Sauveur, après laquelle il se déclara pour Jésus et se joignit aux disciples.

Ceux-ci demandèrent au Seigneur ce qu'il fallait entendre par ces mots : « Que votre règne arrive. » Jésus leur dit beaucoup de choses à ce sujet, entre autres, que son Père et lui ne faisaient qu'un, et qu'il allait à son Père. Mais ils demandèrent comment il avait besoin d'aller à son Père, puisqu'ils ne faisaient qu'un. Jésus alors leur parla de sa mission ; il dit qu'il se séparait de l'humanité et de la chair, et que quiconque se dé-

tache de sa nature humaine déchue pour aller à lui, se dirige aussi vers le Père.

Il parla d'une manière si touchante, que les apôtres, transportés de joie et d'enthousiasme, s'élancèrent vers lui, et s'écrièrent : « Seigneur, nous étendrons votre royaume jusqu'aux extrémités de la terre ! » Mais Jésus leur répondit que ceux qui tenaient un tel langage n'étaient capables de rien ; ce qui affligea fort les disciples ; et le Seigneur ajouta qu'ils ne devaient jamais dire : « J'ai chassé les démons en votre nom, j'ai fait ceci et cela, ni tirer vanité de leurs œuvres. » Il parla aussi de tout le bien qu'il avait fait en secret pendant son dernier voyage, et leur rappela qu'ils avaient insisté pour qu'il allât dans sa patrie, où les Juifs eussent voulu le faire mourir ; mais comment sa mission aurait-elle pu recevoir son accomplissement ? Ils demandèrent encore comment son royaume se manifesterait, s'il leur fallait garder le secret en toutes choses. Je ne me souviens plus de la réponse de Jésus. Il s'entretint encore longtemps avec ses disciples, et ceux-ci devinrent de plus en plus tristes.

CHAPITRE LX

Suite du même sujet. — Episode du denier de la veuve. — Adieux de Jésus au Temple.

Jésus passa toute la journée suivante chez Lazare avec les saintes femmes et les douze apôtres. Le soir, il y eut un grand repas : les femmes servirent à table, et se retirèrent ensuite dans une pièce triangulaire, pour y entendre l'instruction. Jésus leur dit qu'ils ne seraient plus longtemps réunis ; aussi les engagea-t-il à lui parler en toute confiance, et à l'interroger comme s'il était l'un d'entre eux. Ils lui adressèrent alors plu-

sieurs questions, surtout Thomas, qui avait beaucoup de doutes. Jean aussi l'interrogea souvent, mais toujours à voix basse.

Le repas terminé et la prière dite, ils reprirent leurs sièges. Jésus dit que le temps approchait où le Fils de l'homme serait livré par trahison ; à ces mots, Pierre s'approcha de lui, et lui demanda vivement pourquoi il parlait toujours comme si quelqu'un de ses disciples voulait le trahir ; quand même un d'entre eux serait capable de le faire, lui, Pierre, se portait garant pour les douze, assuré qu'ils ne le trahiraient pas. Pierre proféra ces paroles avec fierté, et comme blessé dans son honneur. Jésus repartit avec une vivacité que je ne lui avais jamais vue, pas même lorsqu'il avait dit à Pierre : « Retire-toi de moi, Satan ! »

Il répondit qu'ils tomberaient tous, si sa grâce et ses prières ne les soutenaient pas ; que tous l'abandonneraient, quand son heure serait venue, qu'il y en avait un parmi eux qui ne serait pas ébranlé ; que celui-là même prendrait la fuite, mais reviendrait bientôt. Il voulait parler de Jean, qui, dès que Jésus fut arrêté, s'enfuit en laissant son manteau. Cela affligea beaucoup les disciples : mais Judas, tandis que Jésus prononçait ces graves paroles, avait l'air de sourire, et se montrait prévenant et officieux.

Les disciples interrogèrent encore Jésus, touchant son règne qui devait arriver ; il en parla avec un charme indicible, et leur dit qu'un autre Esprit descendrait sur eux, et qu'alors seulement ils comprendraient toute vérité. Il ajouta qu'il devait aller à son Père, et leur envoyer un autre Esprit, qui procédait du Père et de lui. Je me souviens bien qu'il s'est exprimé ainsi. Il dit encore quelque chose que je ne saurais reproduire exactement, car je n'entends pas tout cela comme j'entends des paroles humaines. Il disait, je crois, qu'il était venu dans la chair pour racheter les hommes, qu'il agissait surtout corporellement sur eux, que cette

action corporelle était d'un effet restreint, et qu'à cause de cela ils ne pouvaient pas le comprendre ; mais qu'il leur enverrait l'Esprit pour leur ouvrir l'intelligence. Voilà ce qui m'a été révélé, mais je ne puis trouver d'expressions pour le rendre.

Jésus parla aussi d'un temps d'affliction qui devait venir, où tous seraient dans l'angoisse, et comme une femme dans les douleurs de l'enfantement. Il les entretint de la beauté de l'âme humaine, faite à l'image de Dieu, et de la gloire de celui qui sauve une âme et la ramène dans sa vraie patrie. Il rappela aux disciples combien de fois ils l'avaient mal compris, combien lui-même leur avait témoigné d'indulgence, et il ajouta qu'eux aussi, quand il les aurait quittés, devraient se montrer indulgents pour les pécheurs. Alors Pierre lui ayant observé qu'il venait de parler de lui-même avec vivacité, il enseigna sur la différence entre le vrai zèle et le faux zèle.

Jésus enseigna ainsi bien avant dans la nuit ; Nicodème et un fils de Siméon vinrent le trouver en secret. Il était plus de minuit lorsque Jésus et les disciples se retirèrent pour aller dormir. Il leur dit qu'ils pouvaient reposer tranquilles encore cette nuit, mais qu'un temps viendrait bientôt où la frayeur leur ôterait le sommeil ; puis un autre où, au milieu des persécutions, ils dormiraient la tête sur une pierre, aussi paisiblement que Jacob au pied de l'échelle céleste. Quand il eut terminé son instruction, tous s'écrièrent : « Seigneur, comme cette soirée s'est passée vite ! » Jésus avait enseigné d'une manière touchante, et je l'avais toujours bien compris, mais les tracas de ce misérable monde m'ont troublés tellement, que j'ai tout oublié.

Le lendemain, Jésus se rendit de bonne heure au Temple. Il n'alla pas à l'endroit où l'on enseignait ordinairement, mais dans la salle où Marie avait présenté son offrande. On y voyait un tronc assez rapproché de l'entrée du milieu ; à gauche était un siège moins grand

que la chaire, où un prêtre était assis ordinairement pendant l'offrande, pour surveiller et maintenir le bon ordre.

Ce jour-là, tous ceux qui voulaient se purifier pour la Pâque devaient apporter leur offrande. Il vint des pharisiens pour s'installer à la place que Jésus occupait déjà ; en l'y voyant, ils furent pleins de dépit ; Jésus voulut la leur céder, mais ils ne l'acceptèrent pas. Les hommes vinrent les premiers, et les femmes ensuite. Les gens qui apportaient des offrandes attendaient au dehors qu'on les introduisît ; on les faisait toujours entrer cinq par cinq. Jésus se tint assis là pendant trois heures. C'était ordinairement vers midi qu'on cessait de recevoir les dons ; mais il resta dans ce lieu plus longtemps, ce qui irrita encore les pharisiens. Cette salle était celle où le Sauveur avait autrefois renvoyé la femme adultère.

La dernière personne qui présenta son offrande fut une humble veuve, qui était très pauvre. On ne put voir ce qu'elle déposa dans le tronc ; mais Jésus, qui le savait, dit aux disciples qu'elle avait mis plus que tous les autres ; car elle avait donné tout ce qui lui restait, même pour vivre ce jour-là. Jésus lui fit dire de l'attendre entre la maison où se fit la dernière cène et celle de Jean-Marc.

Dans l'après-midi, le Seigneur enseigna de nouveau dans le parvis du Temple, à l'endroit ordinaire. Les pharisiens étant survenus, il leur demanda pourquoi ils ne s'étaient pas saisis de lui la veille, bien qu'il leur en eût ménagé l'occasion. Il dit encore que son heure n'était point encore venue, et que cela ne dépendait pas d'eux ; qu'ils n'auraient plus désormais de fêtes de Pâque aussi paisibles qu'autrefois, et qu'il viendrait un temps où ils ne sauraient dans quel lieu se cacher, et où tout le sang des prophètes qu'ils avaient mis à mort retomberait sur leur tête. Il ajouta que ceux-ci se lèveraient de leurs tombeaux, et que la terre tremble-

rait ; mais qu'eux néanmoins demeureraient endurcis.

Le soir, en sortant du Temple, Jésus s'entretint avec la pauvre veuve ; il lui dit que son fils ne tarderait pas à le suivre, et cette femme en eut beaucoup de joie. Ce fils, en effet, se réunit aux apôtres, même avant la mort du Seigneur. Sa mère était une Juive rigide, mais simple, droite et pleine de piété. Chemin faisant, un disciple fit remarquer à Jésus la magnificence du Temple, et le Sauveur lui dit qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. On voyait sur le penchant du mont des Oliviers, au milieu d'une plantation, un siège en pierre entouré de bancs de gazon, où les prêtres venaient souvent se reposer de leurs travaux. Le Seigneur s'y étant assis, quelques apôtres lui demandèrent à quelle époque arriverait la destruction du Temple, et c'est alors qu'il annonça les malheurs à venir. (*Matt.* XXIV.) Il termina par ces mots : « Heureux celui qui persévérera jusqu'à la fin. » Jésus demeura un quart d'heure en ce lieu. Le Temple présentait de là un aspect magnifique ; il brillait aux rayons du soleil couchant d'un éclat dont les yeux étaient éblouis. Ses murs étaient construits en pierres luisantes, d'un rouge foncé ou d'un jaune brillant, qui formaient entre elles une sorte de mosaïque. Il y avait plus d'or dans le temple de Salomon, mais celui-ci offrait plus d'éclat par les pierres dont il était bâti.

Les pharisiens étaient pleins de rage contre Jésus. Ils tinrent conseil pendant la nuit, et envoyèrent des gens pour l'espionner. Ils souhaitaient de revoir Judas pour s'entendre avec lui. Sans cela, disaient-ils, nous n'aboutirons à rien. Depuis l'autre soir, Judas n'était pas revenu.

Le jour suivant, de bon matin, je vis Jésus assis de nouveau, avec les apôtres et les disciples, sur le siège du mont des Oliviers. J'ai tant souffert la nuit dernière, et j'étais si troublée, que je n'ai retenu que peu de choses de son discours.

Il parla encore de la ruine de Jérusalem : il dit qu'il était déjà trahi, et que le traître avait offert de le livrer. Les pharisiens avaient un grand désir de revoir Judas, quant à Jésus, il désirait qu'il se corrigeât, qu'il se repentît et qu'il ne se donnât pas au démon. Il dit tout cela, en termes vagues, et pendant ce temps Judas l'écoutait en souriant.

Il exhorta les apôtres à ne pas se laisser aller à des soucis tout humains, parce qu'il leur avait annoncé leur dispersion ; il ajouta qu'ils ne devaient pas oublier pour cela ce qu'il leur avait fait connaître ensuite, ni laisser une impression en effacer une autre. Il leur reprocha en termes généraux d'avoir murmuré sur la bonne œuvre de Madeleine. S'il parla de cet incident, ce fut sans doute parce qu'il avait été suivi du premier pas de Judas dans la trahison, et aussi pour donner un avertissement à celui-ci, qui consomma sa trahison le jour même où Madeleine oignit le Seigneur pour la dernière fois. Si quelques autres s'étaient scandalisés de cette prodigalité de Marie-Madeleine, ç'avait été par scrupule et par économie, parce qu'ils n'avaient vu là qu'un luxe dont les gens du monde abusaient souvent dans leurs fêtes, et qu'ils ne comprenaient pas que l'onction du Sauveur était un acte de piété digne d'éloge (1).

Jésus leur fit savoir ensuite qu'un d'entre eux le renierait, et qu'il leur disait tout cela pour les rendre humbles et vigilants. Il leur annonça beaucoup de choses, les traitant avec autant de charité que de patience.

Vers midi, Jésus enseigna dans le Temple. Il raconta la parabole des dix vierges et celle des talents ; il s'éleva de nouveau contre les pharisiens, leur reprocha la mort des prophètes, et leur fit voir qu'il n'ignorait pas

(1) Ce ne sont pas exactement les paroles, mais bien le sens des explications de la sainte sur ce que le Seigneur dit à cette occasion. *(Note du pèlerin.)*

leurs projets. A propos de ces répétitions des mêmes paroles, il dit aux apôtres et aux disciples que quand même on n'espérait plus corriger le prochain, cependant il fallait continuer de l'avertir. Il ajouta qu'il mangerait encore trois fois avec eux, qu'il lui tardait de faire avec eux la dernière agape, et qu'il leur donnerait alors tout ce qu'il pouvait leur donner comme homme.

Lorsque Jésus traversa le Cédron pour aller à Gethsémani, il dit aux apôtres en leur montrant une dépression de la montagne des Oliviers, que c'était là qu'on se saisirait de lui, et qu'eux l'abandonneraient. Il était bien triste. Il se rendit avec les siens à Béthanie, et alla ensuite à deux lieues au nord, dans la bourgade où il avait guéri le jeune possédé, duquel je vis sortir les trois sombres règnes du monde. Il consola les habitants, et leur parla comme quelqu'un qui fait ses adieux.

Le jour suivant, le Sauveur alla de bonne heure à Jérusalem avec ses disciples. Il suivit au sud, du côté du Temple, un long passage voûté, que des ouvertures éclairaient par le haut, et arriva ainsi au parvis des femmes ; de là, tournant à l'est, il passa par la porte où se tenaient les femmes perdues de réputation. Cette porte d'ignominie restait ouverte pendant ses prédications, même quand les pharisiens faisaient fermer toutes les entrées du Temple : « La porte du péché, disaient-ils, doit toujours rester ouverte pour le pécheur (1). »

Jésus enseigna avec une profondeur admirable, et parla entre autres choses de l'union et de la séparation. Il se servit d'une comparaison tirée de l'eau et du feu, qui ne peuvent subsister ensemble, et s'anéantissent

(1) C'était un nouvel acte d'humilité du Sauveur de vouloir bien entrer par cette porte. Il donnait à entendre par là que sans avoir jamais connu le péché, il était néanmoins le *pécheur*, celui qui, selon l'expression de saint Paul, s'était fait péché pour nous.

l'un l'autre. Quand l'eau n'éteint pas le feu, elle ne fait qu'augmenter la force et l'intensité de la flamme. Il parla de la persécution et du martyre ; il désignait par le feu les disciples qui lui resteraient fidèles, et par l'eau ceux qui l'abandonneraient pour chercher l'abîme. Il indiqua l'eau comme étant pour le feu un instrument de supplice, et dit aussi du mélange du lait et de l'eau, qu'il en résulterait une union si complète, que rien ne pouvait les séparer. Il ajouta qu'on ne devait pas craindre le martyre du corps, et que celui de l'âme était autrement redoutable.

Comme les apôtres et les disciples ne comprenaient pas tout ce qu'il disait, Jésus leur ordonna de mettre sur-le-champ par écrit ce qu'ils n'entendraient pas. Je vis alors Jean, Jacques le Mineur et un autre placer devant eux des tablettes, et y noter quelque chose de temps en temps.

Jésus traita aussi du baptême de Jean, et dit qu'il avait seulement lavé la souillure du péché, mais qu'il leur enverrait le Saint-Esprit, qui, par son baptême, les ferait tous enfants de la rédemption. Ils devaient après sa mort baptiser, à la piscine de Bethesda, tous ceux qui leur demanderaient le baptême. Quand ils viendraient en grand nombre, ils devaient, après les avoir rangés deux par deux, leur imposer les mains et les baptiser avec le jet de la piscine. Au lieu de l'ange qui venait autrefois, ce serait le Saint-Esprit qui descendrait sur les nouveaux baptisés, dès que le sang rédempteur aurait été versé, et avant que les disciples eux-mêmes eussent reçu le Saint-Esprit.

Pierre, à qui le Seigneur avait assigné le premier rang parmi ses disciples, demanda s'ils devaient toujours agir ainsi, et s'il ne fallait pas d'abord examiner les aspirants et les instruire. Jésus répondit que ces gens seraient fatigués d'avoir attendu pendant la fête, qu'ils seraient languissants et mourants de soif, et que les apôtres devaient se borner à faire comme il avait

dit. Plus tard, quand ils auraient reçu le Saint-Esprit, ils sauraient toujours comment ils devraient agir.

Il s'entretint avec Pierre en particulier, touchant la pénitence et l'absolution. Il parla à tous de la fin du monde, et des signes qui devaient la précéder. Il annonça qu'un homme aurait une vision à ce sujet, et mentionna quelques tableaux qui lui seraient montrés. Je vis qu'il faisait allusion à l'Apocalypse de saint Jean; car, il parla d'un homme éclairé d'en haut. J'aperçus dans une vision l'apôtre, auquel apparaissait l'ange qui se tenait debout sur la mer. Le Seigneur fit mention de ceux qui étaient marqués au front; il ajouta que la source d'eau vive qui coulerait du Calvaire serait empoisonnée tout entière (1). Mais que toutes les eaux pures seraient recueillies dans une fontaine de la vallée de Josaphat. Il parla aussi d'hommes montés sur des chevaux, et de plusieurs tableaux de ce genre.

Il n'y avait pas de pharisiens présents à cette instruction. Le soir, Jésus se rendit à Béthanie, chez Lazare. Le lendemain, il se rendit au Temple, et y demeura tout le jour. Il instruisit en termes graves, et sans que personne vînt le troubler.

Il traita de la vérité et de l'accomplissement des choses qu'on enseigne. Quant à lui, il voulait accomplir maintenant ce qu'il avait dit. Il ne suffit pas de croire, il faut pratiquer ce qu'on croit. Aucun d'eux, pas même les pharisiens, ne pouvait reprocher quelque chose à son enseignement; maintenant il voulait, en retournant à son Père, montrer la vérité de tout ce qu'il avait dit. Mais, avant de les quitter, il voulait leur laisser et leur donner tout ce qu'il possédait. Il n'avait ni or ni argent, mais il leur laisserait son autorité et sa puissance. Il contracterait ave ceux une union qui

(1) Ces paroles se rapportent sans doute aux trois ans et demi de la domination de l'Antechrist, du temps où l'Eglise de Dieu se trouvera dans les plus extrêmes angoisses, et où elle semblera être disparue de la face de la terre.

durerait jusqu'à la fin des siècles, et qui serait encore plus intime que celle qui avait existé jusqu'alors. Il voulait aussi les unir entre eux de telle manière, qu'ils fussent les membres d'un même corps. Jésus parla d'un si grand nombre de choses qu'il ferait pour eux, que Pierre conçut un moment l'espoir de le conserver encore longtemps, et lui dit que, s'il voulait faire tout cela, il devait rester auprès d'eux jusqu'à la fin du monde. Le Seigneur ajouta qu'il voulait pour la dernière fois manger la pâque avec ses disciples, et Pierre lui demanda où il voulait que cela se fît. Jésus répondit qu'il le dirait quand le temps serait venu, et qu'après cette dernière pâque, il irait à son Père. Alors Pierre demanda s'il n'emmènerait pas avec lui sa mère, pour laquelle ils avaient tant de respect et de vénération. Jésus repartit qu'elle resterait encore avec eux un certain nombre d'années, où se trouvait le chiffre cinq. Je crois que c'était quinze ans. Jésus dit ensuite qu'il leur avait longtemps enseigné la vérité, mais qu'ils avaient toujours douté et qu'ils doutaient encore. Il sentait qu'il ne pouvait plus leur être utile par sa présence corporelle ; c'est pourquoi il voulait leur donner tout ce qu'il possédait, et conserver seulement de quoi couvrir la nudité de son corps. Ils ne le comprirent pas, mais moi je le compris (1) : ils crurent tout au plus qu'il allait mourir ou disparaître. Déjà, le jour précédent, lorsqu'il avait parlé de la persécution des Juifs contre lui, Pierre le supplia de s'éloigner, comme il l'avait fait après la résurrection de Lazare, et l'assura qu'ils le suivraient tous.

Lorsque Jésus quitta le Temple, vers le soir, il dit, en lui faisant ses adieux, qu'il n'y rentrerait plus avec le corps dont il était revêtu. Ce discours fut si touchant que les apôtres et les disciples se prosternèrent contre terre, pleurant et sanglotant. Jésus lui-même

(1) C'était une allusion aux saintes espèces dont Jésus a revêtu son corps sacré pour nous le donner.

pleura ; moi aussi, je n'ai pu retenir mes larmes : combien il est touchant de voir pleurer des hommes d'un âge avancé ! Judas ne pleura pas, mais il était dans l'angoisse. Tous ces derniers jours, il avait été dans une agitation extrême.

Il y avait, dans le Temple et dans la salle où les gentils pouvaient entrer, un grand nombre de ceux-ci qui désiraient parler au Sauveur. Ils avaient vu les disciples verser des larmes. Jésus leur dit qu'ils devaient s'adresser plus tard aux apôtres, auxquels il remettrait toute son autorité ; mais que le moment n'était pas encore venu. Je vis le Seigneur parcourir avec les siens tout le chemin qu'il avait suivi le jour des Rameaux, et se tourner encore souvent vers le Temple en prononçant, d'un ton grave, des paroles pleines de tristesse.

Ce jour-là, Jérusalem était dans un calme profond ; les pharisiens n'étaient pas allés au Temple ; ils tenaient conseil, et étaient fort préoccupés de ce que Judas n'était pas encore revenu pour s'entendre avec eux. Il y avait dans la ville beaucoup d'honnêtes gens très attristés ; les apôtres leur avaient sans doute communiqué ce que le Seigneur avait dit. Nicodème, Joseph d'Arimathie, les fils de Siméon, quoique mêlés aux Juifs, ne cachèrent pas leur affliction. Je vis aussi Véronique (Séraphia) se promener dans sa maison, tout attristée et se tordant les mains, et j'entendis son mari lui demander pourquoi elle était si affligée. Sa maison était située dans la ville, à moitié chemin entre le Temple et la montagne du Calvaire : soixante-six disciples dormaient là sous deux hangars qui y étaient attenants. Je m'étais souvent demandé où ils logeaient : c'était là.

CHAPITRE LXI

Dernier repas de Béthanie. — Hommage solennel rendu par Madeleine au Sauveur.

Le lendemain, un grand nombre de disciples étaient rassemblés dans la cour de la maison de Lazare. Jésus y enseigna dans la matinée. Vers trois heures de l'après-midi, on dressa des tables en cet endroit. Il y avait là plus de soixante personnes qui se tenaient debout derrière les tables. Jésus et les apôtres allaient et venaient de l'autre côté et les servaient. Le Seigneur passait d'une table à l'autre, offrait ceci ou cela, et s'entretenait avec les convives.

Judas n'était pas présent; il était allé faire des achats pour le repas qui devait avoir lieu chez Simon. Madeleine s'était rendue, dans la matinée, à Jérusalem pour acheter des parfums. Quant à Marie, à qui Jésus avait le matin même annoncé sa mort prochaine, elle était accablée de tristesse. Sa nièce, Marie de Cléophas, qui était plus âgée, restait toujours auprès d'elle pour la consoler.

Cependant Jésus parla aux disciples de sa mort, et de ce qui devait la suivre. Il dit qu'il serait vendu aux pharisiens par un homme qui avait sa confiance, et qui lui devait tout. Cet homme ne le mettrait pas à prix ; mais il demanderait seulement : « Que voulez-vous me donner ? » Quand les pharisiens achetaient un esclave, on leur fixait une somme, mais celui-là le céderait pour ce qu'il leur plairait d'offrir. Il le vendrait moins cher qu'un esclave. Les disciples pleuraient amèrement, et la douleur les empêchait de manger ; mais le Seigneur les y obligea avec bonté. J'ai vu souvent les disciples se montrer plus tendres et plus affectueux envers Jésus que les apôtres. Ils avaient, je crois, plus d'humilité, parce qu'ils étaient moins fréquemment avec lui.

Le matin, Jésus donna encore aux apôtres beaucoup d'enseignements, qu'ils ne comprirent pas tout à fait il leur ordonna de les mettre par écrit, disant que, quand il leur aurait envoyé son Esprit, ils se les rappelleraient et les comprendraient tous. Je vis alors Jean et plusieurs autres prendre des notes. Jésus leur répéta qu'ils s'enfuiraient tous lorsqu'il serait livré. Ils ne pouvaient pas croire que cela fût possible, et pourtant ils le firent ; ce dont je fus grandement étonnée.

Jésus les enseigna de la manière la plus affectueuse, et leur donna toute sorte de conseils. Pendant l'instruction, Madeleine revint de Jérusalem avec le parfum qu'elle avait acheté. Il était composé de trois essences, et c'était le plus précieux qu'on pût trouver. Elle y avait dépensé tout l'argent qui lui restait. Ce parfum renfermait une huile dont le nom commence par nard (huile de nard). Elle acheta en même temps les vases. Ils étaient d'une matière brillante et blanchâtre, qui toutefois n'était pas entièrement transparente.

Jésus parla de sa mère aux disciples : il dit qu'elle partagerait les affreuses tortures de sa Passion, et ressentirait avec lui toutes les angoisses de la mort ; mais que pourtant elle resterait encore plusieurs années sur la terre.

Les saintes femmes étaient dans la maison de Simon, et aidaient à préparer le repas. Judas avait acheté toutes les choses nécessaires : il avait dû le matin puiser largement dans sa bourse, mais il se promettait bien de la remplir le soir même de nouveau.

La salle était décorée, et il y avait dans le toit une ouverture fermée d'un voile transparent, et au-dessous de laquelle était placé le siège de Jésus. Simon se tenait là pour présider au service. On voyait de ce côté, sous la table, trois grandes urnes plates remplies d'eau.

Au repas, les convives étaient étendus sur des bancs assez bas placés transversalement. Les femmes mangeaient dans une salle ouverte, située à gauche, et elles pouvaient, à travers la cour, voir par côté le repas des hommes.

Lorsque tout fut prêt, Simon alla avec son serviteur chercher Jésus, Lazare et les apôtres. Ils étaient en habits de fête. Simon portait une longue robe avec une ceinture, et avait au bras un long manipule, terminé par une frange. Ce fut lui qui conduisit Jésus ; le serviteur conduisit les apôtres. Ils ne traversèrent pas la rue pour gagner la maison de Simon ; mais ils arrivèrent dans la salle en passant par le jardin, qui était derrière ; car il y avait beaucoup de monde à Béthanie, et beaucoup d'étrangers qui désiraient voir Lazare occasionnaient un grand tumulte. Les habitants, d'ailleurs, étaient étonnés que Simon, dont ordinairement la maison était ouverte au public, eût fait acheter tant de choses, et tînt toutes les portes fermées. En un mot, la foule était curieuse et fort agitée. Je vis même, pendant le repas, quelques personnes monter sur les murs.

On servit d'abord un agneau ; il était étendu sur un plat de forme ovale ; la tête était posée sur les pattes de devant, et tournée vers le Seigneur. Jésus prit un couteau blanc, qui semblait d'os ou de pierre, et l'enfonça dans le corps de l'agneau, qu'il découpa transversalement. Ensuite il fit dans toute la longueur du dos une longue incision, qui me fit penser involontairement à la croix. Il le présenta ainsi découpé à Jean et à Pierre ; puis il se servit lui-même. Alors Simon découpa le reste des deux côtés, et présenta successivement les morceaux aux apôtres et à Lazare.

On servit aussi aux femmes un agneau ; mais il était plus petit. Il avait la tête tournée vers la Mère de Dieu, qui le découpa. Après vinrent trois grands poissons, qui semblaient nager dans une sauce blanche assez

épaisse. On servit ensuite de la pâtisserie, des petits pains, des rayons de miel, une herbe verte formant une espèce de salade, et des fruits qui me parurent être des poires. Les convives burent après avoir mangé l'agneau : ils avaient fait une prière avant de commencer le repas.

Les femmes, au nombre de huit ou neuf, étaient assises autour d'une table ronde ; Madeleine était en face de la sainte Vierge ; elle pleura beaucoup pendant le repas. Jésus ayant mangé un peu, se mit à enseigner. Tous avaient presque fini, qu'il parlait encore. Les apôtres écoutaient avec une grande attention ; Simon, qui était chargé du service, se tenait immobile en face de lui. Cependant Madeleine s'était levée sans rien dire. Elle portait un manteau léger d'un bleu clair ; ses cheveux épars étaient recouverts d'un voile ; elle cachait son parfum sous un des plis de son manteau. Elle arriva dans la salle par le berceau de verdure, se plaça derrière Jésus, se prosterna devant lui, et appuya son visage baigné de larmes sur l'un des pieds du sauveur, qui reposait sur le banc. Jésus lui tendit l'autre qui pendait à terre ; elle détacha les sandales, et lui oignit les pieds par-dessus et par-dessous. Puis, ayant pris à deux mains ses longs cheveux épars sous son voile, elle en essuya les pieds du Sauveur, et lui remit ses sandales.

Cette onction de Madeleine interrompit le discours de Jésus. Lui l'avait bien vu arriver ; mais pour les autres, elle survint à l'improviste. Jésus leur dit : « Ne vous scandalisez pas de ce que fait cette femme. » Puis il lui parla à voix basse. Mais Madeleine, après avoir oint les pieds du Sauveur, passa derrière lui et répandit sur sa tête le parfum précieux, qui découla sur ses vêtements ; elle lui en frotta avec la main tout le sommet et le derrière de la tête, et toute la salle fut remplie de la bonne odeur exhalée par le parfum.

Cependant les apôtres chuchotaient entre eux et mur-

muraient ; Pierre lui-même était mécontent. Madeleine, qui sanglotait sous son voile, se retira ; et quand elle vint à passer près de Judas, celui-ci lui barra le passage en avançant la main : il blâma sa prodigalité, disant que l'argent qu'elle avait ainsi dépensé aurait pu être donné aux pauvres. Madeleine, ainsi arrêtée, pleurait amèrement. Mais Jésus leur commanda de la laisser aller : il dit alors qu'elle l'avait oint pour la sépulture, parce qu'elle ne pourrait le faire plus tard ; et que partout où cet Evangile serait enseigné, ce que Madeleine avait fait serait raconté en mémoire d'elle. Madeleine se retira très affligée. Les murmures des apôtres et la réprimande de Jésus mirent fin au repas.

Judas, tourmenté par l'avarice, était plein de rage ; il se disait à lui-même qu'il ne pouvait plus endurer tout cela. Toutefois, il ne laissa rien voir de ses pensées ; il ôta ses habits de fête, et feignit d'être obligé d'aller mettre de côté pour les pauvres les restes du repas. Mais il courut en toute hâte à Jérusalem. Je vis continuellement à ses côtés une figure rouge, grêle et aux yeux hagards : c'était le démon ; tantôt il le précédait, tantôt il le suivait, et il semblait l'éclairer. Judas paraissait ainsi voir clair à travers les ténèbres, et courait sans broncher. A Jérusalem, je le vis gagner, en toute hâte, la maison où Jésus fut plus tard accablé d'outrages. Les pharisiens et les princes des prêtres étaient encore assemblés. Il n'entra pas dans la salle du conseil ; mais deux d'entre eux vinrent lui parler dans le bas de la maison. Quand Judas leur eut dit qu'il voulait leur livrer Jésus, et eut demandé ce qu'on lui donnerait pour cela, ils s'en réjouirent beaucoup, et allèrent l'annoncer aux autres. L'un d'eux revint aussitôt, et lui offrit trente pièces d'argent. Judas les voulait avoir sur-le-champ, mais ils refusèrent de les lui donner. Ils lui rappelèrent qu'étant venu une première fois, on ne l'avait plus revu pendant bien longtemps, et lui dirent qu'il ne serait payé qu'après avoir

rempli sa promesse. Je les vis ensuite sceller le contrat, en se donnant les mains et en déchirant un pan de leur robe. Ils voulaient le retenir pour qu'il leur apprît quand et comment il tiendrait parole ; mais Judas était pressé de partir, afin de ne pas éveiller les soupçons. Il dit que la chose pourrait se faire sans bruit le lendemain (1), dès qu'il se serait procuré les renseignements nécessaires. Je vis toujours le démon à ses côtés. Judas revint en toute hâte à Béthanie, remit son habit de fête et rejoignit les apôtres.

CHAPITRE LXII

Préparation de la Pâque. — Le cénacle.

Les disciples avaient demandé à Jésus où il voulait manger l'agneau pascal. Le premier jour des Azymes, avant l'aurore, Jésus fit venir Pierre et Jean ; il leur parla beaucoup des préparatifs qu'ils devaient faire à Jérusalem, et leur dit qu'après avoir gravi la montagne de Sion, ils rencontreraient un homme portant une cruche d'eau ; ils avaient déjà, l'année précédente, mangé la pâque chez lui ; voilà pourquoi saint Matthieu dit : « Un certain homme » ; ils devaient le suivre jusqu'à sa maison et lui dire : « Le Maître vous fait savoir que son temps est proche, et qu'il veut faire chez vous la Pâque avec ses disciples. » Et cet homme leur montrerait un grand cénacle meublé où ils devaient tout préparer pour le Seigneur et pour eux.

Je vis les deux apôtres monter à Jérusalem, en suivant un ravin, au midi du Temple, vers le côté septen-

(1) C'est parce que la trahison de Judas eut lieu le mercredi, veille du jeudi saint, que d'après l'ancienne tradition de l'Eglise le mercredi a toujours été regardé, avec le vendredi et le samedi, comme un jour de pénitence.

trional de Sion. Arrivés sur le haut de la montagne, ils rencontrèrent, près d'une vieille maison entourée de cours, l'homme qui leur avait été désigné. Ils le suivirent jusqu'à sa demeure, et lui dirent ce que Jésus leur avait ordonné. Il leur répondit qu'un repas avait déjà été commandé chez lui (probablement par Nicodème) ; qu'il ignorait pour qui, mais qu'il était charmé d'apprendre que c'était pour le Seigneur. Cet homme était Héli, beau-frère de Zacharie d'Hébron, chez lequel Jésus, l'année précédente, avait annoncé la mort de Jean-Baptiste. Il avait cinq filles non mariées et un fils, qui était lévite et déjà lié d'amitié avec Luc, avant que celui-ci fût disciple du Sauveur. Il allait tous les ans à la fête de Pâques avec ses serviteurs, et louait une salle où il préparait la pâque pour ceux qui n'avaient pas d'hôte dans la ville. Cette année, il avait loué le cénacle, qui appartenait à Nicodème et à Joseph d'Arimathie, et il le fit voir aux deux apôtres. Il était situé sur le côté méridional de la montagne de Sion, non loin du château en ruines de David et du marché qui monte vers ce château du côté du levant, dans une vaste cour plantée d'arbres touffus et entourée d'épaisses murailles. C'était un ancien et solide édifice qui avait servi de demeure aux vaillants capitaines de David. Avant la fondation du Temple, l'arche d'alliance y avait été déposée pendant quelque temps ; il reste encore des traces de son séjour dans un lieu souterrain. J'ai vu aussi le prophète Malachie caché sous ces mêmes voûtes : il y écrivit ses prophéties sur le saint Sacrement et le sacrififice de la nouvelle alliance. Lors de la destruction d'une grande partie de Jérusalem par les Babyloniens, ce bâtiment fut épargné (1).

Le cénacle proprement dit se trouve au milieu de la

(1) On remarque toujours, dans les lieux saints de la Palestine, ces rapports prophétiques entre les diverses figures d'un même mystère, qui se donnent, pour ainsi dire, la main pour venir aboutir à l'auguste réalité.

cour. C'est un carré long entouré d'un péristyle peu élevé, qui, si l'on dégage les portes, peut être réuni à la grande salle intérieure. L'édifice est à jour, et repose sur des colonnes isolées ; mais d'ordinaire les passages sont fermés par des entre-deux. Sur le devant on trouve d'abord un vestibule avec trois entrées ; puis on arrive à la salle intérieure, haute et magnifiquement carrelée, et au plafond de laquelle pendent plusieurs lampes. La lumière y pénètre par des ouvertures pratiquées au haut des murs. Aux jours de fêtes, les murailles sont ornées jusqu'à moitié de leur hauteur de natles ou de tapis magnifiques, et l'on étend une gaze bleue transparente, au-dessus d'une ouverture pratiquée dans le toit. Le fond de la salle est séparé du reste par un rideau du même genre. Cette division en trois parties donne au cénacle une ressemblance frappante avec le Temple : on y trouve aussi le parvis, le saint et le saint des saints (1). Dans cette dernière partie sont déposés, à droite et à gauche, les vêtements et les objets nécessaires pour les cérémonies du culte. Au milieu se trouve un autel, au-dessus duquel était une niche où je vis alors l'image de l'agneau pascal, et plus tard le très saint Sacrement.

Héli d'Hébron ayant parlé aux apôtres, entra dans sa maison. Ceux-ci gagnèrent la demeure du vieux Siméon, dont quelques-uns des fils étaient secrètement disciples de Jésus. Les apôtres s'entretinrent avec l'un d'eux qui était attaché au service du Temple ; c'était un homme au teint basané et de haute stature. Ils allèrent ensemble à l'est du Temple, à travers cette partie d'Ophel par où Jésus était entré à Jérusalem le jour des Rameaux, et gagnèrent le marché aux bestiaux, situé au nord du Temple. Je vis, dans la partie méridionale de ce marché, de petits enclos où de jolis

(1) Le Temple, en effet, n'était que la figure du cénacle où Jésus-Christ allait instituer le divin sacrifice devant lequel tous les anciens rites devaient s'effacer.

agneaux bondissaient sur le gazon comme dans de petits jardins. C'était là qu'on vendait les agneaux de la Pâque. Je vis le fils de Siméon entrer dans l'un de ces enclos. Les agneaux sautèrent après lui et le caressèrent de la tête comme s'ils l'eussent connu. Il en choisit quatre, qui furent portés au cénacle. Je le vis encore, dans l'après-midi, s'occuper de la préparation de l'agneau pascal.

Pierre et Jean parcoururent différents endroits de la ville pour commander divers objets. Ils entrèrent aussi dans la maison de Séraphia (Véronique), où ils devaient s'acquitter de plusieurs commissions. Ils venaient chercher, entre autres choses, le calice dont le Seigneur devait se servir pour l'institution de la sainte Eucharistie.

CHAPITRE LXIII

Du calice de la sainte cène.

Le calice que les apôtres apportèrent de chez Véronique est un vase merveilleux et plein de mystères. Il était resté longtemps dans le Temple, parmi d'autres objets précieux d'une haute antiquité, dont on avait oublié l'usage et l'origine. Quelque chose de semblable est arrivé dans l'Eglise chrétienne, où, par le malheur des temps, beaucoup de trésors sont restés dans l'oubli. On avait souvent mis de côté, vendu ou fait réparer des vases et d'autres objets anciens dont on ignorait l'usage. C'est ainsi que, par la volonté de Dieu, ce saint vase, qu'on n'avait pas voulu fondre à cause de sa matière inconnue, avait été trouvé parmi d'autres objets hors d'usage, et vendu à des amateurs d'antiquité. Le calice avait été acheté par Séraphia avec différents objets qui s'y rattachaient, et, Jésus s'en étant servi plusieurs fois dans des festins solennels, il devint définitivement

la propriété de l'Eglise. Il était d'une matière brunâtre et polie en forme de poire ; il était incrusté d'or et avait deux petites anses qui servaient à le soulever, car il était assez lourd. Le pied était d'or vierge artistement travaillé. On y voyait, entre autres choses, un serpent et une grappe de raisin. Il était en outre orné de pierres précieuses. Le calice est resté auprès de saint Jacques le Mineur à Jérusalem ; je le vois encore caché quelque part. Il reparaîtra un jour, comme il est reparu pour la cène. D'autres églises se sont partagé les petites coupes qui l'entourent ; l'une d'elles est venue à Antioche, une autre à Ephèse ; elles appartenaient aux patriarches, qui y buvaient un breuvage mystérieux, lorsqu'ils recevaient et donnaient la bénédiction, ainsi que je l'ai vu plusieurs fois.

Le calice était déjà chez Abraham : Melchisédech l'apporta au pays de Sémiramis dans la terre de Chanaan, lorsqu'il vint jeter les fondements de Jérusalem. Il s'en servit lors de son sacrifice, lorsqu'il offrit le pain et le vin en présence d'Abraham, et il le légua à ce patriarche. Noé lui-même l'avait déjà emporté avec lui dans l'arche.

« Voyez ces hommes, ces grands seigneurs qui viennent d'une ville superbe ; elle est bâtie à l'antique, et l'on y adore les premiers objets venus, par exemple des poissons (1). Le vieux Noé, avec un pieu sur l'épaule, se tient dans un coin de l'arche : le bois de construction est rangé tout autour de lui, chaque chose en son lieu et place. Non, ce ne sont pas des hommes ; ce doit être quelque chose de plus relevé, tant leur aspect est auguste et éblouissant ; ils apportent à Noé le calice, qui sans doute a été perdu. On y voit un grain de froment, mais plus gros que les nôtres, ainsi qu'une petite branche de vigne. Ils disent à Noé qu'il est un homme d'un grand renom, qu'il y a quelque chose de

(1) La sœur raconta tout ceci dans un état d'intuition tranquille, et voyant devant elle tout ce qu'elle décrivait.

mystérieux dans cette coupe, et qu'il doit la prendre avec lui. Voyez : il met le grain de froment et la branche de vigne dans une pomme jaune qu'il place ensuite dans le calice. Il n'y a point de couvercle au-dessus, car ce qu'il y a mis doit toujours s'agrandir. Le calice a été fait sur un modèle qui fut montré mystérieusement à l'homme. »

Ceux qui ont apporté à Noé le calice et les trésors qu'il renfermait, étaient vêtus de longues robes blanches et ressemblaient aux trois hommes qui vinrent chez Abraham et lui promirent un fils. Ils avaient enlevé d'une ville condamnée à être ensevelie sous les eaux du déluge cet objet mystérieux, qui ne devait pas périr. Le calice se trouva plus tard chez de pieux descendants de Noé, qui demeuraient aux environs de Babylone. Sémiramis voulant les soumettre à l'esclavage, Melchisédech les conduisit dans la terre de Chanaan et emporta le calice. Avant de les emmener, il bénit dans sa tente le pain qu'il leur distribua ; sans quoi ils n'auraient pas eu la force de le suivre. Ces gens avaient un nom, je crois, comme les Samanéens. Melchisédech se servit d'eux et de quelques habitants de Chanaan pour élever de vastes constructions sur les collines où fut depuis édifiée Jérusalem. Il creusa des fondements profonds aux lieux mêmes où s'élevèrent ensuite le cénacle et le Temple, et aussi vers le Calvaire. Il cultiva dans ces contrées la vigne et le blé. Après son sacrifice, Melchisédech remit à Abraham le calice, qui plus tard fut porté en Egypte, où il passa dans les mains de Moïse. Il était fait d'une matière compacte comme celle de nos cloches, et qui semblait être un produit primitif de la nature. Jésus seul savait ce que c'était.

CHAPITRE LXIV

Adieux de Jésus à sa mère.

Le matin, pendant que les deux apôtres s'occupaient à Jérusalem des préparatifs de la Pâque, Jésus fit, à Béthanie, de touchants adieux à sa mère, aux autres saintes femmes et à Lazare. Après les avoir consolés et instruits tous ensemble, il s'entretint seul avec sa mère ; je me souviens qu'il lui dit, entre autres choses, qu'il avait envoyé Pierre et Jean, personnification de la foi et de l'amour, pour préparer la Pâque, à Jérusalem. Il dit de Madeleine, que la douleur mettait hors d'elle-même, que son amour était indicible, mais encore un peu selon la chair, et que, pour cette cause la douleur lui ôtait presque la raison. Il parla aussi de la trahison de Judas, et la sainte Vierge pria pour celui qui devait trahir son Fils.

Judas était encore allé de Béthanie à Jérusalem, sous prétexte de faire quelques commissions. Le matin, Jésus, qui n'ignorait pas ses projets, demanda aux apôtres où il était. Judas courut toute la journée chez les pharisiens, et arrangea tout avec eux ; on lui fit voir les soldats qui devaient s'emparer du Seigneur. Il forgea les excuses qui pourraient expliquer son absence prolongée, et ne revint auprès de Jésus que peu de temps avant la cène. J'ai pénétré toutes ses idées, tous ses projets ; il ne luttait jamais contre ses passions. Il avait fait des miracles et guéri des maladies en l'absence de Jésus.

Lorsque le Seigneur annonça à la sainte Vierge ce qui allait lui arriver, elle le supplia de la manière la plus touchante de la laisser mourir avec lui. Mais il lui recommanda d'être plus calme dans sa douleur que les autres femmes ; il lui dit aussi qu'il ressusciterait

et lui indiqua le lieu où il devait lui apparaître. Malgré toute son affliction, Marie ne pleurait pas beaucoup, mais sa douleur se manifestait d'une manière qui remplissait le cœur d'une profonde émotion. Le Seigneur, comme un fils pieux, la remercia de son tendre amour et la serra contre son cœur. Il lui dit qu'il ferait spirituellement la cène avec elle, et lui indiqua l'heure à laquelle elle la recevrait. Il fit encore à tous de touchants adieux et leur donna diverses instructions.

Vers midi, Jésus se rendit de Béthanie à Jérusalem, avec neuf apôtres et sept disciples, parmi lesquels étaient Jean-Marc et le fils de la pauvre veuve qui, le jeudi précédent, avait déposé son obole dans le tronc du Temple. Il se promena autour du mont des Oliviers et parcourut la vallée de Josaphat jusqu'au Calvaire. Tout en marchant, il ne cessait de les instruire. Il dit, entre autres choses, aux apôtres, que jusqu'à présent il leur avait donné son pain et son vin, mais qu'il voulait aujourd'hui leur donner sa chair et son sang, et leur laisser tout ce qu'il possédait. En disant ces mots, le Seigneur avait une expression si touchante, qu'il paraissait exhaler toute son âme et languir d'amour dans l'attente du moment où il s'offrirait en sacrifice. Ses disciples ne le comprirent pas ; ils crurent qu'il s'agissait de l'agneau pascal. Tous les derniers discours de Jésus respiraient un amour et une résignation qu'on ne saurait exprimer.

Les sept disciples qui avaient suivi le Seigneur à Jérusalem ne firent pas tout ce chemin avec lui. Ils portèrent au cénacle les habits de cérémonie pour la Pâque. Ils ornèrent aussi de tentures les murailles nues de la grande salle, dégagèrent les ouvertures du plafond, et apprêtèrent trois lampes suspendues. Pierre et Jean gagnèrent ensuite la vallée de Josaphat, et appelèrent le Seigneur et les neuf apôtres. Les disciples et les amis qui devaient faire aussi la Pâque dans le cénacle vinrent plus tard.

CHAPITRE LXV

Dernière Pâque.

Jésus et les siens mangèrent l'agneau pascal dans le cénacle, divisés en trois groupes : le Sauveur était, avec les douze apôtres, dans la grande salle ; dans les salles latérales, Nathanaël présidait, comme père de famille, à l'un des côtés, douze des plus anciens disciples ; de l'autre côté, douze autres avaient à leur tête Eliacim, fils de Cléophas et de Marie, fille d'Héli, et ancien disciple de Jean-Baptiste.

Trois agneaux furent immolés pour eux dans le Temple. Mais il y en avait un quatrième qui fut immolé dans le cénacle, et que Jésus mangea avec les apôtres. Judas, qui n'était pas présent à l'immolation de l'agneau, ignora cette circonstance ; occupé de ses complots, il ne vint que peu d'instants avant le repas. L'agneau destiné à Jésus et aux apôtres fut immolé dans le cénacle. Ce fut singulièrement touchant. Les apôtres et les disciples chantèrent le psaume CXVIII : « Heureux les immaculés dans la voie, etc. » Jésus parla de l'ère nouvelle qui allait commencer ; il dit que le sacrifice de Moïse et la figure de l'agneau pascal allaient trouver leur accomplissement ; mais qu'à cet effet l'agneau devait être immolé, comme autrefois en Egypte, d'où maintenant les apôtres devaient réellement sortir.

Les vases et les instruments nécessaires avaient été apprêtés ; on amena un joli petit agneau, orné d'une couronne qui fut envoyée à la sainte Vierge, dans la salle latérale où elle se tenait avec les autres saintes femmes. L'agneau était attaché, le dos contre une planche, par le milieu du corps ; il me rappela Jésus attaché à la colonne pour être flagellé. Le fils de Siméon

tenait la tête de l'agneau ; Jésus le piqua au cou avec la pointe d'un couteau, qu'il donna ensuite au fils de Siméon pour l'achever. Le Seigneur paraissait affligé d'être contraint de le blesser ; il le fit rapidement, mais avec beaucoup de gravité. Le sang fut recueilli dans un bassin, et on apporta une branche d'hysope, que Jésus trempa dans le sang ; puis il alla vers la porte de la salle, teignit de sang les deux poteaux et la serrure, et fixa au-dessus de la porte la branche ensanglantée. Il adressa ensuite la parole à ses disciples d'un ton solennel, et leur dit, entre autres choses, que l'ange exterminateur passerait outre à cet endroit ; qu'ils pouvaient prier sans crainte et en toute sécurité, quand il aurait été immolé, lui, le véritable agneau pascal ; qu'une ère nouvelle et un sacrifice nouveau allaient commencer, lesquels dureraient jusqu'à la fin du monde.

Ils se rendirent ensuite à l'extrémité de la salle, près du foyer où l'arche d'alliance avait été autrefois déposée ; il y avait déjà du feu. Jésus versa du sang sur le foyer et le consacra comme autel ; les restes du sang et la graisse furent jetés sous l'autel dans le feu. Jésus suivi des apôtres, fit ensuite le tour du cénacle en chantant des psaumes, et le consacra comme un nouveau Temple. Toutes les portes étaient fermées.

Cependant, le fils de Siméon avait entièrement préparé l'agneau. Il le passa dans un pieu ; les jambes de devant furent attachées à un morceau de bois placé en travers ; celles de derrière étaient étendues le long du pieu. Hélas ! il me rappela Jésus sur la croix. Il fut mis dans le fourneau, pour être rôti avec les trois autres agneaux apportés du Temple.

Les agneaux de Pâque des Juifs étaient tous immolés dans le vestibule du Temple, et cela en trois endroits : pour les personnes de distinction, pour les petites gens et pour les étrangers. L'agneau pascal de Jésus ne fut pas immolé dans le Temple : tout le reste fut rigou-

reusement conforme à la loi. Jésus tint encore un discours ; il dit que l'agneau était simplement une figure, que lui-même devait être, le lendemain, l'agneau pascal véritable et d'autres choses que j'ai oubliées.

Lorsque Jésus eut ainsi enseigné sur l'agneau pascal et sa signification, le temps étant venu, et Judas étant de retour, on prépara les tables. Les convives revêtirent les habits de voyage, qui avaient été déposés dans le vestibule, mirent d'autres chaussures, une tunique blanche, et par-dessus un manteau court par devant et plus long par derrière ; ils relevèrent leurs vêtements et retroussèrent les larges manches de la tunique ; puis, ayant pris des bâtons dans leurs mains, ils allèrent à la table deux à deux, les disciples dans les salles latérales, le Seigneur et les apôtres dans la salle du cénacle. Ils se tinrent debout à leur place, les bâtons appuyés à leur bras, et les mains élevées en l'air. Jésus, debout au milieu de la table, avait reçu deux petits bâtons légèrement recourbés en forme de houlette ; il les plaça en croix dans sa ceinture et sur sa poitrine, et appuya sur les courbures ses bras levés comme pour prier. Spectacle touchant ! il semblait s'appuyer sur cette croix, dont ses épaules devaient bientôt supporter le fardeau. Les disciples chantèrent le cantique : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël », et « Loué soit le Seigneur » ; et, la prière terminée, Jésus donna l'un des bâtons à Pierre et l'autre à Jean, et ceux-ci les mirent de côté.

La table était droite et avait la forme d'un demi-cercle. Vis-à-vis de Jésus, dans la partie rentrante de la table, était une place vide pour servir les mets. A la droite du Seigneur se tenaient, si je ne me trompe, Jean, Jacques le Majeur et Jacques le Mineur ; au bout de la table, Barthélemy ; puis en revenant, Thomas et Judas Iscariote. A la gauche de Jésus étaient Pierre, André, Thaddée ; à l'autre bout, Simon, et près de celui-ci, Matthieu et Philippe.

Au milieu de la table était l'agneau pascal, sur un grand plat. Sa tête reposait sur les pieds de devant mis en croix ; les pieds de derrière étaient étendus, le bord du plat était couvert d'ail. A côté, se trouvait le rôti de Pâque, puis une assiette avec des légumes verts dressés et serrés les uns contre les autres, et une seconde assiette remplie d'herbes amères. Les convives avaient devant eux des pains ronds en guise d'assiettes ; ils se servaient de couteaux d'ivoire.

Après la prière, le majordome plaça devant Jésus, sur la table, le couteau qui devrait servir à découper l'agneau. Puis il mit une coupe de vin devant le Seigneur, en remplit six autres, et les plaça chacune entre deux apôtres. Jésus bénit le vin et en but ; les apôtres buvaient à deux dans une même coupe. Le Seigneur découpa l'agneau ; les apôtres tendirent leur pain tour à tour avec un petit crochet de bois, et reçurent ainsi leur part ; ils la mangèrent très vite, en détachant la chair des os avec leurs couteaux d'ivoire. On brûla plus tard les ossements. Ils mangèrent très vite aussi de l'ail et des herbes vertes, qu'ils trempaient dans la sauce. Jésus rompit un des gâteaux de Pâque et en recouvrit une partie ; il distribua le reste aux apôtres, et ceux-ci mangèrent chacun leur part. On remplit encore de vin les coupes ; Jésus n'en but point ; mais ayant rendu grâces : « Prenez ce vin, dit-il, et partagez-le entre vous ; car, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu. » Lorsqu'ils eurent bu, ils chantèrent ; puis Jésus pria et enseigna. Ils se lavèrent ensuite les mains et s'assirent ; pendant tout le repas, ils étaient restés debout, un peu appuyés seulement sur le dossier de leurs sièges.

Le Seigneur découpa encore un second agneau, qui fut apporté aux saintes femmes, dans un bâtiment contigu au premier. Jésus se montrait plus tendre et plus serein que jamais. Il dit aux apôtres d'oublier toute

crainte et toute inquiétude. La sainte Vierge aussi, à la table des femmes, était pleine de sérénité. Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans la manière dont elle se tournait vers les autres saintes femmes, quand celles-ci la tiraient par son voile pour lui parler.

Au commencement, Jésus s'était entretenu très affectueusement avec ses apôtres ; bientôt il devint sérieux et triste. « Un de vous me trahira, dit-il ; un de vous dont la main est avec moi à cette table. » Or Jésus servait de son côté de la laitue, dont il n'y avait qu'un plat, et il avait dit à Judas, qui se trouvait presque en face de lui, de la distribuer de l'autre côté. De telles paroles contristèrent beaucoup les disciples ; car en disant : « Celui dont la main est avec moi à cette table, ou qui met avec moi la main dans le plat », ou bien encore : « Un des douze qui mangent avec moi ». Jésus ne désignait pas clairement Judas aux autres ; ses expressions ne faisaient qu'indiquer d'une manière générale les relations les plus amicales et les plus intimes. Cependant, il voulait par là donner un avertissement à Judas, qui, en distribuant la laitue, mettait en effet la main au même plat que lui. Le Seigneur dit encore : « Le Fils de l'homme s'en va, comme il est écrit de lui ; mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi ! mieux vaudrait pour lui qu'il ne fût pas né. »

Les apôtres étaient tout troublés et demandaient à Jésus tour à tour : « Seigneur, est-ce moi ? » Car tous avaient conscience qu'ils ne l'avaient pas entièrement compris. Pierre alors se pencha vers Jean derrière Jésus et lui fit signe de demander au Seigneur qui c'était ; car, ayant reçu souvent des reproches de Jésus, il tremblait qu'il n'eût voulu le désigner. Or Jean était à la droite du Sauveur ; et comme tous, appuyés sur le bras gauche, mangeaient de la main droite, sa tête était près de la poitrine de Jésus. S'étant donc penché

sur son sein, il lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Il sut alors que Jésus avait voulu parler de Judas. Je n'entendis pas Jésus lui dire : « Celui à qui je présenterai le pain que j'ai trempé ; » j'ignore même s'il le dit tout bas ; mais Jean en eut connaissance lorsque Jésus trempa le morceau de pain entouré de laitue, et le présenta à Judas, qui lui demanda aussitôt : « Seigneur, est-ce moi ? » Jésus le regarda avec douceur et lui fit une réponse en termes généraux. C'était chez les Juifs un signe d'amitié et de confiance, et Jésus le fit par charité, pour avertir Judas, sans le dénoncer aux autres. Mais celui-ci était intérieurement plein de rage. Je vis, pendant tout le repas, un petit monstre assis à ses pieds et qui montait parfois jusqu'à son cœur. Jean ne dit pas à Pierre ce qu'il avait appris de Jésus, mais il le tranquillisa d'un regard.

CHAPITRE LXVI

Le lavement des pieds.

Les apôtres se levèrent de table, et pendant qu'ils mettaient les vêtements dont ils se servaient pour la prière solennelle, le majordome entra avec deux serviteurs pour desservir et mettre de côté les sièges ; quand cela fut fait, Jésus le pria d'apporter de l'eau dans le vestibule. Le majordome s'étant retiré avec ses serviteurs, Jésus, au milieu des apôtres, leur parla de nouveau avec beaucoup de solennité. Je ne saurais rapporter toutes les paroles qu'il leur adressa ; je me souviens seulement qu'il parla de son royaume, de son retour vers son Père, de ce qu'il leur laisserait en les quittant, etc. Il enseigna aussi sur le repentir, sur la pénitence et la justification. Je compris que cette instruction se rapportait au lavement des pieds ; je vis

aussi que tous firent un acte de contrition, à l'exception de Judas. Le discours de Jésus fut long et solennel. Lorsqu'il l'eut terminé, il envoya Jean et Jacques le Mineur chercher de l'eau dans le vestibule, et il dit aux apôtres de ranger les sièges en demi-cercle. Il alla lui-même dans le vestibule, déposa son manteau, et se ceignit d'un linge dont une extrémité pendait devant lui. Pendant ce temps, il s'éleva parmi les apôtres une contestation, pour savoir lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand ; car Jésus leur ayant dit qu'il allait les quitter, et que son royaume était proche, ils conçurent de nouveau l'espoir qu'il n'avait dit sa pensée qu'à demi, et qu'ils seraient, au dernier moment, témoins de son triomphe terrestre.

Le Seigneur étant dans le vestibule, fit prendre à Jean un bassin, et à Jacques une outre pleine d'eau qui pouvait découler par des tuyaux ; lui-même remplit le vase d'eau, puis retourna avec eux dans la salle où le majordome avait placé un autre bassin vide.

Jésus, se montrant aux apôtres dans cet humble costume, leur reprocha la discussion qui s'était élevée entre eux ; il leur dit, entre autres choses, qu'il était lui-même leur serviteur, et qu'ils devaient s'asseoir, afin qu'il leur lavât les pieds. Ils s'assirent donc suivant l'ordre qu'ils avaient observé durant le repas. Jésus allait de l'un à l'autre, et prenant avec la main de l'eau dans le vase que tenait Jean, il la répandait sur leurs pieds, qu'il essuyait ensuite avec l'extrémité du linge dont il était ceint. Jésus accomplit cet acte d'humilité d'une manière singulièrement touchante, et affectueuse : on voyait bien que ce n'était pas une simple cérémonie, mais une manifestation solennelle du profond amour qu'il portait à ses disciples. Quand il vint à Pierre, celui-ci se refusa de tendre ses pieds, et dit : « Quoi ! Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » Jésus lui répondit : « Tu ne sais pas maintenant ce que je fais ; mais tu le sauras plus tard. » Il me sembla

qu'il lui disait en particulier : « Simon, tu as mérité que mon Père te révélât qui je suis, d'où je viens et où je vais ; tu l'as seul confessé et proclamé ; c'est pourquoi je bâtirai sur toi mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : ma force doit rester auprès de tes successeurs jusqu'à la fin du monde ». Puis, le montrant aux autres, il leur dit que lorsqu'il les aurait quittés, Pierre devait prendre sa place après d'eux et régler toutes choses. Pierre lui dit : « Jamais, vous ne me laverez les pieds. » Le Seigneur lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Pierre lui dit alors : « Seigneur, lavez-moi non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Et Jésus repartit : « Celui qui a déjà été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, pour être entièrement pur. Et vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous. » Car il savait bien quel était celui qui le trahirait. Il avait parlé du lavement des pieds comme d'une purification des fautes journalières, parce que les pieds, toujours en contact avec la terre, se salissent bientôt, si l'on marche sans vigilance (1). Le lavement des pieds fut un acte spirituel et comme une sorte d'absolution. Pierre, dans son zèle, n'y vit qu'un trop grand abaissement de son maître : il ne savait pas que, le lendemain, pour le sauver, le Seigneur s'abaisserait jusqu'à la mort ignominieuse de la croix.

Lorsque Jésus lava les pieds à Judas, ce fut de la manière la plus touchante et la plus affectueuse : il appuya son visage sur les pieds du traître, et lui dit qu'il devait rentrer en lui-même ; que depuis un an déjà il nourrissait des projets de trahison. Judas feignait de ne rien entendre, et adressait la parole à Jean. Pierre en fut scandalisé, et lui dit : « Judas, le Maître te parle ! » Mais Judas répondit à Jésus par quelques paroles vagues et évasives, comme : « Seigneur, à Dieu

(1) Les pieds, dans la sainte Ecriture, sont le symbole des affections de l'âme qui la portent où elle veut aller.

ne plaise. » Les autres n'avaient point entendu ce que Jésus avait dit tout bas à Judas ; d'ailleurs ils étaient occupés à remettre leurs sandales. Rien, dans toute la passion, n'affligea le Seigneur autant que la trahison de Judas.

Jésus lava encore les pieds de Jean et de Jacques. Puis il enseigna sur l'humanité ; il dit que celui qui servait les autres était le plus grand, et qu'ils devaient à son exemple se laver les pieds les uns aux autres ; il ajouta plusieurs autres choses qu'on lit dans l'évangile. Ensuite, il remit ses vêtements, et les apôtres laissèrent retomber les leurs.

CHAPITRE LXVII

Institution de la sainte Eucharistie.

Sur l'ordre du Seigneur, le majordome avait de nouveau dressé la table au milieu de la salle. L'ayant un peu exhaussée, il la couvrit d'un tapis sur lequel il mit d'abort une nappe rouge, puis une nappe blanche tissée à jour ; ensuite il plaça par-dessous une cruche pleine d'eau et une autre pleine de vin.

Pierre et Jean allèrent dans la salle où se trouvait le foyer de l'agneau pascal, afin d'y prendre le calice, et ils le portèrent entre eux dans son enveloppe ; on eût dit, en les voyant, qu'ils portaient un tabernacle. Ils le mirent sur la table devant Jésus. Il y avait là une assiette ovale avec trois pains azymes une fois plus longs que larges, et la moitié du pain que Jésus avait rompu lors du repas pascal (1). On y voyait aussi deux

(1) Cette moitié d'un pain azyme, qui avait servi au repas pascal, servit ainsi à la consécration du corps de Jésus-Christ, le véritable agneau pascal. Il était impossible de rapprocher davantage la figure de la réalité.

vases d'eau et de vin, puis trois boîtes, l'une d'huile épaisse, l'autre d'huile liquide, et la troisième vide; enfin une petite cuiller.

Depuis les temps les plus reculés, on avait coutume, en Judée, de partager le pain et de boire dans la même coupe, à la fin du repas ; c'était un signe de fraternité et d'amour usité particulièrement pour souhaiter la bienvenue et pour faire ses adieux. Je pense qu'il doit y avoir quelque chose à ce sujet dans la sainte Ecriture. Jésus éleva, en ce jour, à la dignité du plus saint des sacrements cet usage, qui jusqu'alors n'avait été qu'un rite symbolique et figuratif. Ceci fut un des chefs d'accusation portés contre Jésus devant Caïphe ; il fut accusé d'avoir ajouté aux cérémonies de la Pâque quelque chose de nouveau ; mais Nicodème prouva par d'anciens écrits que c'était un usage traditionnel.

Jésus était placé entre Pierre et Jean, les portes étaient fermées; tout se faisait avec mystère et solennité. Lorsque l'enveloppe du calice eut été enlevée et rapportée dans la salle où était le foyer, Jésus pria et parla très solennellement, expliquant la cène et tout le mystère de ce sacrement : il me semblait voir un prêtre qui enseignerait aux autres à célébrer la sainte messe.

Jésus prit un linge blanc qui couvrait le calice, et l'étendit sur la table ; puis il ôta de dessus le calice une espèce de patène, qu'il plaça sur le linge blanc ; il prit les pains azymes qui étaient sur l'assiette et les mit devant lui à côté de la patène ; ensuite il approcha le calice et plaça les six petites coupes à droite et à gauche. Alors il bénit le pain et aussi les huiles, à ce que je crois ; il éleva dans ses deux mains la patène avec les pains azymes, leva les yeux au ciel, pria, offrit, déposa de nouveau la patène et la recouvrit. Il prit ensuite le calice, y fit verser le vin par Pierre, et l'eau, qu'il bénit auparavant par Jean, et y ajouta encore un peu d'eau avec la petite cuiller ; alors il bénit le calice, l'éleva en priant, en fit l'offrande et le replaça sur la table.

Pierre et Jean lui versèrent de l'eau sur les mains au-dessus de l'assiette ; lui-même prit avec la cuiller un peu de cette eau, et la répandit sur les leurs ; puis ce vase circula parmi les apôtres, qui tous y lavèrent leurs mains (1). Je ne me souviens pas si toutes ces cérémonies s'accomplirent exactement dans cet ordre, mais je vis avec une profonde émotion qu'elles ressemblaient beaucoup à celles de la sainte messe.

Cependant Jésus devenait de plus en plus affectueux ; il dit aux apôtres qu'il voulait maintenant leur donner tout ce qu'il avait, tout jusqu'à lui-même : c'était comme s'il se fût répandu tout entier dans l'amour ; il devint transparent, et avait l'aspect d'une forme lumineuse.

Il rompit, en priant, le pain en plusieurs morceaux, qu'il entassa sur la patène ; il détacha de l'un des morceaux un fragment qu'il laissa tomber dans le calice. En ce moment, il me sembla voir la sainte Vierge recevoir le sacrement d'une manière spirituelle, bien qu'elle ne fût pas sensiblement présente à la cérémonie. Je crus la voir planer dans l'air, s'approcher de la table et recevoir en face du Seigneur la sainte Eucharistie. Elle disparut aussitôt. Jésus lui avait dit le matin à Béthanie, qu'il voulait célébrer la pâque avec elle d'une manière spirituelle, et lui avait indiqué l'heure où elle devait à cet effet se recueillir et prier.

Jésus pria et enseigna encore ; toutes ses paroles sortaient de sa bouche comme du feu et de la lumière, et entraient dans le cœur des apôtres, excepté dans celui de Judas. Le Seigneur prit la patène avec le pain, et dit : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui est donné pour vous. » Il fit un mouvement de la main droite comme pour bénir, et à ce moment une splendeur sortit de lui ; le pain comme un corps lumineux entra dans la bouche des apôtres ; je les vis tous remplis de lu-

(1) C'est par son contact avec le corps sacré du Rédempteur au baptême de Jean, que l'eau avait reçu le don de purifier et de bénir.

mière ! Judas seul demeura ténébreux. Jésus donna l'hostie d'abord à Pierre, puis à Jean ; ensuite il fit signe à Judas de s'approcher ; mais quand le sacrement lui fut présenté, la parole du Sauveur parut se détourner de la bouche du traître. Je fus si épouvantée, que je ne saurais rendre les sentiments que j'éprouvai. Alors Jésus lui dit : « Fais vite ce que tu veux faire. » Puis il donna le sacrement aux autres apôtres, qui s'approchèrent deux à deux.

Le Seigneur éleva le calice par les deux anses jusqu'à la hauteur de son visage, et prononça les paroles de la consécration ; pendant qu'il le faisait, il était comme transfiguré et tout pénétré de lumière : il semblait passer lui-même tout entier dans ce qu'il allait leur donner. Il fit boire Pierre et Jean dans le calice qu'il tenait à la main, puis il le remit sur la table. Jean versa le sang précieux de Notre-Seigneur dans les petits vases, et Pierre les présenta aux apôtres, qui burent deux à deux dans la même coupe. Je crois, mais sans oser l'affirmer, que Judas prit aussi sa part du calice ; il ne revint pas à sa place, mais sortit aussitôt du cénacle ; les autres crurent que Jésus l'avait chargé de quelque affaire. Il se retira sans prier et sans rendre grâces, et vous pouvez voir par là combien on est coupable de ne point faire d'action de grâces après le pain quotidien et surtout après le pain éternel. Lorsqu'il fut devant la porte, je vis trois démons autour de lui : l'un entra dans sa bouche, l'autre le poussait, le troisième courait devant lui. Il était nuit, mais ils semblaient éclairer ses pas ; quant à Judas, il courait comme un forcené.

Le Seigneur versa dans un des petits vases ce qui restait du sang divin, puis il plaça ses doigts au-dessus du calice, et y fit verser de l'eau et du vin par Pierre et par Jean. Il leur fit boire de ce vin mêlé à l'eau, et les autres apôtres burent le reste. Ensuite Jésus essuya le calice, y mit le petit vase où était le reste du sang divin, plaça au-dessus la patène avec les fragments du

pain consacré, puis remit le couvercle, enveloppa le calice, et le replaça au milieu des six petites coupes.

Tous les mouvements de Jésus, pendant l'institution de la sainte Eucharistie, étaient réguliers, solennels et empreints d'une signification profonde. Je vis les apôtres noter plusieurs choses dans les petits rouleaux qu'ils portaient sur eux ; je les vis, à plusieurs reprises, s'incliner l'un devant l'autre, comme font nos prêtres.

CHAPITRE LXVIII

Instructions secrètes et consécrations.

Le Seigneur fit encore une instruction sur les divins mystères et les consécrations. Il leur enseigna tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'usage et la dispensation de l'Eucharistie ; de quelle manière ils devaient, par degrés, enseigner et publier ce mystère ; il leur apprit en quel temps ils auraient à consommer le reste des espèces consacrées, et quand il faudrait communier la sainte Vierge ; il ajouta qu'ils devaient consacrer eux-mêmes le pain et le vin, lorsqu'il leur aurait envoyé le consolateur, et que leurs successeurs continueraient à le faire, en mémoire de lui, jusqu'à la consommation des siècles. Il leur parla ensuite du sacerdoce, de l'onction, de la préparation du saint chrême, et des saintes huiles (1). Il y avait là trois boîtes, dont deux contenaient un mélange d'huile et de baume, et du coton. Il enseigna comment il fallait faire ce mélange, à quelles parties

(1) Le saint pape Fabien dit, au LIVe chapitre de sa seconde épître aux évêques d'Orient : « Conformément à ce que nos prédécesseurs nous ont transmis, comme venant des Apôtres, Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir fait la cène avec ses Apôtres et leur avoir lavé les pieds, leur a appris à préparer le saint chrême. » C'est sans doute d'après cette tradition, qu'aujourd'hui encore, l'Eglise romaine consacre le saint chrême le jeudi saint.

du corps il fallait l'appliquer et dans quelles occasions. Il parla de diverses onctions, notamment de celles des rois, et dit que, même les rois iniques qui étaient sacrés, tiraient de là une force mystérieuse et qui n'appartenait qu'à eux.

Je vis ensuite Jésus oindre Pierre et Jean. Il alla du milieu de la table vers l'un des côtés, et leur imposa les mains d'abord sur les épaules, ensuite sur la tête. Puis il leur fit joindre les mains en croisant les pouces, et pendant qu'ils se tenaient profondément inclinés, ou peut-être même agenouillés devant lui, il leur oignit le pouce et l'index de chaque main, et leur fit une croix sur la tête avec le saint chrême. Il leur dit que cela devait se faire ainsi, jusqu'à la consommation des siècles. Jacques le Mineur, André, Jacques le Majeur et Barthélemy furent également consacrés. Je vois aussi que Jésus mit en croix sur la poitrine de Pierre une bande d'étoffe que les apôtres portaient autour du cou, tandis qu'il la fit passer aux autres de l'épaule droite au côté gauche.

Je vis que Jésus leur communiquait, par cette onction, quelque chose d'essentiel, je ne sais quelle vertu surnaturelle qu'on ne saurait exprimer. Il leur dit que, lorsqu'ils auraient reçu le Saint-Esprit, ils consacreraient le pain et le vin et donneraient l'onction aux autres apôtres. Il me fut montré ici, qu'au jour de la Pentecôte, avant le grand baptême, Pierre et Jean imposèrent les mains aux autres apôtres, et qu'ils les imposèrent à plusieurs disciples huit jours plus tard.

Après la résurrection, Jean donna pour la première fois la communion à la très sainte Vierge. Cette circonstance fut fêtée parmi les apôtres : l'Eglise militante n'a pas conservé cette fête, mais je la vois célébrer dans l'Eglise triomphante. Les premiers jours qui suivirent la Pentecôte, je vis Pierre et Jean consacrer seuls la sainte Eucharistie ; plus tard les autres consacrèrent aussi.

Le Seigneur consacra aussi du feu dans un vase d'airain ; depuis ce jour on ne le laissa jamais s'éteindre, même quand on était absent pendant longtemps ; il fut placé dans le foyer pascal, à côté de l'endroit ou reposait le saint Sacrement, c'était là qu'on venait en chercher pour les besoins du culte (1).

Toutes ces instructions que Jésus donna secrètement aux apôtres furent également transmises en secret. L'Eglise en a conservé jusqu'à maintenant l'essentiel, en le développant sous l'inspiration du Saint-Esprit, pour l'accommoder aux besoins des temps. Les apôtres assistèrent le Seigneur durant la préparation et la bénédiction du saint chrême.

Quand ces cérémonies furent terminées, le calice près duquel se trouvait l'huile et le baume consacrés fut recouvert, et le saint Sacrement fut porté par Pierre et Jean dans le fond de la salle, séparé du reste par un rideau et qui formait maintenant le sanctuaire. Joseph d'Arimathie et Nicodème prirent soin du sanctuaire et du cénacle pendant l'absence des apôtres.

Jésus pria plusieurs fois avec une grande ferveur, et fit encore à ses apôtres de longues instructions. Souvent il semblait s'entretenir avec son Père céleste : il était rempli d'amour et de l'Esprit-Saint. Les apôtres aussi étaient pleins de feu et de zèle ; ils lui adressèrent plusieurs questions auxquelles il répondit. Tout cela doit être en grande partie dans la sainte Ecriture. Jésus fit part à Pierre et à Jean de différentes choses qu'ils devaient plus tard communiquer aux disciples et aux saintes femmes, dès qu'ils seraient à même de recevoir

(1) Qu'il est touchant de voir inaugurer ainsi par Notre-Seigneur lui-même les moindres pratiques du culte chrétien ! La lampe qui brûle nuit et jour devant le tabernacle a succédé au feu perpétuel de l'ancien autel des holocaustes. Elle nous indique que l'Eucharistie est le grand mystère de foi et d'amour, destiné à éclairer les ténèbres de ce monde et à embraser peu à peu tous les cœurs, représentés par les divers flambeaux de l'autel.

de semblables connaissances. Il dit en particulier à Jean qu'il survivrait aux autres. Il lui parla aussi de sept églises, de couronnes, d'anges et de figures symboliques qui désignaient, je crois, certaines époques. Les autres apôtres, à la vue de ces confidences, éprouvèrent un léger mouvement de jalousie.

Il parla plusieurs fois du traître et de ce qu'il faisait, et je voyais en même temps Judas faire tout ce qu'il disait. Comme Pierre, rempli de zèle, assurait qu'il lui serait toujours fidèle, Jésus lui dit : « Simon, Simon, voilà que Satan vous a cherchés pour vous cribler, comme le froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; lorsque tu seras converti, confirme tes frères. » Le Seigneur ajoutant qu'ils ne pouvaient maintenant le suivre où il allait, Pierre dit qu'il le suivrait toujours, dût-il donner sa vie pour lui ; et Jésus répondit : « En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq ait deux fois chanté, tu me renieras trois fois. » Ensuite il leur annonça les temps difficiles qui allaient venir, et leur dit : « Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse et sans chaussure, avez-vous manqué de quelque chose ? — Non, répondirent-ils. — Maintenant, reprit le Seigneur, que celui qui n'a rien vende sa tunique, et achète une épée (1). Car, je vous le dis, il faut que s'accomplisse en moi cette prophétie : Il a été mis au rang des scélérats. Tout ce qui me regarde est près de se réaliser. » Les apôtres crurent qu'il entendait parler d'une épée dans le sens propre, et Pierre lui montra deux glaives : ils étaient courts et larges comme des couperets. Jésus dit : « C'est assez, partons. » Alors ils chantèrent le cantique d'action de grâces, la table fut mise de côté, et ils vinrent dans le vestibule.

En cet endroit, la mère de Jésus, Marie, fille de Cléo-

(1) Que l'homme se dépouille, s'il le faut, des biens matériels pour se procurer le glaive de la parole de Dieu, l'épée de la sainte foi, cette arme invincible à tous les ennemis du salut.

phas et Madeleine, s'approchèrent de lui et le supplièrent de ne pas aller sur le mont des Oliviers ; car le bruit s'était répandu qu'on voulait s'emparer de lui. Jésus les consola par quelques paroles et passa rapidement ; il pouvait être neuf heures. Ils se dirigèrent vers la montagne des Oliviers, en suivant le chemin que Pierre et Jean avait pris pour se rendre au cénacle.

J'ai vu plusieurs fois l'institution de la sainte Eucharistie ; mais j'étais tellement dominée par l'émotion, que je n'en distinguais clairement que quelques parties ; cette fois je l'ai vue avec plus de netteté. C'est une peine qu'on ne saurait dire, car on pénètre dans les cœurs, on voit l'amour et le dévouement du Sauveur, et l'on sait tout ce qui doit arriver. Il est donc impossible d'observer exactement tout ce qui n'est qu'extérieur ; on est ravi d'admiration, de reconnaissance et d'amour ; on ne peut comprendre l'aveuglement des hommes, on sent toute l'ingratitude du monde, et l'on pense à ses propres péchés.

La pâque de Jésus fut prompte et entièrement conforme aux prescriptions légales. Les pharisiens y ajoutaient çà et là quelques observances minutieuses.

CHAPITRE LXIX

Coup d'œil sur Melchisédech.

Au moment où le Seigneur prit le calice pour instituer la sainte Eucharistie, j'eus encore une vision relative à l'Ancien Testament. Je vis Abraham agenouillé devant un autel, et, dans le lointain, des hommes armés qui arrivaient avec des chameaux et des bêtes de somme. Un homme majestueux s'avança près d'Abraham, et plaça devant lui, sur l'autel, le même calice que Jésus tenait à la main. Cet homme avait

comme des ailes aux épaules ; il ne les avait pas réellement ; mais c'était un signe pour m'indiquer qu'un ange était devant mes yeux. C'est la première fois que j'ai vu des ailes à un ange. Ce personnage était Melchisédech. Derrière l'autel d'Abraham, montaient trois nuages de fumée ; celui du milieu s'élevait assez haut ; les autres étaient plus bas.

Je vis ensuite deux rangs de figures se terminant à Jésus (c'était probablement la double série des ancêtres de Jésus contenue dans les deux généalogies ; mais la sœur a oublié de le dire).

Le sacrifice de Melchisédech eut lieu dans la vallée de Josaphat, sur une hauteur. Melchisédech avait déjà le calice. Abraham devait être informé de son arrivée et de son sacrifice ; car il avait dressé un magnifique autel, plus solide que tous ceux que j'ai jamais vus, et au-dessus duquel était comme une tente de feuillage. On y voyait aussi une sorte de tabernacle où Melchisédech plaça le calice. Les coupes où l'on buvait semblaient être de pierres précieuses. Abraham avait amené un superbe troupeau. Lorsque ce patriarche avait reçu le mystère de la promesse, il lui avait été révélé que le prêtre du Très-Haut célébrerait devant lui le sacrifice qui devait être institué par le Messie, pour durer jusqu'à la consommation des siècles. Il était donc dans une attente respectueuse, lorsque Melchisédech lui fit annoncer son arrivée par deux messagers rapides dont il se servait souvent.

Je vis qu'Abraham plaçait sur l'autel, comme il le faisait toujours en sacrifiant, quelques ossements d'Adam que Noé avait conservés dans l'arche. L'un et l'autre prièrent Dieu d'accomplir la promesse qu'il avait faite à ces os, et qui n'était autre que la venue du Messie (1). Abraham désirait vivement la bénédiction de Melchisédech.

(1) Maintenant encore l'autel renferme toujours des ossements des martyrs, qui sont les témoins de la promesse accomplie.

La plaine était couverte d'hommes, de bêtes de somme et de bagages. Le roi de Sodome était avec Abraham sous la tente. Tout autour régnait un silence solennel. Melchisédech venait du lieu où devrait plus tard s'élever Jérusalem ; il amena avec lui une bête de somme qui portait un grand vaisseau plein de vin, et une caisse contenant des pains plats et différents vases. Abraham vint à la rencontre de Melchisédech. Je vis celui-ci, dès qu'il fut entré dans la tente, se placer devant l'autel, offrir le pain et le vin en les élevant dans ses mains, les bénir et les distribuer ; il y avait dans cette cérémonie quelque chose de la sainte messe. Abraham reçut un pain plus blanc que les autres, et but dans le calice qui servit ensuite à la Cène. Les plus distingués d'entre les assistants distribuèrent ensuite au peuple du vin et des morceaux de pain.

Il n'y eut pas de consécration du pain et du vin ; car les anges ne sauraient consacrer, mais les espèces furent bénites, et je les vis toutes resplendissantes. Tous ceux qui en mangèrent furent fortifiés et davantage unis à Dieu. Abraham fut aussi béni par Melchisédech ; et je vis que cette bénédiction était figurative : Melchisédech semblait le consacrer prêtre ; car Abraham avait déjà reçu la promesse mystérieuse que le Messie sortirait de sa chair et de son sang. Il me fut enseigné que Melchisédech lui avait fait connaître ces paroles prophétiques, touchant le Messie et son sacrifice : « Asseyez-vous à ma droite (1), jusqu'à ce que ré-

(1) A propos de ces mots : « Asseyez-vous à ma droite, » la sœur s'exprima ainsi : « Le côté droit a une grande et mystérieuse signification. La génération éternelle du Fils au sein de la Trinité m'est quelquefois montrée en figures que le langage ne saurait rendre, et alors je vois le fils dans le côté droit du Père; je vois ensuite la figure que Moïse vit dans le buisson ardent; elle m'apparaît dans un triangle lumineux, au sommet duquel est le Saint-Esprit. Eve fut tirée du côté droit d'Adam, et sans la chute les hommes seraient sortis par la droite du sein de leurs mères. Je vis les patriarches porter dans le côté droit la bénédiction de la promesse; c'est à leur droite qu'ils plaçaient les enfants qu'ils voulaient bénir. Le côté droit de Jésus fut ouvert

duise vos ennemis à être l'escabeau de vos pieds. Le Seigneur l'a juré, et il ne s'en repentira point : vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Je vis aussi que David, lorsqu'il écrivit ces paroles, eut une vision de la bénédiction donnée par Melchisédech à Abraham. Celui-ci ayant reçu le pain et le vin, parla et prophétisa sur Moïse et sur ce que les lévites devaient recevoir.

Je vis ensuite Abraham donner à Melchisédech la dîme de ses troupeaux et de ses trésors. Melchisédech ne me parut pas vieux ; il était grand, svelte, et plein d'une douce majesté. Il portait un long vêtement d'une blancheur éblouissante : la robe blanche d'Abraham semblait terne à côté. Lors du sacrifice, il mit une ceinture où étaient brodés différents caractères, et une coiffure blanche semblable à celle que portèrent plus tard les prêtres. Sa longue chevelure était d'un blond clair et brillant comme de la soie ; il avait une barbe blanche, courte et pointue ; son visage était resplendissant. Il inspirait le plus profond respect, et tous en sa présence devenaient graves et silencieux. Il me fut révélé que c'était un ange sacerdotal et un messager de Dieu. Il était envoyé pour fonder de saintes institutions : il conduisait les peuples, distribuait les races, et bâtissait des villes. Je l'ai vu en divers lieux, bien avant le temps d'Abraham ; plus tard je ne l'ai pas revu (1).

par la lance du soldat. Dans mes visions, je vois l'Eglise sortir de cette blessure ; c'est par le côté droit du Sauveur qu'on entre dans l'Eglise et qu'on arrive jusqu'au Père. » C'est qu'en effet la droite, celle des deux mains dont on se sert le plus volontiers pour donner, est le symbole de la miséricorde par laquelle les dons de Dieu se répandent de générations en générations.

(1) Il était ainsi, comme tous les grands personnages de l'Ancien Testament, une figure et une préparation de Jésus-Christ fondant le royaume de Dieu.

QUATRIÈME PARTIE

DOULOUREUSE PASSION

CHAPITRE PREMIER

Jésus sur la montagne des Oliviers.

Lorsque Jésus, après l'institution du très saint Sacrement, quitta le cénacle avec les onze apôtres, il commença à s'affliger et sa tristesse alla toujours croissant. Il conduisit les onze, par un chemin détourné, dans la vallée de Josaphat, vers le mont des Oliviers. Au moment où ils franchirent la porte du cénacle, je vis la lune, qui n'était pas encore tout à fait pleine, s'élever au-dessus de la montagne. Le Seigneur, en traversant la vallée avec les disciples, leur dit qu'il reviendrait au dernier jour pour juger le monde, mais non plus pauvre et impuissant comme il l'était aujourd'hui ; qu'alors les hommes auraient grand'peur et crieraient : « Montagnes, tombez sur nous ! » Ses disciples ne le comprirent pas ; ils crurent, ce qui leur était arrivé plusieurs fois déjà dans cette soirée, que la fatigue et l'épuisement troublaient ses pensées. Ils s'arrêtèrent bien des fois pour parler tranquillement avec lui. Jésus leur dit encore : « Vous vous scandaliserez tous cette nuit à mon sujet ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais lorsque je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. »

La réception du saint Sacrement avait plongé les apôtres dans un recueillement profond, et les discours affectueux et solennels de Jésus les avaient remplis d'enthousiasme. Ils se pressaient autour de lui, et lui exprimaient leur amour de différentes manières, protestant qu'ils ne l'abandonneraient jamais. Comme Jésus continuait de parler dans le même sens, Pierre lui dit : « Quand tous se scandaliseraient à votre sujet, pour moi, jamais je ne me scandaliserai ; » et le Seigneur lui répondit : « En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renierais trois fois. » Mais Pierre, qui ne voulait pas du tout y croire, repartit : « Quand je devrais mourir avec vous, je ne vous renierai point. » Tous les autres dirent la même chose. Ils marchaient et s'arrêtaient tour à tour, et Jésus devenait de plus en plus triste. Pour eux, ils cherchaient à lui persuader que sa tristesse était sans fondement réel. Ils se fatiguèrent dans cette vaine tentative, ils commencèrent même à douter, et déjà la tentation vint sur eux.

Ils passèrent le torrent de Cédron et entrèrent dans le jardin de Gethsémani, qui est à une demi-lieue du cénacle. C'est là que Jésus, dans les derniers jours, avait souvent passé la nuit avec ses disciples pour les enseigner ; on y voit plusieurs maisons vides et ouvertes. Ce jardin est vaste, entouré d'une haie, et rempli de fleurs et d'arbres fruitiers. C'était un lieu de repos et de prières ; les apôtres en avaient la clef. Le jardin des Oliviers, séparé par un chemin de celui de Gethsémani, n'est entouré que d'un mur en terre. On y voit des grottes, des terrasses et des plantations d'oliviers. Il y a, dans l'une de ses parties, des bancs et des sièges, et il est facile d'y trouver une retraite pour la prière et la méditation. C'est dans la partie la plus sauvage que le Seigneur alla prier.

Il était environ neuf heures quand Jésus arriva avec ses disciples au jardin de Gethsémani. Les ténèbres

couvraient la terre ; mais la lune brillait déjà dans le ciel. Jésus était accablé de tristesse, et annonçait l'approche du danger ; les apôtres en étaient consternés. Le Seigneur dit à huit d'entre eux : « Asseyez-vous ici, pendant que j'irai prier au lieu accoutumé. » Puis il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et s'enfonça dans le jardin des Oliviers, jusqu'au pied de la montagne. Sa tristesse était à son comble, car il sentait venir l'angoisse et la tentation. Alors Jean lui demanda comment, lui, qui les avait toujours consolés pouvait être si abattu. Jésus répondit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Et, voyant de tous côtés l'angoisse et la tentation s'approcher comme une nuée de fantômes terribles, il dit aux trois apôtres : « Demeurez ici et veillez ; priez, de peur que vous n'entriez en tentation. » Il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre, et se cacha dans une grotte d'environ six pieds de profondeur, au-dessus de laquelle les apôtres se tenaient dans une espèce d'enfoncement. Le terrain s'abaissait doucement dans cette grotte, et les plantes suspendues aux flancs du rocher en cachaient tellement l'entrée, que l'on ne pouvait y être aperçu du dehors.

CHAPITRE II

Vision de nos crimes : première agonie.

Au moment où Jésus quitta les disciples, je vis autour de lui un large cercle de fantômes épouvantables qui se resserrait de plus en plus. Sa tristesse et son angoisse allaient toujours croissant. Il se retira, tout abattu, dans la grotte, afin d'y prier, semblable à un homme qui cherche un abri contre l'orage qui le poursuit ; mais ces hideux fantômes y pénétrèrent avec lui, et devinrent de plus en plus distincts. Hélas ! cette

étroite caverne semblait renfermer l'horrible et effrayant tableau de tous les péchés commis depuis la chute de nos premiers parents jusqu'à la fin du monde, et celui des châtiments qui devaient les expier. C'est ici, au pied de la montagne des Oliviers, qu'étaient venus Adam et Eve, chassés du paradis, sur la terre inhospitalière ; ils avaient gémi et pleuré dans ce même lieu.

Je sentis clairement que Jésus, en s'offrant à la justice divine, comme victime de satisfaction pour les péchés du monde, faisait rentrer, en quelque sorte, sa divinité dans le sein de la Trinité très sainte ; et que, soutenu seulement par l'amour de son cœur humain, il dévouait, pour expier les péchés du monde, à toutes les souffrances et à toutes les angoisses son humanité si sainte, si réelle, si pleine de sensibilité et d'innocence. Voulant que l'expiation s'étendît jusqu'aux mauvais désirs, qui sont la racine du mal, et à tous les crimes qu'ils font germer, le très miséricordieux Jésus, par amour pour nous, daigna recevoir et faire pénétrer jusqu'au fond de son âme la satisfaction entière et toutes les pénitences qui devaient régénérer l'humanité. Il voulut que sa passion fût infinie pour expier le nombre infini de nos fautes, et que d'innombrables souffrances, rameaux de l'arbre de l'expiation, se répandissent dans toutes les puissances de son âme divine, et dans tous les membres de son corps sacré.

Ainsi anéanti et livré à sa nature humaine, il tomba sur son visage, accablé d'angoisses, perdu dans une tristesse infinie et priant Dieu. Alors tous les péchés du monde lui apparurent sous des formes sans nombre et dans toute leur laideur ; il les prit tous sur lui, et s'offrit, dans sa prière, à la justice de son Père céleste afin d'expier par sa passion toutes ces offenses. Satan s'agitait d'une manière effrayante et avec autant de dédain que de colère, au milieu de toutes ces abominations. Sa fureur allait toujours croissant contre Jésus ; il faisait passer devant son âme des tableaux

toujours plus affreux, et criait à son humanité : « Prendras-tu donc encore celui-ci sur toi ! Comment satisferas-tu pour tant de crimes ? »

Cependant une voie lumineuse apparut dans le ciel à l'orient et s'abaissa vers Jésus : je vis, le long de cette voie, des chœurs d'anges qui descendaient vers lui pour le soutenir et le fortifier. La grotte était toujours remplie des effrayantes visions de nos fautes, et des mauvais esprits qui tentaient le Seigneur et le raillaient. Jésus prit sur lui tous ces crimes ; mais son cœur, ce cœur qui seul aime Dieu et les hommes du pur et parfait amour, sentit, dans ce désert de désolation, l'horrible fardeau de ces péchés sans nombre ; il en fut accablé d'épouvante et de douleur. Hélas ! j'en vis tant, de ces crimes, qu'une année ne suffirait pas pour les énumérer. Après que cet océan de péchés et d'offenses eut passé tout entier devant l'âme du Sauveur, et que lui-même se fut offert comme victime d'expiation pour en subir tous les châtiments et toutes les peines, Satan lui suscita, comme autrefois au désert, des tentations sans nombre; il osa même formuler une suite d'accusations contre Jésus, l'Agneau sans tache. « Comment ! lui dit-il, tu veux prendre tout cela sur toi, et tu n'es pas pur toi-même ! » Et alors, avec une infernale impudence, il déroula devant lui comme un acte d'accusation, et lui imputa une foule de griefs imaginaires. Il lui reprocha, comme des crimes, tous les manquements de ses disciples, les scandales qu'ils avaient donnés, le trouble et les désordres qu'il avait apportés dans le monde en abolissant les anciens usages. Satan parlait comme l'eût pu faire le pharisien le plus subtil et le plus rusé : il accusait Jésus d'avoir occasionné le massacre des Innocents, ainsi que les peines et les souffrances de ses parents en Egypte ; de n'avoir pas sauvé Jean-Baptiste de la mort, d'avoir désuni des familles, d'avoir protégé des hommes décriés, de n'avoir pas guéri plusieurs malades, d'avoir

fait tort aux habitants de Gergesa en ordonnant aux possédés de renverser leurs cuves, et en permettant aux démons de précipiter leurs porcs dans la mer ; il l'accusait encore de n'avoir pas empêché la nouvelle chute de Marie-Madeleine, d'avoir abandonné sa propre famille, et dilapidé le bien d'autrui : en un mot, Satan présenta devant l'âme agonisante de Jésus, afin de l'ébranler, tout ce que le tentateur eût reproché, au moment de la mort, à un homme ordinaire qui eût fait toutes ces actions sans l'inspiration d'en haut ; car il ignorait que Jésus fût le Fils de Dieu, et il le tentait seulement comme le plus juste des hommes. Notre divin Sauveur laissa tellement prédominer en lui sa sainte humanité, qu'il voulut souffrir la tentation dont les justes, à l'heure de la mort, sont souvent assaillis, au sujet du mérite de leurs actions. Il permit, pour vider tout le calice de cette première agonie, que Satan lui représentât ses bonnes œuvres comme autant de dettes contractées envers la grâce de Dieu, et non encore acquittées. Le tentateur lui reprocha de vouloir effacer les péchés d'autrui, lorsqu'il était lui-même dépourvu de mérites et encore redevable à Dieu, qui lui avait accordé la grâce de faire ses prétendues bonnes œuvres. Le Fils de Dieu permit au démon de tenter son humanité, comme il eût pu tenter un homme qui voudrait attribuer à ses actes une valeur propre, en dehors de celle qu'ils peuvent avoir par leur union aux mérites de notre Rédempteur. Satan donc lui fit voir ses œuvres comme autant de dettes contractées envers Dieu, et lui représenta qu'elles n'avaient aucun mérite sans l'entier accomplissement de sa passion, et n'étaient nullement en proportion avec la grâce que Dieu lui avait accordée ; et il lui dit : « Tu vois bien que tu es encore redevable envers Dieu pour toutes ces choses ! » Enfin il lui reprocha d'avoir reçu de Lazare et dépensé le prix du bien de Marie-Madeleine, vendu à Magdalum. « Comment, lui dit-il, as-tu pu dépenser le bien d'au-

trui, et en priver la famille qui en était propriétaire ? »

J'ai vu le tableau de tous les crimes pour lesquels le Seigneur s'offrait comme victime d'expiation, et j'ai senti le fardeau de toutes les accusations que le tentateur faisait peser sur lui. Parmi les péchés du monde entier dont Jésus s'était chargé, je vis aussi les miens ; et, du cercle de tentations qui l'entourait il sortit et vint sur moi comme un fleuve, où je vis avec effroi mes innombrables offenses. Durant cette heure d'angoisse, j'avais toujours les yeux fixés sur mon fiancé céleste ; je gémissais et priais avec lui, je me tournais avec lui vers les anges consolateurs. Hélas ! le Seigneur se tordait comme un ver, sous le poids de sa douleur et de ses angoisses.

En entendant toutes ces accusations de Satan contre l'Agneau sans tache, j'avais grand'peine à retenir ma colère ; mais lorsqu'il vint à parler du prix du bien de Magdalum qui avait été dissipé, je ne me contins plus, et, m'approchant de lui : « Malheureux ! lui dis-je, comment peux-tu porter si loin ton impudence ! N'ai-je pas vu le Seigneur employer cette somme, donnée par Lazare, à délivrer vingt-sept malheureux prisonniers, qui gisaient à Thirza dans le plus extrême abandon ? »

Au commencement, Jésus était agenouillé et priait avec un grand calme ; mais bientôt son âme s'épouvanta, à l'aspect des crimes innombrables des hommes et de leur ingratitude envers Dieu. Il fut pris d'une mortelle angoisse et saisi d'une douleur si violente, qu'il s'écria tremblant et frissonnant : « Abba, mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Mon Père, tout vous est possible ; éloignez ce calice ! » Puis il se recueillit, et dit : « Cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne ». Sa volonté et celle de son Père étaient une ; mais, livré par son amour à toute la faiblesse de la nature humaine, il tremblait à l'aspect de la mort.

Je vis la grotte remplie de fantômes effrayants ; tous les péchés, toutes les méchancetés, tous les vices, toutes les ingratitudes, toutes les peines l'accablaient à la fois. En même temps, les épouvantements de la mort et la terreur qu'il ressentait à la vue de toutes ses souffrances expiatoires le pressaient et l'assaillaient sous la forme de spectres hideux. Il joignait les mains, il frémissait, il tremblait, une sueur froide couvrait tout son corps ; enfin il tomba la face contre terre. Il se releva ; ses genoux chancelaient et le portaient à peine, ses lèvres étaient livides, ses cheveux se dressaient sur sa tête : il était tout défait et presque méconnaissable. A dix heures et demie, ayant fini sa prière, il se leva, et, tout chancelant, tombant à chaque pas, baigné d'une sueur froide, il se traîna jusqu'à la plate-forme où les trois apôtres étaient restés. Il les trouva endormis à la suite de la fatigue, de la tristesse et de l'angoisse qu'ils avaient éprouvées. Jésus vint à ses disciples, comme un homme qui, plongé dans la tristesse et saisi d'épouvante, se réfugie auprès de ses amis, et aussi comme un bon pasteur qui, bien qu'effrayé lui-même, n'oublie pas son troupeau menacé du péril ; car il n'ignorait pas qu'eux aussi étaient dans l'angoisse et la tentation. Les terribles visions le poursuivaient pendant tout le chemin. Voyant les apôtres endormis, il se tordit les mains, tomba de fatigue auprès d'eux, et dit tristement : « Simon, dors-tu ? » Tous alors se réveillèrent et se relevèrent, et Jésus leur dit dans son délaissement : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une seule heure avec moi ! » Lorsqu'ils le virent pâle, défiguré, chancelant, trempé de sueur, tremblant et frissonnant, lorsqu'ils l'entendirent parler d'une voix presque éteinte, ils ne surent plus ce qu'ils devaient penser ; et, sans l'auréole bien connue dont sa tête était entourée, ils n'auraient jamais pu le reconnaître Jean lui dit alors : « Maître, qu'avez-vous ? Dois-je appeler les autres disciples ? devons-nous fuir ? » Jésus

leur répondit : « Si je vivais, enseignais et guérissais encore trente-trois ans, cela ne suffirait pas pour faire ce que je dois accomplir d'ici à demain. N'appelle pas les huit ; je les ai laissés, parce qu'ils ne pourraient me voir dans cette misère sans se scandaliser : ils tomberaient en tentation, oublieraient bien des choses, et douteraient même de moi. Pour vous, qui avez vu le Fils de l'homme transfiguré, vous pouvez le voir aussi dans son obscurcissement et son abandon ; mais veillez et priez, afin de ne pas tomber dans la tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Il voulait ainsi les engager à la persévérance, leur annoncer le combat de sa nature humaine contre la mort, et leur faire savoir la cause de sa faiblesse. Il leur parla avec beaucoup de tristesse, et resta près d'un quart d'heure avec eux ; ensuite il retourna dans la grotte, pendant que son angoisse allait toujours croissant. Les apôtres étendaient les mains vers lui et versaient des larmes ; puis, se jetant dans les bras les uns des autres, ils se dirent : « Qu'est-ce donc ? que lui arrive-t-il ? il est complètement anéanti ! » Alors ils se mirent à prier, la tête couverte et remplis de douleur. Il y avait une heure et demie que Jésus était entré dans le jardin des Oliviers. Il dit à la vérité dans l'Ecriture : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi » ; mais on ne doit pas interpréter ces mots d'après notre manière de mesurer le temps. Les trois apôtres qui étaient avec Jésus avaient d'abord prié, puis ils s'étaient endormis ; car ils étaient tombés en tentation par leur manque de confiance. Les huit autres, qui étaient restés à l'entrée, ne dormaient pas. La tristesse que le Seigneur avait manifestée dans son dernier entretien les avait laissés inquiets ; ils erraient sur le mont des Oliviers, cherchant un lieu où ils pussent se cacher.

Rien ne troublait à Jérusalem le silence de la nuit ; les Juifs étaient dans leurs maisons, occupés des prépa-

ratifs de la fête. Les tentes des étrangers, venus pour célébrer la pâque, ne se trouvaient pas dans le voisinage du mont des Oliviers. Je vis des amis et des disciples de Jésus aller çà et là et s'entretenir ensemble. Ils paraissaient inquiets et dans une attente pénible. Marie, mère du Sauveur, Madeleine, Marthe, Marie Cléophas, Marie Salomé et Salomé avaient quitté le cénacle, et s'étaient rendues dans la maison de Marie mère de Marc ; puis, effrayées des bruits qui couraient, elles s'étaient rapprochées de la ville pour avoir des nouvelles de Jésus. Lazare, Nicodème, Joseph d'Arimathie et quelques parents d'Hébron les ayant rencontrées, cherchèrent à les rassurer ; car, ayant eu connaissance par eux-mêmes ou par les disciples des tristes prédictions de Jésus pendant la cène, ils avaient interrogé les pharisiens de leur connaissance, et n'avaient point appris qu'on dût faire de tentative prochaine contre le Seigneur. Ils disaient que le danger ne pouvait être encore très grand, et qu'il n'était pas probable qu'on se saisît de Jésus si près de la fête : ils ne savaient rien encore de la trahison de Judas. Marie leur parla du trouble de ce malheureux dans les derniers jour, et de la manière dont il avait quitté le cénacle ; elle lui avait souvent dit qu'il était un fils de perdition : « Oh ! dit-elle, il est sûrement allé consommer sa trahison ». Les saintes femmes retournèrent dans la maison de Marie mère de Marc.

CHAPITRE III

Vision des terribles expiations du péché, de ses ravages dans l'Eglise et de l'ingratitude des hommes ; seconde agonie.

Lorsque Jésus fut revenu à la grotte et toutes ses tristesses avec lui, il se jeta la face contre terre, les bras étendus, et pria son Père céleste ; alors commença

la seconde agonie, qui dura trois quarts d'heure. Des anges vinrent lui montrer, dans une longue suite de tableaux, les immenses douleurs qu'il devait souffrir afin d'expier les péchés du monde entier. Ils lui montrèrent quelle était, avant sa chute, la majestueuse beauté de l'image de Dieu dans l'homme, et combien, depuis cette chute, la créature corrompue avait été enlaidie et défigurée. Ils lui firent voir aussi l'origine de tous les péchés dans le premier péché, la nature et le caractère de la concupiscence et ses terribles effets sur l'âme et le corps de l'homme, ainsi que la nature et le caractère de toutes les peines qui en sont le châtiment. Ils lui montrèrent, dans la satisfaction qu'il devait donner à la justice divine par sa passion, d'abord les souffrances du corps et de l'âme comprenant toutes les peines exigées par Dieu pour la concupiscence de l'humanité tout entière; ensuite les souffrances qui, pour être satisfactoires, devaient punir les crimes de toute l'humanité dans la seule nature humaine exempte de péché, celle du Fils de Dieu. Celui-ci, pour se charger par amour des dettes de tous les hommes, devait vaincre la répugnance qu'inspirent à l'homme la souffrance et la mort. Tandis que les anges lui montraient tout cela, j'avais la perception de ce qu'ils disaient, quoique sans entendre leur voix. Aucune langue humaine ne peut exprimer l'épouvante qui remplissait l'âme du Sauveur à la vue de ces terribles expiations ; car il voyait non seulement l'immense étendue des tourments qu'il devait endurer, mais encore les instruments de torture, la fureur diabolique de ceux qui les avaient inventés, la cruauté des bourreaux, et les angoisses de toutes les victimes innocentes ou coupables. L'horreur de cette vision fut telle, que tout son corps se couvrit de sueur : c'étaient comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre.

Pendant que le Fils de l'homme était ainsi plongé dans la tristesse et l'abattement, je vis les anges saisis

de compassion. Il me sembla qu'ils désiraient ardemment le consoler, et qu'ils priaient pour lui devant le trône de Dieu. Il y eut un moment de suspension, et comme un combat d'un instant entre la justice de Dieu et sa miséricorde ainsi que l'amour qui s'offrait en sacrifice. L'image de Dieu me fut montrée, non comme d'autres fois sur un trône, mais dans une forme lumineuse vaguement dessinée ; je vis la nature divine du Fils dans la personne de son Père, et se confondant, pour ainsi dire, avec elle ; je vis aussi la personne du Saint-Esprit qui procédait du Père et du Fils : elle était comme entre eux, et tout cela n'était pourtant qu'un seul Dieu ; mais ces choses sont inexprimables. J'avais plutôt une perception de formes idéales qu'une vision sensible et distincte ; il me sembla que la volonté divine du Christ se retirait dans le sein du Père, afin de laisser peser sur son humanité toutes ces souffrances, que la volonté humaine de Jésus priait avec angoisse le Père d'adoucir et d'alléger. Ainsi le Verbe uni à son Père décréta contre le Fils de l'homme ce que sa volonté humaine voulait éloigner de lui. Je vis cela dans le moment même où les anges, saisis de compassion, désiraient consoler Jésus ; et, en effet, il reçut en cet instant quelque soulagement. Mais bientôt toute consolation cessa, et les anges abandonnèrent le Seigneur, dont l'âme allait avoir à souffrir de nouvelles et non moins violentes angoisses.

Lorsque le Rédempteur voulut bien éprouver, comme un homme ordinaire, la répugnance de la nature humaine contre la douleur et la mort, lorsqu'il se chargea de surmonter ce dégoût qui fait partie de toute souffrance, il fut permis au tentateur de procéder avec lui comme avec tout homme qui veut se sacrifier pour une sainte cause. Dans la première agonie, Satan lui avait montré avec un insultant mépris toute l'énormité de la dette du péché qu'il voulait acquitter, et même il avait osé prétendre que la vie de Jésus n'était pas sans tache.

Dans la seconde agonie, les anges lui représentèrent dans toute leur étendue les souffrancs expiatoires qu'il devait endurer ; car il n'appartient pas à Satan de montrer que l'expiation est possible : le père du mensonge et du désespoir ne fait point connaître les œuvres de la miséricorde divine. Jésus ayant résisté victorieusement à tous ces combats par son entier abandon à la volonté de son Père céleste, un nouveau cercle d'effrayantes images vint l'assaillir. Il se fit cette question poignante que se pose, avant le sacrifice, tout homme qui se dévoue : Quel sera le fruit de ce sacrifice ? et le tableau du plus terrible avenir accabla son cœur plein d'amour.

Lorsque Dieu, dans l'Eden, eut envoyé le sommeil à Adam, il ouvrit son côté et prit une de ses côtes, dont il fit Eve, la première femme, la mère de tous les vivants ; puis il la mena devant Adam, et celui-ci dit : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair : l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux en une seule chair ». Ce fut là le mariage dont il est écrit : « Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Eglise ». Le Christ, le nouvel Adam, voulait aussi laisser venir sur lui le sommeil, celui de la mort sur la croix ; il voulait aussi laisser ouvrir son côté pour que la nouvelle Eve, sa fiancée virginale, l'Eglise, la mère de tous les vivants, en fût formée ; il voulait lui donner le sang de la rédemption, l'eau de la purification et son Esprit, les trois choses qui rendent témoignage sur la terre ; il voulait lui donner les sacrements, afin qu'elle fût une fiancée pure, sainte et sans tache ; il voulait être sa tête, nous devions être ses membres soumis à la tête, l'os de ses os, la chair de sa chair. En prenant la nature humaine afin de mourir pour nous, lui-même avait quitté son père et sa mère afin de s'attacher à sa fiancée, l'Eglise ; il est devenu une seule chair avec elle, en la nourrissant du Sacrement de l'autel, où il s'unit inces-

samment à nous. Il voulait demeurer sur la terre avec l'Eglise, sa fiancée, jusqu'à ce que nous fussions tous unis intimement à lui dans le ciel, et il a dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ». Afin de manifester son immense amour pour les pécheurs, et pour prendre sur lui les peines dues à tous leurs crimes, Jésus-Christ s'était fait homme et frère de ces mêmes pécheurs. Il avait vu avec une douleur mortelle l'énormité de cette dette, et l'immense étendue des souffrances expiatoires qu'il devait endurer, et pourtant il s'était abandonné comme victime à la volonté de son Père céleste ; mais à présent, il voyait les tentations, les outrages, les souffrances à venir de l'Eglise, sa fiancée, qu'il allait racheter au prix de son sang.

Devant l'âme de Jésus parut le triste spectacle de l'ingratitude des hommes ainsi que toutes les souffrances de ses apôtres, de ses disciples et de ses amis. Il vit l'Eglise d'abord si peu nombreuse, puis, dès qu'elle se fut accrue, envahie par les schismes et les hérésies, suites des vices qui avaient occasionné la première chute, à savoir : l'orgueil, la vanité, la désobéissance et l'idolâtrie de soi-même. Il vit la tiédeur, la perversité, la malice d'un nombre infini de chrétiens, les mensonges et les vaines subtilités des docteurs orgueilleux, les exécrables sacrilèges des mauvais prêtres, les suites funestes de tous ces actes ; l'abomination de la désolation dans le royaume de Dieu, dans le sanctuaire de cette humanité ingrate qu'il voulait racheter de son sang, au prix de souffrances indicibles.

Je vis les scandales de tous les siècles, depuis la fondation de l'Eglise jusqu'à la fin du monde, passer devant l'âme de Jésus dans une suite infinie de tableaux, et sous les formes les plus diverses : égarement d'imagination et d'esprit, exaltation fanatique, folie des faux prophètes, opiniâtreté des hérétiques. Les apostats, les présomptueux, les docteurs hétérodoxes, les réformateurs hypocrites, les corrupteurs et les corrompus l'ou-

trageaient et le tourmentaient comme ayant été mal crucifié, et n'ayant pas souffert ainsi qu'ils le voulaient et l'entendaient dans leurs interprétations orgueilleuses. Tous déchiraient et se partageaient entre eux la robe sans couture de son Eglise ; chacun voulait avoir le Sauveur sous une forme différente de celle sous laquelle il s'est donné à nous par amour. Beaucoup le maltraitaient, l'insultaient, le reniaient ; beaucoup, secouant la tête et haussant les épaules, passaient dédaigneusement devant lui, qui leur tendait les bras pour les sauver, et s'en allaient vers l'abîme, où ils étaient engloutis. Il en vit une infinité d'autres qui n'osaient pas le renier hautement, mais qui, semblables au lévite mentionné dans la parabole de l'Evangile, s'éloignaient avec dégoût des plaies de l'Eglise, dont ils étaient en partie les auteurs. Ils s'éloignaient de son épouse blessée, comme des enfants lâches et traîtres abandonnent leur mère au moment de la nuit, quand viennent les brigands et les meurtriers, auxquels leur inconduite a laissé la porte ouverte. Tous emportaient dans le désert leur butin, les vases d'or et les ornements précieux. Séparés de la vraie vigne, ils campaient au milieu des raisins sauvages, et, semblables à des troupeaux égarés conduits par des mercenaires dans de mauvais pâturages et livrés en proie aux loups, ils refusaient d'entrer dans le bercail du bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Ils erraient sans patrie dans le désert, et détournaient les yeux de la ville qui, bâtie sur la montagne, ne peut rester cachée. Ils étaient emportés par des tourbillons de sable, et ne voulaient pas voir la maison de sa fiancée, son Eglise, bâtie sur le roc, et auprès de laquelle il a promis de demeurer jusqu'à la fin des siècles. Ils refusaient d'entrer par la porte basse afin de ne pas baisser leur tête altière ; ils bâtissaient sur le sable des huttes mobiles où il n'y avait ni autel ni sacrifice ; ils avaient des girouettes sur leurs toits, et leurs doctrines changeaient au gré du vent ;

ils ne pouvaient s'entendre entre eux, et n'avaient jamais de position fixe ; ils détruisaient parfois leurs cabanes, et en lançaient les débris contre la pierre angulaire de l'Eglise, mais sans pouvoir l'ébranler. Malgré les ténèbres qui régnaient autour d'eux, ils refusaient d'aller vers la lumière placée sur le chandelier dans la maison de l'épouse ; et ils erraient les yeux fermés autour du jardin clos de l'Eglise, dont les parfums seuls leur conservaient encore un reste de vie. Ils tendaient les bras vers des fantômes, et suivaient les astres errants qui les conduisaient à des puits sans eau ; arrivés au bord de l'abîme, ils dédaignaient la voix de l'épouse qui les appelait, et ils riaient avec une pitié arrogante des serviteurs qui les invitaient au festin nuptial. Ils ne voulaient pas entrer dans le jardin, car ils craignaient les épines de la haie ; infatués d'eux-mêmes, n'ayant ni vin ni froment, ils étaient dévorés de soif et consumés par la faim ; aveuglés par leur orgueilleuse raison, ils déclaraient invisible l'Eglise du Verbe fait chair (1). Jésus les vit tous, et il pleura sur tous ; il voulut souffrir pour tous ceux qui refusaient de porter leur croix après lui dans la ville bâtie sur la montagne, et qui ne voulaient pas le voir dans sa fiancée, dans son Eglise fondée sur le roc, à laquelle il s'est donné lui-même dans le très saint Sacrement.

Tous ces tableaux épouvantables d'ingratitude et d'outrages concernant la passion douloureuse de mon céleste Epoux, passaient devant son âme avec une effrayante rapidité. Je vis Satan, sous les formes les plus hideuses et les plus variées, entraîner dans l'abîme des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et qui même avaient reçu l'extrême-onction. Le Sauveur vit avec une profonde douleur toute l'ingratitude, toute la corruption des premiers chrétiens, de ceux qui vinrent

(1) On voit qu'il s'agit ici des hérétiques, et spécialement de la grande hérésie du protestantisme, qui déclare, en effet, l'Eglise invisible.

ensuite, de ceux de notre époque et de ceux de l'avenir. La voix du tentateur répétait sans cesse : « Voilà les ingrats pour lesquels tu veux souffrir ! » Et l'âme du Fils de l'homme, à l'aspect de ces terribles apparitions, était accablée sous le poids d'une indicible angoisse. Jésus se tordait les mains ; souvent il tombait comme écrasé sur ses genoux, et sa volonté humaine luttait avec tant de force contre la répugnance à tant souffrir pour cette race ingrate, que la sueur, en larges gouttes de sang, coulait de son corps jusqu'à terre. Dans sa détresse, il regardait autour de lui comme pour chercher du secours, et il semblait prendre le ciel, la terre et les astres du firmament à témoin de ses souffrances. Je crus même l'entendre s'écrier : « Est-il possible de supporter une telle ingratitude ? Répondez-moi, je vous prends à témoin ». Alors la lune et les étoiles parurent s'approcher, et je vis à ce moment la clarté augmenter autour de lui.

Jésus, dans cette affreuse angoisse, fit entendre quelques cris douloureux. Les trois apôtres se réveillèrent ; ils prêtèrent l'oreille de son côté et voulaient aller le rejoindre ; mais Pierre retint Jean et Jacques, et dit : « Restez ; je vais aller vers lui ». Je le vis courir et entrer dans la grotte. A la vue du Seigneur plein d'épouvante et couvert de sang, il tressaillit d'effroi. « Maître, dit-il, qu'avez-vous ? » Jésus ne lui répondit pas, et ne parut même point faire attention à lui. Pierre revint vers les deux autres ; il leur dit que le Seigneur ne lui avait pas répondu, et qu'il ne faisait que gémir et soupirer. Leur tristesse alors augmenta ; ils voilèrent leur tête, s'assirent et prièrent en pleurant.

Je retournai vers mon céleste fiancé dans sa douloureuse agonie. L'effrayant tableau des ingratitudes et des outrages des hommes futurs dont il avait pris sur lui la dette, et pour lesquels il devait souffrir si cruellement, se déroulait devant lui avec une rapidité croissante et sous des aspects de plus en plus hideux. Il

luttait toujours contre la répugnance de sa volonté humaine à tant souffrir. Plusieurs fois je l'entendis s'écrier : « Mon Père, est-il possible de souffrir pour tous ces hommes-là ! Mon Père, que ce calice, s'il se peut, s'éloigne de moi ! cependant que votre volonté soit faite ».

Au milieu de toutes ces offenses envers la miséricorde divine, je voyais Satan s'agiter sous des formes qui variaient selon l'espèce du péché. Il apparaissait tantôt comme un grand homme noir ou sous la figure d'un tigre ; tantôt sous celles d'un loup, d'un renard, d'un dragon, d'un serpent. Ce n'était pas la forme même de ces animaux, mais seulement le trait saillant de leur nature : des types de destruction, d'abomination, de contradiction, de péché, enfin les formes mêmes du démon. Jésus voyait toutes ces images diaboliques tenter, séduire et dévorer ces âmes sans nombre qu'il voulait, en mourant sur la croix, délivrer du pouvoir de Satan. Au commencement, je vis plus rarement le serpent ; mais ensuite je le vis s'élancer sur Jésus et l'attaquer avec une violence extrême, à la tête d'une nombreuse armée d'hommes et de femmes appartenant à toutes les classes de la société. Munis de toute sorte d'armes et d'instruments, ils luttaient quelquefois les uns contre les autres, puis revenaient sur le Sauveur avec un acharnement épouvantable ; c'était un horrible spectacle. Ils l'insultaient, le frappaient, le perçaient, lui crachaient au visage et le couvraient d'ordures. Leurs armes, leurs glaives, leurs épieux s'élevaient et retombaient comme les fléaux d'une immense foule de batteurs en grange ; et tous ces hommes se déchaînaient contre le grain de froment céleste qui, tombé sur la terre, y est mort afin de nourrir éternellement les hommes du pain de la vie.

Au milieu de tous ces furieux, dont quelques-uns me paraissaient aveugles, Jésus était tout meurtri, comme si les coups l'eussent réellement blessé. Je le

vis chanceler de côté et d'autre ; à peine relevé, il retombait de nouveau. Le serpent, qui ne cessait d'exciter les siens contre Jésus, frappait de sa queue, déchirait, égorgeait et dévorait tous ceux qu'il avait renversés.

J'appris que cette multitude de furieux se composait de tous les impies, qui, chacun à sa manière, prodiguent leurs outrages à Jésus-Christ, réellement présent sous les espèces du pain et du vin dans la très sainte Eucharistie, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Je reconnus, parmi ces ennemis du Sauveur, toutes les espèces de profanateurs du très saint Sacrement, où il demeure personnellement présent au sein de l'Eglise catholique. Je vis avec horreur tous ces outrages, depuis la négligence, l'indifférence, l'omission, jusqu'au mépris, à l'abus et au sacrilège ; depuis l'adoration des idoles du monde, l'orgueil de la raison et la fausse science, jusqu'à l'hérésie, l'incrédulité, le fanatisme, la haine et la persécution. Je vis parmi ces hommes des aveugles, des perclus, des sourds, des muets et même des enfants : des aveugles qui ne voulaient pas voir la vérité, des perclus qui refusaient de la suivre, des sourds qui fermaient l'oreille à ses avertissements, des muets qui ne voulaient pas combattre pour elle avec le glaive de la parole, des enfants égarés par des parents et des maîtres mondains et impies, des enfants déjà tout remplis de désirs terrestres, enivrés d'une vaine science et insensibles aux choses divines. Parmi ces derniers, dont l'aspect m'affligea particulièrement, parce que Jésus aimait les enfants, je remarquai beaucoup d'enfants de chœur irrévérencieux, qui n'honoraient pas le Christ pendant la sainte messe, et je vis avec effroi que beaucoup de prêtres de tout rang, dont quelques-uns même se considéraient comme pleins de foi et de piété, maltraitaient aussi Jésus dans le saint Sacrement. La plupart croyaient à la présence réelle, et enseignaient ce mystère au peuple ; mais ils se

souciaient trop peu de l'honneur de son culte : ils négligeaient de soigner le palais, le trône, le siège du Dieu vivant, c'est-à-dire l'Eglise, l'autel, le tabernacle, le calice, l'ostensoir, les vases et les ornements sacrés. Ils laissaient tout se détériorer dans la poussière et la rouille, et le culte divin était sinon profané intérieurement, du moins déshonoré à l'extérieur. Tout cela ne venait pas de la pauvreté, mais de l'insouciance, de la paresse, de l'attachement aux choses de la terre, et parfois aussi de l'égoïsme et de la mort de l'âme, car je vis des négligences semblables dans des églises riches, ou du moins aisées. J'en vis en même temps d'autres où un luxe mondain et ridicule avait remplacé les ornements précieux et vénérables d'une époque plus pieuse. Je vis que souvent les plus pauvres étaient mieux logés dans leurs cabanes que le Maître du ciel et de la terre dans son Eglise. Ah ! combien cette inhospitalité contristait Jésus, qui s'est donné en nourriture à tous les hommes ! Certes, il n'est pas besoin d'être riche pour recevoir Celui qui récompense au centuple le verre d'eau donné au pauvre altéré ; mais lui, qui a soif de nous, n'a-t-il pas lieu de se plaindre quand le verre est souillé et l'eau corrompue ? Par suite de toutes ces négligences, les faibles étaient scandalisés, le sanctuaire déshonoré, l'Eglise abandonnée, les prêtres méprisés ; bientôt la malpropreté passait à l'intérieur : ils ne prenaient pas plus de soin pour purifier le tabernacle de leur cœur qu'ils n'en prenaient pour le tabernacle de l'autel. J'ai vu des prêtres et des évêques s'agiter pour plaire aux princes et aux grands du monde, et pour satisfaire à tous leurs caprices, tandis qu'ils laissaient le Roi du ciel et de la terre à leur porte, comme un Lazare sollicitant les miettes de leur amour, et ne recevant que de nouvelles blessures (1).

(1) Il est inutile de rappeler que ces tableaux représentent l'histoire du péché dans son ensemble, plutôt qu'une époque en particulier.

Quand je parlerais une année entière, je ne pourrais dire tous les affronts faits à Jésus, dans la sainte Eucharistie, que je connus de cette manière. J'en vis les auteurs assaillir le Seigneur par troupes, et le frapper de diverses armes, selon la diversité de leurs offenses. Je vis des clercs irrévérencieux, des prêtres légers ou sacrilèges, des communiants tièdes ou indignes, et beaucoup d'âmes pour lesquelles le mystère du Dieu vivant, source de toute bénédiction, s'était changé en malédiction. Je vis des guerriers furieux, serviteurs du démon, qui souillaient les vases sacrés, foulaient aux pieds la sainte hostie, ou la profanaient dans les mystères d'un culte infernal. Je vis un nombre infini de personnes séduites par le mauvais exemple et l'enseignement perfide des hérésiarques, cesser de croire à la présence réelle du Seigneur et de l'adorer dans l'Eucharistie. C'était un affreux spectacle que de voir ces hérésiarques arracher du cœur de Jésus une multitude innombrable de fidèles pour lesquels il avait répandu son sang : je voyais l'Eglise comme le corps de Jésus, et toutes ces familles, ces églises séparées, m'apparaissaient comme autant de lambeaux sanglants arrachés de son corps vivant. Ah ! de quels touchants regards il les suivait, en gémissant sur leur perte ! Lui qui, pour réunir en un seul corps, l'Eglise, les hommes divisés à l'infini, s'était donné en nourriture à tous dans le saint Sacrement, il se voyait déchiré dans le corps de son épouse : tels étaient les mauvais fruits de l'arbre du schisme. La table de l'union, le sacrement, gage suprême de sa tendresse et où il voulait demeurer à jamais avec les hommes, sous l'influence des faux docteurs, était devenu la borne de séparation, et les enfants de Dieu étaient obligés de se séparer des incrédules et des hérétiques pour ne point participer à leurs péchés. Je vis de cette manière des peuples entiers s'arracher au cœur de Jésus, et renoncer au trésor de grâces qu'il a confié à son Eglise. A la fin, je vis

tous ceux qui s'étaient séparés de l'Eglise plongés dans l'incrédulité, la superstition, l'hérésie, la fausse science, et, poussés par le serpent qui s'agitait au milieu d'eux, se réunir et se précipiter tous ensemble sur l'Eglise : c'était comme s'ils eussent déchiré les entrailles du Seigneur lui-même. Dans son angoisse, il voyait l'arbre du schisme, avec toutes ses branches et tous ses fruits, se multiplier à l'infini jusqu'à la consommation des siècles, lorsque le blé sera recueilli dans les greniers célestes, et la paille brûlée dans le feu qui ne s'éteint jamais.

Cette vision fut si horrible, si épouvantable, que mon fiancé céleste daigna m'apparaître, et mettre miséricordieusement sa main sur mon cœur, en me disant : « Personne n'a encore vu ces choses, et ton cœur se briserait de douleur si je ne le soutenais ».

Je vis le sang couler en larges gouttes sur le pâle visage du Seigneur ; ses cheveux collés ensemble se dressaient sur sa tête, et sa barbe était sanglante et en désordre. Après cette dernière vision, il sortit de la grotte et vint de nouveau vers les disciples. Il trébuchait à chaque pas, comme une homme courbé sous un lourd fardeau, ou dangereusement blessé et presque défaillant. Arrivé auprès des apôtres, il ne les trouva point couchés par terre, mais assis, la tête voilée et appuyée sur leurs genoux ; c'est une position que les Juifs prenaient souvent dans le deuil ou la prière. Accablés par la fatigue, la crainte et la tristesse, ils s'étaient endormis. Jésus s'approcha d'eux tremblant et gémissant ; ils se réveillèrent. Mais lorsqu'à la clarté de la lune ils le virent devant eux debout et courbé, avec son visage pâle, ensanglanté et sa chevelure en désordre, leurs yeux fatigués ne purent reconnaître leur maître si horriblement défiguré. Le voyant qui se tordait les mains, ils se levèrent, le reçurent dans leurs bras, et le soutinrent avec un empressement affectueux. Alors il leur dit avec une tristesse profonde qu'on le mettrait à

mort le lendemain, qu'on se saisirait de lui dans une heure pour le traîner devant le tribunal, qu'on le maltraiterait et l'outragerait, qu'on le flagellerait, et qu'enfin il serait mis à mort de la manière la plus cruelle; il les pria ensuite de consoler sa mère et Madeleine. Ils ne lui répondirent pas; ils étaient sans parole, tant son aspect et ses discours les avaient troublés et attristés : ils pensaient même qu'il était en délire. Lorsqu'il voulut retourner à la grotte, il n'eut pas la force de marcher, et je vis Jean et Jacques l'y conduire. Dès qu'il y fut entré, ils le quittèrent : il était environ onze heures et un quart.

CHAPITRE IV

Jésus ranimé par la vue de notre salut. — Vision de toute la Passion, qu'il accepte. — Troisième agonie.

Pendant cette agonie de Jésus, je vis la sainte Vierge, dans la maison de la mère de Marc, en proie à la plus cruelle douleur. Elle se trouvait, avec Madeleine et Marie mère de Marc, dans le jardin de la maison, courbée sur une pierre et affaissée sur ses genoux. Plusieurs fois elle perdit connaissance, car elle vit en esprit plusieurs choses de l'agonie de Jésus. Elle avait envoyé des messagers pour avoir de ses nouvelles. Cédant enfin à son inquiétude, elle se rendit, avec Madeleine et Salomé, jusqu'à la vallée de Josaphat. Sa tête était voilée; souvent elle étendait les bras vers le mont des Oliviers, car elle voyait en esprit Jésus baigné d'une sueur de sang, et elle semblait étendre les mains pour essuyer le visage du Seigneur. Lorsque la sainte Vierge fut prise de ces élancements de douleur en pensant à son fils, lui aussi pensa à sa mère avec émotion, et il regarda de son côté comme pour implorer son secours. Je vis cette mutuelle compassion sous la forme de rayons qui allaient de l'un à l'autre.

Jésus pensa aussi à Madeleine, et ressentit la douleur qui la déchirait. Il avait prié ses disciples de la consoler, parce qu'il savait qu'après sa mère nul ne l'aimait autant qu'elle, et que désormais elle lui serait toute dévouée et souffrirait beaucoup pour lui.

En ce moment, les huit apôtres se trouvaient ensemble dans le berceau de verdure du jardin de Gethsémani. Après s'être entretenus quelques instants, ils s'étaient endormis de nouveau ; ils étaient ébranlés et abattus par la tentation. Chacun d'eux avait cherché un lieu où il pût se réfugier, et tous se demandaient avec inquiétude : « Que ferons-nous quand on l'aura mis à mort ? Nous avons tout abandonné pour le suivre, nous avons mis toute notre confiance en lui, et le voilà maintenant si abattu, si brisé, qu'on ne peut recevoir de lui aucune consolation. » Les autres disciples avaient d'abord erré çà et là ; puis, apprenant que Jésus avait annoncé des périls imminents, ils s'étaient retiré pour la plupart à Bethphagé.

Je vis encore Jésus dans la grotte priant et luttant contre la répugnance de la nature humaine à souffrir. Épuisé et tout tremblant, il s'écria : « Mon Père ! si vous le voulez, éloignez ce calice de moi ! cependant que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. » Alors l'abîme s'ouvrit devant lui, et de son regard partirent des rayons de lumière qui le firent pénétrer jusqu'au fond des limbes. Il vit là Adam et Eve, les patriarches, les phophètes, les justes, les parents de sa mère et Jean-Baptiste qui soupiraient si ardemment après son arrivée, que son cœur aimant en fut soulagé et fortifié. Sa mort devait ouvrir le ciel à tous ces captifs qui languissaient dans la prison d'où il devait aller les retirer lui-même.

Après que Jésus eut considéré avec une profonde émotion ces justes de l'ancien monde, les anges lui firent voir la multitude innombrable des bienheureux futurs, qui, unissant leurs combats aux mérites de

sa passion, devaient par lui être admis au sein du Père céleste : c'était une vision ravissante et pleine de consolation. Les apôtres, les disciples, les vierges et les saintes femmes, tous les martyrs, les ermites et les confesseurs, les papes et les évêques, une multitude de religieux, tous les saints passèrent successivement sous les yeux du Seigneur, ornés de leurs vertus et de leurs souffrances. Tous portaient sur la tête des couronnes triomphales dont les fleurs variaient de forme, de couleur, de parfum et de vertu, selon la diversité des souffrances, des combats et des victoires qui leur avaient valu la gloire éternelle. Tous les mérites de leur vie et de leurs œuvres, la valeur de leurs luttes et de leurs victoires, l'éclat de leur triomphe provenaient uniquement de leur union aux mérites de Jésus-Christ. On ne saurait exprimer ce qu'il y avait de touchant dans la communion de tous ces saints, et dans l'accord unanime avec lequel ils puisaient à une seule et même source, le très saint Sacrement et la passion du Sauveur. Rien en eux n'était l'effet du hasard : leur conduite, leurs œuvres, leurs souffrances, leurs victoires, leur apparence et leur figure, toutes ces choses si diverses formaient une unité infinie où régnait l'harmonie la plus parfaite, et cette unité provenait de l'éclat qu'ils tiraient des rayons d'un soleil unique, la passion du Sauveur, du Verbe fait chair en qui était la vie, lumière des hommes qui luit dans les ténèbres, et que les ténèbres n'ont pas comprise.

C'était la communauté des saints futurs qui passait devant l'âme du Seigneur. Il se voyait ainsi placé entre le désir ardent des patriarches et la marche triomphale des bienheureux à venir, et ces deux troupes, en se complétant l'une l'autre, formaient autour du cœur aimant du Rédempteur comme une couronne de victoire. Ce touchant spectacle versa un peu de consolation dans le cœur du Seigneur, qui prenait sur

lui toutes les souffrances du monde. Ah ! il aimait tellement ses frères et ses créatures, qu'il aurait volontiers tout souffert pour sauver une seule âme. Comme ces visions se rapportaient à l'avenir, elles planaient à une certaine hauteur.

Mais bientôt ce consolant tableau disparut, et les anges lui montrèrent sa passion tout près de terre, parce qu'elle était proche. Je vis toutes les scènes s'en dérouler très distinctement devant lui, depuis le baiser de Judas jusqu'aux dernières paroles sur la croix. Je vis là tout ce que je vois dans mes contemplations sur la passion. La trahison de Judas, la fuite des disciples, les outrages prodigués chez Anne et Caïphe, le reniement de Pierre, le jugement de Pilate, les dérisions d'Hérode, la flagellation et le couronnement d'épines, la condamnation à mort, les chutes sous le fardeau de la croix, la rencontre de la très sainte Vierge, le suaire de Véronique, le crucifiement, les outrages des pharisiens, la douleur de Marie, de Madeleine et de Jean, le coup de lance dans le côté, en un mot toutes ses souffrances, jusque dans les moindres détails passèrent successivement sous ses yeux. Le Seigneur, dans son agonie, voyait tous les gestes, pénétrait tous les sentiments et entendait toutes les paroles de ceux qui devaient l'entourer pendant sa passion. Cependant par amour pour l'homme, il se soumit à subir tout cela. Ce qui l'affligeait le plus cruellement, c'était la nudité dans laquelle il devait paraître en expiation des impuretés de l'homme ; il demanda d'être délivré de ce supplice, et il fut exaucé ; car je vis, non pas un des bourreaux, mais un homme compatissant, lui apporter une ceinture dont il se couvrit. Jésus vit et ressentit aussi la douleur actuelle de sa mère, que la compassion avait fait tomber sans connaissance entre les bras de ses deux amies, au milieu de la vallée de Josaphat.

A la fin des visions de la passion, Jésus tomba sur

le visage comme un mourant. Les anges disparurent, les tableaux s'évanouirent ; la sueur de sang coula plus abondante, et je la vis traverser ses vêtements. Une profonde obscurité régnait dans la grotte. Je vis alors un ange descendre auprès de Jésus. Il était plus grand, plus distinct et plus semblable à un homme que ceux qui s'étaient montrés dans la vision précédente. Il était revêtu, comme un prêtre, d'une longue robe flottante, et portait dans ses mains un petit vase de la forme d'un calice. A l'ouverture de ce vase, je vis un corps de forme ovale de la grosseur d'une fève, et qui répandait une lueur rougeâtre. L'ange, toujours planant, étendit la main droite vers Jésus, et, le Sauveur s'étant relevé, il lui mit dans la bouche le corps brillant et le fit boire au calice lumineux, puis il disparut.

Après avoir librement accepté le calice de sa passion, Jésus recevait la force nécessaire pour l'épuiser. Il resta encore quelques instants dans la grotte, calme, serein, et rendant grâces à son Père céleste. Il était triste encore ; mais, réconforté surnaturellement, il retourna vers ses disciples sans crainte et sans angoisse. Il était pâle et défait, mais il marchait d'un pas ferme et assuré. Il avait essuyé son visage avec un suaire et remis en ordre ses cheveux qui pendaient, humides de sang, sur ses épaules.

Lorsque Jésus arriva auprès des apôtres, il les trouva, comme la première fois, endormis, couchés sur la terrasse et la tête voilée. Il leur dit : « Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous et priez ; l'heure est venue où le Fils de l'homme doit être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons ; celui qui doit me livrer approche : mieux vaudrait pour lui qu'il ne fût jamais né. » Les apôtres se levèrent tout effrayés, et regardèrent autour d'eux avec inquiétude. Dès qu'ils furent revenus à eux, Pierre dit avec ardeur : « Maître, je vais appeler les autres afin que nous vous dé-

fendions. » Mais Jésus leur montra, à quelque distance dans la vallée, de l'autre côté du Cédron, une grande troupe armée qui s'approchait avec des torches ; et il leur dit qu'un d'entre eux l'avait trahi. Il leur parla encore avec sérénité, leur recommanda de consoler sa mère, et dit : « Allons au-devant d'eux ; je vais me livrer sans résistance aux mains de mes ennemis. » Ensuite il sortit du jardin des Oliviers, et s'en fut à leur rencontre, avec les trois apôtres, sur le chemin qui séparait ce jardin de celui de Gethsémani.

La grotte dans laquelle Jésus avait prié aujourd'hui n'était pas celle où il avait coutume de prier sur le mont des Oliviers. Il se rendait d'ordinaire dans une grotte plus éloignée, où un jour, après avoir maudit le figuier stérile, il avait prié dans une grande tristesse, les bras en croix et appuyé contre le rocher.

Les traces de son corps et ses mains restèrent imprimées sur la pierre, et devinrent plus tard l'objet d'un culte ; mais on ne savait plus l'histoire de ce miracle. J'ai vu plusieurs fois de semblables empreintes laissées sur la pierre soit par les anciens prophètes, soit par Jésus, Marie ou quelques-uns des apôtres. Elles ne paraissaient pas profondes, mais semblables à celles qu'on laisserait en appuyant la main sur une pâte épaisse.

CHAPITRE V

Judas et sa troupe.

Judas n'avait pas prévu l'effet que sa trahison devait produire. En livrant son maître, il avait voulu gagner « le salaire de l'iniquité, » et se rendre agréable aux pharisiens. Il ne supposait pas qu'ils pousseraient leurs persécutions jusqu'au jugement et au crucifiement du Seigneur. L'argent seul préoccupait son esprit, et depuis

longtemps il s'était mis en rapport avec quelques intrigants pharisiens et saducéens, qui, par leurs flatteries, l'avaient excité à accomplir sa trahison. Il était las de la vie fatigante, errante et persécutée que menaient les apôtres. Depuis plusieurs mois, il avait préludé à son crime en volant les aumônes confiées à ses soins, et sa cupidité, irritée par la prodigalité de Madeleine lorsqu'elle oignit Jésus de parfums, mit enfin sa patience à bout. Il avait toujours espéré que Jésus établirait un royaume terrestre et qu'il y obtiendrait un emploi brillant et lucratif ; se voyant trompé dans ses espérances, il voulait amasser une fortune. Comme la persécution croissait toujours, il songea, avant l'approche du danger, à se mettre bien avec le grand prêtre et tous les plus puissants ennemis du Seigneur, dont le prestige l'éblouissait. Il se livrait de plus en plus à leurs affidés, qui le flattaient de toutes manières et lui disaient avec assurance que, quoi qu'il arrivât, on en finirait bientôt avec Jésus. Dans ces derniers jours, il s'était donné beaucoup de mouvement pour déterminer les princes des prêtres à agir. Ceux-ci ne voulaient pas encore accepter ses propositions, et ils le traitaient avec le plus grand mépris. Ils disaient qu'il n'y avait pas assez de temps avant la fête, et qu'ils ne voulaient point la troubler en provoquant un tumulte. Le sanhédrin cependant prêta quelque attention aux propositions de Judas. Après la réception sacrilège du sacrement, Satan s'était complètement emparé de lui, et il était parti pour consommer son crime. Il alla d'abord trouver les négociateurs qui l'avaient toujours flatté, et qui l'accueillirent encore avec une amitié feinte. Il en vint d'autres, parmi lesquels Caïphe et Anne ; ce dernier toutefois prit avec lui un ton hautain et railleur. Ils étaient irrésolus, et comptaient peu sur le succès, parce qu'ils ne se fiaient point à Judas.

Je vis alors l'enfer divisé : Satan voulait le crime des Juifs et la mort de Jésus l'homme innocent, le Sauveur

des pécheurs, le saint docteur, le juste qu'il haïssait ; mais il éprouvait aussi je ne sais quelle terreur à la pensée de la mort de ce héros si pur, qui ne voulait pas se sauver lui-même, et il lui enviait la gloire de sa mort imméritée. Je vis donc le démon, d'un côté, exciter la haine et la fureur des ennemis de Jésus, et, de l'autre, inspirer à quelques-uns d'entre eux la pensée que Judas était un infâme, un misérable, et qu'on ne pourrait pas terminer l'affaire avant la fête, ni réunir un nombre suffisant de témoins contre Jésus.

Ils discutèrent leurs opinions diverses sur la résolution à prendre, et dirent entre autres choses à Judas : « Pourrons-nous nous saisir de lui ? N'a-t-il point avec lui des hommes armés ? » L'infâme traître répondit : « Non, il est seul avec ses onze disciples, lui-même est tout abattu, et les onze sont tous des hommes sans courage. » Il ajouta qu'il fallait s'emparer maintenant de Jésus ou jamais, et qu'il ne voulait plus revenir auprès d'eux, parce qu'alors il ne pourrait plus le livrer ; car depuis plusieurs jours, et ce jour-là en particulier, les autres disciples et Jésus lui-même, avaient manifesté clairement qu'ils avaient sur lui des soupçons, et qu'ils le tueraient sans doute s'il retournait auprès d'eux. Il dit encore que s'ils n'arrêtaient pas Jésus immédiatement, il allait s'évader pour revenir bientôt avec toute une armée de partisans et se faire proclamer roi. Judas, par ses menaces, parvint à les décider. On accepta sa proposition et il reçut le salaire de son crime, les trente pièces d'argent. Ces pièces étaient oblongues, percées à l'une de leurs extrémités et attachés par des anneaux à une chaîne ; j'y vis empreints des caractères.

Judas, blessé du mépris qu'on lui témoignait, fut poussé par l'orgueil à leur offrir les trente pièces d'argent pour le temple, afin de se donner l'air d'un homme juste et désintéressé. Mais ils refusèrent de les accepter, parce qu'il n'était pas permis de mettre dans le trésor le prix du sang. Judas, qui regarda ce refus comme

une insulte, en fut exaspéré. La trahison portait déjà ses fruits, avant même qu'elle fût accomplie ; mais il s'était engagé trop avant, et ne pouvait plus se retirer. Ils le surveillèrent et ne le perdirent pas de vue qu'il ne leur eût exposé son plan pour prendre Jésus. Trois pharisiens l'accompagnèrent, lorsqu'il descendit dans une salle où se trouvaient des soldats du Temple qui n'étaient pas seulement des Juifs, mais des hommes de toute nation.

Lorsqu'ils se furent concertés et qu'on eut fait venir un nombre suffisant de soldats, Judas, accompagné d'un serviteur des pharisiens, courut d'abord au cénacle afin de leur faire savoir si Jésus y était encore ; il eût été facile de s'emparer de lui en occupant les portes. Il devait les en avertir par l'intermédiaire du serviteur.

Judas avait à peine reçu le prix de sa trahison, qu'un pharisien sortit et envoya sept esclaves chercher du bois pour préparer la croix dans le cas où le jugement aurait lieu ; car le lendemain on ne pourrait la terminer avant le commencement de la Pâque. La pièce principale de la croix avait été jadis un arbre de la vallée de Josaphat, planté près du torrent de Cédron ; plus tard l'arbre étant tombé en travers, servit de pont. Lorsque Néhémie enfouit le feu sacré et les saints vases du temple dans l'étang de Béthesda, cet arbre fut jeté par-dessus avec d'autres pièces de bois ; puis il en avait été retiré et mis de côté. La croix fut préparée d'une manière toute particulière, soit par l'effet du hasard, soit parce qu'on voulait se moquer de Jésus, ce soi-disant roi ; mais en réalité parce que Dieu voulait qu'il en fût ainsi.

Judas revint dire aux pharisiens que Jésus n'était plus au cénacle, ajoutant qu'il devait être sur le mont des Oliviers, où il avait coutume de se retirer pour la prière. Il leur demanda de ne faire partir avec lui qu'une troupe peu nombreuse, afin de ne pas éveiller les soupçons des disciples, qui se tenaient aux aguets et qui auraient pu exciter une sédition. Trois cents hommes

devaient occuper les portes et les rues du quartier d'Ophel, situé au midi du Temple, ainsi que la vallée de Millo jusqu'à la maison d'Anne sur le mont Sion, afin de lui envoyer du renfort, s'il en était besoin, au retour de l'expédition ; car, disait-il, toute la populace d'Ophel est très attachée à Jésus. Il leur dit qu'ils devaient user de précaution pour l'empêcher de s'échapper, car souvent, par des moyens magiques, il s'était rendu tout à coup invisible à ceux qui le poursuivaient, et s'était sauvé dans les montagnes. Il leur conseilla aussi de l'attacher avec une chaîne et d'avoir recours à certains procédés magiques pour l'empêcher de la briser. Les Juifs rejetèrent ses avis avec dédain. « Tu voudrais nous en faire accroire, mais si une fois nous le tenons, nous saurons bien le garder. »

Judas convint avec les Juifs d'entrer avec eux dans le jardin ; il embrasserait et saluerait Jésus comme s'il venait à lui en ami et en disciple ; et alors les soldats accourraient pour s'emparer de lui. Il voulait que ceux-ci eussent l'air d'être venus là par hasard et que lui-même parût n'être pour rien dans leur démarche ; ensuite il s'enfuirait avec les autres disciples. Il pensait aussi qu'un tumulte pourrait s'ensuivre, que les apôtres se défendraient peut-être, et qu'ainsi Jésus se déroberait comme il avait déjà fait plusieurs fois. Il s'abandonnait surtout à cette pensée lorsqu'il se sentait blessé du mépris et de la défiance des ennemis du Sauveur ; mais il n'éprouvait ni compassion pour Jésus ni repentir de son crime, car il était livré tout entier à Satan. Il ne voulait pas non plus que ceux qui l'accompagnaient portassent des liens et des cordes. Ils firent semblant d'acquiescer à sa demande ; mais au fond, on agissait avec lui comme un traître dont on se défie et qu'on repousse lorsqu'on s'en est servi. Les soldats reçurent l'ordre de surveiller Judas et de ne pas le perdre un instant de vue jusqu'à la prise de Jésus ; car, comme il avait reçu le prix de sa trahison, on pouvait craindre

qu'il ne s'en allât avec son argent, et qu'ainsi l'on ne pût prendre Jésus, ou qu'on en prît un autre à sa place. La troupe chargée d'arrêter le Seigneur se composait de vingt hommes, pris soit dans la garde du Temple, soit parmi les archers d'Anne et de Caïphe. Leur costume était à peu près semblable à celui des soldats romains. Ils avaient comme eux des morions et des courroies pendantes autour des cuisses ; ils s'en distinguaient surtout par la barbe, car les Romains qui habitaient Jérusalem n'en avaient que sur les joues, et leurs lèvres et leur menton étaient rasés. Tous les vingt étaient armés d'épées, quelques-uns même de piques. Ils portaient des lanternes et des torches, mais au moment de l'arrivée, ils n'avaient qu'une seule lanterne allumée. On voulut donner à Judas une escorte plus nombreuse, mais il objecta qu'elle serait trop facilement aperçue, puisque du mont des Oliviers on avait vue sur toute la vallée. Le gros de la troupe resta dans Ophel. et on plaça des postes en divers endroits de la ville et aux environs, afin d'empêcher tout rassemblement et toute tentative pour délivrer Jésus. Judas prit donc les devants avec les vingt soldats, mais on le fit suivre à quelque distance par quatre vils archers ou bourreaux qui portaient des cordes et des chaînes ; à quelques pas derrière ceux-ci venaient les six agents avec lesquels Judas était depuis longtemps en rapport : c'étaient un prêtre, confident d'Anne, un affidé de Caïphe, deux pharisiens et deux saducéens, courtisans, espions rusés d'Anne et de Caïphe, tous ennemis acharnés du Seigneur.

Les soldats se montrèrent fort complaisants envers Judas jusqu'à l'endroit où le chemin sépare le jardin des Oliviers de celui de Gethsémani : là ils ne voulurent plus le laisser aller seul en avant ; ils prirent un autre ton et disputèrent avec lui de la manière la plus insolente.

CHAPITRE VI

Arrestation de Jésus.

Jésus, accompagné des trois apôtres, sortit du jardin de Gethsémani, au moment même où Judas et sa troupe parurent à vingt pas de là, à l'entrée du chemin qui sépare les deux jardins. Judas voulait aller seul à la rencontre du Seigneur et l'aborder en ami ; de telle sorte que les soldats eussent l'air d'arriver comme à son insu ; mais ceux-ci l'arrêtèrent et lui dirent : « Non pas ainsi, camarade, tu ne nous échapperas point que nous n'ayons le Galiléen ; » puis, apercevant les huit apôtres qui accouraient au bruit, ils appelèrent à eux les quatre archers, malgré l'opposition et la colère de Judas. Lorsque Jésus et les trois apôtres aperçurent, à la lueur des torches, cette troupe armée, Pierre voulait se jeter sur eux : « Seigneur, dit-il, les huit sont là ; nous allons frapper de l'épée. » Mais Jésus lui dit de se tenir tranquille, et fit quelques pas en arrière jusqu'à un endroit couvert de gazon. Quatre disciples étaient sortis du jardin et demandaient ce qui arrivait. Judas voulut s'expliquer avec eux et chercher à s'en tirer à force de mensonges, mais les gardes ne le perdaient pas de vue. Ces quatre disciples étaient Jacques le Mineur, Philippe, Thomas et Nathanaël. Ce dernier, un fils du vieux Siméon et quelques autres étaient venus trouver les huit apôtres à Gethsémani, poussés par la curiosité et l'inquiétude, ou envoyés par les amis de Jésus pour avoir de ses nouvelles. Plusieurs autres disciples se tenaient aux aguets dans les environs, prêts à prendre la fuite.

Jésus s'avança vers la troupe et dit à haute et intelligible voix : « Qui cherchez-vous ? » Les chefs des soldats répondirent : « Jésus de Nazareth. » Jésus ajouta : « C'est moi. » Mais dès qu'il leur eut dit : C'est moi, ils

furent renversés et tombèrent par terre. Judas, qui se tenait à peu de distance, fut encore plus troublé. Il sembla vouloir s'approcher de Jésus. Alors le Seigneur leva la main et lui dit : « Mon ami, dans quel dessein es-tu venu ici ? » Judas, tout bouleversé, balbutia quelques paroles sur une commission dont il s'était acquitté. Jésus lui répondit, si je ne me trompe : « Il vaudrait mieux pour toi que tu ne fusses jamais né. » Cependant les soldats s'étaient relevés et se rapprochaient du Seigneur, attendant le signal du traître, le baiser qu'il devait donner à Jésus. Pierre et les autres disciples entourèrent Judas, l'appelant voleur et traître ; il chercha à se défendre en débitant des mensonges, mais il n'y réussit point, car l'empressement des soldats à le protéger contre les apôtres prouvait clairement sa trahison.

Jésus dit encore une fois aux soldats : « Qui cherchez-vous ? » ils répondirent : « Jésus de Nazareth. » Il reprit : « Je vous ai dit que c'est moi. Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » A ces mots, les soldats tombèrent une seconde fois, comme des hommes frappés d'épilepsie, tandis que les apôtres exaspérés se pressaient autour de Judas. Jésus dit aux soldats : « Relevez-vous ! » Ils se relevèrent, saisis d'effroi. Judas se débattait avec les apôtres ; les soldats le dégagèrent de leurs mains et le sommèrent avec menaces de donner le signal convenu. Alors, s'approchant de Jésus, il dit : « Je vous salue, Maître ; » et il le baisa. Mais Jésus lui dit : « Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! » Alors les soldats entourèrent Jésus et les archers mirent la main sur lui. Judas voulut s'enfuir, mais les apôtres le retinrent, et s'avancèrent vers les soldats en criant : « Seigneur, devons-nous frapper de l'épée ? » Pierre, plus ardent que les autres, tira l'épée et, frappant Malchus, serviteur du grand prêtre, lui coupa l'oreille. Malchus tomba à terre : la confusion fut alors extrême.

Les archers avaient saisi Jésus et voulaient l'enchaîner ; les soldats l'entouraient d'un peu plus loin, et c'était au milieu d'eux que Pierre avait frappé Malchus. D'autres soldats étaient occupés à repousser les disciples qui s'approchaient, ou à poursuivre ceux qui prenaient la fuite. Quatre disciples se montraient dans le lointain. Les soldats n'étaient pas remis de la frayeur de leur chute, et d'ailleurs ils n'osaient guère s'écarter pour ne pas affaiblir la troupe qui entourait Jésus. Judas, qui s'était enfui après avoir donné le baiser de la trahison, fut arrêté à quelque distance par quelques-uns des disciples qui l'accablaient de reproches ; mais les six pharisiens le délivrèrent encore de leurs mains, et les quatre archers s'occupèrent d'enchaîner le Seigneur.

Tel était l'état des choses lorsque Pierre renversa Malchus, et Jésus lui dit aussitôt : « Pierre, remets ton épée dans le fourreau ; car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverra pas à l'heure même plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures, puisqu'il en doit être ainsi ? » Puis il dit : « Laissez-moi guérir cet homme ; » et, s'étant approché de Malchus, il pria, et en le touchant il guérit son oreille. Les six pharisiens l'insultaient, disant aux soldats et aux archers qui l'avaient entouré : « Il est intimement lié avec Satan ; c'est grâce à ses enchantements que l'oreille a paru coupée et qu'elle est guérie. »

Alors Jésus prenant la parole, leur dit : « Vous êtes sortis comme pour saisir un voleur, avec des épées et des bâtons. Lorsque j'étais avec vous tous les jours dans le temple, vous n'avez pas mis la main sur moi ; mais votre heure et la puissance des ténèbres est venue ». Ils ordonnèrent de le lier, et se mirent à l'insulter en disant : « Tu n'as pas pu nous renverser avec tes sortilèges ! » J'ai oublié la réponse de Jésus. Alors les

disciples, l'abandonnant, s'enfuirent tous. Les six pharisiens et les quatre archers n'étaient pas tombés, et ne s'étaient par conséquent point relevés. Il me fut révélé que la cause en était parce qu'ils se trouvaient entièrement dans les liens du démon, aussi bien que Judas, qui ne tomba pas non plus, quoiqu'il fût tout près des soldats. Tous ceux qui tombèrent et se relevèrent se convertirent plus tard et devinrent chrétiens : leur chute et leur redressement symbolisaient leur conversion. D'ailleurs les soldats avaient seulement entouré Jésus sans mettre la main sur lui ; pour Malchus, il se convertit aussitôt après sa guérison, et, durant la passion, il porta souvent des nouvelles à Marie et aux amis de Jésus.

Tandis que les pharisiens continuaient leurs insultes, les archers garrottèrent Jésus avec une dureté et une brutalité de bourreaux. Ces hommes étaient des païens de la dernière classe : ils avaient le cou nu ainsi que les bras et les jambes ; ils étaient petits, robustes et agiles ; leur teint était rougeâtre : ils ressemblaient aux esclaves égyptiens.

Ils lièrent les mains de Jésus de la manière la plus cruelle, avec des cordes neuves et très dures ; ils lui attachèrent le poignet de la main droite au-dessous du coude du bras gauche, et le poignet de la gauche au-dessous du bras droit. Ils lui passèrent autour du corps une ceinture hérissée de pointes, et y assujettirent ses mains avec des liens d'osier. Ils lui mirent autour du cou un collier garni aussi de pointes ; de là partaient deux courroies croisées sur la poitrine comme une étole, et étroitement serrées à la ceinture. A cette ceinture, ils attachèrent quatre longues cordes, au moyen desquelles ces méchants tiraillaient le Seigneur dans tous les sens.

Ils allumèrent encore un grand nombre de torches, puis l'affreux cortège se mit en marche. En avant, marchaient dix soldats ; ensuite venaient les archers qui

traînaient Jésus avec les cordes, puis les pharisiens qui ne cessaient de l'insulter : le reste de la garde fermait la marche. Les disciples s'enfuyaient de tous côtés, poussant des lamentations et comme hors d'eux-mêmes ; Jean seul suivait Jésus, et les pharisiens ordonnèrent aux soldats de se saisir de ce jeune homme. Aussitôt quelques-uns se retournèrent et mirent la main sur lui ; mais il laissa entre leurs mains son suaire et s'enfuit du milieu d'eux. Il avait quitté son manteau et n'était revêtu que de sa tunique, afin de pouvoir plus facilement prendre la fuite.

Les archers tourmentaient Jésus avec un raffinement de cruauté ; ils le faisaient surtout pour complaire aux pharisiens, qui étaient pleins de haine et de fiel contre le Seigneur. Ils le menaient par les chemins les plus mauvais, sur les cailloux, dans la boue, et tiraient les cordes avec violence. Ils avaient à la main d'autres cordes à nœuds avec lesquelles ils le frappaient comme un boucher frappe les animaux qu'il conduit à la boucherie ; en même temps, ils l'accablaient de moqueries et d'insultes tellement ignobles, que la langue se refuse à reproduire leurs paroles.

Jésus était pieds nus ; outre une sorte de scapulaire formé de deux pièces d'étoffe, reliées l'une à l'autre sur les épaules par des cordons et qui couvraient le dos et la poitrine, il portait une tunique de laine sans couture avec un manteau par-dessus. Les Juifs faisaient aussi usage d'une ceinture, à laquelle étaient attachées quatre bandes d'étoffe dont ils s'enveloppaient les jambes, de façon à former des haut-de-chausses. J'ai oublié de dire que, lors de l'arrestation de Jésus, ses ennemis n'exhibèrent aucun mandat d'arrêt ; on le traita comme s'il eût été hors la loi.

Le cortège marchait à pas précipités. Après avoir quitté le chemin qui séparait le jardin des Oliviers de celui de Gethsémani, il tourna à l'est et arriva bientôt à un pont jeté sur le torrent du Cédron. Ce pont était

très long, et s'étendait au delà du lit du ruisseau par-dessus quelques inégalités du terrain. Avant qu'on y fut arrivé, j'avais déjà vu le Sauveur deux fois jeté à terre par les violentes secousses que lui donnaient les archers. Parvenus au milieu du pont, ils ne mirent plus de bornes à leurs cruautés : ils précipitèrent de toute cette hauteur dans le torrent le Seigneur ainsi enchaîné, lui disant de s'y désaltérer tout à son aise. Sans une assistance divine, cette chute lui eût ôté la vie. Il tomba sur les genoux, puis sur la face, qui se serait brisée contre les rochers à peine couverts d'un peu d'eau, s'il ne l'avait garantie de ses deux mains liées ensemble. Elles s'étaient détachées de la ceinture; je ne sais si ce fut par le secours d'en haut ou parce que les archers les avaient déliées. La trace de ses genoux, de ses pieds, de ses coudes et de ses mains resta imprimée sur le rocher ; et cette miraculeuse empreinte fut dans la suite honorée par les chrétiens. Ainsi les pierres elles-mêmes étaient moins dures et plus croyantes que le cœur des hommes, et rendaient témoignage, à cette heure terrible, de l'impression que faisait sur elles la vérité !

Jésus n'avait pas encore apaisé la soif cruelle que lui avait causée son agonie au jardin des Oliviers ; mais je le vis boire alors de l'eau du Cédron, et je l'entendis dire qu'à cette heure s'accomplissait la prédiction du psaume : « Il boira dans le chemin de l'eau du torrent » (*Ps. 109.*)

Les archers restés sur le pont tenaient toujours Jésus attaché au bout de leurs cordes. Comme ils ne pouvaient pas le faire remonter, à cause d'un parapet assez élevé qui bordait l'autre rive, ils revinrent sur leurs pas, faisant de nouveau traverser à Jésus tout le lit du ruisseau ; puis, étant descendus, ils le traînèrent avec leurs cordes jusque sur le bord. Alors ces misérables le poussèrent sur le pont, au milieu des insultes, des imprécations et des coups. Sa longue tuni-

que de laine, appesantie par l'eau, était collée à ses membres ; il pouvait à peine marcher, et, parvenu de l'autre côté du pont, il tomba encore par terre. Ils le relevèrent violemment, le frappant avec leurs cordes, et rattachèrent à la ceinture sa robe humide : c'était, disaient-ils, sa toilette pour le repas pascal.

Il n'était pas encore minuit lorsque je vis Jésus, sur la rive opposée du Cédron, traîné inhumainement par les quatre archers au milieu d'un étroit sentier, parmi les pierres, les cailloux, les chardons et les ronces. Les six pharisiens marchaient à ses côtés, partout où le chemin pouvait s'y prêter, et avec leurs bâtons ils le poussaient, le piquaient ou le frappaient. En voyant ses pieds nus déchirés par les cailloux et les ronces, ils l'accablaient de leurs moqueries : « Son précurseur, Jean-Baptiste, disait l'un, ne lui a pas préparé ici un bon chemin. » — « La parole de Malachie : « J'en« voie mon ange devant toi pour te préparer la voie », s'applique mal ici », disait un autre ; et un troisième : « Pourquoi ne ressuscite-t-il pas son précurseur, afin qu'il redresse son chemin ? » Ces sarcasmes, qui excitaient parmi eux des rires effrontés, étaient comme autant d'aiguillons pour les archers qui aussitôt redoublaient leurs cruautés envers Jésus.

Bientôt ils remarquèrent que plusieurs personnes se montraient çà et là dans le lointain ; en effet, le bruit de l'arrestation du Seigneur avait amené de Bethphagé et d'autres endroits plusieurs disciples qui voulaient savoir ce qui arrivait à leur maître. Alors, les ennemis de Jésus, craignant qu'on ne vînt les attaquer pour délivrer leur prisonnier, donnèrent, comme ils en étaient convenus, aux troupes qui occupaient Ophel, le signal de leur envoyer du renfort. Aussitôt je vis sortir de la porte de la ville une troupe de cinquante soldats ; plusieurs avaient des torches à la main. Ils étaient effrontés, pétulants, et poussaient des cris pour annoncer leur arrivée et féliciter leurs camarades de leur vic-

toire. Au moment où ils se joignirent à l'escorte de Jésus, je vis Malchus et plusieurs autres profiter du tumulte qui s'éleva à leur approche pour s'éloigner furtivement de l'arrière-garde, et s'enfuir vers le mont des Oliviers.

Quand cette troupe sortit d'Ophel avec les torches allumées, les disciples qui erraient dans le lointain autour de l'escorte se dispersèrent. La sainte Vierge, cédant à ses vives inquiétudes, s'était rendue dans la vallée de Josaphat. Marthe, Madeleine, Marie Cléophas, Marie Salomé, Marie mère de Marc, Suzanne, Jeanne Chusa, Véronique, Salomé, Lazare, Jean-Marc, le fils de Véronique et le fils de Siméon l'accompagnaient. Lorsqu'on entendit les cris et qu'on aperçut les torches des deux troupes qui se réunissaient, la sainte Vierge perdit connaissance. Alors les saintes femmes se retirèrent avec elle, et la ramenèrent dans la maison de Marie mère de Marc.

Les cinquante soldats avaient été détachés d'une troupe de trois cents hommes qui occupait Ophel ; car le traître Judas avait fait savoir aux prêtres que les habitants d'Ophel, pour la plupart pauvres ouvriers, porteurs d'eau et de bois au service du Temple, étaient les partisans les plus zélés du Seigneur : il était à craindre qu'ils ne tentassent de le délivrer. Le traître savait bien que Jésus avait enseigné, consolé, secouru et guéri un grand nombre de ces malheureux. C'était aussi à Ophel qu'il avait guéri un grand nombre d'ouvriers blessés par la chute de la tour de Siloé. Après la Pentecôte, la plupart se réunirent à la communauté chrétienne.

Réveillés par le bruit que faisaient les soldats, les bons habitants d'Ophel sortirent de leurs maisons, et coururent dans les rues et aux portes de la ville pour savoir ce qui arrivait. Mais les soldats, vils affranchis pour la plupart, les repoussèrent avec brutalité dans leurs maisons en criant : « Jésus, le malfaiteur, votre

faux prophète, vient d'être arrêté ; le grand prêtre va mettre ordre à ses menées ; il n'échappera pas à la croix. » Aussitôt, dans la ville entière, on n'entendit que gémissements et lamentations. Ces pauvres gens, hommes et femmes, couraient çà et là en sanglotant, ou se jetaient à genoux en criant vers le ciel et en exaltant les bienfaits de Jésus. Mais les soldats les frappaient et les forçaient de rentrer dans leurs demeures, disant : « Voici bien la preuve que c'était un agitateur du peuple ». Néanmoins, de peur de provoquer une sédition par de trop grandes violences, ils se bornaient à les écarter du chemin par où devait passer Jésus.

Cependant le triste cortège qui maltraitait ainsi le Seigneur approchait de la porte d'Ophel. Jésus était de nouveau tombé par terre ; il semblait ne pouvoir plus marcher. Profitant de cette circonstance, un soldat compatissant dit aux autres : « Vous voyez bien que ce pauvre homme ne peut aller plus loin. Si nous voulons l'amener vivant aux princes des prêtres, desserrons un peu les cordes qui lient ses mains, afin qu'il puisse au moins s'appuyer en tombant. » Le cortège s'arrêta un instant, et les archers relâchèrent ses liens ; alors un autre soldat miséricordieux lui donna à boire un peu d'eau qu'il avait puisée à une fontaine voisine. Jésus le remercia en citant un passage des prophètes où il est parlé de source d'eau vive ; mais les pharisiens se moquèrent de lui, l'accusant de vanterie et de blasphème ; ils lui dirent de cesser ces vains discours, ajoutant qu'il n'aurait plus désormais à abreuver ni homme ni bête. Il me fut révélé que les deux soldats compatissants reçurent la grâce d'une illumination intérieure. Ils se convertirent avant la mort de Jésus, et entrèrent plus tard dans l'Eglise.

Le cortège se remit en marche, et, gravissant une colline sans discontinuer ses mauvais traitements, il arriva à la porte d'Ophel. Les habitants l'accueillirent avec des cris de douleur qui fendaient l'âme. Les sol-

dats avaient beaucoup de peine à refouler la multitude d'hommes et de femmes qui se pressaient de tous côtés. Ils se jetaient à genoux, et criaient en étendant les mains : « Délivrez-nous cet homme ! délivrez-nous cet homme ! Qui nous secourra, qui nous consolera et nous guérira désormais ? Délivrez-nous cet homme ! » C'était un spectacle navrant de voir le Seigneur pâle, défiguré, meurtri, la chevelure en désordre, la robe couverte de boue. traîné avec des cordes, poussé à coups de bâtons, comme un animal qu'on va immoler, par des archers demi-nus et des soldats insolents, à travers la foule gémissante des habitants d'Ophel, qui tendaient vers lui des mains qu'il avait guéries de la paralysie, l'imploraient avec la voix qu'il leur avait rendue, le suivaient de leurs yeux baignés de larmes auxquels il avait donné la lumière.

Déjà, dans la vallée du Cédron, beaucoup de gens de la populace envoyés par les ennemis du Seigneur, s'étaient joints à l'escorte ; excités par les soldats, ils se mirent à accabler d'insultes les bons habitants d'Ophel. Après avoir traversé plusieurs rues, le cortège tourna un peu au midi, monta vers Sion, et arriva à la maison d'Anne. Sur tout ce chemin on ne cessa d'insulter et de maltraiter Jésus ; la canaille nombreuse qui sortait de la ville était pour l'infâme escorte l'occasion d'un redoublement de cruautés. Depuis le mont des Oliviers jusqu'à la maison d'Anne, Jésus tomba sept fois.

Les habitants d'Ophel étaient encore pleins de douleur et d'effroi, lorsqu'un incident nouveau vint augmenter leur compassion. Les saintes femmes reconduisaient la très sainte Vierge à travers Ophel, vers la maison de Marie mère de Marc, située au pied de la montagne de Sion. A la vue de cette pauvre mère, ce bon peuple, touché de commisération, recommença à gémir et à se lamenter ; il se pressait tellement autour de Marie, qu'elle était presque portée par la foule.

Marie était muette de douleur. Entrée dans la demeure

de la mère de Marc, elle n'ouvrit la bouche qu'à l'arrivée de Jean. Marie interrogea le disciple, puis elle éclata en sanglots. Celui-ci lui raconta tout ce qui s'était passé depuis la sortie du cénacle.

Pierre et Jean avaient suivi Jésus de loin ; mais à peine le cortège fut-il entré dans la ville, que les deux apôtres se rendirent en toute hâte chez quelques serviteurs des princes des prêtres connus de Jean, afin de pouvoir entrer dans la cour des princes des prêtres, où l'on venait de conduire leur maître. Ces serviteurs étaient des messagers de chancellerie, qui devaient parcourir toute la ville afin d'éveiller et de convoquer les anciens et les magistrats du temple. Ils voulurent bien accéder à leur demande, mais ne trouvèrent pas d'autre moyen que de les revêtir de manteaux de messagers, et de leur donner à porter des invitations. A la faveur de ce déguisement, ils pourraient pénétrer dans le tribunal de Caïphe, où on ne laissait entrer que des gens soudoyés, des soldats et des faux témoins, à l'exclusion de toute autre personne. Comme Nicodème, Joseph d'Arimathie et quelques autres amis de Jésus étaient membres du conseil, les deux apôtres se chargèrent de les convoquer ; les pharisiens sans doute eussent été bien aises, sous prétexte d'oubli, de ne pas les avertir. Pendant ce temps, poussé et aiguillonné par Satan, Judas errait comme un criminel insensé, à travers les précipices remplis d'immondices et de décombres qui bornent au midi Jérusalem.

CHAPITRE VII

Coup d'œil sur Jérusalem.

Anne et Caïphe avaient été immédiatement informés de l'arrestation de Jésus ; un grand mouvement se faisait autour d'eux. Les salles du tribunal étaient éclairées,

et les portes gardées par des soldats ; les messagers parcouraient la ville pour convoquer les scribes, les anciens et tous les membres du grand conseil. Beaucoup d'entre eux étaient d'ailleurs restés chez Caïphe après la trahison de Judas, pour en attendre l'issue. Comme les pharisiens, les sadducéens et les hérodiens de tout le pays se trouvaient réunis à Jérusalem pour la fête, c'était avec eux que les membres du sanhédrin avaient concerté leur dessein de s'emparer de Jésus. Les princes des prêtres convoquèrent donc tous ceux qui s'étaient montrés les ennemis les plus acharnés du Seigneur, leur ordonnant de recueillir et d'apporter au tribunal tout ce qu'ils pourraient trouver de preuves et de témoignages contre lui. Jérusalem réunissait en outre à ce moment beaucoup d'autres méchants hommes de Nazareth, de Capharnaüm, de Thirza, de Gabara, de Jotapat, de Silo, etc., que Jésus avait souvent confondus, devant le peuple, en leur disant la vérité en face. Poussés par la haine et la colère, ils cherchaient, chacun parmi les gens de son pays, quelques misérables qu'ils pussent gagner, à prix d'argent, pour déposer contre Jésus.

Tous les ennemis du Sauveur se dirigeaient donc les uns après les autres vers le tribunal de Caïphe, conduits par les pharisiens, les scribes et leurs adeptes de Jérusalem. Parmi cette foule, on remarquait beaucoup de marchands que Jésus avait chassés du Temple, beaucoup de docteurs orgueilleux qu'il avait publiquement réduits au silence, et peut-être quelques-uns de ceux qui n'avaient pu lui pardonner de les avoir confondus et convaincus d'erreur, lorsqu'il alla au Temple à l'âge de douze ans. A tant d'ennemis se joignaient encore des pécheurs impénitents qu'il avait refusé de guérir ; des pécheurs retombés qui étaient redevenus malades ; de jeunes présomptueux qu'il n'avait pas voulu admettre au nombre de ses disciples ; d'avides héritiers irrités de ce qu'il avait fait donner aux pauvres des biens sur lesquels ils comptaient, ou guéri les personnes dont ils

attendaient la succession ; des débauchés dont il avait converti les compagnons de plaisir, ou ramené les victimes à la vertu ; de vils flatteurs des mauvaises passions d'autrui ; enfin beaucoup d'autres suppôts de Satan, ennemis jurés de toute sainteté, et plus encore du Saint des saints. Toute cette écume du peuple juif, soulevée par les principaux ennemis du Sauveur, s'était mise peu à peu en mouvement, et refluait de tous côtés vers le palais de Caïphe, afin d'accuser faussement de tous les crimes le véritable Agneau sans tache qui ôte le péché du monde, et pour le souiller de leurs œuvres, qu'il a, en effet, prises sur lui, portées et expiées.

Pendant que cette foule impure s'ameutait ainsi, beaucoup d'amis de Jésus étaient saisis d'inquiétude et de tristesse. Ignorant la cause de ce mouvement mystérieux, ils erraient çà et là pour avoir des nouvelles. S'ils exprimaient leur compassion, on les chassait ; s'ils se taisaient, on leur faisait mauvais visage. D'autres, faibles et indécis quoique bien intentionnés, tombaient en tentation, se décourageaient et chancelaient dans leur foi. Le nombre de ceux qui restaient fidèles n'était pas grand. Il en était alors comme de nos jours, où l'on veut bien être chrétien quand la religion est en honneur, mais où l'on rougit de la croix lorsqu'elle est méprisée. Toutefois il y en eut plusieurs qui, dès le commencement, furent vivement touchés en voyant le Seigneur endurer sans se plaindre tant de cruautés, et qui se retirèrent silencieux et découragés.

Les cérémonies religieuses et les préparatifs de la fête étaient terminés, et les habitants de la grande ville dormaient déjà d'un profond sommeil, quand la nouvelle de l'arrestation de Jésus réveilla tous les amis et les ennemis du Seigneur. De tous les points de la ville, les personnes convoquées par les messagers des prêtres se mettent en mouvement ; elles s'avancent, à la clarté de la lune ou à la lueur des torches, à travers les rues sombres et désertes, car presque toutes les maisons ont

leurs fenêtres et leurs sorties sur des cours intérieures. Tous montent vers le quartier de Sion où brillent des flambeaux et où des cris retentissent. On entend çà et là frapper aux portes pour éveiller ceux qui dorment ; de toutes les parties de la ville s'élève le bruit confus de la foule agitée. On ouvre à ceux qui frappent. Des curieux et des serviteurs suivent les personnages convoqués, pour voir ce qui va se passer et pour en rapporter des nouvelles à ceux qui restent. On entend verrouiller et barricader beaucoup de portes, dans la crainte d'un soulèvement populaire. Les passants sont arrêtés et questionnés. Mille propos malveillants circulent : « Lazare et ses sœurs vont voir avec qui ils se sont liés ; Jeanne Chusa, Suzanne, Salomé et la mère de Marc se repentiront, mais trop tard, de leur dévouement ; Séraphia sera obligée de s'humilier devant son mari, Sirach, qui lui a si souvent reproché ses rapports avec le Galiléen. Les adhérents de ce perturbateur, de ce fanatique, regardaient en pitié tous ceux qui ne partageaient pas leurs opinions, et maintenant plus d'un ne sait où se cacher. On ne jettera plus sous les pieds de sa monture des vêtements et des branches de palmier. Ces hypocrites, qui veulent toujours paraître meilleurs que les autres, méritent bien qu'on leur fasse subir un interrogatoire, car ils vont se trouver tous compromis dans l'affaire de ce Galiléen, affaire plus grave qu'on n'aurait pu le croire. Du reste tout va s'éclaircir maintenant, etc. »

Ainsi parlent beaucoup de gens exaspérés contre les familles dévouées à Jésus, et particulièrement contre les saintes femmes qui, dès le commencement, lui ont publiquement rendu témoignage. En plusieurs lieux cependant, la nouvelle est reçue avec plus de sympathie. Quelques-uns sont tout saisis, d'autres gémissent en silence, ou cherchent pour épancher leur cœur un ami qui partage leurs sentiments. Il en est peu qui expriment ouvertement leur compassion pour Jésus.

Toute la ville cependant n'est pas réveillée ; on ne l'est que dans les endroits où les messagers portent les convocations, et où les pharisiens vont chercher leurs faux témoins. Il semble qu'on voit jaillir de tous côtés dans Jérusalem des étincelles de colère et de haine, qui, parcourant les rues, se joignent les unes aux autres pour se précipiter vers Sion, sur la maison de Caïphe, comme un sombre fleuve de feu.

Les soldats romains ne prennent aucune part à l'événement. Mais leurs cohortes se rassemblent et leurs postes sont renforcés. Ils observent attentivement tout ce qui passe. Ils sont toujours ainsi aux aguets, au temps des fêtes de Pâques, à cause de l'immense affluence des étrangers. Les Juifs évitent les abords de leur corps de garde, parce que les pharisiens sont humiliés d'être contraints de répondre à leur appel. Les princes des prêtres n'ont pas manqué de faire savoir à Pilate la raison pour laquelle ils ont fait occuper Ophel et une partie de Sion par des soldats. Il existe entre eux une défiance réciproque. Pilate ne dort pas. Il reçoit des rapports et donne des ordres. Sa femme est couchée ; elle dort d'un sommeil profond et agité ; on l'entend gémir et soupirer, comme sous l'impression d'un songe pénible.

En aucune partie de la ville on ne témoigne une aussi touchante sympathie pour Jésus que sur la colline d'Ophel, parmi les journaliers et les pauvres serviteurs du Temple. Réveillés subitement au milieu du silence de la nuit, ils avaient été saisis d'effroi en apprenant la terrible nouvelle. Peu après ils voyaient passer devant eux, comme dans une horrible apparition nocturne, leur saint Maître, leur bienfaiteur, Celui qui les avait nourris et guéris, tout défiguré par les mauvais traitements. Enfin leur compassion venait de se raviver encore à la vue de la douloureuse mère de Jésus, entourée des saintes femmes. Ah ! c'est un triste spectacle de voir Marie et ses amies, pleines de crainte et d'angoisses, parcourir

ainsi les rues au milieu de la nuit. Tantôt elles sont obligées de se cacher, dans quelque coin obscur, à l'approche d'une troupe effrontée; tantôt on les insulte comme des femmes de mauvaise vie ; souvent encore elles entendent des propos pleins d'une maligne joie contre Jésus, rarement une parole de compassion pour lui. Enfin, arrivées à leur asile, elles tombent épuisées ; elles pleurent en se tordant les mains ; unies dans la même désolation, elles se jettent dans les bras l'une de l'autre ; ou bien elles vont s'asseoir solitaires, la tête couverte de leur voile et appuyée sur leurs genoux. On frappe à la porte ; sans rien répondre, elles prêtent l'oreille avec anxiété ; on frappe doucement et timidement : ce n'est pas un ennemi qui frappe ainsi ; elles ouvrent en tremblant : c'est un ami ou le messager d'un ami de leur Maître. Elles se pressent autour de lui en le questionnant, et entendent le récit de douleurs nouvelles. Ne pouvant rester en repos, bientôt elles reprennent leur course afin d'apprendre quelque chose, et toujours elles reviennent avec un redoublement de tristesse.

La plupart des apôtres et des disciples errent en tremblant dans les vallées des environs de Jérusalem, ou se tiennent cachés dans les cavernes du mont des Oliviers. La rencontre de l'un d'eux redouble l'effroi des autres ; ils s'interrogent à voix basse ; l'approche d'un passant suffit pour interrompre leurs timides communications. Ils changent continuellement de retraite, et se rapprochent de la ville les uns après les autres. Plusieurs se glissent au camp des étrangers pour chercher des nouvelles auprès de leurs connaissances, ou pour envoyer des messagers à la ville. D'autres gravissent le mont des Oliviers, regardent les torches qui s'agitent, et écoutent les bruits qui retentissent à Sion; ils se livrent à mille suppositions diverses, puis redescendent dans la vallée pour y trouver des renseignements plus précis et plus sûrs.

L'agitation augmente sans cesse autour du tribunal de Caïphe. Cette partie de la ville brille de l'éclat des torches et des falots. Autour de Jérusalem on entend retentir les cris des nombreuses victimes amenées par les étrangers pour la fête de Pâque. Qu'il est touchant, au milieu du silence de la nuit, le bêlement des innombrables agneaux qui vont être sacrifiés le lendemain dans le Temple ! Un seul sera immolé, parce qu'il l'a voulu ; et il n'ouvre pas la bouche, il se tait comme une brebis qu'on mène à la boucherie, comme l'agneau devant celui qui le tond : c'est le véritable Agneau pascal, l'Agneau pur et sans tache, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sur cette scène saisissante se déroule un ciel étrange, lugubre, sinistre : la lune s'élève menaçante, assombrie, et comme épouvantée ; on dirait qu'elle tremble d'arriver à son plein, car c'est alors que le Seigneur doit mourir. L'enfer déchaîné tente partout les hommes, et les pousse au péché. Le fardeau de l'Agneau devient plus pesant, à mesure que la fureur de Satan redouble ; elle le trouble et l'égare. L'Agneau prend sur lui tout le fardeau ; mais Satan veut le péché, et si ce juste ne pèche pas, s'il ne succombe pas à la tentation, il faut du moins que ses ennemis périssent dans leur iniquité.

Les anges sont partagés entre la douleur et la joie : ils voudraient se prosterner devant le trône de Dieu pour obtenir la permission de porter secours à Jésus ; mais, dans leur étonnement, ils ne peuvent qu'adorer le miracle de la justice et de la miséricorde divine, qui était de toute éternité dans le sanctuaire du ciel, et qui, à cette heure, commence à s'accomplir dans le temps sur la terre, car les anges aussi croient en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel ; et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la vierge Marie ; qui commence aujourd'hui, à souffrir sous Ponce-Pilate, qui demain sera crucifié, mourra et sera enseveli, qui

descendra aux enfers et ressuscitera le troisième jour ; qui montera au ciel, où il sera assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts ; eux aussi croient au Saint-Esprit, à la sainte Eglise catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, et à la vie éternelle.

Tout cela ne rend que bien faiblement cette scène émouvante qui devrait remplir d'angoisse, de contrition, de compassion et d'espérance, le cœur d'une pauvre pécheresse comme moi ; car c'est l'heure où la justice et la miséricorde infinies, se rencontrant, s'embrassent et se pénètrent, pour commencer à accomplir la grande et sainte œuvre de l'amour suprême, qui consiste à punir les péchés des hommes dans un Homme-Dieu, et à les expier par le Dieu-Homme.

CHAPITRE VIII

Jésus devant Anne.

Vers minuit, Jésus fut introduit dans le palais d'Anne. Au fond de la salle où on le fit entrer, Anne était assis sur une haute estrade, assisté de vingt-huit conseillers. Un escalier à plusieurs paliers conduisait à cette salle, qui communiquait par une porte de derrière avec l'intérieur du palais.

Jésus, encore entouré d'une partie des soldats qui l'avaient arrêté, fut traîné par les archers jusqu'au haut de l'estrade. Le reste de la salle était rempli de soldats, de gens de la populace, de domestiques d'Anne, d'ennemis de Jésus et de faux témoins, qui se rendirent plus tard chez Caïphe.

Anne attendait l'arrivée du Sauveur avec impatience. Il était plein de ruse, et une joie maligne et

dédaigneuse perçait sur sa figure. Il présidait à un tribunal chargé de veiller à la pureté de la doctrine et de traduire les coupables devant le grand prêtre. Jésus parut devant Anne, pâle, silencieux, couvert de boue, et accablé de fatigue, les mains liées et la tête baissée. Anne, vieillard maigre, à la barbe peu fournie, dur et orgueilleux, feignit de ne rien savoir, et sembla s'étonner grandement que Jésus fût le prisonnier qu'on lui avait annoncé. Il lui adressa la parole en souriant, et à peu près en ces termes : « Comment, c'est toi, Jésus de Nazareth ! Où sont donc tes disciples ? Où sont tes nombreux partisans ? Où est ton royaume ? Il semble que tes affaires ont mal tourné. On a mis fin à tes propos injurieux. On a trouvé que c'était assez de blasphèmes, d'insultes aux prêtres, de violations du sabbat. Que sont devenus tes disciples ? Tu te tais ? Parle donc, perturbateur, séducteur ! N'as-tu pas mangé l'agneau pascal d'une manière inusitée, à une heure et en un lieu prohibés ? Tu veux donc introduire une nouvelle doctrine ? Qui t'a donné le droit d'enseigner ? Où as-tu étudié ? Quelle est cette doctrine qui ne respecte rien ? Parle, quelle est ta doctrine ? »

Jésus releva sa tête fatiguée, fixa ses regards sur Anne et répondit : « J'ai parlé publiquement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge ceux qui m'ont entendu ; ils savent ce que j'ai enseigné ».

A ces mots, le dépit, le courroux se peignirent sur le visage d'Anne. Un misérable archer qui s'en aperçut, frappa de sa main couverte d'un gantelet de fer la bouche et la joue du Seigneur, en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? » Jésus, ébranlé par la violence du coup, et secoué brutalement par les archers, tomba de côté sur les marches de l'estrade, et le sang coula sur son visage. Aussitôt la salle retentit

d'éclats de rire, d'applaudissements et d'insultes. On releva Jésus en le maltraitant encore : « Si j'ai mal parlé, dit-il avec calme, montre-moi en quoi ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Anne, exaspéré du calme de Jésus, invita les assistants à répéter, ainsi qu'il le demandait lui-même, tout ce qu'on lui avait entendu dire. Alors s'éleva un bruit confus de cris et d'imprécations. « Il a dit qu'il était roi, que Dieu était son Père, que les pharisiens étaient des adultères. Il soulève le peuple ; il guérit le jour du sabbat par la puissance du démon ; les habitants d'Ophel se sont rassemblés autour de lui comme des forcenés, et l'ont appelé leur Sauveur et leur prophète ; il se dit l'envoyé d'en haut, le Fils de Dieu ; il crie malheur à Jérusalem ; il n'observe pas les jeûnes, mange avec les impurs, les païens, les publicains et les pécheurs ; il hante les femmes adultères et les prostituées. Tout à l'heure, devant la porte d'Ophel, il a encore dit à un homme qui lui apportait de l'eau, qu'il lui donnerait de l'eau de la vie éternelle, et qu'alors il n'aurait plus jamais soif. Il égare le peuple par des paroles ambiguës ; il dilapide le bien d'autrui ; il éblouit les gens crédules par de vains discours sur son royaume, etc. »

Toutes ces accusations s'élevaient à la fois : chacun venait les lui adresser en face, avec toutes sortes d'insultes. En même temps les archers le tiraient et le poussaient en lui disant : « Parle, réponds ! » Anne et ses conseillers lui disaient aussi avec un dédaigneux sourire : « Voilà ta belle doctrine ! Qu'as-tu à répondre ? C'est bien là la doctrine que tu enseignais publiquement, et dont tout le pays est rempli. Ne peux-tu proférer un seul mot ? Pourquoi ne donnes-tu pas tes ordres, roi puissant ? Envoyé de Dieu, prouve-nous ta mission ».

Jésus pouvait à peine se tenir debout. Anne continua avec un froid dédain : « Qui es-tu ? Où est ton royaume ?

Qui t'a envoyé? Nous te croyions le fils d'un obscur charpentier. Serais-tu Elie, qui est monté au ciel sur un char de feu? On dit qu'il vit encore; et que toi aussi, tu peux te rendre invisible; tu nous as du moins souvent échappé. Tu es peut-être Malachie, dont tu as la vanité de t'appliquer les prophéties. On prétend qu'il n'a pas eu de père, que c'était un ange, et qu'il n'est pas mort : belle occasion à un fourbe de se faire passer pour lui. Dis-nous, quelle espèce de roi es-tu donc? Tu t'es aussi vanté d'être plus que Salomon. Eh bien, je ne te refuserai pas plus longtemps les honneurs de la royauté. »

Alors Anne se fit apporter un morceau de parchemin long de près d'une aune et large de trois doigts, sur lequel il écrivit avec un stylet toute une série de grandes lettres : c'était l'énumération de toutes les accusations dirigées contre le Seigneur. Après avoir roulé le parchemin, il le mit dans une calebasse, qu'il ferma et fixa ensuite au bout d'un roseau. Il fit donner ce roseau à Jésus, et d'un ton ironique : « Voilà le sceptre de ton royaume, lui dit-il. Il contient tous tes titres, tes dignités et tes droits. Porte-les au grand prêtre, afin qu'il reconnaisse ta mission et ta royauté, et qu'il te traite selon ta dignité suprême. Qu'on lie les mains à ce roi et qu'on le mène devant le pontife ».

Les mains de Jésus, qui avaient été déliées, furent attachées de nouveau; on y fixa le sceptre dérisoire, puis on conduisit le Seigneur chez Caïphe, au milieu des rires, des insultes et des mauvais traitements de la foule. La maison d'Anne n'était qu'à trois cents pas de celle de Caïphe. Le chemin, éclairé par des lanternes placées sur des perches, était couvert de Juifs qui s'agitaient, en vociférant. Les soldats avaient beaucoup de peine à retenir la populace. Ceux qui avaient assisté à l'interrogatoire d'Anne, répétèrent devant le peuple les paroles injurieuses de ce dernier, et Jésus fut maltraité et conspué tout le long du chemin. Je vis

des soldats repousser brutalement de petits groupes qui se montraient compatissants pour le Seigneur, donner de l'argent à ceux qui l'insultaient plus grossièrement, et les faire entrer dans la cour de Caïphe.

CHAPITRE IX

Jésus devant Caïphe.

Le tribunal de Caïphe est précédé d'une première cour extérieure, par laquelle on arrive à une autre qui entoure tout le bâtiment. Sur le devant de la maison, se trouve une espèce de vestibule à ciel ouvert, entouré de colonnes formant des galeries couvertes. Au fond, derrière une rangée de colonnes plus hautes, est une salle où sont les sièges des membres du conseil, sur une estrade en fer à cheval où l'on monte par plusieurs marches. Le siège du grand prêtre occupe au milieu la place la plus élevée, l'accusé se tient au centre du demi-cercle, et des deux côtés sont les témoins et les accusateurs. Derrière le tribunal se trouve la chambre des délibérations : elle communique par trois portes à la cour intérieure où l'on aperçoit l'entrée d'une prison souterraine. Il y a là plusieurs cachots : Pierre et Jean restèrent toute une nuit dans l'un d'eux, lorsqu'ils eurent guéri le boiteux du Temple, après la Pentecôte.

Dans l'intérieur et tout autour du bâtiment, on ne voyait que des torches et des lampes ; il faisait clair comme en plein jour. Au milieu du vestibule, on avait allumé un grand feu autour duquel se pressaient des soldats et des témoins de bas étage, gagnés à prix d'argent. Il y avait aussi parmi eux des femmes qui versaient aux soldats une liqueur rouge, et leur faisaient cuire des gâteaux pour de l'argent.

La plupart de ceux qu'on avait convoqués s'étaient

déjà rassemblés autour de Caïphe; les autres arrivèrent successivement. Les accusateurs et les faux témoins remplissaient à peu près le vestibule ; on repoussa rudement un grand nombre de personnes qui cherchaient à y pénétrer. Peu de temps avant l'arrivée de Jésus, Pierre et Jean entrèrent, et ayant rendu les manteaux qu'on leur avait prêtés, ils se placèrent au milieu de la foule, dans un endroit d'où l'on avait vue sur le tribunal. Caïphe était assis sur un siège élevé au milieu de l'estrade, et entouré des soixante-dix membres du grand sanhédrin. Beaucoup de magistrats, d'anciens et de scribes, étaient debout ou assis des deux côtés de l'estrade, et derrière eux se tenaient beaucoup de témoins et de fourbes de toute espèce. Des soldats étaient échelonnés depuis le pied de l'estrade jusqu'à la porte qui s'ouvrait à gauche du vestibule, et par laquelle le cortège devait entrer.

Caïphe était un homme d'une contenance grave ; mais son visage trahissait la véhémence et la cruauté de son caractère. Il était revêtu d'un long manteau d'un rouge sombre, orné de fleurs et de franges d'or, et attaché sur les épaules et par devant avec des agrafes d'un métal brillant. Il était coiffé d'un bonnet semblable à une mitre ; des deux côtés il y avait des ouvertures d'où pendaient des bandelettes. L'impatience et la fureur de Caïphe s'accrurent tellement, qu'il descendit de son siège, courut dans le vestibule revêtu de ses habits pontificaux, et demanda avec colère si Jésus n'arrivait pas. Comme le cortège approchait, il retourna à sa place.

Jésus fut introduit dans le vestibule au milieu des coups, des cris et des insultes de la populace restée dehors. A son entrée, ses ennemis ne manifestèrent leur haine que par de sourds murmures. En passant devant Pierre et Jean, le Sauveur jeta un regard sur eux, mais sans tourner la tête, de peur de les trahir. Dès qu'il parut devant le conseil, Caïphe lui cria : « Te

voilà, ennemi de Dieu, qui troubles pour nous cette sainte nuit ! » Alors on ôta du sceptre dérisoire de Jésus la calebasse qui contenait l'acte d'accusation d'Anne. Après la lecture de cette pièce, Caïphe se répandit en injures et en invectives contre Jésus, tandis que les archers le poussaient et le piquaient avec des bâtons armés de pointes de fer, en criant : « Réponds donc, ouvre la bouche, ne sais-tu plus parler ? » Caïphe, avec plus d'acharnement qu'Anne n'en n'avait montré, accabla Jésus de questions captieuses ; mais le Seigneur demeurait patient et silencieux, sans même le regarder. Les archers, pour le forcer à répondre, lui donnèrent des coups sur les mains et le piquèrent dans le dos et les flancs avec leurs bâtons de fer. Un des plus méchants lui appliqua fortement le pouce contre les dents, en lui disant : « Tiens, mords ! »

On passa ensuite à l'auditon des témoins. Tantôt la populace excitée à prix d'argent poussait des clameurs confuses, tantôt les pharisiens et les sadducéens les plus acharnés contre Jésus venaient déposer contre lui. On répétait tous les griefs auxquels il avait mille fois répondu : qu'il opérait des guérisons et chassait les démons par le prince des démons, qu'il violait le sabbat et n'observait pas les jeûnes, que ses disciples mangeaient sans s'être lavé les mains, qu'il soulevait le peuple et annonçait la ruine de Jérusalem, qu'il appelait les pharisiens race de vipères et adultères, qu'il hantait les publicains, les pécheurs, les païens et les femmes de mauvaise vie ; qu'il courait le pays avec une suite nombreuse et se faisait appeler roi, prophète, fils de Dieu : qu'il parlait toujours de son royaume, qu'il contestait la légalité du divorce, qu'il se nommait le pain de la vie, disant que celui qui ne mangerait pas sa chair et ne boirait pas son sang n'aurait pas la vie en lui.

Ils osaient ainsi travestir et dénaturer ses enseignements et ses paraboles pour en faire autant de chefs

d'accusation contre lui; mais leurs témoignages ne s'accordaient pas, et ils s'embarrassaient eux-mêmes dans leurs discours. L'un disait : « Il se donne pour roi »; l'autre répondait : « Non, il se laisse seulement appeler roi; mais quand on a voulu le proclamer tel, il a pris la fuite ». Celui-ci : « Il prétend être le fils de Dieu. — Non pas, reprenait celui-là : il se nomme le fils parce qu'il fait la volonté du Père ». Plusieurs racontaient qu'il les avait guéris, mais qu'ils étaient redevenus malades, et que ses guérisons n'étaient que de la sorcellerie. Les pharisiens de Séphoris, avec lesquels il avait disputé sur le divorce, l'accusaient de fausse doctrine; et le jeune homme de Nazareth qu'il n'avait pas voulu admettre au nombre de ses disciples, avait la bassesse de témoigner aussi contre lui. On l'accusait encore d'avoir absous dans le Temple la femme adultère, et incriminé les pharisiens.

Cependant on ne pouvait présenter aucune inculpation légalement établie. Les nombreux témoins insultaient Jésus plutôt qu'ils ne déposaient contre lui; puis ils se disputaient entre eux. De leur côté, Caïphe et plusieurs membres du conseil continuaient à injurier le Seigneur. « Quel roi es-tu? Montre-nous ta puissance! Appelle les légions d'anges dont tu as parlé au jardin des Oliviers! Qu'as-tu fait de l'argent des veuves et des sots qui t'avaient confié leurs biens? Tu as dilapidé des sommes énormes. Parle, réponds. Tu es muet maintenant que tu as à parler à ton juge! Tu aurais mieux fait de te taire devant la populace et les troupeaux de femmes qui te suivaient. Là tu ne parlais que trop ».

Pendant tout ce temps, les sergents et les archers ne cessaient de pousser et de frapper Jésus pour le forcer de répondre. Ce ne fut que par une assistance d'en haut qu'il put supporter tout cela, afin de prendre sur lui les péchés du monde. Quelques infâmes disaient qu'il était bâtard; mais d'autres les contredisaient : « Cela du

moins est faux, disaient-ils ; car sa mère était une vierge pieuse qui fut élevée au Temple, et qui donna sa main à un homme craignant Dieu : nous avons même assisté à leurs fiançailles ».

On reprocha à Jésus et à ses disciples de ne point sacrifier au Temple. En effet, je n'ai jamais vu le Seigneur ni ses disciples, depuis que ceux-ci le suivaient, amener au Temple d'autres victimes que l'Agneau pascal ; Joseph et Anne cependant offraient souvent des sacrifices pour Jésus. Du reste, cette accusation était sans fondement ; car les Esséniens n'offraient pas de sacrifice, et on ne leur en faisait pas un crime. L'accusation de sorcellerie fut plusieurs fois reproduite, et Caïphe lui-même assura à diverses reprises que les contradictions des témoins étaient causées par ses enchantements.

Quelques-uns dirent ensuite que, contrairement à la loi, il avait mangé la pâque la veille, et que déjà l'année précédente il avait violé les usages. Mais, cette fois encore, les témoins s'étaient embrouillés, et à tel point que Caïphe et tout le conseil en devinrent confus. Ils voyaient avec dépit qu'ils ne pouvaient parvenir à trouver aucune accusation solide. Nicodème et Joseph d'Arimathie furent sommés de s'expliquer touchant la cène que Jésus avait célébrée dans une salle appartenant à ce dernier. Ils prouvèrent par d'anciens écrits qu'un usage traditionnel autorisait les Galiléens à manger la pâque un jour avant les autres Juifs. Pour tout le reste, la cérémonie avait été conforme à la loi : des gens du Temple y avaient même assisté. Cette explication embarrassa les témoins, et les ennemis de Jésus laissèrent surtout percer leur dépit lorsque Nicodème fit apporter les écritures prouvant le droit des Galiléens. Entre autres raisons, cette permission leur avait été donnée parce que sans cela l'affluence au Temple n'eût pas permis de terminer les cérémonies à l'heure fixée par la loi. Quoique les Galiléens n'eussent pas

toujours usé de ce droit, il demeura néanmoins parfaitement établi par les textes que cita Nicodème. L'irritation des pharisiens contre celui-ci s'accrut encore, lorsqu'il représenta en terminant, combien le conseil devait être péniblement affecté par les contradictions choquantes des témoins, dans une affaire entreprise avec tant de précipitation, sous l'influence de préventions visibles, la nuit d'avant la plus solennelle des fêtes. Ils lancèrent à Nicodème des regards pleins de colère, et continuèrent l'audition des témoins avec un redoublement de précipitation et d'effronterie.

Il vint enfin deux faux témoins qui dirent : « Celui-ci a dit : « Je détruirai ce temple de Dieu fait de main d'homme, et en trois jours j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme » ; mais leurs témoignages ne s'accordaient pas davantage. L'un disait que Jésus voulait bâtir un nouveau temple, et qu'il avait mangé une nouvelle pâque dans un autre édifice, parce qu'il voulait démolir l'ancien temple. L'autre disait, au contraire, que cet édifice, étant fait de main d'homme, ce ne pouvait être celui dont il avait voulu parler.

L'exaspération de Caïphe fut alors à son comble ; car les contradictions des témoins et l'ineffable patience du Seigneur au milieu de tant de souffrances, commençaient à faire une profonde impression sur beaucoup d'assistants. Quelquefois les témoins étaient presque hués. Plusieurs, frappés du silence de Jésus, se sentaient troublés dans leur conscience, et dix soldats furent tellement émus, qu'ils se retirèrent, prétextant une indisposition. Comme ils passaient devant Pierre et Jean, ils leur dirent : « Le silence et la patience de Jésus le Galiléen au milieu de toutes ces infamies nous déchirent le cœur ; il semble que la terre va s'entr'ouvrir pour nous dévorer tous. Mais dites-nous, où devons-nous aller ? » Les deux apôtres qui ne se fiaient pas à eux, ou qui craignaient d'être reconnus comme

disciples de Jésus par ceux qui les entouraient, se contentèrent de leur répondre avec un regard plein de tristesse : « Si la vérité vous appelle, laissez-vous conduire par elle ; ne vous inquiétez pas du reste ». Alors ces hommes quittèrent le vestibule et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent quelques disciples de Jésus qui les envoyèrent de l'autre côté de la montagne de Sion, dans les cavernes situées au sud de Jérusalem.

Caïphe, poussé à bout par la dispute des deux derniers témoins et par l'affront qu'ils avaient reçu, se leva de son siège, descendit quelques degrés, et dit à Jésus : « Tu ne réponds rien à ce que ceux-ci déposent contre toi ? » Il était surtout irrité de ce que Jésus ne le regardait pas. Alors les archers, le saisissant par les cheveux, lui retirèrent la tête en arrière et lui donnèrent des coups de poing sous le menton ; mais il ne releva pas les yeux. Caïphe, élevant les mains avec véhémence, lui dit d'un ton courroucé : « Je t'adjure par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni ? » Il se fit dans toute la foule un profond silence, et Jésus, fortifié par Dieu, avec une voix pleine de majesté qui les ébranla tous, avec la voix du Verbe éternel, répondit : « Je le suis, tu l'as dit ! et, je vous le déclare, vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel ». Pendant que Jésus prononçait ces paroles, il me parut resplendissant ; le ciel s'ouvrit au-dessus de sa tête, et je vis, sous une forme inexprimable, Dieu le Père tout-puissant, et les anges et les justes qui semblaient prier pour Jésus ; et j'entendis le Verbe qui disait : Si je pouvais souffrir, je souffrirais volontiers ; mais parce que je suis miséricordieux, j'ai voulu m'incarner afin que le Fils de l'homme souffrît, car je suis juste ; et voici qu'il porte sur lui les péchés de tous ceux-ci, et les péchés du monde entier.

Au-dessous de Caïphe, je vis l'enfer s'entr'ouvrir ;

c'était comme une sphère d'un feu sombre, remplie de figures épouvantables. Je vis le grand prêtre lui-même pénétré de la fureur de l'enfer, et toute la maison me parut fourmiller de démons qui sortaient de terre. Lorsque le Seigneur déclara solennellement qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, l'enfer sembla trembler sous lui, puis tout à coup il se mit à vomir toute sa rage sur cette maison. Toutes ces choses me sont montrées en images et sous des formes sensibles ; ce langage est pour moi plus vrai, plus bref et plus clair que tous les raisonnements : les hommes ne sont-ils pas aussi des formes sensibles, et non des idées abstraites ?

Je vis des spectres horribles entrer dans la plupart des assistants, ou se placer sur leurs têtes et sur leurs épaules. Je vis aussi de hideuses figures sortir des tombeaux de l'autre côté de Sion : c'était, je crois, de mauvais esprits. J'en vis beaucoup d'autres autour du Temple ; plusieurs semblaient traîner des chaînes comme des captifs. Je ne sais si c'étaient aussi des démons, ou bien des âmes qui allaient aux limbes, dont le Sauveur leur aurait ouvert l'entrée par sa condamnation à mort. Ces sortes de choses ne sauraient s'exprimer ; on ne voudrait pas scandaliser ceux qui les ignorent, mais on les sent quand on les voit, et les cheveux se dressent sur la tête. Je crois que Jean vit aussi ce spectacle ; car je l'entendis en parler plus tard. Du reste, tous ceux qui n'étaient pas entièrement réprouvés ressentirent avec une frayeur mortelle tout ce qu'il y eut d'épouvantable en cet instant ; mais les méchants redoublèrent de haine et de rage.

Inspiré par l'enfer, Caïphe prit le bord de son manteau, le fendit avec son couteau et le déchira bruyamment, en s'écriant à haute voix : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème : que vous en semble ? » Alors tous les assistants se levèrent et s'écrièrent d'une voix terrible : « Il mérite la mort ! »

Pendant ces cris, l'enfer déchaîna toute sa rage dans la maison. Les ennemis de Jésus étaient comme enivrés par Satan ; il en était de même de tous leurs partisans et de leurs serviteurs. On eût dit les ténèbres proclamant leur triomphe sur la lumière. Tous les assistants chez lesquels restait une lueur de bien furent tellement saisis d'horreur, que plusieurs se voilèrent la tête et s'enfuirent. Les témoins les plus marquants, n'ayant plus rien à faire, quittèrent la cour l'âme troublée de remords. Les autres se rassemblèrent autour du feu dans le vestibule, où ils mangèrent et burent, et où on leur distribua de l'argent. Le grand prêtre dit aux archers : « Je vous livre ce roi ; rendez au blasphémateur les honneurs qui lui sont dus ». Après quoi il se retira avec ses conseillers dans la salle située derrière le tribunal.

Dans sa profonde affliction, Jean pensait à la pauvre mère de Jésus. Craignant que la terrible nouvelle ne lui fût portée par une bouche ennemie, il jeta encore un regard sur le Seigneur comme pour lui dire : Maître, vous savez pourquoi je m'en vais ; et il se rendit en toute hâte auprès de la sainte Vierge, comme s'il eût été envoyé par Jésus lui-même. Pierre était hors de lui d'effroi et de douleur. Ressentant plus vivement, à cause de sa fatigue, l'âpre fraîcheur de la nuit, il dissimula son angoisse du mieux qu'il put, et s'approcha du foyer auprès duquel se chauffait beaucoup de canaille. Il savait à peine ce qu'il faisait ; mais il ne pouvait pas s'éloigner de son maître (1).

(1) Pierre oublia que la fuite des occasions est la condition nécessaire de l'innocence et du salut.

CHAPITRE X

Jésus outragé chez Caïphe.

Caïphe quitta la salle du tribunal avec les membres du conseil; alors tous les misérables qui s'y trouvaient rassemblés se jetèrent en foule sur Jésus, comme un essaim de guêpes en furie. Deux archers le tenaient encore avec des cordes; les deux autres venaient de sortir pour se faire remplacer. Déjà, pendant l'audition des témoins, les bourreaux et d'autres misérables avaient arraché au Sauveur des mèches entières de ses cheveux et de sa barbe. Des personnes pieuses les avaient recueillies, mais elles se sont perdues depuis. Toute cette tourbe infâme d'ennemis n'avait cessé de lui cracher au visage, de le frapper à coups de poing et de le piquer avec des bâtons pointus et de longues aiguilles. A ce moment, pour comble de folie, ils l'accablèrent de tous les plus noirs outrages. Ils placèrent successivement sur son front plusieurs couronnes faites de paille et d'écorce d'arbre, et les lui enlevant, ils l'injuriaient et le frappaient à la tête, en lui disant : « Voilà le fils le David avec la couronne de son père ! » Ou bien : « Voici celui qui est plus que Salomon ! » Ou encore : « C'est le roi qui fait les noces de son fils ». C'est ainsi qu'ils se moquaient des vérités éternelles qu'il avait annoncées aux hommes sous le voile des paraboles, afin d'opérer leur salut. Ensuite ils se mirent à le frapper à coups de poing et à coups de bâton, et à lui cracher de nouveau à la figure. Enfin, ils tressèrent une couronne de roseaux, placèrent sur sa tête un bonnet semblable aux mitres de nos évêques, et mirent la couronne par-dessus. Ils lui arrachèrent sa robe et le scapulaire qui couvrait sa poitrine, et jetèrent sur ses épaules un vieux manteau en lambeaux, qui par devant lui descendait à peine jusqu'aux

genoux. Ils lui attachèrent autour du cou une longue chaîne de fer, terminée par deux grands anneaux armés de pointes qui lui blessaient les genoux à chaque pas, et surtout quand il venait à tomber. Ils lui lièrent encore les mains sur la poitrine, y placèrent un roseau et salirent sa face de leurs infâmes crachats. Ils couvrirent d'immondices de toutes sortes ses cheveux, sa poitrine et la partie supérieure de son manteau dérisoire. Ils lui bandèrent ensuite les yeux avec un lambeau d'étoffe tout dégoûtant, et le frappèrent à coups de poing et de bâton, en lui disant : « Grand prophète, dis-nous qui t'a frappé ? » Jésus ne disait rien ; il soupirait et priait intérieurement pour eux. Après l'avoir ainsi outragé et maltraité, ils le traînèrent par la chaîne jusqu'à la salle située derrière le tribunal. « En avant le roi de paille », criaient-ils en lui donnant des coups de pied et en le frappant de leurs bâtons ; « il faut qu'il montre au conseil comment nous avons su l'honorer ». Un grand nombre de conseillers se trouvaient encore réunis dans la salle avec Caïphe lui-même. Dès que le douloureux cortège fut entré, ce fut un redoublement d'ignobles sarcasmes et de parodies sacrilèges sur les cérémonies les plus saintes. Ils l'avaient déjà couvert de crachats et de boue en lui criant: « Reçois ton onction de roi, ton onction de prophète. » Ils tournèrent alors en ridicule le baptême et l'onction qu'il avait reçue de Madeleine. « Comment, lui dirent-ils, tu veux te présenter devant le grand conseil, aussi sale que te voilà ! Tu veux toujours purifier les autres, et tu n'es pas pur toi-même, mais nous allons bien te laver ». Ils apportèrent alors un bassin plein d'eau infecte, avec un chiffon d'étoffe tout dégoûtant. Ils mouillèrent ce dernier avec beaucoup de salutations et de révérences, et le lui passèrent sur le visage et sur les épaules, le salissant ainsi davantage, au lieu de le laver. Puis ils lui versèrent sur la tête toute l'eau infecte qui se trouvait dans le bassin, en lui adressant ces

paroles insultantes : « Voici un parfum précieux, voici de l'eau de nard qui vaut trois cents deniers, voici ton baptême de la piscine de Bethesda ».

Cette dernière raillerie, était, sans qu'ils y songeassent, un trait de ressemblance entre Jésus et l'agneau pascal ; car on lavait d'abord les agneaux de la pâque dans l'étang voisin de la porte des Brebis ; puis, avant de les immoler au Temple, on les aspergeait solennellement avec de l'eau de la piscine de Bethesda. Quant à eux, ils faisaient allusion au malade de trente-huit ans, que Jésus avait guéri près de cette piscine.

Ensuite on traîna le Seigneur autour de la salle devant les membres du conseil, qui l'accablaient d'injures et d'outrages. Je voyais la chambre toute remplie de démons furieux ; c'était comme un chaos plein d'horreur et de ténèbres. Mais, dès que Jésus eut dit qu'il était le Fils de Dieu, je le vis souvent entouré d'une lumière resplendissante. Plusieurs des assistants semblaient en éprouver l'effet dans leur âme, ou du moins sentir avec angoisse que tous ces outrages ne pouvaient ravir au Seigneur son inexprimable majesté. Quant aux aveugles ennemis de Jésus, il semblait que l'auréole qui l'environnait ne servît qu'à redoubler leur fureur. Pour moi, il me parut qu'ils voilaient la face du Seigneur parce que le pontife ne pouvait plus en supporter l'éclat, depuis que Jésus avait dit : « Je suis le Fils du Dieu vivant ».

CHAPITRE XI

Reniement de Pierre.

Lorsque Jésus eut dit : « Je le suis », lorsque Caïphe déchira ses habits et que le cri : « Il est digne de mort ! » se fit entendre, au milieu du tumulte, Pierre et

Jean, qui avaient cruellement souffert de l'affreux spectacle, qu'il leur avait fallu contempler dans le silence et l'inaction, sans même proférer une plainte, n'eurent pas la force de rester là plus longtemps. Jean alla rejoindre la mère de Jésus qui se trouvait avec les saintes femmes dans la demeure de Marthe.

Pierre aimait trop Jésus pour le quitter. Il avait peine à se contenir ; il pleurait amèrement, et s'efforçait en vain de cacher ses larmes. Sentant qu'il se trahirait s'il restait plus longtemps dans la salle du tribunal, il s'était rendu dans l'atrium, auprès du feu où les soldats et toute la lie du peuple allaient et venaient, raillant Jésus et tenant sur son compte les propos les plus infâmes. Pierre demeurait silencieux, mais ce silence même et la tristesse peinte sur son visage le rendaient suspect aux ennemis du Seigneur. La portière s'étant approchée du feu, se mêla effrontément à la conversation, et regardant Pierre, elle lui dit : « Toi aussi tu étais avec Jésus le Galiléen ». Alors Pierre se troubla ; il eut peur, et craignant d'être maltraité par ces gens grossiers, il répondit : « Femme, je ne le connais point ; je ne sais ce que tu veux me dire ». Puis il se leva, et voulant se débarrasser de cette compagnie, il sortit de l'atrium. A cet instant le coq chanta. Comme il passait devant la porte, une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui se trouvaient là : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth ». Les assistants dirent à leur tour : « Et toi, n'es-tu pas aussi de ses disciples ? » Alors Pierre, tout bouleversé par la peur, le nia avec serment, en disant : « Je n'en suis point, je ne connais pas cet homme ! » Il passa rapidement par la première cour pour aller dans la cour extérieure, où il apercevait des personnes de sa connaissance qu'il voulait engager à se tenir sur leurs gardes. Il pleurait, les souffrances de Jésus le plongeaient dans une telle anxiété et une si grande tristesse qu'il pensait à peine à son reniement. Il y avait dans l'avant-cour beaucoup de monde, entre

autres des amis de Jésus auxquels on n'avait pas permis d'entrer dans la cour intérieure. Ils étaient grimpés sur les murs pour apprendre quelque chose de ce qui se passait. Pierre y trouva un certain nombre de disciples que l'angoisse avait fait sortir des cavernes du mont Hermon. Ils s'approchèrent de Pierre et l'interrogèrent, les yeux baignés de larmes, mais il craignait tellement de se faire connaître, qu'il se borna à leur conseiller en peu de mots de se retirer, parce qu'ils étaient en danger dans ce lieu. Il les quitta aussitôt, et les autres se pressèrent de sortir de la ville. Ils étaient seize environ, parmi lesquels Barthélemi, Nathanaël, Saturnin, Judas Barnabas, Siméon qui devint évêque de Jérusalem, Zachée et Manahem, l'aveugle-né guéri par Jésus.

Cependant Pierre ne pouvait trouver de repos : son amour pour Jésus le ramena dans la cour intérieure qui entourait la maison. On l'y laissa pénétrer, parce que Nicodème et Joseph d'Arimathie l'y avaient introduit dès le commencement. Cette fois il ne retourna pas dans l'atrium, mais tournant à droite, il se dirigea vers la porte de la salle située derrière le tribunal, et où toute la canaille traînait Jésus en l'accablant d'insultes. Pierre s'approcha timidement. Il s'aperçut bien qu'il éveillait des soupçons et qu'on l'observait ; toutefois son angoisse le poussa jusqu'au milieu de la populace qui encombrait la porte pour regarder les outrages qu'on faisait subir à Jésus. En ce moment on le traînait autour de la salle avec sa couronne de roseaux sur la tête ; il jeta sur Pierre, comme pour l'avertir, un regard pénétrant et qui le perça de douleur. Il ne put néanmoins surmonter sa crainte ; et entendant quelques-uns des assistants demander : « Qu'est-ce que cet homme ? » il retourna dans la cour : il était tellement accablé de compassion, de tristesse et d'angoisse, qu'il pouvait à peine marcher. Mais comme on l'observait, il revint dans l'atrium, s'approcha du feu et y resta

assis un moment. Puis quelques personnes qui l'avaient vu dans la cour et avaient remarqué son trouble, vinrent à lui et se mirent à lui parler avec mépris de Jésus et de ses menées. L'une d'elles lui dit : « Certainement tu es de ces gens-là, toi aussi, car tu es Galiléen ; ton langage te fait assez connaître. Comme Pierre cherchait à se défendre, puis à se retirer, un parent de Malchus survint et lui dit : « Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? c'est toi qui as blessé mon frère à l'oreille ».

Pierre, dans sa perplexité, était comme hors de lui ; il avait le caractère prompt ; il se mit à faire des imprécations et à jurer qu'il ne connaissait pas cet homme ; puis il s'empressa d'aller de l'atrium dans la cour intérieure ; et aussitôt le coq chanta de nouveau. En ce moment on conduisait le Seigneur, à travers la cour, dans la prison située sous le tribunal ; il se retourna et regarda Pierre avec tristesse et compassion. Ce dernier se ressouvint alors de la parole de Jésus : « Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois ». Et les plus cuisants remords déchirèrent son âme. Succombant à la douleur et à la crainte, il avait oublié la promesse faite sur le mont des Oliviers, de mourir avec son maître plutôt que de le renier, ainsi que le menaçant avertissement qu'elle lui avait attiré ; mais le regard que Jésus jeta sur lui fut un coup de foudre qui lui fit sentir toute l'énormité de sa faute. Il avait offensé son Sauveur, qui l'avait averti avec tant de bonté, et cela au moment où on le condamnait à mort, lui l'innocence même, et où il souffrait en silence les plus cruels outrages. Déchiré de douleur et tout hors de lui, il courut dans la cour extérieure, la tête voilée et pleurant amèrement. Maintenant il ne craignait plus d'être interrogé ; il aurait dit à tout le monde qui il était, et combien il était coupable.

Qui oserait dire qu'au milieu de tant de dangers, de troubles et d'angoisses, dans cette terrible lutte entre

l'amour et la crainte, fatigué, épuisé, presque hors de lui par la violence de la douleur que lui causaient les horribles événements de cette lamentable nuit, avec le tempérament prompt de Pierre, il eût été plus fort que lui ? Le Seigneur l'abandonna à ses propres forces, et il fut faible comme le sont tous ceux qui oublient cette parole qu'il nous a léguée : « Veillez et priez, afin de ne pas tomber en tentation ».

CHAPITRE XII

Marie dans la maison de Caïphe.

La sainte Vierge savait et voyait par intuition tout ce qui arrivait à Jésus. Une union spirituelle la faisait participer à ses souffrances ; et, comme lui, elle priait continuellement pour ses bourreaux. Mais son cœur maternel criait aussi vers Dieu ; elle le suppliait de ne pas permettre ces crimes, de détourner de son adorable Fils de si horribles souffrances, et elle désirait ardemment être auprès du Seigneur au milieu des cruels traitements qu'il subissait. Lorsque Jean avait quitté le tribunal au moment où on avait crié : « Il mérite la mort ! », il était venu trouver Marie dans la maison de Lazare, et avait confirmé par son récit la réalité des terribles souffrances qu'en esprit elle avait vu subir à Jésus. Elle demanda alors, ainsi que Madeleine et plusieurs autres saintes femmes, à être menée auprès de son fils souffrant. Jean, qui n'avait quitté son divin maître que pour consoler celle qu'il aimait le plus au monde après lui, les y conduisit. Les rues qu'elles traversaient étaient éclairées par la lune, et pleines de gens qui retournaient chez eux. Les saintes femmes avaient la tête voilée, mais leurs sanglots attirèrent l'attention des ennemis de Jésus qui passaient

devant elles : et des propos injurieux contre le Seigneur, et prononcés assez haut pour qu'elles pussent les entendre, vinrent augmenter leur douleur.

La mère de Jésus, continuellement occupée en esprit de tous les supplices qu'elle voyait subir à son fils, mais qui conservait tout dans son cœur, et qui souffrait comme lui en silence, tomba plusieurs fois en défaillance entre les bras de ses compagnes. Comme elle se trouvait ainsi évanouie dans les mains des saintes femmes, sous une arcade de la ville intérieure, quelques gens bien intentionnés qui revenaient de chez Caïphe en se lamentant, s'approchèrent d'elle, et l'ayant reconnue, la saluèrent avec compassion : « O malheureuse mère ! ô déplorable mère ! ô douloureuse mère du Saint d'Israël ! » Alors Marie revint à elle, les remercia affectueusement, et continua son triste chemin.

Les joues de la sainte Vierge sont pâles et amaigries, ses yeux rouges de larmes ; il y a dans toute sa personne une simplicité, une modestie, une candeur admirables qui ne peuvent s'exprimer. Depuis hier au soir elle a erré, pleine de terreur et d'angoisse, à travers la vallée de Josaphat et les rues de Jérusalem ; ses vêtements néanmoins sont propres et sans désordre : il n'y a pas un pli qui ne respire la sainteté. Tout en elle est grave, pur et innocent. Son regard est plein de dignité, et, quand elle tourne un peu la tête, les plis de son voile changent à peine. Elle a les mouvements doux, et, au milieu même de la douleur la plus navrante, elle conserve son calme et sa sérénité. Sa robe est sans tache, bien qu'humectée de la rosée de la nuit et de larmes abondantes. Elle est admirablement belle ; mais d'une beauté surnaturelle, reflet de pureté, de vérité, de simplicité, de dignité et de sainteté.

Madeleine diffère beaucoup de la sainte Vierge : elle est plus grande et plus forte ; elle a les mouvements vifs, et ses formes se dessinent beaucoup plus. Sa beauté est détruite par les angoisses, le repentir et la

douleur profonde qu'elle ressent. Ses immenses souffrances l'ont rendue sinon laide, du moins effrayante à voir. Ses vêtements sont tout mouillés et souillés de boue ; ses longs cheveux pendent déliés sous son voile humide et froissé. Ses souffrances l'ont ravagée ; elles absorbent toutes ses pensées ; on la prendrait presque pour une folle. Il y a ici beaucoup de gens de Magdalum et des environs qui l'ont connue lorsqu'elle vivait dans une dissipation élégante, puis dans un désordre scandaleux. La voyant après une longue retraite reparaître dans un tel état, ils la montrent au doigt avec insulte ; des hommes de la populace de Magdalum lui jettent même de la boue ; mais elle ne s'aperçoit de rien, tant elle est absorbée dans sa douleur.

La mère de Jésus et ses compagnes s'approchèrent de la maison de Caïphe du côté opposé à l'entrée. Là une nouvelle douleur les attendait : elles devaient traverser un endroit élevé où des esclaves, à la lueur des torches, travaillaient à la croix du Seigneur. Les ennemis de Jésus avaient ordonné de préparer l'instrument de son supplice dès qu'on se serait emparé de lui : ils voulaient le conduire de bonne heure à Pilate et le crucifier aussitôt après sa condamnation, qu'ils espéraient voir prononcer sans délai. Les Romains avaient déjà fait préparer les croix des deux larrons. Les ouvriers maudissaient Jésus, pour lequel ils devaient travailler la nuit ; et chaque coup de hache, accompagné de leurs propos injurieux, perçait le cœur de la malheureuse mère, tandis qu'elle priait pour ces hommes aveugles qui préparaient avec des malédictions l'instrument de leur salut et du supplice de son fils.

Marie, accompagnée des saintes femmes et de Jean, fit le tour de la maison, traversa l'avant-cour, et s'arrêta dans un coin, devant la porte de la cour intérieure ; mais son âme était auprès de Jésus, et partageait toutes ses souffrances. Elle désirait vivement qu'on lui ouvrît, car elle sentait que cette porte seule la sépa-

rait de son fils, qu'on avait conduit, au second chant du coq, à la prison située sous le tribunal. La porte s'ouvrit, en effet, et Pierre se précipita au dehors, les mains étendues en avant, la tête voilée et éclatant en sanglots. A la lueur de la lune et des torches, il reconnut Jean et la sainte Vierge; et la vue de la mère de Jésus porta au comble ses remords déjà réveillés par le regard du Sauveur. Ah! quelle cuisante douleur perça le cœur du malheureux Pierre, lorsque Marie lui adressa ces paroles : « O Simon! que devient Jésus mon fils? » Il ne put supporter son regard, et se détourna sans répondre, en se tordant les mains; mais Marie s'approcha de lui, et lui dit douloureusement : « Simon, fils de Jean, tu ne me réponds pas? » Alors Pierre s'écria d'un ton déchirant : « O mère! ne me parle pas : ton fils souffre indiciblement! Ne me parle pas; ils l'ont condamné à mort, et je l'ai honteusement renié trois fois. » Comme Jean s'approchait pour lui parler, Pierre tout hors de lui par la violence de sa douleur, s'enfuit de la cour, et se dirigea en courant vers la caverne du mont des Oliviers, où Jésus, lors de sa prière, avait laissé les traces de ses mains. Je crois que ce fut dans cette même caverne que vint pleurer notre père Adam, lorsqu'il foula la terre, chargé de la malédiction divine.

La sainte Vierge, le cœur percé d'un nouveau trait en voyant son fils renié par le disciple même qui l'avait reconnu le premier pour le Fils du Dieu vivant, tomba près de la porte, sur la pierre où elle se tenait, et où les traces de ses mains ou de ses pieds s'imprimèrent. Cette pierre existe encore; je l'ai vue, mais j'ai oublié dans quel lieu. Comme la foule se retirait après l'emprisonnement de Jésus, les portes restèrent ouvertes, et quand la sainte Vierge eut repris connaissance, elle demanda à se rapprocher de son fils bien-aimé. Alors Jean la conduisit avec les saintes femmes devant la prison du Seigneur. Ah! son âme était bien en communication

avec Jésus, et Jésus était avec elle ; mais cette tendre mère voulait entendre de ses propres oreilles les soupirs de son fils, et elle les entendit, en effet, ainsi que les insultes de ceux qui l'entouraient. Les saintes femmes cependant ne pouvaient rester là plus longtemps sans attirer l'attention : Madeleine s'abandonnait trop à la violence de sa douleur ; et quoique la sainte Vierge, au plus fort de ses souffrances, inspirât, par son attitude digne et sainte, beaucoup de respect et de vénération, elle eut à entendre ces cruelles paroles : « N'est-ce pas la mère du Galiléen ? Son fils sera certainement crucifié ; mais pas avant la fête, à moins que ce ne soit le plus grand des scélérats ». Elle se retira alors, et suivant l'impulsion de son cœur, elle pénétra dans l'atrium, où se tenait encore un reste de populace : ses compagnes gardaient un morne silence. A cet endrait horrible, où Jésus avait dit qu'il était le Fils de Dieu, et où les fils de Satan avaient crié : « Il mérite la mort », elle tomba encore en défaillance, et Jean et les saintes femmes l'emportèrent, plus semblable à une morte qu'à une vivante. La populace se tut, dans sa stupéfaction : il semblait qu'un esprit céleste eût traversé l'enfer.

Ils devaient de nouveau passer par l'endroit où l'on préparait la croix du Seigneur. Les ouvriers ne pouvaient pas plus en finir avec la croix, que les juges avec la condamnation. Ils étaient souvent obligés d'aller chercher d'autre bois, parce que les différentes pièces n'allaient pas, ou se fendaient, jusqu'à ce qu'elles fussent arrangées comme Dieu le voulait. Il me sembla aussi que, dans ce même but, les anges contrariaient leurs travaux.

CHAPITRE XIII

Jésus dans la prison.

Jésus était emprisonné dans un petit cachot voûté, situé sous le tribunal de Caïphe. Une partie de ce cachot subsiste encore. Deux des quatre archers restèrent auprès de lui ; mais ils furent bientôt relevés par d'autres. On n'avait pas encore rendu au Seigneur ses habits ; il était seulement couvert de son manteau de dérision, et on avait de nouveau lié ses mains avec des chaînes.

Dès qu'il fut entré dans sa prison, le Seigneur pria son Père céleste d'accepter tous les mauvais traitements qu'il avait eu à souffrir et ceux qu'il devait subir encore, comme un sacrifice expiatoire pour ses bourreaux et pour tous ceux qui, livrés aux mêmes souffrances, pécheraient par impatience ou par colère.

Les bourreaux ne lui laissèrent pas même ici un instant de repos. Ils l'attachèrent à un pilier au milieu du cachot, de telle manière, qu'il ne pouvait s'appuyer, et qu'il était obligé de se tenir debout sur ses pieds fatigués, gonflés et meurtris. Ils ne cessèrent de l'accabler d'insultes et de mauvais traitements ; et quand les deux archers qui le surveillaient se sentaient fatigués, ils se faisaient relever par deux autres, qui imaginaient de nouvelles tortures.

Il m'est impossible de décrire toutes les méchancetés que ces misérables firent subir au Saint des saints : je suis trop malade, et je me mourais de compassion. Quelle honte pour nous que, par mollesse ou par dégoût, nous nous refusions à raconter ou à entendre le récit des innombrables souffrances que l'Agneau sans tache, notre Rédempteur, a dû supporter pour notre

salut, et qu'il a endurées avec tant de patience ! Nous sommes saisis d'une horreur semblable à celle du meurtrier qui devait poser la main sur les blessures de sa victime. Jésus supportait tout, sans ouvrir la bouche ; et c'étaient les hommes, les pécheurs qui sévissaient contre leur frère, contre leur Rédempteur, contre leur Dieu. Hélas ! je suis aussi moi-même une pauvre pécheresse, et c'est à cause de moi aussi qu'il a dû tant souffrir. Au jour du jugement, où tout ce qui est caché sera dévoilé, nous verrons tous quelle part nous avons eue au supplice du Fils de Dieu, alors qu'il s'était fait le Fils de l'homme dans le temps, par ces péchés que nous ne cessons de commettre, et qui sont en quelque sorte un consentement et une participation aux mauvais traitements que ces monstres lui ont fait subir. Ah ! si nous étions pénétrés de cette pensée, nous prononcerions avec plus de ferveur ces paroles qui se retrouvent souvent dans les actes de contrition : « Seigneur, faites-moi mourir plutôt que de permettre que je vous offense encore par le péché ».

Jésus, dans sa prison, priait sans cesse pour ses bourreaux ; lorsqu'ils se furent lassés de le tourmenter, je le vis appuyé contre le pilier et entouré de lumière. Le jour commençait à poindre, le jour de sa passion expiatoire et de notre rédemption ; et pénétrant par le soupirail du cachot, un rayon vint en tremblant tomber sur notre saint Agneau pascal, qui avait pris sur lui tous les péchés du monde. Jésus leva vers le jour naissant ses mains chargées de fers, et adressa à son Père céleste la prière la plus touchante, le remerciant à haute voix d'avoir enfin fait luire ce jour que les patriarches avaient autrefois si ardemment désiré, et après lequel lui-même avait soupiré depuis sa venue sur la terre, ainsi qu'il l'avait dit à ses disciples : « Je dois être baptisé d'un autre baptême, et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » Ah ! qu'il était touchant d'entendre

ainsi le Seigneur rendre grâces à Dieu pour l'arrivée du jour qui devait consommer le but de sa vie, le salut du genre humain, qui devait ouvrir le ciel, vaincre l'enfer, épancher sur les hommes la source de toute bénédiction et accomplir toute la volonté du Père ! J'ai prié avec lui, mais je ne saurais rendre sa prière ; j'étais malade de compassion, je pleurais sur ses souffrances. Tandis qu'il remerciait pour ces horribles supplices qu'il endurait aussi pour moi, je ne cessais de dire : « Ah ! donnez-moi, donnez-moi vos souffrances ; elles m'appartiennent, car c'est pour mes péchés que vous les supportez. » Lorsqu'il salua ce jour naissant avec des actions de grâces si touchantes, je fus comme anéantie de pitié et d'amour, et je répétai ses paroles comme un enfant. C'était un spectacle si triste, mais en même temps si touchant et si solennel, que de voir Jésus, après les atrocités de cette horrible nuit, appuyé contre le pilier, dans son étroite prison, saluer le premier rayon du grand jour de son sacrifice ! Il semblait que ce rayon vînt à lui comme un juge qui avant de faire mourir un condamné, vient le visiter dans sa prison, pour se réconcilier avec lui. Les soldats, que la fatigue avait endormis, se réveillèrent, et le regardèrent avec stupeur. Ils semblaient effrayés, et ne le troublèrent pas. Le Seigneur resta un peu plus d'une heure dans cette prison.

Pendant que Jésus était dans son cachot, Judas poussé par le démon, après avoir longtemps erré comme un désespéré dans la vallée d'Hinnom, retourna vers le tribunal de Caïphe. Il rôda autour de la maison, ayant encore suspendu à sa ceinture le faisceau des pièces d'argent, prix de sa trahison. Le silence de la nuit y régnait maintenant, et il demanda aux gardes, sans se faire connaître, ce qu'on ferait du Galiléen. « Il a été condamné à mort, dirent-ils, et il sera crucifié. » Il entendit d'autres personnes parler entre elles des horribles souffrances qu'on lui avait

fait subir, de la patience qu'il avait montrée et du jugement solennel qui devait avoir lieu au point du jour devant le grand conseil. Pendant que le traître recueillait furtivement ces renseignements, le jour parut et on commença à remuer dans l'intérieur. Alors Judas se retira derrière la maison pour n'être pas reconnu ; car il fuyait les hommes comme Caïn, plongé comme lui dans le désespoir. Mais quel aspect s'offrit à ses regards ! C'était là qu'on venait de travailler à la croix dont les différentes pièces étaient rangées en ordre, et tout auprès les ouvriers étaient endormis. Le ciel semblait tressaillir en jetant une faible lueur sur l'instrument de notre salut. Judas le regarda et s'enfuit, saisi d'épouvante : il avait vu le gibet auquel il avait livré son maître. Il alla se cacher aux environs, attendant la conclusion du jugement.

CHAPITRE XIV

Jugement du matin.

Dès l'aube du jour, Caïphe, Anne, les anciens et les scribes se rassemblèrent de nouveau pour tenir une séance régulière ; car la loi ne permettait pas qu'on prononçât un jugement pendant la nuit, et leur dernière séance ne pouvait être regardée que comme une première audition de témoins, nécessitée par l'approche de la fête. La plupart des membres du conseil avaient passé le reste de la nuit dans la maison de Caïphe, couchés sur des lits de repos. Plusieurs, comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, arrivèrent au point du jour. L'assemblée fut nombreuse, et l'on se mit à l'œuvre avec beaucoup de précipitation. La majorité du conseil voulait condamner Jésus à mort. Nicodème, Joseph d'Arimathie et quelques autres s'y op-

posèrent, demandant qu'on différât le jugement jusqu'après la Pâque, afin d'éviter des troubles ; ils déclarèrent, du reste, que les témoins s'étant contredits, on ne pouvait baser un jugement sur les accusations portées devant le tribunal. Les princes des prêtres et la majorité du conseil, pleins de dépit de cette opposition, leur firent clairement entendre que si ce jugement ne leur plaisait pas, c'était parce qu'ils étaient eux-mêmes favorables à la doctrine du Galiléen, et qu'ils sentaient que sa condamnation les atteignait eux-mêmes. Puis ils exclurent d'entre eux tous ceux qui étaient favorables à Jésus ; ceux-ci, de leur côté, déclinèrent toute responsabilité relativement à ce qui pourrait être décidé, et quittant la salle ils se retirèrent dans le Temple. Depuis lors, ils ne rentrèrent jamais dans le conseil. Cependant Caïphe ordonna d'amener Jésus devant le tribunal, en ajoutant qu'aussitôt après on le conduirait à Pilate. Les archers se précipitèrent bruyamment dans le cachot, accablèrent Jésus d'injures, délièrent ses mains, lui arrachèrent le manteau tout déchiré qu'il portait, et le forcèrent à revêtir sa tunique couverte de boue ; puis ils lui attachèrent des cordes par le milieu du corps et le poussèrent hors de la prison, avec une horrible brutalité. Ils le firent passer à travers les rangs des soldats déjà rassemblés devant la maison, comme une victime qu'on mène au sacrifice. Lorsque ceux-ci le virent ainsi épuisé, défiguré, tout sali et seulement revêtu de sa tunique, le dégoût redoubla encore leur fureur ; car la pitié n'avait point de prise sur ces Juifs au cœur de pierre.

En voyant paraître Jésus devant lui dans un état si pitoyable, Caïphe jeta sur lui un regard plein de haine et de mépris, et lui dit : « Si tu es le Christ, dis-le-nous ? » Jésus leva la tête et dit avec une sérénité sainte et une gravité solennelle : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas. Et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas, ni ne me laisserez aller.

Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à droite de la puissance de Dieu. » Alors ils se regardèrent entre eux et dirent d'un air dédaigneux : « Tu es donc le Fils de Dieu ? » Et Jésus répondit avec la voix de la vérité éternelle : « Vous le dites, je le suis. » Ils reprirent alors : « Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage ? Nous l'avons entendu nous-mêmes de sa propre bouche. »

En même temps, ils prodiguèrent toutes les injures possibles à Jésus, ce vagabond, ce misérable, ce mendiant de basse extraction qui prétendait être leur Messie et s'asseoir à la droite de Dieu. Ils ordonnèrent aux archers de le lier de nouveau et de lui mettre une chaîne autour du cou, ainsi qu'on le faisait aux condamnés à mort, afin de le conduire à Pilate. Ils avaient déjà envoyé à celui-ci un messager pour le prier de se tenir prêt à juger un criminel ; car on devait se hâter à cause de la fête. Ils murmuraient entre eux de la nécessité d'avoir recours au gouverneur romain ; car dans les affaires qui ne concernaient pas exclusivement la religion et la police du Temple, il ne leur était pas permis de condamner à mort ; et comme ils voulaient accuser Jésus d'être un ennemi de l'empereur, afin de le faire condamner avec plus d'apparence de justice, le jugement ressortait tout spécialement du gouverneur romain. Des soldats étaient déjà postés devant la maison et dans le vestibule ; beaucoup de populace avec d'autres ennemis de Jésus s'était aussi rassemblée. Les princes des prêtres et les membres du conseil marchaient en avant ; puis venait le Sauveur, entouré d'archers et de soldats ; la populace fermait la marche. C'est dans cet ordre qu'ils descendirent de Sion dans la partie inférieure de la ville, et se dirigèrent vers le palais de Pilate. Plusieurs prêtres qui avaient assisté à la séance se rendirent au Temple pour y accomplir les préparatifs de la fête.

CHAPITRE XV

Désespoir de Judas

Le traître Judas, qui était resté dans les environs, put entendre une partie des propos qui circulaient parmi la foule, à la suite du cortège : « On le conduit à Pilate, disait-on ; le grand sanhédrin l'a condamné à mort, il doit être crucifié ; les souffrances qu'on lui a fait subir suffiraient pour lui ôter la vie ; il a la patience d'un saint ; il ne dit rien, si ce n'est qu'il est le Messie et qu'il sera assis à la droite de Dieu ; c'est pour cela qu'on le crucifiera ; s'il n'avait pas dit cela, on n'aurait pas pu le condamner à mort. Le misérable qui l'a vendu était son disciple, et avait mangé l'agneau pascal avec lui, peu d'instants avant de le trahir ; je ne voudrais pas avoir trempé dans cette infamie ; que que puisse être ce Galiléen, au moins n'a-t-il pas livré son ami à la mort pour de l'argent : vraiment ce misérable mériterait aussi la potence ! » Alors l'angoisse, le repentir et le désespoir assaillirent l'âme de Judas. Il se mit à courir, poussé par le démon. Le faisceau des trente pièces d'argent, attaché à sa ceinture, était pour lui comme un éperon de l'enfer ; il le prit à la main pour ne pas l'entendre résonner à ses côtés. Il courait à pas précipités, non pas après le cortège, pour se jeter aux pieds de son doux et miséricordieux Maître, afin d'implorer son pardon, de confesser sa faute devant Dieu, et de mourir avec son Seigneur ; c'était seulement au Temple qu'il se rendait, pour se défaire du prix de sa trahison et désavouer son crime devant les hommes. Il entra comme un insensé dans le Temple où beaucoup de princes des prêtres, et des anciens s'étaient rendus après la condamnation de Jésus. Ils se regardèrent avec étonnement ;

puis, avec un sourire de mépris, ils fixèrent des regards hautains sur Judas, qui paraissait devant eux tout défiguré, déchiré de remords et de désespoir. Il arracha de sa ceinture le faisceau des trente pièces d'argent, et le leur présentant de la main droite, il leur dit avec une angoisse visible : « Reprenez votre argent, avec lequel vous m'avez entraîné à vous livrer le juste ; reprenez votre argent, et délivrez Jésus ; je romps notre pacte ; j'ai péché en livrant le sang innocent. » Les prêtres le traitèrent avec le dernier mépris ; ils retirèrent leurs mains de l'argent qu'il leur tendait, comme s'ils eussent craint de se souiller en touchant le prix de sa trahison, et lui dirent : « Que nous importe ? Si tu crois avoir vendu le sang innocent, cela te regarde ; pour nous, nous savons ce que nous avons acheté, et nous trouvons qu'il mérite la mort. Tu as ton argent ; nous n'en voulons pas, etc. » Ils lui parlèrent du ton qu'on prend lorsqu'on a des affaires et qu'on veut se débarrasser d'un importun, et ils lui tournèrent le dos. Ce mépris mit Judas hors de lui même de rage et de désespoir ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête ; il déchira à deux mains le faisceau des trente pièces d'argent, les jeta sur le pavé du Temple, et s'enfuit hors de la ville.

Je le vis de nouveau courir comme un forcené dans la vallée d'Hinnom. Satan, sous une forme épouvantable, se tenait à ses côtés, et lui soufflait à l'oreille, pour le plonger dans le désespoir, toutes les malédictions des prophètes sur cette vallée, où les Juifs avaient autrefois immolé leurs enfants aux idoles. Il lui semblait que c'était contre lui qu'étaient prononcées toutes ces imprécations, par exemple : « Ils sortiront et verront les cadavres de ceux qui ont péché contre moi, dont le ver ne mourra point, dont le feu ne s'éteindra pas. » Puis ce cri retentissait à son oreille : « Caïn, où est Abel, ton frère ? Son sang crie vers moi. Tu es maintenant maudit sur la terre, errant et fugitif ».

Arrivé au torrent de Cédron, lorsqu'il aperçut le mont des Oliviers, il frémit et détourna la tête ; il croyait entendre encore la voix de son maître, lui disant : « Mon ami, dans quel dessein es-tu venu ici ? Judas, quoi ! c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme ! » Alors la terreur envahit son âme ; sa raison commença à s'égarer, et l'ennemi lui dit à l'oreille : « C'est ici que David a passé le Cédron, en fuyant devant son fils ; Absalon mourut pendu à un arbre. C'est de toi qu'il a été écrit au livre des Psaumes : « Ils ont rendu le mal pour le bien. Il sera jugé sans miséricorde ; Satan sera à sa droite, et tous le condamneront ; ses jours seront abrégés. Qu'un autre reçoive son épiscopat. Le Seigneur se souviendra de la méchanceté de ses pères et des péchés de sa mère, parce qu'il a poursuivi le pauvre sans pitié et qu'il a fait mourir l'affligé. Il a aimé la malédiction, et il en sera chargé ; il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement ; elle a pénétré comme de l'eau dans ses entrailles, et comme de l'huile dans ses os ; elle est autour de lui comme une ceinture dont il sera ceint à jamais (1). » Déchiré de remords, Judas, à ce moment, arrivait à un endroit marécageux, plein de décombres et d'immondices, au sud-ouest de Jérusalem et au pied de la montagne du Scandale. Là personne ne pouvait le voir. Un bruit confus arrivait de temps en temps de la ville jusqu'à lui, et Satan lui disait : « Maintenant on le conduit à la mort ; tu l'as vendu : te rappelles-tu ce qu'il y a dans la loi ? Celui qui a vendu la vie d'un de ses frères, d'un des enfants d'Israël, et qui en a reçu le prix, doit mourir de mort. Finis-en, misérable, finis-en ! » Alors Judas, désespéré, prit sa ceinture, et se pendit à un arbre qui croissait là dans un enfoncement ; il creva par le milieu du corps, et toutes ses entrailles se répandirent sur la terre.

(1) Ps. CVIII.

CHAPITRE XVI

Jésus est conduit à Pilate.

On conduisit le Seigneur à Pilate, à travers la partie la plus fréquentée de la ville. Les rues à traverser étaient encombrées de personnes venues pour la Pâque et d'une grande foule d'étrangers. Caïphe, Anne et un grand nombre de membres du sanhédrin ouvraient la marche, en habits de fête. Puis venaient tous les faux témoins, suivis du nombre assez considérable des scribes et des pharisiens qui avaient montré le plus de rage et d'acharnement à faire condamner le Seigneur. Derrière eux marchait Jésus lui-même, traîné avec des cordes par les archers. Il était entouré d'une troupe de soldats et des six agents qui avaient présidé à son arrestation. La populace affluait de tous les côtés et suivait le cortège, en poussant des cris et des imprécations. Des groupes de curieux se pressaient sur toute la route.

Jésus n'était couvert que de sa tunique toute souillée d'ordures. De son cou pendait une chaîne longue et pesante qui lui déchirait les genoux, à chaque fois que les bourreaux le tiraient par les cordes attachées à sa ceinture. Son aspect était lamentable ; les mauvais traitements de la nuit l'avaient tout défiguré ; ses cheveux et sa barbe étaient en désordre ; son visage pâle, meurtri et enflé. On le poussait en avant en l'accablant de coups et d'injures. Une troupe de misérables avait été ameutée, pour parodier son entrée solennelle à Jérusalem le jour des Rameaux. On le proclamait roi par dérision ; on jetait sous ses pas des pierres, de gros bâtons, des haillons sales et dégoûtants. On parodiait cette entrée triomphante par des chants et des propos de toute espèce, et les bourreaux le forçaient à marcher sur les objets qu'on avait jetés devant lui.

Non loin du palais de Pilate, cachée dans l'angle d'un bâtiment, la sainte Mère de Jésus, accompagnée de Jean et de Madeleine, attendait l'arrivée du cortège. Elle était sans cesse en esprit auprès de Jésus ; cependant, dès qu'elle pouvait l'approcher corporellement, son amour ne lui laissait pas de repos et l'entraînait sur les pas de son fils. Après la visite faite, pendant la nuit, au tribunal de Caïphe, elle n'était restée que peu de temps au cénacle, plongée dans une douleur muette; aussitôt qu'on eut fait sortir Jésus de sa prison pour le conduire de nouveau devant ses juges, elle se leva, mit son manteau, et, se couvrant de son voile, elle dit à Jean et à Marie-Madeleine : « Suivons mon fils chez Pilate ; je veux le voir de mes yeux ». Ils devancèrent le cortège en prenant un détour, et attendirent son arrivée près du prétoire. La sainte Vierge, continuellement unie en esprit avec son fils, savait bien dans quel état il se trouvait, mais sa vue intérieure ne pouvait le lui montrer aussi défiguré, aussi meurtri qu'il l'était réellement ; car au milieu des horribles souffrances que lui faisait subir la méchanceté des hommes, elle le voyait entouré d'une auréole de sainteté et d'amour, et de cette ineffable patience qui le rendait une victime toute volontaire. Voici maintenant l'humiliante, la terrible réalité ! D'abord passent devant ses yeux les ennemis de Jésus, pleins d'orgueil et de haine, les prêtres du vrai Dieu, revêtus de leurs habits de fête, l'âme toute remplie de fourberie et de mensonge, de perfidie et de desseins déicides. Terrible spectacle ! Les prêtres de Dieu sont devenus les prêtres de Satan ! Puis viennent tous les accusateurs parjures, tous les ennemis acharnés du Seigneur, et toute la populace suit en vociférant. Enfin apparaît Jésus, le Fils de Dieu, le Fils de l'homme, son propre fils, affreusement défiguré, tout meurtri, chargé de chaînes, accablé de coups, poussé par des bourreaux inhumains, se traînant plus qu'il ne marche, au milieu d'une nuée d'in-

sultes et de malédictions. Ah ! s'il n'eût été le plus malheureux, le plus misérable, le seul calme, le seul priant au milieu de cette tempête de l'enfer déchaîné, la mère du Seigneur n'aurait jamais pu le reconnaître, tant il était défiguré. A son aspect elle s'écrie d'un ton lamentable : « Hélas ! est-ce là mon fils ? Ah ! c'est mon fils. O Jésus, mon Jésus ! » Le cortège passe devant elle ; Jésus jette un regard touchant sur sa mère, qui s'évanouit. Jean et Madeleine l'emportent aussitôt ; mais à peine revenue à elle, la sainte Vierge se fait conduire par Jean au palais de Pilate.

Jésus devait éprouver, sur ce chemin de douleur, comment les amis nous abandonnent dans l'infortune. Lorsque les habitants d'Ophel, rassemblés dans un endroit par où devait passer le cortège, virent Jésus si méconnaissable et si maltraité par ses bourreaux, leur foi fut ébranlée. Ils ne comprenaient pas qu'un roi, un prophète, le Messie, le Fils de Dieu pût être réduit à une telle extrémité. Les pharisiens les raillaient de leur attachement à Jésus. « Voilà votre illustre Roi, disaient-ils ; saluez-le donc. Vous faites la moue maintenant qu'il va être couronné, et qu'il est sur le point de monter sur son trône ! C'en est fait de ses miracles ; le grand prêtre lui a désappris ses sortilèges, etc. » Ces pauvres gens, que Jésus avait comblés de grâces et de bienfaits, furent ébranlés dans leur foi à la vue du spectacle affreux que leur offraient les personnages les plus vénérés du pays, les princes des prêtres et les membres du sanhédrin. Les meilleurs se retirèrent en doutant, les pires se joignirent au cortège autant que la chose leur fut possible ; car les pharisiens avaient placé çà et là des gardes afin de prévenir une émeute.

CHAPITRE XVII

Jésus devant Pilate.

Au pied de l'angle nord-ouest de la montagne du Temple est situé le palais du gouverneur. On y monte par un escalier de marbre composé d'un grand nombre de marches. Il domine une place spacieuse et entourée de galeries où se tiennent des marchands. Un corps de garde et quatre entrées, à l'ouest, au nord, à l'est et au midi, interrompent cette grande enceinte, que les Romains appellent le forum. En face du corps de garde, sur le forum lui-même, s'élève une belle terrasse, garnie de bancs de pierre, formant une espèce de tribunal. C'est de ce lieu, appelé Gabbatha, que Pilate prononce ses jugements solennels. L'escalier de marbre par lequel on arrive au palais du gouverneur, conduit à une terrasse découverte d'où Pilate écoute les accusateurs, qui prennent place sur des bancs de pierre, placés entre le forum et l'entrée du prétoire. En parlant à haute voix, on s'entend facilement de part et d'autre.

Il était à peu près six heures du matin, suivant notre manière de compter, lorsque le cortège qui conduisait Jésus arriva devant le palais du gouverneur. Anne, Caïphe et les membres du sanhédrin s'arrêtèrent aux sièges placés des deux côtés près de l'entrée du prétoire. Jésus fut traîné par les bourreaux un peu en avant, jusqu'au pied de l'escalier qui montait à la terrasse. Pilate y était couché sur un lit de repos, ayant près de lui une petite table à trois pieds, sur laquelle se trouvaient posés les insignes de sa dignité. Il était entouré d'officiers et de soldats, et à ses côtés étaient arborées les enseignes romaines. Les princes

des prêtres et les Juifs n'entrèrent point dans le prétoire, afin de ne point se souiller en franchissant la limite indiquée par la loi.

Lorsque Pilate les vit arriver avec tant de précipitation et de bruit, traînant jusqu'au pied de l'escalier le Seigneur, réduit à un si pitoyable état, il se leva et leur parla d'un ton de mépris, comme pourrait le faire un orgueilleux général français aux envoyés d'une petite ville allemande : « Qu'est-ce donc qui vous presse tant ? leur dit-il. Dans quel état avez-vous mis ce pauvre homme ! Vous commencez de bien bonne heure à assommer et à écorcher vos victimes ! » Cependant les Juifs criaient aux bourreaux : « En avant ; avancez avec lui au tribunal. » Puis ils adressèrent la parole à Pilate : « Ecoutez nos accusations contre ce malfaiteur; car nous ne pouvons entrer dans le prétoire sans nous souiller ».

Aussitôt qu'ils eurent proféré ces mots, un homme de haute taille et d'un aspect vénérable s'écria du milieu de la foule qui se pressait derrière eux sur le forum : « Certes non, vous ne devez pas entrer dans le prétoire ; car il est sanctifié par le sang innocent. Lui seul peut y entrer ; lui seul parmi les Juifs est pur comme les innocents qu'on a massacrés dans ce lieu ». Après avoir prononcé ces paroles d'une voix haute et avec une émotion visible, il disparut dans la foule. Il s'appelait Sadoch. C'était un homme riche, cousin d'Obel ou Sirach, le mari de Véronique. Deux de ses enfants avaient été massacrés dans la cour du prétoire par l'ordre d'Hérode. Depuis ce moment, il s'était retiré du monde, et, à l'exemple des Esséniens, il avait vécu dans la continence avec sa femme. Il avait entendu une fois, chez Lazare, les enseignements de Jésus. En le voyant traîné dans cet état lamentable au pied de l'escalier de Pilate, le souvenir douloureux de ses enfants égorgés se réveilla dans son cœur, et le poussa à rendre un témoignage public à l'innocence de Jésus.

Les accusateurs, en ce moment, étaient trop préoccupés et trop dépités de l'accueil de Pilate, et de leur humble position vis-à-vis de lui, pour faire attention à l'exclamation de Sadoch.

Les archers traînèrent Jésus sur les degrés de marbre, et le conduisirent ainsi sur le derrière de la terrasse d'où Pilate parlait avec ses accusateurs. Pilate avait beaucoup entendu parler de Jésus. Lorsqu'il le vit passer devant lui, défiguré et maltraité d'une manière si horrible, et conservant malgré tout une expression inaltérable de dignité, il sentit s'accroître dans son âme le mépris et le dégoût qu'il éprouvait pour ces prêtres Juifs et ces membres du sanhédrin, qui lui avaient annoncé Jésus de Nazareth comme un coupable digne de mort, qu'ils venaient livrer entre ses mains : il leur fit donc entendre qu'il n'était pas disposé à condamner Jésus sans preuves. Leur adressant la parole d'un ton impérieux et méprisant, il leur dit : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? — Si ce n'était pas un malfaiteur, répondirent-ils avec dépit, nous ne vous l'aurions pas livré. — Prenez-le vous-mêmes, leur répartit Pilate, et jugez-le selon votre loi. — Mais, répliquèrent les Juifs, il ne nous est pas permis de mettre personne à mort ». Les ennemis de Jésus étaient pleins de dépit et de rage ; ils étaient pressés d'en finir avec lui avant le commencement de la fête, afin de pouvoir immoler l'agneau pascal. Ils ne savaient pas que le véritable Agneau pascal était celui qu'ils avaient introduit dans le prétoire de cet idolâtre, au seuil duquel ils craignaient de se souiller.

Le gouverneur romain les ayant sommés de produire leurs griefs, ils présentèrent trois chefs d'accusation, pour chacun desquels dix témoins vinrent déposer, et par lesquels ils prétendaient convaincre Jésus d'être un ennemi de l'empereur, afin de le faire condamner par Pilate ; car, dans les matières qui concernaient leur culte, ils avaient eux-mêmes le droit de juger. Ils di-

vent d'abord que Jésus était un séducteur du peuple, un agitateur, un perturbateur du repos public ; et ils alléguèrent, pour preuves, les affirmations suivantes : « Il parcourt le pays et forme des rassemblements considérables ; il viole le sabbat et il opère des guérisons durant ce saint jour ». Pilate les interrompit alors : « Vous n'êtes pas malades, apparemment, leur dit-il avec un sourire ironique ; autrement ces guérisons ne vous auraient pas si fort scandalisés ». Cependant ils continuèrent : « Il séduit le peuple par des enseignements révoltants : il dit que celui qui mange sa chair et boit son sang aura la vie éternelle ». Pilate, choqué de l'exaspération et de la précipitation avec lesquelles ils parlaient, regarda ses officiers en souriant, et adressa aux Juifs ces paroles piquantes : « On croirait que vous voulez vous-même suivre sa doctrine pour avoir la vie éternelle, et que vous êtes pressés de manger sa chair et de boire son sang ! »

Ils passèrent ensuite à la seconde accusation : « Il excite le peuple, dirent-ils, à ne pas payer le tribut à César ». Mais ici Pilate les interrompit avec colère, et du ton tranchant d'un homme chargé de veiller à ces sortes d'affaires : « C'est là un gros mensonge, leur dit-il ; je dois savoir cela mieux que vous ». Les Juifs alors produisirent leur troisième grief : « Quoi qu'il en soit, cet homme, d'une naissance basse et équivoque, s'est fait un grand parti, et a crié malheur à Jérusalem. Il a répandu parmi le peuple des paraboles à double sens sur un roi qui prépare les noces de son fils. Un jour la foule rassemblée autour de lui a voulu le faire roi ; mais l'entreprise lui a paru prématurée, et il s'est caché. Ces jours derniers il s'est hasardé davantage : il a fait une entrée bruyante à Jérusalem, au milieu des cris de la foule : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur pour régner sur Israël ! Il s'est fait rendre les honneurs royaux ; car il a enseigné qu'il était le Christ, l'Oint du Seigneur, le Roi

promis aux Juifs, et c'est ainsi qu'il se fait appeler. »
Dix témoins attestèrent encore cette accusation.

En entendant dire que Jésus se faisait appeler le Christ, le Roi des Juifs, Pilate devint pensif. Il alla de la terrasse dans la salle du tribunal, jeta en passant un regard attentif sur Jésus, et ordonna aux gardes de le lui amener. Pilate était un païen superstitieux, inconstant et sans principes; il croyait bonnement que les enfants de ses dieux avaient vécu sur la terre; il n'ignorait pas non plus que les prophètes des Juifs leur avaient annoncé depuis longtemps un Oint du Seigneur, un Rédempteur, un Sauveur, un Roi, dont beaucoup de Juifs attendaient la venue. Il savait aussi que des rois de l'Orient étaient venus auprès du vieil Hérode pour s'enquérir d'un roi nouveau-né qu'ils voulaient adorer, et qu'Hérode, à cette occasion, avait fait massacrer un grand nombre d'enfants. En païen qu'il était, il n'ajoutait pas foi à ces traditions sur un Messie qui devait régner sur les Juifs. Il ne pouvait s'imaginer quel roi ce devait être ; tout au plus aurait-il pu se figurer, avec les Juifs libres-penseurs et les hérodiens, que ce devait être un monarque puissant et victorieux. C'est pourquoi il trouvait ridicule qu'on accusât cet homme, si défait, si malheureux et si misérable, de vouloir se faire passer pour cet Oint du Seigneur et pour ce roi. Cependant, comme les ennemis de Jésus avaient présenté ces prétendus griefs comme un crime de lèse-majesté, il le fit comparaître devant lui pour l'interroger.

Pilate regarda Jésus avec étonnement, et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus répondit : « Dis-tu cela de toi-même, ou est-ce d'autres qui te l'ont dit de moi ? » Pilate, fâché de ce que Jésus pût le croire assez simple pour faire de lui-même une telle question, reprit avec dédain : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les pontifes t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? » Jésus répondit d'un ton solennel : « Mon royaume n'est pas

de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, j'aurais des serviteurs qui combattraient pour m'empêcher de tomber aux mains des Juifs ; mais, je le dis en vérité, mon royaume n'est point d'ici-bas ». Ces graves paroles de Jésus firent quelque impression sur Pilate, qui repartit tout pensif : « Tu es donc roi ? » Jésus répondit : « Tu le dis, je suis roi. Si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité ; quiconque est de la vérité, écoute ma voix ». Pilate, se levant, ajouta : « Qu'est-ce que la vérité ? » Puis, ayant dit ces mots, il s'en alla de nouveau vers les Juifs sur la terrasse. Il ne pouvait pas comprendre Jésus ; mais il savait maintenant que ce n'était pas un roi qui voulût nuire à l'empereur, puisqu'il ne prétendait pas à un royaume de ce monde : or l'empereur ne se souciait guère d'un royaume de l'autre monde. C'est pourquoi il cria aux princes des prêtres du haut de la terrasse : « Je ne trouve en lui aucune cause de mort ». Les ennemis de Jésus furent exaspérés. Ils recommencèrent à vomir contre lui un torrent d'accusations ; mais le Seigneur gardait le silence, et priait pour ces pauvres hommes. Alors Pilate se tournant vers lui : « Tu ne réponds rien, lui dit-il ? Vois de combien de choses ils t'accusent » ; mais Jésus ne répondit pas davantage. Pilate, fort étonné, reprit : « Je vois bien qu'ils te calomnient ». Mais les accusateurs insistaient, en disant : « Comment ! vous ne trouvez en lui aucune cause de mort ? Cependant il soulève le peuple et il enseigne par toute la Judée, en commençant par la Galilée jusqu'ici ». Pilate, entendant nommer la Galilée, réfléchit un instant, puis il leur demanda : « Cet homme est-il Galiléen et sujet d'Hérode ? Les accusateurs répondirent : « Oui ; ses parents ont demeuré à Nazareth, et son domicile actuel est Capharnaüm. Alors Pilate leur dit : « Puisqu'il est de la juridiction d'Hérode, conduisez-le lui pour qu'il le juge ; car il est ici pour la fête ». Puis il fit remettre Jésus aux mains

de ses ennemis, et chargea un de ses officiers de faire savoir à Hérode qu'on lui amenait, pour être jugé, le Galiléen Jésus de Nazareth, son sujet. Pilate se trouvait mal à l'aise dans cette affaire, et il était content de pouvoir ainsi s'en débarrasser. Du reste, il avait aussi un but politique : comme il était brouillé avec Hérode, il voulait lui faire une politesse en lui envoyant Jésus, que le tétrarque était depuis longtemps désireux de connaître.

Les ennemis de Jésus, furieux de se voir ainsi renvoyés par Pilate à la face de tout le peuple, déchargèrent sur le Seigneur toute leur colère. Ils l'enchaînèrent de la façon la plus barbare et l'accablèrent de coups : ils le traînèrent précipitamment à travers la foule qui encombrait le forum jusqu'au palais d'Hérode, situé non loin de là. Des soldats romains accompagnaient le cortège.

Claudia Procle, la femme de Pilate, lui avait fait dire par un domestique qu'elle désirait vivement lui parler, et, au moment où Jésus fut conduit à Hérode, elle se tenait secrètement sur une galerie élevée, d'où elle regardait, pleine de tristesse et d'angoisse, le cortège défilant sur le forum.

CHAPITRE XVIII

Origine du Chemin de la Croix.

Pendant qu'on accusait Jésus devant Pilate, sa bienheureuse mère, avec Jean et Madeleine, se tenait dans un angle du forum, écoutant, le cœur déchiré, tous ces cris et toutes ces insultes. Puis, quand Jésus fut conduit à Hérode, Jean leur fit parcourir toute la voie douloureuse, depuis le palais de Caïphe et celui d'Anne, jusqu'au jardin des Oliviers et à Gethsémani. Dans tous les endroits où le Seigneur était tombé, où il avait

le plus cruellement souffert, ils s'arrêtaient, versaient des larmes abondantes, et s'unissaient à ses souffrances. Souvent la sainte Vierge se prosternait par terre pour baiser les places où Jésus était tombé. Alors Madeleine se tordait les mains ; Jean, les yeux baignés de larmes, cherchait à les consoler ; puis il les conduisait plus loin. Telle fut l'origine du saint Chemin de la Croix ; tel fut le commencement de cette douloureuse contemplation, de ces honneurs rendus à la passion du Sauveur avant même qu'elle ne fût accomplie. Ce fut dans la plus sainte fleur de l'humanité, dans la mère virginale du Fils de l'homme, que commença la dévotion de l'Eglise pour les souffrances de son Rédempteur. Jésus se trouvait encore sur le chemin de son douloureux sacrifice, que déjà la mère pleine de grâces suivait les traces de son fils, les arrosant de ses larmes et leur rendant ses hommages. O quelle compassion ! Comme sa douleur fut immense, et avec quelle force le glaive ne traversa-t-il pas son cœur ! Cette bienheureuse mère, qui avait réellement et substantiellement conçu et gardé neuf mois sous son cœur plein de grâce le Verbe, qui au commencement était en Dieu et qui était Dieu, cette Vierge qui l'avait senti vivre en elle, qui l'avait nourri de son lait et entouré de ses soins, avant que les hommes ses frères reçussent de lui ses bénédictions, ses enseignements et ses bienfaits, cette bienheureuse mère prit part en ce jour à toutes les souffrances de Jésus, ainsi qu'à son ardent désir de racheter les hommes par sa passion et par sa mort. Ainsi la Vierge immaculée inaugura pour l'Eglise le Chemin de la Croix, afin de recueillir partout les mérites infinis du Seigneur comme des fleurs, comme des pierres précieuses qu'elle voulait offrir au Père céleste en faveur de tous les fidèles. Tous les saints, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, toutes les âmes qui jamais ont soupiré après la rédemption ou honoré par leur compassion les souffrances du Seigneur, s'affligeaient, priaient et offraient

en ce jour leurs hommages dans le cœur de la Mère de Jésus, qui est aussi dans l'Eglise la mère fidèle de tous les frères du Seigneur.

Madeleine ne se possédait pas de douleur. Le saint amour dont elle brûlait pour Jésus était immense ; mais lorsqu'elle aurait voulu répandre toute son âme à ses pieds, comme autrefois le parfum de nard sur sa tête, elle voyait entre elle et son bien-aimé un horrible abîme entr'ouvert. Le repentir de ses fautes n'était pas moins intense que sa reconnaissance pour leur pardon ; et quand son amour tentait de s'élever à lui en actions de grâces comme une fumée d'encens, elle voyait Jésus maltraité et conduit à la mort pour ses propres péchés, dont il s'était chargé ; et cette vue de Jésus, souffrant si horriblement pour ses crimes, causait à son amour une indicible épouvante. Elle se plonglait dans l'abîme du repentir sans pouvoir ni le remplir ni l'épuiser ; puis elle se reportait avec des désirs ardents vers son Seigneur qui souffrait si cruellement. Son âme était de la sorte déchirée, ballottée entre l'amour et le repentir, entre la reconnaissance et l'horreur que lui causait l'ingratitude de son peuple envers son Rédempteur ; et tous ces sentiments se trahissaient dans ses mouvements, dans ses paroles et dans tout son aspect.

Jean aimait son maître, et souffrait avec lui. Il conduisait ainsi pour la première fois la Mère de Dieu sur les traces du chemin de la croix, et en ce moment l'avenir s'entr'ouvrait à ses yeux.

CHAPITRE XIX

Pilate et sa femme.

Après avoir envoyé Jésus à Hérode, Pilate alla trouver sa femme, Claudia Procle. Je les vis s'entretenir ensemble sous un berceau de verdure, situé sur une

terrasse du jardin derrière le palais. Claudia était toute bouleversée et en proie à une vive émotion. C'était une femme pâle, mais grande et belle. Sa tête était couverte d'un voile qui pendait derrière elle. Elle parla longtemps avec son époux, le conjurant par tout ce qui lui était sacré d'épargner Jésus, le Prophète, le Saint des saints ; et elle lui raconta en détail des visions merveilleuses qu'elle avait eues à son sujet la nuit précédente.

Pendant qu'elle parlait, je vis un grand nombre de ces visions, mais j'ai oublié dans quel ordre elles se succédèrent. Elle vit les principales circonstances de la vie du Seigneur : l'Annonciation de Marie, la Nativité, l'Adoration des bergers et celle des rois, la prophétie de Siméon et celle d'Anne, la fuite en Egypte, le massacre des Innocents, la tentation dans le désert, etc... Elle le vit enseigner et guérir, tout entouré de lumière, tandis que la méchanceté et la perfidie de ses ennemis lui apparaissaient sous les formes les plus épouvantables. Elle vit ses souffranrces infinies supportées avec une patience indicible, ainsi que la sainteté et les douleurs de sa mère. Elle aperçut tout cela dans une série d'images entourées de symboles qui lui en donnaient l'intelligence. A la vue de toutes ces scènes émouvantes et toutes nouvelles pour son âme, elle fut saisie d'angoisse et de tristesse, surtout en voyant plusieurs de ces choses, comme le massacre des Innocents et la prophétie de Siméon, se passer dans le voisinage de sa maison. Pour moi, je sais combien de telles visions font souffrir : on ne comprend bien les sentiments des autres, que quand on les a éprouvés soi-même.

Elle avait souffert toute la nuit, et reconnu plus ou moins clairement bien des vérités merveilleuses, lorsque, tout à coup, elle fut réveillée par le bruit du cortège qui conduisait Jésus. Elle alla voir ce que c'était et reconnut dans le Seigneur qu'on conduisait alors à Hérode l'objet même de ses merveilleuses visions, mais

défiguré et maltraité par ses ennemis d'une manière horrible. A cette vue, elle fut saisie de transes mortelles, et envoya aussitôt chercher Pilate, auquel elle raconta avec effroi ce qui venait de lui arriver. Elle n'avait pas tout compris, et elle ne pouvait non plus tout exprimer, mais elle serra Pilate dans ses bras et lui adressa les supplications les plus touchantes.

Pilate était étonné et troublé de ce que lui disait sa femme. Il rapprochait de tout cela qu'il avait entendu dire de Jésus, la fureur des Juifs, le silence du Sauveur et les réponses mystérieuses qu'il avait faites à ses questions. Il était inquiet et indécis, mais pour l'instant il fut gagné à l'avis de sa femme. Il avait déjà déclaré, lui dit-il, qu'il ne trouvait rien en Jésus qui méritât la mort, et il ne le condamnerait pas, car il avait reconnu toute la malice des Juifs. Il lui raconta à son tour ce que Jésus lui avait répondu, et, pour la rassurer, il lui donna un gage comme garantie de sa promesse. Je ne sais si c'était un anneau, un cachet ou un bijou. Après cela ils se séparèrent.

Pilate était un esprit embrouillé, indécis, orgueilleux et abject à la fois ; lorsque ses intrêts étaient en jeu, il ne reculait pas devant les actions les plus honteuses, et quand il se trouvait dans une position difficile, il avait recours aux pratiques superstitieuses et particulièrement à la divination. Maintenant, comme il était dans une grande perplexité, il était fort empressé auprès de ses dieux, auxquels il offrait de l'encens dans un endroit retiré de sa maison, les priant de faire connaître leur volonté par des signes. Une de ses pratiques divinatoires était d'observer manger les poulets. Mais toutes ces choses me paraissaient si horribles, si ténébreuses et si infernales, que j'en détournais la vue avec dégoût. Ses idées s'embrouillaient de plus en plus, Satan lui inspirant tantôt une solution, tantôt une autre. Il pensait d'abord qu'il devait relâcher Jésus parce qu'il était innocent ; puis il songeait que ses dieux

pourraient bien se venger sur lui Pilate, s'il sauvait Jésus, qui, à le juger d'après ses propres paroles, semblait être un demi-dieu, et qui pouvait peut-être leur faire du tort. « Peut-être, se disait-il, est-ce une espèce de Dieu des Juifs ; il y a tant de prophéties d'un roi des Juifs qui doit régner sur le monde entier. Les rois mages d'Orient sont déjà venus s'enquérir d'un tel Roi ; de cette sorte, il pourrait bien s'élever au-dessus de mes dieux et de mon empereur, et j'aurais une grande responsabilité si je le laissais en vie. Sa mort sera peut-être le triomphe de mes dieux ». Puis les songes étonnants de sa femme, qui n'avait jamais vu Jésus, lui revenaient à l'esprit, et jetaient un grand poids dans la balance et la faisaient pencher en faveur de l'acquittement de Jésus. Enfin il se décida tout à fait dans ce sens. Il voulait être juste, mais il ne le pouvait pas, car s'il avait demandé : « Qu'est-ce que la vérité ? » Il n'avait pas attendu la réponse : « La vérité, c'est Jésus de Nazareth, le roi des Juifs ».

En attendant, la foule du peuple croissait de moment en moment sur le forum et dans les rues par lesquelles on conduisait Jésus à Hérode. Les habitants d'une même ville, d'une même contrée, se tenaient ensemble et formaient des groupes séparés. Les pharisiens les plus acharnés contre Jésus étaient au milieu de leurs compatriotes, pour exciter contre le Seigneur ceux qui paraissaient indécis et consternés. Des soldats occupaient en grand nombre le corps de garde placé devant le palais de Pilate et tous les postes importants de la ville. Les soldats romains qui accompagnaient le cortège, venaient des contrées situées entre la Suisse et l'Italie.

CHAPITRE XX

Jésus devant Hérode.

Au nord du forum, dans la nouvelle ville, à une petite distance du palais de Pilate, était situé celui du tétrarque Hérode. Exaspérés de la nouvelle démarche à laquelle on les obligeait, les ennemis de Jésus ne cessaient d'insulter le Seigneur et de le faire maltraiter par les archers. Hérode, averti par le messager de Pilate, attendait le cortège dans une grande salle, assis sur un trône, entouré de courtisans et de soldats. Les princes des prêtres entrèrent par la galerie et se placèrent des deux côtés ; Jésus se tint à l'entrée. Hérode, très flatté de ce que Pilate lui avait reconnu publiquement et devant les prêtres juifs le droit de juger les Galiléens, se montra impérieux et superbe. Il se réjouissait aussi de voir devant lui, dans un tel état d'abaissement, ce même Jésus qui avait toujours dédaigné de se montrer à lui. Jean avait parlé de Jésus dans des termes si solennels, les Hérodiens, ses espions lui en avaient rapporté tant de choses, qu'il attendait avec la plus vive impatience l'occasion de s'entretenir avec lui. Aussi avait-il résolu de lui faire subir, devant ses courtisans et les princes des prêtres, un interrogatoire pompeux, où il pourrait faire paraître qu'il était bien informé sur lui. Pilate lui avait fait dire qu'il n'avait trouvé aucun crime digne de mort en Jésus, et l'homme rampant y voyait un avis secret de traiter froidement ses accusateurs, ce qui augmentait encore la fureur de ces derniers. A peine entrés, ils se mirent à produire avec instance leurs accusations ; Hérode regarda Jésus avec curiosité ; et en le voyant dans un état si lamentable, les cheveux en désordre, le visage tout meurtri et souillé de boue et de sang, à peine couvert d'un man-

teau malpropre, ce prince efféminé et voluptueux fut saisi de compassion et de dégoût. « Seigneur mon Dieu ! » s'écria-t-il, puis il détourna le visage avec répugnance et dit aux prêtres : « Emmenez-le et faites-le laver ; comment pouvez-vous faire paraître devant moi un homme si sale et si maltraité ? » Les archers conduisirent alors Jésus dans le vestibule ; on apporta de l'eau dans un bassin et on le nettoya en l'accablant d'injures, et en passant rudement le linge sur son visage tout meurtri.

Hérode reprocha aux prêtres leur cruauté. Il semblait qu'il voulût imiter la conduite de Pilate, car il leur dit aussi : « On voit bien qu'il est tombé entre les mains des bouchers ; vous commencez de bonne heure aujourd'hui ». Cependant les princes des prêtres l'accusaient sans relâche. Lorsqu'on ramena Jésus, Hérode feignit de la bienveillance pour lui ; et fit apporter un verre de vin pour lui rendre un peu de force ; mais Jésus secoua la tête et refusa d'accepter. Hérode commença ensuite à se répandre en un flux de paroles ; il redit à Jésus tout ce qu'il savait de lui ; puis il lui fit beaucoup de questions, et lui demanda aussi de faire quelque miracle. Mais Jésus ne répondait rien et restait devant lui les yeux baissés. Hérode s'en irrita et en fut tout déconcerté ; cependant il ne voulut pas le laisser voir, et continua ses questions. D'abord il chercha à le flatter : « Je suis vraiment peiné, lui dit-il, de voir peser sur toi des accusations si graves ; j'ai beaucoup entendu parler de toi. Tu dois savoir qu'à Thirza tu as usurpé mon autorité, en délivrant, sans ma permission, des prisonniers que j'y avais fait mettre ? Mais ton intention était peut-être bonne. Maintenant le gouverneur romain t'a livré à moi pour te juger ; que réponds-tu à toutes ces accusations ? Tu te tais ? On a beaucoup vanté la sagesse de tes discours et de tes enseignements ; je désirerais t'entendre réfuter ces accusations. Que dis-tu ? Est-il vrai que tu sois le roi des Juifs ? Es-tu

le fils de Dieu ? Qui es-tu ? J'ai entendu dire que tu as fait de grands miracles ; justifie ta réputation, fais un prodige devant moi. J'ai le pouvoir de te renvoyer absous. Est-il vrai que tu aies rendu la vue à des aveugles-nés, que tu aies ressuscité Lazare, nourri avec quelques pains plusieurs milliers d'hommes ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? Fais un miracle, je t'en prie ! cela te profitera ».

Comme Jésus gardait toujours le silence, Hérode continua avec une volubilité toujours croissante : « Qui es-tu ? Qui t'a donné ton pouvoir ? Pourquoi ne peux-tu plus rien ? Es-tu celui de la naissance duquel on raconte tant de merveilles ? Des rois de l'Orient sont venus s'enquérir auprès de mon père d'un roi des Juifs nouvellement né, auquel ils voulaient rendre leurs hommages ; on dit que tu es cet enfant ? Est-ce vrai ? Comment cela s'est-il fait ? Pourquoi a-t-on gardé si longtemps le silence à son sujet ? Peut-être rapporte-t-on cet événement à ta personne afin de te faire roi. Défends-toi donc ! Quelle espèce de roi es-tu ? En vérité je ne vois rien de royal en toi ! On m'a dit que dernièrement on t'a conduit triomphalement au Temple : qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Parle donc ? Comment se fait-il que tout cela ait pris une si triste fin ? »

Hérode continua à interroger ainsi le Seigneur, mais sans en obtenir la moindre réponse. Il me fut révélé que Jésus ne voulait point parler à Hérode, parce qu'il avait été excommunié, à cause de son mariage adultère avec Hérodiade, et du meurtre de Jean-Baptiste. Profitant du mécontentement que causait à Hérode le silence de Jésus, Caïphe et Anne poursuivirent leurs accusations avec plus d'instance ; ils dirent, entre autres choses, qu'il avait appelé Hérode un renard, qu'il travaillait depuis longtemps à la ruine de toute sa famille, qu'il voulait introduire une religion nouvelle, et qu'il avait mangé la Pâque la veille du jour légal.

Quoique irrité du silence de Jésus, Hérode n'en resta

pas moins fidèle à ses vues politiques. Il ne voulait pas le condamner, car il éprouvait devant lui une terreur secrète ; le souvenir du meurtre de Jean le poursuivait sans cesse. De plus il détestait les princes des prêtres, qui avaient refusé de consentir à son adultère, et l'avaient exclu des sacrifices. Surtout il n'osait pas condamner celui que Pilate avait absous ; c'était une politesse qu'il croyait devoir rendre au gouverneur romain, devant les princes des prêtres. Mais il ne laissa pas d'accabler le Sauveur d'injures, et dit à ses gardes, qui étaient bien là au nombre de deux cents : « Emmenez cet insensé, et rendez à ce roi risible les honneurs qui lui sont dus ; c'est plutôt un fou qu'un criminel. »

Ils conduisirent donc Jésus dans une grande cour où ils lui prodiguèrent les railleries et les mauvais traitements. Cette cour était comprise entre les ailes du palais ; et Hérode les regarda pendant quelque temps du haut d'une terrasse. Anne et Caïphe, qui l'avaient suivi jusque-là, cherchèrent à lui arracher la condamnation du Sauveur ; mais Hérode leur dit, de manière à être entendu par les soldats romains : « J'aurais grand tort de le condamner. » Sans doute il voulait dire qu'il ferait mal d'infirmer le jugement de Pilate, qui avait eu la politesse d'envoyer Jésus devant lui.

Les princes des prêtres et les ennemis de Jésus, voyant qu'Hérode ne voulait pas entrer dans leurs vues, envoyèrent quelques-uns des leurs dans le quartier d'Acra pour dire à beaucoup de pharisiens qui s'y trouvaient de se rendre avec leurs adhérents dans les environs du palais de Pilate ; ils firent aussi distribuer beaucoup d'argent dans la multitude pour l'exciter à demander tumultueusement la mort de Jésus. D'autres furent chargés de se répandre parmi le peuple et de le menacer du courroux céleste, s'il ne demandait la mort du blasphémateur. Ils devaient ajouter que si Jésus ne mourait pas, il s'unirait aux Romains pour anéantir les Juifs, et que c'était là l'empire dont il avait toujours

parlé. Ailleurs ils disaient qu'Hérode avait condamné Jésus, mais que le peuple devait manifester sa volonté ; car il était à craindre que, s'il était délivré, ses partisans ne troublassent la fête et n'exerçassent contre eux, à l'aide des Romains, la vengeance la plus cruelle. Ils répandaient donc les bruits les plus contradictoires et les plus inquiétants, afin d'irriter et de soulever le peuple ; en même temps quelques-uns d'entre eux donnaient de l'argent aux soldats d'Hérode pour les pousser à maltraiter Jésus jusqu'à le faire mourir, car ils désiraient qu'il perdît la vie avant que Pilate le renvoyât.

Tandis que les pharisiens complotaient ainsi, Notre-Seigneur était exposé aux plus cruels outrages d'une soldatesque effrontée et impie. Après qu'Hérode leur eut livré Jésus comme un insensé qui refusait de se justifier, ils le poussèrent dans la cour ; et l'un d'entre eux apporta un grand sac blanc, où l'on fit un trou à coups d'épée, et qu'on jeta sur sa tête avec de bruyants éclats de rire ; un autre de ces soldats apporta un lambeau d'étoffe rouge qu'on lui passa autour du cou ; alors ils s'inclinèrent devant lui et lui rendirent mille hommages dérisoires. Ensuite ils le poussaient, l'injuriaient, le frappaient au visage et crachaient sur lui. Ils lui jetaient même de la boue et le tiraient comme pour le faire danser. Enfin, l'ayant jeté par terre, ils le traînèrent dans une rigole qui longeait les bâtiments, de sorte que sa tête sacrée frappait contre les colonnes et les angles des murailles. Si parfois ils le relevaient, ce n'était que pour l'insulter encore.

Il y avait là environ deux cents soldats d'Hérode, gens de tous les pays, dont les plus méchants pensaient se faire honneur auprès du prince en imaginant quelque nouvel outrage. Ils se poussaient les uns les autres pour arriver à l'insulter, et quelques-uns, gagnés par les ennemis du Seigneur, profitèrent du tumulte pour lui asséner des coups de bâton sur la tête. Jésus les regardait d'un œil de compassion et poussait

des soupirs et des gémissements, mais ils contrefaisaient en ricanant ses cris plaintifs, et aucun n'avait pitié de lui. Sa tête était tout ensanglantée, et je le vis tomber trois fois sous leurs coups ; mais je vis aussi des anges en pleurs qui lui oignaient la tête ; et il me fut révélé que sans cette assistance d'en haut, ces coups l'auraient achevé. Les Philistins qui torturaient Samson aveugle dans la carrière de Gaza étaient moins violents et moins cruels que ces misérables.

Cependant les princes des prêtres avaient hâte d'en finir, afin de se rendre au Temple. Ayant su que leurs ordres avaient été exécutés, ils prièrent encore une fois Hérode de condamner Jésus. Mais celui-ci, qui voulait avant tout plaire à Pilate, lui renvoya le Sauveur revêtu de son manteau de dérision.

CHAPITRE XXI

Jésus ramené d'Hérode à Pilate. — Barabbas préféré à Jésus.

Les princes des prêtres et les ennemis de Jésus étaient furieux et couverts de confusion de n'avoir pu le faire condamner par Hérode, et d'être ainsi obligés de le ramener à Pilate, qui déjà l'avait absous. Aussi prirent-ils en revenant un chemin deux fois plus long, afin de tourmenter le Seigneur plus longtemps, et de le montrer dans son ignominie à une autre partie de la ville. Ils voulaient en outre laisser à leurs agents le temps de travailler les masses selon leurs vues. Ce chemin était beaucoup plus rude et plus inégal, et tant qu'il dura, les archers ne cessèrent d'exciter les bourreaux contre Jésus. Le long manteau de dérision qu'il portait traînait dans la boue et l'empêchait de marcher ; il tomba plusieurs fois, et fut relevé à coups de pieds

et à coups de bâtons sur la tête. Au milieu de ces inexprimables outrages de la populace et des archers, le Seigneur priait son Père de ne pas le laisser mourir, afin de pouvoir accomplir sa passion.

Il était huit heures un quart environ, lorsque le cortège, traversant le forum, arriva au palais de Pilate. La foule était nombreuse, et les pharisiens s'agitaient de tous côtés afin d'exciter le peuple. Se souvenant de la sédition des zélateurs galiléens à la dernière Pâque, Pilate avait fait occuper par un millier d'hommes le prétoire, les entrées du forum et celles de son palais.

Durant les événements qui vont suivre, la très sainte Vierge avec Marie sa sœur aînée, Marie Cléophas, fille de cette dernière, Madeleine et plusieurs autres saintes femmes, au nombre de vingt environ, se tinrent sous un portique d'où elles pouvaient tout voir et tout entendre. Au commencement, Jean était aussi avec elles. Jésus, couvert de son manteau dérisoire, fut conduit à travers la populace la plus éhontée ; excitée par les pharisiens, elle l'accueillit par des huées. Un des courtisans d'Hérode avait pris les devants pour dire à Pilate que son maître lui savait gré de sa déférence, mais que n'ayant trouvé qu'un fou muet dans le célèbre docteur galiléen, il l'avait traité comme tel, et le lui renvoyait. Pilate fut satisfait de ce qu'Hérode pensait comme lui, et de ce qu'il n'avait pas condamné Jésus ; il lui fit faire de nouveau ses compliments ; et ils devinrent amis d'ennemis qu'ils étaient, depuis que l'aqueduc s'était écroulé.

Jésus fut conduit de nouveau devant la maison de Pilate. Les archers lui ayant fait monter l'escalier qui mène à la terrasse, il s'embarrassa dans son manteau et tomba sur les degrés de marbre blanc, qui se teignirent du sang de sa tête sacrée. La populace et tous les ennemis de Jésus, qui avaient repris leurs places à l'entrée du forum, saluèrent sa chute par de bruyants

éclats de rire, et les bourreaux le contraignirent à coups de pieds de monter l'escalier jusqu'au sommet. Pilate était appuyé sur un lit de repos, et entouré d'officiers et d'hommes tenant des rouleaux d'écriture. Il se leva, et s'étant avancé sur le bord de la terrasse, il dit aux accusateurs de Jésus : « Vous m'avez livré cet homme comme un agitateur du peuple ; et voilà qu'après l'avoir interrogé devant vous, je n'ai trouvé en lui aucun des crimes que vous lui imputez. Hérode non plus ne l'a pas jugé criminel ; car je vous ai envoyés à lui, et il n'a rien vu en cet homme qui puisse mériter la mort. Je le renverrai donc après l'avoir fait châtier. » A ces mots les pharisiens éclatèrent en violents murmures et se mirent de nouveau à distribuer de l'argent pour soulever le peuple. Pilate accueillit ces démonstrations avec un grand mépris, et leur dit entre autres choses ces paroles amères : « Ne vous suffira-t-il donc pas de voir couler tout le sang de votre innocente victime ? »

C'était précisément l'heure où le peuple montait au prétoire pour demander à Pilate ce qu'il leur accordait toujours : la délivrance d'un prisonnier. Les pharisiens, en faisant distribuer de l'argent par quelques-uns des leurs, avaient excité les Juifs, rassemblés en grand nombre dans le quartier d'Acra, à ne pas demander la délivrance de Jésus, mais son supplice. Pilate, désireux de les voir solliciter l'acquittement du Sauveur, résolut, afin d'enlever le choix au peuple, de produire à côté de Jésus un affreux scélérat nommé Barrabas, que tous avaient en horreur. Il avait commis un meurtre dans une émeute, exercé la magie, éventré des femmes enceintes et s'était rendu coupable de bien d'autres crimes que j'ai oubliés.

Il y eut alors un mouvement parmi le peuple sur le forum ; un groupe s'avança ayant en tête ses orateurs, qui crièrent à Pilate : « Accordez-nous ce que vous accordez chaque année à l'un des jours de la fête. »

Pilate leur dit : « C'est, en effet, la coutume que je vous délivre un criminel à la Pâque : qui voulez-vous que je vous délivre ? Barrabas, ou le roi des Juifs Jésus, qui est encore appelé Christ ? »

Pilate, toujours indécis, appelait Jésus roi des Juifs, parce que cet orgueilleux Romain voulait leur témoigner son mépris, en leur attribuant un roi si misérable ; mais il lui donnait aussi ce nom, parce qu'il avait le pressentiment que Jésus pouvait être, en effet, le Roi promis aux Juifs, l'Oint du Seigneur, le Messie. D'ailleurs il n'ignorait pas que l'envie seule avait poussé les princes des prêtres à livrer Jésus, qu'il regardait comme innocent.

A cette demande de Pilate, il y eut de l'hésitation dans la foule, et quelques voix seulement crièrent brusquement : « Barabbas ! » Pilate, ayant été appelé par un serviteur de sa femme, se retira, et celui-ci lui montra le gage donné le matin même, en lui disant : « Claudia Procle vous rappelle votre promesse. » Cependant les princes des prêtres et les pharisiens étaient dans une grande agitation : ils se mêlaient eux-mêmes à la foule, donnaient des ordres ou proféraient des menaces ; mais ils n'avaient pas grand'peine à la décider.

Marie, Jean, Madeleine et les autres saintes femmes se tenaient sous un portique dans un endroit écarté ; elles tremblaient et versaient des larmes. La sainte Vierge savait bien qu'il n'y avait de salut pour les hommes que par la mort de Jésus ; mais elle était mère, et elle demandait avec angoisse que son saint et cher fils lui fût conservé. De même que Jésus, quoique volontairement incarné pour mourir sur la croix, souffrit toutes les angoisses d'un innocent torturé et traîné au dernier supplice, ainsi Marie souffrit toutes les douleurs et toutes les angoisses que peut éprouver la mère d'un homme aussi saint, livré à toute la rage d'un peuple ingrat. Les saintes femmes tremblaient de frayeur, mais elles n'avaient pas perdu tout espoir ;

Jean s'éloignait de temps en temps pour avoir quelque bonne nouvelle. Quant à Marie, elle priait Dieu de ne pas laisser se consommer des crimes aussi épouvantables. Elle disait comme le Seigneur au jardin des Oliviers : « Que ce calice, s'il se peut, passe loin de moi. » Cependant elle espérait encore, cette tendre mère, car, tandis que les instigations des pharisiens se propageaient de bouche en bouche, le bruit que Pilate voulait mettre le Sauveur en liberté parvint jusqu'à Marie. Non loin d'elle se tenaient des gens de Capharnaüm dont plusieurs avaient été instruits et guéris par Jésus. Ils jetaient de temps en temps des regards furtifs sur les malheureuses femmes cachées sous leurs voiles, et faisaient semblant de ne pas les connaître. Marie pensait, et tous pensaient comme elle, que ceux-là du moins ne préféraient pas Barabbas à leur bienfaiteur et à leur Sauveur ; mais il n'en devait pas être ainsi.

Pilate ayant renvoyé son gage à sa femme pour lui indiquer qu'il voulait tenir sa promesse, revint sur la terrasse, et s'assit auprès de la petite table ; les princes des prêtres reprirent aussi leurs places. Alors Pilate cria de nouveau : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre? » Aussitôt s'éleva un cri général dans tout le forum : « Enlevez celui-ci du monde, et délivrez-nous Barabbas. » Pilate dit encore : « Que dois-je donc faire de Jésus, qui est appelé Christ ? » Mais tous criaient plus fort : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » Pilate demanda pour la troisième fois : « Quel mal a-t-il donc fait ? Je ne vois rien en lui qui mérite la mort ; je vais le faire châtier et le laisser aller. » Mais le cri : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » éclata partout comme une tempête infernale ; les princes des prêtres et les pharisiens s'agitaient et vociféraient comme des furieux. Alors le faible Pilate délivra le malfaiteur Barabbas, et condamna Jésus à la flagellation.

CHAPITRE XXII

Flagellation de Jésus.

Pilate, le juge lâche et irrésolu, avait répété plusieurs fois : « Je ne trouve en lui aucun crime qui mérite la mort ; je le châtierai donc, et le laisserai aller. » Mais les Juifs demandaient toujours à grands cris que Jésus fût crucifié. Toutefois Pilate essaya d'abord de faire prévaloir sa volonté, et il ordonna de flageller Jésus à la manière des Romains. Alors les archers, poussant et frappant le Seigneur avec des bâtons, le firent passer à travers les flots tumultueux de la foule et le conduisirent à la colonne de la flagellation, qui se trouvait en face d'une des galeries du forum, au nord du palais de Pilate, et non loin du corps de garde. Les exécuteurs vinrent au-devant de lui avec des fouets, des verges et des cordes, qu'ils jetèrent au pied de la colonne. C'étaient six hommes au teint basané, et plus petits que Jésus ; leurs cheveux étaient crépus et hérissés, leur barbe rare et dure. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture autour du corps, et une pièce de cuir ou de je ne sais quelle mauvaise étoffe qui couvrait leur poitrine, et était ouverte par le côté ; leurs bras étaient nus, et leurs pieds chaussés de mauvaises sandales. C'étaient des malfaiteurs des frontières de l'Egypte qu'on faisait travailler aux canaux et aux édifices publics, et dont les plus vils et les plus méchants remplissaient dans le prétoire les fonctions de bourreaux.

Ces hommes, à moitié ivres, ressemblaient à des démons ou à des bêtes sauvages. Ils avaient déjà flagellé jusqu'à la mort de malheureux criminels attachés à cette même colonne. Ils frappèrent le Seigneur à coups de poing et avec des cordes, quoiqu'il se laissât

conduire sans résistance, et ils le poussèrent brutalement vers la colonne. Cette colonne, tout à fait isolée, n'était pas très élevée ; car un homme de haute taille aurait pu, en étendant le bras, en atteindre le sommet, qui était garni d'anneaux de fer ; à moitié de sa hauteur se trouvaient aussi des anneaux et des crochets. On ne saurait exprimer avec quelle barbarie ces chiens furieux traitèrent le Sauveur ; ils lui arrachèrent le manteau dérisoire d'Hérode, et le jetèrent presque par terre.

Jésus tremblait et frissonnait devant la colonne ; il se dépouilla lui-même avec ses mains enflées et sanglantes. Pendant que ces misérables le poussaient et le tiraient en tous sens, il pria de la manière la plus touchante, et tourna un instant les yeux vers sa mère, qui se tenait, déchirée de douleur, avec les autres saintes femmes, à l'angle d'une des salles du marché ; puis, se retournant du côté de la colonne pour s'en servir comme d'un voile (car on l'avait forcé d'ôter jusqu'à la ceinture qui entourait ses reins), il dit : « Détournez vos yeux de moi. » Je ne sais s'il prononça réellement ces paroles, mais je compris que Marie les avait entendues, car au même instant je la vis tomber sans connaissance dans les bras des saintes femmes qui l'entouraient (1).

Le Sauveur embrassa la colonne, et les bourreaux, avec d'horribles imprécations, lièrent ses mains élevées en l'air à l'anneau qui était au sommet ; ils tendirent tellement ses bras en haut, que ses pieds, fortement attachés au bas de la colonne, touchaient à peine la terre. Le Saint des saints fut ainsi lié, dans une affreuse nudité, à la colonne d'ignominie ; et deux de ces furieux, altérés de son sang, se mirent à fouetter son corps sacré de la tête aux pieds. Les verges dont ils se servaient d'abord semblaient être de bois blanc flexible ; peut-être étaient-ce des nerfs de bœuf, ou des lanières d'un cuir dur et blanc.

(1) La flagellation fut l'expiation spéciale du vice de l'impureté.

Notre-Seigneur et Sauveur, le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, frémissait et se tordait comme un ver sous les coups de ces scélérats ; il poussait de profonds soupirs, et ses gémissements doux et sonores se faisaient entendre comme une prière touchante au milieu des sifflements des coups de fouets. De temps en temps les clameurs du peuple et des pharisiens venaient, comme une sombre nuée d'orage, étouffer ces plaintes douloureuses et pleines de bénédiction. La populace criait : « Faites-le mourir ! Crucifiez-le ! » Pilate était encore en pourparlers avec le peuple, et, quand il voulait lui adresser quelques paroles une trompette sonnait pour commander le silence. Alors on entendait de nouveau le bruit des fouets, les gémissements de Jésus, les imprécations des archers et le bêlement des agneaux qu'on lavait non loin de là dans la piscine Probatique. Il y avait, dans ce bêlement plaintif des agneaux qui se mêlait aux plaintes du Sauveur, quelque chose de singulièrement touchant.

Des soldats romains étaient postés en différents endroits. Le peuple juif se tenait à quelque distance du lieu de la flagellation. Beaucoup de gens de la populace allaient et venaient auprès de la colonne ; les uns gardaient le silence, d'autres insultaient le Seigneur : quelques-uns se sentirent touchés, et il semblait qu'un rayon partant de Jésus venait jusqu'à eux.

Je vis d'infâmes jeunes gens presque nus qui préparaient des verges fraîches près du corps de garde ; d'autres allaient chercher des branches d'épines. Quelques archers des princes des prêtres vinrent trouver les exécuteurs, et leur donnèrent de l'argent. On leur apporta aussi une cruche pleine d'une liqueur rouge et épaisse, dont ils burent jusqu'à s'enivrer, et même jusqu'à tomber en frénésie. Au bout d'un quart d'heure, les deux bourreaux qui flagellaient Jésus furent remplacés par deux autres. Le corps du Sauveur était couvert de taches noires, bleues et rouges et le sang sacré cou-

tait en abondance. Les insultes et les moqueries se faisaient entendre de tous côtés.

La nuit avait été extrêmement froide, et le ciel était resté couvert durant toute la matinée ; il était même tombé un peu de grêle, au grand étonnement du peuple.

Le second couple de bourreaux fondit sur Jésus avec une nouvelle rage. Ils frappaient avec des branches d'épines garnies de nœuds et de pointes. Leurs coups déchiraient le corps sacré du Sauveur ; son sang jaillit de tous côtés, et les bras des bourreaux en furent arrosés. Jésus, dans son angoisse, priait, gémissait et tremblait. Plusieurs étrangers, montés sur des chameaux, vinrent à passer sur le forum. Lorsque le peuple leur eut nommé celui qu'on tourmentait de la sorte, ils furent saisis de compassion et d'effroi. Parmi ces voyageurs, les uns avaient reçu le baptême de Jean, les autres avaient entendu le sermon sur la montagne. Cependant les clameurs ne cessaient pas devant la maison de Pilate.

Deux nouveaux bourreaux frappèrent le Seigneur avec des fouets. C'étaient de petites chaînes ou des lanières fixées au bout d'un manche de fer, et terminées par des crochets de même métal, qui s'enfonçaient dans la chair et en arrachaient des lambeaux. Hélas ! hélas ! qui pourrait décrire cet horrible et lamentable spectacle ! Ils n'avaient cependant point encore assouvi leur rage. Ils délièrent Jésus et l'attachèrent de nouveau, le dos contre la colonne ; mais comme il était épuisé au point de ne pouvoir se tenir debout, ils lui passèrent des cordes autour de la poitrine, sous les bras, et au-dessous des genoux, et lièrent ses mains derrière la colonne. Alors les bourreaux se jetèrent sur lui comme des chiens enragés, et l'un d'eux le frappa au visage avec une verge plus flexible. Le corps de Jésus n'était plus qu'une plaie. Il regardait ses bourreaux avec des yeux pleins de sang comme pour demander miséricorde ;

mais leur rage augmentait toujours, tandis que les gémissements du Seigneur devenaient de plus en plus faibles.

L'épouvantable flagellation durait depuis trois quarts d'heure, quand un humble étranger, parent de Ctésiphon (l'aveugle-né guéri par Jésus), se précipita sur la colonne avec un couteau en forme de faucille, et cria d'une voix indignée : « Arrêtez ! ne frppez pas cet innocent jusqu'à le faire mourir ! » Alors les bourreaux ivres s'arrêtèrent saisis d'étonnement. Il coupa rapidement les cordes qui liaient le Seigneur, et qui étaient attachées toutes ensemble derrière la colonne ; puis il se perdit dans la foule. Jésus tomba évanoui au pied de la colonne, sur le sol tout baigné de son sang. Les bourreaux le laissèrent là sans le relever, et se mirent à boire après avoir appelé leurs aides, qui étaient occupés dans le corps de garde à tresser la couronne d'épines.

Jésus étant ainsi étendu au pied de la colonne, couvert de plaies dont la douleur le faisait tressaillir, lorsque je vis passer quelques filles de joie à l'air éhonté, et qui se tenaient par la main. Elles s'arrêtèrent un instant, et le regardèrent avec dégoût. A leur approche, il ressentit dans toutes ses plaies un redoublement de souffrance, et il leva vers elles sa face douloureuse ; elles s'éloignèrent aussitôt, et les soldats leur adressèrent en riant des paroles indécentes.

Plusieurs fois, durant la flagellation, je vis des anges en pleurs autour de Jésus ; j'entendis la prière par laquelle il s'offrait à son Père pour les péchés des hommes, au milieu des tortures que lui causait cette grêle de coups dont il était accablé. Tandis qu'il était baigné dans son sang au pied de la colonne, je vis un ange le soulager ; il me sembla qu'il lui présentait quelque chose de lumineux.

Enfin les archers s'approchent de lui et le poussent du pied et avec des bâtons, lui disant de se relever,

qu'ils n'en ont pas encore fini avec leur roi. Jésus se traîne par terre pour saisir sa ceinture, qui se trouvait à quelque distance ; mais ces misérables le poussent de côté et d'autre avec leurs pieds en ricanant, et le pauvre Jésus est obligé de ramper comme un ver de terre pour atteindre sa ceinture, dont il veut couvrir ses flancs déchirés. Ils le forcent encore à coups de pieds et de bâtons de se remettre sur ses jambes chancelantes, et ils ne lui laissent pas le temps de revêtir sa robe, qu'ils lui jettent seulement sur le dos, en laissant les manches flotter sur ses épaules. Tout en marchant, Jésus essuyait avec sa robe le sang qui coulait sur son visage. Au lieu de conduire directement le Seigneur au corps de garde par les portiques ouverts sur le forum, les archers le firent passer devant le lieu où siégeaient les princes des prêtres. A cette vue, ceux-ci se détournèrent avec dégoût, et s'écrièrent : « Otez-le, ôtez-le du monde ! » Jésus fut introduit dans la cour intérieure du corps de garde, remplie d'esclaves, d'archers, de goujats, enfin du rebut de la populace.

Comme le peuple était dans une grande agitation, Pilate avait fait venir de la citadelle Antonia un renfort de soldats ; ils étaient rangés en bon ordre autour du corps de garde. Ils pouvaient rire et se moquer de Jésus, mais sans quitter leurs rangs. Pilate voulait par là contenir et intimider le peuple : il y avait bien un millier d'hommes. Il était environ neuf heures du matin lorsque finit la flagellation

Pendant tout le temps que dura le supplice du Sauveur, je vis la sainte Vierge plongée dans l'extase. Elle voyait et ressentait en esprit, avec un amour et une douleur indicibles, tout ce qu'endurait son fils. Souvent des cris plaintifs s'échappaient de sa bouche ; ses yeux étaient rouges de larmes. Elle était voilée et étendue dans les bras de sa sœur aînée, Marie d'Héli, qui était déjà âgée, et ressemblait beaucoup à Anne leur mère. Marie de Cléophas, fille de Marie d'Héli, était

aussi là. Les saintes amies de Marie et de Jésus étaient toutes enveloppées de leurs voiles, serrées autour de la sainte Vierge, tremblant de douleur et d'angoisse : on eût dit qu'elles attendaient leur propre condamnation. Marie portait une longue robe bleu d'azur, et par-dessus un ample manteau de laine blanche ; son voile était d'un jaune pâle. Madeleine était bouleversée et hors d'elle-même ; ses longs cheveux flottaient épars sous son voile.

Au moment où Jésus, après la flagellation, tomba au pied de la colonne, je vis Claudia Procle envoyer à la Mère de Dieu un paquet de linge. Je ne sais si elle croyait que Jésus serait acquitté, et voulait ainsi donner à sa mère de quoi panser ses blessures, ou si la païenne compatissante avait un pressentiment de ce que la sainte Vierge allait faire de son présent.

Revenue à elle-même, Marie vit passer devant elle son fils, tout déchiré et traîné par les bourreaux ; il essuya avec sa robe ses yeux pleins de sang pour regarder sa mère. Elle étendit les mains vers lui, et suivit d'un regard douloureux la trace sanglante de ses pas. Ensuite le peuple s'étant porté d'un autre côté, Marie et Madeleine s'approchèrent du lieu de la flagellation. Cachées par les autres saintes femmes et par quelques personnes pieuses qui les environnaient, elles se jetèrent par terre auprès de la colonne, et essuyèrent partout le sang sacré de Jésus avec le linge envoyé par Claudia. Je les vis ensuite entrer avec leur linge sanglant dans une maison peu éloignée. Jean ne se trouvait pas alors auprès des saintes femmes, qui étaient au nombre de vingt environ. Le fils de Siméon, celui de Véronique, celui d'Obed, Aram et Themni, neveu de Joseph d'Arimathie, étaient occupés dans le Temple, tout tristes et pleins d'angoisse.

CHAPITRE XXIII

Couronnement d'épines.

Au milieu de ces événements lamentables, je me trouvais à Jérusalem, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; j'étais brisée, anéantie et presque mourante. Pendant qu'on flagellait mon Epoux bien-aimé, j'étais assise en un endroit de la place, où aucun Juif n'osait venir de peur de se souiller. Pour moi, ce n'était pas ce que je craignais ; je désirais, au contraire, qu'une seule goutte de son sang jaillit sur moi pour me purifier. J'étais si malade et tellement accablée de douleur, qu'il me semblait que j'allais mourir. Je ne pouvais pas secourir Jésus, je ne pouvais arrêter le cours des événements, et j'éprouvais pour mon Sauveur une compassion telle, que je tremblais, je gémissais à chaque coup qui lui était porté, et je m'étonnais fort qu'on ne me chassât pas. Bientôt j'entendis les railleries des bourreaux qui tressaient la couronne d'épines, et qui en essayaient les pointes en riant. J'étais tellement accablée de douleur et d'angoisse, que je ne pouvais plus ni pleurer ni me soutenir ; je voulais pourtant me traîner jusqu'à l'endroit où le Seigneur devait être couronné d'épines.

Pendant la flagellation de Jésus, Pilate avait souvent parlé au peuple. Une fois on avait crié : « Il faut le retrancher du monde, dussions-nous tous mourir après lui. » Lorsqu'on emmena le Seigneur pour lui mettre la couronne d'épines, on cria de nouveau : « Otez-le, ôtez-le du monde ! » Il arrivait à chaque instant de nouvelles troupes de Juifs qui, excitées par les agents des princes des prêtres, répétaient cet épouvantable cri. Il y eut alors un moment de silence. Pilate donna des ordres à ses soldats ; les princes des prêtres et les

membres du sanhédrin, assis sur des bancs entre le palais et le forum, se firent apporter à manger par leurs serviteurs. Pilate, l'esprit troublé par ses superstitions, se retira pour consulter ses dieux et pour leur offrir de l'encens.

Le couronnement d'épines eut lieu dans la cour intérieure du corps de garde, dont les portes étaient ouvertes. Il y avait là une cinquantaine de misérables de toute espèce : des goujats, des archers, des geôliers, des bourreaux, des esclaves, etc. Le peuple se pressait d'abord autour de l'édifice, qui bientôt fut entouré d'un millier de soldats romains rangés en bon ordre, dont les rires et les plaisanteries excitaient l'ardeur des bourreaux, comme les applaudissements du public excitent celle des histrions.

Les exécuteurs apportèrent, au milieu de la cour, un tronçon de colonne percé d'un trou, et sur lequel ils mirent un escabeau très bas, qu'ils couvrirent méchamment de cailloux et de tessons de pots. Ensuite ils dépouillèrent Jésus, et l'ayant enveloppé d'un manteau écarlate qui lui allait à peine aux genoux, ils le traînèrent au siège couvert de pierres, et y firent impitoyablement asseoir son corps nu et déchiré. C'est alors qu'ils mirent sur sa tête la couronne d'épines ; ils la lui placèrent autour du front en manière de bandeau, et la lièrent fortement par derrière. Elle était faite de trois branches d'épines entrelacées avec art, et la plupart des pointes étaient à dessein tournées en dedans. Cette couronne, deux fois large comme la main, avait une partie proéminente sur laquelle ils appuyaient pour l'enfoncer. Ils lui mirent ensuite dans la main droite un épais roseau avec une touffe au sommet. Ils firent tout cela avec une solennité dérisoire, comme s'ils l'eussent couronné roi (1). Ils fléchissaient le genou devant lui, et le raillaient en disant : « Salut, roi des Juifs. » En

(1) C'était le châtiment dû à notre orgueil.

même temps ils lui donnaient des soufflets, ils crachaient sur lui, et saisissant le roseau, ils lui en frappaient la tête avec tant de violence, que ses yeux étaient inondés de sang. Ensuite ils le renversaient avec son siège, et l'y replaçaient de nouveau avec la même brutalité.

Je ne saurais dire tout ce qu'imaginaient ces hommes pour outrager le Sauveur. Jésus avait une soif dévorante (1) ; il était en proie à une fièvre ardente, suite de l'horrible flagellation. Il frissonnait ; sa chair était déchirée jusqu'aux os ; sa langue était convulsivement retirée, et le sang sacré qui coulait de sa tête venait seul rafraîchir sa bouche brûlante et entr'ouverte. Jésus fut ainsi maltraité pendant une demi-heure, aux éclats de rire et aux applaudissements de la cohorte qui entourait le prétoire.

CHAPITRE XXIV

Ecce Homo.

Jésus fut enfin reconduit au palais de Pilate. Il avait encore le manteau rouge, la couronne d'épines sur la tête, et le sceptre de roseau entre ses mains enchaînées. Le Seigneur était méconnaissable, à cause du sang qui remplissait ses yeux et coulait le long de ses joues. Son corps était couvert de plaies ; il marchait courbé et chancelant. Quand il arriva devant Pilate, cet homme cruel frémit d'horreur et de pitié. Il fut même contraint

(1) Cette vision excita une telle compassion chez la sœur, qu'elle demanda à Dieu la grâce d'éprouver la soif du Sauveur. Elle eut aussitôt un accès de fièvre, et sa soif fut si violente, que le matin elle ne pouvait plus parler; sa langue était retirée au fond du gosier, et ses lèvres étaient sèches et serrées. Telle était sa langueur et sa défaillance, qu'on eût dit qu'elle allait mourir. On parvint, non sans peine, à lui faire avaler un peu d'eau; mais elle ne put continuer son récit qu'après un long repos.

(Note du pèlerin.)

de s'appuyer sur un de ses officiers ; et comme le peuple et les prêtres continuaient leurs clameurs et leurs insultes, il s'écria : « Le démon des Juifs est si cruel, qu'on ne pourra point dans l'enfer tenir auprès de lui. » Jésus monta péniblement l'escalier du palais, et Pilate s'étant avancé sur la terrasse fit sonner la trompette pour annoncer qu'il voulait parler, et dit aux princes des prêtres et à tous les assistants : « Voici que je l'amène devant vous, pour que vous sachiez que je ne vois en lui rien qui mérite la mort. »

Jésus fut conduit par les bourreaux sur la terrasse auprès de Pilate, de sorte que le peuple rassemblé sur le forum pouvait le voir. Il y eut d'abord un mouvement d'horreur, bientôt suivi d'un silence lugubre, à l'aspect terrible et déchirant du Fils de Dieu tout sanglant sous sa couronne d'épines, et abaissant ses yeux pleins de sang sur les flots du peuple. Alors Pilate s'approchant de lui, le montra du doigt et dit aux Juifs : « *Voilà l'homme* ! »

Les princes des prêtres et les membres du sanhédrin étaient saisis de rage à l'aspect de Jésus, l'implacable miroir de leur conscience, et tous criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! — N'en avez-vous pas assez ? dit Pilate ; il a été traité de manière à ne plus avoir le désir d'être roi. » Mais ils criaient de plus en plus fort, et tout le peuple criait avec eux : « Qu'on l'ôte du monde, qu'on le crucifie ! » Alors Pilate fit de nouveau sonner de la trompette et dit : « Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; pour moi, je ne vois pas qu'il ait mérité la mort. » Les Juifs lui répondirent. « Nous avons une loi, selon laquelle il doit mourir, car il s'est dit le Fils de Dieu. » Cette parole réveilla les idées superstitieuses de Pilate, qui fut saisi de crainte. Il fit conduire Jésus à l'écart, et lui dit : « D'où es-tu ? » Mais Jésus ne répondit rien. Pilate ajouta : « Tu ne me réponds pas. Ignores-tu donc que j'ai le pouvoir de te faire crucifier et celui de te mettre en liberté ! » Jésus répondit : « Tu

n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a commis un plus grand péché. »

Claudia Procle, que les hésitations de son mari jetaient dans une inquiétude toujours croissante, lui envoya de nouveau un messager pour lui rappeler sa promesse et lui en montrer le gage. Il lui fit cette réponse vague qu'il s'en rapportait à ses dieux. Les princes des prêtres et les pharisiens ayant appris l'intervention de Claudia en faveur de Jésus, firent répandre parmi le peuple que « les partisans de Jésus avaient séduit la femme de Pilate ; qu'une fois relâché, il s'unirait aux Romains et ferait périr tous ses ennemis. »

Pilate, dont la raison commençait à s'égarer, chancelait continuellement dans ses résolutions. Il déclara une fois encore aux ennemis du Sauveur qu'il ne trouvait en lui aucun crime digne de mort. Et comme ceux-ci demandaient toujours avec plus de violence la mort de Jésus, Pilate troublé par ses propres idées, par l'impression qu'avaient faite sur lui les songes de sa femme et les paroles du Seigneur, voulut obtenir de celui-ci une nouvelle réponse qui le tirât de ce pénible état. Il retourna donc auprès de lui. Il jeta un regard scrutateur sur cette figure sanglante et lamentable, et se dit à lui-même : « Se pourrait-il que celui-ci soit un Dieu ! » Puis, s'adressant à Jésus, il l'adjura de lui dire s'il était un dieu et non pas un homme, s'il était le roi promis, quelle était l'étendue de son empire et quel rang il tenait parmi les dieux. Je ne saurais reproduire que le sens de la réponse de Jésus. Le Seigneur lui parla avec une imposante gravité. Il lui dit quel roi il était, quel était son royaume ; il lui fit voir ce qu'est la vérité et l'état effrayant de son âme ; il lui prédit le sort qui l'attendait et sa fin misérable dans l'exil ; il ajouta que le Fils de l'homme viendrait un jour prononcer sur lui un juste jugement.

Pilate, moitié irrité, moitié effrayé des paroles du

Seigneur, revint sur la terrasse et dit de nouveau qu'il voulait relâcher Jésus. Mais les Juifs criaient : « Si vous le délivrez, vous n'êtes point ami de César. » Quelques-uns criaient qu'ils l'accuseraient auprès de l'empereur d'avoir troublé leur fête ; qu'il fallait en finir, car ils devaient être rendus au Temple à dix heures. Le cri : Qu'il soit crucifié ! retentit de toutes parts jusque sur les terrasses des maisons, où beaucoup de monde s'était placé. Ces clameurs tumultueuses avaient quelque chose d'effrayant ; et la multitude assemblée devant le palais était dans une agitation telle, qu'une émeute était à craindre. Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, et que le tumulte augmentait toujours, prit de l'eau et se lava les mains devant le peuple, disant : « Je suis innocent du sang de ce juste : voyez vous-mêmes. » Et le peuple entier répondit d'une voix : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Toutes les fois qu'en méditant sur la douloureuse passion de Jésus, j'entends le cri formidable : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » les effets de cette imprécation solennelle me sont montrés en images merveilleuses et terribles. Il me semble voir au-dessus du peuple vociférant un ciel sombre, couvert de nuages rouges comme du sang, et d'où partent des verges et des glaives de feu. Les foudres de cette malédiction semblent pénétrer jusqu'à la moelle des os et atteindre jusqu'aux enfants dans le sein de leurs mères. Tout le peuple me paraît enveloppé de ténèbres ; l'horrible cri sort de leur bouche sous la forme d'un feu livide dont les flammes se réunissent au-dessus de leurs têtes pour retomber ensuite sur eux, pénétrer profondément dans quelques-uns et voltiger passagèrement sur quelques autres. Ces derniers sont ceux qui se convertirent après la mort de Jésus ; leur nombre fut considérable, car pendant tout le temps de la Passion, Jésus et Marie ne cessèrent de prier pour le salut des bourreaux.

Lorsque, pendant de telles visions, ma pensée se porte sur le peuple et les juges, sur le Seigneur et la sainte Vierge, tout ce qui se passe dans leurs âmes m'est montré en image. Je vois une foule innombrable de figures diaboliques, symboles d'autant de vices, s'agiter parmi la multitude ; je les vois parler à l'oreille des Juifs, entrer dans leurs bouches, les exciter contre Jésus, puis s'évanouir, épouvantés de sa bonté, de sa douceur et de sa patience. Il y a dans tous leurs efforts quelque chose de désordonné et de désespéré : c'est une activité insensée qui se détruit elle-même. De même je vois les anges entourer Jésus, Marie et le petit nombre des saints qui se trouvent là ; leurs formes et leurs vêtements diffèrent selon leurs ministères : ils représentent la consolation, la prière, l'onction, toutes les œuvres de miséricorde, etc.

Je vois sortir de la bouche de ces apparitions des voix consolantes et menaçantes, sous forme de rayons lumineux, diversements colorés. Souvent aussi je vois les mouvements de l'âme, les souffrances intérieures, en un mot, tous les sentiments se montrer à travers la poitrine et tout le corps, sous mille formes ténébreuses ou lumineuses. Je comprends alors toutes ces choses, mais elles ne sauraient s'exprimer ; et d'ailleurs je suis si malade, si accablée par la douleur que me causent mes péchés et ceux de tous les hommes, je me sens l'âme tellement navrée par les souffrances de Notre-Seigneur, que j'ignore comment je puis mettre tant soit peu d'ordre dans mes récits. Beaucoup de ces choses, en particulier les apparitions d'anges et de démons, racontées par d'autres personnes qui ont eu des visions de la Passion, sont des vues intérieures et symboliques de cette nature, qui varient selon l'état de l'âme de celui qui en est favorisé. De là des contradictions nombreuses, parce qu'on oublie ou qu'on omet beaucoup de détails.

CHAPITRE XXV

Jésus condamné à la mort de la croix.

Pilate, qui se souciait peu de connaître la vérité, mais qui cherchait seulement un expédient, était plus irrésolu que jamais. Sa conscience lui disait : Jésus est innocent ; sa femme lui disait : Jésus est un saint ; sa superstition disait : C'est un ennemi de tes dieux ; sa lâcheté enfin, ajoutait : C'est un dieu, et il se vengera : Il était irrité de ce que Jésus, qu'il ne pouvait pénétrer, lui avait révélé ses crimes les plus secrets ; de ce que celui qu'il avait fait battre de verges et qu'il pouvait crucifier, lui avait prédit une fin misérable ; de ce que cette bouche que personne n'avait jamais pu accuser de mensonge l'avait cité devant son tribunal au jour du jugement. Tout cela blessait son orgueil ; mais comme jamais un sentiment unique ne pouvait dominer cet esprit vacillant, les paroles du Seigneur l'avaient en même temps rempli de terreur ; et il avait fait un dernier effort pour le délivrer. Cependant, à la menace des Juifs de l'accuser auprès de l'empereur, sa lâcheté se manifesta sous une forme nouvelle. La crainte du roi de la terre l'emporta sur la crainte de Celui dont le royaume n'est pas de ce monde. Le lâche se dit en lui-même : « S'il meurt, ce qu'il sait sur mon compte et ce qu'il me prédit, sera enseveli avec lui dans le tombeau. » La crainte de l'empereur le fit acquiescer à la volonté des Juifs, contrairement à la justice, à sa propre conviction et à la parole qu'il avait donnée à sa femme. La crainte de l'empereur lui fit livrer aux Juifs le sang de Jésus, et pour laver sa conscience, il n'eut que l'eau qu'il fit verser sur ses mains en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste voyez vous-mêmes. » Non, Pilate, tu en répondras aussi

car tu reconnais qu'il est juste, et tu verses son sang ! Tu es un juge inique et sans conscience. Ce sang dont il voulait laver ses mains et dont il ne pouvait laver son âme, les Juifs l'appelaient sur eux et sur leurs enfants. Ce sang de Jésus qui crie miséricorde, ils auraient voulu qu'il criât vengeance !

En attendant, Pilate ordonna de tout préparer pour le jugement. Il se fit apporter des habits de cérémonie, mit sur sa tête une espèce de couronne où brillait une pierre précieuse, et se revêtit d'un autre manteau ; on porta aussi un bâton devant lui. Il était entouré de soldats, précédés de licteurs, et suivi de greffiers portant des rouleaux et des tablettes. En tête du cortège marchait un homme qui sonnait de la trompette. Ce fut ainsi que Pilate se rendit de son palais jusque sur le forum, à une terrasse ronde où l'on prononçait les jugements. Ce tribunal s'appelait Gabbatha. Un grand nombre de soldats entouraient la terrasse ; d'autres se tenaient sur les marches qui y conduisaient. Plusieurs pharisiens s'étaient déjà rendus au Temple. Anne, Caïphe et vingt-huit autres avaient seuls suivi le gouverneur sur le forum. Les deux larrons avaient été conduits devant le tribunal, avant que Pilate montrât Jésus au peuple.

Jésus, avec son manteau d'écarlate, sa couronne d'épines, et ses mains enchaînées, fut amené par les archers et placé entre les deux larrons. Pilate, assis sur son tribunal, dit aux Juifs : « Voilà votre roi. » Mais ils criaient : « Otez-le du monde, crucifiez-le ! » Pilate leur dit : « Crucifierai-je votre roi ». Les pontifes répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » Pilate alors abandonna Jésus à leur volonté, et se prépara à prononcer la sentence. Déjà les larrons avaient été condamnés au supplice de la croix ; et leur exécution n'avait été différée que sur la demande des princes des prêtres, qui voulaient faire un affront de plus au Seigneur, en le crucifiant entre deux meurtriers.

La sainte Vierge, qui s'était retirée au moment où les Juifs demandèrent la mort de Jésus que leur montrait Pilate, s'avança de nouveau au milieu du peuple pour entendre la sentence de mort de son fils et de son Dieu. Jésus se tenait devant Pilate, au bas des marches du tribunal, entouré d'archers et exposé à la risée de ses ennemis. On sonna de la trompette pour imposer silence, et Pilate prononça l'arrêt de mort du ton irrité d'un lâche.

Je me sentis accablée par tant de duplicité et de bassesse. L'aspect de ce misérable orgueilleux, l'air de triomphe des pontifes sanguinaires, l'état douloureux et lamentable du Seigneur, les angoisses inexprimables de Marie et des saintes femmes, la joie féroce des Juifs, la froide impassibilité des soldats, enfin la vue d'horribles figures diaboliques qui se montraient au milieu du peuple, tout cela m'avait anéantie. Hélas ! je sentais que j'aurais dû être à la place de Jésus, mon fiancé bien-aimé ; car alors la sentence aurait été juste. J'étais si souffrante et si déchirée, que je ne me rappelle plus exactement tout ce qui eut lieu ; je raconterai ce dont je me souviens.

Après un préambule où il prodiguait à l'empereur Tibère les noms les plus pompeux, Pilate exposa les faits qui avaient été imputés à Jésus, et dit que les princes des prêtres l'avaient condamné à mort comme agitateur, perturbateur du repos public, violateur de leur loi, se faisant appeler Fils de Dieu et Roi des Juifs. Il déclara qu'il avait trouvé ce jugement conforme à la justice, lui qui, depuis plusieurs heures, n'avait cessé de proclamer l'innocence de Jésus : et moi je fus stupéfaite de l'infâme duplicité de ce misérable. Il ajouta : « Je condamne Jésus de Nazareth, Roi des Juifs, à être cloué à une croix ; » puis il ordonna aux archers d'apporter la croix. Il brisa, si je ne me trompe, un bâton et en jeta les morceaux aux pieds de Jésus.

En entendant prononcer cet arrêt, la Mère du Sei-

gneur tomba en défaillance : maintenant il n'y avait plus de doute, la mort de son fils bien-aimé était certaine, et il devait mourir de la mort la plus cruelle, la plus ignominieuse (1). Jean et les saintes femmes l'emportèrent, afin que ces hommes aveuglés par la haine n'insultassent pas Dieu plus encore en insultant aux douleurs de sa Mère. Mais dès qu'elle eut repris connaissance, elle désira parcourir de nouveau le chemin douloureux ; ses amis durent la conduire de station en station à tous les lieux où son fils, le Rédempteur, avait souffert pour les péchés des hommes ses frères ; poussée par la compassion et par une dévotion mystérieuse, elle voulait offrir, en tous ces endroits, le sacrifice de ses larmes. Ainsi la Mère du Seigneur prit possession, pour la dévotion future de l'Eglise notre mère, de ces saints lieux, en les consacrant par ses pleurs, de même que Jacob éleva un autel, au lieu où il avait reçu la promesse, et le consacra par des onctions mystérieuses.

Pilate alors rédigea son arrêt du haut de son tribunal, et les greffiers en firent plusieurs copies. L'arrêt rédigé par Pilate différait beaucoup de celui qu'il avait prononcé de vive voix. Il semblait écrire malgré lui et comme en proie à une grande agitation ; on eût dit qu'un ange de colère guidait sa main. Voici à peu près la teneur de la sentence : « Contraint par les princes des prêtres, le sanhédrin et le peuple soulevé, qui demandaient la mort de Jésus de Nazareth, en l'accusant d'agiter le peuple, de blasphémer et de violer leur loi, accusations qui cependant ne me paraissaient pas prouvées, je le leur ai livré pour être crucifié, de peur d'être accusé par les Juifs, devant l'empereur, d'avoir provoqué une révolte par un déni de justice. » Le jugement, dont on fit plusieurs copies, fut envoyé en

(1) La cruauté et l'ignominie devaient se réunir pour décharger tous leurs coups sur Jésus en croix, car il voulait offrir une satisfaction parfaite pour l'orgueil et la volupté, qui sont les deux principaux membres et comme les deux bras du péché.

différents lieux. Ensuite Pilate écrivit l'inscription de la croix en trois lignes sur une tablette de couleur foncée.

Les princes des prêtres étaient peu satisfaits de la rédaction du jugement ; ils s'élevèrent aussi contre l'inscription de la croix, et dirent à Pilate : « N'écrivez point roi des Juifs ; mais qu'il s'est dit le roi des Juifs. » Pilate leur répondit avec irritation : « Ce que j'ai écrit est écrit. » Alors ils voulurent que la croix du Christ ne s'élevât pas plus haut au-dessus de sa tête que celle des deux larrons ; comme cependant l'inscription à placer exigeait qu'elle eût plus d'élévation, ils demandèrent à Pilate de supprimer l'inscription, qu'ils regardaient comme une insulte à leur honneur. Mais Pilate n'écouta pas leur demande, et ils se virent contraints d'allonger la croix, en y adaptant un morceau de bois pour placer l'inscription. Ainsi, par suite de diverses circonstances, la croix reçut la forme symbolique sous laquelle je l'ai souvent contemplée. Les deux bras s'écartaient du tronc en s'élevant comme les branches d'un arbre, et la croix elle-même ressemblait à un Y, dont le trait inférieur serait prolongé jusqu'à la hauteur des deux autres. Les deux bras étaient plus minces que le tronc dans lequel ils s'enfonçaient. Au pied de la croix, on avait assujetti un bloc de bois pour la soutenir.

Lorsque Pilate eut prononcé l'arrêt inique, Claudia Procle lui renvoya son gage et se sépara de lui pour toujours ; le soir je la vis quitter secrètement le palais de son époux pour se réfugier auprès des amis de Jésus ; on la cacha dans un souterrain sous la maison de Lazare, à Jérusalem. Quelques jours après, je vis un ami du Seigneur graver, sur une pierre verdâtre qui se trouvait au pied de la terrasse du Gabbatha, deux lignes, où je me rappelle avoir vu les mots de *Judex injustus*, ainsi que le nom de Claudia Procle. Cette pierre se trouve encore dans les fondements d'une maison ou d'une église, à l'endroit où était Gabbatha.

Devenue chrétienne, Claudia Procle se joignit à saint Paul, et ils se lièrent d'une étroite amitié.

Lorsque la sentence eut été prononcée, Jésus fut de nouveau livré à ses implacables bourreaux. On apporta ses vêtements, qui lui avaient été ôtés chez Caïphe ; je pense que des hommes compatissants les avaient lavés, car ils étaient propres. Les archers lui délièrent les mains pour pouvoir l'habiller ; ils lui arrachèrent brusquement le manteau d'écarlate, et rouvrirent par là beaucoup de ses blessures ; il mit lui-même le bandeau qui servait à couvrir ses reins, et ils lui jetèrent son scapulaire sur les épaules. Comme la large couronne d'épines empêchait qu'on lui passât la tunique sans couture tissée par sa mère, ils la lui arrachèrent, et toutes les blessures qu'il avait à la tête saignèrent de nouveau avec des douleurs indicibles. Après sa tunique, ils lui mirent sa robe de laine blanche, sa large ceinture et son manteau. Enfin ils lui attachèrent au milieu du corps la chaîne de fer qui réunissait les cordes avec lesquelles ils le traînaient. Cela se fit avec une brutalité révoltante et au milieu des insultes et des coups.

Les deux larrons se tenaient l'un à droite et l'autre à gauche de Jésus ; ils avaient une chaîne autour du cou, et leurs mains étaient liées ; pour tout vêtement, ils ne portaient qu'une ceinture autour des reins et une tunique sans manches ; ils étaient couverts de meurtrissures livides produites par leur récente flagellation. Celui qui se convertit par la suite était déjà calme et pensif l'autre était effronté et furieux ; il se joignit aux archers pour accabler d'insultes et d'imprécations Jésus, qui les regardait avec amour, et offrait pour leur salut toutes ses souffrances. Les bourreaux étaient occupés à rassembler les instruments du supplice, et tout se préparait pour cette marche douloureuse et cruelle, dans laquelle le Sauveur devait porter tous les péchés du monde entier, avant de verser de son corps sacré, comme d'un calice, son sang divin en expiation.

Anne et Caïphe, après avoir reçu de Pilate quelques rouleaux de parchemin renfermant des copies du jugement, se rendirent en toute hâte au Temple, où ils purent à peine arriver à temps. Ainsi les princes des prêtres se séparaient du véritable Agneau pascal pour aller immoler et manger dans le Temple de pierre l'agneau figuratif ; et ils laissaient des bourreaux infâmes conduire à l'autel de la croix l'Agneau de Dieu, qu'ils auraient encore voulu poursuivre de leurs calomnies insensées. Ils s'étaient bien gardés de contracter quelque impureté extérieure, tandis qu'ils laissaient la colère, la haine et l'envie souiller leurs âmes. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » avaient-ils dit : et par ces paroles ils avaient accompli la cérémonie qui exigeait que le sacrificateur mît la main sur la tête de la victime. Là se séparaient les deux routes dont l'une conduisait à l'autel de la loi, l'autre à l'autel de la grâce. Pilate, l'homme orgueilleux et irrésolu, tremblant devant Dieu et adorant les idoles, adulateur des puissances mondaines pour régner dans les temps, au prix de sa perte éternelle, Pilate prit entre les deux routes et retourna à son palais, entouré de sa garde et précédé par les trompettes. Le jugement inique fut rendu vers dix heures du matin.

CHAPITRE XXVI

Jésus porte sa croix au Golgotha.

Dès que Pilate eut quitté le tribunal, vingt-huit pharisiens armés, parmi lesquels se trouvaient ces ennemis acharnés de Jésus qui avaient assisté à son arrestation, arrivèrent à cheval sur le forum pour accompagner le cortège au lieu du supplice. Les archers conduisirent Jésus au milieu du forum, où des esclaves jetèrent la croix à ses pieds avec fracas. Le Seigneur s'agenouilla

auprès d'elle, l'embrassa et la baisa trois fois, en adressant à voix basse à son Père une touchante prière d'action de grâces pour la rédemption du genre humain, qui allait commencer. Comme chez les païens, les prêtres embrassaient l'autel qu'ils venaient d'ériger, ainsi le Sauveur embrassait la croix, devenue l'autel à jamais auguste de son sanglant sacrifice. Les archers relevèrent Jésus sur ses genoux, et il dut, presque sans aucun aide, charger sur son épaule droite ce lourd fardeau. Je vis des anges venir à son secours, sans quoi il n'aurait pas même pu le soulever. Pendant que Jésus priait, des bourreaux avaient mis sur le dos des deux larrons les pièces transversales de leurs croix, et y avaient attaché leurs mains ; des esclaves portaient les deux troncs. Alors la trompette de la cavalerie de Pilate se fit entendre, et un des pharisiens à cheval s'approcha de Jésus agenouillé sous son fardeau, et lui dit : « Ce n'est plus le temps des beaux discours ; en avant, en avant ! » On le releva avec violence, et il sentit sur ses épaules tout le fardeau de la croix que nous devons porter après lui, selon sa parole sainte et éternellement vraie. Alors commença la marche triomphale du Roi des rois, si ignominieuse sur la terre, si glorieuse dans le ciel.

On avait attaché au pied de la croix deux cordes, à l'aide desquelles deux archers la soulevaient ; quatre autres tenaient les cordes attachées à la chaîne qui entourait le corps de Jésus. Son manteau était relevé, et retenu par sa ceinture. Jésus chargé de sa croix me rappela Isaac portant sur la montagne le bois destiné à son propre sacrifice. La trompette de Pilate donna le signal du départ ; car le gouverneur voulait lui-même parcourir la ville pour prévenir tout mouvement populaire. Il était armé et à cheval, entouré d'une troupe de cavaliers ; derrière lui venaient trois cents fantassins.

En avant du cortège de Jésus, marchait un soldat

qui sonnait de la trompette à tous les coins de rue, et annonçait que l'exécution allait avoir lieu. En arrière, à quelque distance, s'avançait un groupe de valets de bourreaux et d'autres viles gens, portant des cordes, des clous, des coins et des paniers, et toutes sortes d'instruments; d'autres bourreaux plus robustes portaient des perches, des échelles et les croix des deux larrons. Venaient ensuite des pharisiens à cheval et un jeune homme qui portait devant sa poitrine l'inscription de la croix, et derrière le dos, au bout d'une perche, la couronne d'épines. On avait pensé qu'elle empêcherait le Seigneur de porter la croix. Ce jeune homme n'était pas très méchant.

Après eux, s'avançait le Seigneur, les pieds nus et sanglants, courbé sous le pesant fardeau de la croix, chancelant, déchiré, épuisé; n'ayant ni mangé, ni bu, ni dormi depuis la veille au soir; réduit au dernier degré d'affaiblissement par la perte de son sang, la fièvre et des souffrances morales infinies. De sa main droite, il soutenait sur son épaule la lourde croix, et de la gauche, il cherchait, de temps en temps, à relever sa large robe, qui embarrassait sa marche. Des quatre archers qui tenaient les cordes attachées à sa ceinture, les deux premiers le tiraient en avant, les deux autres le poussaient; de sorte qu'il ne pouvait assurer aucun de ses pas. Ses mains étaient couvertes de meurtrissures; son visage sanglant, ses cheveux et sa barbe souillés de sang; son fardeau et ses chaînes pressaient sur son corps sa tunique de laine, qui se collait à ses plaies et les rouvrait. Autour de lui, ce n'était que dérision et cruauté. Son aspect était douloureux et lamentable; mais sur ses lèvres, il n'y avait que des prières et dans son regard amour et pardon. Plusieurs soldats armés de lances marchaient de chaque côté du cortège. Derrière Jésus, venaient les deux larrons conduits aussi avec des cordes. Le reste des pharisiens, à cheval, fermait la marche.

On conduisit Jésus par une rue étroite et solitaire, soit pour ne pas gêner Pilate et sa suite, qui parcouraient alors la ville, soit pour faire place au peuple, qui se rendait au Temple.

A peine l'arrêt fut-il prononcé, que la multitude se mit aussitôt en mouvement. La plupart des Juifs se rendirent chez eux ou au Temple, dans le but de terminer leurs apprêts pour l'immolation de l'agneau pascal; cependant une foule considérable se précipita en avant pour voir passer le triste cortège; mais comme l'escorte des soldats romains les empêchait de s'y joindre ou de passer en avant, ils étaient obligés de prendre des rues détournées. La plupart se rendirent jusqu'au Calvaire.

Jésus eut beaucoup à souffrir dans la rue sale par laquelle on le conduisait. La populace l'insultait du haut des maisons et des fenêtres; des esclaves lui jetaient de la boue et des ordures, des enfants eux-mêmes ramassaient des pierres dans leurs petites robes et les jetaient sous ses pieds. C'était là le traitement que Jésus devait recevoir de cette enfance qu'il avait tant aimée, si souvent exaltée et bénie!

CHAPITRE XXVII

Première et seconde chute de Jésus sous la croix. — Jésus rencontre sa très sainte mère.

La rue étroite tourne à gauche, s'élargit et monte un peu vers son extrémité. Elle est traversée en cet endroit par un aqueduc souterrain, et j'ai entendu le bruit que faisait l'eau en y tombant. Avant la montée de la rue, il y a un enfoncement où l'eau s'amasse quand il pleut, et où, pour faciliter le passage, on a posé une grosse pierre comme on en voit dans un

grand nombre des rues de Jérusalem. « Le pauvre Jésus » arrivé en cet endroit avec son lourd fardeau, se trouva dans l'impossibilité d'avancer. Comme les archers le tiraient impitoyablement, le Seigneur tomba de tout son long contre la pierre, et la croix roula à côté de lui. Les bourreaux se mirent à l'accabler d'imprécations, à le tirer et à lui donner des coups de pieds; le cortège s'arrêta, et il y eut un grand tumulte. En vain le Seigneur étendit la main pour demander qu'on lui vînt en aide. « Hélas ! ce sera bientôt fini », s'écria-t-il, et il pria de nouveau. Les pharisiens criaient : « Relevez-le ; sans cela, il mourra entre nos mains ». Des deux côtés de la rue, on voyait des femmes et des enfants qui pleuraient de frayeur. Fortifié surnaturellement, Jésus releva la tête, et ces abominables fils de l'enfer, au lieu de le soulager, lui mirent de nouveau la couronne d'épines ; puis ils le relevèrent avec violence et replacèrent la croix sur son dos ; il dut pencher de côté, avec une peine indicible, sa tête déchirée par les épines, afin de faire place, sur son épaule, à la lourde croix. Ce fut ainsi, avec des souffrances toujours croissantes, qu'il continua sa marche dans la rue montueuse.

Après le prononcé du jugement inique, la douloureuse mère de Jésus avait quitté le forum, accompagnée de quelques saintes femmes et de Jean. Elle avait déjà visité plusieurs stations de la passion, lorsque le son de la trompette, l'affluence du peuple et le cortège de Pilate annoncèrent le portement de la croix. Alors Marie ne put résister au désir de contempler son divin fils sous le fardeau de la croix, et elle pria Jean de la conduire à un endroit où il dût passer

Comme ils venaient du quartier de Sion, ils eurent à traverser le forum ; puis ils suivirent des galeries ordinairement fermées, mais ouvertes ce jour-là pour laisser passage à la foule. Ils arrivèrent à la façade méridionale d'un palais qui de l'autre côté communi-

quait par une porte à la rue où Jésus tomba pour la première fois. C'était, si je ne me trompe, la demeure du grand prêtre Caïphe ; car il n'avait que son tribunal sur la montagne de Sion. Jean obtint d'un serviteur compatissant la permission de traverser le palais et de passer par cette porte avec Marie, Suzanne, Jeanne Chusa et Salomé de Jérusalem.

En voyant la Mère de Dieu pâle, les yeux rouges de larmes, chancelante et tremblante, le corps entièrement enveloppé dans un manteau d'un gris bleuâtre, je fus saisie d'une douleur déchirante. On entendait déjà le bruit du cortège qui s'approchait, le son de la trompette et la voix du héraut annonçant l'exécution au coin des rues. Quand la porte s'ouvrit, les clameurs devinrent plus distinctes et plus effrayantes. Marie pria, puis elle dit à Jean : « Dois-je contempler ce douloureux spectacle ? dois-je m'éloigner ? Comment pourrais-je le supporter ? » Jean lui répondit : « Si vous ne le voyez passer, vous en aurez pour jamais des regrets amers ». Ils restèrent donc, et regardèrent le cortège, qui n'était plus qu'à une vingtaine de pas.

Ah ! que le son de cette trompette déchira cruellement leurs cœurs ! Il n'y avait pas de peuple en avant du cortège, mais seulement sur les côtés et par derrière. Lorsque les valets de bourreaux qui portaient les instruments du supplice s'approchèrent d'un air effronté et triomphant, il prit à Marie un tremblement ; elle se tordit les mains et sanglota. Alors un des bourreaux demanda à ceux qui étaient à ses côtés : « Quelle est donc cette femme qui se lamente ainsi ? » Quelqu'un répondit : « C'est la mère du Galiléen ». Alors ces misérables accablèrent d'insultes et de moqueries cette douloureuse mère ; ils la montrèrent au doigt, et l'un d'eux, prenant les clous qui devaient attacher Jésus à la croix, les secoua avec dérision devant les yeux de la sainte Vierge. Pour elle, elle contemplait Jésus, et, brisée de douleur, elle dut s'ap-

puyer contre la porte pour ne pas tomber. Elle était pâle comme la mort ; ses lèvres étaient livides. Les pharisiens passèrent à cheval, puis le jeune homme qui portait l'inscription ; enfin, quelques pas derrière celui-ci, venait le Fils de Dieu, son fils, le Saint des saints, le Rédempteur, chancelant, courbé sous la croix, penchant douloureusement sur son épaule sa tête chargée de la couronne d'épines. Il jeta sur sa pauvre Mère un long regard plein de compassion, trébucha et tomba pour la seconde fois sous le poids de la croix, les genoux et les mains contre terre.

Marie, dans la violence de sa douleur et de son amour, ne vit plus ni soldats ni bourreaux ; elle ne vit que son fils bien-aimé horriblement maltraité. Elle se précipita au milieu des bourreaux, tomba à genoux devant lui, et le serra dans ses bras. J'entendis les mots : « Mon fils !... Ma mère !... ; » mais je ne sais s'ils furent prononcés réellement ou seulement en esprit.

Il y eut un moment de confusion. Jean et les saintes femmes voulaient éloigner la sainte Vierge ; les archers la raillaient et l'injuriaient. L'un d'eux dit : « Femme, que viens-tu faire ici ? Si tu l'avais mieux élevé, il ne serait pas entre nos mains ». Je vis plusieurs soldats émus. Cependant ils écartèrent Marie, mais aucun archer ne la toucha. Jean et les saintes femmes l'emmenèrent, et elle tomba comme morte, sur ses genoux, contre la pierre angulaire de la porte, où ses mains et ses genoux s'imprimèrent ainsi que sur une pâte épaisse : on eût dit que la pierre elle-même avait pitié d'elle. Ainsi la divine Providence n'a pas besoin de l'art de l'imprimerie pour transmettre à la postérité les témoignages de la puissance des saints. Sous l'épiscopat de Jacques le Mineur, cette pierre fut placée dans la première église catholique, construite auprès de la piscine de Bethesda.

Jean et les saintes femmes conduisirent la sainte

Vierge dans l'intérieur de la maison, dont la porte fut aussitôt fermée. Pendant ce temps, les archers avaient relevé Notre-Seigneur, et avaient replacé la croix sur ses épaules. Les bras de la croix s'étaient détachés, l'un des deux avait glissé et s'était pris dans les cordes. Ce fut ce dernier que Jésus embrassa, de sorte que par derrière tout le poids de la pièce principale reposait davantage sur la terre. Je vis çà et là, parmi la populace qui injuriait Jésus, des femmes voilées qui pleuraient en silence.

CHAPITRE XXVIII

Simon de Cyrène. — Troisième chute de Jésus. — Véronique et le suaire.

Poursuivant sa marche, le cortège passa sous une arcade pratiquée dans un vieux mur intérieur de la ville. Devant cette arcade est une place assez spacieuse où trois rues viennent aboutir. Là, Jésus ayant encore à passer par-dessus une grosse pierre, fit un faux pas et s'affaissa. La croix glissant de dessus ses épaules, il tomba par terre avec elle et il lui fut impossible de se relever. Des gens bien vêtus qui se rendaient au Temple, passant par là, s'écrièrent avec compassion: « Hélas! le pauvre homme se meurt ! » Il y eut encore un moment de confusion. Comme les pharisiens voyaient qu'on ne pouvait parvenir à relever Jésus, ils dirent aux soldats : « Nous ne pourrons pas l'emmener vivant ; il faut chercher quelqu'un qui l'aide à porter sa croix. » En ce moment, un païen appelé Simon de Cyrène, descendait la rue du milieu, accompagné de ses trois fils ; il portait sous le bras un faisceau de menues branches, car il était jardinier, et revenait des jardins situés près du mur oriental de la

ville. Il se trouvait au milieu de la foule dont il ne pouvait se tirer, lorsque les soldats, reconnaissant à son habit que c'était un païen et un homme de peine, s'emparèrent de lui, et lui ordonnèrent d'aider le Galiléen à porter sa croix. Il s'en défendit avec grande répugnance ; mais ils l'y contraignirent. Comme ses enfants criaient et pleuraient, quelques femmes de sa connaissance les prirent avec elles. L'aspect de Jésus, couvert de plaies et de boue, inspira d'abord à Simon un profond dégoût ; mais le Seigneur le regarda de la manière la plus touchante, les yeux mouillés de larmes. Simon l'aida à se relever, puis les archers attachèrent sur l'épaule de Simon l'un des bras de la croix; il marcha derrière le Seigneur, dont le fardeau fut ainsi allégé : alors le cortège se remit en marche. Simon était un homme robuste, âgé de quarante ans. Ses fils portaient des robes bariolées. Les deux premiers, qui étaient déjà grands, s'appelaient Rufus et Alexandre ; ils se réunirent plus tard aux disciples. Le troisième était plus petit, et je l'ai vu encore enfant auprès de saint Etienne. Il n'y avait pas longtemps que Simon portait la croix, lorsque survint un incident qui le toucha profondément.

De tous côtés, les gens en habits de fête se rendaient au Temple ; les uns s'écartaient du cortège par une crainte pharisaïque de se souiller, d'autres témoignaient quelque compassion. Simon avait à peine fait deux cents pas en portant la croix, lorsqu'une femme de haute taille et d'un air distingué, tenant une jeune fille par la main, sortit d'une grande maison située à gauche de la rue et se précipita au-devant du cortège. C'était Séraphia, femme de Sirach, membre du sanhédrin, celle qui, depuis, reçut le nom de Véronique, de *vera icon* (vrai portrait), par suite de l'acte qu'elle accomplit en ce jour.

Séraphia avait préparé chez elle un vin exquis et aromatisé, dans le pieux dessein de soulager le Sei-

gneur sur son chemin de douleur. Elle était voilée, et un linge pendait de ses épaules. La petite fille qui la suivait était âgée de neuf ans ; tandis que le cortège approchait, elle tenait le vase rempli de vin caché sous son manteau.

Ceux qui marchaient en tête du cortège essayèrent en vain de la repousser. Entraînée par l'amour et la compassion, elle se fraya, avec l'enfant qui la tenait par sa robe, un passage à travers la populace, les soldats et les archers, arriva auprès de Jésus, se jeta à genoux et lui présenta le linge en disant : « Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur. » Jésus prit le linge de la main gauche, et l'appliqua contre son visage ensanglanté ; puis, entre cette main et la droite qui soutenait le bras de la croix, il le pressa un peu et le rendit à Séraphia en la remerciant. Celle-ci baisa le suaire, le mit sous son manteau, contre son cœur et se releva. Alors la jeune fille leva timidement le vase de vin vers Jésus, mais les archers et les soldats l'empêchèrent avec des injures de recevoir ce soulagement. Ce ne fut que grâce à sa grande hardiesse et à la foule qui avait pendant quelques instants arrêté le cortège, que Séraphia parvint à présenter le suaire. Les pharisiens et les archers, exaspérés de cette halte, et surtout de l'hommage public rendu au Seigneur, se mirent à le pousser et à le frapper, tandis que Véronique se retirait en toute hâte dans sa maison.

A peine rentrée dans sa chambre, elle déposa le suaire sur une table et s'évanouit ; la petite fille tomba à genoux à côté d'elle, pleurant à chaudes larmes. Un ami de la maison les trouva ainsi, auprès du linge déployé, où s'était empreinte l'image merveilleusement ressemblante du visage ensanglanté de Jésus. Effrayé à cette vue, il fit revenir à elle Véronique, et lui montra le portrait du Seigneur. Elle s'agenouilla en s'écriant : « Maintenant, je veux tout quitter, car le Seigneur m'a honorée d'un souvenir. » Ce linge était de

laine fine, trois fois plus long que large. On mettait habituellement de pareils suaires autour du cou, et c'était l'usage d'en porter aussi au-devant des gens fatigués, affligés ou malades, et de leur en essuyer le visage pour leur témoigner qu'on prenait part à leur peine et à leur douleur. Véronique garda toujours ce linge suspendu au chevet de son lit; après sa mort, il fut remis à la sainte Vierge, puis à l'Eglise par les apôtres.

Séraphia était parente de Jean-Baptiste; son père et Zacharie étaient cousins germains. Elle avait au moins cinq ans de plus que la sainte Vierge, et assista à son mariage avec saint Joseph. Elle était aussi parente du vieux Siméon, et liée dès l'enfance avec ses fils. Ceux-ci tenaient de leur père un vif désir de la venue du Messie, et Séraphia le partageait avec eux. Lorsque Jésus, à l'âge de douze ans, enseigna dans le temple de Jérusalem, Séraphia qui n'était point encore mariée, lui envoyait sa nourriture dans une maison d'Esséniens, située à un quart de lieue de la ville; car c'était là qu'il se retirait quand il n'était pas dans le Temple.

Séraphia s'était mariée tard avec Sirach, qui descendait de la chaste Suzanne. Il était membre du grand conseil, et fut d'abord très opposé à Jésus: Séraphia eut beaucoup à souffrir de lui à cause de l'attachement qu'elle portait au Sauveur. Joseph d'Arimathie et Nicodème le ramenèrent à de meilleurs sentiments, et il permit à sa femme de suivre les enseignements de Jésus. Il se déclara pour lui avec Joseph et Nicodème, lors du jugement prononcé chez Caïphe, et se sépara comme eux du grand conseil. Séraphia était belle encore, malgré ses cinquante ans. Lors de l'entrée triomphante du Seigneur à Jérusalem, je l'avais vue, tenant une jeune enfant dans ses bras, détacher son voile et l'étendre sous les pas de Jésus. C'est ce même voile qu'elle présenta au Seigneur, afin d'ef-

facer les traces de ses souffrances, dans cette autre marche triomphale, triste, mais plus glorieuse encore que la première. C'est ce même voile que l'Eglise a conservé, et qui est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des fidèles.

CHAPITRE XXIX

Nouvelles chutes de Jésus sous la croix. — Les filles de Jérusalem. — Arrivée au sommet du Calvaire. — Marie s'y rend avec les saintes femmes.

Le cortège était encore à quelque distance de la porte située au sud-ouest de Jérusalem. On passe d'abord sous une arcade voûtée, ensuite sur un pont, puis sous une autre arcade. A gauche de la porte, les murs de la ville s'étendent au couchant et au midi pour entourer la montagne de Sion. Lorsque le cortège approcha de la porte, les archers poussèrent brutalement le Seigneur dans un bourbier qui se trouvait là. Comme Simon de Cyrène voulait passer à côté du bourbier, la croix fut ébranlée, et Jésus tomba dans la boue. C'était sa quatrième chute. Alors le Seigneur s'écria d'un ton douloureux et d'une voix distincte, quoique brisée : « Malheur à toi, Jérusalem, je t'ai aimée comme une poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes, et voici que tu me chasses cruellement hors de tes portes ! » Les pharisiens se tournèrent vers lui et l'injurièrent : « L'agitateur, disaient-ils, n'est pas encore satisfait ; il continue à divaguer. » Les archers traînèrent Jésus hors du bourbier en le poussant et en le frappant. Simon de Cyrène fut tellement exaspéré de leurs cruautés qu'il s'écria : « Si vous ne cessez vos infamies, je jette là la croix, quand vous voudriez me tuer moi-même. »

Après avoir passé la porte, on aperçoit un chemin étroit et rocailleux qui se dirige au nord et conduit au Calvaire. La grande route d'où ce chemin s'écarte se partage, à quelque distance, en trois embranchements : l'un tourne à gauche et conduit à Bethléem par la vallée de Gihon ; l'autre se dirige au couchant vers Emmaüs et Joppé ; le troisième, qui serpente autour du Calvaire et aboutit à la porte de l'Angle, conduit à Bethsur. De la porte par laquelle sortit Jésus, on peut voir la porte de Bethléem. A l'endroit où commence le chemin du Calvaire, on avait placé un poteau avec un écriteau annonçant la condamnation à mort du Seigneur et des deux larrons.

A l'angle de ce chemin se tenait un groupe de femmes qui pleuraient et sanglotaient. C'étaient des jeunes filles et des femmes de Jérusalem qui s'étaient portées en avant du cortège ; plusieurs aussi étaient venues pour la Pâque, de Bethléem, d'Hébron et des lieux circonvoisins.

Arrivé en cet endroit, Jésus s'affaissa, mais il ne tomba pas tout à fait par terre, parce que Simon fit reposer la croix sur le sol, s'approcha de lui et le soutint. Ce fut sa cinquième chute sous la croix. A l'aspect pitoyable de Jésus, les femmes et les jeunes filles se frappèrent la poitrine et se lamentèrent sur lui ; en même temps elles lui présentèrent, suivant la coutume juive, des linges pour essuyer son visage. Mais Jésus se tournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici que viendront des jours où l'on dira : Heureuses les stériles ; heureuses les entrailles qui n'ont pas engendré et les mamelles qui n'ont point allaité. Alors les hommes commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Couvrez-nous ! Car s'il en est ainsi du bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? »

Le cortège s'arrêta un instant. Ceux qui portaient les

instruments du supplice, suivis de cent soldats romains, prirent les devants pour se rendre à la montagne du Calvaire. Pilate, qui de loin, avait accompagné le cortège jusqu'ici, s'en retourna à la ville.

Bientôt la troupe se remit en marche. On accabla de nouveaux coups Jésus chargé de sa lourde croix, pour lui faire gravir le rude chemin qui serpente au nord entre les murailles de la ville et la montagne du Calvaire. A l'endroit où le sentier tortueux se détourne vers le sud, Jésus tomba pour la sixième fois ; cette chute fut la plus douloureuse. Cependant on le poussa et on le frappa avec plus de violence que jamais. Enfin il arriva au lieu qui est appelé Calvaire ; là il tomba par terre sous le fardeau de la croix : ce fut la septième chute (1).

Simon de Cyrène, maltraité et fatigué lui-même, était hors de lui de colère et de compassion. Il voulut aider « le pauvre Jésus » à se soulever, mais les archers le repoussèrent et le chassèrent de la montagne, en l'accablant d'injures. Bientôt après, il se joignit aux disciples. On renvoya aussi tous ceux qui avaient suivi le cortège. Les pharisiens à cheval s'étaient rendus au Calvaire par des sentiers faciles. Du sommet du Calvaire on domine la ville entière.

Le lieu du supplice est de forme circulaire, et son étendue est à peu près celle d'un manège de moyenne grandeur ; il est entouré d'un terrassement coupé par cinq chemins. Ces cinq chemins se retrouvent presque partout en Palestine, en particulier aux piscines qui servent à prendre des bains ou à baptiser ; beaucoup de villes aussi ont cinq portes. Il y a en cela, comme en tant d'autres choses de la Terre-Sainte, une signification profonde, mystérieuse et prophétique, qui a

(1) Ces sept chutes, que fit le Sauveur sous la croix, le plus souvent dans des bourbiers, sont sans doute une expiation des sept principales chutes de l'homme, qui sont les péchés capitaux.

trouvé son accomplissement dans les cinq voies de salut ouvertes par les plaies sacrées du Seigneur.

Les pharisiens à cheval s'arrêtèrent devant le lieu du supplice, au couchant, où la pente est assez douce. Le côté opposé à la ville, par où l'on conduit les condamnés, est rude et escarpé. Une centaine de soldats romains étaient placés autour du théâtre de l'exécution. Plusieurs se tenaient auprès des deux larrons, qu'on n'avait pas fait monter encore, afin de laisser la place libre ; on les avait couchés sur le dos, les bras attachés aux pièces transversales de leur croix, sur le versant méridional. Une foule de misérables esclaves, d'étrangers, de païens, gens qui ne craignaient pas les souillures légales, s'étaient placés autour de la croix ; et les collines voisines étaient chargées d'une foule de pèlerins des environs qui se rendaient à Jérusalem.

Il était environ onze heures trois quarts au moment où Jésus tomba sous le poids de sa croix au sommet du Calvaire. Les bourreaux le relevèrent brusquement, puis détachèrent les pièces de la croix et les jetèrent par terre. Ah ! quel lamentable spectacle que de voir ainsi « le pauvre Jésus » debout au lieu de son supplice, pâle comme un mort, meurtri et tout sanglant ! Les archers le jetèrent de nouveau par terre en s'écriant : « Viens, grand roi, nous allons prendre mesure pour ton trône ! » Mais il se coucha de lui-même sur la croix ; ils l'étendirent pour marquer l'endroit des pieds et des mains, tandis que les pharisiens continuaient leurs railleries. Puis ils le relevèrent et le conduisirent à soixante-dix pas de là, au nord de la montagne, à une grotte creusée dans le roc et semblable à une citerne ; ils l'y poussèrent si rudement, que sans une assistance surnaturelle, il se serait brisé les genoux contre la pierre. J'entendis ses plaintes déchirantes. Ils fermèrent la porte sur lui et laissèrent là des gardes.

Alors les archers se mirent à faire les préparatifs

Le lieu du supplice se trouvait être le point le plus élevé du Golgotha ; c'était une éminence circulaire élevée de quelques pieds au-dessus du sol, à laquelle on arrivait par quelques degrés. Ils creusèrent les trous où les trois croix devaient être plantées, et dressèrent à droite et à gauche les croix des voleurs. Puis ils assujettirent les deux bras de la croix de Jésus, clouèrent le support des pièces, percèrent des trous pour les clous ainsi que pour l'inscription, et firent çà et là quelques entailles, soit pour la couronne d'épines, soit pour les reins du Sauveur, afin que son corps fut soutenu, non suspendu, et que tout le poids du corps ne portât pas sur les mains qui auraient pu être arrachées des clous. Ils enfoncèrent des pieux en terre et y fixèrent une poutre qui devait servir de point d'appui à des cordes pour soulever plus facilement la croix et la faire tomber dans le trou creusé pour elle. Enfin ils firent quelques autres préparatifs du même genre.

Après sa rencontre douloureuse avec Jésus chargé de la croix, les saintes femmes avaient emporté Marie sans connaissance dans l'intérieur de la maison devant laquelle elle se tenait. La porte s'était aussitôt refermée entre elle et son fils ainsi maltraité. Cependant le désir ardent d'être auprès de lui et de partager toutes ses souffrances jusqu'à la mort, lui donna bientôt une force surnaturelle, et, suivie de ses compagnes, elle se rendit à la maison de Lazare, près de la porte de l'Angle, où se trouvaient réunies Madeleine, Marthe et les autres saintes femmes, plongées dans la douleur et dans les larmes. C'est de là qu'elles partirent toutes, au nombre de dix-sept, pour parcourir la voie douloureuse.

Je les vis graves, calmes, couvertes de leur voile, se rendre au forum, sans se soucier des insultes de la populace, baiser la terre à l'endroit où Jésus s'était chargé de sa croix, puis parcourir toute la voie douloureuse, et honorer tous les lieux où le Seigneur avait

particulièrement souffert. Marie, qui avait tout vu en esprit, cherchait les traces de ses pieds ; elle comptait tous ses pas et indiquait à ses compagnes les endroits où elles devaient s'arrêter.

Ce fut ainsi que cette touchante dévotion de l'Eglise fut gravée dans le cœur maternel de la sainte Vierge avec le glaive prophétisé par Siméon ; elle passa de ses lèvres sacrées à ses compagnes, et de celles-ci jusqu'à nous. Ainsi s'est perpétuée du cœur de la mère aux cœurs des enfants la tradition de l'Eglise. De tout temps, les Juifs ont vénéré les lieux où s'étaient passés des événements sacrés et célèbres : ils y dressaient des pierres et s'y rendaient pour prier. La dévotion du Chemin de la Croix, qui repose ainsi sur la nature humaine et sur les vues de Dieu à l'égard de son peuple, a pris naissance dans le cœur même de la plus tendre des mères.

Arrivées à la maison de Véronique, les saintes femmes y entrèrent, parce que Pilate traversait en ce moment la rue avec ses cavaliers. Elles fondirent en larmes, en voyant le visage de Jésus empreint sur le suaire, et célébrèrent la miséricorde faite par le Seigneur à sa fidèle amie. Elles emportèrent le vase contenant le vin aromatisé que la fille de Véronique n'avait pu offrir à Jésus, et se rendirent avec Véronique jusqu'au Golgotha. Beaucoup de personnes pieuses se joignirent aux saintes femmes : c'était un spectacle bien attendrissant que de voir cette troupe, passablement nombreuse, traverser les rues, calme, silencieuse et résignée.

Les souffrances de Marie, à la vue du Calvaire et à la pensée de ne pouvoir mourir avec Jésus, étaient indicibles. Madeleine était hors d'elle-même de douleur ; elle passait de la stupeur aux lamentations, des plaintes aux menaces ; les autres saintes femmes étaient sans cesse obligées de la consoler et de la cacher au milieu d'elles.

Les saintes femmes gravirent la montagne du côt du couchant, où la pente est plus douce. La mère d Jésus, Marie de Cléophas, Salomé et Jean s'approchè rent tout près du sommet; Madeleine, Marthe, Mari d'Héli, Véronique, Jeanne Chusa, Suzanne et Mari mère de Marc, restèrent à quelque distance. Sept au tres saintes femmes et beaucoup de gens bien inten tionnés se tenaient au loin.

Quel spectacle déchirant pour Marie que ce lieu d supplice avec la terrible croix, les marteaux, les cor des, les clous, et ces abominables bourreaux demi-nus ivres et vomissant des imprécations ! L'absence de Jé sus ajoutait aux tortures de sa mère ; elle savait qu'i vivait encore ; elle désirait le voir, et cependant ell tremblait à la pensée d'être témoin de ses indicible souffrances.

Depuis le matin, jusqu'au jugement, qui fut prononc vers dix heures, il était tombé de la grêle par inter valle ; puis, le ciel s'éclaircit et le soleil se montra mais bientôt, vers midi, des nuages rougeâtres le voi lèrent.

CHAPITRE XXX

Jésus dépouillé de ses vêtements et attaché à la croix.

Cependant quatre archers se rendirent à la grotte où l'on avait enfermé le Seigneur, et l'en arrachèrent. Dans cette lugubre prison, il avait demandé à Dieu la force nécessaire pour supporter ses souffrances, et il s'était offert de nouveau pour les péchés de ses ennemis. Pendant les derniers pas qu'il avait à faire pour arriver au lieu du supplice, les archers continuèrent à lui prodiguer les coups et les outrages ; la populace en le voyant passer l'insulta, tandis que les soldats

romains, froids et indifférents, s'occupaient uniquement à maintenir l'ordre.

Dès que les saintes femmes aperçurent Jésus, elles donnèrent à un homme de l'argent avec le vase de vin aromatisé, pour obtenir des archers la permission de le faire boire au Seigneur; mais ces misérables, au lieu de le lui donner, le burent eux-mêmes. Ils avaient avec eux deux vases de couleur brune, l'un contenant du vinaigre, l'autre du vin mélangé de fiel. Ils lui présentèrent un verre de ce dernier breuvage, mais lorsqu'il y eut goûté, il ne voulut pas boire (1). Il y avait sur la plate-forme dix-huit bourreaux : six qui avaient flagellé Jésus, quatre qui l'avaient traîné, deux qui avaient tenu les cordes attachées à la croix, et six autres qui devaient le crucifier. C'étaient des étrangers petits et robustes, demi-nus, avec des cheveux hérissés, sorte de brutes qui servaient les Romains et les Juifs pour de l'argent.

L'aspect de tout cela était pour moi d'autant plus effrayant que je voyais le mal sous des formes invisibles aux autres. Je vis d'horribles figures de démons s'agiter parmi ces hommes cruels, leur mettre à la main les objets dont ils avaient besoin, et les aider même dans leurs travaux. Je vis en outre apparaître de hideuses figures de crapauds, de serpents, de dragons aux ongles aigus, et d'insectes venimeux qui obscurcissaient l'air. Ils entraient dans la bouche et dans le cœur de ces misérables, se posaient sur leurs épaules, leur inspiraient des pensées infâmes et les poussaient à proférer des imprécations et des insultes. Mais au-dessus du Seigneur, je vis apparaître des figures d'anges qui pleuraient. J'aperçus aussi des anges au-des-

(1) C'était la coutume, au moment de l'exécution, de présenter aux condamnés un breuvage amer, destiné à les étourdir et à diminuer le sentiment de leurs souffrances. C'est parce qu'il voulait goûter toute l'amertume des siennes que le Seigneur refusa de boire.

sus de la sainte Vierge et de toutes les personnes bien intentionnées : ils venaient les consoler et les fortifier.

Cependant, les archers arrachèrent au Seigneur son manteau, la ceinture de fer et sa propre ceinture ; puis ils lui ôtèrent sa robe de laine blanche, et, comme ils ne pouvaient faire passer sa tunique au-dessus de sa tête, à cause de la couronne d'épines, ils lui arrachèrent cette couronne avec une telle violence, qu'ils rouvrirent toutes ses plaies ; après quoi ils lui ôtèrent la tunique. Il n'avait plus sur lui que son scapulaire de laine, avec un linge autour des reins. Le scapulaire s'était collé à ses blessures, et il souffrit d'indicibles douleurs lorsqu'ils le lui arrachèrent.

Comme le Fils de l'homme, épuisé par ces dernières souffrances, menaçait de tomber par terre, les bourreaux le firent asseoir sur une pierre ; puis ils lui remirent sur la tête la couronne d'épines, et lui offrirent encore un vase plein de vinaigre et de fiel ; mais il détourna la tête en silence.

Bientôt les archers le forcèrent de se lever, et se mirent à détacher le linge qui couvrait ses reins ; alors tous ses amis éclatèrent en murmures et en sanglots. Sa mère pria avec ardeur, et fut exaucée. Comme elle allait offrir elle-même son voile à son fils, un homme se précipita tout hors d'haleine au milieu des bourreaux, et présenta un linge à Jésus, qui l'accepta avec des remerciements et s'en ceignit les reins.

Cet homme que Dieu, à la prière de la sainte Vierge, avait envoyé rendre ce service à son Rédempteur, imposa aux bourreaux par sa véhémence. Il dit seulement : « Laissez donc ce pauvre homme se couvrir ! » puis il partit aussi promptement qu'il était venu : c'était un neveu de saint Joseph, appelé Jonadab. Il n'était pas ami déclaré de Jésus ; cependant, au moment où la Mère du Seigneur implora le secours de Dieu, Jonadab, qui se trouvait au Temple, se sentit irrésis-

tiblement poussé à courir au Calvaire pour protéger le Seigneur contre ce dernier outrage. Les exécuteurs étaient des descendants de Cham, et Jésus foulait alors le sanglant pressoir rempli du vin qui devait purifier l'humanité. L'action charitable de Jonadab fut l'accomplissement de l'acte symbolique de Sem envers Noé (1), et Dieu l'en récompensa, comme je le dirai plus tard.

Alors les bourreaux étendirent sur la croix Jésus, la douleur fait homme. Ayant levé son bras droit, ils appliquèrent sa main sur le trou pratiqué dans le bras de la croix, et l'y attachèrent fortement. L'un d'eux mit ensuite le genou sur sa poitrine sacrée, et maintint ouverte sa main, qui se fermait naturellement, tandis qu'un autre enfonçait dans la paume de cette main, qui avait si souvent béni les hommes, un gros et large clou, à la pointe acérée, en frappant à coups redoublés avec un marteau de fer. Un cri plaintif, doux et clair, sortit de la bouche du Seigneur ; son sang jaillit sur les bras des archers. J'ai compté les coups de marteau, mais mes souffrances me les ont fait oublier. Les clous étaient très longs ; leur tête était plate et avait la largeur d'un écu. Ils étaient triangulaires et gros comme le pouce à leur partie supérieure ; leur pointe dépassait un peu la croix par derrière.

Lorsque les bourreaux eurent cloué la main droite, ils s'aperçurent que l'autre main ne pouvait arriver jusqu'au trou du bras gauche de la croix ; alors ils attachèrent des cordes au bras gauche de Jésus, et, s'appuyant du pied contre la croix, ils le tirèrent jusqu'à ce que la main atteignît la place du clou. Ses bras étaient disloqués, sa poitrine soulevée, ses jambes retirées vers son corps. Puis ils mirent leurs genoux sur sa poitrine, attachèrent son bras gauche, et enfon-

(1) Noé endormi dans l'ivresse était la figure de Jésus-Christ plongé par l'ivresse de son amour dans le sommeil de la mort et dépouillé de ses vêtements sur la croix.

cèrent le second clou dans sa main. Le sang jaillit, et le doux et touchant gémissement du Seigneur se fit encore entendre au milieu du bruit des coups de marteau. Les bras de Jésus étaient étendus horizontalement, tandis que ceux de la croix montaient en ligne oblique.

La sainte Vierge partageait toutes les souffrances de Jésus ; elle était pâle comme la mort ; de faibles cris plaintifs s'échappaient de sa bouche. Les pharisiens lançaient continuellement des railleries et des insultes du côté où elle se tenait ; et on fut obligé de la conduire à quelque distance, auprès des autres saintes femmes. Madeleine était comme folle ; elle se déchirait le visage ; ses yeux et ses joues étaient en sang.

Sur le pied de la croix, à peu près au tiers de sa hauteur, on avait ajusté un morceau de bois destiné à soutenir les pieds de Jésus, afin qu'il fût plutôt debout que suspendu à la croix, et aussi afin que les os des pieds ne fussent pas brisés lorsqu'on les clouerait. Dans ce morceau de bois, se trouvait un trou pour le clou qui devait percer les pieds ; on avait aussi pratiqué une cavité pour les talons dans le bois de la croix. Les bourreaux étendirent les jambes du Seigneur, qui s'étaient retirées vers le corps par la violente tension des bras, et les attachèrent avec des cordes ; mais, comme ils ne pouvaient faire arriver ses pieds jusqu'au support, ils éclatèrent en imprécations et en blasphèmes. Quelques-uns d'entre eux voulaient qu'on fît d'autres trous pour les clous qui perçaient ses mains, car il leur paraissait difficile de changer la place du support des pieds ; mais les autres s'écrièrent en ricanant : « Il ne veut pas s'allonger, nous allons lui venir en aide ! » Alors ils attachèrent des cordes à sa jambe droite, et la tirèrent avec une violence atroce, jusqu'à ce que le pied atteignît le support auquel ils le lièrent. La tension du corps de Jésus fut si excessive, qu'on entendit craquer sa poitrine, et qu'il s'écria d'une voix

lamentable : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » Ils avaient attaché à la croix ses bras et sa poitrine pour ne pas arracher les mains de leurs clous ; ce fut une horrible souffrance. Ensuite ils tirèrent la jambe gauche, et attachèrent le pied gauche sur le pied droit. Comme il n'y reposait pas suffisamment pour qu'on pût les clouer tous les deux ensemble, ils le percèrent d'abord avec un amorçoir ; puis, ils prirent un clou plus long que celui des mains, et l'enfoncèrent, à travers les deux pieds et le support, jusque dans le bois de la croix. A cause de la distension du corps, le Seigneur souffrit plus cruellement encore quand on lui cloua les pieds que lorsqu'on lui avait cloué les mains. Je comptai jusqu'à trente-six coups de marteau.

Cependant la sainte Vierge s'était de nouveau rapprochée du lieu du supplice. Lorsqu'elle entendit le craquement des os de son divin fils et ses touchants gémissements, elle fut tellement saisie, qu'elle tomba de nouveau sans connaissance dans les bras de ses compagnes. Il y eut alors un moment de confusion. Quelques pharisiens à cheval s'approchèrent d'elle et l'accablèrent d'injures, et ses amis durent l'éloigner de nouveau. Pendant qu'on clouait les mains et les pieds du Seigneur, plusieurs femmes s'écrièrent, émues de compassion : « O terre ! pourquoi ne t'entr'ouvres-tu pas pour les engloutir ? Feu du ciel, pourquoi ne tombes-tu pas pour les dévorer ? » A cette manifestation de dévouement, on ne répondit que par des railleries et des insultes.

Les douces plaintes de Jésus interrompaient à peine sa prière et la récitation des passages des psaumes et des prophètes, qui trouvaient alors leur accomplissement : il pria ainsi jusqu'à sa mort. J'ai entendu et répété avec lui tous ces textes, et je m'en souviens encore, toutes les fois que je récite les psaumes ; mais je suis tellement anéantie par la vue des souffrances de mon céleste Epoux, que je ne saurais les reproduire.

Le chef de la garde romaine avait fait attacher au haut de la croix l'inscription commandée par Pilate. Comme les Romains riaient de ce titre de roi des Juifs, plusieurs pharisiens exaspérés retournèrent à la ville pour demander à Pilate une autre inscription.

Il était environ midi un quart quand on attacha Jésus à la croix, et, à l'instant même où elle fut élevée, les trompettes du Temple retentirent, annonçant l'immolation de l'Agneau pascal.

CHAPITRE XXXI

Jésus élevé en croix. — Crucifiement des larrons.

Lorsque les bourreaux eurent crucifié le Seigneur, ils attachèrent au sommet de la croix des cordes, qu'ils firent passer autour d'une poutre transversale placée au côté opposé ; puis plusieurs d'entre eux élevèrent la croix au moyen de ces cordes, tandis que d'autres la soutenaient et en poussaient le pied jusque dans le trou destiné à la recevoir. Enfin, ils firent tomber de tout son poids la lourde croix dans le trou avec une secousse effroyable. Jésus poussa un cri de douleur ; ses blessures s'élargirent, son sang coula avec plus d'abondance, et ses os disloqués s'entrechoquèrent. Pour fixer la croix, on enfonça dans le trou cinq coins tout autour.

Ce fut un moment à la fois effroyable et touchant que celui où, au milieu des cris insultants des archers, des pharisiens et de la populace qui regardait de loin, la croix, après s'être quelque temps balancée dans les airs, s'enfonça dans la terre en tremblant. Cependant il s'éleva aussi vers elle des voix pieuses et gémissantes. Les plus saintes voix du monde, celle de la Mère de Dieu, celles des saintes femmes et de tous ceux qui avaient le cœur pur, saluèrent de plaintes douloureu-

ses le Verbe incarné élevé sur la croix ; leurs mains tremblantes se levèrent comme pour secourir le Saint des saints, l'époux de leurs âmes. Mais lorsque la croix elle-même s'enfonça avec bruit dans le creux du rocher, il y eut un moment de silence solennel ; tous éprouvaient une sensation nouvelle et jusqu'alors inconnue. L'enfer lui-même ressentit avec terreur le choc de la croix, qui s'enfonçait dans la terre, et redoubla la fureur de ses suppôts contre elle. Les âmes captives dans les limbes l'entendirent avec une joie pleine d'espérance ; il leur sembla que le vainqueur qui devait les délivrer frappait à la porte de leur prison. La sainte croix se trouvait dressée au milieu du monde comme un autre arbre de vie, et des blessures du Sauveur coulaient sur la terre quatre fleuves sacrés, pour la purifier de l'ancienne malédiction, et en faire le paradis du nouvel Adam.

Au milieu du silence solennel qui avait succédé à ces cris furieux, les trompettes du Temple retentirent, annonçant l'immolation de l'agneau pascal et figuratif. Alors bien des cœurs endurcis se sentirent émus au souvenir des paroles du Précurseur : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde. »

Le tertre au milieu duquel la croix était dressée s'élevait de deux pieds au-dessus du terrain environnant. Les pieds du Seigneur se trouvaient assez bas pour que ses amis pussent les embrasser ; sa face était tournée vers le nord-ouest (1).

Pendant le crucifiement de Jésus, les deux larrons étaient couchés sur le dos au versant oriental de la montagne, et des gardes veillaient auprès d'eux. Ils étaient accusés d'avoir assassiné une femme juive et ses enfants, qui se rendaient de Jérusalem à Joppé. On les avait arrêtés dans un château de Pilate, où ils s'étaient fait passer pour de riches marchands ; on les

(1) C'est-à-dire du côté de Rome et de l'Europe, centre futur de son Eglise.

avait tenus longtemps en prison avant de pouvoir les convaincre de leur crime. Le larron de gauche était le plus âgé : c'était un scélérat consommé, traître et corrupteur de l'autre. J'ai oublié leurs véritables noms : je donnerai donc au bon larron le nom de Dismas, et celui de Gesmas au mauvais, comme on les appelle ordinairement. Ils appartenaient l'un et l'autre à cette bande de brigands chez lesquels la Sainte Famille avait passé la nuit lors de la fuite en Egypte. Dismas était l'enfant lépreux qui fut guéri lorsque sa mère, sur l'invitation de Marie, le lava dans l'eau où avait été baigné l'enfant Jésus. L'accueil charitable qu'avait fait sa mère à la Sainte Famille fut récompensé par cette purification symbolique, qui reçut son accomplissement lorsque le sang de Jésus en croix purifia son âme. Dismas s'était perdu : il ne connaissait pas Jésus; cependant ce n'était pas un mauvais cœur, et la patience du Seigneur l'avait touché.

La croix de Jésus dressée, des bourreaux vinrent leur dire que leur tour était arrivé. Ils les détachèrent des pièces transversales en toute hâte, car le ciel s'obscurcissait, et il y avait un mouvement dans la nature comme à l'approche d'un orage. Les archers appliquèrent des échelles aux deux croix déjà fixées en terre, puis ils en ajustèrent les bras. Après avoir fait boire aux deux larrons du vinaigre mêlé de myrrhe, on leur ôta leurs misérables tuniques, et on les hissa en l'air avec des cordes attachées à leurs bras et jetées par-dessus ceux de la croix ; ensuite leurs bras furent contournés sur les pièces transversales, et on lia avec des cordes faites d'écorces d'arbres leurs poignets, leurs coudes, leurs genoux et leurs pieds. Ces cordes furent si fortement serrées, que leurs veines se rompirent et que leurs os craquèrent. Ils poussèrent des cris horribles, et le bon larron dit : « Si vous nous aviez traités comme le pauvre Galiléen, vous n'auriez pas eu besoin de nous attacher à la croix ».

Pendant ce temps, les archers, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts pour les diviser entre eux. Ils déchirèrent en longues bandes son manteau et sa tunique blanche ; ils partagèrent aussi son étole, sa ceinture et son scapulaire, qui tous étaient teints de son sang. Mais, comme ils ne pouvaient s'entendre au sujet de sa robe sans couture, dont les lambeaux n'auraient pu leur servir à rien, ils prirent une tablette où il y avait des chiffres, et, y jetant des dés en forme de fèves, ils la tirèrent au sort (1). A ce moment, un messager envoyé par Nicodème et Joseph d'Arimathie vint leur dire qu'au pied de la montagne ils trouveraient des gens qui voulaient acheter les habits de Jésus. Ils prirent alors ces vêtements et les vendirent tous. Ces saintes reliques furent ainsi conservées aux chrétiens.

Au moment où l'on dressa la croix, la tête du Sauveur, chargée de la couronne d'épines, fut violemment ébranlée ; le sang en jaillit en abondance, ainsi que de ses mains et de ses pieds. Les archers appliquèrent des échelles à la croix, et délièrent les cordes avec lesquelles son corps sacré y avait été attaché, afin que les clous ne déchirassent pas ses mains au moment de l'élévation de la croix. Le sang, dont la circulation avait été gênée par la position horizontale et par la compression des cordes, reprit alors son cours. Accablé de souffrances, Jésus pencha la tête sur sa poitrine, et resta comme mort durant sept minutes.

Il y eut une pause de quelques instants. Les bourreaux étaient occupés à diviser entre eux les vêtements du Seigneur ; les trompettes du Temple retentissaient dans les airs, et tous les assistants étaient épuisés de rage ou brisés de douleur. Je regardais Jésus, mon salut, le salut du monde, sans connaissance et comme mort ; je le regardais avec effroi et compassion, et je

croyais que j'allais mourir. Mon cœur était plein d'amertume, de douleur et d'amour. Ma tête, entourée d'une couronne d'épines, était comme perdue ; mes mains et mes pieds ressemblaient à des foyers ardents ; des souffrances indicibles pénétraient tous mes membres, mes entrailles, mes veines, mes nerfs, et me causaient en se combattant des tourments inouïs. Cependant, l'amour surmontait la douleur, et, au milieu de cette nuit profonde, je ne voyais que mon fiancé attaché à la croix, apportant la consolation à toutes les âmes.

Le sang remplissait ses cheveux, sa barbe, ses yeux et sa bouche entr'ouverte. Sa tête avec la terrible couronne était penchée sur sa poitrine ; son sein était renfoncé. Ses épaules, ses coudes, ses poignets, ses cuisses et ses jambes disloqués ; ses membres étaient tellement tendus, ses muscles tellement déchirés, qu'on pouvait compter tous ses os (1). Son corps était couvert de plaies affreuses, de taches noires, bleues et jaunâtres. Le sang coulait de ses mains et de ses pieds le long de l'arbre de la croix ; vermeil d'abord, il devint plus tard pâle et aqueux. Son corps sacré, qui devenait de plus en plus blanc et qui ressemblait à un cadavre épuisé de sang, conservait cependant une ineffable expression de majesté touchante. Le Fils de Dieu, l'Amour éternel, s'immolant dans le temps, était beau, admirable de pureté et de sainteté, jusque dans ce corps de l'Agneau pascal sacrifié pour les péchés de tous les hommes.

Jésus avait une poitrine haute et large ; elle n'était pas velue comme celle de Jean-Baptiste, qui était couverte de poils rougeâtres. Ses épaules étaient larges et les muscles des bras très prononcés, ainsi que ceux des cuisses ; ses genoux étaient forts, comme ceux d'un homme qui a beaucoup marché et s'est souvent age-

(1) Voyez le psaume XXI, vers. 17 et 18.

nouillé pour la prière. Ses pieds avaient une belle forme, quoique endurcis par suite de son habitude de marcher sans chaussure ; ses mains étaient belles, avec des doigts effilés, et, sans être délicates, elles ne ressemblaient point à celles d'un homme qui vit d'un travail grossier. Son cou, assez long, était fort et musculeux. Sa tête était bien proportionnée, son front élevé et ouvert. Son visage formait un ovale très pur ; son teint était blanc et légèrement coloré, comme celui de la sainte Vierge ; mais dans les dernières années, les fatigues et les voyages avaient bruni ses joues. Ses cheveux, d'un blond doré et assez épais, se séparaient au haut du front et retombaient sur les épaules. Sa barbe était courte, pointue et partagée au-dessous du menton.

Il y avait entre les croix des larrons et celle du Seigneur un espace suffisant pour qu'un homme à cheval pût y passer ; elles étaient placées un peu plus bas. Les deux larrons présentaient un aspect affreux, surtout celui de gauche. Leur visage était livide ; leurs yeux, d'un rouge de sang, sortaient presque de leurs orbites, ils pousaient des cris horribles ; Gesmas, qui était tout à fait ivre, vomissait des imprécations et des blasphèmes.

CHAPITRE XXXII

Première parole de Jésus sur la croix. — Ténèbres. — Deuxième et troisième parole de Jésus sur la croix.

Après avoir crucifié les deux larrons et jeté au Seigneur une dernière insulte, les bourreaux s'étaient retirés. Les pharisiens passèrent à cheval devant Jésus, lui adressèrent des paroles outrageantes et se retirèrent aussi. Les cent soldats romains furent relevés par cinquante autres, commandés par un Arabe appelé Abénadar, qui plus tard fut baptisé et reçut le nom de

Ctésiphon. Le commandant en second, qui était attaché au service de Pilate, s'appelait Cassius, et fut baptisé depuis sous le nom de Longin. Sur ces entrefaites arrivèrent douze pharisiens, douze saducéens, douze scribes et plusieurs anciens, parmi lesquels se trouvaient les délégués qui avaient demandé vainement à Pilate le changement de l'inscription. Ils étaient exaspérés, car le gouverneur n'avait pas même voulu les recevoir. Ils firent à cheval le tour du lieu du supplice, et chassèrent la sainte Vierge, qu'ils appelèrent une femme légère. Jean la reconduisit vers les saintes femmes, et Madeleine et Marthe la reçurent dans leurs bras. Lorsqu'ils arrivèrent en face de Jésus, ils dirent en secouant la tête : « Ah ! toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix ! Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui ». Les soldats l'insultaient de même. Gesmas, le voleur de gauche, voyant Jésus évanoui, dit : « Son démon l'a abandonné ». Cependant un soldat, ayant mis une éponge remplie de vinaigre au bout d'un roseau, la porta à la bouche de Jésus, qui sembla y goûter. Ce même soldat dit : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi ». Tout ceci se passa pendant que la troupe d'Abénadar relevait la première cohorte.

Alors Jésus leva un peu la tête et dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Sur quoi Gesmas s'écria : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous avec toi ». Dismas, le larron de droite, fut profondément ému lorsque Jésus pria pour ses ennemis. Quand Marie entendit la voix de son fils, ses compagnes ne purent la retenir ; elle s'avança jusqu'au lieu du supplice, suivie de Jean, de Salomé et de Marie Cléophas, et le centurion ne les fit point chasser.

Au moment où la sainte Vierge s'approcha de la croix, Dismas reçut, par la prière du Sauveur, une illumination intérieure, et élevant la voix, il s'écria : « Comment pouvez-vous outrager Celui qui prie pour vous? Il s'est tu ; il a souffert tous vos blasphèmes ; c'est un prophète, c'est notre Roi, c'est le Fils de Dieu ! » A ce blâme inattendu sorti de la bouche d'un misérable assassin sur le gibet, il s'éleva un grand tumulte parmi les ennemis du Seigneur ; ils ramassèrent des pierres, et voulurent le lapider. Mais le centurion Abénadar les en empêcha.

La sainte Vierge se sentit fortifiée par la prière de Jésus, et Dismas dit à Gesmas qui continuait à l'insulter : « Ne crains tu point Dieu, quand tu subis la même condamnation? Encore pour nous, c'est avec justice ; car nous recevons ce que nos actions ont mérité ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. Pense à ta dernière heure et convertis-toi ! » Eclairé et touché, il confessa ses péchés à Jésus, disant : « Seigneur, si vous me condamnez, ce sera avec justice ; cependant ayez pitié de moi ». Jésus lui répondit : « Tu éprouveras ma miséricorde ». Le bon larron reçut pendant un quart d'heure la grâce d'un parfait repentir. Tout ce que je viens de raconter se passa de midi à midi et demi ; mais bientôt un grand changement s'opéra dans les dispositions de la plupart des spectateurs, par suite d'un signe dans la nature qui répandit l'effroi dans les âmes.

Depuis le matin jusqu'à midi, il tomba de temps en temps un peu de grêle ; puis le ciel s'éclaircit, et le soleil se montra jusqu'à midi ; alors des nuages épais et rougeâtres couvrirent le ciel. Depuis la sixième heure, selon la manière de compter des Juifs, c'est-à-dire environ à midi et demi, il y eut un obscurcissement miraculeux du soleil. Je vis tous les détails de cet événement, mais je n'ai pu les retenir, et je n'ai pas de paroles pour les rendre. D'abord je fus transportée

hors de la terre; je vis les cercles célestes et les orbes des astres se croisant d'une manière merveilleuse. J'aperçus la lune à l'un des côtés de la terre : elle passait rapidement, semblable à un globe de feu. Puis je me retrouvai à Jérusalem, et je revis la lune, pâle et dans son plein, apparaître au-dessus du mont des Oliviers ; elle vint rapidement de l'orient se placer devant le soleil déjà couvert de nuages. D'abord je remarquai au bord oriental du soleil un corps opaque, semblable à une montagne, qui le couvrit bientôt tout entier. Le fond du tableau était grisâtre, tout autour brillait un cercle rouge comme le feu. Les ténèbres se répandirent sur la terre, et les étoiles se montrèrent avec une lumière rougeâtre. Les hommes et les animaux furent saisis d'épouvante ; les bestiaux poussèrent des cris et s'enfuirent, les oiseaux cherchaient des abris et se laissaient prendre à la main. Les pharisiens eux-mêmes eurent peur, et cessèrent d'injurier Jésus. Tous les assistants avaient les yeux fixés sur le ciel. Plusieurs se frappaient la poitrine et se tordaient les mains en s'écriant : « Que son sang retombe sur ses meurtriers ! » Beaucoup, de près et de loin, se jetèrent à genoux et implorèrent le pardon du Seigneur, qui, au milieu de ses douleurs, jeta sur eux un regard de miséricorde.

Pendant que les ténèbres augmentaient, tout le monde avait abandonné la croix, excepté la sainte Vierge et les plus fidèles amis de Jésus. Alors Dismas, toujours plongé dans le sentiment d'un profond repentir, leva humblement les yeux vers Jésus et dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ». Et Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ».

Cependant la mère de Jésus, la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, Marie-Madeleine et Jean se tenaient debout, près de la croix. La sainte Vierge,

dominée par son amour de mère, priait en esprit son fils de lui permettre de mourir avec lui. Alors Jésus la regarda avec une tendre compassion ; puis il tourna les yeux vers le disciple qu'il aimait, et dit à Marie : « Femme, voilà votre fils ». Il ajouta quelques mots à la louange de Jean, disant : « Il est toujours resté fidèle et ferme dans la foi, et il ne s'est jamais scandalisé ». Ensuite il dit à Jean : « Voilà ta mère » ; et Jean, comme un fils pieux, embrassa respectueusement, au pied de la croix du Rédempteur mourant, la mère de Jésus, devenue maintenant la sienne. A ces dernières dispositions de son fils, la sainte Vierge fut tellement accablée de douleur, qu'elle tomba sans connaissance dans les bras des saintes femmes, qui la reconduisirent auprès de ses compagnes.

Je ne sais si Jésus prononça réellement ces paroles, mais je les entendis en esprit quand il donna Marie pour mère à Jean, et Jean pour fils à Marie. Dans de semblables visions, on perçoit beaucoup de choses qui ne sont pas écrites ; le langage humain ne peut en reproduire qu'une faible partie, bien qu'en les entendant on les croie intelligibles d'elles-mêmes. Ainsi il ne faut pas s'étonner que Jésus, parlant à la sainte Vierge, ne l'appelle pas mère, mais femme ; car on sent qu'elle est la femme par excellence qui devait écraser la tête du serpent, et on le sent surtout à cette heure où la promesse s'accomplit par la mort du Fils de l'homme qui s'offre lui-même en sacrifice. On ne s'étonne pas non plus que le Seigneur donne pour fils à celle que l'ange avait saluée « pleine de grâces » Jean, dont le nom signifie la grâce, car ici les noms font connaître les caractères de ceux qui les portent. On sent aussi que par là Jésus donne Marie pour mère à « tous ceux qui, croyant en son nom, deviennent enfants de Dieu, à ceux qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ». On sent encore que la plus

pure et la plus humble des femmes, qui, après avoir dit à l'ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole », devint mère du Verbe incarné, au moment où elle apprend de son Fils expirant qu'elle doit être la mère spirituelle d'un autre Fils, a dû répéter ces mêmes paroles avec une humble obéissance, et qu'elle a adopté pour ses fils tous les enfants de Dieu, tous les frères de Jésus. Toutes ces choses, qui, sous l'influence de la grâce, paraissent si simples, si naturelles, deviennent plus tard impossibles à rendre. A cette occasion je me rappelle ce que me dit une fois mon céleste Epoux : « Tout est écrit dans le cœur des enfants de l'Eglise, qui croient, qui espèrent et qui aiment. »

CHAPITRE XXXIII

Etat de la ville et du Temple. — Quatrième parole de Jésus sur la croix.

Il était environ une heure et demie lorsque je fus conduite à la ville pour voir ce qui s'y passait. La consternation et le trouble régnaient partout ; les rues étaient enveloppées d'un brouillard épais, les hommes erraient çà et là à tâtons ; plusieurs restaient étendus par terre, la tête couverte, et se frappaient la poitrine ; d'autres se tenaient sur le toit de leurs maisons, et regardaient le ciel en se lamentant. Les animaux poussaient des hurlements et se cachaient ; les oiseaux rasaient la terre et tombaient. Je vis Pilate chez Hérode : ils étaient consternés, et regardaient le ciel du haut de cette même terrasse d'où Hérode, le matin même, avait regardé le Seigneur livré aux insultes de la populace. Ils disaient que tout cela n'était pas naturel, et que sans doute on avait été trop loin envers Jésus. Je vis ensuite Hérode se rendre avec Pilate, par le forum, au

palais de ce dernier ; ils marchaient à grands pas, entourés de gardes. Pilate détourna les yeux de Gabbatha, où il avait condamné Jésus. Le forum était désert. Pilate fit appeler dans son palais les anciens du peuple juif, et leur demanda ce qu'ils auguraient de ces ténèbres ; quant à lui, il y voyait un sinistre présage ; leur dieu semblait irrité de ce qu'ils avaient persisté à demander la mort du Galiléen, leur roi, leur prophète ; pour lui, il s'en était lavé les mains, etc. Mais ils ne voulurent y voir qu'un phénomène naturel et persistèrent dans leur endurcissement. Cependant bien des gens se convertirent, entre autres les soldats qui, lors de l'arrestation du Seigneur, avaient été renversés et s'étaient relevés.

Il se fit un attroupement devant le palais de Pilate ; et, là où la foule avait crié le matin : « Otez-le du monde ! Crucifiez-le ! » elle criait maintenant : « A bas le juge inique ! Que son sang retombe sur ses meurtriers ! » Pilate fut obligé de s'entourer de soldats. Cet homme sans cœur, ce misérable, fit aux Juifs des reproches amers, et dit qu'il n'était pour rien là dedans ; que Jésus était leur roi, leur prophète et non le sien ; que c'étaient eux qui avaient voulu sa mort.

L'angoisse et l'épouvante régnaient dans le Temple. On était occupé à immoler l'agneau pascal lorsque les ténèbres survinrent tout à coup ; tout le monde en fut consterné, et on entendit çà et là des lamentations. Les princes des prêtres firent leur possible pour tranquilliser les esprits et maintenir l'ordre. On alluma toutes les lampes ; la confusion néanmoins allait toujours croissant. Je vis Anne hors de lui de frayeur ; il courait d'un coin à un autre pour se cacher. Au moment où je quittai la ville, les grilles (1) et les volets des fenêtres s'agitaient, et le sol tremblait, et pourtant il n'y avait pas d'orage.

(1) On sait qu'en Orient, à cette époque surtout, les fenêtres étaient non pas vitrées, mais simplement grillées.

Sur le Golgotha, les ténèbres avaient jeté la terreur parmi les assistants. Au commencement, le bruit du crucifiement, les cris de la populace, les hurlements des deux larrons, le changement de la garde, les insultes des pharisiens avaient affaibli l'impression produite par ce phénomène extraordinaire ; mais, comme les ténèbres augmentaient toujours, on commença à y faire attention. Ce fut alors que Jésus recommanda sa mère à Jean, et qu'elle fut emportée à quelque distance. Il se fit un morne silence ; tout le monde était saisi d'effroi. La plupart regardaient le ciel ; la conscience se réveillait dans plusieurs : ils tournaient les yeux vers la croix, et se frappaient la poitrine pleins de remords. Ceux qui étaient dans les mêmes dispositions se rapprochaient les uns des autres. Les pharisiens, secrètement troublés, persistaient à expliquer tout par des causes naturelles ; mais bientôt, de plus en plus déconcertés, ils finirent à peu près par se taire. Le disque du soleil, d'un gris sombre comme les montagnes vues à la clarté de la lune, était entouré d'un cercle rouge ; les étoiles avaient un éclat rougeâtre, les oiseaux tombaient par terre et se laissaient prendre, les animaux poussaient des hurlements et tremblaient ; les chevaux et les ânes des pharisiens se serraient les uns contre les autres, et laissaient tomber leur tête. Tout était enveloppé de brouillards.

Le silence régnait autour de la croix ; beaucoup de gens étaient retournés à la ville. Le sentiment d'un délaissement complet mettait le comble aux cruelles souffrances du Sauveur sur la croix ; se tournant vers son Père céleste, il priait pour ses ennemis de la manière la plus touchante. Comme pendant toute sa passion, il récitait les passages des psaumes qui recevaient alors leur accomplissement. Je vis des anges autour de lui. Tandis que le peuple, effrayé par les ténèbres de plus en plus épaisses, gardait un profond silence, je vis Jésus délaissé et privé de toute consolation. Il souffrait tout

ce que souffre un homme tourmenté, abattu, complètement abandonné, sans aucune consolation divine et humaine, quand la foi, l'espérance et la charité, privées de lumière et de toute grâce sensible, se trouvent toutes seules dans le désert de l'épreuve, ne vivant plus que d'elles-mêmes au milieu des plus mortelles angoisses. Cette douleur est inexprimable. Par cette souffrance, Jésus nous a acquis la force de ne point succomber au milieu des angoisses de l'extrême abandon, lorsque tous les liens, tous les rapports avec cette vie, avec cette existence, avec le monde, avec la nature, se brisent, en même temps que toute vue sur une autre vie, sur une autre existence nous est retirée. Il suffit alors que nous unissions notre délaissement aux mérites du sien sur la croix. Jésus offrit pour nous, pauvres pécheurs, sa pauvreté, sa misère, ses tourments et son abandon, afin que l'homme, uni à lui au sein de l'Eglise, n'eût plus à craindre le désespoir à l'heure suprême quand tout s'obscurcit, et que la lumière et la consolation disparaissent. Nous n'avons plus à descendre seuls dans ce désert de la nuit intérieure ; en jetant dans cet abîme du délaissement son propre abandon, Jésus n'a plus laissé l'homme seul dans l'agonie d'une mort sans consolation. Il n'y a plus pour le chrétien de désert, de solitude, d'abandon, de désespoir dans la dernière agonie ; car Jésus, qui est la lumière, la voie et la vérité, a traversé cette voie ténébreuse : il en a vaincu toutes les terreurs en y plantant sa croix.

Jésus, pauvre, abandonné, dénué de toutes choses, se donna lui-même comme fait l'amour ; il fit de son délaissement même un riche trésor, car il offrit sa personne et sa vie, ses œuvres, son amour, ses souffrances, ainsi que l'amer sentiment de notre ingratitude. Il fit son testament devant Dieu, et donna tous ses mérites à l'Eglise et aux pécheurs. Il pensa, dans son délaissement, à tous les hommes qui doivent se succéder ici-bas jusqu'à la consommation des siècles. Il pria

aussi pour ces hérétiques qui prétendent qu'étant Dieu, il n'a pas ressenti les douleurs de sa passion.

Au comble de ses souffrances, il témoigna son délaissement par un cri, et il obtint ainsi à tous les affligés qui reconnaissent Dieu pour leur père, la permission de lui adresser du fond de l'âme une plainte filiale. Vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : « Eli, Eli, lamma sabacthani ! » c'est-à-dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Lorsque le cri de Notre-Seigneur vint interrompre le morne silence qui régnait autour de la croix, ses ennemis se tournèrent de nouveau de son côté, et l'un d'eux dit : « Voilà qu'il appelle Elie. » Un autre reprit : « Voyons si Elie viendra le délivrer. » Dès que Marie eut entendu la voix de son fils, rien ne put la retenir, et elle s'avança jusqu'au pied de la croix, suivie de Jean, de Marie de Cléophas, de Madeleine et de Salomé.

Pendant que le peuple tremblait et se lamentait, une trentaine d'hommes considérables de la Judée et des environs de Joppé étaient passés par là en se rendant à la fête. Lorsqu'ils virent Jésus attaché à la croix et les signes menaçants qui se manifestaient dans la nature, ils s'écrièrent avec indignation : « Malheur à cette ville cruelle ! Si le temple de Dieu ne s'y trouvait, on devrait la livrer aux flammes pour avoir commis un pareil forfait ! » Ce cri d'horreur, sorti de la bouche d'hommes distingués, fit éclater l'émotion du peuple. On entendit partout des lamentations et des murmures ; tous ceux qui avaient les mêmes sentiments se groupèrent ensemble, et les assistants se divisèrent en deux partis, les uns faisant entendre des gémissements et des murmures, les autres des railleries et des blasphèmes. Cependant les pharisiens perdirent un peu de leur assurance. Ils craignaient un soulèvement populaire, et savaient que la consternation était grande à Jérusalem ; ils demandèrent donc à Abénadar de faire fermer la porte voisine, pour interrompre les communications

avec la ville. En même temps, un message fut expédié vers Pilate et vers Hérode pour demander au premier cinq cents hommes, et au second ses gardes, à l'effet de prévenir un soulèvement populaire.

Peu après trois heures, les ténèbres commencèrent à se dissiper. La lune s'éloigna du soleil, qui reparut, mais voilé de nuages rougeâtres. Peu à peu les rayons du soleil percèrent les nues, et les étoiles disparurent ; cependant le ciel demeura sombre encore. A mesure que la lumière revenait, les ennemis de Jésus reprenaient aussi courage ; ce fut alors qu'ils dirent : « Il appelle Elie. » Mais le centurion maintint l'ordre par sa prudence, et défendit toute espèce d'insultes, pour ne pas irriter le peuple.

CHAPITRE XXXIV

Cinquième, sixième et septième parole sur la croix. — Mort du Rédempteur.

Lorsque la clarté du jour fut revenue, le corps du Seigneur parut plus livide, plus épuisé, plus blanc qu'auparavant, par suite du sang qu'il avait perdu. A ce moment il prononça (je ne sais si ce fut de bouche ou en esprit), ces paroles : « Je suis pressé comme le raisin qui a été foulé ici pour la première fois. Je dois donner tout mon sang jusqu'à ce que l'eau vienne ; mais on ne fera plus de vin en ce lieu. » Dans une autre vision, j'ai vu Japhet faire du vin en ce même endroit.

Jésus languissait de soif ; sa langue était desséchée, et il dit : « J'ai soif. » Comme les siens le regardaient tristement, il reprit : « Ne pouviez-vous pas me donner une goutte d'eau ? » Il voulait dire que pendant les ténèbres on ne les en aurait pas empêchés. Jean, profondément affligé, s'écria : « O Seigneur, nous l'avons

oublié ! » Jésus dit encore : « Mes proches aussi devaient m'oublier, et ne pas même penser à me donner à boire, afin que l'Ecriture fût accomplie. » Cet oubli l'avait douloureusement affecté. Ses amis offrirent alors de l'argent aux soldats pour lui donner un verre d'eau ; mais ceux-ci n'en firent rien. Pourtant l'un d'eux remplit une éponge de vinaigre, et y versa aussi du fiel ; mais Abénadar, touché de compassion, prit l'éponge de la main du soldat, la pressa et la remplit de vinaigre pur. Puis il adapta à l'éponge un roseau d'hysope qui pouvait servir à sucer le vinaigre, la mit au bout de sa lance et la présenta à Jésus.

Le Seigneur adressa encore au peuple quelques paroles que j'ai oubliées, mais je me rappelle qu'il dit : « Quand ma bouche sera muette, les morts parleront. » Alors quelques-uns s'écrièrent : « Il blasphème encore ! » Mais Abénadar leur ordonna de se taire.

Cependant l'heure du Sauveur était arrivée ; il luttait avec la mort, et une sueur froide inondait son corps sacré. Jean se tenait au pied de la croix, et essuyait avec un suaire les pieds de Jésus. Madeleine, brisée de douleur, s'appuyait contre la croix. La sainte Vierge était debout entre Jésus et le bon larron, soutenue par Salomé et par Marie de Cléophas ; et elle tenait les yeux fixés sur son fils mourant. Alors Jésus dit : « Tout est consommé ! » Puis il cria d'une voix forte : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ! » Ce fut un cri doux et sonore qui pénétra le ciel, la terre et l'enfer. Enfin il inclina la tête, et rendit son âme. Je vis cette âme, comme une ombre lumineuse, pénétrer dans la terre et descendre dans les limbes, tandis que Jean et les saintes femmes se prosternaient la face contre terre.

Depuis le moment où il avait tendu l'éponge au Seigneur, Abénadar s'était senti tout bouleversé, et il ne quitta plus des yeux la face de Jésus. Au moment où le Sauveur prononça ses dernières paroles, la terre trembla, et le rocher du Calvaire se fendit entre la

croix du Seigneur et celle du mauvais larron ; cette voix de Dieu épouvanta la nature désolée. Tout était consommé : l'âme du Sauveur avait quitté son corps. Tous les assistants, comme la terre elle-même, tremblèrent en écoutant le dernier cri du Rédempteur mourant, et un glaive de douleur traversa le cœur de ceux qui l'aimaient. Ce fut l'heure de la grâce pour Abénadar. Son cœur orgueilleux et dur se brisa comme le rocher du Calvaire ; il jeta sa lance, se frappa la poitrine, et s'écria du ton d'un homme nouveau : « Béni soit le Dieu tout-puissant, le Dieu d'Abraham et de Jacob ; cet homme était vraiment juste : c'est le Fils de Dieu. » Emus par les paroles de leur chef, plusieurs soldats firent comme lui.

Après avoir rendu cet hommage public au Fils de Dieu, Abénadar converti ne voulut plus rester au service de ses ennemis. Il mit pied à terre, donna sa lance à Cassius, appelé depuis Longin, et lui confia le commandement ; puis il adressa quelques mots aux soldats, et quitta le Calvaire. Il se rendit par la vallée de Gihon aux cavernes d'Hinnon, où il annonça la mort du Sauveur aux disciples qui s'y étaient réfugiés ; puis il se dirigea vers le palais de Pilate.

Au dernier cri du Rédempteur, le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. La terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'entr'ouvrirent, et les corps de beaucoup de saints qui s'étaient endormis se relevèrent et vinrent dans la cité sainte, où ils apparurent à un grand nombre de personnes.

Au moment où Abénadar rendit témoignage à Jésus, un grand nombre des assistants et quelques-uns même des pharisiens qui venaient d'arriver, se convertirent également. A la vue de toutes ces choses, la foule qui se trouvait là s'en retourna en se frappant la poitrine. Quelques-uns déchirèrent leurs vêtements et jetèrent de la poussière sur leur tête ; tous étaient saisis de frayeur.

Jean se releva, plusieurs des saintes femmes qui étaient restées à l'écart vinrent prendre la sainte Vierge et ses amies, et les emmenèrent loin du lieu du supplice afin de les consoler.

Lorsque le Maître de la vie recommanda son âme humaine à Dieu son Père, et livra son corps au trépas pour le rachat du genre humain, ce vase sacré présenta tous les tristes signes de la mort. Tout son corps s'agita convulsivement et devint tout à fait blanc, sauf des taches livides aux endroits de ses blessures ; son visage s'allongea, ses joues se creusèrent, son nez devint plus effilé, son menton s'abaissa, ses yeux ensanglantés se rouvrirent à moitié ; il souleva un instant sa tête couronnée d'épines, et la laissa retomber sur sa poitrine, accablée sous le poids des douleurs ; ses lèvres livides s'entr'ouvrirent et laissèrent voir sa langue ensanglantée ; ses mains contractées d'abord autour des clous se détendirent ainsi que ses bras, son dos se roidit contre la croix, et tout le poids du corps se porta sur les pieds ; ses genoux se rapprochèrent l'un de l'autre, et les pieds tournèrent un peu autour du clou qui les transperçait.

A cet aspect, les yeux de la sainte Vierge se fermèrent, et ses oreilles cessèrent d'entendre ; une pâleur mortelle couvrit son visage ; elle chancela et tomba par terre. Madeleine, Jean et les autres, succombant à la douleur, tombèrent la tête voilée à ses côtés. La Mère douloureuse, la plus tendre des mères, fut relevée par ses amies, et lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle vit le corps de ce fils qu'elle avait conçu du Saint-Esprit, la chair de sa chair, le cœur de son cœur, dépouillé de sa beauté céleste, séparé de son âme sainte et livré aux lois de cette nature qu'il avait créée, et que les hommes avaient corrompue par leurs péchés. Elle vit son fils maltraité, défiguré, mis à mort par la main des hommes, pour la délivrance desquels il s'était fait chair. Elle vit pendu à la croix, entre deux assassins, rejeté,

méprisé de tous et semblable à un lépreux, le vase de toute beauté, de toute vérité et de tout amour. Oh ! qui pourrait concevoir l'immensité de la douleur qui transperça dans cet instant le cœur de la Mère de Jésus, de la Reine des martyrs !

Il était un peu plus de trois heures, quand le Seigneur rendit l'esprit. La terreur causée par le tremblement de terre s'étant un peu dissipée, les pharisiens reprirent peu à peu leur audace ; ils s'approchèrent de la fente du rocher, y jetèrent des pierres et essayèrent d'en sonder la profondeur ; mais ils furent stupéfaits de n'en pouvoir atteindre le fond. Les lamentations du peuple augmentaient encore leur trouble, et ils quittèrent la montagne. Une partie des cinquante soldats romains vinrent rejoindre ceux qui gardaient la porte de la ville qu'on avait fermée ; d'autres furent placés dans quelques positions environnantes pour empêcher les rassemblements. Cassius et cinq hommes restèrent seuls sur le lieu du supplice. Les amis de Jésus se tenaient autour de la croix, gémissant et se lamentant. Plusieurs des saintes femmes étaient retournées à la ville. Le silence et le deuil régnaient sur le Calvaire. Au loin, dans la vallée et sur les collines, se montraient de temps en temps des disciples jetant du côté de la croix des regards timides, et disparaissant dès qu'ils voyaient venir quelqu'un.

CHAPITRE XXXV

Tremblement de terre. — Apparition des morts à Jérusalem.

Lorsque Jésus remit son esprit entre les mains de son Père, je vis son âme, sous une forme lumineuse, pénétrer dans la terre, entourée d'une multitude d'anges, parmi lesquels était Gabriel. Ces anges chassaient de la terre dans l'abîme une foule de mauvais esprits. Jésus

ordonna à plusieurs âmes des limbes de retourner dans leurs corps, afin d'effrayer les impénitents et de rendre témoignage de lui.

Au moment où le rocher du Calvaire se fendit, la terre trembla aussi en beaucoup d'autres lieux du monde, surtout à Jérusalem et dans la Palestine. Dans le Temple et dans le reste de la ville, les Juifs commençaient à peine à se remettre de leur frayeur au retour de la lumière, lorsque le tremblement de terre et le fracas des bâtiments qui s'écroulaient répandirent une épouvante générale, mais la terreur fut à son comble lorsque ceux qui fuyaient rencontrèrent des morts ressuscités qui les menaçaient d'une voix sépulcrale.

Dans le Temple, les princes des prêtres qui avaient interrompu l'immolation de l'agneau pascal, à cause des ténèbres, triomphaient du retour à la lumière et reprenaient le sacrifice, lorsque soudain le sol trembla, un bruit sourd se fit entendre, des murs s'écroulèrent avec fracas, et le voile du Temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas : une terreur muette saisit la foule immense, qui éclata bientôt en lamentations. Cependant la multitude était rangée avec tant d'ordre, le Temple si plein, les allées et venues si bien réglées ; les cérémonies, accompagnées du chant des cantiques et du son des trompettes, dirigées par de longues files de prêtres, se suivaient avec tant de régularité, que l'épouvante ne produisit pas un désordre, une déroute générale. Les prêtres réussirent même si bien à calmer la peur, qu'en plusieurs endroits les sacrifices se continuèrent tranquillement jusqu'à ce que l'apparition des morts, dans le Temple, vint disperser tout le peuple et interrompre tout à fait l'immolation, comme si le Temple eût été souillé. La foule toutefois ne s'enfuit pas encore précipitamment, mais maintenue par les prêtres, elle s'écoula peu à peu, malgré l'épouvante et la confusion générales.

Caïphe et ses adhérents ne perdirent point leur pré-

sence d'esprit. Grâce à un calme affecté et à son endurcissement diabolique, le grand prêtre sut dominer le peuple, et réussit à lui faire croire que ces terribles avertissements n'étaient pas un témoignage rendu à l'innocence de Jésus. La garnison romaine de la forteresse Antonia fit aussi tous ses efforts pour maintenir l'ordre. Ainsi la fête fut-elle interrompue, sans qu'il y eût de tumulte populaire ; et les pharisiens, par leurs discours, parvinrent à dissiper les appréhensions de la multitude.

Les deux grandes colonnes placées à l'entrée du Saint et entre lesquelles était suspendu un magnifique voile, s'écartèrent l'une de l'autre ; le linteau qu'elles supportaient s'affaissa, le voile se déchira depuis le haut jusqu'en bas, et les regards purent pénétrer jusque dans le Saint.

Dans le sanctuaire apparut le grand prêtre Zacharie, assassiné entre le Temple et l'autel ; il fit entendre des paroles menaçantes, et parla de la mort de Zacharie, de celle de Jean, et en général du meurtre des prophètes. Deux fils du pieux grand prêtre Simon le Juste apparurent dans la chaire des docteurs, et parlèrent aussi de la mort des prophètes et du sacrifice qui allait cesser, exhortant tous les Juifs à embrasser la doctrine du crucifié. Jérémie apparut aussi près de l'autel, et annonça que l'ancien sacrifice était abrogé et remplacé par un holocauste nouveau. Mais comme ces apparitions n'eurent d'autres témoins que Caïphe et quelques prêtres, on les tint cachées, et il fut défendu d'en parler sous des peines sévères. Cependant les portes du sanctuaire s'ouvrirent avec un grand fracas, et une voix cria : « Sortons d'ici. » Alors je vis les anges du Seigneur abandonner le Temple. En même temps Nicodème, Joseph d'Arimathie et plusieurs autres s'en éloignèrent, et à la voix des anges, les morts ressuscités qui erraient dans le Temple rentrèrent dans leurs tombeaux.

Anne, le plus acharné de tous les ennemis du Seigneur, fuyait d'un coin à l'autre, au fond des chambres les plus reculées du Temple ; la peur lui avait tout à fait troublé l'esprit. Caïphe avait en vain cherché à relever son courage, l'apparition des morts l'avait réduit au désespoir. Bien que terrifié lui-même, Caïphe était tellement possédé du démon de l'orgueil et de l'endurcissement, qu'il sut dissimuler ses impressions, et braver avec une aveugle audace l'angoisse secrète dont il était dévoré, et les signes menaçants de la colère du Ciel. Après avoir vainement essayé de faire continuer les cérémonies de la fête, il ordonna de tenir secrets tous les événements et toutes les apparitions dont le peuple n'avait pas eu connaissance. Il dit lui-même et fit dire par les prêtres, que ces manifestations de la colère de Dieu avaient été occasionnées par les partisans du Galiléen, qui étaient venus dans le Temple en état de souillure. Il n'y avait que les ennemis de la loi divine, que Jésus avait voulu abolir, qui eussent pu causer cette épouvante ; il fallait attribuer toutes ces choses aux sortilèges de cet homme, qui dans sa mort comme pendant sa vie avait troublé le repos du Temple.

Une épouvante non moins grande régnait en plusieurs endroits de Jérusalem. Peu après trois heures, beaucoup de tombeaux s'écroulèrent, surtout dans les jardins situés au nord-ouest ; j'y vis des morts ensevelis, plusieurs sépulcres ne renfermaient que des ossements et des lambeaux d'étoffe. Les marches du tribunal de Caïphe, sur lesquelles Jésus avait été outragé, s'écroulèrent, ainsi qu'une partie du foyer où Pierre avait renié son maître. Le grand prêtre Simon le Juste, aïeul de Siméon, qui avait prophétisé lors de la présentation de Jésus au Temple, apparut en ce lieu, et fit entendre des paroles terribles sur le jugement inique qui y avait été rendu. Plusieurs membres du sanhédrin s'y trouvaient réunis. Les gens qui la veille avaient introduit Pierre et Jean dans la cour se convertirent et s'enfuirent

auprès des disciples. Non loin du palais de Pilate, à l'endroit même où Jésus avait été montré au peuple, la pierre se fendit. Le palais entier fut ébranlé, et tout auprès dans la cour du tribunal voisin où avaient été enterrés les innocents massacrés par Hérode, le sol s'affaissa. Dans plusieurs quartiers de la ville, des murs se fendirent ou s'écroulèrent ; toutefois aucun édifice ne fut complètement renversé.

Au comble de la frayeur, le superstitieux Pilate était hors de lui et incapable de donner aucun ordre. Pendant que son palais s'ébranlait et que le sol tremblait sous ses pieds, il fuyait d'une chambre à l'autre. Les morts apparurent dans la cour de son palais et lui reprochèrent son jugement inique. Il crut que c'étaient les dieux du prophète Jésus, et il se renferma dans la partie la plus secrète de sa demeure, où il offrit de l'encens à ses idoles et leur fit des vœux pour qu'elles le protégeassent contre les dieux du Galiléen. Hérode de son côté était presque fou de terreur, et il avait fait fermer toutes les portes de son palais.

Il y eut environ une centaine de morts, appartenant à toutes les époques, qui apparurent à Jérusalem et aux environs. Tous les cadavres qu'on avait pu voir lorsque les tombeaux s'ouvrirent, ne ressuscitèrent pas. Mais ceux dont l'âme fut envoyée des limbes par Jésus, se levèrent, découvrirent leurs visages et traversèrent les rues pour se rendre chez leurs descendants. Ils entrèrent dans les maisons de ces derniers et leur reprochèrent avec menaces d'avoir pris part à la mort de Jésus. Ils allaient pour la plupart deux à deux ; je ne voyais pas le mouvement de leurs pieds, ils semblaient moins marcher que planer au-dessus du sol. Ils avaient des visages blêmes ou jaunes, de longues barbes, un son de voix étrange et inaccoutumé. Leurs linceuls variaient suivant leur âge, leur rang et l'époque à laquelle ils avaient vécu. Aux endroits où la condamnation de Jésus avait été annoncée au son de la trompette, ils s'arrê-

tèrent, glorifiant le Sauveur et maudissant ses meurtriers. Toute la ville était saisie d'épouvante, et tout le monde se cachait dans la partie la plus reculée des maisons. Enfin les morts rentrèrent dans leurs tombeaux vers quatre heures. Cependant, après la résurrection du Seigneur, plusieurs apparurent encore. Le sacrifice avait été interrompu, la confusion était générale, et il n'y eut que très peu de personnes qui mangèrent le soir l'agneau pascal. Parmi ces morts ressuscités dont il y eut bien une centaine à Jérusalem, il n'y avait pas de parents de Jésus.

L'obscurcissement du soleil et le tremblement de terre qui eurent lieu à Jérusalem se reproduisirent aussi en d'autres parties de la Palestine, et même dans des contrées plus éloignées, et y répandirent également l'épouvante et la désolation. A Thirza, les tours de la prison d'où Jésus avait fait sortir plusieurs détenus s'écroulèrent. Dans la Galilée, que le Sauveur avait tant de fois parcourue, je vis plusieurs maisons tomber, et ensevelir sous leurs décombres les femmes et les enfants des pharisiens les plus acharnés contre le Seigneur, et qui se trouvaient alors à Jérusalem pour la fête. Il y eut beaucoup de désastres autour du lac de Génésareth. A Capharnaüm plusieurs maisons furent renversées ; le lac déborda dans la vallée et arriva jusqu'à la ville, qui en était éloignée d'une demi-lieue ; mais la maison de Pierre et celle de la sainte Vierge, qui se trouvaient les premières, furent l'une et l'autre épargnées. Le lac fut dans une grande agitation : en divers endroits ses bords s'affaissèrent ; sa forme subit de notables changements, et se rapprocha de celle qu'il a conservée aujourd'hui. Dans la Galilée supérieure, beaucoup de pharisiens, à leur retour du Temple, trouvèrent leurs maisons en ruine. Le bruit s'en répandit à Jérusalem, et ce fut pour cela que, dans ces premiers jours, les ennemis du Seigneur n'osèrent pas persécuter l'Eglise naissante.

Dans la Décapole, des villes entières furent ruinées. Une partie du temple de Garizim s'écroula, ainsi que la moitié de la synagogue de Nazareth, d'où Jésus avait été chassé, et cette partie de la montagne d'où l'on avait voulu le précipiter. En beaucoup d'endroits, par suite de toutes ces secousses, le Jourdain fut détourné de son cours. A Macherus, au contraire, et dans les autres villes d'Hérode, tout resta tranquille : ce pays était inaccessible à la pénitence et aux menaces, de même que ces hommes qui ne furent pas renversés au jardin des Oliviers.

En beaucoup de lieux habités par de mauvais esprits, je vis ceux-ci disparaître par grandes troupes, au milieu des édifices et des montagnes qui s'écroulaient. Les secousses de la terre me rappelèrent les convulsions des possédés, lorsque le démon était contraint de les quitter. A Gergesa, une partie de la montagne d'où les pourceaux avaient été précipités s'écroula et vint rouler dans le lac ; et je vis une foule de mauvais esprits tomber dans l'abîme sous la forme d'un sombre nuage.

L'Asie eut beaucoup à souffrir. A Nicée, si je ne me trompe, je fus témoin d'un événement extraordinaire. Il y avait là un port avec beaucoup de vaisseaux, et tout auprès une maison surmontée d'une haute tour, où j'aperçus un païen chargé de la surveillance des navires. Un grand bruit s'étant fait entendre au-dessus du port, il se hâta de monter pour voir ce qui arrivait. Il vit alors des figures sombres qui planaient au-dessus des vaisseaux, et qui criaient d'une voix plaintive : « Si tu veux conserver tes navires, fais-les sortir d'ici ; car nous devons rentrer dans l'abîme : le grand Pan est mort ! » Ils lui recommandèrent aussi d'annoncer cette nouvelle dans son prochain voyage de mer. et de bien accueillir les envoyés du grand Pan, qui lui apporteraient sa doctrine. Dès que les navires eurent été mis en sûreté, un orage terrible éclata : les dé-

mons se précipitèrent en hurlant dans la mer, et la moitié de la ville s'écroula ; la maison du païen fut épargnée. Il se nommait Thamus ou Thramus. Bientôt il fit un grand voyage, et annonça la mort du grand Pan, comme il appelait le Sauveur. Il se rendit plus tard à Rome, où ses récits causèrent beaucoup d'étonnement.

CHAPITRE XXXVI

Joseph d'Arimathie demande à Pilate le corps de Jésus. — Coup de lance. — Mort des larrons.

La tranquillité commençait à peine à se rétablir à Jérusalem, lorsque le grand sanhédrin, conformément à la décision prise le matin même, envoya des messagers à Pilate pour le prier de faire rompre les jambes aux crucifiés et les faire enlever, afin que leurs corps ne demeurassent pas sur la croix le jour du sabbat. Pilate, à cet effet, envoya des bourreaux au lieu du supplice.

Peu après, je vis Joseph d'Arimathie se rendre à son tour chez Pilate. Il avait appris la mort de Jésus, et avait résolu, avec Nicodème, d'ensevelir le corps du Seigneur dans un sépulcre neuf, qui se trouvait dans son jardin, près de la montagne du Calvaire. Il entra hardiment chez le gouverneur, qu'il trouva plein de trouble et d'angoisse, et lui demanda la permission d'emporter le corps de Jésus pour l'ensevelir. Pilate fut consterné, en voyant un homme aussi distingué solliciter la faveur de rendre les derniers honneurs à Celui qu'il avait laissé traiter avec tant d'ignominie ; il dissimula néanmoins ses sentiments. Comme il s'étonnait que Jésus fût déjà mort, il fit appeler le centurion Abénadar, qui était revenu des cavernes où se tenaient cachés les disciples, et lui demanda s'il était vrai que le roi des

Pendant ce temps, les archers, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts pour les diviser entre eux. Ils déchirèrent en longues bandes son manteau et sa tunique blanche ; ils partagèrent aussi son étole, sa ceinture et son scapulaire, qui tous étaient teints de son sang. Mais, comme ils ne pouvaient s'entendre au sujet de sa robe sans couture, dont les lambeaux n'auraient pu leur servir à rien, ils prirent une tablette où il y avait des chiffres, et, y jetant des dés en forme de fèves, ils la tirèrent au sort (1). A ce moment, un messager envoyé par Nicodème et Joseph d'Arimathie vint leur dire qu'au pied de la montagne ils trouveraient des gens qui voulaient acheter les habits de Jésus. Ils prirent alors ces vêtements et les vendirent tous. Ces saintes reliques furent ainsi conservées aux chrétiens.

Au moment où l'on dressa la croix, la tête du Sauveur, chargée de la couronne d'épines, fut violemment ébranlée ; le sang en jaillit en abondance, ainsi que de ses mains et de ses pieds. Les archers appliquèrent des échelles à la croix, et délièrent les cordes avec lesquelles son corps sacré y avait été attaché, afin que les clous ne déchirassent pas ses mains au moment de l'élévation de la croix. Le sang, dont la circulation avait été gênée par la position horizontale et par la compression des cordes, reprit alors son cours. Accablé de souffrances, Jésus pencha la tête sur sa poitrine, et resta comme mort durant sept minutes.

Il y eut une pause de quelques instants. Les bourreaux étaient occupés à diviser entre eux les vêtements du Seigneur ; les trompettes du Temple retentissaient dans les airs, et tous les assistants étaient épuisés de rage ou brisés de douleur. Je regardais Jésus, mon salut, le salut du monde, sans connaissance et comme mort ; je le regardais avec effroi et compassion, et je

croyais que j'allais mourir. Mon cœur était plein d'amertume, de douleur et d'amour. Ma tête, entourée d'une couronne d'épines, était comme perdue ; mes mains et mes pieds ressemblaient à des foyers ardents ; des souffrances indicibles pénétraient tous mes membres, mes entrailles, mes veines, mes nerfs, et me causaient en se combattant des tourments inouïs. Cependant, l'amour surmontait la douleur, et, au milieu de cette nuit profonde, je ne voyais que mon fiancé attaché à la croix, apportant la consolation à toutes les âmes.

Le sang remplissait ses cheveux, sa barbe, ses yeux et sa bouche entr'ouverte. Sa tête avec la terrible couronne était penchée sur sa poitrine ; son sein était renfoncé. Ses épaules, ses coudes, ses poignets, ses cuisses et ses jambes disloqués ; ses membres étaient tellement tendus, ses muscles tellement déchirés, qu'on pouvait compter tous ses os (1). Son corps était couvert de plaies affreuses, de taches noires, bleues et jaunâtres. Le sang coulait de ses mains et de ses pieds le long de l'arbre de la croix ; vermeil d'abord, il devint plus tard pâle et aqueux. Son corps sacré, qui devenait de plus en plus blanc et qui ressemblait à un cadavre épuisé de sang, conservait cependant une ineffable expression de majesté touchante. Le Fils de Dieu, l'Amour éternel, s'immolant dans le temps, était beau, admirable de pureté et de sainteté, jusque dans ce corps de l'Agneau pascal sacrifié pour les péchés de tous les hommes.

Jésus avait une poitrine haute et large ; elle n'était pas velue comme celle de Jean-Baptiste, qui était couverte de poils rougeâtres. Ses épaules étaient larges et les muscles des bras très prononcés, ainsi que ceux des cuisses ; ses genoux étaient forts, comme ceux d'un homme qui a beaucoup marché et s'est souvent age-

(1) Voyez le psaume XXI, vers. 17 et 18.

nouillé pour la prière. Ses pieds avaient une belle forme, quoique endurcis par suite de son habitude de marcher sans chaussure ; ses mains étaient belles, avec des doigts effilés, et, sans être délicates, elles ne ressemblaient point à celles d'un homme qui vit d'un travail grossier. Son cou, assez long, était fort et musculeux Sa tête était bien proportionnée, son front élevé et ouvert. Son visage formait un ovale très pur ; son teint était blanc et légèrement coloré, comme celui de la sainte Vierge ; mais dans les dernières années, les fatigues et les voyages avaient bruni ses joues. Ses cheveux, d'un blond doré et assez épais, se séparaient au haut du front et retombaient sur les épaules. Sa barbe était courte, pointue et partagée au-dessous du menton.

Il y avait entre les croix des larrons et celle du Seigneur un espace suffisant pour qu'un homme à cheval pût y passer ; elles étaient placées un peu plus bas. Les deux larrons présentaient un aspect affreux, surtout celui de gauche. Leur visage était livide ; leurs yeux, d'un rouge de sang, sortaient presque de leurs orbites, ils pousaient des cris horribles ; Gesmas, qui était tout à fait ivre, vomissait des imprécations et des blasphèmes.

CHAPITRE XXXII

Première parole de Jésus sur la croix. — Ténèbres. — Deuxième et troisième parole de Jésus sur la croix.

Après avoir crucifié les deux larrons et jeté au Seigneur une dernière insulte, les bourreaux s'étaient retirés. Les pharisiens passèrent à cheval devant Jésus, lui adressèrent des paroles outrageantes et se retirèrent aussi. Les cent soldats romains furent relevés par cinquante autres, commandés par un Arabe appelé Abénadar, qui plus tard fut baptisé et reçut le nom de

Ctésiphon. Le commandant en second, qui était attaché au service de Pilate, s'appelait Cassius, et fut baptisé depuis sous le nom de Longin. Sur ces entrefaites arrivèrent douze pharisiens, douze saducéens, douze scribes et plusieurs anciens, parmi lesquels se trouvaient les délégués qui avaient demandé vainement à Pilate le changement de l'inscription. Ils étaient exaspérés, car le gouverneur n'avait pas même voulu les recevoir. Ils firent à cheval le tour du lieu du supplice, et chassèrent la sainte Vierge, qu'ils appelèrent une femme légère. Jean la reconduisit vers les saintes femmes, et Madeleine et Marthe la reçurent dans leurs bras. Lorsqu'ils arrivèrent en face de Jésus, ils dirent en secouant la tête : « Ah ! toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix ! Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui ». Les soldats l'insultaient de même. Gesmas, le voleur de gauche, voyant Jésus évanoui, dit : « Son démon l'a abandonné ». Cependant un soldat, ayant mis une éponge remplie de vinaigre au bout d'un roseau, la porta à la bouche de Jésus, qui sembla y goûter. Ce même soldat dit : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi ». Tout ceci se passa pendant que la troupe d'Abénadar relevait la première cohorte.

Alors Jésus leva un peu la tête et dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Sur quoi Gesmas s'écria : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous avec toi ». Dismas, le larron de droite, fut profondément ému lorsque Jésus pria pour ses ennemis. Quand Marie entendit la voix de son fils, ses compagnes ne purent la retenir ; elle s'avança jusqu'au lieu du supplice, suivie de Jean, de Salomé et de Marie Cléophas, et le centurion ne les fit point chasser.

Au moment où la sainte Vierge s'approcha de la croix, Dismas reçut, par la prière du Sauveur, une illumination intérieure, et élevant la voix, il s'écria : « Comment pouvez-vous outrager Celui qui prie pour vous? Il s'est tu ; il a souffert tous vos blasphèmes ; c'est un prophète, c'est notre Roi, c'est le Fils de Dieu ! » A ce blâme inattendu sorti de la bouche d'un misérable assassin sur le gibet, il s'éleva un grand tumulte parmi les ennemis du Seigneur ; ils ramassèrent des pierres, et voulurent le lapider. Mais le centurion Abénadar les en empêcha.

La sainte Vierge se sentit fortifiée par la prière de Jésus, et Dismas dit à Gesmas qui continuait à l'insulter : « Ne crains tu point Dieu, quand tu subis la même condamnation? Encore pour nous, c'est avec justice ; car nous recevons ce que nos actions ont mérité ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. Pense à ta dernière heure et convertis-toi ! » Eclairé et touché, il confessa ses péchés à Jésus, disant : « Seigneur, si vous me condamnez, ce sera avec justice ; cependant ayez pitié de moi ». Jésus lui répondit : « Tu éprouveras ma miséricorde ». Le bon larron reçut pendant un quart d'heure la grâce d'un parfait repentir. Tout ce que je viens de raconter se passa de midi à midi et demi ; mais bientôt un grand changement s'opéra dans les dispositions de la plupart des spectateurs, par suite d'un signe dans la nature qui répandit l'effroi dans les âmes.

Depuis le matin jusqu'à midi, il tomba de temps en temps un peu de grêle ; puis le ciel s'éclaircit, et le soleil se montra jusqu'à midi ; alors des nuages épais et rougeâtres couvrirent le ciel. Depuis la sixième heure, selon la manière de compter des Juifs, c'est-à-dire environ à midi et demi, il y eut un obscurcissement miraculeux du soleil. Je vis tous les détails de cet événement, mais je n'ai pu les retenir, et je n'ai pas de paroles pour les rendre. D'abord je fus transportée

hors de la terre ; je vis les cercles célestes et les orbes des astres se croisant d'une manière merveilleuse. J'aperçus la lune à l'un des côtés de la terre : elle passait rapidement, semblable à un globe de feu. Puis je me retrouvai à Jérusalem, et je revis la lune, pâle et dans son plein, apparaître au-dessus du mont des Oliviers ; elle vint rapidement de l'orient se placer devant le soleil déjà couvert de nuages. D'abord je remarquai au bord oriental du soleil un corps opaque, semblable à une montagne, qui le couvrit bientôt tout entier. Le fond du tableau était grisâtre, tout autour brillait un cercle rouge comme le feu. Les ténèbres se répandirent sur la terre, et les étoiles se montrèrent avec une lumière rougeâtre. Les hommes et les animaux furent saisis d'épouvante ; les bestiaux poussèrent des cris et s'enfuirent, les oiseaux cherchaient des abris et se laissaient prendre à la main. Les pharisiens eux-mêmes eurent peur, et cessèrent d'injurier Jésus. Tous les assistants avaient les yeux fixés sur le ciel. Plusieurs se frappaient la poitrine et se tordaient les mains en s'écriant : « Que son sang retombe sur ses meurtriers ! » Beaucoup, de près et de loin, se jetèrent à genoux et implorèrent le pardon du Seigneur, qui, au milieu de ses douleurs, jeta sur eux un regard de miséricorde.

Pendant que les ténèbres augmentaient, tout le monde avait abandonné la croix, excepté la sainte Vierge et les plus fidèles amis de Jésus. Alors Dismas, toujours plongé dans le sentiment d'un profond repentir, leva humblement les yeux vers Jésus et dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ». Et Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ».

Cependant la mère de Jésus, la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, Marie-Madeleine et Jean se tenaient debout, près de la croix. La sainte Vierge,

dominée par son amour de mère, priait en esprit son fils de lui permettre de mourir avec lui. Alors Jésus la regarda avec une tendre compassion ; puis il tourna les yeux vers le disciple qu'il aimait, et dit à Marie : « Femme, voilà votre fils ». Il ajouta quelques mots à la louange de Jean, disant : « Il est toujours resté fidèle et ferme dans la foi, et il ne s'est jamais scandalisé ». Ensuite il dit à Jean : « Voilà ta mère » ; et Jean, comme un fils pieux, embrassa respectueusement, au pied de la croix du Rédempteur mourant, la mère de Jésus, devenue maintenant la sienne. A ces dernières dispositions de son fils, la sainte Vierge fut tellement accablée de douleur, qu'elle tomba sans connaissance dans les bras des saintes femmes, qui la reconduisirent auprès de ses compagnes.

Je ne sais si Jésus prononça réellement ces paroles, mais je les entendis en esprit quand il donna Marie pour mère à Jean, et Jean pour fils à Marie. Dans de semblables visions, on perçoit beaucoup de choses qui ne sont pas écrites ; le langage humain ne peut en reproduire qu'une faible partie, bien qu'en les entendant on les croie intelligibles d'elles-mêmes. Ainsi il ne faut pas s'étonner que Jésus, parlant à la sainte Vierge, ne l'appelle pas mère, mais femme ; car on sent qu'elle est la femme par excellence qui devait écraser la tête du serpent, et on le sent surtout à cette heure où la promesse s'accomplit par la mort du Fils de l'homme qui s'offre lui-même en sacrifice. On ne s'étonne pas non plus que le Seigneur donne pour fils à celle que l'ange avait saluée « pleine de grâces » Jean, dont le nom signifie la grâce, car ici les noms font connaître les caractères de ceux qui les portent. On sent aussi que par là Jésus donne Marie pour mère à « tous ceux qui, croyant en son nom, deviennent enfants de Dieu, à ceux qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ». On sent encore que la plus

pure et la plus humble des femmes, qui, après avoir dit à l'ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole », devint mère du Verbe incarné, au moment où elle apprend de son Fils expirant qu'elle doit être la mère spirituelle d'un autre Fils, a dû répéter ces mêmes paroles avec une humble obéissance, et qu'elle a adopté pour ses fils tous les enfants de Dieu, tous les frères de Jésus. Toutes ces choses, qui, sous l'influence de la grâce, paraissent si simples, si naturelles, deviennent plus tard impossibles à rendre. A cette occasion je me rappelle ce que me dit une fois mon céleste Epoux : « Tout est écrit dans le cœur des enfants de l'Eglise, qui croient, qui espèrent et qui aiment. »

CHAPITRE XXXIII

Etat de la ville et du Temple. — Quatrième parole de Jésus sur la croix.

Il était environ une heure et demie lorsque je fus conduite à la ville pour voir ce qui s'y passait. La consternation et le trouble régnaient partout ; les rues étaient enveloppées d'un brouillard épais, les hommes erraient çà et là à tâtons ; plusieurs restaient étendus par terre, la tête couverte, et se frappaient la poitrine ; d'autres se tenaient sur le toit de leurs maisons, et regardaient le ciel en se lamentant. Les animaux poussaient des hurlements et se cachaient ; les oiseaux rasaient la terre et tombaient. Je vis Pilate chez Hérode : ils étaient consternés, et regardaient le ciel du haut de cette même terrasse d'où Hérode, le matin même, avait regardé le Seigneur livré aux insultes de la populace. Ils disaient que tout cela n'était pas naturel, et que sans doute on avait été trop loin envers Jésus. Je vis ensuite Hérode se rendre avec Pilate, par le forum, au

palais de ce dernier ; ils marchaient à grands pas, entourés de gardes. Pilate détourna les yeux de Gabbatha, où il avait condamné Jésus. Le forum était désert. Pilate fit appeler dans son palais les anciens du peuple juif, et leur demanda ce qu'ils auguraient de ces ténèbres ; quant à lui, il y voyait un sinistre présage ; leur dieu semblait irrité de ce qu'ils avaient persisté à demander la mort du Galiléen, leur roi, leur prophète ; pour lui, il s'en était lavé les mains, etc. Mais ils ne voulurent y voir qu'un phénomène naturel et persistèrent dans leur endurcissement. Cependant bien des gens se convertirent, entre autres les soldats qui, lors de l'arrestation du Seigneur, avaient été renversés et s'étaient relevés.

Il se fit un attroupement devant le palais de Pilate ; et, là où la foule avait crié le matin : « Otez-le du monde ! Crucifiez-le ! » elle criait maintenant : « A bas le juge inique ! Que son sang retombe sur ses meurtriers ! » Pilate fut obligé de s'entourer de soldats. Cet homme sans cœur, ce misérable, fit aux Juifs des reproches amers, et dit qu'il n'était pour rien là dedans ; que Jésus était leur roi, leur prophète et non le sien ; que c'étaient eux qui avaient voulu sa mort.

L'angoisse et l'épouvante régnaient dans le Temple. On était occupé à immoler l'agneau pascal lorsque les ténèbres survinrent tout à coup ; tout le monde en fut consterné, et on entendit çà et là des lamentations. Les princes des prêtres firent leur possible pour tranquilliser les esprits et maintenir l'ordre. On alluma toutes les lampes ; la confusion néanmoins allait toujours croissant. Je vis Anne hors de lui de frayeur ; il courait d'un coin à un autre pour se cacher. Au moment où je quittai la ville, les grilles (1) et les volets des fenêtres s'agitaient, et le sol tremblait, et pourtant il n'y avait pas d'orage.

(1) On sait qu'en Orient, à cette époque surtout, les fenêtres étaient non pas vitrées, mais simplement grillées.

Sur le Golgotha, les ténèbres avaient jeté la terreur parmi les assistants. Au commencement, le bruit du crucifiement, les cris de la populace, les hurlements des deux larrons, le changement de la garde, les insultes des pharisiens avaient affaibli l'impression produite par ce phénomène extraordinaire ; mais, comme les ténèbres augmentaient toujours, on commença à y faire attention. Ce fut alors que Jésus recommanda sa mère à Jean, et qu'elle fut emportée à quelque distance. Il se fit un morne silence ; tout le monde était saisi d'effroi. La plupart regardaient le ciel ; la conscience se réveillait dans plusieurs : ils tournaient les yeux vers la croix, et se frappaient la poitrine pleins de remords. Ceux qui étaient dans les mêmes dispositions se rapprochaient les uns des autres. Les pharisiens, secrètement troublés, persistaient à expliquer tout par des causes naturelles ; mais bientôt, de plus en plus déconcertés, ils finirent à peu près par se taire. Le disque du soleil, d'un gris sombre comme les montagnes vues à la clarté de la lune, était entouré d'un cercle rouge ; les étoiles avaient un éclat rougeâtre, les oiseaux tombaient par terre et se laissaient prendre, les animaux poussaient des hurlements et tremblaient ; les chevaux et les ânes des pharisiens se serraient les uns contre les autres, et laissaient tomber leur tête. Tout était enveloppé de brouillards.

Le silence régnait autour de la croix ; beaucoup de gens étaient retournés à la ville. Le sentiment d'un délaissement complet mettait le comble aux cruelles souffrances du Sauveur sur la croix ; se tournant vers son Père céleste, il priait pour ses ennemis de la manière la plus touchante. Comme pendant toute sa passion, il récitait les passages des psaumes qui recevaient alors leur accomplissement. Je vis des anges autour de lui. Tandis que le peuple, effrayé par les ténèbres de plus en plus épaisses, gardait un profond silence, je vis Jésus délaissé et privé de toute consolation. Il souffrait tout

ce que souffre un homme tourmenté, abattu, complètement abandonné, sans aucune consolation divine et humaine, quand la foi, l'espérance et la charité, privées de lumière et de toute grâce sensible, se trouvent toutes seules dans le désert de l'épreuve, ne vivant plus que d'elles-mêmes au milieu des plus mortelles angoisses. Cette douleur est inexprimable. Par cette souffrance, Jésus nous a acquis la force de ne point succomber au milieu des angoisses de l'extrême abandon, lorsque tous les liens, tous les rapports avec cette vie, avec cette existence, avec le monde, avec la nature, se brisent, en même temps que toute vue sur une autre vie, sur une autre existence nous est retirée. Il suffit alors que nous unissions notre délaissement aux mérites du sien sur la croix. Jésus offrit pour nous, pauvres pécheurs, sa pauvreté, sa misère, ses tourments et son abandon, afin que l'homme, uni à lui au sein de l'Eglise, n'eût plus à craindre le désespoir à l'heure suprême quand tout s'obscurcit, et que la lumière et la consolation disparaissent. Nous n'avons plus à descendre seuls dans ce désert de la nuit intérieure ; en jetant dans cet abîme du délaissement son propre abandon, Jésus n'a plus laissé l'homme seul dans l'agonie d'une mort sans consolation. Il n'y a plus pour le chrétien de désert, de solitude, d'abandon, de désespoir dans la dernière agonie ; car Jésus, qui est la lumière, la voie et la vérité, a traversé cette voie ténébreuse : il en a vaincu toutes les terreurs en y plantant sa croix.

Jésus, pauvre, abandonné, dénué de toutes choses, se donna lui-même comme fait l'amour ; il fit de son délaissement même un riche trésor, car il offrit sa personne et sa vie, ses œuvres, son amour, ses souffrances, ainsi que l'amer sentiment de notre ingratitude. Il fit son testament devant Dieu, et donna tous ses mérites à l'Eglise et aux pécheurs. Il pensa, dans son délaissement, à tous les hommes qui doivent se succéder ici-bas jusqu'à la consommation des siècles. Il pria

aussi pour ces hérétiques qui prétendent qu'étant Dieu, il n'a pas ressenti les douleurs de sa passion.

Au comble de ses souffrances, il témoigna son délaissement par un cri, et il obtint ainsi à tous les affligés qui reconnaissent Dieu pour leur père, la permission de lui adresser du fond de l'âme une plainte filiale. Vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : « Eli, Eli, lamma sabacthani ! » c'est-à-dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Lorsque le cri de Notre-Seigneur vint interrompre le morne silence qui régnait autour de la croix, ses ennemis se tournèrent de nouveau de son côté, et l'un d'eux dit : « Voilà qu'il appelle Elie. » Un autre reprit : « Voyons si Elie viendra le délivrer. » Dès que Marie eut entendu la voix de son fils, rien ne put la retenir, et elle s'avança jusqu'au pied de la croix, suivie de Jean, de Marie de Cléophas, de Madeleine et de Salomé.

Pendant que le peuple tremblait et se lamentait, une trentaine d'hommes considérables de la Judée et des environs de Joppé étaient passés par là en se rendant à la fête. Lorsqu'ils virent Jésus attaché à la croix et les signes menaçants qui se manifestaient dans la nature, ils s'écrièrent avec indignation : « Malheur à cette ville cruelle ! Si le temple de Dieu ne s'y trouvait, on devrait la livrer aux flammes pour avoir commis un pareil forfait ! » Ce cri d'horreur, sorti de la bouche d'hommes distingués, fit éclater l'émotion du peuple. On entendit partout des lamentations et des murmures ; tous ceux qui avaient les mêmes sentiments se groupèrent ensemble, et les assistants se divisèrent en deux partis, les uns faisant entendre des gémissements et des murmures, les autres des railleries et des blasphèmes. Cependant les pharisiens perdirent un peu de leur assurance. Ils craignaient un soulèvement populaire, et savaient que la consternation était grande à Jérusalem ; ils demandèrent donc à Abénadar de faire fermer la porte voisine, pour interrompre les communications

avec la ville. En même temps, un message fut expédié vers Pilate et vers Hérode pour demander au premier cinq cents hommes, et au second ses gardes, à l'effet de prévenir un soulèvement populaire.

Peu après trois heures, les ténèbres commencèrent à se dissiper. La lune s'éloigna du soleil, qui reparut, mais voilé de nuages rougeâtres. Peu à peu les rayons du soleil percèrent les nues, et les étoiles disparurent ; cependant le ciel demeura sombre encore. A mesure que la lumière revenait, les ennemis de Jésus reprenaient aussi courage ; ce fut alors qu'ils dirent : « Il appelle Elie. » Mais le centurion maintint l'ordre par sa prudence, et défendit toute espèce d'insultes, pour ne pas irriter le peuple.

CHAPITRE XXXIV

Cinquième, sixième et septième parole sur la croix. — Mort du Rédempteur.

Lorsque la clarté du jour fut revenue, le corps du Seigneur parut plus livide, plus épuisé, plus blanc qu'auparavant, par suite du sang qu'il avait perdu. A ce moment il prononça (je ne sais si ce fut de bouche ou en esprit), ces paroles : « Je suis pressé comme le raisin qui a été foulé ici pour la première fois. Je dois donner tout mon sang jusqu'à ce que l'eau vienne ; mais on ne fera plus de vin en ce lieu. » Dans une autre vision, j'ai vu Japhet faire du vin en ce même endroit.

Jésus languissait de soif ; sa langue était desséchée, et il dit : « J'ai soif. » Comme les siens le regardaient tristement, il reprit : « Ne pouviez-vous pas me donner une goutte d'eau ? » Il voulait dire que pendant les ténèbres on ne les en aurait pas empêchés. Jean, profondément affligé, s'écria : « O Seigneur, nous l'avons

oublié ! » Jésus dit encore : « Mes proches aussi devaient m'oublier, et ne pas même penser à me donner à boire, afin que l'Ecriture fût accomplie. » Cet oubli l'avait douloureusement affecté. Ses amis offrirent alors de l'argent aux soldats pour lui donner un verre d'eau ; mais ceux-ci n'en firent rien. Pourtant l'un d'eux remplit une éponge de vinaigre, et y versa aussi du fiel ; mais Abénadar, touché de compassion, prit l'éponge de la main du soldat, la pressa et la remplit de vinaigre pur. Puis il adapta à l'éponge un roseau d'hysope qui pouvait servir à sucer le vinaigre, la mit au bout de sa lance et la présenta à Jésus.

Le Seigneur adressa encore au peuple quelques paroles que j'ai oubliées, mais je me rappelle qu'il dit : « Quand ma bouche sera muette, les morts parleront. » Alors quelques-uns s'écrièrent : « Il blasphème encore ! » Mais Abénadar leur ordonna de se taire.

Cependant l'heure du Sauveur était arrivée ; il luttait avec la mort, et une sueur froide inondait son corps sacré. Jean se tenait au pied de la croix, et essuyait avec un suaire les pieds de Jésus. Madeleine, brisée de douleur, s'appuyait contre la croix. La sainte Vierge était debout entre Jésus et le bon larron, soutenue par Salomé et par Marie de Cléophas ; et elle tenait les yeux fixés sur son fils mourant. Alors Jésus dit : « Tout est consommé ! » Puis il cria d'une voix forte : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ! » Ce fut un cri doux et sonore qui pénétra le ciel, la terre et l'enfer. Enfin il inclina la tête, et rendit son âme. Je vis cette âme, comme une ombre lumineuse, pénétrer dans la terre et descendre dans les limbes, tandis que Jean et les saintes femmes se prosternaient la face contre terre.

Depuis le moment où il avait tendu l'éponge au Seigneur, Abénadar s'était senti tout bouleversé, et il ne quitta plus des yeux la face de Jésus. Au moment où le Sauveur prononça ses dernières paroles, la terre trembla, et le rocher du Calvaire se fendit entre la

croix du Seigneur et celle du mauvais larron ; cette voix de Dieu épouvanta la nature désolée. Tout était consommé : l'âme du Sauveur avait quitté son corps. Tous les assistants, comme la terre elle-même, tremblèrent en écoutant le dernier cri du Rédempteur mourant, et un glaive de douleur traversa le cœur de ceux qui l'aimaient. Ce fut l'heure de la grâce pour Abénadar. Son cœur orgueilleux et dur se brisa comme le rocher du Calvaire ; il jeta sa lance, se frappa la poitrine, et s'écria du ton d'un homme nouveau : « Béni soit le Dieu tout-puissant, le Dieu d'Abraham et de Jacob ; cet homme était vraiment juste : c'est le Fils de Dieu. » Emus par les paroles de leur chef, plusieurs soldats firent comme lui.

Après avoir rendu cet hommage public au Fils de Dieu, Abénadar converti ne voulut plus rester au service de ses ennemis. Il mit pied à terre, donna sa lance à Cassius, appelé depuis Longin, et lui confia le commandement ; puis il adressa quelques mots aux soldats, et quitta le Calvaire. Il se rendit par la vallée de Gihon aux cavernes d'Hinnon, où il annonça la mort du Sauveur aux disciples qui s'y étaient réfugiés ; puis il se dirigea vers le palais de Pilate.

Au dernier cri du Rédempteur, le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. La terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'entr'ouvrirent, et les corps de beaucoup de saints qui s'étaient endormis se relevèrent et vinrent dans la cité sainte, où ils apparurent à un grand nombre de personnes.

Au moment où Abénadar rendit témoignage à Jésus, un grand nombre des assistants et quelques-uns même des pharisiens qui venaient d'arriver, se convertirent également. A la vue de toutes ces choses, la foule qui se trouvait là s'en retourna en se frappant la poitrine. Quelques-uns déchirèrent leurs vêtements et jetèrent de la poussière sur leur tête ; tous étaient saisis de frayeur.

Jean se releva, plusieurs des saintes femmes qui étaient restées à l'écart vinrent prendre la sainte Vierge et ses amies, et les emmenèrent loin du lieu du supplice afin de les consoler.

Lorsque le Maître de la vie recommanda son âme humaine à Dieu son Père, et livra son corps au trépas pour le rachat du genre humain, ce vase sacré présenta tous les tristes signes de la mort. Tout son corps s'agita convulsivement et devint tout à fait blanc, sauf des taches livides aux endroits de ses blessures ; son visage s'allongea, ses joues se creusèrent, son nez devint plus effilé, son menton s'abaissa, ses yeux ensanglantés se rouvrirent à moitié ; il souleva un instant sa tête couronnée d'épines, et la laissa retomber sur sa poitrine, accablée sous le poids des douleurs ; ses lèvres livides s'entr'ouvrirent et laissèrent voir sa langue ensanglantée ; ses mains contractées d'abord autour des clous se détendirent ainsi que ses bras, son dos se roidit contre la croix, et tout le poids du corps se porta sur les pieds ; ses genoux se rapprochèrent l'un de l'autre, et les pieds tournèrent un peu autour du clou qui les transperçait.

A cet aspect, les yeux de la sainte Vierge se fermèrent, et ses oreilles cessèrent d'entendre ; une pâleur mortelle couvrit son visage ; elle chancela et tomba par terre. Madeleine, Jean et les autres, succombant à la douleur, tombèrent la tête voilée à ses côtés. La Mère douloureuse, la plus tendre des mères, fut relevée par ses amies, et lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle vit le corps de ce fils qu'elle avait conçu du Saint-Esprit, la chair de sa chair, le cœur de son cœur, dépouillé de sa beauté céleste, séparé de son âme sainte et livré aux lois de cette nature qu'il avait créée, et que les hommes avaient corrompue par leurs péchés. Elle vit son fils maltraité, défiguré, mis à mort par la main des hommes, pour la délivrance desquels il s'était fait chair. Elle vit pendu à la croix, entre deux assassins, rejeté,

méprisé de tous et semblable à un lépreux, le vase de toute beauté, de toute vérité et de tout amour. Oh ! qui pourrait concevoir l'immensité de la douleur qui transperça dans cet instant le cœur de la Mère de Jésus, de la Reine des martyrs !

Il était un peu plus de trois heures, quand le Seigneur rendit l'esprit. La terreur causée par le tremblement de terre s'étant un peu dissipée, les pharisiens reprirent peu à peu leur audace ; ils s'approchèrent de la fente du rocher, y jetèrent des pierres et essayèrent d'en sonder la profondeur ; mais ils furent stupéfaits de n'en pouvoir atteindre le fond. Les lamentations du peuple augmentaient encore leur trouble, et ils quittèrent la montagne. Une partie des cinquante soldats romains vinrent rejoindre ceux qui gardaient la porte de la ville qu'on avait fermée ; d'autres furent placés dans quelques positions environnantes pour empêcher les rassemblements. Cassius et cinq hommes restèrent seuls sur le lieu du supplice. Les amis de Jésus se tenaient autour de la croix, gémissant et se lamentant. Plusieurs des saintes femmes étaient retournées à la ville. Le silence et le deuil régnaient sur le Calvaire. Au loin, dans la vallée et sur les collines, se montraient de temps en temps des disciples jetant du côté de la croix des regards timides, et disparaissant dès qu'ils voyaient venir quelqu'un.

CHAPITRE XXXV

Tremblement de terre. — Apparition des morts à Jérusalem.

Lorsque Jésus remit son esprit entre les mains de son Père, je vis son âme, sous une forme lumineuse, pénétrer dans la terre, entourée d'une multitude d'anges, parmi lesquels était Gabriel. Ces anges chassaient de la terre dans l'abîme une foule de mauvais esprits. Jésus

ordonna à plusieurs âmes des limbes de retourner dans leurs corps, afin d'effrayer les impénitents et de rendre témoignage de lui.

Au moment où le rocher du Calvaire se fendit, la terre trembla aussi en beaucoup d'autres lieux du monde, surtout à Jérusalem et dans la Palestine. Dans le Temple et dans le reste de la ville, les Juifs commençaient à peine à se remettre de leur frayeur au retour de la lumière, lorsque le tremblement de terre et le fracas des bâtiments qui s'écroulaient répandirent une épouvante générale, mais la terreur fut à son comble lorsque ceux qui fuyaient rencontrèrent des morts ressuscités qui les menaçaient d'une voix sépulcrale.

Dans le Temple, les princes des prêtres qui avaient interrompu l'immolation de l'agneau pascal, à cause des ténèbres, triomphaient du retour à la lumière et reprenaient le sacrifice, lorsque soudain le sol trembla, un bruit sourd se fit entendre, des murs s'écroulèrent avec fracas, et le voile du Temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas : une terreur muette saisit la foule immense, qui éclata bientôt en lamentations. Cependant la multitude était rangée avec tant d'ordre, le Temple si plein, les allées et venues si bien réglées ; les cérémonies, accompagnées du chant des cantiques et du son des trompettes, dirigées par de longues files de prêtres, se suivaient avec tant de régularité, que l'épouvante ne produisit pas un désordre, une déroute générale. Les prêtres réussirent même si bien à calmer la peur, qu'en plusieurs endroits les sacrifices se continuèrent tranquillement jusqu'à ce que l'apparition des morts, dans le Temple, vint disperser tout le peuple et interrompre tout à fait l'immolation, comme si le Temple eût été souillé. La foule toutefois ne s'enfuit pas encore précipitamment, mais maintenue par les prêtres, elle s'écoula peu à peu, malgré l'épouvante et la confusion générales.

Caïphe et ses adhérents ne perdirent point leur pré-

sence d'esprit. Grâce à un calme affecté et à son endurcissement diabolique, le grand prêtre sut dominer le peuple, et réussit à lui faire croire que ces terribles avertissements n'étaient pas un témoignage rendu à l'innocence de Jésus. La garnison romaine de la forteresse Antonia fit aussi tous ses efforts pour maintenir l'ordre. Ainsi la fête fut-elle interrompue, sans qu'il y eût de tumulte populaire ; et les pharisiens, par leurs discours, parvinrent à dissiper les appréhensions de la multitude.

Les deux grandes colonnes placées à l'entrée du Saint et entre lesquelles était suspendu un magnifique voile, s'écartèrent l'une de l'autre ; le linteau qu'elles supportaient s'affaissa, le voile se déchira depuis le haut jusqu'en bas, et les regards purent pénétrer jusque dans le Saint.

Dans le sanctuaire apparut le grand prêtre Zacharie, assassiné entre le Temple et l'autel ; il fit entendre des paroles menaçantes, et parla de la mort de Zacharie, de celle de Jean, et en général du meurtre des prophètes. Deux fils du pieux grand prêtre Simon le Juste apparurent dans la chaire des docteurs, et parlèrent aussi de la mort des prophètes et du sacrifice qui allait cesser, exhortant tous les Juifs à embrasser la doctrine du crucifié. Jérémie apparut aussi près de l'autel, et annonça que l'ancien sacrifice était abrogé et remplacé par un holocauste nouveau. Mais comme ces apparitions n'eurent d'autres témoins que Caïphe et quelques prêtres, on les tint cachées, et il fut défendu d'en parler sous des peines sévères. Cependant les portes du sanctuaire s'ouvrirent avec un grand fracas, et une voix cria : « Sortons d'ici. » Alors je vis les anges du Seigneur abandonner le Temple. En même temps Nicodème, Joseph d'Arimathie et plusieurs autres s'en éloignèrent, et à la voix des anges, les morts ressuscités qui erraient dans le Temple rentrèrent dans leurs tombeaux.

Anne, le plus acharné de tous les ennemis du Seigneur, fuyait d'un coin à l'autre, au fond des chambres les plus reculées du Temple ; la peur lui avait tout à fait troublé l'esprit. Caïphe avait en vain cherché à relever son courage, l'apparition des morts l'avait réduit au désespoir. Bien que terrifié lui-même, Caïphe était tellement possédé du démon de l'orgueil et de l'endurcissement, qu'il sut dissimuler ses impressions, et braver avec une aveugle audace l'angoisse secrète dont il était dévoré, et les signes menaçants de la colère du Ciel. Après avoir vainement essayé de faire continuer les cérémonies de la fête, il ordonna de tenir secrets tous les événements et toutes les apparitions dont le peuple n'avait pas eu connaissance. Il dit lui-même et fit dire par les prêtres, que ces manifestations de la colère de Dieu avaient été occasionnées par les partisans du Galiléen, qui étaient venus dans le Temple en état de souillure. Il n'y avait que les ennemis de la loi divine, que Jésus avait voulu abolir, qui eussent pu causer cette épouvante ; il fallait attribuer toutes ces choses aux sortilèges de cet homme, qui dans sa mort comme pendant sa vie avait troublé le repos du Temple.

Une épouvante non moins grande régnait en plusieurs endroits de Jérusalem. Peu après trois heures, beaucoup de tombeaux s'écroulèrent, surtout dans les jardins situés au nord-ouest ; j'y vis des morts ensevelis, plusieurs sépulcres ne renfermaient que des ossements et des lambeaux d'étoffe. Les marches du tribunal de Caïphe, sur lesquelles Jésus avait été outragé, s'écroulèrent, ainsi qu'une partie du foyer où Pierre avait renié son maître. Le grand prêtre Simon le Juste, aïeul de Siméon, qui avait prophétisé lors de la présentation de Jésus au Temple, apparut en ce lieu, et fit entendre des paroles terribles sur le jugement inique qui y avait été rendu. Plusieurs membres du sanhédrin s'y trouvaient réunis. Les gens qui la veille avaient introduit Pierre et Jean dans la cour se convertirent et s'enfuirent

auprès des disciples. Non loin du palais de Pilate, à l'endroit même où Jésus avait été montré au peuple, la pierre se fendit. Le palais entier fut ébranlé, et tout auprès dans la cour du tribunal voisin où avaient été enterrés les innocents massacrés par Hérode, le sol s'affaissa. Dans plusieurs quartiers de la ville, des murs se fendirent ou s'écroulèrent ; toutefois aucun édifice ne fut complètement renversé.

Au comble de la frayeur, le superstitieux Pilate était hors de lui et incapable de donner aucun ordre. Pendant que son palais s'ébranlait et que le sol tremblait sous ses pieds, il fuyait d'une chambre à l'autre. Les morts apparurent dans la cour de son palais et lui reprochèrent son jugement inique. Il crut que c'étaient les dieux du prophète Jésus, et il se renferma dans la partie la plus secrète de sa demeure, où il offrit de l'encens à ses idoles et leur fit des vœux pour qu'elles le protégeassent contre les dieux du Galiléen. Hérode de son côté était presque fou de terreur, et il avait fait fermer toutes les portes de son palais.

Il y eut environ une centaine de morts, appartenant à toutes les époques, qui apparurent à Jérusalem et aux environs. Tous les cadavres qu'on avait pu voir lorsque les tombeaux s'ouvrirent, ne ressuscitèrent pas. Mais ceux dont l'âme fut envoyée des limbes par Jésus, se levèrent, découvrirent leurs visages et traversèrent les rues pour se rendre chez leurs descendants. Ils entrèrent dans les maisons de ces derniers et leur reprochèrent avec menaces d'avoir pris part à la mort de Jésus. Ils allaient pour la plupart deux à deux ; je ne voyais pas le mouvement de leurs pieds, ils semblaient moins marcher que planer au-dessus du sol. Ils avaient des visages blêmes ou jaunes, de longues barbes, un son de voix étrange et inaccoutumé. Leurs linceuls variaient suivant leur âge, leur rang et l'époque à laquelle ils avaient vécu. Aux endroits où la condamnation de Jésus avait été annoncée au son de la trompette, ils s'arrê-

tèrent, glorifiant le Sauveur et maudissant ses meurtriers. Toute la ville était saisie d'épouvante, et tout le monde se cachait dans la partie la plus reculée des maisons. Enfin les morts rentrèrent dans leurs tombeaux vers quatre heures. Cependant, après la résurrection du Seigneur, plusieurs apparurent encore. Le sacrifice avait été interrompu, la confusion était générale, et il n'y eut que très peu de personnes qui mangèrent le soir l'agneau pascal. Parmi ces morts ressuscités dont il y eut bien une centaine à Jérusalem, il n'y avait pas de parents de Jésus.

L'obscurcissement du soleil et le tremblement de terre qui eurent lieu à Jérusalem se reproduisirent aussi en d'autres parties de la Palestine, et même dans des contrées plus éloignées, et y répandirent également l'épouvante et la désolation. A Thirza, les tours de la prison d'où Jésus avait fait sortir plusieurs détenus s'écroulèrent. Dans la Galilée, que le Sauveur avait tant de fois parcourue, je vis plusieurs maisons tomber, et ensevelir sous leurs décombres les femmes et les enfants des pharisiens les plus acharnés contre le Seigneur, et qui se trouvaient alors à Jérusalem pour la fête. Il y eut beaucoup de désastres autour du lac de Génésareth. A Capharnaüm plusieurs maisons furent renversées ; le lac déborda dans la vallée et arriva jusqu'à la ville, qui en était éloignée d'une demi-lieue ; mais la maison de Pierre et celle de la sainte Vierge, qui se trouvaient les premières, furent l'une et l'autre épargnées. Le lac fut dans une grande agitation : en divers endroits ses bords s'affaissèrent ; sa forme subit de notables changements, et se rapprocha de celle qu'il a conservée aujourd'hui. Dans la Galilée supérieure, beaucoup de pharisiens, à leur retour du Temple, trouvèrent leurs maisons en ruine. Le bruit s'en répandit à Jérusalem, et ce fut pour cela que, dans ces premiers jours, les ennemis du Seigneur n'osèrent pas persécuter l'Eglise naissante.

Dans la Décapole, des villes entières furent ruinées. Une partie du temple de Garizim s'écroula, ainsi que la moitié de la synagogue de Nazareth, d'où Jésus avait été chassé, et cette partie de la montagne d'où l'on avait voulu le précipiter. En beaucoup d'endroits, par suite de toutes ces secousses, le Jourdain fut détourné de son cours. A Macherus, au contraire, et dans les autres villes d'Hérode, tout resta tranquille : ce pays était inaccessible à la pénitence et aux menaces, de même que ces hommes qui ne furent pas renversés au jardin des Oliviers.

En beaucoup de lieux habités par de mauvais esprits, je vis ceux-ci disparaître par grandes troupes, au milieu des édifices et des montagnes qui s'écroulaient. Les secousses de la terre me rappelèrent les convulsions des possédés, lorsque le démon était contraint de les quitter. A Gergesa, une partie de la montagne d'où les pourceaux avaient été précipités s'écroula et vint rouler dans le lac ; et je vis une foule de mauvais esprits tomber dans l'abîme sous la forme d'un sombre nuage.

L'Asie eut beaucoup à souffrir. A Nicée, si je ne me trompe, je fus témoin d'un événement extraordinaire. Il y avait là un port avec beaucoup de vaisseaux, et tout auprès une maison surmontée d'une haute tour, où j'aperçus un païen chargé de la surveillance des navires. Un grand bruit s'étant fait entendre au-dessus du port, il se hâta de monter pour voir ce qui arrivait. Il vit alors des figures sombres qui planaient au-dessus des vaisseaux, et qui criaient d'une voix plaintive : « Si tu veux conserver tes navires, fais-les sortir d'ici ; car nous devons rentrer dans l'abîme : le grand Pan est mort ! » Ils lui recommandèrent aussi d'annoncer cette nouvelle dans son prochain voyage de mer. et de bien accueillir les envoyés du grand Pan, qui lui apporteraient sa doctrine. Dès que les navires eurent été mis en sûreté, un orage terrible éclata : les dé-

mons se précipitèrent en hurlant dans la mer, et la moitié de la ville s'écroula ; la maison du païen fut épargnée. Il se nommait Thamus ou Thramus. Bientôt il fit un grand voyage, et annonça la mort du grand Pan, comme il appelait le Sauveur. Il se rendit plus tard à Rome, où ses récits causèrent beaucoup d'étonnement.

CHAPITRE XXXVI

Joseph d'Arimathie demande à Pilate le corps de Jésus. — Coup de lance. — Mort des larrons.

La tranquillité commençait à peine à se rétablir à Jérusalem, lorsque le grand sanhédrin, conformément à la décision prise le matin même, envoya des messagers à Pilate pour le prier de faire rompre les jambes aux crucifiés et les faire enlever, afin que leurs corps ne demeurassent pas sur la croix le jour du sabbat. Pilate, à cet effet, envoya des bourreaux au lieu du supplice.

Peu après, je vis Joseph d'Arimathie se rendre à son tour chez Pilate. Il avait appris la mort de Jésus, et avait résolu, avec Nicodème, d'ensevelir le corps du Seigneur dans un sépulcre neuf, qui se trouvait dans son jardin, près de la montagne du Calvaire. Il entra hardiment chez le gouverneur, qu'il trouva plein de trouble et d'angoisse, et lui demanda la permission d'emporter le corps de Jésus pour l'ensevelir. Pilate fut consterné, en voyant un homme aussi distingué solliciter la faveur de rendre les derniers honneurs à Celui qu'il avait laissé traiter avec tant d'ignominie ; il dissimula néanmoins ses sentiments. Comme il s'étonnait que Jésus fût déjà mort, il fit appeler le centurion Abénadar, qui était revenu des cavernes où se tenaient cachés les disciples, et lui demanda s'il était vrai que le roi des

Juifs eût déjà rendu l'esprit. Alors Abénadar lui raconta la mort du Seigneur, ses dernières paroles, son dernier cri, et le tremblement de terre qui avait fait fendre le rocher. Pilate observa que d'ordinaire les crucifiés vivaient plus longtemps, et la coïncidence de tous ces signes avec la mort de Jésus acheva de le bouleverser. Peut-être aussi voulut-il se faire pardonner un peu sa cruauté, en faisant délivrer à Joseph d'Arimathie un ordre qui lui permettait d'enlever le corps du roi des Juifs et de l'ensevelir. Il se réjouissait du reste de causer ce mécompte aux princes des prêtres, qui auraient bien voulu voir Jésus enterré avec ignominie au milieu des larrons. Il fit donc accompagner Joseph d'Arimathie par un de ses officiers, peut-être par Abénadar, que je vis plus tard assister à la descente de la croix.

Pendant ce temps, un silence lugubre régnait sur le Golgotha ; le peuple, saisi d'épouvante, s'était dispersé. La sainte Vierge, Jean, Madeleine, Marie de Cléophas et Salomé se tenaient tantôt debout, tantôt assis en face de la croix, la tête voilée et pleurant. Quelques soldats étaient assis sur le terrassement, ayant leurs lances plantées en terre à côté d'eux. Cassius, à cheval, allait de côté et d'autre. Le ciel était sombre, et la nature entière semblait en deuil. A ce moment arrivèrent six bourreaux portant des échelles, des pioches, des cordes et de lourdes massues en fer pour rompre les jambes des crucifiés.

Lorsqu'ils furent parvenus au lieu du supplice, les amis de Jésus s'en éloignèrent un peu. La sainte Vierge tremblait de peur que les bourreaux n'outrageassent encore le corps de Jésus ; car ils montèrent sur la croix et le palpèrent. Ayant senti que le corps était froid et roide, ils le laissèrent et montèrent sur les croix des deux larrons. Deux bourreaux leur rompirent les bras à chacun, au-dessus et au-dessous des coudes, avec leurs massues de fer, tandis qu'un troisième leur brisait

les jambes au-dessus et au-dessous des genoux. Gesmas poussait des cris affreux, et ils lui assénèrent trois coups de massue pour l'achever. Dismas mourut aussitôt en gémissant, et, parmi les mortels, il fut le premier qui revit son Rédempteur. Les bourreaux délièrent les cordes et laissèrent tomber à terre les deux cadavres, puis ils les traînèrent dans la vallée située entre le Calvaire et les murailles de la ville, où on les enterra.

Cependant les bourreaux semblaient douter encore de la mort de Jésus, et l'horrible manière dont ils avaient rompu les jambes des larrons faisait trembler les amis du Seigneur. Ce fut alors que Cassius fut saisi d'un mouvement de zèle extraordinaire. C'était un officier de vingt-cinq ans, dont les airs d'importance et les yeux louches excitaient souvent l'hilarité des soldats. L'ignoble cruauté des bourreaux, l'angoisse des saintes femmes, une inspiration soudaine d'en haut lui firent accomplir en cet instant une prophétie. Il dirigea rapidement son cheval vers l'élévation où se trouvait la croix, et, s'arrêtant entre la croix de Jésus et celle du bon larron, il prit sa lance des deux mains et l'enfonça avec tant de force dans le côté droit, que la pointe traversa le cœur et atteignit le sein gauche. Il en sortit aussitôt du sang et de l'eau qui rejaillirent sur sa face comme une source de grâce et de salut (1). Il sauta à bas de son cheval, s'agenouilla, se frappa la poitrine, et confessa à haute voix Jésus-Christ.

La sainte Vierge et les autres saintes femmes, dont les regards étaient toujours fixés sur le Seigneur, avaient vu avec angoisse cet homme s'approcher de Jésus. Quand la lance pénétra son côté, elles se précipitèrent vers la croix en poussant un cri, et Marie tomba entre les bras de ses amies, tandis que Cassius

(1) C'était le symbole des sacrements dont le sacrifice du Sauveur a été la source, l'eau représentait le baptême, et le sang l'eucharistie.

louait Dieu à genoux ; car les yeux de son âme s'étaient ouverts, en même temps que ceux de son corps avaient été guéris. Le sang du Seigneur avait coulé dans un creux du rocher au pied de la croix : Marie, les saintes femmes, Jean et Cassius, profondément émus, le recueillirent dans des vases en y mêlant leurs larmes ; puis ils essuyèrent la place avec des linges.

Cassius, dont les yeux avaient été redressés, n'était plus le même homme : il était devenu humble et modeste. Les soldats, en voyant le miracle qui s'était opéré en lui, se jetèrent à genoux, frappant leur poitrine et confessant Jésus-Christ. Les bourreaux, qui pendant ce temps-là avaient reçu l'ordre d'abandonner le corps du Seigneur à Joseph d'Arimathie, se retirèrent à leur tour bientôt après.

Tout ceci se passa près de la croix, un peu après quatre heures, tandis que Joseph d'Arimathie et Nicodème étaient allés chercher ce qui était nécessaire pour ensevelir Jésus. Les amis du Sauveur apprirent bientôt, en effet, par des serviteurs de Joseph qui étaient venus pour nettoyer le tombeau, que leur maître avait obtenu de Pilate la permission d'enlever le corps et de le déposer dans le sépulcre neuf qui lui appartenait. Alors Jean et les saintes femmes reconduisirent la sainte Vierge à la ville pour qu'elle pût se reposer un peu, et aussi pour se procurer quelques objets dont on avait besoin pour l'ensevelissement du Sauveur. La sainte Vierge avait un petit logement dans les bâtiments dépendants du Cénacle.

CHAPITRE XXXVII

Descente de la croix. — Embaumement du corps de Jésus.

Pendant que la croix était entourée seulement de quelques soldats, je vis cinq hommes, venus de Bé-

thanie par la vallée, s'approcher du lieu du supplice, lever les yeux vers le corps du Sauveur, et disparaître presque aussitôt ; je pense que c'étaient des disciples. Trois fois aussi, aux environs du Calvaire, je vis Joseph d'Arimathie et Nicodème qui semblaient délibérer ensemble. Plus tard ils concertèrent leur plan pour la descente de croix ; puis ils retournèrent à la ville. Là ils commencèrent à réunir toutes les choses qui devaient servir à l'embaumement, tandis que leurs serviteurs prenaient avec eux deux échelles et quelques outils pour détacher le corps. Chacune de ces échelles n'était formée que d'une perche, dans laquelle on avait enfoncé de distance en distance des morceaux de bois pour servir d'échelons. Elles portaient aussi des crochets que l'on pouvait suspendre plus ou moins haut, et qui servaient à les fixer, et peut-être aussi à suspendre les outils pendant le travail.

La femme chez laquelle ils avaient acheté les parfums pour l'embaumement les avait soigneusement empaquetés. Nicodème avait acheté aussi une composition de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres, équivalant à trente-sept livres de notre poids. Joseph d'Arimathie apportait une boîte d'onguent composé de je ne sais quelles substances ; les serviteurs portaient sur un brancard des vases, des outres, des éponges et des outils : ils avaient aussi du feu dans une lanterne fermée.

Les serviteurs prirent le devant sur leurs maîtres, et se rendirent au Calvaire par une autre porte. En cheminant dans la ville, ils passèrent devant la maison où la sainte Vierge et ses compagnes étaient retournées avec saint Jean pour chercher quelques objets nécessaires à l'ensevelissement du Seigneur. Les saintes femmes et Jean se mirent à leur suite, et marchèrent derrière eux à quelque distance. Elles étaient au nombre de cinq, dont quelques-unes portaient sous leurs manteaux un paquet de toile. Les femmes juives,

quand elles sortaient le soir ou qu'elles allaient accomplir en secret quelque pieux devoir, avaient l'habitude de s'envelopper d'une longue pièce d'étoffe large d'une aune, qui leur voilait aussi la tête. Aujourd'hui j'en fus particulièrement frappée, car elle me fit l'effet d'un vêtement de deuil. Joseph et Nicodème portaient aussi des habits de deuil avec des manches noires et une large ceinture. Ils étaient enveloppés dans de grands manteaux grisâtres qui leur couvraient la tête, et leur servaient à cacher tout ce qu'ils emportaient.

Les rues étaient désertes et le silence régnait partout, car l'épouvante générale tenait tout le monde renfermé dans les maisons. La plupart étaient en proie aux remords, et peu de personnes s'occupaient de la pâque. Joseph et Nicodème, arrivés à la porte de la ville, la trouvèrent fermée et occupée, ainsi que les environs, par les soldats que les pharisiens avaient postés vers deux heures pour prévenir l'émeute qu'ils redoutaient de la part du peuple.

Joseph exhiba l'ordre de Pilate qui l'autorisait à passer. Les soldats ne firent point de difficulté, mais ils lui dirent que plusieurs fois déjà ils avaient vainement essayé d'ouvrir cette porte, et que sans doute, par suite du tremblement de terre, elle s'était forcée quelque part ; si bien que les bourreaux, après avoir rompu les jambes des crucifiés, avaient dû revenir par la porte de l'Angle. Mais lorsque Joseph et Nicodème saisirent le verrou, la porte s'ouvrit aussitôt, au grand étonnement de tous ceux qui se trouvaient là.

Le ciel était encore sombre et nébuleux quand on arriva à la montagne du Calvaire, où se trouvaient déjà les serviteurs auxquels on avait fait prendre les devants, ainsi que les saintes femmes qui pleuraient assises en face de la croix. Joseph et Nicodème racontèrent à la sainte Vierge et à Jean tout ce qu'ils avaient fait pour préserver Jésus d'une mort ignominieuse, et ceux-ci à leur tour leur apprirent comment

ils étaient parvenus à empêcher que les os du Seigneur ne fussent brisés, et comment la prophétie s'était accomplie. Cassius et quelques soldats convertis comme lui se tenaient, à une certaine distance, dans une attitude timide et respectueuse. Sur ces entrefaites, le centurion Abénadar arriva de son côté, et aussitôt ils se préparèrent, avec autant de douleur que de respect, à rendre les derniers honneurs au corps sacré de leur maître, le Rédempteur du monde.

La sainte Vierge et Madeleine étaient assises au pied de la croix à droite, entre la croix de Dismas et celle de Jésus ; les autres saintes femmes étaient occupées à disposer les linges, les aromates, l'eau, les éponges et les vases. Cassius s'approcha d'Abénadar et lui raconta le miracle de la guérison de ses yeux. Tous étaient émus et tristes, mais graves et pleins d'amour. Ils gardaient un silence solennel ; quelquefois seulement un cri de douleur ou quelques gémissements se faisaient entendre au milieu de ces saintes occupations. Madeleine surtout ne pouvait résister à sa douleur ; elle ne voyait que le corps de son Sauveur, et rien ne pouvait l'en distraire.

Joseph et Nicodème placèrent les échelles derrière la croix, et y montèrent portant un grand linge auquel étaient attachées trois larges courroies ; ils lièrent ainsi le corps de Jésus, au-dessous des bras et des genoux, à l'arbre de la croix, et fixèrent ses bras aux traverses. Puis ils détachèrent les clous en les chassant par derrière avec des chevilles appuyées sur les pointes. Joseph enleva le clou du côté gauche et laissa le bras retomber doucement avec le lien qui l'entourait ; en même temps Nicodème, après avoir fixé à la croix la tête du Seigneur, qui s'était affaissée sur l'épaule droite, enleva de même le clou droit, et laissa le bras retomber sur le corps, tandis qu'Abénadar arrachait avec beaucoup de peine le grand clou qui traversait les pieds. Cassius ramassa respectueusement ces clous, qui

étaient tombés par terre, et les déposa aux pieds de la sainte Vierge.

Joseph et Nicodème placèrent ensuite leurs échelles sur le devant de la croix, et déliant les cordes qui retenaient le corps du Sauveur, ils le descendirent doucement jusque vers Abénadar, qui, monté sur un escabeau, le reçut dans ses bras et le soutint au-dessous des genoux. Puis, tenant entre leurs bras le haut du corps, ils descendirent les échelles lentement et avec précaution, comme s'ils eussent porté un ami chéri et grièvement blessé. C'est ainsi que le corps meurtri du Sauveur arriva jusqu'à terre.

C'était un bien touchant spectacle : ils prenaient les mêmes précautions que s'ils eussent craint de causer au Seigneur des douleurs nouvelles. Ils reportaient sur ce corps sacré tout l'amour et toute la vénération qu'ils avaient eus pour le Sauveur durant sa vie. Tous les assistants avaient les yeux fixés sur le corps du Seigneur; et à chaque mouvement qu'on lui imprimait, ils levaient les bras au ciel, en pleurant et en gémissant. Le reste du temps tous étaient silencieux ; les serviteurs eux-mêmes ne parlaient qu'à demi-voix, et seulement quand leur travail l'exigeait. Au bruit des coups de marteau, Marie, Madeleine et tous ceux qui avaient assisté au crucifiement, se sentirent le cœur déchiré ; ils se rappelaient les cris de douleur que Jésus avait poussés quand on l'attacha à la croix ; ils tremblaient de l'entendre de nouveau, puis aussitôt ils s'affligeaient, à la pensée que sa divine bouche était fermée pour jamais.

Après la descente de croix, ils enveloppèrent le corps depuis les genoux jusqu'aux hanches, et le déposèrent entre les bras de sa mère, qui les lui tendait, pleine de douleur et d'amour. La sainte Vierge s'assit sur une couverture étendue par terre, le genou droit un peu relevé, et le dos appuyé contre des manteaux qu'on avait roulés ensemble pour soutenir cette sainte mère

épuisée de douleur, et lui faciliter les tristes devoirs qu'elle allait rendre au corps de son fils. La tête sacrée de Jésus reposait sur le genou de Marie, et son corps était étendu sur un linge. La sainte Vierge se sentit émue d'un ineffable attendrissement, en tenant de nouveau entre ses bras le corps de son Fils bien-aimé, auquel elle n'avait pu témoigner son amour pendant les longues heures de son martyre. Elle contempla avec une indicible douleur ses affreuses blessures, et couvrit de baisers ses joues sanglantes, tandis que Madeleine collait ses lèvres sur les pieds meurtris de Jésus.

Les hommes se retirèrent dans un petit enfoncement, situé au sud-ouest du Calvaire, où ils voulaient achever l'embaumement. Cassius, avec quelques soldats convertis, se tenait à une distance respectueuse. Tous les soldats mal intentionnés étaient retournés à la ville, et ceux qui restaient servaient seulement à protéger ceux qui rendaient les derniers honneurs à Jésus. Quelques-uns mêmes, lorsque l'occasion s'en présentait, prêtaient leur assistance avec une humilité et une émotion visibles.

Marie de Cléophas, Salomé, Véronique et toutes les autres saintes femmes présentèrent à la sainte Vierge les vases, les éponges, les linges, les onguents et les parfums; puis après l'avoir servie elles se retirèrent l'une après l'autre. Madeleine seule ne quitta pas le corps du Seigneur. Jean assistait continuellement la sainte Vierge, et il servait de messager entre les hommes et les femmes, prêtant assistance aux uns et aux autres. Les femmes avaient près d'elles des outres de cuir et un vase plein d'eau placé sur un feu de charbon. Elles présentaient à Marie et à Madeleine, selon que celles-ci en avaient besoin, des vases pleins d'eau pure, et des éponges qu'elles exprimaient ensuite dans des outres de cuir.

La mère du Seigneur surmonta ses douleurs indici-

bles avec une force d'âme admirable (1). Ne pouvant pas laisser le corps de son fils couvert de sang et de souillures, elle se mit à le laver et à le purifier avec un empressement infatigable. Elle enleva avec les plus grandes précautions la couronne d'épines, en l'ouvrant par derrière et en coupant les épines enfoncées dans la tête du Seigneur, de peur d'élargir les plaies par le mouvement. On déposa la couronne à côté des clous ; puis à l'aide de tenailles arrondies, Marie retira les épines restées dans la tête, et les montra tristement à ses amis qui les placèrent près de la couronne. Toutefois quelques-unes doivent avoir été conservées à part.

Le visage de Jésus était méconnaissable et tout couvert de plaies ; la barbe, les cheveux étaient collés ensemble par le sang. Marie lava d'abord le visage, et enleva avec des éponges mouillées le sang desséché sur les cheveux. A mesure qu'elle lavait le corps de son fils, elle voyait de plus en plus distinctement avec quelle cruauté on l'avait traité, et elle contemplait avec une compassion croissante toutes les plaies, l'une après l'autre. Avec une éponge et un linge roulé autour des doigts de sa main droite, elle enleva le sang qui remplissait les yeux, les narines et les oreilles ; puis elle lava la bouche, la langue, les dents et les lèvres. Elle divisa le peu de cheveux qui lui restaient en trois parties, une partie sur chaque tempe, et la troisième sur le derrière de la tête ; après avoir démêlé les cheveux de devant, elle les fit passer derrière les oreilles.

(1) Le 30 mars 1820, jour du vendredi saint, la sainte sœur, pendant une vision de la descente de croix, tomba tout à coup, en présence du pèlerin, dans un évanouissement semblable à la mort. Revenue à elle, bien que souffrant encore, elle dit : « En contemplant le corps de Jésus reposant entre les bras de sa mère, je me dis à moi-même : Comme elle est forte, elle ne tombe pas même en défaillance ! Mon guide me reprocha cette pensée, qui exprimait plus d'étonnement que de compassion, puis il me dit : Eprouve donc ce qu'elle a éprouvé. Alors une douleur poignante traversa mon cœur comme un glaive, et je crus mourir. » Elle conserva longtemps cette douleur; il en résulta une maladie qui menaça ses jours.

Dès que la tête eut été lavée, la sainte Vierge, après avoir baisé les joues, la couvrit d'un voile. Elle donna ensuite les mêmes soins respectueux au cou, aux épaules, à la poitrine, au dos et aux mains. Tous les os de la poitrine étaient disloqués ; l'épaule sur laquelle avait porté tout le poids de la croix n'était plus qu'une plaie ; toute la partie supérieure du corps était couverte de meurtrissures et labourée par les coups de fouet ; près de la mamelle gauche on apercevait une petite plaie par où était ressortie la pointe de la lance de Cassius ; et l'on voyait au côté droit la large blessure où était entrée la lance qui avait percé le cœur de part en part. Marie lava toutes ces plaies. Madeleine, à genoux, l'aidait à accomplir ces pieux devoirs, et pour la dernière fois elle baignait de ses larmes les pieds du Seigneur, et les essuyait de ses cheveux.

La tête, la poitrine et les pieds de Jésus étaient lavés ; le saint corps, d'un blanc bleuâtre, couvert de taches brunes à l'endroit des plaies, et de places rouges là où la peau avait été enlevée, reposait encore entre les bras de Marie. Elle recouvrit avec un linge les parties lavées, et se mit à embaumer toutes les plaies. Les saintes femmes s'approchèrent successivement d'elle et lui présentèrent, à genoux, une boîte dans laquelle elle prenait avec l'index et le pouce de la main droite le baume précieux dont elle se servait pour oindre les blessures. Elle oignit aussi les cheveux. Elle prit dans sa main gauche les mains de Jésus, les baisa respectueusement, et remplit de parfums les larges plaies des mains ; puis elle en remplit les oreilles, les narines et la plaie de côté. Madeleine embauma les pieds du Sauveur, puis elle les arrosa encore de ses larmes et y tint longtemps ses lèvres collées.

On ne jetait pas l'eau dont on s'était servi ; on pressait les éponges au-dessus des outres de cuir, où on la conservait précieusement. Je vis plusieurs fois Cassius et plusieurs soldats aller puiser de nouvelle eau à la

fontaine de Gihon, qui était assez rapprochée. Lorsque la sainte Vierge eut oint de parfums toutes les plaies, elle enveloppa la tête de Jésus avec des bandelettes, mais elle ne couvrit pas encore le visage. Elle ferma les yeux entr'ouverts de Jésus en y laissant reposer quelque temps sa main. Elle ferma aussi la bouche, puis elle embrassa le saint corps et laissa tomber son visage tout baigné de larmes sur celui du Sauveur.

Alors Jean s'approcha de la sainte Vierge et la pria de se séparer du corps de son fils, afin qu'on pût achever de l'embaumer avant l'ouverture du sabbat, qui était proche. Marie embrassa tendrement le saint corps et lui dit adieu dans les termes les plus touchants. Puis Jean, aidé de Joseph et de Nicodème, qui attendaient déjà depuis quelque temps, l'enleva des bras de sa mère sur le linge où il était placé, et ils le portèrent au lieu où ils devaient achever l'embaumement. Marie, livrée de nouveau à sa douleur, que ses soins pieux avaient un instant soulagée, retomba, la tête voilée, dans les bras des saintes femmes. Madeleine se précipita quelques pas en avant, les bras étendus, comme pour empêcher que son bien-aimé ne lui fût ravi, puis elle revint vers la sainte Vierge.

Ils portèrent le corps de Jésus dans un enfoncement de la montagne, où il y avait une pierre plate, assez commode pour l'embaumement. Là on étendit un linge au-dessus du corps. Nicodème et Joseph s'agenouillèrent, et sous cette couverture, enlevèrent le linge dont ils avaient couvert les reins de Jésus lors de la descente de croix, et lavèrent la partie inférieure du corps. Ils le soulevèrent à l'aide de linges placés en travers sous les reins et sous les genoux, et le lavèrent par derrière sans le retourner. Ils le lavèrent ainsi jusqu'au moment où les éponges ne rendirent plus qu'une eau claire et limpide. Ils versèrent ensuite de l'eau de myrrhe sur tout le saint corps et le maniant avec respect, lui firent reprendre toute sa longueur ; car les

genoux étaient encore soulevés comme au moment de sa mort. Ils oignirent toutes les plaies de la partie inférieure du corps et les couvrirent de parfums ; enfin ils placèrent des herbes parfumées entre les jambes, et les enveloppèrent du haut en bas dans ces aromates.

Après celà Jean alla chercher la sainte Vierge et les autres saintes femmes. Marie se jeta à genoux auprès de la tête du Seigneur, plaça au-dessous un linge fin qu'elle avait reçu de la femme de Pilate, et qu'elle portait autour du cou sous son manteau ; puis elle et les autres saintes femmes répandirent depuis les épaules jusqu'aux joues des parfums et de la poudre odoriférante. Marie enveloppa toute la tête et les épaules avec le linge fin, et Madeleine répandit un flacon de baume dans la plaie du côté. Les saintes femmes aussi mirent des herbes dans celles des mains et des pieds. Les hommes entourèrent tout le reste du corps avec des herbes odoriférantes, croisèrent sur son sein ses bras roidis, et enveloppèrent le corps jusqu'à la poitrine dans un grand linge blanc, comme on emmaillote un enfant. Enfin ils placèrent le corps sur un grand drap de six aunes, que Joseph d'Arimathie avait acheté, et l'en enveloppèrent encore. Il était couché en travers ; un coin du drap était relevé des pieds à la poitrine, le coin opposé rabattu sur la tête et les épaules ; les deux autres étaient repliés autour du corps.

CHAPITRE XXXVIII

La mise au tombeau.

Tous se pressaient autour du corps de Jésus et s'agenouillaient pour lui adresser le dernier adieu, lorsqu'un prodige touchant vint frapper leurs yeux : le corps

sacré du Seigneur, avec toutes ses blessures, leur apparut dessiné sur le drap qui le couvrait. Pour récompenser leurs soins affectueux, il avait voulu leur laisser l'image de son corps. Ils embrassèrent ce corps sacré avec beaucoup de gémissements et de larmes, et baisèrent respectueusement l'image miraculeuse. Leur étonnement augmenta encore lorsqu'en soulevant le drap, ils trouvèrent toutes les bandelettes du dessous aussi blanches qu'auparavant ; le drap supérieur seul portait l'empreinte de la figure du Seigneur. C'était un portrait miraculeux, un témoignage de la divinité créatrice toujours présente dans le corps du Seigneur.

Les hommes placèrent le corps sur un brancard de cuir, qu'ils recouvrirent d'une couverture brune, et auquel ils adaptèrent deux longs bâtons. En le voyant cette fois, je pensai à l'arche d'alliance. Ils portaient les bâtons sur leurs épaules : Joseph et Nicodème par devant, Jean et Abénadar par derrière. Derrière eux venaient la sainte Vierge, Marie d'Héli, Madeleine et Marie de Cléophas, puis les autres saintes femmes : Véronique, Jeanne Chusa, Marie mère de Marc, Salomé, femme de Zébédée, Marie Salomé, Salomé de Jérusalem, Suzanne et Anne, nièce de saint Joseph. Cassius et quelques soldats fermaient le cortège. Quelques soldats marchaient aussi en avant, portant des flambeaux dont on devait avoir besoin dans le sépulcre.

Ils marchèrent ainsi à travers la vallée environ pendant sept minutes, en chantant des psaumes sur un air doux et mélancolique. Je vis sur une hauteur Jacques le Majeur qui regardait passer le cortège. Il retourna aussitôt vers les autres disciples pour leur annoncer ce qu'il avait vu.

Arrivés au sépulcre, le brancard fut ouvert, et ils enlevèrent le saint corps au moyen d'une planche étroite recouverte d'un linge. Le sépulcre, qui était neuf, avait été purifié et nettoyé par les serviteurs de Nicodème. Les saintes femmes s'assirent sur un banc en

face du tombeau. Jean et les trois autres amis du Seigneur portèrent le saint corps dans la grotte, couvrirent d'herbes odoriférantes la couche où il devait reposer, et y étendirent un drap, sur lequel ils déposèrent le saint corps. Ils lui témoignèrent encore leur amour par leurs embrassements et leurs larmes, puis ils sortirent de la grotte. Alors la sainte Vierge y entra ; elle s'assit sur la couche sépulcrale du côté de la tête, et se pencha en pleurant sur le corps de son Fils. Après elle, Madeleine se précipita dans la grotte ; elle avait cueilli dans le jardin des fleurs et des rameaux verts, qu'elle jeta sur le saint corps. Elle se tordit les mains et embrassa les pieds de Jésus avec beaucoup de gémissements et de larmes ; comme on lui fit observer qu'il était temps de fermer le tombeau, elle retourna vers les autres saintes femmes. Les amis de Jésus relevèrent au-dessus du corps les bords du linge sur lequel il reposait, étendirent la couverture brune sur toute la couche, et fermèrent la porte, qui était de cuivre ou de bronze. Il y avait deux traverses, l'une horizontale, l'autre verticale formant la croix.

La grande pierre qui devait fermer le sépulcre avait la forme d'une tombe ; elle était assez longue pour qu'un homme, en s'étendant dessus, pût à peine la couvrir tout entière. Elle était très lourde, et ce ne fut qu à l'aide de barres qu'ils purent la rouler à l'entrée du tombeau. L'entrée extérieure de la grotte était fermée d'une porte en clayonnage. Tout dans l'intérieur se fit à la lueur des torches, car il y régnait une obscurité complète.

Le jardin de Joseph d'Arimathie était situé près de la porte de Bethléem, a sept minutes environ du Calvaire. C'était un beau jardin, planté de grands arbres et de massifs ombreux. La grotte du tombeau est ouverte au levant : le terrain s'abaisse devant l'entrée. Le rocher à l'intérieur est blanc avec des veines rouges et bleues. Le caveau est assez grand pour permettre à

quatre hommes de se tenir adossés de chaque côté contre les parois, sans gêner ceux qui portent le corps. Vis-à-vis la porte est un enfoncement où se trouve le tombeau, élevé d'environ deux pieds au-dessus du sol. Il tient au rocher comme un autel: deux personnes peuvent se tenir à la tête et aux pieds.

Le sabbat allait commencer. Joseph et Nicodème rentrèrent à la ville par une petite porte qui ne s'ouvrait que par faveur. Ils dirent à la sainte Vierge, à Jean, à Madeleine et aux autres saintes femmes, qui voulaient retourner au Calvaire pour prier, que cette porte, ainsi que celle du cénacle, leur serait ouverte lorsqu'ils y viendraient frapper.

Les soldats se joignirent à leurs camarades qui gardaient la porte conduisant au Calvaire, tandis que Cassius armé de sa lance alla trouver Pilate. Il lui raconta tout ce qui s'était passé, et s'offrit à l'informer de tout ce qui pourrait arriver encore, s'il voulait lui confier le commandement des gardes que les Juifs, disait-on, voulaient demander pour le sépulcre. Pilate écouta son rapport avec une terreur secrète, mais il le traita de fanatique.

Joseph et Nicodème rencontrèrent dans la ville Pierre, Jacques le Majeur et Jacques le Mineur tout en larmes. Pierre surtout faisait éclater sa douleur; il les embrassa en gémissant. Il se reprocha de n'avoir pas assisté à la mort du Seigneur, et les remercia d'avoir eu soin de sa sépulture. Les apôtres demandèrent qu'on leur ouvrît la porte du cénacle lorsqu'ils y frapperaient, puis ils s'en allèrent chercher les amis dispersés. Je vis peu de temps après la sainte Vierge et ses compagnes entrer au cénacle; Abénadar y vint aussi, ainsi que la plupart des apôtres et un grand nombre de disciples. Les saintes femmes se retirèrent dans le logement de la sainte Vierge; ils prirent un léger repas, restèrent ensemble quelques minutes, et racontèrent avec beaucoup de larmes ce qui s'était passé. Après avoir changé de

vêtements, les hommes célébrèrent le sabbat à la lueur des lampes. Dans la soirée, Lazare, la veuve de Naïm, Dina la Samaritaine et Mara la Suphanite vinrent de Béthanie : on fit un nouveau récit des événements, et on pleura encore.

Joseph d'Arimathie retourna dans sa maison à une heure très avancée de la nuit. Il suivait tristement les rues de Sion, en compagnie de quelques disciples et de quelques femmes, lorsque, tout à coup, une troupe d'hommes armés, sortant d'une embuscade placée dans le voisinage du tribunal de Caïphe, se jeta sur eux et s'empara de Joseph ; ceux qui l'accompagnaient s'enfuirent en poussant des cris d'effroi. Les soldats renfermèrent le bon Joseph dans une tour située auprès du mur de la ville, à peu de distance du tribunal. Caïphe l'avait fait arrêter par des soldats païens qui n'avaient pas à célébrer le sabbat. Il voulait cacher son emprisonnement, et le laisser mourir de faim.

CHAPITRE XXXIX

Origine du nom de Calvaire. — La croix et le pressoir.

Comme je méditais sur le nom de Golgotha ou Calvaire, c'est-à-dire *lieu du crâne*, j'entrai dans une contemplation profonde, dans laquelle l'origine de ce nom me fut révélée. Voici ce que j'en ai retenu :

Après le déluge, la contrée de Jérusalem m'apparut bouleversée, noire, pierreuse, bien différente de ce qu'elle était auparavant. Sous le rocher qui forme le Calvaire, et qui avait été roulé par les eaux, j'aperçus à une grande profondeur le tombeau de nos premiers parents. Les ossements d'Adam et d'Eve n'étaient pas tous dans ce tombeau ; il manquait une tête et une côte à l'un des squelettes, et la tête qui restait était placée dans le squelette auquel elle n'appartenait pas.

La montagne m'apparut aussi au temps du prophète Elisée. C'était alors une colline couverte de murailles et de cavernes semblables à des tombeaux. Je vis le prophète descendre dans ces grottes (je ne sais si ce fut réellement ou en vision). Il tira un crâne d'un sépulcre en pierre. Quelqu'un qui était près de lui (je crois que c'était un ange), lui dit : « C'est le crâne d'Adam. » Elisée voulait l'emporter, mais l'ange ne le lui permit pas. J'aperçus sur le crâne quelques cheveux blonds clairsemés.

J'appris aussi que ce fut sur le récit du prophète que ce lieu fut nommée Calvaire. Enfin je vis que la croix avait été plantée sur le crâne même d'Adam, et je fus informée que cet endroit était précisément le milieu de la terre (1).

Comme je songeais à ces paroles du Sauveur sur la croix : « Je suis pressé comme le raisin qui a été foulé ici pour la première fois ; je donnerai tout mon sang jusqu'à ce que l'eau vienne. Mais on ne fera plus de vin en ce lieu », elles me furent expliquées dans une autre vision relative au Calvaire.

Bien des années s'étaient écoulées depuis le déluge ; le dur rocher avait fait place à des vignobles et à des pâturages. Vers le soir, j'aperçus en ce lieu le patriarche Japhet, un grand vieillard au teint brun, entouré d'une postérité nombreuse et d'immenses troupeaux. Ses enfants et lui avaient des cabanes creusées dans la terre avec des toits de gazon, sur lesquels croissaient des herbes et des fleurs. Le Calvaire était couvert de vignes ; on y pressurait la vendange par un procédé nouveau, en présence de Japhet.

Au commencement, on se contentait de manger le raisin. Bientôt on le pressa avec des instruments de bois dans des pierres creusées ; ensuite ce fut avec des

(1) Le prophète dit, en effet, dans un de ses cantiques sur la rédemption : *Operatus est salutem in medio terræ;* il a opéré le salut au milieu de la terre. (Ps. LXVIII, v. 12.)

pilons dans des tuyaux de bois. Ce jour-là, on avait imaginé un nouveau pressoir qui ressemblait à la sainte croix : c'était un tronc d'arbre qu'on avait creusé et dressé verticalement ; on y avait suspendu un sac plein de raisins, sur lequel appuyait un pilon surmonté d'un poids. Des deux côtés du tronc étaient des bras qui aboutissaient au sac, et écrasaient les raisins lorsqu'on les faisait mouvoir. Le jus coulait hors du tronc par cinq ouvertures, puis tombait dans une cuve de pierre, et arrivait de là par un conduit d'écorce à la citerne creusée dans le roc, où Jésus fut renfermé avant d'être crucifié ; cela me rappela le crucifiement, à cause de la ressemblance de ce pressoir avec la croix.

Je vis plusieurs jeunes gens, ayant seulement un linge autour des reins comme Jésus, travailler à ce pressoir. Japhet était fort vieux, il avait une longue barbe et un vêtement de peaux de bêtes ; il regardait avec joie le nouveau pressoir. C'était une fête, et l'on immola sur un autel de pierre des animaux qui couraient dans la vigne, de jeunes ânes, des chèvres et des brebis.

CHAPITRE XL

On met des gardes au tombeau du Sauveur. — Les amis de Jésus pendant le samedi saint.

Dans la nuit du vendredi au samedi, je vis Caïphe, les princes des prêtres et les pharisiens tenir conseil et délibérer sur ce qu'ils avaient à faire, eu égard aux prodiges qui avaient eu lieu, et à l'attitude menaçante du peuple. Ensuite tous se rendirent chez Pilate et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes rappelé que le séducteur a dit, lorsqu'il vivait encore : « Après trois jours je ressusciterai. » Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses dis-

ciples ne dérobent le corps, et ne disent au peuple : « Il est ressuscité d'entre les morts. » Cette seconde erreur serait pire que la première. » Pilate, qui ne voulait plus se mêler de cette affaire, leur répondit : « Vous avez des gardes, allez, et faites comme vous l'entendrez. » Cependant il dit à Cassius de les suivre, afin d'observer ce qui se passerait, et de lui en faire un rapport. Je les vis sortir de la ville avant le lever du soleil ; ils étaient au nombre de douze. Ils avaient des lanternes placées sur des perches, afin de tout voir malgré la nuit, et de s'éclairer dans le sombre caveau où était le sépulcre.

Lorsqu'ils furent arrivés, ils s'assurèrent d'abord de la présence du corps de Jésus, puis attachèrent une corde en travers devant l'entrée de la grotte, en firent passer une seconde sur la pierre roulée en avant du sépulcre, et scellèrent le tout avec un cachet en forme de croissant. Ensuite ils placèrent des gardes en face de la porte extérieure et revinrent à la ville. Il y avait là cinq ou six hommes à tour de rôle. Cassius ne quitta pas son poste. Il se tenait assis ou debout devant l'entrée du caveau. Il avait reçu de grandes grâces intérieures, et Dieu, en illuminant son âme, lui avait révélé beaucoup de mystères. N'étant pas accoutumé à se trouver dans cet état d'intuition, il resta presque tout le temps dans une extase qui lui enlevait la conscience des objets extérieurs. Il fut entièrement transformé, devint un autre homme, et passa toute la journée dans le repentir, l'action de grâces et l'adoration.

Il y avait environ vingt hommes rassemblés au cénacle pour célébrer le sabbat ; ils étaient vêtus de longs habits blancs avec des ceintures. Dès que la cérémonie fut achevée, ils se préparèrent pour prendre du repos ; plusieurs retournèrent chez eux. Le samedi matin, ils se réunirent encore et s'occupèrent à lire et à prier ; de nouveaux venus étaient de temps en temps introduits.

Dans la partie de la maison où se tenait la sainte

Vierge, il y avait une grande salle où l'on avait arrangé, avec des cloisons et des tapis, de petites cellules dans lesquelles les saintes femmes se retiraient pour passer la nuit. Lorsqu'elles furent revenues du tombeau, l'une d'elles alluma une lampe suspendue au milieu de la salle, et toutes s'étant réunies autour de la sainte Vierge, se mirent à prier avec autant de recueillement que de tristesse. Elles prirent ensuite un léger repas; aussitôt après arrivèrent Marthe, Maroni, Dina et Mara. Lazare, qui les avait amenées, était allé trouver les disciples dans le cénacle. Les saintes femmes racontèrent avec beaucoup de larmes à celles qui venaient d'arriver la mort et l'ensevelissement du Sauveur. Quand la nuit fut venue, elles se retirèrent dans les cellules, se voilèrent de la tête aux pieds et se placèrent sur les couches pour prendre un peu de repos. A minuit, elles se levèrent, mirent leurs robes, roulèrent leurs couches et se rassemblèrent sous la lampe autour de la sainte Vierge afin de prier encore.

Quand la mère de Jésus et ses compagnes eurent satisfait à ce devoir de la prière nocturne, que je vois fidèlement rempli dans toute la série des temps par les enfants de Dieu, qu'une dévotion particulière y excite ou qui se conforment en cela aux règles de l'Eglise, Jean vint frapper à la porte de leur salle; ausistôt la sainte Vierge et les autres saintes femmes s'enveloppèrent dans leurs manteaux et le suivirent au Temple.

Le lendemain du jour où ils avaient mangé l'agneau pascal, les Juifs avaient coutume de se rendre au Temple avant l'aube. Aussi le Temple était-il ouvert dès minuit, parce que les sacrifices commençaient de grand matin. Cette fois, la fête ayant été interrompue et le Temple profané, peu de personnes s'étaient conformées à cette coutume; il me sembla que la sainte Vierge voulait seulement prendre congé du Temple où elle avait été élevée, et où elle avait adoré le Très-Haut jusqu'au jour où elle le porta dans son sein. Il était donc ouvert

ce jour-là selon l'usage ; les lampes étaient allumées, et le parvis des prêtres accessible au peuple ; mais le Temple était presque vide ; on n'y voyait que quelques gardes et quelques serviteurs.

Le fils de Siméon et les neveux de Joseph d'Arimathie, que la nouvelle de l'arrestation de leur oncle avait fort attristés, allèrent au-devant de la sainte Vierge et de ses compagnons et les conduisirent partout, car ils étaient chargés de la garde du Temple. Tous contemplèrent avec une frayeur silencieuse et pleine de respect les traces de la colère de Dieu ; seulement, les guides racontèrent en peu de mots les événements de la veille. On n'avait pas encore eu le temps de réparer les dégâts : à l'endroit où le parvis et le sanctuaire se réunissent, les murs s'étaient tellement écartés de part et d'autre, qu'on pouvait passer dans l'ouverture ; le rideau qui voilait le sanctuaire était tombé. Partout on voyait des murs crevassés, des colonnes renversées, le sol entr'ouvert.

La sainte Vierge se rendit avec ses compagnons à tous les endroits que Jésus avait sanctifiés d'une manière particulière ; elle s'agenouilla pour les baiser et exprima ses sentiments par des larmes et quelques paroles touchantes ; ses compagnes firent comme elle.

Les Juifs avaient une grande vénération pour tous les lieux où il s'était passé quelque événement mémorable de l'histoire sainte ; ils s'y prosternaient le visage contre terre et en baisaient le sol. Je ne m'en suis jamais étonnée. Quand on sait que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob était un Dieu vivant, qu'il habitait dans le Temple au milieu de son peuple, on s'étonnerait plutôt qu'ils ne l'eussent pas fait. Celui qui croit que Dieu est le Père des hommes, ne saurait être surpris de ce qu'il demeure réellement par amour auprès de ses enfants. Les Juifs vénéraient le Temple comme les chrétiens adorent le saint Sacrement, où le Fils de Dieu veut être réellement présent au milieu de son Eglise, jusqu'à la

consommation des siècles. La sainte Vierge fit voir à ses compagnes plusieurs endroits du Temple : elle leur montra celui où elle avait été élevée, celui où elle avait épousé saint Joseph, celui où elle avait présenté l'enfant Jésus, l'endroit enfin où Anne et Siméon avaient prophétisé ; elle pleura amèrement à ce souvenir, car la prophétie était accomplie, et le glaive avait transpercé son âme. Elle leur fit voir aussi le lieu où elle avait trouvé Jésus enfant enseignant les docteurs, et elle baisa respectueusement la chaire où il s'était assis. Quand les saintes femmes eurent ainsi honoré par leurs souvenirs, leurs prières et leurs larmes, tous les lieux que Jésus avait particulièrement sanctifiés, elles s'en retournèrent à Sion.

La sainte Vierge se sépara du Temple en pleurant : la désolation et la solitude qui y régnaient en un jour si saint témoignaient des crimes de son peuple. Elle se souvint que Jésus avait pleuré sur le Temple et avait dit : « Renversez ce Temple, et je le rebâtirai en trois jours. » Maintenant que les ennemis du Sauveur avaient détruit le temple de son corps, il lui tardait de voir luire le troisième jour où la parole de l'éternelle vérité devait s'accomplir (1).

Marie et ses compagnes étant arrivées au cénacle, à l'aube du jour, se rendirent au logement particulier de la sainte Vierge. Jean et les disciples entrèrent au cénacle, où les amis du Seigneur, au nombre de vingt, priaient continuellement sous la lampe avec beaucoup de larmes. D'autres disciples venaient de temps en temps se joindre à eux. Tous éprouvaient je ne sais quel respect mêlé d'un peu de confusion à l'égard de Jean, qui avait assisté à la mort du Sauveur. Pour lui, il avait la simplicité et la modestie d'un enfant : il était compatissant et affectueux pour tous. Les disciples évi-

(1) C'est parce que, au milieu des apôtres découragés, la foi pure de l'Eglise se trouvait alors comme concentrée en Marie, que la coutume s'est introduite de lui consacrer le samedi.

'taient tous de faire le moindre bruit, et les portes de la maison étaient fermées.

Je vis les saintes femmes rassemblées jusqu'au soir dans la salle de Marie, éclairée seulement par une lampe; les portes en étaient fermées et les fenêtres voilées. Tantôt elles se réunissaient autour de la sainte Vierge pour prier; tantôt elles se retiraient à part, couvraient leur tête d'un voile de deuil, s'asseyaient sur des cendres et priaient la face tournée contre la muraille. Les plus faibles d'entre elles prirent un peu de nourriture, les autres jeûnèrent.

Tandis que je m'unissais en esprit à la sainte Vierge, qui priait en pensant à son fils, je voyais le saint sépulcre en face duquel les sept gardiens se tenaient debout ou assis. Cassius demeurait toujours silencieux et recueilli à l'entrée de la grotte. Les portes du sépulcre étaient fermées, et la pierre mise par devant. Je vis pourtant, à travers les portes, le corps du Seigneur entouré de splendeur et de lumière, et deux anges qui l'adoraient.

CHAPITRE XLI

Fragments sur la descente aux enfers.

Ma méditation se porta alors sur l'âme du Rédempteur, et j'eus une vision de sa descente aux enfers; mais ce tableau était si riche en détails, que je n'ai pu en retenir qu'une faible partie : je vais la raconter du mieux que je pourrai. Lorsque Jésus rendit sa très sainte âme en poussant un grand cri, je la vis, semblable à une forme lumineuse, pénétrer dans la terre au pied de la croix ; plusieurs anges, parmi lesquels était Gabriel, l'accompagnaient. Je vis sa divinité rester unie à son âme aussi bien qu'à son corps suspendu sur la croix : je ne saurais dire comment cela se faisait. Le

lieu où entra l'âme de Jésus était divisé en trois parties ; c'était comme trois mondes ; il me sembla qu'ils étaient de forme ronde, et qu'ils étaient séparés les uns des autres par des sphères qui les environnaient.

Devant les limbes était un espace plus clair et plus serein. C'est là que je vois entrer les âmes délivrées du purgatoire, avant qu'elles soient conduites au ciel. Les limbes où se trouvaient ceux qui soupiraient après la rédemption étaient entourés d'une sphère grisâtre, nébuleuse et divisée en plusieurs cercles. Le Sauveur, resplendissant de lumière et porté par les anges comme en triomphe, passa entre deux de ces cercles, dont celui de gauche renfermait les patriarches antérieurs à Abraham ; celui de droite, les âmes des justes qui avaient vécu depuis Abraham jusqu'à saint Jean-Baptiste. Ils ne reconnurent pas encore le Rédempetur, mais ils furent tous remplis d'espérance, et leur désir devint plus ardent ; les lieux étroits où ils demeuraient dans l'attente parurent se dilater : eux-mêmes furent rafraîchis par un souffle d'air, un rayon de lumière, une rosée de la rédemption qui passa avec la rapidité d'un vent impétueux. Le Sauveur pénétra entre ces deux cercles dans un lieu enveloppé de brouillards, où se trouvaient Adam et Eve. Il leur adressa la parole, et ils l'adorèrent avec un ravissement inexprimable. Alors Jésus, au cortège duquel s'étaient joints nos premiers parents, entra dans les limbes des patriarches qui avaient vécu avant Abraham. C'était comme un purgatoire ; car il y avait là de mauvais esprits qui tourmentaient quelques-unes de ces âmes. Les anges frappèrent et ordonnèrent d'ouvrir : il y avait une entrée, car on pouvait y pénétrer, et une porte, car on ne pouvait en sortir à son gré ; il était nécessaire de frapper à la porte, parce qu'on devait annoncer son arrivée. Il me sembla que les anges criaient : « Ouvrez, ouvrez les portes ! » Et Jésus entra en triomphe. Les mauvais anges reculèrent devant lui en criant : « Que nous veux-

tu? Que viens-tu faire ici? Veux-tu aussi nous crucifier? » Les anges les enchaînèrent et les chassèrent devant eux. Les âmes qui habitaient cette partie des limbes n'avaient qu'une notion vague de Jésus; il se découvrit à elles, et ces âmes le glorifièrent. L'âme du Seigneur se rendit ensuite vers le cercle de droite, où étaient les limbes proprement dits; il y trouva l'âme du bon larron, que les anges portaient dans le sein d'Abraham, et celle du mauvais larron qui descendait au fond des enfers, poussée par les démons. L'âme de Jésus leur adressa quelques paroles, puis, entourée des anges, des âmes délivrées et des mauvais esprits enchaînés, elle pénétra dans le sein d'Abraham.

Ce lieu me parut situé au-dessus de l'autre. Les démons ne voulaient pas y entrer; mais ils furent contraints par les anges d'y pénétrer. Tous les saints Israélites se trouvaient dans ce lieu; à gauche, c'étaient les patriarches, Moïse, les juges et les rois; à droite, les prophètes et les ancêtres de Jésus avec leurs parents jusqu'à Joachim, Anne, Joseph, Zacharie, Elisabeth et Jean. Il n'y avait pas de mauvais esprit dans cette partie des limbes, et on n'y éprouvait aucune peine, si ce n'est l'ardent désir de voir l'accomplissement de la promesse. Maintenant ce désir était satisfait, et toutes ces âmes éprouvaient un bonheur indicible à saluer leur Rédempteur et à lui offrir leurs adorations. Beaucoup d'entre elles reçurent l'ordre de revenir sur la terre, et de reprendre leurs corps, afin de rendre témoignage au Sauveur. Ce fut alors qu'on vit à Jérusalem tant de morts sortir de leurs tombeaux. Après avoir ainsi rendu témoignage au Seigneur, ces âmes quittèrent de nouveau leurs corps.

Je vis ensuite le cortège triomphal du Seigneur pénétrer dans une sphère plus profonde, où se trouvaient, comme dans un purgatoire, les pieux païens qui avaient pressenti la vérité et avaient désiré la connaître. Comme ils n'avaient pas abandonné leurs idoles, de mauvais

T. III

esprits étaient répandus parmi eux. Je vis les démons contraints d'avouer leur fraude, et ces âmes adorer le Seigneur avec une joie touchante. Là encore les démons furent enchaînés et chassés. Je vis aussi le Rédempteur traverser plusieurs autres parties des limbes et délivrer les âmes qui s'y trouvaient ; mais mes souffrances ne me permettent pas de tout raconter.

Je le vis enfin, comme un juge sévère, s'approcher de l'enfer qui était au fond de l'abîme. L'enfer m'apparut sous la forme d'une voûte immense taillée dans le roc, et d'un aspect épouvantable : les ténèbres y régnaient partout, et l'on n'y voyait qu'une lueur très faible comme d'un reflet métallique. On apercevait à l'entrée d'énormes portes noires dont la seule vue faisait frémir. Les portes furent enfoncées : un hurlement d'horreur se fit entendre et l'horrible monde des ténèbres apparut.

Le séjour des bienheureux m'apparaît ordinairement sous la forme de la céleste Jérusalem, comme une ville composée de châteaux magnifiques, placés au milieu de jardins pleins de fleurs et de fruits merveilleux, et dont la beauté varie suivant les degrés de béatitude de ceux qui les habitent. Je vis de même l'enfer sous la forme d'un assemblage d'hommes demeurant dans des maisons au milieu des champs. Mais tandis que dans le séjour des bienheureux, tout est ordonné selon les lois de la béatitude parfaite, de l'harmonie éternelle et de la paix infinie ; dans l'enfer, au contraire, tout est désordonné, car il n'y règne que la discorde, la haine et le désespoir. Dans le ciel, ce sont des édifices admirablement beaux et transparents, séjour du bonheur et de l'adoration, avec des jardins remplis de fruits merveilleux, qui sont la nourriture des élus. Dans l'enfer, ce sont d'affreuses cavernes où règnent les ténèbres, séjour du désespoir et de la malédiction ; ce sont des déserts, des marais pleins de tout ce qui peut exciter le dégoût et l'horreur. Ici la discorde haineuse des ré-

prouvés, là l'union bienheureuse des saints. Ici tous les genres de perversité et de mensonge sont punis par un nombre infini de tourments ; tout y est désolation, sauf la pensée que chacun doit, selon la justice divine, moissonner ce qu'il a semé par ses péchés : on y voit l'essence infernale du péché démasqué, de ce serpent qui dévore ceux qui l'ont nourri dans leur sein. Tout cela peut se comprendre ; mais il est impossible d'exprimer tous les détails.

Lorsque les anges eurent ouvert les portes, ce fut comme un chaos de plaintes, d'imprécations, de hurlements et d'injures. Les anges renversèrent des armées entières de démons. Tous furent contraints de reconnaître et d'adorer Jésus, et ce fut pour eux un cruel supplice. La plupart furent enchaînés. Au milieu de l'enfer était un abîme de ténèbres ; Lucifer y fut jeté chargé de chaînes, et de noires vapeurs s'étendirent autour de lui. J'appris que Lucifer doit être déchaîné pour un temps, cinquante ou soixante ans avant l'an 2,000, si je ne me trompe. Quelques démons doivent être déchaînés de temps en temps pour punir et tenter le monde. Je crois que quelques-uns l'ont été de nos jours, d'autres le seront bientôt après (1).

Je vis ensuite des troupes innombrables d'âmes rachetées sortir du purgatoire et des limbes, et accompagner Jésus dans le paradis, où l'âme du bon larron vit le Seigneur, selon sa promesse. J'ai vu le Rédempteur en différents endroits et jusque dans la mer ; il semblait sanctifier et délivrer toute la création. Je vis aussi son âme dans le tombeau d'Adam sous le Calvaire : les âmes de nos premiers parents vinrent l'y trouver, et il s'entretint avec elles. Avec elles il visita

(1) L'action diabolique hélas ! se montre aujourd'hui avec une triste évidence, dans nos malheureuses sociétés (1884). D'après l'Apocalypse (Ch. XX, v. 1-7) la mise en liberté de Lucifer, le chef et le plus puissant des démons, doit coïncider avec le triomphe passager de l'Antechrist.

les tombeaux de plusieurs prophètes dont les âmes vinrent se joindre à lui près de leurs ossements. Partout les mauvais esprits fuyaient devant lui et se précipitaient dans l'abîme. Puis, avec cette troupe d'élus dont David et plusieurs prophètes faisaient partie, je le vis se rendre en plusieurs lieux témoins de ses miracles ou de ses souffrances, leur expliquer les événements figuratifs qui étaient arrivés durant leur vie, et appliquer à ces âmes les mérites de leur accomplissement. J'étais singulièrement touchée de voir l'âme du Seigneur, inondée de lumière et entourée de ces bienheureux, traverser la terre, les rochers, les airs et les eaux.

Voilà tout ce que je me rappelle de mes visions sur la descente de Jésus aux enfers et sur la délivrance des âmes des justes. Mais, outre cette vision d'un fait accompli dans le temps, je vis une image de la miséricorde éternelle qu'il exerce envers toutes les âmes. Chaque année, au jour où l'Eglise célèbre cet événement, il jette un regard libérateur dans le purgatoire; aujourd'hui même, au moment où j'ai eu cette vision, il a délivré quelques-unes des âmes qui l'avaient outragé lors de son crucifiement. J'ai vu aujourd'hui la délivrance de beaucoup d'âmes qui me sont en partie connues, mais que je ne nomme pas.

La descente de Jésus aux enfers est l'accomplissement de plusieurs figures des temps anciens : elle est en même temps un symbole qui s'accomplit par le rachat de toutes les âmes élues. Elle est aussi la plantation d'un arbre de grâce destiné à communiquer ses mérites aux âmes en souffrance, et la rédemption continuelle de ces âmes est le fruit que porte cet arbre dans le jardin spirituel de l'Eglise. L'Eglise militante doit cultiver cet arbre précieux et en recueillir les fruits, pour soulager l'Eglise souffrante, qui ne peut rien faire pour elle-même. Il en est ainsi de tous les mérites du Christ. Il faut travailler avec lui pour y avoir part. Nous devons manger notre pain à la sueur de notre front. Tout

ce que Notre-Seigneur a fait pour nous dans le temps, porte des fruits éternels; mais nous devons les recueillir nous-mêmes dans le temps, afin de pouvoir en jouir dans l'éternité. L'Eglise est un père de famille accompli; son année est le jardin qui produit dans le temps tous les fruits éternels. Il y a dans un an assez de tout pour tous. Malheur aux jardiniers paresseux et infidèles, s'ils laissent se perdre une grâce qui aurait pu guérir un malade, fortifier un faible, rassasier un affamé! Ils rendront compte au Père de famille du plus petit brin d'herbe, au jour du jugement.

CINQUIÈME PARTIE

VIE GLORIEUSE DE JÉSUS SUR LA TERRE DEPUIS LA RÉSURRECTION JUSQU'À L'ASCENSION

CHAPITRE PREMIER

Le soir avant la résurrection.

Quand le sabbat fut terminé, Jean vint trouver les saintes femmes, pleura avec elles, et leur donna des consolations. Il les quitta au bout de quelque temps : alors Pierre et Jacques le Majeur vinrent les voir dans le même but, mais ils ne restèrent pas longtemps avec elles. Les saintes femmes exprimèrent encore leur douleur en s'enveloppant dans leurs manteaux et en s'asseyant sur des cendres.

Pendant que la sainte Vierge priait avec ferveur, pleine d'un ardent désir de revoir Jésus, un ange vint à elle, et lui dit de se rendre à la petite porte de Nicodème, parce que le Seigneur devait bientôt venir. Transportée de joie, Marie s'enveloppa de son manteau, quitta les saintes femmes sans dire à personne où elle allait, et se rendit en toute hâte au lieu indiqué.

Il pouvait être neuf heures du soir : je vis Marie s'arrêter près de la porte en un lieu solitaire. Elle regarda comme ravie en extase au haut du mur de la ville, et l'âme du Sauveur, toute lumineuse et entourée des patriarches, descendit jusqu'à Marie. Jésus, montrant la sainte Vierge, prononça ces paroles : « Marie ! ma mère ! » Il sembla l'embrasser, puis il disparut. La

sainte Vierge tomba à genoux, et baisa la terre à la place où s'était montré le Seigneur. Le cœur rempli d'une ineffable consolation, elle revint auprès des saintes femmes, qu'elle trouva occupées à préparer des aromates et des parfums. Elle ne leur dit pas ce qui lui était arrivé ; mais elle était remplie de force. Elle consola toutes les autres, et les fortifia dans la foi.

Lorsque Marie revint, je vis les saintes femmes près d'une longue table dont la couverture pendait jusqu'à terre. Il y avait là plusieurs paquets d'herbes qu'elles arrangeaient et mêlaient ensemble ; elles avaient aussi des flacons d'onguent et d'eau de nard, et en outre des fleurs fraîches parmi lesquelles était, je crois, un iris rayé ou un lis. Pendant l'absence de Marie, Madeleine, Marie, fille de Cléophas, Salomé, Jeanne Chusa et Marie Salomé étaient allées acheter tout cela à la ville. Elles voulaient le lendemain en couvrir le corps enseveli du Seigneur.

Peu après le retour de Marie, je vis Joseph d'Arimathie priant dans son cachot. Tout à coup la prison fut inondée de lumière, et j'entendis une voix qui l'appelait par son nom. Le toit fut comme soulevé dans un endroit, et je vis une forme lumineuse lui tendre un drap qui me rappela le linceul dans lequel il avait enseveli Jésus. Joseph le saisit à deux mains, et, s'aidant des pierres qui faisaient saillie dans la muraille, il monta jusqu'à l'ouverture, qui se referma derrière lui. Quand il fut arrivé en haut, la figure lumineuse disparut. Je ne sais si ce fut le Seigneur lui-même, ou un ange, qui le délivra.

Il courut sans être vu sur les murailles de la ville jusqu'à un endroit voisin du cénacle ; arrivé là, il descendit et frappa à la porte. Les disciples qui s'y trouvaient réunis avaient été très affligés de la disparition de Joseph, d'autant plus que le bruit courait qu'on l'avait jeté dans un égout. Lorsque la porte s'ouvrit et qu'ils le virent paraître au milieu d'eux, leur joie fut

extrême. Il leur raconta sa délivrance miraculeuse, et tous en furent réjouis et consolés ; ils lui donnèrent à manger, et rendirent grâces à Dieu. Joseph quitta Jérusalem pendant la nuit, et se retira à Arimathie, son pays natal ; mais quand il sut qu'il n'y avait plus de danger pour lui, il revint à Jérusalem.

Je vis aussi Caïphe et d'autres princes des prêtres s'entretenir avec Nicodème dans sa maison. Ils lui firent plusieurs questions avec une feinte bienveillance ; il défendit avec fermeté l'innocence du Seigneur, et ils se retirèrent.

CHAPITRE II

Nuit de la résurrection.

Aussitôt après, ma vue se reporta sur le tombeau du Sauveur : le plus profond silence régnait alentour. Les sept gardes se tenaient tranquilles, assis ou debout ; Cassius était toujours plongé dans la méditation. Les torches fixées en face du sépulcre répandaient tout autour une clarté éblouissante. Le saint corps était entouré d'une lumière céleste, et reposait entre deux anges constamment en adoration, l'un aux pieds, l'autre à la tête. Ces anges, vêtus en prêtres et les bras croisés sur la poitrine, me rappelèrent les chérubins de l'Arche d'alliance (1). Peut-être Cassius voyait-il par intuition les anges et la lumière céleste, car il avait les regards fixés sur le tombeau comme quelqu'un qui adore le saint Sacrement.

Je vis alors l'âme du Seigneur, suivie des âmes délivrées des patriarches, pénétrer dans le sépulcre à travers le rocher, et leur montrer toutes les blessures de son corps sacré. Le linceul et tous les voiles sem-

(1) Ils gardaient, en effet, l'arche d'alliance véritable, le corps toujours uni à la Divinité.

blaient enlevés; son corps m'apparut avec toutes ses plaies, et il me sembla que la Divinité, qui y habitait, faisait voir à ces âmes, d'une manière mystérieuse, tous les tourments, toutes les souffrances qu'il avait endurés. Il devint transparent, et on pouvait voir jusqu'au fond de ses blessures. Les âmes furent saisies d'un respect indicible, et parurent tressaillir de compassion.

J'eus ensuite une vision dont je ne saurais raconter les mystérieux détails. Il me sembla que l'âme de Jésus, sans être unie à son corps, sortait pourtant du sépulcre en lui et avec lui : que les anges adorateurs enlevaient le corps sacré, nu, défiguré, couvert de blessures, et le portaient ainsi jusqu'au ciel à travers les rochers. Là Jésus semblait présenter son corps supplicié devant le trône de son Père céleste, au milieu de chœurs innombrables d'anges prosternés.

En ce moment, le rocher fut ébranlé; quatre des gardes étaient allés chercher quelque chose à la ville, les trois qui restaient tombèrent sans connaissance. Ils crurent d'abord à un tremblement de terre. Cassius fut très ému, car il sentait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, quoique cela ne fût pas très clair pour lui ; mais il resta à sa place, attendant avec recueillement ce qui allait enfin arriver de ces mystérieux événements. Pendant ce temps, les soldats absents revinrent.

Je vis de nouveau les saintes femmes ; elles avaient préparé les aromates, et elles s'étaient retirées dans leurs cellules pour se reposer un peu. Toutefois elles ne s'étaient pas couchées pour dormir, mais elles s'appuyaient seulement sur des couvertures roulées, car elles voulaient se rendre au tombeau avant le jour. Elles redoutaient d'être insultées sur le chemin par les ennemis du Sauveur, et elles avaient exprimé leur inquiétude à ce sujet ; mais la sainte Vierge, pleine d'un nouveau courage, depuis que son fils lui était apparu,

les rassura en leur disant qu'elles pouvaient aller sans crainte au tombeau, qu'il ne leur arriverait aucun mal, et qu'elles devaient, en attendant, prendre un peu de repos.

Il était à peu près onze heures de la nuit, quand la sainte Vierge, tourmentée par son attente, se leva et quitta le cénacle, enveloppée de son manteau. J'éprouvai une vive inquiétude en voyant cette sainte mère, déjà brisée de fatigue et si affligée, parcourir seule les rues de la ville au milieu de la nuit. Elle alla d'abord à la maison de Caïphe, puis au palais de Pilate, et suivit ainsi toute la voie douloureuse à travers les rues, où régnait un profond silence. Elle s'arrêtait aux endroits où le Seigneur avait enduré les souffrances les plus cruelles : on eût dit qu'elle cherchait un objet perdu. Souvent elle se prosternait par terre, touchait les pierres ou les baisait, comme si elle eût vu les traces du sang sacré de son fils. Elle adorait pleine d'amour, et toutes les places sanctifiées lui apparaissaient lumineuses. Je l'accompagnai durant tout le chemin, et je ressentis tout ce qu'elle éprouva, selon la mesure de mes forces.

Elle alla ainsi jusqu'au Calvaire, et, comme elle en approchait, elle s'arrêta tout à coup. Je vis Jésus avec son corps sacrifié, apparaître devant sa mère, précédé d'un ange, ayant à ses côtés les deux anges du tombeau, et suivi d'un grand nombre d'âmes délivrées. Le corps du Sauveur n'avait pas les mouvements d'un corps vivant. Il en sortit une voix qui annonça à sa mère ce qu'il avait fait dans les limbes ; il lui dit qu'il allait ressusciter avec son corps transfiguré, et qu'elle devait l'attendre au Calvaire, où il viendrait à elle, près de la pierre sur laquelle il était tombé. Ensuite l'apparition se dirigea du côté de la ville, et la sainte Vierge alla s'agenouiller à la place désignée. Il était alors environ minuit.

Je vis le cortège du Seigneur suivre le chemin de la

croix. Tout le supplice de Jésus fut montré aux âmes avec ses moindres circonstances, et les anges recueillirent d'une manière mystérieuse toutes les parties de son corps sacré, qui lui avaient été arrachées pendant la passion. Pendant que les grandes scènes du Calvaire étaient ainsi montrées aux anges et aux élus, Marie, plongée dans la prière et dans l'adoration, les voyait elle-même en esprit.

Je vis ensuite le corps du Seigneur reposant de nouveau dans le tombeau ; maintenant il était entier ; les anges lui avaient rendu toutes les parties qu'il avait perdues pendant la passion. Les deux anges étaient encore en adoration, l'un à la tête, l'autre aux pieds du corps, qui resplendissait dans son linceul. Je ne saurais dire exactement tout ce que je vis : ces sortes de choses ne suivent point les lois ordinaires de la nature, et notre intelligence ne saurait les saisir. Quand je les vois, tout est clair ; mais tout devient obscur quand je veux les raconter.

Le premier jour de la semaine, lorsque le ciel commençait à blanchir à l'orient, Madeleine, Marie, fille de Cléophas, Jeanne et Salomé quittèrent le cénacle, enveloppées dans leurs manteaux. Elles portaient des aromates et des fleurs ; l'une d'elles avait une lanterne allumée ; mais elles tenaient tout cela caché sous leurs vêtements. Elles se dirigèrent timidement vers la petite porte de Nicodème.

CHAPITRE III

Résurrection du Seigneur.

Je vis l'âme de Jésus, comme une gloire resplendissante, entre deux anges en habits de guerre, et au milieu d'un grand nombre de figures lumineuses, pé-

nétrer à travers le rocher du sépulcre, puis descendre auprès du corps sacré et se confondre avec lui. Je vis alors les membres se remuer sous leur enveloppe, et le corps du Seigneur, uni à son âme et pénétré de sa divinité, s'échapper par un côté du linceul correspondant au côté entr'ouvert. A cette vue, je songeai à Eve sortant du côté d'Adam. La grotte était toute remplie d'une lumière céleste.

Il me sembla au même instant qu'une forme monstrueuse sortait de l'abîme au-dessous du tombeau. Elle avait une queue de serpent et une tête de dragon, qu'elle dressait avec fureur contre Jésus. Je crois qu'elle avait, en outre, une tête humaine; mais je vis à la main du Seigneur ressuscité un petit bâton blanc, au bout duquel flottait un étendard. Il marcha sur la tête du monstre, et frappa trois fois sa queue avec le bâton. Chaque fois je vis le monstre se resserrer de plus en plus; enfin la tête du dragon disparut, et je ne vis plus que la tête humaine. J'ai vu un serpent pareil se tenir aux aguets lors de la conception de Jésus. Il me rappela celui du Paradis; mais il était encore plus hideux. Je pense que cette vision se rapporte à la prophétie : « La semence de la femme écrasera la tête du serpent. » Cela me parut être un symbole de la victoire remportée par Jésus-Christ sur la mort; car au moment où le Seigneur écrasa la tête du dragon, le tombeau disparut à mes yeux.

Bientôt je vis Jésus resplendissant passer à travers le rocher. La terre trembla; un ange semblable à un guerrier se précipita comme un éclair du ciel dans le tombeau, renversa la pierre et s'assit dessus. A cette vue, les gardes, saisis d'épouvante, tombèrent comme morts ou frappés de paralysie. Cassius, voyant le tombeau rempli de lumière, entr'ouvrit hardiment la porte, et toucha les linges vides; ensuite il se retira pour annoncer à Pilate ce qui était arrivé. Toutefois il s'arrêta un peu aux environs, attendant quelque nouvel

événement ; car il avait senti le tremblement de terre, il avait vu l'ange traverser la pierre, et le tombeau vide, mais il n'avait pas aperçu le Seigneur. Lui et les gardes racontèrent plus tard aux apôtres les détails de la résurrection.

Au moment où l'ange entra dans le tombeau, le Sauveur ressuscité apparut à sa mère sur la montagne du Calvaire. Il était merveilleusement beau, majestueux et resplendissant. Quand il marchait, son vêtement, semblable à un manteau, flottait derrière lui au gré du vent, et présentait à l'œil les reflets bleuâtres de la fumée qui se joue au milieu des rayons du soleil. Ses larges plaies, où l'on pouvait mettre le doigt, brillaient d'un éclat éblouissant : des rayons allaient du milieu des mains au bout des doigts. Les âmes des patriarches s'inclinèrent devant la mère de Jésus. Il lui montra ses plaies ; et, comme elle se prosternait à terre pour baiser ses pieds, il la prit par la main, la releva et disparut. Je vis alors de nouveau les lanternes briller près du sépulcre. L'horizon blanchissait à l'orient, au-dessus de Jérusalem.

CHAPITRE IV

Les saintes femmes au tombeau. — Apparitions du Sauveur ressuscité.

Les saintes femmes se trouvaient à peu de distance de la porte de Nicodème, lorsque le Seigneur ressuscita ; elles ne s'aperçurent point des prodiges qui eurent lieu au tombeau. Elles ignoraient même qu'on y eût mis des gardes, car elles n'y étaient pas allées la veille à cause du sabbat. Elles se demandaient avec inquiétude : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? » Elles apportaient de l'eau de nard,

des parfums et des fleurs qu'elles voulaient répandre sur le corps du Seigneur, désirant lui offrir ce qu'elles avaient de plus riche et de plus précieux. Salomé surtout avait acheté beaucoup d'aromates ; ce n'était pas la mère de Jean, mais une femme riche de Jérusalem, parente de saint Joseph. Elles résolurent de déposer les parfums devant le sépulcre, et d'attendre là que quelque disciple vînt leur en ouvrir l'entrée.

Les gardes étaient étendus par terre, et semblaient privés de vie ; la pierre du tombeau était renversée, de sorte qu'on pouvait sans peine ouvrir la porte. Les linges déposés à terre étaient pliés, et ne renfermaient plus que des herbes odoriférantes ; les bandelettes qui avaient entouré le corps étaient encore roulées sur le bord antérieur du sépulcre. Quant au suaire dont Marie avait entouré la tête de son fils, il était encore au lieu même où cette tête sacrée avait reposé.

Je vis les saintes femmes s'approcher du jardin ; à l'aspect des lanternes et des soldats étendus par terre, elles eurent peur, et passèrent devant le jardin, en se détournant vers le Golgotha. Mais Madeleine, sans penser au danger, pénétra dans le jardin, et Salomé la suivit à quelque distance : les deux autres femmes furent moins hardies, et s'arrêtèrent à l'entrée. Je vis Madeleine, lorsqu'elle fut près des gardes, revenir un peu effrayée vers Salomé ; puis toutes deux passèrent timidement au milieu des soldats étendus par terre, et arrivèrent dans la grotte du sépulcre. Elles virent la pierre déplacée, mais les portes avaient été refermées. Madeleine les ouvrit, pleine d'émotion, regarda la couche funèbre, et aperçut les linges vides. La grotte était resplendissante, et un ange était assis à droite sur la pierre. Madeleine fut consternée ; je ne sais pas si l'ange lui adressa la parole, mais je la vis sortir rapidement du jardin, et courir vers les apôtres qui étaient encore rassemblés. Aussitôt après, Marie Salomé, qui était restée à l'entrée de la grotte, quitta le

tombeau, sortit du jardin, et rejoignit les deux autres femmes pour leur dire ce qui s'était passé. Elles en furent à la fois effrayées et réjouies, et hésitèrent un peu avant d'entrer dans le jardin. Cependant Cassius, qui avait attendu quelque temps dans les environs pour voir si Jésus ne se montrerait pas aux saintes femmes, se rendit en ce moment vers Pilate. En passant vers les saintes femmes, il leur dit en peu de mots ce qu'il avait vu, et les exhorta à s'en assurer par leurs propres yeux. Elles prirent courage et entrèrent ensemble dans le jardin. Comme elles étaient à la porte du tombeau, elles virent deux anges avec des robes resplendissantes ; effrayées, elles se prosternèrent, le visage contre terre. Un des anges leur dit alors : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant ? Ne craignez point ; je sais que vous cherchez Jésus le crucifié. Il est ressuscité et n'est point ici ; venez et voyez le lieu où le Seigneur était déposé. Allez, dites aux disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit lui-même. Rappelez-vous ses paroles : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et que le troisième jour il ressuscite. » Alors les anges disparurent. Les saintes femmes, ayant jeté un dernier regard sur le tombeau et sur les linges, quittèrent la grotte et s'en allèrent en pleurant pour porter ces nouvelles aux disciples. Elles étaient encore toutes tremblantes ; elles marchaient d'un pas timide, et s'arrêtaient de temps en temps pour voir si elles n'apercevraient pas le Seigneur, ou si Madeleine ne revenait point.

Pendant ce temps, je vis Madeleine arriver au cénacle. Elle était comme hors d'elle-même, et frappa avec violence à la porte. Plusieurs disciples étaient encore endormis ; quelques-uns étaient levés et s'entretenaient ensemble. Pierre et Jean vinrent ouvrir la porte. Marie leur dit seulement du dehors : « Ils ont

enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons où ils l'ont mis. » Et, après ces paroles, elle s'en retourna en grande hâte vers le jardin. Pierre et Jean rentrèrent dans la maison pour annoncer cette nouvelle aux autres disciples, puis tous deux coururent au sépulcre ; mais Jean allait plus vite que Pierre.

Je vis Madeleine traverser précipitamment le jardin et se diriger vers le tombeau ; son émotion lui avait presque égaré l'esprit. Elle était tout humide de la rosée du matin ; son manteau était tombé de sa tête, ses longs cheveux s'étaient dénoués et flottaient sur ses épaules. Comme elle était seule, elle n'osa pas d'abord descendre dans la grotte ; mais elle se tint pleurant au dehors, non loin du tombeau. Elle se pencha, pour voir dans le sépulcre, à travers les portes, et, rejetant en arrière ses longs cheveux qui tombaient sur son visage, elle aperçut deux anges vêtus de blanc, l'un à la tête, l'autre au pied du tombeau. L'un d'eux lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle s'écria dans sa douleur (car elle ne voyait rien, sinon que le corps de Jésus n'était plus là) : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où ils l'ont mis. » Ayant dit ces mots, elle quitta la grotte et s'en revint pour chercher le Sauveur ; car elle avait un vague pressentiment de sa présence, et il lui semblait qu'elle allait le trouver : l'apparition même des anges ne pouvait lui ôter cette idée. Elle paraissait ne pas faire attention que c'étaient des anges ; elle ne pouvait penser qu'à Jésus : « Jésus n'est pas là ! Où est Jésus ? » Je la vis errer devant le tombeau comme une personne égarée qui cherche quelque chose. Sa longue chevelure tombait des deux côtés sur ses épaules ; une fois elle ramena tous ses cheveux sur son épaule droite, puis elle les partagea en deux et les rejeta en arrière. Ce fut alors que regardant autour d'elle, elle vit, à dix pas du sépulcre vers l'orient, une grande figure habillée de blanc apparaître entre les buissons, derrière un palmier ; et, comme elle

courait de ce côté, elle entendit ces paroles : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle crut que c'était le jardinier ; car celui qui lui parlait avait une bêche à la main, et sur sa tête un chapeau plat qui paraissait fait d'écorce d'arbre, et ressembait à celui du jardinier de la parabole racontée par Jésus aux saintes femmes peu avant sa passion. Le Sauveur n'était pas resplendissant de lumière : il était semblable à un homme habillé de blanc, vu à la lueur du crépuscule. A ces mots : « Qui cherchez-vous ? » Madeleine répondit sur-le-champ : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le prendre. » Et elle se mit de nouveau à regarder autour d'elle. Jésus lui dit de sa voix ordinaire : « Marie ! » Madeleine reconnut sa voix, et aussitôt, oubliant le crucifiement, la mort et la sépulture, elle se retourna, et lui dit comme autrefois : « Rabboni ! (maître). » Puis elle se prosterna, et étendit ses bras vers les pieds de Jésus ; mais le Sauveur l'arrêta d'un geste, et lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Alors il disparut.

Il me fut expliqué pourquoi Jésus avait dit : « Ne me touche pas ; » mais je n'en ai plus un souvenir bien distinct. Je crois qu'il lui adressa ces paroles parce que, dominée par son émotion, elle oubliait que Jésus était transfiguré, et croyait que tout était comme autrefois. Quant aux paroles de Jésus : « Je ne suis pas encore monté vers mon Père, » il me fut révélé qu'il ne s'était pas encore présenté à son Père céleste depuis sa résurrection, et qu'il ne l'avait pas encore remercié de la victoire qu'il avait remportée sur la mort, et de la rédemption accomplie. Il semblait dire à Madeleine que les prémices de la joie appartiennent à Dieu ; qu'elle devait d'abord revenir à elle, et remercier Dieu pour l'accomplissement de la rédemption, et pour la victoire

que le Sauveur avait remportée sur la mort. En effet, Madeleine, dans la violence de son amour, avait oublié le prodige qui venait de s'opérer, et avait voulu embrasser, comme auparavant, les pieds de son maître bien-aimé, qui seul occupait sa pensée.

Le Seigneur ayant disparu, Madeleine se leva promptement ; elle s'imagina qu'elle avait rêvé, et courut de nouveau au sépulcre. Elle vit les deux anges assis à côté du tombeau, et entendit ce que les autres saintes femmes avaient elles-mêmes entendu touchant la résurrection. Alors, sûre du miracle et de la réalité de sa vision, elle alla en toute hâte chercher ses compagnes aux environs du Golgotha. Elles erraient encore, attendant le retour de Madeleine, et peut-être aussi dans l'espérance de revoir le Seigneur.

L'apparition de Jésus à Madeleine eut lieu environ à trois heures et demie du matin, et ne dura que quelques minutes. Madeleine était à peine sortie du jardin que Jean y entra, suivi par Pierre à quelque distance. Mais il ne pénétra pas dans le sépulcre ; seulement, s'étant penché, il regarda par la porte entr'ouverte, et il vit les linges posés à terre. Pierre vint aussi, et entra dans la grotte, où il vit les linges roulés et le suaire qui couvrait la tête de Jésus, non point parmi les autres linges, mais plié et mis à part. Alors Jean vint à son tour, et à cette vue, il crut à la résurrection. Maintenant ils comprenaient les paroles du Seigneur que nous lisons dans l'Ecriture, et qu'ils n'avaient pas saisies jusqu'alors. Pierre prit les linges sous son manteau, et ils s'en revinrent en toute hâte à la ville par la porte de Nicodème.

Je ne crois pas que Pierre ait vu les anges assis à côté du tombeau. J'entendis plus tard Jean assurer aux disciples d'Emmaüs qu'en jetant les yeux dans le tombeau il y avait vu un ange. S'il laissa Pierre entrer avant lui dans la grotte, ce fut peut-être à cause de l'effroi que lui causa la vue de cet ange ; peut-être

aussi est-ce par humilité qu'il n'en parle pas dans son Evangile, n'ayant pas voulu dire qu'il avait vu plus que Pierre.

Après cela, je vis les gardes étendus par terre revenir à eux et se relever. Ils prirent leurs piques et leurs lanternes suspendues à l'entrée du sépulcre, et ne répandant plus qu'une faible lueur ; comme ils étaient bouleversés et saisis d'épouvante, ils sortirent en toute hâte du jardin et entrèrent dans la ville par la porte qui menait au Calvaire.

Pendant ce temps, Madeleine avait rejoint les saintes femmes, et leur racontait qu'elle avait vu le Seigneur et ensuite les anges. Ses compagnes lui répondirent qu'elles aussi avaient vu les anges. Alors Madeleine revint à la ville, mais les saintes femmes allèrent du côté du jardin, où elles croyaient peut-être trouver les deux apôtres. Comme elles en approchaient, les gardes du tombeau passèrent devant elles et leur adressèrent quelques paroles.

Près du jardin, Jésus leur apparut, revêtu d'une longue robe blanche, qui couvrait jusqu'à ses mains et il leur dit : « Je vous salue. » Les saintes femmes tressaillirent et s'étant approchées, elles embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. Le Seigneur leur adressa quelques paroles et leur indiqua de la main je ne sais quelle direction, puis il disparut. Alors elles coururent en toute hâte au cénacle, et dirent aux disciples qui y étaient rassemblés qu'elles avaient vu le Seigneur. Ceux-ci d'abord ne voulurent croire ni elles ni Madeleine, et jusqu'au retour de Pierre et de Jean ils traitèrent d'imaginations de femmes tout ce qu'elles leur racontèrent.

Cependant Pierre et Jean revenaient tout interdits et tout pensifs ; ils rencontrèrent Jacques le Mineur et Thaddée, qui avaient voulu les suivre au tombeau, et qui étaient aussi très émus, car le Seigneur leur était apparu près du cénacle. J'avais vu aussi Jésus passer devant Pierre et Jean ; et Pierre me parut l'avoir

perçu, car il tressaillit d'épouvante. J'ignore si Jean e reconnut

CHAPITRE V

Rapports des gardes du tombeau.

Cassius était venu trouver Pilate une heure après la ésurrection. Le gouverneur romain était encore couhé, et on fit entrer Cassius près de lui. Il lui raconta vec une grande émotion comment le rocher avait été branlé, comment un ange, descendu du ciel, avait enversé la pierre et comment il ne s'était plus trouvé à que les linges vides. Enfin il déclara que le Sauveur tait ressuscité, et qu'il était certainement le Messie et e Fils de Dieu. Pilate écouta ce récit avec une terreur ecrète, mais il n'en laissa rien voir, et dit à Cassius : Tu n'es qu'un fanatique, tu as follement agi en allant e placer dans le sépulcre du Galiléen ; ses dieux ont ris empire sur toi, ils t'ont dupé par des visions fanastiques. Je te conseille de n'en rien dire aux princes les prêtres, car ils te feraient un mauvais parti. » Il fit emblant de croire que le corps du Sauveur avait été nlevé par ses disciples, et que les gardes racontaient a chose autrement, soit parce qu'ils l'avaient bien oulu, ou qu'ils avaient mal gardé, soit parce qu'ils vaient été trompés par des sortilèges. Après ces expliations embarrassées, Pilate renvoya Cassius et alla acrifier à ses dieux.

Quatre soldats vinrent bientôt faire le même récit à Pilate ; il ne s'expliqua pas avec eux, et les renvoya à Caïphe. Je vis une partie de la garde se rendre dans ine grande cour voisine du Temple où étaient rasemblés beaucoup de vieux Juifs. Ceux-ci ayant tenu onseil, donnèrent une grosse somme d'argent aux solats pour leur faire dire que les disciples de Jésus

étaient venus de nuit et qu'ils avaient enlevé le corps de Jésus pendant leur sommeil. En outre, ils leur firent toutes sortes de menaces pour le cas où ils n'en feraient rien. Les gardes objectèrent que leurs compagnons, qui étaient allés chez Pilate, les contrediraient, et les pharisiens leur promirent d'arranger tout cela avec le gouverneur. Mais les quatre gardes renvoyés par Pilate arrivèrent, et ne voulurent pas dire autrement qu'ils avaient fait chez le gouverneur. Le bruit s'était déjà répandu que Joseph d'Arimathie était sorti miraculeusement de sa prison, et comme les pharisiens accusaient les soldats de s'être entendus avec les disciples pour enlever le corps du Seigneur, et leur adressaient de violentes menaces s'ils ne rendaient pas le corps, ceux-ci répondirent que la chose leur était aussi impossible qu'il l'était aux gardes de Joseph d'Arimathie de le faire rentrer dans sa prison. Aucune promesse ne put les forcer au silence, et même ils proclamèrent à haute voix l'iniquité du jugement prononcé l'avant-veille, rappelèrent la manière dont la Pâque avait été interrompue, si bien qu'on les mit en prison. Les autres répandirent le bruit que Jésus avait été enlevé par ses disciples ; ce mensonge, propagé par les pharisiens, les saducéens et les hérodiens, eut cours dans les synagogues du monde entier, accompagné de toutes sortes d'injures contre Jésus.

Toutefois, cette imposture ne réussit guère, car après la résurrection du Sauveur, les âmes de plusieurs justes de l'ancienne loi apparurent à ceux de leurs descendants qui étaient encore capables de recevoir la grâce, et les engagèrent à se convertir à Jésus. Ces âmes apparurent aussi à plusieurs disciples qui, ébranlés dans leur foi, s'étaient dispersés dans le pays. Elles les consolèrent et les confirmèrent dans la foi.

L'apparition des morts qui sortirent de leurs tombeaux après la mort de Jésus ne ressemblait en rien à la résurrection du Seigneur. Jésus ressuscita avec son

corps glorifié qui ne pouvait plus mourir ; tandis que ces corps, sans aucune vie réelle, n'étaient qu'un vêtement donné pour un instant aux âmes auxquelles ils avaient appartenu, et furent replacés par elles dans le sein de la terre, d'où ils ne ressusciteront comme nous tous qu'au dernier jour. Ils n'étaient point ressuscités d'entre les morts comme Lazare, qui vécut réellement et dut mourir une seconde fois.

Quelque temps après, les Juifs se mirent à laver et à purifier le Temple. Ils y répandirent des cendres de morts et des herbes odoriférantes, offrirent des sacrifices expiatoires, enlevèrent les décombres, cachèrent avec des planches et des tapis les traces du tremblement de terre, et reprirent celles des cérémonies de la Pâque qui n'avaient pu être accomplies le jour même. Ils déclarèrent que l'interruption de la fête et la dévastation du Temple avaient eu pour causes le tremblement de terre et la présence des impurs au sacrifice, et appliquèrent, je ne sais plus comment, à ce qui s'était passé, une vision d'Ezéchiel sur la résurrection des morts. Du reste, ils menacèrent de peines graves et même d'excommunication tous ceux qui répandraient des murmures ou de faux bruits. Ils réussirent d'autant mieux à imposer silence, que beaucoup de ceux auxquels ils s'adressaient se sentaient eux-mêmes coupables. Toutefois ils ne parvinrent à calmer que la portion du peuple la plus endurcie et la plus corrompue. Ceux qui avaient encore de bons sentiments, dès qu'ils eurent entendu les apôtres, se convertirent, d'abord en silence, ensuite publiquement, à Jérusalem le jour de la Pentecôte, ou dans leurs pays. Les princes des prêtres virent avec découragement la rapide propagation du christianisme.

Dans ces derniers jours, je vis Anne comme possédé du démon ; on l'enferma, et il ne reparut plus. Caïphe, en voulant cacher la rage qui le dévorait, devint presque fou. J'ai vu Pilate faire inutilement chercher sa

femme. Elle était cachée à Jérusalem dans la maison de Lazare. C'était Etienne, encore peu connu comme disciple, qui lui apportait sa nourriture ainsi que des nouvelles du dehors. Etienne était cousin de Paul : ils étaient fils des deux frères.

CHAPITRE VI

Instructions et première agape le jour de la résurrection.

Le jour même de la résurrection, je vis Nicodème préparer sous le portique du cénacle un repas pour les apôtres, les saintes femmes et une partie des disciples. Dix apôtres restèrent ensemble après le repas. Thomas, qui se montrait un peu volontaire, n'était pas avec eux. Ils agissaient en toute chose conformément à la volonté de Jésus. Pendant la cène, il avait révélé à Pierre et à Jean, assis à ses côtés, et qu'il avait ensuite ordonnés prêtres, plusieurs mystères touchant le saint Sacrement, leur prescrivant de les communiquer aux autres en s'appuyant sur ses enseignements antérieurs.

Je vis d'abord Pierre et ensuite Jean communiquer aux huit apôtres, rangés en cercle autour d'eux, les mystères que le Seigneur leur avait confiés, et les initier à ses intentions sur la manière de distribuer ce sacrement et d'en instruire les disciples. Je vis que, par une inspiration surnaturelle, Jean dit en même temps que Pierre tout ce que celui-ci disait. Tous les apôtres portaient leurs vêtements blancs de cérémonie ; Pierre et Jean avaient en outre sur les épaules une étole croisée sur la poitrine et attachée avec une agrafe ; l'étole des autres apôtres allait de l'épaule au côté, où elle se croisait sous le bras, et était aussi agrafée. Pierre et Jean avaient reçu du Seigneur lui-même la consécration sacerdotale ; les autres n'étaient encore que diacres.

Après cette instruction, les saintes femmes, au nombre de neuf, entrèrent dans la salle ; Pierre les enseigna, puis il s'entretint avec elles. Jean reçut à la porte de la maison les disciples les plus éprouvés, et qui étaient restés le plus longtemps avec le Seigneur. J'en comptai dix-sept : parmi eux étaient Zachée, Nathanaël, Mathias et Barsabas. Jean les aida à se laver les pieds et à s'habiller ; ils mirent de longues robes blanches avec des ceintures de même couleur. L'instruction achevée, Mathias fut envoyé par Pierre à Béthanie, pour enseigner chez Lazare, qui donnait un repas semblable à un très grand nombre de disciples, non encore préparés au même degré que ceux dont il vient d'être question. Sa mission était de faire là ce que les apôtres faisaient ici.

On avait placé une longue table dans le vestibule, qui était ouvert de tous les côtés, sur une cour murée et entourée d'arbres. Cette table était tellement longue, que plusieurs disciples se trouvaient assis en plein air, en dehors de la maison. Les saintes femmes, le voile relevé, étaient au bout de la table, revêtues aussi de longues robes blanches. Elles n'étaient pas couchées en travers comme les hommes, mais assises sur de petits escabeaux qui avaient une sorte de manche : Pierre et Jean, en face l'un de l'autre, occupaient le milieu ; ils séparaient les rangs des hommes de ceux des femmes.

Il y eut un repas en règle, dans lequel ils prièrent debout, et mangèrent couchés ; Pierre et Jean enseignèrent pendant tout le repas. Vers la fin, on plaça devant Pierre un pain plat et rayé, et il divisa les tranches en morceaux plus petits, qu'il fit distribuer à droite et à gauche sur deux assiettes ; ensuite on fit circuler une grande coupe dans laquelle ils burent tous. Bien que Pierre eût béni le pain, ce n'était pourtant pas la sainte Eucharistie, mais une agape. Pierre dit, à cette occasion, qu'ils voulaient tous ne faire qu'un, comme le pain dont ils se nourrissaient et le

vin qu'ils buvaient. Après cela ils se levèrent et chantèrent des psaumes.

Quand la table eut été enlevée, les saintes femmes se rangèrent en demi-cercle au bout de la salle. Les disciples les plus éprouvés se tenaient des deux côtés, et les apôtres en se promenant les enseignaient et leur communiquaient ce qu'il leur était permis de dire du très saint Sacrement. Ce fut comme le premier enseignement du catéchisme après la mort de Jésus. Je les vis ensuite se tendre les mains les uns aux autres, et je les entendis déclarer qu'ils voulaient avoir toutes choses en commun, sacrifier tout les uns pour les autres, et n'avoir qu'un cœur et qu'une âme.

Je les vis alors éprouver un grand attendrissement. Je vis se manifester extérieurement ce qu'ils éprouvaient à l'intérieur : je les vis inondés de lumière se confondre les uns avec les autres, et tous ensemble former comme un temple ou une pyramide lumineuse dont la sainte Vierge me parut le centre et le sommet. Je vis des torrents de lumière se répandre d'elle sur les apôtres, et retourner ensuite par elle au Seigneur. Sous cette forme me furent montrés les liens intimes qui les unissaient les uns aux autres. Ainsi se termina pour moi cette vision.

Pendant ce temps, Matthieu donnait des enseignements analogues et présidait à un repas du même genre qui fut donné dans la cour de la maison de Lazare, et auquel assistaient des disciples en beaucoup plus grand nombre, mais non encore préparés au même degré que ceux dont il vient d'être fait mention.

CHAPITRE VII

Lundi de Pâque fêté par les apôtres. — Apparition de Jésus à Emmaüs et au cénacle.

Je vis ce matin les saintes femmes dans la maison de Marie, mère de Marc. Les apôtres avaient passé la nuit dans le vestibule du cénacle, les disciples dans les galeries latérales. Je vis de grand matin Pierre et Jean entrer avec André dans le cénacle. Ils se revêtirent de leurs ornements sacerdotaux ; les autres apôtres firent de même dans le vestibule. Puis les trois apôtres, ouvrant par le milieu un rideau tissé, entrèrent dans le sanctuaire où l'on avait placé la table de la sainte cène sur laquelle était posé le calice avec ses accessoires. Le tout était recouvert d'un voile. Une lampe dont un seul bec était allumé, brûlait devant le très saint Sacrement. Ils allumèrent la lampe du sacrifice, qui était suspendue au milieu de la salle, y apportèrent la table de la cène et y placèrent le vase qui contenait la sainte hostie.

Alors les autres apôtres, parmi lesquels je vis Thomas, entrèrent et se rangèrent autour de la table. Une grande partie du pain consacré par Jésus, du saint Sacrement de son corps, restait encore sur la patène, placée au-dessus du calice, et recouverte d'une cloche de métal et d'un linge blanc. Pierre étendit le linge blanc sur la table et y déposa la patène avec le très saint Sacrement. Jean et André se tenaient derrière lui et priaient. Pierre et Jean, s'étant inclinés, prirent l'Eucharistie ; puis Pierre fit passer la patène, et chacun se communia lui-même. Comme il ne restait dans le calice que très peu du vin consacré par Jésus, ils y versèrent du vin et de l'eau et en burent. Ensuite ils chantèrent des psaumes et récitèrent des prières ; enfin

ils recouvrirent les vases sacrés et les reportèrent, ainsi que la table, à leur place ordinaire. Ce fut la première fois que je vis les onze apôtres célébrer le service divin.

Cependant, plusieurs disciples réunis dans la maison de Jean-Marc parlaient de la résurrection de Jésus et flottaient dans le doute ; Luc et Cléophas surtout hésitaient à y croire. Le grand prêtre ayant renouvelé la défense de loger les disciples et de leur donner à manger, ces deux derniers, qui étaient particulièrement liés, résolurent de se rendre à Emmaüs. L'un d'eux prit le chemin à droite et se dirigea vers Jérusalem, qu'il tourna par le nord, l'autre passa du côté opposé ; il me parut qu'ils voulaient éviter d'être vus ensemble. Ils se rejoignirent sur une colline en avant de la ville, portant des bâtons et leur bagage. Luc avait un sac de cuir, et souvent il s'écartait du chemin pour cueillir des plantes.

Luc n'avait pas vu le Seigneur dans ces derniers temps ; il n'avait pas été présent à ses instructions chez Lazare. Jusqu'alors il ne le suivait que de temps en temps, mais il entretenait des rapports fréquents avec les disciples. Il était curieux et fort désireux d'acquérir de la science. Maintenant il venait définitivement de se joindre à eux. Il avait reçu antérieurement le baptême de Jean, et je le vis assister le dimanche soir aux agapes qui avaient lieu à Béthanie, et à l'instruction sur le saint Sacrement que Matthieu y donnait. Assailli de doutes et tout soucieux après cette instruction, il s'était rendu à Jérusalem, et il avait passé la nuit dans la maison de Jean-Marc.

Je sentis que l'un et l'autre étaient troublés et doutaient, et je les entendis s'entretenir de ce qui s'était passé. Ce qui les confondait par-dessus tout, c'était que le Seigneur eût dû subir l'opprobre de la croix. Ils ne pouvaient pas comprendre comment le Rédempteur, le Messie, avait ainsi été outragé et maltraité.

Ils étaient à moitié chemin, quand je vis, longtemps avant eux, Notre-Seigneur s'approcher par un sentier latéral. Lorsqu'ils l'aperçurent, ils ralentirent leur marche, comme pour laisser passer cet étranger, et comme s'ils eussent craint qu'il n'entendît leur conversation. Mais il ralentit pareillement ses pas, et n'atteignit l'embranchement qu'après eux. Je le vis quelque temps les suivre, puis les aborder, et leur demander quels étaient les discours qu'ils tenaient en marchant. J'ouïs une bonne partie de ce qu'il leur dit, et j'étais ravie de recueillir ses paroles, mais toutes sortes de contrariétés me les ont fait oublier. Il parla particulièrement de Moïse.

Devant Emmaüs, joli village très propre, le Seigneur feignit de vouloir prendre au sud la direction de Bethléem, mais ils le pressèrent d'entrer avec eux dans une maison qui semblait être une hôtellerie. La pièce principale était fort propre ; la table était couverte d'une nappe et il y avait des lits de repos. Un homme apporta un rayon de miel, un grand gâteau carré et un petit pain azyme mince et diaphane, qu'il plaça devant le Seigneur, en sa qualité d'étranger.

Après avoir fait une prière avec eux, Jésus se mit à table et mangea du gâteau et du miel, ensuite il prit le petit pain azyme sur lequel les parts étaient marquées, le coupa avec un couteau blanc en os, et en détacha trois parts en un seul morceau qu'il mit sur une petite assiette ; puis il bénit ce morceau, et se levant de son siège, il l'éleva des deux mains, et pria en regardant le ciel. Les deux disciples se tenaient debout en face de lui, profondément émus et comme hors d'eux-mêmes. Quand le Seigneur eut rompu le pain, ils se penchèrent au-dessus de la table, avancèrent la tête vers sa main, et reçurent chacun dans la bouche une des parts. Au moment où lui-même portait la troisième à ses lèvres, il disparut, sans que je visse s'il l'avait réellement prise. Le morceau de pain azyme au mo-

ment où il le bénit, devint lumineux. Je vis les deux disciples rester un moment comme pétrifiés, puis se jeter dans les bras l'un de l'autre, en versant des larmes d'attendrissement.

Il était touchant de voir la douceur et la grâce répandues sur tous les actes et sur toutes les manières du Seigneur, la joie muette des disciples en l'écoutant sans le connaître, et leur ravissement au moment où ils le reconnurent et où il disparut. Cléophas et Luc retournèrent aussitôt en toute hâte à Jérusalem.

Le soir du lundi de Pâques, tous les apôtres, à l'exception de Thomas et de plusieurs disciples, entre autres Nicodème et Joseph d'Arimathie, se trouvaient réunis au cénacle ; les portes de la maison et de la salle étaient fermées ; au milieu du cénacle était suspendue une lampe sous laquelle je les vis s'entretenir, et à trois reprises, se ranger en cercle pour prier. Tous portaient de longues robes blanches avec des ceintures ; trois d'entre eux avaient des vêtements plus marquants et des rouleaux de la sainte Ecriture entre les mains ; Pierre était le premier de ces trois. Son ample robe blanche était serrée par une ceinture plus large que la main, de laquelle retombaient jusqu'aux genoux deux bandes d'étoffe. Les deux autres avaient l'étole croisée sous le bras. Quand ils priaient, tous croisaient les mains sur la poitrine. Les apôtres formaient le cercle le plus rapproché, et Pierre, placé entre ses deux assistants, se tenait le dos tourné à la porte.

Sur ces entrefaites, Cléophas et Luc, revenant à grands pas d'Emmaüs à Jérusalem, arrivèrent à la porte du cénacle. Tout était fermé ; ils frappèrent, et on leur ouvrit. Devant la salle, dans le vestibule, se trouvaient la sainte Vierge, Marie de Cléophas et Madeleine, qui assistaient aux prières des apôtres et des disciples. Le cercle formé par ceux-ci, quand ils priaient, était ouvert du côté du très saint Sacrement.

Pierre, placé entre Jean et Jacques le Mineur, priait et enseignait.

Une fois déjà, ils avaient interrompu la prière pour s'entretenir ensemble. Je crois que c'était une action de grâces, car ce jour-là on célébrait à Jérusalem la clôture des fêtes de Pâques. Je m'étonnais de voir que malgré les apparitions de Jésus à Pierre, à Jean, à Jacques et aux frères de celui-ci, presque tous se refusaient à croire : ils s'imaginaient que ce n'était pas une apparition naturelle, mais une vision comme celles qu'avaient eues les prophètes.

Ils venaient de recommencer à prier, lorsque les deux disciples entrèrent dans la salle, et, pleins de joie, leur annoncèrent ce qu'ils avaient vu. Alors ils interrompirent de nouveau leur prière pour en parler ensemble.

Après un court entretien, ils se remirent en cercle pour la reprendre. A ce moment, Jésus se montra dans la salle, dont la porte était fermée, et je vis leurs visages comme illuminés de joie et de recueillement. Le Seigneur était revêtu d'une longue robe blanche, serrée avec une ceinture. Ils me parurent toutefois n'avoir qu'une idée vague de sa présence, jusqu'à ce qu'ayant traversé leurs rangs, il se tint au milieu d'eux : leur admiration, leur ravissement éclatèrent à la vue du Seigneur. Il leur montra ses mains et ses pieds, et il entr'ouvrit sa robe pour faire voir la plaie de son côté. Comme à leur joie se mêlait une sorte de trouble et d'épouvante, il leur parla et demanda à manger. Je vis aussitôt des rayons de lumière sortir de sa bouche et se diriger vers eux : ils étaient transportés de joie.

Pierre alla dans une partie séparée de la salle où se trouvaient, sur un plat de forme ovale, du poisson et du miel recouverts d'un linge blanc ; il apporta ces aliments au Seigneur, qui ayant rendu grâces, les bénit, en mangea, et en donna des morceaux à plusieurs, mais non pas à tous. Il en donna aussi à sa mère et

aux autres saintes femmes, qui se tenaient à l'entrée du vestibule.

Ensuite je le vis enseigner et distribuer des grâces. Les disciples se tenaient autour de lui sur trois rangs ; plus près de lui étaient les dix apôtres : Thomas manquait encore. Je vis avec étonnement qu'une partie de ses paroles et de ses communications ne fut perçue que par les apôtres ; je ne puis pas dire entendue, car je ne vis pas Jésus remuer les lèvres. Il était lumineux, un torrent de lumière se répandit de ses mains, de ses pieds, de son côté, et de sa bouche, comme s'il eût soufflé sur eux. Ils furent pénétrés de cette lumière ; ils apprirent et sentirent qu'ils avaient reçu le pouvoir de baptiser, de guérir, d'imposer les mains, et qu'ils pourraient boire du poison sans en éprouver aucun mal. Je ne sais comment cela se fit, mais je sentis que tous ne l'entendirent pas, et qu'il ne leur donna point ce pouvoir par la parole, mais par une communication de lumière, par une infusion substantielle. Je sentis aussi que ce n'était que le cercle le plus rapproché du Seigneur, celui des apôtres, qui avait reçu ce pouvoir. Jésus leur expliqua plusieurs points de l'Ecriture qui se rapportaient à lui et à la sainte Eucharistie, et il leur ordonna de vénérer le très saint Sacrement après la célébration du sabbat (1). Il parla à ce sujet de la bénédiction mystérieuse de l'Arche d'alliance, qui était dorénavant la sainte Eucharistie. Il parla des ossements et autres reliques des saints, qu'il

(1) D'après ce récit, le précepte de la sanctification du dimanche qui devait succéder au sabbat de l'ancienne loi serait sorti de la bouche même de Jésus-Christ. Après avoir créé le monde, le Père Tout-Puissant s'était reposé le septième jour. Ce fut ce même jour que le Fils de Dieu voulut passer dans le repos du sépulcre. Le jour suivant, qui était le huitième (on sait que le nombre huit ou l'octave est le nombre de la perfection). Jésus inaugura par sa résurrection le jour de grâce et de gloire, le jour de la Rédemption, prélude du jour éternel. C'est ainsi que le dimanche est devenu le jour sacré pour les enfants du Christ.

fallait honorer pour obtenir leur intercession. Il dit que le patriarche Abraham avait possédé des ossements d'Adam, et qu'il les mettait sur l'autel lorsqu'il sacrifiait ; que la robe de diverses couleurs donnée à Joseph par son père avait figuré sa sueur de sang sur la montagne des Oliviers. Il dit que l'Arche d'alliance contenait des ossements d'Adam, que Jacob, par prédilection, avait donnés à Joseph, sans lui dire ce que c'était ; il les lui donna comme un trésor, comme une protection, parce qu'il savait bien que ses frères ne l'aimaient pas. Joseph les portait habituellement, dans un sachet, sur sa poitrine.

Jésus leur ordonna aussi d'aller dans le pays de Sichar, et d'y rendre témoignage de sa résurrection. Là-dessus il disparut, et les assistants, ravis de joie, se mêlèrent confusément. Ils ouvrirent les portes, ils sortirent et rentrèrent ; enfin ils se réunirent tous, et se remirent à prier et à chanter des hymnes et des cantiques.

CHAPITRE VIII

Prédication des apôtres à Sichar.

Les apôtres, avec une troupe de disciples, y compris saint Luc, se dirigeant vers Sichar ; mais en chemin ils se séparèrent pour aller de différents côtés. Pierre dit aux autres d'un air joyeux : « Il faut que nous allions en mer prendre des poissons » ; il voulait parler des âmes. Ils enseignèrent çà et là dans les hôtelleries et sur la route ; ils annoncèrent la passion et la résurrection de Jésus. Ce fut une préparation aux conversions du jour de la Pentecôte.

Luc était né aux environs d'Antioche de païens distingués, mais il avait embrassé le judaïsme. Il savait peindre, et était médecin ; il avait beaucoup voyagé,

particulièrement en Egypte. En Palestine, il s'était lié avec plusieurs disciples, qui lui avaient fait connaître la doctrine de Jésus : dès lors il avait attaché beaucoup moins d'importance à ses idées scientifiques. Il soignait les malades, et poussait le dévouemest jusqu'à sucer leurs plaies, auxquelles il appliquait des simples. A partir de l'apparition d'Emmaüs, il devint un disciple zélé (1).

Les apôtres et les disciples étant arrivés à Sichar, le disciple Sylvain les conduisit chez son père, où un repas et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin était préparé.

Pierre enseigna dans une école, devant tout le peuple, sur la passion et la résurrection de Jésus, et sur la nécessité de le suivre. « Maintenant, dit-il, on doit tout quitter pour se joindre aux fidèles ». Il invita les amis découragés de Jésus à se rendre à Jérusalem, leur annonçant qu'on partagerait avec eux tout ce que l'on possédait ; qu'ils n'avaient rien à redouter des Juifs, et que ceux-ci ne leur feraient aucun mal.

Sur ces entrefaites, Thomas vint rejoindre les apôtres chez le père de Sylvain ; alors ils lui racontèrent l'apparition du Seigneur au milieu d'eux ; mais il fit un geste de dénégation, disant qu'il n'y croirait pas, s'il ne touchait ses plaies. Plus tard, plusieurs disciples lui ayant affirmé la vérité de l'apparition, il montra la même incrédulité. La foi de Thomas s'était affaiblie, parce que, depuis la mort de Jésus, il s'était tenu à l'écart des fidèles.

Les apôtres guérirent beaucoup de malades ; ils chassèrent aussi des démons. Ils agissaient en tout comme Jésus ; je les vis souffler sur les malades, leur

(1) Pilate, dit encore la sœur, toujours agité et troublé intérieurement, a quitté Jérusalem. Hérode aussi est parti depuis deux jours pour Machérunte; mais comme il n'y a pas trouvé de repos, il est allé jusqu'à Madian. Les habitants de cette ville qui n'avaient pas voulu recevoir le Seigneur, ont accueilli le meurtrier.

imposer les mains ou s'étendre sur eux. C'étaient ceux devant lesquels Jésus, lors de son dernier séjour en cet endroit, avait passé sans les guérir. Les habitants se montrèrent très bienveillants pour les apôtres. Les disciples ne guérirent pas, mais ils rendirent service aux malades en les portant, en les conduisant et en les soulevant. Luc, qui était médecin, soignait les malades avec empressement.

Le soir, Pierre enseigna à l'école jusque très avant dans la nuit. Il raconta franchement comment ils s'étaient conduits envers Jésus. Il communiqua à ses auditeurs plusieurs de ses dernières prédications, de ses derniers enseignements ; il parla de son amour inexprimable, de sa prière sur le mont des Oliviers, de la trahison de Judas et de sa mort terrible. Les habitants de la ville en furent surpris et tout attristés ; car ils aimaient Judas, qui, pendant l'absence de Jésus, avait rendu service à beaucoup de personnes et même opéré des miracles. Pierre ne s'épargna pas lui-même : il raconta, les larmes aux yeux, sa fuite et son reniement, et tous ses auditeurs pleurèrent avec lui. Il raconta avec véhémence et une douleur croissantes les cruautés inouïes que les Juifs avaient fait endurer à Jésus, comment il était ressuscité le troisième jour, comment il était apparu aux saintes femmes, à lui, à plusieurs disciples, enfin aux apôtres et aux disciples réunis, et il engagea tous ceux qui l'avaient vu à confirmer ses paroles. Alors une centaine de personnes levèrent la main en l'air. Thomas resta immobile : il ne voulait pas croire encore. Pierre continua longtemps son discours ; à la fin, il invita les assistants à se rendre à Jérusalem. Ils étaient tous très émus, et plusieurs se convertirent. Ils auraient voulu retenir parmi eux les apôtres, mais Pierre leur dit qu'ils devaient repartir le lendemain. Je les vis, en effet, se mettre en route à l'aube du jour, accompagnés d'un grand nombre d'habitants du pays.

Cependant les disciples continuent à enseigner à Béthanie, et les saintes femmes demeurent dans la maison de Lazare. Je les vois calmes ; la Mère de Dieu est triste, mais elle conserve toujours sa sérénité d'âme. Marie de Cléophas, d'un caractère extrêmement aimable, et de toutes les femmes celle qui ressemble le plus à Marie, se penche souvent vers elle, et la console avec une tendresse touchante. Il y a dans la tristesse de Marie quelque chose de sublime : sa douleur n'est pas une douleur humaine.

Madeleine est tout absorbée dans son désespoir et son amour ; elle est au-dessus du respect humain ; elle brave héroïquement les dangers ; elle ne saurait demeurer en repos. Elle parcourt souvent les rues les cheveux flottants, et partout où elle rencontre des auditeurs, soit dans les maisons, soit en public, elle accuse les meurtriers du Seigneur, raconte avec véhémence les traitements qu'on lui a fait endurer, et annonce sa résurrection. Quand elle ne trouve personne, elle erre à travers les jardins, et parle de sa douleur aux fleurs, aux arbres et aux fontaines. Souvent on se rassemble autour d'elle, les uns avec un sentiment de compassion, les autres pour l'insulter au sujet de sa vie passée. Le peuple n'a aucune considération pour elle, à cause des scandales qu'elle a donnés autrefois. J'ai vu plusieurs Juifs se courroucer de la vivacité de ses lamentations ; cinq d'entre eux voulurent même se saisir de sa personne, mais elle passa au milieu d'eux, et persista dans la manifestation de ses peines : elle avait oublié le monde entier, et ne soupirait qu'après son Sauveur.

Pendant la dispersion des disciples et la passion du Seigneur, Marthe eut de pénibles devoirs à remplir, et en a encore. Malgré la douleur qui la déchirait, elle avait pris soin de tous ; elle avait particulièrement pourvu à la nourriture et à tous les besoins des disciples errants et dispersés.

Pendant ces mêmes jours, je vis Jésus apparaître en beaucoup d'endroits, et en dernier lieu dans la Galilée au delà du Jourdain. Il y avait là beaucoup de personnes rassemblées qui parlaient de lui, et révoquaient en doute sa résurrection, lorsque tout à coup il parut au milieu d'elles, leur parla, et disparut soudain. Je l'ai vu aussi se montrer en diverses contrées.

Les apôtres revinrent bientôt de Sichar. Ils envoyèrent en avant un messager à Béthanie pour annoncer leur retour, et convoquer plusieurs disciples à Jérusalem pour le sabbat ; d'autres devaient le célébrer à Béthanie, car ils s'étaient déjà soumis à un certain ordre et à certains règlements. Les apôtres ne s'arrêtèrent nulle part en route. Je vis Thaddée, Jacques le Mineur et Eliud précéder les autres, et aller trouver, dans la maison de Jean-Marc, la sainte Vierge et Marie de Cléophas, qui témoignèrent beaucoup de joie de les revoir, comme s'ils ne s'étaient pas rencontrés depuis longtemps.

Les apôtres arrivèrent si tard au cénacle, qu'ils ne purent prendre le repas qu'on avait préparé pour eux. Comme toujours, ils se lavèrent les pieds ; puis, s'étant revêtus de leurs habits de fête, ils se mirent aussitôt à célébrer le sabbat. On écarta d'abord les rideaux du sanctuaire, et par devant on plaça le banc sur lequel le Seigneur était assis lorsqu'il institua l'Eucharistie ; on le couvrit d'un tapis, et on y plaça les rouleaux de la sainte Ecriture. Pierre s'agenouilla en tête des autres, ayant Jean et Jacques un peu en arrière de lui, puis les autres apôtres derrière eux, et à la suite de ceux-ci les disciples. Prenant pour sujet l'institution de l'Eucharistie et la passion, Pierre fit une prière ou une méditation dans laquelle il offrit à Dieu l'hommage de leurs cœurs ; après quoi ils commencèrent, debout sous la lampe, les cérémonies ordinaires du sabbat. Lorsqu'ils s'agenouillaient, ils courbaient la tête jusqu'à terre, et cachaient leur vi-

sage dans leurs mains. Le service divin terminé, ils prirent un repas dans le vestibule.

Ces additions aux cérémonies du sabbat en l'honneur du très saint Sacrement, Jésus les avait ordonnées, lorsqu'il leur était apparu les portes fermées.

Ce même jour Marie, mère de Marc, avait conduit la sainte Vierge à Jérusalem; Véronique, qui maintenant se montre avec elle en public, l'y avait accompagnée, ainsi que Jeanne Chusa. La sainte Vierge aime mieux être à Jérusalem qu'à Bethléem. A Jérusalem, elle sort seule au crépuscule ou pendant la nuit pour parcourir les stations de la voie douloureuse, elle prie et médite aux lieux où Jésus a souffert et où il est tombé ; mais, comme elle ne peut pas tous les visiter, les Juifs en ayant déjà obstrué plusieurs, par des clôtures ou par des monceaux de décombres, elle fait souvent le chemin de la croix chez elle ou dans la campagne. Elle a une parfaite connaissance de toute la route et du nombre des pas, et elle renouvelle ainsi la passion du Seigneur, dont elle contemple intérieurement tous les détails. Il est sûr que la sainte Vierge a commencé aussitôt après la mort de Jésus, et toujours continué dans la suite, le chemin de la croix et la méditation de la passion.

Pendant ce temps, les affidés des princes des prêtres se rendirent dans toutes les maisons de Jérusalem, dont les propriétaires avaient été en rapport avec Jésus ou ses disciples. Ils leur retirèrent les charges publiques qu'ils exerçaient, et interdirent toute communication avec eux. Depuis la mise de Jésus au tombeau, Nicodème et Joseph d'Arimathie n'avaient plus de rapports avec les Juifs. Joseph d'Arimathie était comme un ancien de la communauté. Par des services rendus sans bruit et par son action intelligente, il avait conquis l'estime de tous, et même celle des méchants. Je vis avec beaucoup de plaisir le mari de Véronique plein de condescendance pour elle, lorsqu'elle lui dé-

clara qu'elle se séparerait plutôt de lui que de Jésus le crucifié ; il se retira des affaires publiques, plutôt cependant par affection pour sa femme, que par attachement au Sauveur. Je vis en outre les Juifs rendre impraticables les chemins qui menaient au Calvaire ou au saint Sépulcre, et les barrant par des fossés et des clôtures, parce que beaucoup de gens allaient visiter ces saints lieux et qu'il s'y opérait des conversions et des miracles. A Béthanie, les disciples continuaient à prêcher tranquillement.

CHAPITRE IX

Jésus se montre à Thomas. — Il constitue Pierre le chef des apôtres.

Le lendemain, les apôtres et les disciples se trouvaient de nouveau réunis au cénacle, revêtus de longs vêtements blancs et se préparant à la prière, lorsque je vis entrer Thomas. Je crois qu'il était en retard, car les autres étaient déjà prêts. Il passa au milieu d'eux pour aller s'habiller. Plusieurs des disciples s'approchèrent et se mirent à causer avec lui. Quelques-uns en parlant le tiraient par les manches ; d'autres faisaient un geste de la main droite, comme pour affirmer quelque chose. On voyait que ceux qui étaient déjà habillés lui affirmaient, pendant qu'il s'habillait à la hâte, un fait extraordinaire arrivé en cet endroit même, et auquel il se refusait à croire. La sainte Vierge et Madeleine entrèrent en ce moment dans la salle, et Pierre et Jean vinrent au-devant d'elles. Cinq des assistants environ se tinrent près d'elles, à peu de distance de la porte, et s'entretinrent avec elles. Pendant ce temps-là, les autres allaient et venaient, conversant entre eux. Une partie des salles latérales, ainsi que le

vestibule, étaient ouverts à l'intérieur, mais les portes extérieures et la cour elle-même étaient fermées. Un très grand nombre de disciples se trouvaient dans les salles latérales.

Aussitôt après l'arrivée de Marie et de Madeleine, on ferma les portes, et chacun prit sa place pour la prière. Les deux saintes femmes se tenaient respectueusement des deux côtés de la porte, les bras croisés sur la poitrine. Les apôtres prièrent d'abord agenouillés devant le sanctuaire ; puis, s'étant levés, ils récitèrent sous la lampe des prières, ou chantèrent des psaumes en chœur. Pierre était en avant de la lampe, la face tournée vers le sanctuaire, ayant à ses côtés Jean et Jacques le Mineur ; les autres apôtres restèrent en arrière, à droite et à gauche de la lampe.

Au bout de quelque temps, ils interrompirent la prière, qui sembla terminée, et se mirent à parler de leur résolution d'aller au bord de la mer de Tibériade, où ils voulaient se séparer. Cependant, tout à coup, un recueillement et un transport divins se peignirent sur leurs visages : le Seigneur approchait. J'aperçus au même instant, dans la cour, Jésus revêtu d'une robe blanche avec une ceinture de même couleur ; il était tout lumineux. Il s'avança vers la porte du vestibule, qui s'ouvrit devant lui et se referma dès qu'il fut entré. En voyant la porte s'ouvrir, les disciples se retirèrent des deux côtés, pour faire place. Le Seigneur traversa rapidement le vestibule, entra dans la salle, et vint prendre la place de Pierre, tandis que Pierre et Jean, ainsi que tous les apôtres, se reculèrent sur les deux côtés. La démarche de Jésus n'était pas celle d'un homme ; il ne planait pas non plus comme un esprit : c'était quelque chose d'intermédiaire. Lorsqu'ils reculèrent tous devant lui, je crus voir un prêtre revêtu de son aube traversant la foule serrée des fidèles. Aussitôt la salle parut splendide et immense ; le Seigneur était entouré de lumière ; les apôtres étaient sortis du cercle

lumineux ; sans quoi, je pense, ils n'auraient pas pu voir le Seigneur.

En entrant, Jésus leur dit : « Paix à vous ! » Puis il parla à Pierre et à Jean. Je me souviens seulement qu'il leur reprocha d'avoir, en une circonstance, agi d'après leurs propres idées, et non conformément à ses ordres ; aussi n'avaient-ils pas réussi. Il s'agissait de malades, que dans leur retour de Sichar et de Thanath-Silo, ils n'avaient pu guérir, faute d'avoir observé ses prescriptions. Il leur dit de retourner sur leurs pas, et de réparer leur faute. Après cet entretien particulier, Jésus se plaça sous la lampe, et le cercle se resserra autour de lui.

Je vis Thomas, bouleversé à la vue du Seigneur, s'éloigner de lui avec effroi. Alors Jésus, prenant de sa main droite celle de Thomas, introduisit l'index dans la plaie de sa main gauche ; puis il prit de la main gauche l'autre main de Thomas, et en mit l'index dans la plaie de sa main droite ; ensuite, sans découvrir sa poitrine, il fit passer sous son manteau la main droite de Thomas, et en introduisit l'index et le doigt du milieu dans la plaie de son côté droit (1). Il dit en même temps quelques mots, que j'ai oubliés. Thomas alors lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » et s'affaissa sur lui-même, tandis que Jésus gardait sa main dans la sienne ; les autres apôtres le soutinrent, et Jésus le releva. J'appris la signification de ce relèvement après cette défaillance (2).

Jésus était complètement transparent : lorsqu'il prit la main de Thomas, je vis ses plaies non comme des

(1) Pendant toute la durée de cette vision, Anne-Catherine ressentit des douleurs très vives au côté droit, mais surtout au moment où Thomas mit le doigt dans la plaie du côté de Jésus ; alors le sang sortit abondamment du côté de la pieuse fille.

(*Remarque du pèlerin.*)

(2) C'était sans doute un symbole de sa défaillance dans la foi dont Jésus voulait bien le relever. La foi est la force de l'âme, et ne peut être donnée et conservée que par la grâce de Jésus.

stigmates sanglants, mais comme de petits soleils resplendissants. Les autres disciples furent très émus de cette scène, et pour voir les plaies ils avancèrent la tête, sans toutefois se presser autour de lui. Pendant tout le temps qu'il demeura près d'eux, la sainte Vierge seule ne manifesta son émotion que par un recueillement profond, mais silencieux : elle était ravie en extase. L'émotion de Madeleine ne laissa pas d'éclater, moins cependant que celle des disciples.

Jésus prononça encore quelques mots, et demanda à manger. On lui apporta du poisson ; il en mangea, bénit le reste, et le donna d'abord à Thomas, puis à quelques autres disciples.

Après la conversion de Thomas, Jésus dit pourquoi il se tenait au milieu d'eux, qui l'avaient abandonné, et pourquoi il ne se rapprochait pas plutôt de ceux qui lui étaient restés plus fidèles ; mais j'ai oublié les détails. Il rappela aussi qu'il avait dit à Pierre de confirmer ses frères, et leur en fit savoir le motif. Enfin, se tournant vers tous, il leur dit pourquoi il leur donnerait Pierre pour chef, quoiqu'il l'eût renié : il fallait que le troupeau eût un pasteur, et il insista sur le zèle de Pierre.

Je vis ensuite Jean entrer dans le sanctuaire, et rapporter sur son bras un ample manteau brodé auquel, dans ces derniers temps, les saintes femmes avaient travaillé à Béthanie. Il avait en outre à la main un long bâton, brillant d'un éclat métallique, et recourbé par le haut comme une crosse. Je vis que Pierre s'agenouilla devant Jésus, et que le Seigneur lui donna à manger ; mais je ne me souviens pas d'avoir vu de plat où Jésus prit cet aliment, qui était tout lumineux. Je sus qu'il communiqua ainsi à Pierre une vertu particulière ; ensuite, il souffla sur lui. Ce n'était pas à proprement parler une insufflation, c'étaient des paroles et une force, quelque chose d'essentiel que reçut Pierre : ce n'étaient pas des paroles articulées. Jésus

approcha ses lèvres de la bouche et des oreilles de Pierre, et lui communiqua ainsi cette vertu. J'appris que ce n'était pas encore l'Esprit-Saint, mais quelque chose que le Saint-Esprit devait vivifier complètement en lui le jour de la Pentecôte. Le Seigneur lui imposa les mains, et lui donna une autorité suprême sur les autres. Il le revêtit ensuite du manteau que Jean avait sur le bras, et lui remit le bâton dans la main, disant que le manteau contiendrait en lui toute la vertu et tout le pouvoir qu'il lui avait donnés, et qu'il devrait s'en servir dans l'exercice de son autorité.

Le Seigneur parla encore d'un grand baptême qui aurait lieu lorsque le Saint-Esprit serait descendu sur eux, et leur dit que, huit jours après, Pierre communiquerait aux autres cette vertu, que lui-même venait de recevoir. Il donna aussi des préceptes sur l'établissement des dignités ecclésiastiques et sur les consécrations qui devaient les conférer.

Lorsqu'il eut achevé, les disciples présents se partagèrent sur son ordre en sept groupes, dont chacun avait un apôtre à sa tête, et qui semblaient représenter sept Eglises. Jacques le Mineur et Thomas se tenaient debout près de Pierre. Je ne sais pas bien ce que représentaient les trois apôtres restés en dehors des sept groupes.

Pierre, investi de sa nouvelle dignité, adressa la parole à tous les autres apôtres et à tous les disciples : il était plein de force, et ce n'était plus le même homme. Ils l'écoutèrent avec une émotion profonde et fondant en larmes. Il les consola et leur parla de maintes choses que Jésus leur avait annoncées, et qui maintenant étaient accomplies. Il dit aussi, je m'en souviens, que, pendant les dix-huit heures de sa Passion, le Seigneur avait subi les insultes et les outrages du monde entier. Jésus disparut avant que Pierre eût fini son discours. Ils n'en éprouvèrent ni surprise ni frayeur ; ils continuèrent à écouter attentivement le discours de Pierre,

qui parut animé d'une force nouvelle. Enfin je vis les apôtres chanter des psaumes et des cantiques d'actions de grâces.

CHAPITRE X

La pêche miraculeuse. — Pierre constitué chef de l'Eglise militante et souffrante par le Seigneur. — Jésus évangélise les patriarches.

Le Seigneur avait dit à Pierre qu'ils devaient, lui et ses compagnons, aller pêcher près de Tibériade. Je les vis quitter leurs vêtements de cérémonie, et se préparer à partir. Ils parcoururent d'abord la voie douloureuse jusqu'au Calvaire, en marchant par groupes séparés. Ils allèrent ensuite prendre quelques disciples à Béthanie, et se dirigèrent vers la mer de Galilée.

Pierre prit la route de Tibériade avec Jean, Jacques le Majeur, Thaddée, Nathanaël, Jean-Marc et Silas, en tout sept personnes. Tous les apôtres suivirent divers chemins de traverse, évitant de passer par les villes. En avant de Tibériade, ils trouvèrent une pêcherie que Pierre avait autrefois affermée, et qu'un autre occupait alors. Ils montèrent sur deux barques, et laissèrent à Pierre, pour l'honorer, la meilleure et la plus grande. Il s'y plaça avec Nathanaël, Thomas, et un serviteur du pêcheur ; Jean, Jacques, Jean-Marc et Silas entrèrent dans la seconde barque. Pierre ne souffrit pas que l'un de ses compagnons ramât à sa place ; il voulut le faire lui-même ; car, malgré la dignité dont le Seigneur l'avait revêtu, il était resté humble et modeste.

Je les vis toute la nuit, louvoyant sur le lac, éclairés par des torches, jeter souvent le filet entre les deux barques, mais toujours le retirer vide. Je les entendis de temps en temps chanter et prier à haute voix. Vers le matin, lorsque le jour commençait à poindre, les

barques se rapprochèrent de la rive orientale, au delà de l'embouchure du Jourdain. Ils étaient fatigués, et voulaient jeter l'ancre près de la terre. Ils s'étaient déshabillés pour pêcher, et n'avaient qu'une bande d'étoffe autour des reins et une sorte de petit manteau sur les épaules. Comme ils se disposaient à remettre leurs habits pour se reposer, ils aperçurent une forme humaine derrière les roseaux du rivage. C'était Jésus, qui leur dit : « Enfants ! n'avez-vous rien à manger ? » Ils répondirent : « Non. » Et il leur dit de jeter le filet à l'ouest de la barque de Pierre (1). Ils le jetèrent; et aussitôt ils le sentirent plein de poissons : alors Jean reconnut Jésus, et cria à Pierre, par-dessus la mer, à ce moment très calme : « C'est le Seigneur ! » A ces mots, Pierre passa sa tunique, se mit à la nage, et alla vers Jésus à travers les roseaux de la rive. Jean aborda sur un canot léger, qui était amarré à sa barque.

Pendant que les apôtres pêchaient sur la mer, je vis le Seigneur arriver là entouré des âmes des patriarches délivrées par lui des limbes, et suivi d'autres âmes rachetées, qui avaient été condamnées à errer en divers lieux, dans des cavernes, des marais et des déserts : il venait de la vallée de Josaphat, et semblait plutôt planer que marcher. Je dois maintenant dire une chose que j'ai hésité jusqu'à présent à divulguer. Pendant ces quarante jours, quand le Seigneur n'est pas avec les disciples, je le vois parcourir les lieux où se sont passés les événements les plus remarquables de sa vie, accompagné des âmes qui ont un rapport de parenté avec sa personne humaine, depuis Adam et Eve jusqu'à Noé, Abraham, les autres patriarches et tous ses ancêtres ; il leur montre et leur fait connaître tout ce qu'il a fait et souffert pour eux ; ils en sont réconfortés d'une manière ineffable, et remplis d'une

(1) Les apôtres étaient sur la rive orientale. Notre-Seigneur leur dit de jeter le filet à l'ouest. C'était l'occident qui devait être le centre des grandes conquêtes de la foi.

reconnaissance qui achève de les purifier. Durant ces jours, il leur enseigna les mystères de la nouvelle alliance, en vertu de laquelle ils étaient délivrés de leur prison. Je le vis ainsi avec eux à Bethléem et dans tous les autres lieux remarquables. Bien que les âmes n'aient pas de sexe, il y a toutefois dans leur apparition quelque chose de plus délicat ou de plus énergique, qui indique si elles ont animé sur la terre des corps d'hommes ou de femmes. Je les vois toutes revêtues de longues robes étroites qui tombent par terre en plis brillants, traînant derrière elles.

Leurs cheveux paraissent sous la forme de rayons, qui ont leur signification particulière (1) ; des rayons semblables indiquent aussi la barbe des hommes. Quoiqu'ils ne portent point d'insignes extérieurs, je distingue cependant les rois, et surtout les prêtres, qui depuis Moïse ont été en relation avec l'Arche d'alliance, et je les vois toujours entourer le Seigneur dans ses voies ; ici donc règne aussi l'esprit de hiérarchie. Toutes ces apparitions ont dans leurs mouvements une grâce, une majesté incomparables : elles traversent l'air en planant, et, légèrement penchées en avant, elles ne font que raser le sol et ne le touchent pas comme des corps qui ont de la pesanteur. Partout où elles passaient, je ne vis jamais personne montrer de l'effroi. Au contraire, il se répandait sur la contrée comme un souffle doux et agréable, et toutes les créatures étaient dans la joie.

Je vis le Seigneur venir au bord du lac, pendant que les apôtres pêchaient encore. Il y avait derrière une digue, sous un abri, un foyer dont sans doute se servaient les bergers. Je ne vis pas Jésus allumer le feu, ni prendre un poisson, ni le recevoir d'ailleurs. Le feu, le poisson et tout ce qui était nécessaire parurent

(1) Les cheveux sont, dans l'Ecriture, le symbole des pensées qui naissent de la tête; de là vient sans doute qu'ils sont remplacés ici par des rayons de lumière.

en présence des âmes des patriarches, à l'instant même où le Seigneur eut la pensée qu'un poisson devait être apprêté là. Comment cela se fit-il ? c'est ce que je ne saurais expliquer. Les âmes des patriarches avaient un rapport avec ce poisson et sa préparation. Il figurait l'Eglise souffrante, les âmes dans le purgatoire. Dans ce festin, elles furent extérieurement réunies à l'Eglise. En faisant manger de ce poisson aux apôtres, le Seigneur leur fit sentir l'union de l'Eglise souffrante avec l'Eglise militante. Jonas dans le ventre du poisson figure aussi le séjour de Jésus dans les limbes (1).

Comme Pierre se trouvait déjà auprès de Jésus, Jean arriva à son tour vers le Seigneur, et ceux qui étaient dans la barque crièrent à ceux qui se trouvaient à terre de les aider à retirer le filet, tandis que de son côté Jésus commandait d'apporter les poissons. Le filet fut amené à terre, et Pierre, prenant les poissons, les jeta sur le rivage aux pieds de Jésus : c'était une manière de reconnaître qu'ils ne les avaient pas pris par leurs propres efforts et pour eux-mêmes, mais par son opération miraculeuse et pour lui. Il y en avait cent cinquante-trois de toute espèce : j'ai oublié ce que signifiait ce nombre (1). Quelques serviteurs du pêcheur de Tibériade qui s'étaient embarqués avec eux restèrent à la garde du poisson, tandis que les apôtres et les disciples suivirent le Seigneur à la cabane, où il leur dit « Venez et mangez. » Avant qu'ils l'eussent rejoint, les âmes des patriarches avaient disparu. Ils virent avec étonnement le feu allumé, un poisson cuit qui

(1) La mer et ses poissons sont un symbole naturel de la portion de l'Eglise qui est encore retenue dans le monde inférieur. Le poisson rôti indiquait l'état de purification de ces âmes. Il est parlé de ce repas dans saint Jean. Le sens que lui donne la sœur est digne de remarque et tout à fait en harmonie avec l'ensemble de l'ordre surnaturel, où tout s'opère au moyen de symboles extérieurs.

(2) La sœur dit plus tard que les cent cinquante-trois poissons indiquaient cent cinquante-trois personnes qui se convertirent à Thèbes.

n'était pas un des leurs, et un rayon de miel. Les apôtres et les disciples s'assirent, et le Seigneur les servit. Il donna à chacun sur un morceau de pain une part de poisson, et je ne vis pas le poisson diminuer. Il leur donna aussi du rayon de miel, se mit lui-même à table et mangea. Tout cela se fit avec beaucoup de calme et de solennité.

Sur la barque, Thomas fut le troisième à s'apercevoir de la présence du Sauveur. Tous étaient saisis d'effroi, car l'apparition de Jésus était plus surnaturelle que les autres fois, et il y avait dans ce repas et dans le temps même où il eut lieu quelque chose de mystérieux ; personne n'osait l'interroger. Cette cérémonie, silencieuse et grave, inspirait une crainte respectueuse. Jésus était enveloppé de façon qu'on ne voyait pas ses plaies.

Après le repas, je vis le Seigneur se lever et les disciples aussi ; il se promena quelque temps avec eux le long du rivage, puis il s'arrêta, et dit à Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Pierre lui répondit avec timidité : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Au même instant, j'eus une vision touchant l'Eglise et son pasteur suprême : je le vis enseigner et diriger les premiers chrétiens qui étaient encore faibles, et je vis baptiser et laver les néophytes comme de tendres agneaux.

Ils continuèrent à se promener en silence, puis Jésus s'arrêta de nouveau ; et, tous s'étant rassemblés autour de lui, il dit encore à Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Pierre, se souvenant de son reniement, répondit avec une humble timidité : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus dit d'un ton solennel : « Pais mes agneaux. » Au même instant, j'eus une vision touchant l'accroissement et la persécution de l'Eglise : je vis le pasteur suprême rassembler les chrétiens dispersés, les protéger, les gouverner, et leur envoyer des évêques subalternes.

Après une nouvelle pause, pendant laquelle ils se promenèrent encore, Jésus dit une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Je vis Pierre tout affligé : il pensait que Jésus lui faisait plusieurs fois la même question parce qu'il doutait de son amour ; et, se souvenant de son triple reniement, il lui répondit : « Seigneur, vous connaissez toutes choses ; vous savez que je vous aime. » Je vis que Jean se dit alors à lui-même : « Ah ! combien Jésus doit-il aimer, et quel amour doit avoir un pasteur, puisqu'en remettant son troupeau à Pierre il le questionne trois fois sur son amour ! » Jésus dit de nouveau : « Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis : Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudrais pas aller. Suis-moi ! »

Alors Jésus se remit à marcher, et il dit à Jean, que je vis à côté de lui, quelque chose que je n'entendis pas. Ce qu'ayant vu, Pierre demanda : « Seigneur, celui-ci que deviendra-t-il ? » Jésus, réprimant sa curiosité, lui répondit : « Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi ! » Et ils continuèrent leur marche.

Lorsque Jésus dit pour la troisième fois à Pierre : « Pais mes brebis », et ajouta que quand il serait vieux un autre le ceindrait et le conduirait, j'eus une vision sur l'accroissement de l'Eglise : je vis à Rome Pierre enchaîné et crucifié, et les saints souffrir le martyre en divers lieux. Je vis qu'il fut aussi donné à Pierre de voir cela en esprit, de connaître de quelle manière il devait mourir, et que dans le moment même où il regardait Jean, qui était corporellement devant ses yeux, il le vit en vision suivre le Seigneur au milieu de beaucoup de souffrances. Alors il dit en lui-même : « Jean, que Jésus aime tant, ne doit-il pas aussi être crucifié comme lui ? » C'est pourquoi il interrogea Jésus, qui

lui fit cette réprimande. Les disciples, qui avaient entendu ces paroles : « Si je veux qu'il demeure, » pensèrent que Jean ne mourrait point ; toutefois il est mort. J'eus à cette occasion une vision touchant sa mort, et sur un séjour qui lui fut assigné après le trépas.

Ils marchèrent encore quelque temps avec Jésus, qui leur indiqua ce qu'ils devaient faire pour le moment et qui ensuite disparut à leurs yeux.

Il y avait dans ce repas quelque chose de mystérieux : la présence des patriarches et des autres âmes avant le repas, la vocation de Pierre quand il fut terminé, la participation des patriarches à sa préparation, et une illumination que je ne saurais reproduire, me firent comprendre que l'Eglise souffrante, les âmes retenues dans le troisième séjour furent là incorporées à l'Eglise militante et soumises à Pierre, et que cela eut lieu dans ce repas mystique ; je ne saurais dire comment, mais j'en eus la conviction dans ma vision. C'est pour cela que le Seigneur conclut par la prédiction de la mort de Pierre et de la destinée de Jean. Ls autres disciples étaient attristés de ce que Jésus ne leur avait pas adressé la parole.

Jésus se rendit ensuite avec les âmes des patriarches sur la colline où il avait permis aux démons, qu'il avait chassés, d'entrer dans le corps des pourceaux, et il y délivra encore plusieurs âmes qui étaient retenues là dans des lieux déserts et ténébreux. C'étaient des possédés qu'on avait fait mourir, quoique innocents et qui, après avoir subi le jugement de Dieu, attendaient là leur délivrance.

Après cette apparition de Jésus près du lac, je le vis avec les patriarches dans la contrée de Gergesa, où il délivra plusieurs âmes de l'exil qu'elles subissaient ; je le vis aussi avec toutes ces âmes dans le paradis. Je vis à cette occasion, plus distinctement que jamais, combien est beau le paradis. Il leur expliqua tout ce que nos premiers parents avaient perdu par leur chute,

et quel était leur bonheur de pouvoir ainsi, malgré leur faute, être rachetés par lui. Je vis que ces âmes avaient soupiré après la rédemption, mais qu'elles ne savaient, pas plus que les hommes, par quels moyens elle devait s'effectuer. Je vis Jésus les enseigner et les traiter de la manière la plus convenable à leur état, ainsi qu'il l'avait fait pour les hommes, tandis qu'il vivait encore sur la terre.

Je sus à cette occasion que l'homme avait été créé pour prendre dans le ciel la place des anges déchus. Sans le péché originel, sa postérité ne se serait multipliée que pour atteindre le nombre des anges rebelles; alors la création eût cessé. Mais, à cause de la chute d'Adam, la génération s'est disséminée, étendue, et dans la procréation il s'est introduit quelque chose d'impur et de ténébreux ; c'est pourquoi la mort, châtiment du péché, en est la suite nécessaire, en même temps qu'un bienfait. Quant à la fin du monde, j'ai la conviction qu'elle n'arrivera pas avant que tout le froment ait été séparé de l'ivraie et moissonné, afin que la place des anges déchus puisse être remplie.

Je vis Jésus, sur de grands champs de bataille, expliquer aux âmes par quels moyens elles avaient été amenées au salut, et, pendant qu'il le leur fit comprendre, j'eus la vision de ces batailles comme si elles eussent eu lieu en ce moment même. Je crois que les âmes virent aussi tout cela. Jésus a visité tous les lieux où les apôtres portèrent d'abord l'Evangile, et il les a bénis par sa présence. Il a parcouru pour ainsi dire la nature entière.

CHAPITRE XI

Apparition de Notre-Seigneur aux cinq cents disciples sur le mont Thébez.

Lorsque Jésus eut disparu au bord du lac, les quatre apôtres et les trois disciples retournèrent à Tibériade chez le pêcheur Aminadale, et Pierre lui raconta pendant le repas les miracles dont ils venaient d'être témoins : l'apparition du Sauveur, le repas au bord du lac, la pêche miraculeuse ; puis il parla de la nécessité de renoncer à tout pour suivre Jésus. Le vieux pêcheur, après avoir vu la barque remplie de poissons et entendu le récit de ses fils, prit la résolution de quitter tout ce qu'il possédait. Les poissons furent distribués aux pauvres. Il me fut révélé cependant que l'intention de ce pêcheur n'était pas parfaitement pure, mais qu'il avait l'espérance de trouver dans la suite une compensation avantageuse aux biens qu'il abandonnait. Il céda sa pêcherie à un autre, et la nuit suivante il partit avec ses deux fils, Isaac et Josaphat, pour aller rejoindre les disciples.

Le lendemain, à l'aube du jour, les apôtres arrivèrent à une synagogue assez grande, située dans les champs, à quelques lieues au midi de Tibériade. Beaucoup de monde s'y était rassemblé, particulièrement des possédés et des malades. Pierre seul guérit au nom de Jésus ; les autres apôtres enseignèrent et servirent. Tous les gens de bien des environs, tous ceux qui étaient favorablement disposés pour la doctrine de Jésus avaient été convoqués par les disciples ou attirés par la rumeur publique, et Pierre les enseigna dans la synagogue sur la passion du Seigneur et sur sa résurrection. Il leur dit qu'ils l'avaient vu ; il parla de la pêche miraculeuse, et les engagea à suivre le Seigneur. Pierre, qui depuis les

deux dernières apparitions était tout à fait transformé, ravit tous les cœurs ; il fut plein de douceur et d'enthousiasme. Il toucha tellement ses auditeurs, qu'ils voulaient tous, et sur-le-champ, s'attacher à lui ; il fut obligé d'ordonner à plusieurs de rester chez eux.

Dans l'après-midi, il se rendit à quelques lieues de là à l'ouest avec les autres disciples et beaucoup de gens des environs. Le pays qu'ils traversèrent est très élevé ; il y a au nord une vallée extraordinairement fertile, où je vois souvent en plein hiver l'herbe la plus haute et la plus belle du monde : un ruisseau, qui dans la saison chaude est souvent desséché, traverse cette contrée. Ils arrivèrent à une montagne isolée à laquelle conduisaient cinq chemins bordés de haies et d'arbres, et couronnée d'un plateau pouvant contenir quelques centaines d'hommes.

On y jouit d'une très belle vue, qui s'étend même plus loin que la mer de Galilée. Non loin de là se trouve la montagne de la multiplication des pains ; c'est aussi dans les environs que le Seigneur fit le sermon sur la montagne. Ils y arrivèrent sur le soir, et y trouvèrent les autres apôtres, un grand nombre de disciples et toutes les saintes femmes, à l'exception de la mère de Dieu et de Véronique. Beaucoup d'autres personnes, dont plusieurs étaient venues avec les disciples, y étaient rassemblées. Pierre et ses compagnons, après s'être lavé les pieds, racontèrent la pêche miraculeuse aux apôtres et aux saintes femmes.

Il y avait sur cette hauteur un affaissement du sol, au milieu duquel s'élevait une colonne toute couverte de mousse : on pouvait y entrer et monter jusqu'au sommet comme dans une chaire à prêcher. L'enfoncement formait comme un amphithéâtre, de sorte que les auditeurs pouvaient voir les uns au-dessus des autres. Pierre plaça cinq apôtres aux cinq chemins qui conduisaient à la montagne, et ceux-ci enseignèrent une partie de la foule, qui était trop nombreuse pour

que tous pussent l'entendre lui-même. Quant à lui, debout sur la colonne, entouré des apôtres, des disciples et d'un peuple nombreux, il enseigna sur la passion de Jésus, sur sa résurrection, sur ses apparitions et sur la nécessité de s'attacher à lui. Tout à coup, je vis le Seigneur arriver du même côté par lequel Pierre était venu (1). Il gravit la montagne, et les saintes femmes, qui se trouvaient sur son passage, se prosternèrent devant lui. Il leur adressa la parole. Pendant qu'il traversait la foule, plusieurs frissonnèrent, saisis de frayeur : c'étaient ceux qui ne devaient pas lui rester fidèles. Il monta dans la colonne où se tenait Pierre, qui alors se plaça en face de lui. Jésus parla aux auditeurs de la nécessité de renoncer à soi-même pour le suivre, et des persécutions qu'ils auraient à endurer. En entendant ces paroles, plus de deux cents d'entre les assistants se retirèrent.

Alors le Seigneur dit qu'il avait parlé avec ménagement pour ne pas scandaliser les faibles. Puis il fit vivement ressortir les souffrances et les persécutions qui attendaient tous ceux qui le suivraient sur la terre, ainsi que la récompense qui leur était réservée dans la vie éternelle. Il adressa la parole particulièrement aux apôtres et aux disciples auxquels il avait déjà parlé de la même manière, dans ses dernières instructions au Temple. Il leur commanda de rester d'abord à Jérusalem, et ensuite, quand il leur aurait envoyé l'Esprit-Saint, de baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et de fonder l'Eglise. Puis il leur dit qu'ils devaient, après cela, se séparer pour établir des Eglises dans les pays lointains ; qu'ils devraient se réunir une fois encore, et après être de nouveau partis pour les contrées les plus éloignées, recevoir enfin le baptême de sang.

Pendant que Jésus parlait, les âmes des patriarches

(1) L'un et l'autre suivent, en effet, la même voie pour conduire les hommes au salut.

entouraient toute l'assemblée, mais en restant invisibles (1). Jésus disparut comme une lumière qui s'éteint ; aussitôt beaucoup d'entre les assistants se jetèrent la face contre terre, et Pierre se remit à enseigner et à prier. Cette apparition de Jésus en Galilée, où il montra sa résurrection devant une assemblée nombreuse, fut la plus manifeste de toutes ; les autres restèrent plus secrètes.

CHAPITRE XII

Retour des apôtres à Béthanie.

Je vis ensuite Pierre, Thaddée, André, Jacques le Mineur guérir dans un village plusieurs malades, que dernièrement ils n'avaient pu soulager, à cause d'une faute intérieure dont Jésus leur avait fait le reproche, lors de son apparition au cénacle. Ils avaient voulu imiter sa majesté et son attitude imposante ; ils avaient donc pris un air affecté et solennel, au lieu de donner avec humilité ce qu'ils avaient reçu, agissant comme s'ils le donnaient d'eux-mêmes ; aussi n'avaient-ils point réussi à guérir les malades. Je les vis maintenant, avec une profonde émotion, s'agenouiller humblement auprès d'eux, et leur demander pardon de ne pas les avoir soulagés : tous furent aussitôt guéris. Thomas opéra aussi des guérisons en cet endroit : l'autre fois il n'avait pas été présent. Jean s'occupait plus des maladies de l'âme que de celles du corps.

Durant tout ce temps, j'ai vu la Mère de Dieu à Jérusalem dans la maison de Jean-Marc. Véronique, Nicodème et Joseph d'Arimathie la visitaient sans crainte.

(1) Ainsi, l'Eglise entière se trouve représentée dans cette apparition de Jésus, qui vient confirmer aux yeux des disciples et des fidèles la prédication de son vicaire.

Tous les jours, elle faisait le chemin de la croix, le matin, le soir ou pendant la nuit. Lorsque l'accès des lieux sanctifiés lui était rendu impossible par des clôtures, elle prenait des chemins détournés. J'ai vu aussi dans sa maison sept stations, où elle priait en mémoire de la passion.

Les Juifs ne se sont pas contentés de retirer les charges publiques aux amis de Jésus et de les exclure de la synagogue, ils ont encore entouré de fossés les endroits de la voie douloureuse où Jésus était tombé, et où il lui était arrivé quelque chose de particulier. Ils ont aussi fermé par des barrières et des haies la route du Calvaire, ainsi que les divers sentiers conduisant aux endroits fréquentés ou habités par les partisans de Jésus. Je fus très étonnée de voir que, dans plusieurs de ces chemins, on était pris comme dans une impasse, et obligé de revenir sur ses pas. Les amis de Jésus ont rouvert à plusieurs reprises les chemins qui aboutissaient au Calvaire.

Les apôtres étaient de retour à Béthanie, où je vis rassemblées un grand nombre de personnes, au moins trois cents, y compris une centaine de femmes ; tous avaient suivi les apôtres et mis leurs biens en commun. Les apôtres et les disciples célébrèrent chez Lazare une grande agape, où l'on rompit le pain et où l'on fit circuler la coupe, sans qu'il y eût de consécration ; ce n'était qu'un symbole d'union fraternelle. Le repas eut lieu dans la galerie qui donnait sur la cour, toutes les portes demeurant ouvertes. Dès qu'il fut terminé, Pierre enseigna les assistants et une foule nombreuse. Il y avait plusieurs espions dans l'auditoire, et quand Pierre dit : « Vous pouvez tranquillement tout abandonner et venir à nous ; nous subviendrons à tous vos besoins, » ces misérables se moquèrent de lui, s'écriant qu'il n'était qu'un pauvre pêcheur, un vagabond qui pouvait à peine entretenir sa propre femme.

Pierre enseigna ces choses, parce que Jésus l'avait ordonné : il n'avait pas encore la foi vive, la confiance inébranlable que les apôtres n'eurent qu'après avoir reçu le Saint-Esprit. C'est maintenant Pierre qui porte la parole dans les assemblées, excepté lorsqu'elles sont trop nombreuses : alors il charge d'autres disciples d'enseigner en différents endroits. Depuis que le Seigneur l'a revêtu du manteau, et depuis que le repas du poisson miraculeux lui a communiqué une vertu particulière, il n'est plus le même homme ; tous le reconnaissent pour la bouche, la main, le chef de l'Eglise. Lorsque j'ai entendu Jésus confier à Pierre le soin de ses brebis, et lui prédire son crucifiement et la destinée de Jean, il m'a semblé que Pierre était voué jusqu'à la consommation des siècles à paître, à conduire le troupeau, tandis que la mission de Jean était de garder la source d'eau vive qui arrose les pâturages et désaltère les brebis. J'ai reconnu que l'action de Pierre s'exerce plutôt dans le temps, dans la constitution extérieure de l'Eglise, perpétuée par une suite de successeurs, tandis que celle de Jean s'exerce dans la vie intérieure au moyen de l'inspiration et de l'envoi de messagers inspirés. L'un est une pierre, un rocher, un édifice ; l'autre un souffle, un nuage, un fils du tonnerre. Pierre représente le corps de la harpe avec ses cordes en parfaite harmonie ; Jean, le souffle du vent à travers les cordes (1).

Sur ces entrefaites, je vis se rendre de Jérusalem à Béthanie une cinquantaine de soldats, du même corps que ceux qui s'étaient saisis du Seigneur sur la montagne des Oliviers ; ils faisaient partie de la garde du Temple et des grands prêtres. Je vis aussi des délégués du conseil faire citer les apôtres devant eux, à la maison de ville de Béthanie. Pierre, Jean et Thomas y

(1 C'est le sens de ce qu'a dit la sainte sœur, le pèlerin n'ayant pu reproduire ici ses propres paroles.

(Note du pèlerin.)

comparurent. Ils répondirent sans crainte et hardiment au reproche qu'on leur fit de causer du trouble dans le peuple par leurs réunions.

Je vis ensuite Pierre s'entretenir avec les fidèles réunis chez Lazare, et, pour éviter le scandale, faire partir cent vingt-trois d'entre eux. Ceux qui étaient venus de loin devaient demeurer chez ceux du voisinage ; car ils avaient mis tout en commun. Il y avait aussi une cinquantaine de femmes qui s'éloignèrent et allèrent habiter divers endroits où elles vivaient plusieurs ensemble. Pierre cependant dit à tous ces gens de revenir le jour de l'ascension du Christ, dont il avait sans doute un pressentiment. J'ai reconnu à certains discours des apôtres et des disciples qu'ils ne sont pas encore complètement éclairés. Ils s'attendent toujours à l'établissement d'un royaume visible, et au partage de certains privilèges tout particuliers. Je crois que Jésus les tancera encore vertement à ce sujet.

CHAPITRE XIII

Marie, mère de l'Eglise. — Elle est communiée par saint Pierre.

Peu après, je vis les apôtres et vingt disciples réunis au cénacle. La prière faite, ils se séparèrent en deux groupes. Jean prit les apôtres, Pierre les disciples, et ils parlèrent mystérieusement de leur rapport avec la Mère du Seigneur, et de ce qu'elle devait être pour eux. Pendant cette instruction qui, je crois, se fondait sur une communication de Jésus, que j'ai oubliée, je vis la sainte Vierge planer au-dessus de l'assemblée revêtue d'un manteau lumineux, qui s'étendait sur tous et semblait les envelopper ; je vis le ciel s'ouvrir et une couronne envoyée par la sainte Trinité se poser

sur sa tête. Je sentis que la sainte Vierge était leur protectrice, leur temple, leur sanctuaire. Durant cette vision, qui, je crois, représentait ce que, par la volonté de Dieu, la déclaration des apôtres opérait en ce moment pour l'Eglise, je ne vis plus Marie, qui était en prières hors de la salle.

Vers neuf heures, un repas eut lieu dans le vestibule. La sainte Vierge y assista, entre Pierre et Jean. Les autres femmes et les disciples étaient assis à droite et à gauche à des tables séparées. Nicodème et Joseph les servirent. Pierre découpa l'agneau comme Jésus avait découpé l'agneau pascal. A la fin du repas, on rompit le pain, qu'on fit circuler ainsi que la coupe. Les aliments furent bénits, mais non consacrés. Pierre fit un discours après le repas. Tous les convives portaient des habits de fête, et Marie son vêtement de noces ; pendant la prière sous la lampe, elle était voilée et revêtue d'un beau manteau blanc, et son voile était baissé. On ouvrit le sanctuaire, devant lequel s'étant agenouillés, ils firent encore une prière.

Un peu après minuit, je vis la sainte Vierge recevoir à genoux la sainte Eucharistie des mains de Pierre. Il tenait à la main la patène du calice sur laquelle étaient les hosties consacrées par Jésus lui-même, et il en mit une dans la bouche de Marie. Au même instant, le Seigneur se montra à sa Mère sans se faire voir aux autres, et il disparut aussitôt. Marie était toute pénétrée de lumière, et sa tête était entourée d'une couronne d'étoiles. Lorsqu'ils eurent prié quelque temps, ils se séparèrent. Pendant la cérémonie, les apôtres se montrèrent plus respectueux qu'à l'ordinaire envers la sainte Vierge. Autrefois ils usaient à son égard d'une douce familiarité comme envers le Seigneur, quoique toujours avec une certaine retenue.

Après avoir reçu l'Eucharistie, la sainte Vierge, avec les autres femmes, se rendit du cénacle à la maison de Jean-Marc, où elle demeurait. Je la vis encore prier

dans sa chambre. Elle récita le *Magnificat*, le cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise, et le psaume CXXX (1).

Le jour commençait à poindre, lorsque je vis le Seigneur entrer chez elle, les portes fermées. Il lui parla longtemps ; mais il ne l'embrassa pas et ne lui donna pas la main. Il lui dit quel rapport existait entre elle et les apôtres, et quelle assistance elle devait leur donner. Ce rapport et cette assistance étaient mystérieux et spirituels. Il lui donna un pouvoir sur l'Eglise, une vertu pour la protéger, et je la vis comme pénétrée de sa lumière : je ne saurais exprimer cette vision. Il disparut, les portes demeurant toujours fermées.

Depuis lors je vis plus souvent Marie avec les apôtres ; elle avait maintenant d'autres rapports avec eux ; ils la consultaient : elle était comme leur mère à tous et comme un apôtre elle-même.

CHAPITRE XIV

Accroissement de la communauté.

Cependant le nombre des fidèles augmentait tous les jours. Je vis qu'on était occupé à loger une multitude de personnes qui venaient d'arriver avec des ânes et des bagages, particulièrement des bords de la mer de

(1) D'après une communication postérieure, la sœur vit que toutes les fois que la sainte Vierge communiait, les saintes espèces restaient en elle sans altération d'une communion à l'autre. de sorte qu'elle adorait l'Homme-Dieu sacramentellement présent dans son cœur. Au temps de la persécution qui suivit le martyre de saint Etienne, les apôtres ne consacrèrent pas pendant quelque temps, mais l'Eglise jouit néanmoins de la présence du saint sacrement, puisqu'il résidait dans le cœur de la mère de Dieu. Elle était le tabernacle eucharistique, et pratiquait en même temps l'adoration perpétuelle. Le psaume CXXX : « Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé », est une protestation d'humilité bien touchante dans la bouche de Marie.

Galilée. D'ordinaire, ils descendaient à une hôtellerie située en avant de Béthanie, où se succédaient continuellement des disciples qui leur donnaient des conseils et des enseignements. Maintenant cette maison était toujours pleine, et les disciples adressaient les nouveaux venus à Lazare, qui avait à sa disposition un grand nombre de logis. Beaucoup s'installèrent à Jérusalem, autour de la montagne de Sion. Il n'y avait là que peu de Juifs, tous pauvres gens ; on y trouvait d'épaisses murailles en ruines, et de vastes terrains inhabités, où je vis construire des cabanes ou plutôt des abris. Je vis aussi dresser des tentes d'étoffe grossière au-dessus des murailles, dans lesquelles on avait déjà pratiqué des habitations. Je vis parmi cette affluence les Chaldéens que, dernièrement, Jésus avait envoyés au centurion de Capharnaüm, et qui ensuite étaient retournés chez eux.

Les Juifs, bouleversés par les événements merveilleux dont ils avaient été témoins, occupés seulement à les déguiser et à les dénaturer, n'opposaient à tout cela aucun obstacle. Du côté de la montagne de Sion où les chrétiens étaient établis, ils avaient fermé par un mur l'accès à la montagne du temple et au quartier qui en dépendait ; ainsi les fidèles se trouvaient isolés et séparés des Juifs.

Je vis les survenants mettre à leur disposition de gros rouleaux d'étoffes de laine blanche ou jaunâtre, les unes fines, les autres grossières, et en outre des tapis et de la toile pour la fabrication des tentes. Nicodème et Joseph furent chargés d'utiliser ces dons. On en fit des vêtements pour le service divin et pour le baptême. On en donna aussi aux nécessiteux, et personne ne manqua de rien.

Partout on dresse des tentes et des hangars ; tous les coins de murs, particulièrement dans les vieux édifices, sont utilisés. Les apôtres aident eux-mêmes à construire des habitations pour les fidèles : ils apportent

du bois, des nattes, des cloisons en clayonnage, et travaillent avec activité. Les saintes femmes, de leur côté, se mettent au service de celles qui arrivent. Personne ne possède rien en propre : ceux qui possèdent donnent, ceux qui n'ont rien reçoivent. Je vois que c'est surtout Lazare qui fournit aux dépenses de la caisse générale.

Les femmes des fidèles s'occupent à tisser ou à tresser de longues bandes d'étoffes et de grosses couvertures pour les tentes. Marie, Marthe et Madeleine font des broderies, tantôt assises, tantôt en se promenant l'ouvrage à la main. Je vois Marie broder une figure qui me semble représenter le Seigneur ou l'un des apôtres. Ces images, destinées à des autels privés, ne sont qu'ébauchées, et ont des vêtements blancs sur des canevas de couleur brune, jaunâtre ou bleu de ciel. Je me souviens d'avoir vu Marie broder une représentation de la sainte Trinité, telle que je la vois dans mes visions. Dieu le Père, en costume de pontife, présentait la croix au Fils ; de l'un et de l'autre procédait le Saint-Esprit, qui n'avait pas la forme d'une colombe: les ailes étaient remplacées par des bras. Ces figures formaient un triangle.

Pendant ces mêmes jours, les apôtres prirent possession d'une nouvelle maison située auprès de la piscine de Béthesda ; on voyait au fond une chaire, et l'on eût dit une synagogue. Les nouveaux venus s'y réunissaient ordinairement pour recevoir les instructions des apôtres. Ils ne sont pas admis au cénacle. Ni les apôtres ni les disciples ne vont au temple ; si les apôtres y allèrent après la Pentecôte, lorsqu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ce fut pour annoncer le christianisme au peuple assemblé. Leur temple est maintenant le cénacle, où se trouve le saint Sacrement.

Ce matin, entre trois et quatre heures, j'ai vu les apôtres dans le cénacle. Le sanctuaire était ouvert : ils se tenaient debout des deux côtés. Il s'y trouvait envi-

ron trente disciples. On pria, on chanta à deux chœurs. Cela me fit l'effet d'un office de matines. Pierre fit ensuite une instruction à ces disciples. Cette forme de prière a été instituée par Jésus lui-même. Il a révélé aux siens le mystère de cet office divin, lors du repas où il leur fit manger le poisson, près de Tibériade, et aussi lorsqu'il convainquit Thomas de la vérité de sa résurrection.

CHAPITRE XV

Derniers jours du Seigneur sur la terre. — Il prépare les siens à la séparation.

Dans ces derniers jours, je vis Jésus continuellement auprès des apôtres ; ses rapports avec eux étaient tout naturels : il prenait part à leurs repas et priait au milieu d'eux ; il les enseignait et leur rappelait en se promenant tout ce qu'il leur avait dit. Pendant la nuit seulement, il visitait, à leur insu, des lieux éloignés.

Voyez-vous cette troupe de gens dans la prairie ? Ils viennent de Jérusalem et longent le mont des Oliviers pour se rendre à Béthanie. Chose étonnante ; ils regardent autour d'eux, ils montrent du doigt quelque chose sur leur gauche, et cependant ils ne voient pas Jésus qui arrive de ce côté. Il y a çà et là dans les jardins des ouvriers occupés à réparer les haies qu'on a rompues le dimanche des Rameaux, afin de livrer passage au grand nombre de personnes qui se rendaient à Jérusalem pour la Pâque. Chose étrange ! les disciples vont de côté et d'autre, et ne le voient pas. Il est lumineux et plane au-dessus du sol ; mais voilà que des ouvriers qui travaillent dans le jardin l'aperçoivent ; ils s'agenouillent. Parmi eux se trouve Simon, qui l'a aidé à porter sa croix... Ah ! l'excellent homme!

Le Seigneur passe devant lui... Le bon vieillard ! il ôt son manteau, se prosterne et baise la terre devant le pieds du Sauveur, qui lui fait signe de se taire, et dis paraît.

Jésus parcourut avec les apôtres différents chemin dans les environs de Jérusalem, de sorte que beaucou de Juifs furent témoins de sa résurrection ; mais, à so aspect, ils se cachaient et fermaient leurs maisons. Le disciples et les apôtres eux-mêmes éprouvaient auprè de lui une certaine frayeur : il leur semblait un êtr immatériel. Il enseigna souvent et adressa aussi quel ques reproches aux apôtres. Pendant la nuit, je le vi en divers endroits de Bethléem, répandre ses bénédic tions. Dans cette ville, où il avait beaucoup d'ennemis il apparut à plusieurs incrédules, et particulièremen à des gens qui avaient eu quelques relations avec lu ou avec sa mère. Je le vis encore en beaucoup d'autre lieux. Les personnes à qui il se montra crurent aus sitôt à lui ; à la Pentecôte, elles s'unirent aux apôtre et aux disciples.

Jésus rentra dans Béthanie par le côté de l'est. Mari s'y rendit aussi de Jérusalem avec les autres sainte femmes. Ils se rencontrèrent chez Lazare, où se trou vaient déjà Marie et Madeleine. La maison est entou rée d'une foule de personnes qui, ayant entendu dire que le Seigneur est près de les quitter, désirent le voi et prendre congé de lui. Lorsqu'il fut dans la maison on fit entrer les fidèles et fermer les portes. Ils priren une réfection légère, mais sans s'asseoir. Comme les disciples pleuraient amèrement : « Pourquoi pleurez-vous ainsi, frères bien-aimés (1) ? Regardez cette femme, elle ne pleure pas ! » Ainsi parla Notre-Seigneur à ses disciples affligés, en leur montrant sa mère. Oh ! qu'il était touchant de voir des hommes de cet âge pleurer si amèrement !

(1) La sainte sœur raconta cette vision au pèlerin au moment où elle la voyait ; de là le ton animé de la narration

Comme le Seigneur est bon! Il sort de la maison pour se montrer à la foule rassemblée dans la cour, où l'on avait dressé pour eux une longue table; il bénit des petits pains, qu'il leur distribue, puis il leur fait signe de la main de se retirer. Lorsqu'ils se furent éloignés, la sainte Vierge s'approcha modestement du Seigneur pour lui demander quelque chose; mais il avança la main comme s'il eût voulu l'empêcher de le toucher, et il lui dit qu'il ne pouvait lui accorder sa demande. Elle le remercia humblement, même de son refus, puis elle s'éloigna.

Je vis le Seigneur prendre tout spécialement congé de Lazare. Je le vis bénir du pain qu'il lui donna à manger et qui devint lumineux. Il se rendit ensuite à Jérusalem par un chemin de traverse. Quatre groupes le suivaient à une certaine distance l'un de l'autre: il n'avait près de lui que les onze apôtres. Les saintes femmes venaient derrière tous les autres. Le Seigneur était tout lumineux et dominait toute la scène. Je ne saurais dire si les disciples le virent ainsi. Ils ne pouvaient se persuader qu'il dût les abandonner. Ils se disaient entre eux: « Bien des fois déjà nous l'avons vu disparaître. »

Voilà qu'il indique du doigt différents points de l'horizon en disant: « Quand tous ces endroits croiront à la suite de votre enseignement, quand des étrangers en chasseront les habitants et que tout ici sera dévasté, ce sera un temps bien triste. » Il dit encore: « Vous ne me comprenez pas maintenant, vous me comprendrez mieux quand ce soir vous aurez soupé avec moi pour la dernière fois. »

Je vis Jésus passer devant de riants jardins, où des Juifs étaient occupés à tailler des haies. A son approche, ces gens se mettaient les mains devant la figure; ils s'étendaient de tout leur long à terre, ou s'enfuyaient dans les allées, et se cachaient derrière les haies. Je ne sais pas s'ils voyaient ou non le Seigneur,

si c'était la peur qui leur faisait prendre la fuite, ou s'ils se prosternaient par suite de leur émotion. Depuis sa résurrection, je vis toujours qu'on fuyait à son approche.

Dans ces derniers jours, les Juifs dévastèrent méchamment autour de Jérusalem tous les lieux signalés par la vie et la passion du Seigneur, et particulièrement vénérés des fidèles. Ainsi, sur le chemin de la croix, aux endroits où il était tombé, ils avaient creusé des fossés à travers la route. Ils avaient clos de haies les jardins et les pelouses où habituellement il se retirait et enseignait. En quelques endroits même, ils avaient creusé des trappes afin d'y faire tomber les fidèles qui viendraient honorer son souvenir ; mais j'ai vu quelques-uns de ces pervers y tomber eux-mêmes. J'ai reconnu à cette occasion que dans tous les temps les ennemis du Christ qui commettent de telles profanations sont ainsi châtiés, et doivent l'être plus terriblement encore au jour du jugement. J'ai vu que ceux qui détruisent les chemins de croix, les croix, les chapelles, les églises, qui abolissent les dévotions, les pratiques pieuses de nos pères, et en général tout ce qui contribue à nous rappeler les scènes particulières de la rédemption, que ce soit des sculptures, des images, des inscriptions, des fondations, des rites, des prières, j'ai vu que tous ceux-là appartiennent à la race pécheresse des ennemis du Christ, dont les efforts tendaient à effacer les traces sanglantes de ses pas, et qu'ils doivent être jugés avec eux. Quant à ceux dont l'aspect touchant de nos crucifix antiques blesse les yeux délicats, et qui les remplacent par des figures d'une beauté païenne, ou qui représentent les saints avec des formes voluptueuses et séduisantes, je les ai vu rangés parmi ceux qui élevèrent sur le Calvaire un temple en l'honneur de Vénus, et qui souillèrent la grotte de la crèche d'une façon plus abominable encore.

J'ai vu des Juifs raser la cime du Calvaire, et jeter

de la terre comme on répand des engrais, tant sur les cinq petits tertres gazonnés qui entouraient la croix que sur les sentiers qui y conduisaient. Lorsqu'ils eurent aplani ces tertres, ils aperçurent une pierre blanche avec un trou carré profond d'un mètre, dans lequel la croix avait été enfoncée. Je les ai vus travailler péniblement avec des leviers à enlever cette pierre, mais elle s'enfonça de plus en plus et, ne pouvant la retirer, ils la couvrirent de terre.

Jésus et les onze apôtres prirent divers sentiers aux alentours de la montagne des Oliviers, suivis des autres groupes. Le Seigneur s'arrêtait de temps en temps pour leur expliquer quelque chose. Tous étaient dans l'angoisse : quelques-uns pleuraient, d'autres étaient tout découragés. Un disciple qui avait les cheveux noirs se dit à lui-même : « S'il s'en va, qui donc sera le maître ? et comment s'accomplira la promesse du Messie ? » Pierre et Jean, qui comprenaient mieux ce qui se préparait, montraient plus de calme. Souvent les apôtres adressaient des questions au Seigneur ; alors il faisait halte, et leur donnait des éclaircissements. Cette marche dura jusqu'au soir. Il parla toujours avec beaucoup de solennité, et à plusieurs reprises il disparut ; mais avant qu'ils eussent pu se remettre de leur consternation, ils le revoyaient parmi eux. Il semblait qu'il voulait ainsi les préparer à son prochain départ. Le soleil couchant brillait d'un vif éclat. tandis qu'ils se promenaient encore à travers de belles prairies et des bocages ravissants.

Après le coucher du soleil, ils arrivèrent à la maison où ils devaient souper. Marc, Nicodème et Joseph d'Arimathie vinrent le recevoir devant la porte. Quelques paroles qu'il prononça leur firent espérer de le voir rester avec eux quelque temps encore ; mais Marie savait la vérité. Les autres disciples étant survenus, il entra dans la salle à manger ; plusieurs fidèles s'y étaient rassemblés et l'attendaient. Jésus et les apôtres

occupèrent l'un des longs côtés de la table. Ceux-ci étaient couchés sur des sièges placés transversalement ; le Seigneur resta debout, et Jean à côté de lui. Celui-ci était plus serein que les autres : il avait un caractère enfantin ; il s'affligeait facilement, et un moment après il reprenait sa confiance et son calme habituels. Nicodème et Joseph servirent à table, et la sainte Vierge resta vers la porte de la salle.

Le Seigneur bénit le poisson, le pain et les légumes, puis il les fit passer aux convives, qui en reçurent chacun une légère part. Pendant tout le repas, il enseigna de la manière la plus solennelle. Je vis les paroles sortir de sa bouche comme des rayons de lumière, et pénétrer plus ou moins rapidement tel ou tel apôtre, suivant qu'il était plus ou moins affamé de ses enseignements. Ainsi tout ce qui est saint est lumière, et tout ce qui est profane est ténèbres ; l'ardent désir est une espèce de faim, et la satisfaction de ce désir une sorte d'alimentation. Toutes ces choses sont évidentes, et l'on n'est point étonné de les voir. A la fin du repas, le Seigneur bénit une coupe, il en but et la fit circuler ; tous en burent après lui. Ce n'était néanmoins qu'une agape.

Quand les apôtres se furent levés de table, les autres fidèles, qui avaient pris leur repas dans une salle latérale, se réunirent sous les arbres devant le vestibule, et le Seigneur parut au milieu d'eux, les enseigna longuement et les bénit ; après quoi ils s'éloignèrent.

Cependant les saintes femmes étaient arrivées, et s'étaient rendues dans le jardin avec la sainte Vierge ; Jésus alla les trouver, et tendit la main à sa mère. Il leur parla d'un ton très solennel. Toutes étaient émues, et je sentis que Madeleine brûlait du désir d'embrasser les pieds de Jésus, mais elle ne le fit pas ; car il avait l'air si majestueux et si auguste que personne n'osait s'approcher de lui. Après leur avoir parlé quelque temps, il les bénit et s'éloigna d'eux. Des larmes abondantes coulaient de leurs yeux. Ce n'était pas une ma-

nifestation extérieure d'un chagrin passager comme le sont les pleurs des hommes de nos jours, on voyait que cette douleur était au fond de leur âme. Je ne vis pas pleurer la sainte Vierge en cette circonstance ; je ne l'ai vu pleurer amèrement que deux fois : quand elle perdit l'enfant Jésus au retour de la fête de Paques, et au pied de la croix, après la mort du Seigneur. Elles restèrent là jusqu'un peu avant minuit.

Je vis ensuite le Seigneur se rendre à Jérusalem par le chemin qu'il avait pris le jour des Rameaux. Marie, accompagnée de quelques-unes des saintes femmes, marchait derrière les apôtres ; une troupe de trente à quarante disciples les suivait à quelque distance. Ils se dirigèrent tous vers le cénacle ; mais Jésus, les apôtres et Marie entrèrent seuls dans la salle intérieure : les disciples se rendirent dans la salle latérale, pendant que les compagnes de Marie demeuraient dans le vestibule. La table de la cène était préparée et la lampe allumée. Il n'y avait sur la table qu'un pain azyme et un petit calice. Les apôtres se revêtirent de leurs habits de fête, et Pierre mit son manteau de pontife ; la sainte Vierge s'assit en face de Jésus. Je vis le Seigneur faire comme à la sainte cène, prendre le pain, l'offrir, le rompre, le bénir et le leur présenter ; tous ensuite burent dans le calice, sans qu'on le remplît de nouveau. Je vis le pain consacré entrer comme un petit corps lumineux dans la bouche des apôtres, et, lors de la consécration du vin, je vis sa parole couler dans le calice sous la forme de gouttes de sang.

CHAPITRE XVI

Le grand jour de l'Ascension.

A l'aube du jour, ils récitèrent les matines sous la lampe, mais avec plus de solennité qu'à l'ordinaire. Le Seigneur donna encore une fois à Pierre autorité sur

les autres, le revêtit de nouveau du manteau, et répéta ce qu'il leur avait dit, lors de son apparition au bord du lac de Tibériade et sur la montagne. Il les enseigna aussi sur le baptême et sur la bénédiction de l'eau. Dix-sept des disciples les plus intimes assistèrent à cette instruction, debout derrière la sainte Vierge. Avant de quitter la maison, le Seigneur leur présenta sa mère comme devant être le centre des fidèles, et intercéder pour eux ; alors Pierre et les autres s'inclinèrent devant elle, et elle les bénit. Au même instant, je vis la Mère de Dieu assise sur un trône, revêtue d'un large manteau bleu de ciel, une couronne sur la tête : c'était un symbole de sa dignité. Dans les grandes circonstances, par exemple avant le baptême du jour de la Pentecôte et du lendemain, j'ai vu les apôtres recevoir ainsi la bénédiction de la très sainte Vierge.

Le matin au point du jour, Jésus quitta le cénacle avec les apôtres. Marie marchait derrière eux, et les disciples les suivaient à peu de distance. Ils passèrent par les rues de Jérusalem ; elles étaient silencieuses, et tout le monde était plongé dans un profond sommeil. Le Seigneur devenait de plus en plus grave et prompt dans ses discours et ses actes. La veille au soir, la compassion avait dominé dans ses entretiens. Il prit le même chemin que le dimanche des Rameaux, et je sentis qu'il visitait avec eux tous les lieux mémorables de sa vie pour leur y faire connaître, par ses indications, l'accomplissement parfait de la promesse. Ils parcoururent ainsi toute la voie douloureuse, et le Seigneur s'arrêta quelques instants à chaque endroit témoin de ses souffrances, leur expliquant la signification symbolique de ces lieux, et leur montrant l'accomplissement des prédictions des prophètes. Aux passages que les Juifs avaient obstrués, les disciples qui suivaient prirent les devants sur son ordre, et enlevèrent les obstacles : ce fut bientôt fait. A son passage, ils s'inclinèrent, puis ils se remirent en marche derrière lui.

Ils franchirent la porte qui conduisait au Calvaire; là ils se détournèrent du chemin et se dirigèrent vers une belle pelouse ombragée d'arbres touffus, où l'on allait souvent prier. Jésus s'y assit avec eux, les enseigna et les consola. Il faisait déjà grand jour, et leurs cœurs étaient un peu allégés : ils espéraient le garder quelque temps encore. Jésus reprit alors le chemin du Calvaire et du saint sépulcre, sans aller toutefois jusqu'à ces lieux, car il longea la ville et se dirigea vers la montagne des Oliviers. Divers groupes vinrent le rejoindre là ; d'autres, en grand nombre, s'approchaient d'un autre côté, à travers la campagne.

Au pied du mont, le Seigneur se reposa de nouveau dans un jardin semblable au premier, mais plus spacieux. Plusieurs des saintes femmes l'y rejoignirent. Le site était très agréable et très frais ; j'y remarquai un beau gazon très haut, et je m'étonnai beaucoup de ce qu'il n'était foulé nulle part.

Tous les sentiers que le Seigneur avait suivis me rappellent les nombreux sentiers que j'aperçois à côté de la route qui conduit directement à la Jérusalem céleste, et par lesquels la grâce divine nous fait passer pour que nous puissions plus longtemps donner au prochain des marques de notre charité. Il me sembla aussi que le Seigneur ne suivit ces sentiers qu'afin de pouvoir plus longtemps préparer ses disciples et leur montrer tout l'amour qu'il avait pour eux. Il parlait longuement avec eux comme quelqu'un qui a fini sa tâche et qui va se séparer des siens. Ils se doutaient bien que l'heure de la séparation approchait ; toutefois ils ne croyaient pas qu'elle dût arriver si tôt.

Le soleil s'élevait déjà ; tout était sur pied à Jérusalem ; partout on s'entretenait de la foule réunie autour de la montagne des Oliviers. Une multitude de personnes sortirent de la ville et se dirigèrent de ce côté ; les sentiers en étaient couverts, et on voyait dans lointain une affluence considérable.

Le Seigneur se dirigea vers Gethsémani ; mais, au lieu de passer par l'endroit où l'on s'était saisi de lui, il gravit la montagne en longeant le jardin des Oliviers. La foule y montait de toutes parts par les divers sentiers ; plusieurs se frayaient un passage à travers les buissons, les haies et les clôtures des jardins.

Cependant le Seigneur devenait de plus en plus lumineux ; il marchait si rapidement que les disciples ne pouvaient le suivre. Parvenu au sommet de la montagne, il fut tout environné de lumière, et je vis autour de lui un cercle composé de toutes les personnes qui étaient sorties de Jérusalem pour aller à sa rencontre au jour des Rameaux. Il parut resplendissant de blancheur comme la lumière du soleil, et du ciel descendit sur lui une vaste auréole où brillaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ceux qui se précipitaient en avant s'arrêtèrent éblouis, formant un large cercle autour de lui. Le Seigneur brillait d'un éclat plus grand encore que l'auréole qui l'enveloppait. Il posa la main gauche sur sa poitrine, et, se tournant de tous les côtés, il bénit le monde entier avec la main droite. La foule resta immobile, mais je vis que tous furent bénis. Je fus transportée de joie en voyant bénir ainsi toute la terre.

Alors la lumière qui était descendue du ciel se confondit avec son propre éclat, et je vis sa forme visible, en s'élevant, s'évanouir à partir de la tête dans cette splendeur céleste. On eût dit un soleil entrant dans un autre soleil, une flamme se mêlant avec une masse de lumière, une étincelle volant dans une flamme ; c'était comme lorsqu'on regarde le soleil en plein midi. Cependant cette lumière était plus blanche, plus diaphane ; le jour paraissait obscur en comparaison. Sa tête n'était plus visible, mais je voyais encore ses pieds répandre un éclat de lumière, jusqu'à ce qu'enfin il disparut tout entier dans la splendeur céleste (1). Je vis

(1) Cette lumière est celle de la Divinité, qui élevait alors à la communion de sa gloire l'humanité du Sauveur. La tête, symbol

de tous côtés des âmes innombrables pénétrer dans cette lumière, et s'élever au ciel avec le Seigneur.

Avec la nuée lumineuse, il tomba sur tous les assistants comme une rosée de lumière dont l'éclat était si éblouissant, qu'ils en furent saisis de frayeur (1). Les apôtres et les disciples les plus rapprochés furent complètement éblouis : tous baissèrent les yeux et se jetèrent la face contre terre. La sainte Vierge, qui se tenait tout près d'eux, regardait devant elle (2).

Au bout de quelques instants, la lumière s'affaiblit. Alors tous les assistants, agités par les émotions les plus diverses, mais gardant un profond silence, levèrent les yeux vers la nuée lumineuse, qui resta encore quelque temps visible, et je vis descendre de cette nuée deux figures, d'abord petites, mais qui, grandissant peu à peu, se présentèrent enfin sous la forme d'hommes vêtus de blanc, et tenant des bâtons à la main comme les prophètes. Ils parlèrent à la foule ; leur voix retentit comme le son de la trompette, et il me sembla qu'on devait l'entendre de Jérusalem. Se tenant complètement immobiles, ils dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là, regardant le ciel ? Ce Jésus, qui du milieu de vous a été enlevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu y monter. » Après ces paroles ils disparurent, mais la nuée lumineuse demeura visible quelque temps encore, jusqu'à ce qu'enfin elle s'évanouit comme le jour se perd dans la nuit.

de la pensée et du Verbe, est transfigurée la première; car c'est à cause de l'union avec le Verbe et par elle que la gloire inonde la sainte humanité de Jésus. Les pieds ne disparaissent que plus tard dans la gloire, pour indiquer que l'Eglise, qui est le prolongement du corps de Jésus-Christ, ne doit être glorifiée qu'après son chef.

(1) C'était un symbole de la grâce, véritable rosée de lumière et d'amour, qui découle sur nous de l'humanité glorifiée de Jésus.

(2) Le regard infiniment pur de la Vierge des vierges pouvait seul regarder en face le Soleil divin; car il est écrit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Les disciples étaient tout à fait hors d'eux-mêmes ; ils savaient maintenant que le Seigneur les avait quittés pour retourner à son Père céleste. Plusieurs tombèrent par terre accablés de douleur et de désespoir. Aussitôt que la nuée lumineuse eut disparu, différents groupes se formèrent et les femmes elles-mêmes se rapprochèrent. Ils restèrent longtemps là, les yeux levés au ciel, cherchant à revenir à eux-mêmes et s'entretenant ensemble. Enfin les disciples retournèrent à Jérusalem, et les saintes femmes les suivirent. Les plus simples pleuraient comme des enfants, les autres étaient plongés dans leurs réflexions. La sainte Vierge, Pierre et Jean étaient sereins et consolés. Cependant plusieurs restèrent insensibles et incrédules, et s'en allèrent en doutant toujours. L'ascension eut lieu sur la cime de la montagne des Oliviers ; il y avait là une pierre plate sur laquelle Jésus se tenait, lorsque la nuée lumineuse le déroba à leurs yeux. Les vestiges de ses pieds demeurèrent imprimés sur la pierre.

Il était plus de midi lorsque la foule fut entièrement écoulée. Je vis la sainte Vierge et les disciples se rendre au cénacle. D'abord, sentant toute leur solitude, ils furent inquiets. Je me disais qu'ils avaient tort, puisqu'ils tenaient de Jésus la promesse qu'il serait toujours avec eux. J'aurais donné ma vie pour la garantir. Mais une fois réunis au cénacle, la présence de la sainte Vierge, la vue de sa sérénité, les consolèrent, et la paix rentra dans leurs âmes. Ils se rappelèrent alors que le Seigneur leur avait dit qu'elle serait pour eux un centre, une mère et une médiatrice.

Les habitants de Jérusalem s'épouvantèrent à l'aspect de cette foule revenant de la montagne des Oliviers. Plusieurs fermèrent leurs portes et leurs boutiques. La peur, qui ces derniers jours les avait tourmentés, était maintenant à son comble.

SIXIÈME PARTIE

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE SOUS L'INFLUENCE MATERNELLE DE MARIE

CHAPITRE PREMIER

Préparation de la fête de la Pentecôte.

Le lendemain de l'Ascension et les jours suivants, je vis les apôtres constamment réunis au cénacle et la sainte Vierge au milieu d'eux. Pendant la prière et la fraction du pain, elle était toujours placée en face de Pierre, qui tenait la place du Seigneur. Depuis que, la nuit d'avant l'Ascension, Marie prit pour la première fois cette place à la table de la cène, je sentis qu'elle avait aux yeux des apôtres une signification plus haute, et qu'elle représentait désormais l'Église.

La sainte Vierge et les apôtres se tenaient habituellement en prière dans le cénacle, séparés de la portion la plus nombreuse des disciples, ainsi que des fidèles et des saintes femmes. Les apôtres vivaient dans une retraite absolue, et je ne vis personne venir les visiter. Ils persévéraient dans la prière avec plus de constance que les disciples, qui allaient et venaient. Ils étaient aussi obligés de se tenir plus en garde que ceux-ci contre les persécutions des Juifs ; je vis pendant la nuit plusieurs d'entre les disciples parcourir la voie douloureuse avec une grande dévotion.

Je fus aussi témoin de l'élection de Mathias à l'apostolat. Pierre, revêtu de son manteau épiscopal, se

tenait dans le cénacle au milieu des apôtres ; tous les disciples se trouvaient dans les salles latérales, dont les portes étaient ouvertes. Pierre présenta deux des leurs : Joseph Barsabas et Mathias. Plusieurs ambitionnaient la place de Judas, mais ces deux-là n'y avaient pas même pensé. Le premier jour, Pierre les présenta ; le second jour, on tira leurs noms au sort, et Mathias fut désigné ; un des apôtres alla le chercher à l'endroit où se tenaient les disciples, et il fut associé aux onze apôtres.

Je vis dans le cénacle les préparatifs d'une grande fête. L'intérieur fut orné d'arbustes verts, entre les branches desquels on avait placé des vases de fleurs, et des guirlandes de verdure allant d'un côté de la salle à l'autre. Les cloisons avaient été enlevées du côté de la salle latérale, et les portes étaient ouvertes, la porte de la cour extérieure demeurant seule fermée. Pierre, revêtu du manteau pontifical, se tenait debout au milieu de la salle, en face de la lampe et du rideau du sanctuaire. La sainte Vierge se tenait vis-à-vis de lui, devant la porte ouverte du vestibule, le voile entièrement baissé sur le visage, ayant derrière elle les autres saintes femmes qui, du vestibule ouvert, s'unissaient à la prière commune. Les apôtres étaient rangés des deux côtés de la salle, les yeux tournés vers Pierre, qui se tenait debout sous la lampe, devant la table couverte de rouge et de blanc sur laquelle étaient posés des rouleaux d'écriture. Les disciples, rangés dans les salles latérales dont les parois étaient enlevées, se trouvaient derrière les apôtres et regardaient. On priait et on chantait, mais sans faire beaucoup de gestes. Tout avait été ainsi décoré à l'avance, parce que le sabbat de la Pentecôte s'ouvrait le lendemain.

La ville est remplie d'étrangers. Dans le temple aussi tout est orné de guirlandes et de verdure. Il s'y accomplit beaucoup de cérémonies.

La veille de la Pentecôte, vers le soir, tous s'étant de

nouveau rangés pour la prière, Pierre prit sur la petite table qui était devant lui deux pains azymes, divisés par des raies ; il les bénit, les éleva et les rompit en un certain nombre de morceaux, qu'il distribua à la sainte Vierge et aux apôtres. Les morceaux qu'ils reçurent me parurent brillants. Les apôtres, ainsi que la sainte Vierge, s'approchèrent de Pierre et lui baisèrent la main : lui à son tour s'inclina devant eux. Je vis leur ardeur croître de plus en plus. Au moment où les apôtres mangèrent le pain consacré, je me sentis pénétrée d'une ferveur merveilleuse, et je fus réconfortée d'une manière que je ne saurais exprimer. Un aliment entra dans ma bouche sous la forme d'un flot de lumière. J'en goûtai l'agréable saveur, mais j'ignorais d'où il pouvait venir, car je ne vis aucune main qui me le présentât ; cependant je craignais de ne pas être à jeun et de ne pouvoir pas communier le lendemain.

Dans le Temple tout orné de verdure et de guirlandes, je remarquai beaucoup de mouvement et de bruit. J'ai vu aussi dans les rues de nombreux étrangers aller et venir, ou se grouper ensemble. Il y avait parmi eux des gens de toute condition et qui avaient un singulier langage. Leurs manières et leurs gestes présentaient quelque chose de singulier. Ils semblaient se raconter les uns aux autres comment et en quel endroit telle et telle chose s'étaient passées. Plusieurs suivaient le chemin de la passion du Seigneur. Dans quelques maisons, je vis aussi des traîtres qui délibéraient sur les moyens de nuire aux apôtres.

Tout le monde veillait cette nuit dans la maison où demeuraient les fidèles. Cent vingt personnes, outre la sainte Vierge et les saintes femmes, se trouvaient réunies au cénacle et dans ses dépendances. Ils me parurent tous plus rassurés : ils s'étaient souvent demandé de quelle manière le consolateur, le Saint-Esprit descendrait sur eux, et ce qui devait s'ensuivre. Maintenant ils sont pleins de confiance.

CHAPITRE II

Le saint jour de la Pentecôte. — Descente du Saint-Esprit. Baptême solennel.

Je remarquai après minuit, dans toute la nature, un mouvement mystérieux et comme un sentiment merveilleux de bien-être qui se communiquait à tous les assistants. Il me sembla aussi qu'à travers l'ouverture du toit on voyait le ciel s'éclaircir. Les apôtres, devenus silencieux, avaient quitté les places qu'ils occupaient au milieu de la salle, pour se retirer vers les murailles; les disciples étaient dans les salles latérales, d'où ils avaient vue sur la salle du cénacle. Pierre était debout devant le rideau derrière lequel était conservé le saint Sacrement, et la sainte Vierge se tenait dans la salle située devant la porte du vestibule, où se trouvaient les saintes femmes, dont cinq étaient à demeure dans la maison.

Tandis que tous demeuraient silencieux et pleins de désir, les bras croisés sur la poitrine et les yeux baissés vers la terre, leur calme se communiqua aux disciples, qui se rangèrent à leur exemple dans les salles attenantes ; et bientôt le plus profond silence régna dans toute la maison.

Vers le matin, au-dessus de la montagne des Oliviers, d'où Notre-Seigneur était monté au ciel (1), je vis une nuée lumineuse brillant d'un éclat argentin descendre à Sion sur la maison des apôtres. D'abord je l'aperçus dans le lointain sous la forme d'un globe, accompagné dans sa marche d'un souffle de vent doux et tiède. En s'approchant, la nuée grandit et passa au-dessus de la ville comme une brume lumineuse ; puis elle se con-

(1) C'est de lui que l'Esprit-Saint procède, et c'était pour nous l'envoyer qu'il était monté au ciel.

densa de plus en plus, et devenant de plus en plus brillante et transparente, elle s'arrêta au-dessus de Sion et du cénacle, semblable à un soleil resplendissant ; puis elle s'y abattit comme une nuée d'orage avec un bruit semblable à celui d'un vent impétueux. A ce bruit, je vis beaucoup de Juifs, qui avaient aperçu la nuée, s'enfuir, tout épouvantés, vers le Temple. Moi-même, quand j'entendis approcher ce bruit épouvantable, je fus saisie d'une terreur d'enfant, et je me demandai où je pourrais me cacher pendant que le tonnerre gronderait. Tout cela ressemblait à un orage qui éclate subitement, mais qui vient du ciel, au lieu de s'élever de la terre, qui apporte avec lui non l'obscurité, mais des flots de lumière. Les éclats du tonnerre étaient remplacés par un frémissement mystérieux, et l'agitation de l'air se faisait sentir comme un souffle de vent doux, tiède et rafraîchissant (1). Au moment où la nuée lumineuse, dont l'éclat avait augmenté avec le bruit, s'abaissa sur le cénacle, je vis la maison et ses dépendances resplendir de plus en plus ; et je vis les apôtres, les disciples et les saintes femmes de plus en plus recueillis et fervents. Tout m'apparaissait inondé de lumière ; tout était transparent pour moi.

Vers trois heures du matin, je vis sortir de la nuée des flots de lumière blanche qui se croisèrent sept fois, et formèrent en se croisant des rayons et des larmes de feu qui se répandirent sur le cénacle et ses dépendances. Le centre où les sept flots de lumière se croisaient brillait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel (2),

(1) Tous ces traits sont autant de symboles des effets du Saint-Esprit, qui est l'esprit d'amour, apportant la lumière et le feu d'en haut, la joie, le rafraîchissement et la paix. Il venait aussi renverser, comme un vent impétueux, le vieil homme et l'ancienne synagogue, pour inaugurer l'Eglise nouvelle et la loi d'amour.

(2) Ces sept courants lumineux représentent les sept dons du Saint-Esprit, qui sont aussi symbolisés par les sept couleurs de l'arc-en-ciel. La lumière de la grâce est septiforme comme celle du soleil.

et j'y vis planer une figure lumineuse. Il me sembla que cette figure avait derrière les épaules des ailes qui s'étendaient au loin ; toutefois je ne saurais dire si c'étaient en effet des ailes, car tout en elle n'était qu'une émanation resplendissante. La maison fut alors tout inondée de lumière, et la lueuer de la lampe à cinq bras s'évanouit à mes yeux. Toutes les personnes réunies au cénacle semblèrent ravies en extase : elles levèrent instinctivement le visage en l'air, comme si elles eussent été altérées, et je vis entrer dans leur bouche des jets d'une lumière flamboyante, comme des langues de feu. On eût dit que, brûlants de soif, ils aspiraient et buvaient le feu, et que leur désir était une flamme jaillissant de leur bouche au-devant de la flamme céleste (1). Le feu divin descendit aussi sur les disciples et sur les saintes femmes ; et je vis toute la nuée de lumière se dissoudre peu à peu comme un nuage chargé de pluie. Les langues de feu qui se répandaient sur les personnes assemblées variaient quant à la couleur et à l'éclat. Le bruit du ciel réveilla beaucoup de monde. Le Saint-Esprit opéra dans les cœurs d'un grand nombre de disciples et de partisans de Jésus qui habitaient dans les environs.

Dès que le don céleste se fut répandu sur l'assemblée réunie au cénacle, tous se sentirent ranimés et pleins de courage ; je les vis transportés, enivrés de joie et de confiance. Ils se mirent tous à entourer la sainte Vierge, que je vis seule, demeurer calme et sereine comme à l'ordinaire, quoique merveilleusement fortifiée. Les apôtres se jetèrent dans les bras les uns des autres ; ils se sentaient pleins de hardiesse pour annoncer la parole de Dieu ; ils semblaient se dire l'un à l'autre : « Qu'étions-nous, et que sommes-nous devenus ? » Les saintes femmes aussi s'embrassèrent. Les

(1) Le désir de l'âme est un feu qui attire plus ou moins le feu du Saint-Esprit, selon qu'il est lui-même plus ou moins ardent.

disciples ne furent pas moins émus. Les apôtres coururent à eux dans les salles latérales; tous sentaient en eux une nouvelle vie toute de joie, de confiance et d'intrépidité.

Puis cette illumination divine, cette communication de force surnaturelle se tourna en actions de grâces. Ils reprirent leurs places accoutumées pour la prière, et chantèrent les louanges de Dieu avec une émotion profonde, tandis que la lumière céleste disparaissait peu à peu.

Enfin Pierre adressa la parole aux disciples et en envoya plusieurs dans les endroits où logeaient des amis venus pour la fête de la Pentecôte.

Entre le cénacle et la piscine de Béthesda, il y avait un grand nombre de cabanes et de hangars où les étrangers attirés par les fêtes logeaient leurs bêtes de somme et venaient eux-mêmes passer la nuit. Beaucoup d'entre eux dormaient encore; d'autres étaient éveillés, et avaient participé à la grâce du Saint-Esprit: car un mouvement s'était produit dans la création. Beaucoup de gens de bien en avaient été édifiés et fortifiés, tandis que les méchants avaient été saisis d'effroi et s'étaient endurcis davantage. La plupart des étrangers logés dans ce quartier, séjour ordinaire des fidèles, y demeuraient depuis la Pâque, à cause de l'éloignement de leur pays et de l'impossibilité de s'en aller et de revenir entre les deux fêtes. Par suite de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, ceux-ci affectionnaient beaucoup les disciples avec lesquels ils avaient de si fréquents rapports. Lors donc que les envoyés de Pierre, transportés de joie, vinrent leur annoncer l'accomplissement de la promesse touchant le Saint-Esprit, ils s'expliquèrent ce qu'ils avaient éprouvé eux-mêmes, et sur l'invitation des disciples, ils se rendirent tous à la piscine de Béthesda.

De son côté, Pierre, au cénacle, imposa les mains à cinq apôtres qui devaient avec lui enseigner et baptiser

à la piscine (1). C'était Jacques le Mineur, Barthélemy, Mathias, Thomas et Jude Thaddée. Pendant leur consécration, le dernier eut une vision ; il me sembla le voir serrer le Seigneur dans ses bras.

Avant de se rendre à la piscine pour y bénir l'eau et administrer le baptême, ils se rendirent auprès de la sainte Vierge, et, s'agenouillant devant elle, ils reçurent sa bénédiction. Avant l'Ascension, ils l'avaient reçue debout. Les jours suivants, je vis toujours les apôtres, à leur sortie et à leur retour, demander la bénédiction de la très sainte Vierge. Dans cette circonstance et en général toutes les fois qu'elle paraissait parmi les apôtres en sa qualité de Protectrice de l'Eglise, Marie était revêtue d'un large manteau blanc, le visage couvert d'un voile jaunâtre, et la tête parée d'une petite couronne de soie blanche de laquelle retombait des deux côtés, presque jusqu'à terre, une bande d'étoffe bleu de ciel, ornée de broderies.

Cependant tous ces gens convoqués par les disciples accoururent de toutes parts, à la piscine de Béthesda. Il régnait là une grande agitation, et les disciples leur racontèrent avec une joie infinie le prodige qui avait eu lieu.

A la piscine et dans la synagogue voisine, dont les disciples avaient récemment pris possession, on avait fait des préparatifs de toute espèce pour le grand baptême, qui, d'après l'ordre de Jésus, devait être administré en ce jour. Ainsi je vis les murailles couvertes de tapisseries. La synagogue elle-même était divisée en compartiments, un autel était dressé au milieu, et une galerie couverte conduisait de la piscine à l'entrée de la synagogue (1).

(1) Le baptême proprement dit est la première effusion de l'Esprit-Saint dans l'âme. C'est pour cela qu'il fut pour la première fois administré le jour de la Pentecôte.

(2) Cette synagogue est transformée en église, et la piscine devient fontaine baptismale, de même que toute la loi ancienne avait servi de préparation à l'Eglise nouvelle.

Les apôtres, revêtus de leurs longues robes blanches et marchant deux à deux, se rendirent du cénacle à la synagogue, apportant les objets nécessaires pour bénir l'eau et administrer le baptême. La sainte Vierge, les saintes femmes et les disciples qui devaient distribuer les robes baptismales les suivirent. Les apôtres apportaient des aspersoirs et des outres de cuir contenant l'eau bénite ; la foule assemblée les accueillit avec de grandes démonstrations de joie. En s'établissant au milieu des disciples de Jésus, ces hommes s'étaient rapprochés de la grâce, et l'on peut dire que la piscine de Béthesda devint pour eux, par suite du baptême qu'ils y reçurent, ce que la mer de Galilée avait été pour les caravanes qui s'arrêtaient sur ses bords, afin d'entendre les enseignements de Jésus. Il y avait toutefois dans la foule des personnes mal intentionnées, car beaucoup de gens de la ville s'étaient joints à eux, attirés par la curiosité.

Les cinq apôtres auxquels Pierre avait imposé les mains se placèrent aux cinq entrées de la piscine, et parlèrent à la multitude assemblée, qui était transportée d'enthousiasme. Cependant Pierre monta dans une chaire dressée pour lui au milieu de la troisième enceinte de la piscine ; toutes les terrasses étaient couvertes d'auditeurs. Dès que les apôtres se mirent à parler, la multitude fut frappée d'étonnement, parce que chacun les entendait parler sa propre langue. Ce fut à l'occasion de cette émotion du peuple que Pierre éleva la voix, et prononça les paroles que nous lisons dans les Actes des Apôtres (ch. II, v. 14-40).

Ceux qui reçurent sa parole furent baptisés : le baptême proprement dit ne fut donné qu'à partir de la Pentecôte. Pierre, après avoir béni l'eau solennellement, assisté de Jean et de Jacques le Mineur, fit des aspersions sur la foule entière, qui remplissait les diverses enceintes de la piscine. Ce baptême et sa préparation durèrent toute la journée ; le peuple qui cou-

vrait toutes les terrasses venait successivement, par groupes, jusqu'au pied de la chaire, pour entendre l'instruction de Pierre. Les autres apôtres parlaient aux diverses entrées de la piscine.

A la synagogue de la piscine, la sainte Vierge et les saintes femmes étaient occupées à distribuer des vêtements blancs aux catéchumènes ; les cinq apôtres auxquels Pierre avait imposé les mains baptisaient aux cinq entrées de la piscine. On puisait l'eau avec un bassin, et le ministre en prenait avec la main pour la verser à trois reprises sur la tête des catéchumènes, appuyés sur une balustrade. A chaque fois, deux baptisés conduisaient deux aspirants au baptême, et leur mettaient les mains sur la tête en qualité de parrains. Les premiers néophytes étaient pour la plupart des disciples de Jésus, jadis baptisés par le Précurseur. Les saintes femmes reçurent aussi le baptême. La Mère de Dieu fut baptisée toute seule par saint Jean, près de la piscine de Béthesda. Avant la cérémonie, Jean dit la sainte messe comme on le faisait alors : c'était la consécration, accompagnée de quelques prières. En ce jour-là, trois mille néophytes environ se réunirent à l'Eglise ; le soir ils revinrent au cénacle, où l'on prit un repas, et où l'on distribua encore beaucoup de pain bénit : on termina par la prière.

La piscine de Béthesda, située au sud-ouest du Saint des saints, était depuis longtemps déserte, et tombait en ruine. Négligée de presque tous, elle n'était en honneur qu'auprès de quelques gens simples et pauvres, comme de nos jours beaucoup de choses saintes et d'anciens usages de l'Eglise, tels que l'eau bénite, le chemin de la croix et les images miraculeuses. Le sang des sacrifices y découlait du temple par des conduits placés sous l'autel (1).

(1) La piscine était la figure du baptême et de la pénitence. C'est le sang du sacrifice du Calvaire qui a donné aux sacrements la vertu de guérir nos âmes et de les sanctifier.

La piscine est de forme ovale ; cinq enceintes séparées l'entourent, et leurs terrasses, qui s'abaissent en pente douce, forment un amphithéâtre coupé par cinq chemins aboutissant à quelques marches ; on peut voir de toutes parts quand l'eau est agitée. Le fond de la piscine est couvert d'un sable blanc et brillant. Trois sources y bouillonnent en remuant le sable au milieu ; souvent aussi ces sources jaillissent au-dessus de la surface. Jésus y a guéri et enseigné à diverses reprises ; le miracle opéré en faveur du paralytique a remis un peu la piscine en honneur, mais l'a rendue plus odieuse aux pharisiens.

CHAPITRE III

Le très saint Sacrement est transporté à l'église de la piscine de Béthesda. — Guérison d'un boiteux au temple. — Pierre et Jean comparaissent devant le sanhédrin.

Le lundi de la Pentecôte et le jour suivant, les apôtres revinrent à la nouvelle église de la piscine de Béthesda. Un grand nombre de fidèles étaient rassemblés autour de l'église et dans les enceintes de la piscine, priant Dieu et implorant sa protection pour l'œuvre commencée. Je les vis, pleins de ferveur, se prosterner souvent la face contre terre.

Pierre, Jean et André prêchèrent tour à tour en trois endroits différents. Jacques le Mineur enseigna dans la chaire de saint Pierre sur la troisième terrasse de la piscine. Les apôtres, avec un grand nombre de disciples et de fidèles s'occupaient de l'arrangement intérieur de l'église. Durant tous ces jours, il régnait parmi les fidèles une incroyable activité. On tissait, on tressait, on confectionnait des objets de toute sorte, tant pour l'église que pour les pauvres. Je vis jour par jour tous ces travaux, et j'éprouvai un vif désir d'y prendre part.

La nouvelle église de la piscine de Béthesda est un

grand carré long, dans l'intérieur duquel sont disposés de trois côtés des gradins en pierre pour les auditeurs ; sur l'un des côtés on a ménagé une place élevée où est dressée la chaire. Les fenêtres sont percées à une grande hauteur. Le long de la muraille extérieure est un escalier pour monter à la plate-forme, qui est entourée d'une galerie.

Sur l'autel, se trouve un tabernacle en forme de cloche, entouré d'un rideau fermé sur le devant comme un manteau d'évêque, par deux plaques de métal. A droite et à gauche de l'autel, il y a des lampes à plusieurs branches. L'autel lui-même est tout entier recouvert d'une draperie blanche rayée de diverses couleurs, et surmonté d'un dais qu'une figure peinte, ouvrage des saintes femmes, tient suspendue par cinq bandes d'étoffe qui se réunissent dans sa main : c'est l'image d'un vieillard vêtu comme le grand prêtre, avec un nimbe triangulaire derrière la tête ; elle me rappelle les représentations bien connues de Dieu le Père. Elle se penche comme pour regarder en bas, étend une main pour bénir, et tient dans l'autre les cinq bandes d'étoffe. J'ai vu souvent de semblables images chez les Juifs de cette époque.

Ce jour-là, les apôtres portèrent le très saint Sacrement à la nouvelle église de la piscine de Béthesda. Pierre, entouré d'une vingtaine de disciples, prêcha d'abord avec beaucoup d'ardeur sous la porte de la cour du cénacle, en présence d'une foule nombreuse ; plusieurs Juifs y accoururent pour le troubler par leurs objections, mais ils n'y réussirent point. On se rendit ensuite à la nouvelle église. Pierre portait devant lui le saint Sacrement dans une boîte qu'enveloppait une bourse blanche attachée à son cou ; la sainte Vierge venait derrière les apôtres avec les autres saintes femmes et plusieurs disciples. Une partie du chemin était ornée de nattes de chaque côté, et dans le voisinage de l'église, on en avait même tendu au-dessus de la route.

Le saint Sacrement fut mis dans le nouveau tabernacle placé au-dessus de l'autel, qu'une cloison séparait du reste de l'église. Elle était en clayonnage, recouverte à l'intérieur d'une belle draperie blanche, et d'une étoffe plus grossière à l'extérieur. Le dais et le rideau qui en retombait formaient un demi-cercle ou plutôt une niche derrière l'autel, qui dominait la chaire; l'espace de l'une à l'autre formait une espèce de chœur où se tenaient les apôtres et les disciples. Les fidèles en étaient séparés par une grille placée sous la chaire. Il y avait dans cette grille des ouvertures par lesquelles on donnait la sainte communion, comme dans les couvents, et, des deux côtés de la chaire, de petites portes par lesquelles les apôtres et les disciples entraient dans le chœur.

Les fidèles se rangeaient suivant certaines règles, les femmes à part. Une partie des néophytes seulement reçut la sainte Eucharistie; aux autres, on distribua du pain bénit. Dans aucune de ces cérémonies, je n'ai vu donner aux fidèles le précieux sang.

Plusieurs petites coupoles surmontaient le toit de l'église. Le sol était couvert de tapis de diverses couleurs, comme celui du cénacle dans ces derniers temps: on se déchaussait en y entrant. Il y eut ce jour-là à l'autel une cérémonie solennelle, à la suite de laquelle je vis plusieurs apôtres et disciples se rendre à Béthanie, après avoir enseigné le peuple en divers endroits de la ville. Le cénacle était fermé, et il n'y avait personne à la piscine de Béthesda.

Vers trois heures de l'après-midi, je vis Pierre et Jean monter au Temple, accompagnés de quelques disciples, parmi lesquels était Simon, si je ne me trompe. Marie et quelques saintes femmes s'y rendirent aussi. A ce moment, on apportait sur un brancard un homme boiteux de naissance. Pierre et Jean lui adressèrent en passant quelques paroles; ensuite Pierre parla avec beaucoup de feu devant une foule nombreuse dans le

parvis du Temple, au lieu où se trouvait l'autel des offrandes. Pendant ce discours, je vis des soldats occuper des issues, et des prêtres, avec de grands bonnets, s'entretenir ensemble.

Comme Pierre et Jean entraient au Temple, le boiteux leur demanda l'aumône. Il était couché devant la porte, replié sur lui-même, et appuyé sur le coude gauche ; il saisit de la main droite une béquille, à l'aide de laquelle il cherchait vainement à se soulever un peu. Pierre lui dit : « Regarde-nous ! » et il les regarda. Pierre dit encore : « De l'argent et de l'or, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche ! » Puis il le souleva en lui prenant la main droite, et Jean, le soutint sous les épaules. Alors le boiteux se leva plein de joie, et à l'instant ses jambes s'affermirent. Je le vis courir à travers le parvis du Temple, en sautant et en poussant des cris joyeux.

Une douzaine de prêtres Juifs étaient assis là sur leurs sièges ; je les vis allonger le cou pour voir d'où venait le bruit qu'ils entendaient, car la foule grossissait de plus en plus autour du boiteux guéri. Ayant appris ce qui venait de se passer, ils se retirèrent. Pierre et Jean entrèrent dans le parvis du Temple, et Pierre monta dans la chaire où Jésus, à l'âge de douze ans, avait enseigné les docteurs (1). Le boiteux guéri se trouvait là, entouré de beaucoup d'habitants de la ville et d'étrangers. D'autres apôtres et des disciples enseignèrent en différents endroits du Temple. Pierre parla longtemps et avec beaucoup de feu. Mais le soir les soldats du Temple mirent la main sur Pierre et sur Jean, ainsi que sur le boiteux, et ils les jetèrent dans une prison voisine de la cour du tribunal où Pierre avait renié le Seigneur.

(1) La prédication apostolique était le couronnement du grand œuvre de l'enseignement de la divine Sagesse qui s'était manifestée dans cette même chaire pour la première fois.

Je vis Anne, Caïphe, et d'autres prêtres, assis sur leurs sièges, tenir conseil dans le tribunal où Jésus avait été jugé ; il s'y trouvait beaucoup de gens convertis par la prédication que Pierre avait faite la veille au Temple.

Le lendemain, Pierre, Jean et le boiteux guéri furent tirés par des soldats de la prison dans laquelle Jésus avait été insulté pendant la nuit, et je vis les soldats les pousser devant eux à coups de bâtons. On les fit placer à l'endroit même où avait comparu le Seigneur. Caïphe et les autres prêtres les interrogèrent. Mais Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, parla avec beaucoup de fermeté, et ils les renvoyèrent avec menaces.

Durant toute cette nuit, les autres apôtres et beaucoup de disciples n'avaient cessé de prier dans le cénacle pour les prisonniers. Lorsque Pierre et Jean revinrent et leur racontèrent ce qui leur était arrivé, ils élevèrent la voix et manifestèrent leur joie par une prière d'action de grâces. A ce moment toute la maison trembla comme si le Seigneur eût voulu leur faire savoir qu'il était au milieu d'eux et avait exaucé leur prière. Ensuite Jacques le Mineur leur apprit que Jésus lui avait dit en particulier que lorsque Pierre et Jean auraient été arrêtés au Temple, et ensuite relâchés, ils devraient se tenir à l'écart pendant quelque temps.

Sur cette communication, les apôtres fermèrent le cénacle, et Pierre, portant le saint Sacrement dans une bourse suspendue à son cou, se rendit avec les autres à Béthanie. Ils marchaient divisés en trois groupes. La sainte Vierge et les saintes femmes les suivirent. Les apôtres laissèrent un peu des saintes espèces dans l'église de Béthesda. Jeanne Chusa, la servante de Marie, celle de Madeleine, Marie Salomé et sept disciples restèrent dans les petites habitations voisines de l'église. L'église elle-même fut fermée, et les autres fidèles retournèrent chez eux.

Un grand nombre de personnes se trouvaient réunies

à Béthanie ; les apôtres prêchèrent avec beaucoup d'éloquence dans l'hôtellerie des disciples, dans la maison de Simon et chez Lazare, où Joseph d'Arimathie et Nicodème s'étaient retirés à cause de la haine des Juifs. Les apôtres donnèrent la sainte communion dans la maison de Lazare, et distribuèrent le pain bénit dans l'hôtellerie des disciples et chez Simon ; ils continuèrent aussi à prêcher avec beaucoup d'ardeur.

CHAPITRE IV

Nouveaux baptêmes. — Ordination de plusieurs disciples. — Première communion des néophytes.

Ils étaient plus fervents et plus intrépides que jamais. Dans l'église de Béthesda, Thomas enseigna une multitude de fidèles. Pierre s'y rendit aussi, et dit, comme il l'avait fait au cénacle, que maintenant on verrait clairement quels étaient ceux qui avaient reçu l'Esprit envoyé par Jésus ; que désormais allait venir le temps où l'on devrait agir, souffrir la persécution et avoir toutes choses en commun ; ceux qui ne se sentaient pas le courage nécessaire, devaient se retirer. A ces mots, du nombre de ceux qui récemment s'étaient joints aux fidèles, une centaine environ se retirèrent. Mais aucun de ceux qui étaient au cénacle ne fit défection. Je vis ces derniers prier longtemps encore pendant la nuit avec les apôtres.

Quelques jours après, Pierre enseigna de nouveau dans le Temple avec une grande énergie en présence d'une nombreuse assemblée ; il déclara hautement que ni flagellation, ni torture, ni croix ne les empêcheraient désormais d'annoncer publiquement Jésus-Christ. J'entendis une fois tous les apôtres et les disciples interrompre le discours de Pierre par un « oui » prononcé

à haute voix. Plus tard, pendant qu'ils priaient, je vis passer au-dessus du Temple des nuées lumineuses et descendre sur eux une lumière si éclatante, que la flamme des lampes pâlit et disparut.

Lorsqu'ils quittèrent le Temple, ils s'en allèrent deux à deux, comme en procession : d'abord les apôtres, ensuite les disciples, puis les néophytes et les nouveaux convertis. Ils sortirent par la porte des Brebis, à l'est de Jérusalem, puis se dirigèrent à l'ouest, du côté de Sion, et revinrent au cénacle.

Depuis longtemps déjà, la sainte Vierge avait quitté le Temple avec plusieurs saintes femmes. Elle priait seule au cénacle, agenouillée devant le saint Sacrement. Madeleine priait dans le vestibule, tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt prosternée par terre et les bras étendus. Les autres saintes femmes s'étaient retirées dans de petites cellules attenantes à l'église de Béthesda. Elles étaient deux ensemble, et s'y occupaient à confectionner des robes baptismales et d'autres vêtements pour les cérémonies religieuses.

Lorsque le cortège des apôtres, des disciples et des néophytes fut arrivé dans la cour du cénacle, les apôtres placèrent ces derniers en face de l'entrée de la maison. Les autres entourèrent le cénacle, où se rendirent à la piscine. Pierre et Jean entrèrent au cénacle et ramenèrent au milieu d'eux jusque sur la porte du vestibule la sainte Vierge, revêtue de ses habits de cérémonie. Elle portait un long manteau bleu dont la doublure, rejetée en arrière, était ornée de broderies ; elle avait sur la tête, par-dessus son voile, la petite couronne avec deux bandes retombant de chaque côté. Pierre adressa la parole aux nouveaux convertis et les confia à Marie, comme à leur mère commune ; il les lui présenta par groupes d'une vingtaine, qu'elle bénit successivement, après leur avoir fait une petite allocution. Elle dit à tous la même chose.

Je vis ensuite célébrer une messe solennelle au cé-

nacle. Toutes les cloisons avaient été enlevées du côté de la salle latérale et du vestibule. Dans le sanctuaire, on avait suspendu au-dessus de l'autel une guirlande de verdure et de fleurs. Des lampes brûlaient des deux côtés du calice de la Cène, que l'on avait recouvert d'un voile blanc et placé sur un endroit élevé. Sur l'autel se trouvaient un calice plus petit et un pain azyme aussi recouvert, et par derrière une assiette avec deux burettes contenant du vin et de l'eau. L'assiette fut retirée, la burette de vin placée d'un côté, et la burette d'eau de l'autre côté de l'autel.

Pierre, revêtu de son manteau épiscopal, célébra la messe, assisté de Jean et de Jacques le Mineur. Je vis toutes choses se faire comme lors de l'institution de l'Eucharistie : l'offertoire, le vin et l'eau versés dans le calice, le lavement des mains et la consécration. Le vin et l'eau furent versés de deux côtés différents. Des rouleaux d'écriture étaient placés à l'un des coins de l'autel. Après avoir communié, Pierre présenta aux deux assistants l'Eucharistie sous les deux espèces. Jean donna ensuite la sainte communion, d'abord à la sainte Vierge, puis aux apôtres et à six disciples qui allaient recevoir la consécration sacerdotale, enfin à beaucoup d'autres personnes. Les communiants s'agenouillèrent ; ils avaient devant eux une nappe étroite que deux disciples tenaient à chaque bout. Je ne vis aucun des fidèles communier sous l'espèce du vin.

Les six disciples qui devaient recevoir la prêtrise se tenaient au milieu du chœur occupé par les apôtres. La sainte Vierge apporta les vêtements nécessaires pour leur ordination et les déposa sur l'autel. C'était Zachée, Nathanaël, José-Barsabas, Barnabé, Jean-Marc et Eliud fils du vieux Siméon. Ils s'agenouillèrent deux à deux devant Pierre, qui leur adressa la parole et lut des prières écrites sur un rouleau. Jean et Jacques, tenant des flambeaux à la main gauche, leur imposèrent la main droite sur l'épaule, tandis que Pierre la leur im-

posa sur la tête. Pierre ensuite leur coupa quelques mèches de cheveux, qui furent placées sur l'autel dans une petite assiette; puis il leur oignit la tête et les doigts avec de l'huile qu'il prit dans une petite boîte que tenait Jean. On les revêtit des ornements sacerdotaux; on passa aux uns l'étole en travers sous le bras; les autres l'eurent croisée sur la poitrine.

J'ai oublié les détails de cette ordination: toutes les cérémonies étaient moins longues, et pourtant plus solennelles qu'aujourd'hui. A la fin, Pierre bénit l'assemblée avec le grand calice de la Cène, sur lequel reposait le saint Sacrement.

Marie et les saintes femmes se rendirent de là à l'église de Béthesda. Les apôtres, les disciples et les néophytes y allèrent en procession, chantant des cantiques et tenant des branches d'arbres à la main. La sainte Vierge pria dans le chœur, agenouillée devant l'autel. Pierre monta en chaire et prêcha sur la communauté des biens des fidèles: l'un ne devait pas posséder plus que l'autre; ils devaient tout partager ensemble et pourvoir au besoin des nouveaux convertis. Il rendit aussi des actions de grâces au Sauveur pour les bénédictions et les faveurs dont il les comblait.

Il y eut encore de nouveaux baptêmes. On baptisa des personnes des deux sexes, tandis que, avant la Pentecôte, je n'avais vu baptiser que des hommes. Je vis souvent une nuée lumineuse ou un rayon de lumière qui descendait sur eux: ils étaient merveilleusement fortifiés et comme transfigurés. Qu'il était touchant de voir tant d'habitants des contrées les plus lointaines abandonner tout pour venir se joindre aux fidèles!

Tous ceux qui avaient été baptisés ces derniers jours se rendirent ensuite à l'église de Béthesda, où ils furent instruits sur la sainte Eucharistie; après quoi on les communia. Il leur fut dit que ce sacrement avait été institué pendant la nuit, parce que nous étions dans les ténèbres et que nous devions recevoir la lumière durant

la nuit, afin qu'elle fît place au jour. Des instructions de ce genre leur furent adressées durant plusieurs jours.

Lorsque les apôtres eurent achevé de préparer les néophytes à recevoir le saint Sacrement, ils se réunirent à l'église de Béthesda. On plaça sur l'autel un plat ovale où il y avait plusieurs pains azymes posés les uns sur les autres. Puis un apôtre apporta le calice dont le Seigneur s'était servi lors de l'institution de l'Eucharistie.

Je vis alors entrer saint Pierre : il semblait préoccupé et marchait très vite. Il était revêtu de sa robe sacerdotale blanche, avec la ceinture pendante. Il mit par-dessus un manteau rouge et or. Il pria d'abord devant l'autel, ayant à ses côtés deux apôtres qui lui répondaient. Je le vis à l'offertoire élever le pain et le calice, rompre le pain en plusieurs morceaux, les bénir et prononcer sur le pain et le vin les paroles de la consécration ; dès ce moment ils devinrent lumineux.

Lorsqu'il éleva le pain et le calice, je vis au-dessus de l'autel une main lumineuse qui semblait sortir d'un nuage : quand il les bénit et prononça les paroles de la consécration, cette main fit aussi le signe de la croix pour bénir, et je ne la vis disparaître que lorsque l'assemblée se fut séparée. Je ne crois pas que Pierre ait vu cette main. Après la consécration, Pierre communia le premier, puis il plaça dans le vase qui était sur l'autel le pain consacré. Alors les apôtres s'approchèrent, et il leur donna la sainte Eucharistie ; après eux, tous les assistants vinrent la recevoir comme la fois précédente.

La salle n'étant pas assez grande pour contenir tout le monde, et beaucoup de personnes étant restées dehors, ceux qui avaient communié les premiers sortirent pour faire place aux autres. Au moment de communier, ils ne s'agenouillèrent pas, ils ne firent que s'incliner respectueusement. Pierre but au calice, et après lui les apôtres, qui le présentèrent aux autres assistants.

CHAPITRE V

Election des sept diacres. — Premières attaques de Saul et des Juifs. — Dispersion des apotres.

Une grande activité règne autour de la maison de Lazare à Béthanie : on voit des gens tisser, tresser et confectionner toutes sortes d'objets. Lazare s'occupe à faire construire des maisons et à distribuer tous ses biens aux fidèles. Sa grande fortune a beaucoup facilité la fondation de la communauté. Qui a plus fait que lui? Il était riche ! il devint pauvre comme un mendiant, et plus tard il se vit exposé sur la mer dans un misérable esquif.

Un matin, Pierre, Jean et sept autres apôtres se rendirent au Temple. On avait déjà apporté sur des brancards un grand nombre de malades qu'on avait abrités sous des tentes dressées sur le chemin, dans la vallée de Josaphat ; plusieurs aussi étaient couchés autour du Temple, dans le parvis des gentils et jusque sur le perron du Temple. Ce fut surtout Pierre qui guérit ; les autres le firent aussi, mais le plus souvent ils se bornaient à l'assister. Il ne guérit que ceux qui croyaient et désiraient se joindre aux fidèles. Comme il y avait une double rangée de malades, pendant que Pierre guérissait d'un côté, je vis son ombre passer sur ceux du côté opposé, qui furent guéris par le seul acte de sa volonté. Il en renvoya plusieurs. Il enseigna dans le Temple d'abord en face de l'autel des sacrifices, ensuite à gauche de l'entrée sur une estrade. Personne ne l'en empêcha et la multitude s'attacha de plus en plus aux apôtres.

Quelque temps après, je vis au cénacle la mort d'Ananie. Il vint accompagné d'un homme qui portait le prix du champ qu'il avait vendu. D'accord avec sa

femme, il avait fraudé sur le prix. Pierre était dans la cour du cénacle avec les apôtres et tous les néophytes. Lorsqu'Ananie déposa sa bourse aux pieds de Pierre, celui-ci dit quelques mots : en les entendant, Ananie tomba et expira. Ceux qui l'enlevèrent étaient des gens de service à moitié vêtus, comme ceux qui avaient apporté l'autel à l'église de Béthesda. Saphira vint quelques heures après, et expira aussi. Ils n'avaient pas encore reçu le baptême, et on les ensevelit dans leurs vêtements. Je fus saisie de crainte au sujet de leurs âmes ; mais elles ne sont pas perdues : ils sont morts pour servir d'exemple.

Pierre et les autres apôtres s'étaient dispersés en Judée pour y prêcher l'Evangile. Le cénacle avait été fermé, et la sainte Vierge était retirée dans la maison de Marthe, à Béthanie. Jacques le Mineur seul, avec quelques disciples, resta à Jérusalem auprès de l'église de Béthesda.

Pendant ce temps, il s'éleva un murmure des Grecs contre les Hébreux, parce que, disaient-ils, leurs veuves étaient négligées dans la distribution des aumônes. A leur retour, les apôtres se réunirent au cénacle de Jérusalem, et je les vis d'abord reconnaître, par une cérémonie solennelle, la suprématie de Pierre. L'ayant fait sortir de leurs rangs, ils le conduisirent au milieu du sanctuaire, où Jean le revêtit du manteau dont le Seigneur l'avait honoré ; d'autres lui présentèrent la crosse et placèrent sur sa tête une sorte de mitre ; puis ils reçurent tous la sainte communion de sa main.

La cérémonie terminée, Pierre, entouré des apôtres, adressa la parole, dans le vestibule, à un grand nombre de disciples et de néophytes, qu'on avait convoqués pour leur annoncer les mesures prises au sujet des plaintes sur la répartition des aumônes. Il dit, entre autres choses, qu'il n'était pas convenable d'abandonner la parole de Dieu pour vaquer au service des tables et à des distributions de vêtements. Ainsi Lazare, Nico-

dème et Joseph d'Arimathie étant devenus prêtres, ne pouvaient plus convenablement administrer les biens des fidèles. Il dit encore plusieurs choses touchant la dispensation des aumônes, le soin des veuves et des orphelins. Je vis alors un beau jeune homme à la taille élancée s'avancer, pour offrir ses services : c'était saint Etienne. Plusieurs l'imitèrent, entre autres Parmenas, le plus âgé de tous. Pierre leur imposa les mains, et leur mit l'étole de l'épaule au côté. Une lumière descendit alors sur ceux qui n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit. Le trésor et les provisions de la communauté furent confiés à leurs mains.

Déjà Saul se donnait beaucoup de mouvement à Jérusalem. C'était lui qui excitait la colère des Juifs. Intimement convaincu de la justice de sa cause, il était plein de rage contre les fidèles et ne se donnait pas de repos. Il allait souvent trouver plusieurs disciples de sa connaissance et disputait avec eux. Il cherchait, par tous les moyens possibles, à mettre le trouble dans la nouvelle colonie chrétienne et à la détruire.

Il prit particulièrement à tâche d'irriter les saducéens. Je le vis aller des uns aux autres et se faire promettre qu'ils favoriseraient son entreprise. La conversion de Simon le Magicien l'avait exaspéré au dernier point. Cet homme cependant ne devait pas rester longtemps parmi les fidèles. Saul se fit donner des lettres et des pouvoirs très étendus, et s'en alla persécuter les chrétiens en divers lieux. Bientôt les apôtres se séparèrent. Ils se répartirent dans les diverses contrées de la Judée, et dans les pays voisins, en particulier la Samarie où les Juifs ne pouvaient rien contre eux.

Zachée partit pour Cédar, Thaddée pour le pays natal de Barthélemy, Thomas pour Samarie ; Jean poussa jusqu'à Ephèse. L'un d'eux se rendit sur la frontière d'Egypte, jusqu'à la ville bâtie par de pieux Juifs émigrés au temps des Machabées. Pierre alla à

Joppé, à Lydde et à Sarrone. Sylvain, le disciple de Sichar, l'accompagnait.

Pierre faisait plus de miracles que tous les autres. Il chassait les démons et ressuscitait les morts ; je vis même un ange le précéder dans ses courses et annoncer aux hommes qu'ils devaient faire pénitence et implorer le secours de Pierre. Ce fut dans ce voyage qu'il convertit le centurion Corneille et ressuscita la veuve Tabithe.

Jacques le Mineur demeura à Jérusalem ; car les fidèles étaient encore en possession de l'église de Béthesda. Marie et toutes les saintes femmes étaient à Béthanie.

CHAPITRE VI

Première persécution. — Martyre de saint Etienne.

J'ai vu un mouvement tumultueux à Jérusalem. Etienne a parlé avec beaucoup de véhémence, dans une salle qui est devant le Temple et ils se sont saisis de lui. Toutefois il n'est pas renfermé dans le Temple, mais dans une chambre des bâtiments qui en dépendent. Ce méchant homme de Samarie qui a apostasié (Simon le magicien) est dans la ville, et de concert avec Saul, il excite tout le monde contre la communauté. Les chrétiens sont dans une grande anxiété. La plupart des apôtres sont fort loin et on les a fait prier de revenir. Les Juifs démolissent les maisons des chrétiens, même dans les endroits qu'eux-mêmes leur ont assignés. Ce qui a donné lieu à la persécution, c'est que Pierre, allant de Joppé à Samarie, a baptisé sur son chemin plusieurs personnes, notamment un homme à propos duquel il y a eu beaucoup de bruit à Jérusalem. Etienne, à cette occasion, fit un plaidoyer si véhément qu'on le jeta en prison. Je vis à Jérusalem Saul se donner beaucoup de mouvement et le sanhédrin

envoyer aux colonies chrétiennes deux délégués chargés d'exiger d'eux quelque chose de très pénible. Les apôtres revinrent de leurs voyages. Bientôt Etienne fut mandé à comparaître devant les Juifs. J'eus la vision de son martyre. Je vis qu'il resta comme insensible au supplice de la lapidation, ne pensant qu'à prier pour ses bourreaux et à regarder dans le ciel entr'ouvert au-dessus de sa tête. Il fut lapidé devant une porte qui est située au nord de Jérusalem, près d'un grand chemin. Il y avait là une sorte de place circulaire, et au milieu une pierre sur laquelle le saint jeune homme s'agenouilla et pria les mains levées au ciel. Il était revêtu d'une longue robe blanche attachée avec une ceinture, et d'une sorte de scapulaire relié par une double bande transversale, et qui tombait sur le dos et la poitrine.

La lapidation se fit suivant un certain ordre, et ceux qui s'en étaient chargés avaient chacun un tas de pierres auprès d'eux. Je remarquai en particulier Saul, qui était un homme d'une rigidité et d'un zèle extraordinaire. Il avait tout disposé pour le supplice, et c'était à ses pieds que les bourreaux avaient déposé leurs vêtements.

Etienne priait, les mains levées au ciel, impassible au milieu des coups de pierres ; on eût dit qu'il ne les sentait pas ; il ne tremblait et ne vacillait même point. Il semblait ravi en extase il voyait les cieux ouverts, et Jésus, ayant Marie sa mère auprès de lui. Enfin une pierre l'atteignit à la tête, et il tomba mort. C'était un grand et beau jeune homme, aux cheveux bruns et lisses. Malgré l'empressement qu'il avait mis à faire lapider Etienne, Saul ne faisait point horreur comme les autres meurtriers, qui pour la plupart n'étaient que des hypocrites envieux. Quant à lui, il agissait poussé par un zèle aveugle mais sincère pour le judaïsme : c'est pourquoi Dieu daigna plus tard l'éclairer.

Etienne fut lapidé, un an environ après le crucifiement de Jésus-Christ. Sa mort ne fut pas suivie d'une persécution en règle contre les apôtres. Seulement, la plupart des chrétiens qui s'étaient établis dans des cabanes autour de Jérusalem, et qui étaient en partie sous la direction d'Etienne furent chassés de leurs demeures. Il y eut aussi çà et là quelques meurtres isolés. Les Juifs éprouvaient un certain effroi ; de temps en temps il y avait un tumulte populaire, après quoi le calme renaissait. Ce fut vers ce même temps que Saul le persécuteur devint un vase d'élection par la miséricorde divine.

Dans la troisième année qui suivit l'ascension du Christ, je vis l'empereur romain envoyer quelqu'un à Jérusalem pour recueillir les bruits qui circulaient sur la mort et la résurrection de Jésus. L'envoyé emmena avec lui à Rome Nicodème, Séraphia (Véronique) et le disciple Epaphras, parent de Jeanne Chusa. Ce dernier, autrefois attaché au service du Temple, avait vu Jésus ressuscité dans le cénacle et en d'autres lieux.

Je vis Véronique chez l'empereur ; il était malade. Son lit était élevé sur deux gradins ; la chambre, qui était carrée et pas très grande, n'avait point de fenêtres : le jour venait par en haut. Véronique avait emporté avec elle, outre le suaire, un des linceuls de Jésus. L'empereur était alors seul. Véronique déploya devant lui le suaire, et à sa vue il fut guéri. La face de Jésus s'y était imprimée avec son sang. L'empreinte était plus large qu'un portrait, parce que le suaire avait été appliqué autour du visage. Sur l'autre linge, on voyait l'empreinte du corps flagellé du Sauveur. Je ne vis pas l'empereur toucher ces reliques.

Il voulait retenir Véronique à Rome, et lui donner une maison et des esclaves ; mais elle le pria de la laisser retourner à Jérusalem pour mourir au lieu où était mort Jésus. Elle y revint, en effet ; et, lors de la persécution qui jeta Lazare et ses sœurs dans la misère

et l'exil, elle prit la fuite avec quelques autres femmes. Elle fut prise et enfermée dans un cachot, où elle mourut de faim pour le nom de Jésus, à qui elle avait si souvent donné la nourriture corporelle. J'ai vu aussi comment, après la mort de Véronique, le voile passa aux saintes femmes, puis à Edesse, où le porta le disciple Thaddée, et enfin à Constantinople.

CHAPITRE VII

Exil de Lazare et de ses sœurs dans les Gaules.

Peu après l'ascension de Jésus-Christ, Madeleine s'était retirée dans le désert, un peu au delà de l'endroit où avait résidé Jean-Baptiste. Elle avait des vêtements qui l'enveloppaient tout entière. Plus tard, elle s'enfonça plus avant dans une contrée sauvage, hérissée de rochers et vécut loin des hommes, dans une grotte où Elisabeth s'était retirée avec Jean-Baptiste, lors du massacre des Innocents. Lazare se tenait le plus souvent caché et ne se montrait que la nuit. Trois ou quatre ans après l'Ascension, les apôtres se trouvèrent réunis ensemble à Jérusalem. Dès les premiers temps, ils avaient réglé tout ce qui a rapport au corps de l'Eglise. Alors éclata à Jérusalem une persécution contre Lazare et ses sœurs. Marthe et lui furent jetés en prison par les Juifs.

Madeleine, ayant voulu les visiter pendant la nuit, fut également arrêtée. Avec Lazare et ses deux sœurs furent aussi emmenés un jeune homme nommé Maximin, Marcelle, servante de Madeleine, et la servante de Marthe. Ils étaient sept : trois hommes et quatre femmes. Après les avoir accablés de mauvais traitements, les Juifs les firent monter dans une méchante barque faisant eau de toutes parts, et n'ayant ni voiles

ni gouvernail. Elle fut amarrée à un grand vaisseau, qui l'abandonna après l'avoir remorquée en pleine mer. Tandis que Lazare et ses compagnons priaient et chantaient des cantiques, je vis la barque aborder sur le rivage de la Gaule, dans un lieu où les vagues venaient baigner doucement la plage. Ils descendirent à terre, et abandonnèrent leur esquif à la merci des flots. Leur voyage s'était fait avec une vitesse miraculeuse.

Je les vis arriver dans la grande ville de Massilia (1). On les laissa passer, et l'on se contenta de les regarder, sans leur faire aucun mal. On célébrait alors la fête d'une idole, et je vis les sept étrangers s'asseoir sur la place publique, sous le péristyle d'un temple. Ils demeurèrent là longtemps ; enfin Marthe la première adressa la parole au peuple qui s'était rassemblé autour d'eux. Elle raconta les circonstances de leur voyage, et parla de Jésus avec beaucoup de vivacité et d'émotion. Bientôt la foule voulut les forcer à se retirer, et leur jeta des pierres, mais qui ne les atteignirent pas, et ils restèrent là tranquillement assis à la même place jusqu'au lendemain matin. Les autres aussi s'étaient mis à haranguer la multitude, et plusieurs leur témoignaient de la sympathie.

Le lendemain, je vis sortir d'un grand édifice qui me fit l'effet d'une maison de ville, des gens qui vinrent leur adresser diverses questions. Le troisième jour, on les conduisit à cette maison devant le magistrat. Je vis alors qu'on les sépara : les hommes restèrent près du magistrat et les femmes se rendirent dans une maison de la ville. On leur fit un bon accueil et on leur donna à manger. Je vis qu'ils prêchèrent l'évan-

(1) C'est le nom latin de Marseille. Tout ce récit du reste est confirmé par l'histoire et la tradition sur les saints lieux de Provence, tradition que les récents travaux de M. Faillon Sulpicien viennent de raviver en France, et qui ne pouvait certainement être connue de la sœur morte en 1824.

gile là où ils allèrent et que le magistrat fit défendre par toute la ville de les molester en quoi que ce fût. Je vis aussi que bientôt beaucoup de personnes se firent baptiser par Lazare, dans un grand bassin qui se trouvait en face du temple, sur la place publique. Le premier magistrat, si je ne me trompe, fut du nombre des néophytes. Lazare, en sa qualité d'évêque, continua à prêcher l'Evangile dans cette ville ; mais les autres la quittèrent bientôt.

Madeleine se retira seule, loin de la ville, dans un désert ; elle demeurait dans une caverne presque inaccessible, où elle se livrait à une rude pénitence. Je l'ai vue, plusieurs fois, aller à moitié chemin de sa retraite, à la rencontre de Maximin qui lui apportait la sainte communion.

Sa grotte était située dans une montagne sauvage dont les sommets faisaient de loin l'effet de deux tours penchées. La grotte était soutenue par des piliers naturels, et l'on voyait dans les parois des trous où l'on pouvait placer divers objets. Il s'y trouvait un autel de gazon surmonté d'une grande croix, formée naturellement par des branches qui avaient poussé là ; une couronne était suspendue au milieu. La couche de Madeleine n'était pas au milieu de la grotte, mais de côté, dans une paroi du rocher, où elle l'avait taillée elle-même. Il était difficile de la trouver.

Elle mourut peu de temps avant Marthe, et je la vis étendue sur sa couche, couverte d'un vêtement de feuilles ; elle tenait une croix entre ses bras croisés sur la poitrine. Elle n'était pas maigre, et avait plutôt de l'embonpoint. Sa peau seulement s'était brunie et durcie par les intempéries de l'air. Je vis arriver deux ermites portant des bâtons entre lesquels une grande couverture était assujettie avec des cordes. Ils enveloppèrent décemment le saint corps et le portèrent assez loin de là au couvent de Marthe.

J'ai vu une église bâtie par saint Maximin au-dessus

de la grotte. On y conservait des reliques de Madeleine : sa tête, à laquelle il manquait une machoire, mais où il restait encore un peu de chair d'un côté, un bras, des cheveux, et une fiole avec de la terre.

Marthe s'était rendue avec Marcelle et l'autre servante dans une contrée sauvage, au milieu de rochers, où plusieurs femmes s'étaient construit de petites cabanes. C'étaient des captives que les habitants du pays avaient enlevées dans une guerre et qu'ils avaient établies là, en les soumettant à une surveillance particulière. Marthe et ses compagnes s'établirent dans leur voisinage et se construisirent d'abord de petites cabanes près des leurs. Plus tard, elles bâtirent un couvent et une église, composée seulement de quatre murs avec une toiture en branches tressées recouvertes de gazon. Elles convertirent d'abord les captives, dont plusieurs s'adjoignirent à elles. D'autres, au contraire, leur donnèrent beaucoup à souffrir, et par des dénonciations perfides attirèrent sur elles des persécutions de toute espèce de la part des habitants du pays.

Il y avait dans le voisinage une ville appelée Aquæ (1). Il devait y avoir là des sources d'eau chaude, car il s'en élevait continuellement des masses de vapeur. Je vis Marthe au bord d'un fleuve très large, faire périr un monstre qui se tenait dans le fleuve, et faisait beaucoup de ravages. Elle lui jeta sa ceinture autour du cou en invoquant le nom du Seigneur, et l'étrangla. Le peuple l'acheva à coups de pierres et d'épieux. Je la vis souvent prêcher l'Evangile devant un nombreux auditoire, soit dans la plaine, soit au bord du fleuve. Elle avait coutume, à l'aide de ses compagnes, de former avec des pierres une élévation sur laquelle elle montait. Elle s'acquittait de ce travail mieux qu'un maçon de profession, grâce à son activité et à son adresse extraordinaires.

(1) Aquæ Sextiæ, aujourd'hui Aix, ancienne ville de bains d'eaux thermales

Un jour qu'elle prêchait au bord du fleuve, un jeune homme voulut le traverser à la nage, et s'y noya. Les habitants du pays l'accablèrent d'injures à ce sujet. Le père du jeune noyé retrouva son corps le lendemain, l'apporta devant Marthe, en présence d'une foule nombreuse, et lui dit qu'il croirait à son Dieu si elle ressuscitait son fils. Marthe, au nom de Jésus, lui ordonna de revenir à la vie ; il ressuscita en effet, et se fit chrétien avec son père et beaucoup d'autres. Toutefois, il y eut des gens qui traitèrent Marthe de magicienne et la persécutèrent. Maximin s'était établi dans le voisinage, en qualité de prêtre ; il visitait Marthe et lui apportait la sainte communion. Par ses bonnes œuvres et par ses enseignements, Marthe travailla beaucoup à propager l'Evangile, et convertit un très grand nombre de personnes au christianisme.

CHAPITRE VIII

Séjour de Marie à Ephèse.

Vers la quatrième année qui suivit la mort du Christ, lorsque la persécution s'éleva contre Lazare et les siens, Marie reçut un avertissement et Jean la conduisit, avec d'autres personnes, à Ephèse, où déjà quelques chrétiens s'étaient établis. Après l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Marie vécut environ trois ans à Sion, trois ans à Béthanie et neuf ans à Ephèse. Cependant la sainte Vierge ne demeurait pas à Ephèse même ; sa maison était située à trois lieues et demie de là, sur une montagne qu'on voyait à gauche en venant de Jérusalem, et qui s'abaissait en pente douce vers la ville. Lorsqu'on vient du sud, Ephèse semble ramassée au pied de la montagne ; mais à mesure qu'on avance, on la voit se dérouler tout autour.

Au midi on aperçoit des allées plantées d'arbres magnifiques, puis d'étroits sentiers conduisent sur la montagne, couverte d'une verdure agreste. Le sommet présente une plaine ondulée et fertile d'une demi-lieue de tour : c'est là que s'était établie la sainte Vierge.

Le pays était solitaire et sauvage ; on y voyait, au milieu de petites places sablonneuses, des grottes creusées dans le roc, beaucoup de collines fertiles et agréables, parsemées d'arbres de forme pyramidale, au tronc lisse, et qui forment un très bel ombrage.

Avant de conduire la sainte Vierge à Ephèse, Jean avait fait construire pour elle une maison en cet endroit, où déjà beaucoup de saintes femmes et plusieurs familles chrétiennes s'étaient établies, avant même que la grande persécution eût éclaté. Elles demeuraient sous des tentes ou dans des grottes, rendues habitables à l'aide de quelques boiseries. Comme on avait utilisé les grottes et autres emplacements tels que la nature les offrait, leurs habitations étaient isolées, et souvent éloignées d'un quart de lieue les unes des autres. Derrière la maison de Marie, la seule qui fût en pierre, la montagne n'offrait, jusqu'au sommet, qu'une masse de rochers d'où l'on apercevait, par delà les allées d'arbres, la ville d'Ephèse et la mer avec ses îles nombreuses. Un cours d'eau très sinueux serpentait entre la ville et la demeure de la sainte Vierge. Plus tard, cette localité devint la résidence d'un évêque.

La maison de Marie était carrée, la partie postérieure seule était arrondie ; les fenêtres étaient pratiquées au haut des murs, et le toit était plat. Elle était divisée en deux parties par le foyer, placé au centre. A droite et à gauche du foyer, de petites portes conduisaient à la partie postérieure de la maison, plus sombre que la partie antérieure, mais convenablement ornée. Les murs, revêtus de boiseries, et les poutres du plafond cintré, reliées entre elles par des lambris re-

couverts de feuillages, donnaient à la pièce une apparence simple, mais agréable.

Le fond de cette partie de la maison, séparé du reste par un rideau, formait l'oratoire de Marie. Dans une niche placée au milieu du mur, il y avait une espèce d'armoire qu'on ouvrait en la faisant tourner comme un tabernacle, au moyen d'un cordon. On y voyait une croix longue à peu près comme le bras, et de la forme d'un Y, ainsi que j'ai toujours vu la croix de Notre-Seigneur. Elle était taillée grossièrement, et à peine travaillée comme les croix qui viennent aujourd'hui de la Palestine : je pense que Jean et Marie l'avaient faite eux-mêmes. Elle était fixée dans un support de terre ou de pierre, comme la croix du Seigneur au Golgotha. Au pied de la croix se trouvait un morceau de parchemin où était écrit quelque chose ; je crois que c'étaient des paroles du Seigneur. L'image du Sauveur était gravée sur la croix, mais très simplement, et avec des lignes de couleur foncée. Cette croix était faite de quatre espèces de bois : j'ai eu connaissance des méditations de Marie sur chacune d'elles, mais j'ai malheureusement oublié ces belles instructions. De chaque côté de la croix était placé un vase rempli de fleurs naturelles.

Je vis aussi un linge auprès de la croix, et il me sembla que c'était celui dont la sainte Vierge s'était servie, après la descente de croix, pour essuyer le sang et les plaies du corps sacré. J'eus cette pensée parce que la vue de ce linge rappela vivement à mon âme ce saint acte de l'amour maternel de Marie. Il me sembla en même temps que ce linge était représenté par celui dont le prêtre se sert pour essuyer le calice après avoir bu le précieux sang du Rédempteur, et qu'il fait quelque chose de semblable à ce que fit Marie en essuyant le sang des plaies du Sauveur.

La petite maison de la Vierge était près d'un bois, et entourée d'arbres de forme pyramidale. Le calme et le

silence régnaient alentour. Les habitations des autres pieuses familles se trouv ient à quelque distance.

La sainte Vierge demeurait seule avec sa servante, qui était plus jeune qu'elle, et qui allait chercher le peu d'aliments dont elles avaient besoin. Elles menaient une vie paisible et retirée. Il n'y avait pas d'homme dans la maison ; de temps en temps seulement, un apôtre ou un disciple en voyage venait visiter la mère de Jésus. Bien des fois j'ai vu entrer chez elle, ou en sortir, un homme que j'ai toujours pris pour saint Jean ; mais ni à Jérusalem, ni ici il n'était longtemps de suite dans le voisinage : il allait et venait toujours. Il était vêtu autrement que du vivant du Seigneur : il portait une longue et large robe d'étoffe légère, d'un blanc grisâtre. Il était leste et d'une taille élancée ; son visage était allongé et délicat; sa tête était nue, et ses longs cheveux blonds partagés derrière les oreilles. A côté des autres apôtres, son aspect doux et délicat lui donnait presque l'air d'une jeune vierge.

Une fois entre autres, au moment où Jean entra chez Marie, il avait relevé dans sa ceinture sa longue robe blanche à grands plis. Il ôta cette ceinture et en ceignit une autre, sur laquelle étaient des lettres brodées et qu'il tira de dessous sa robe. Puis il mit une étole et une sorte de manipule. Bientôt la sainte Vierge, enveloppée d'une robe blanche, sortit de sa chambre à coucher appuyée sur le bras de sa servante. Son visage, blanc comme la neige, était presque diaphane. Elle semblait soulevée par un ardent désir. Depuis l'ascension du Seigneur, son être tout entier exprimait un désir toujours croissant qui la consumait de plus en plus. Entrée avec Jean dans l'oratoire, elle tira un cordon qui fit tourner le tabernacle sur lui-même, et la croix apparut. Après qu'ils eurent prié quelque temps au pied du crucifix, Jean se leva, tira de son sein une boîte de métal, qu'il ouvrit sur le côté, et y prit une enveloppe de laine fine. Dans celle-ci se trou-

vait un linge blanc qui renfermait la sainte Eucharistie, sous la forme d'un petit morceau de pain blanc carré. Alors il prononça quelques paroles d'un ton grave et solennel, et donna la sainte communion à Marie. Il ne lui présenta pas de calice.

Derrière la maison, sur le penchant de la montagne, la sainte Vierge avait établi un chemin de croix. Durant tout le temps qu'elle avait passé à Jérusalem après la mort du Seigneur, elle n'avait pas cessé de suivre la voie douloureuse, en l'arrosant de ses larmes. Elle avait mesuré pas à pas les intervalles de toutes les stations, et son amour ne pouvait se passer de cette contemplation incessante de la voie de douleur.

Dès qu'elle fut à Ephèse, elle parcourut journellement une partie de la montagne en méditant les mystères de la Passion. Au commencement elle allait seule, et après avoir mesuré les intervalles des stations, d'après le nombre des pas qu'elle avait si souvent comptés, elle dressait une pierre à chacune de ces places ; ou, s'il s'y trouvait un arbre, elle le marquait. Le chemin conduisait dans le bois voisin, où une éminence figurait le Calvaire, et une petite grotte dans un autre monticule, le saint sépulcre.

Quand elle eut ainsi déterminé les douze stations de ce chemin de croix, elle le suivit avec sa servante en se livrant à de silencieuses méditations. A chaque station, elles s'asseyaient, renouvelaient dans leur cœur le souvenir des souffrances mystérieuses du Seigneur, et le louaient de son amour en versant d'abondantes larmes. Plus tard, elle arrangea mieux les stations ; je la vis écrire avec un poinçon sur chacune des pierres la signification mystérieuse de la station, le nombre des pas, etc. Je les vis aussi toutes deux nettoyer la grotte du saint sépulcre, et la disposer pour la prière. Après la mort de Marie, je vis ce chemin de croix encore embelli, fréquenté par les fidèles, qui s'y prosternaient en baisant la terre.

C'était toujours Jean qui donnait la sainte communion à Marie ; il faisait aussi avec elle le chemin de la croix, la bénissait et recevait ensuite sa bénédiction ; il était pour elle comme un fils, et par conséquent dans des rapports plus intimes qu'aucun des autres apôtres.

CHAPITRE IX

Séparation définitive des apôtres. — Coup d'œil sur les apôtres dispersés. — Pierre, André, Jacques le Majeur.

Après la troisième année de son séjour à Ephèse, Marie eut un grand désir d'aller à Jérusalem, Jean et Pierre l'y conduisirent. Je crois que plusieurs apôtres s'y trouvaient rassemblés. J'y vis en particulier saint Thomas. A son arrivée et avant d'entrer dans la ville, je vis Marie, accompagnée de Pierre et de Jean, visiter, le soir, au crépuscule, la montagne des Oliviers, le Calvaire, le saint sépulcre et tous les autres lieux saints qui sont autour de Jérusalem. La mère de Dieu était si affligée et si émue, qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Lorsqu'elle revint, Jean et Pierre durent la soutenir sous les bras.

Il y eut alors, si je ne me trompe, à Jérusalem, un concile auquel assista Marie, et je crois que les apôtres prirent ses avis. Ils composèrent le symbole, réglèrent toutes choses, distribuèrent et aliénèrent tout ce qu'ils possédaient et partagèrent l'Eglise en diocèses. Après quoi, ils devaient s'en aller, chacun de son côté, porter au loin l'Evangile aux nations païennes.

Je les vis rassemblés pendant la nuit, avec un grand nombre de disciples, tous en habit de voyage et prêts à partir. Ils se tenaient en cercle autour d'une lampe ; Pierre occupait la place d'honneur. Tous les apôtres avaient à la main des houlettes recourbées ; les disci-

ples se tenaient par derrière, tenant dans leurs mains des bâtons plus courts avec des pommeaux. Pierre prit la parole, et je crois que ce fut lui qui, avec Jacques et Jean, indiqua dans quelle contrée chacun devait se rendre. Chaque apôtre avait avec lui un ou deux disciples. Les disciples se tenaient derrière les apôtres qui choisirent chacun ceux qu'il affectionnait le plus, ou qui étaient avec lui dans les relations les plus intimes. Avant de se séparer, ils s'embrassèrent les uns les autres, et chacun donna aux autres sa bénédiction en leur imposant les mains. Ceux qui recevaient la bénédiction ne s'agenouillaient pas. Enfin ils se séparèrent.

Les apôtres portaient des robes sacerdotales blanches et par-dessus celles-ci de longs vêtements de couleur brune et grise. Ce double vêtement était relevé à l'aide d'une ceinture de cuir. Les jambes étaient couvertes par une courte tunique d'étoffe grise qui descendait jusqu'aux genoux et qui était fendue sur les côtés, afin qu'ils puissent marcher plus facilement.

J'eus alors des visions sur les diverses contrées du globe où ils se rendaient ; j'en vis quelques-uns traverser les mers. Ils devaient se réunir encore, pour la dernière fois, à la mort de Marie, puis se disperser de nouveau dans des contrées lointaines où ils atteignirent le terme de leurs travaux.

Pierre, à cette époque, demeurait à Antioche, dont il occupa le siège pendant sept ans. Ce fut le 18 janvier de l'an 44 que Pierre arriva à Rome avec trois compagnons, deux disciples, Martial et Apollinaire, et un serviteur nommé Marcion. Il était allé d'Antioche à Jérusalem, où il y avait eu une persécution. Il s'était rendu de là à Naples et dans plusieurs endroits, puis enfin à Rome. Je vis que Lentulus, qui avait été informé de l'arrivée de Pierre, vint à sa rencontre sur le chemin. Il l'emmena, lui et ses compagnons, dans sa maison, où il leur offrit l'hospitalité d'une façon toute

patriarcale, leur lava les pieds, leur donna de nouveaux vêtemnts, et les hébergea. Cependant ils allèrent loger dans une autre maison. Plus tard ils demeurèrent chez un homme nommé Pudens dont la maison devint la première église de Rome. Lentulus contribua largement aux dépenses faites à cette occasion.

Ce Lentulus était un des personnages les plus considérables de Rome. Il était marié et avait douze enfants. Il avait ressenti un attrait extraordinaire pour Jésus-Christ, dont plusieurs Romains, qui étaient allés au baptême de Jean, lui avaient raconté les prodiges. Quand il arrivait des navires de Judée, il interrogeait avec soin les passagers pour avoir des informations sur Jésus. Il chargea même quelqu'un de faire toucher aux vêtements du Seigneur un suaire d'étoffe précieuse, qu'il reçut avec le plus grand respect. L'amour que ce païen ressentait de si loin pour Jésus, me toucha tellement que je ne pus m'empêcher de pleurer.

Pierre est arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans : il mourut l'an 69, occupa sept ans le siège d'Antioche et vingt-cinq ans celui de Rome. Il fut à Jérusalem en l'an 43 : il alla de là à Rome et y fonda l'Eglise romaine. Il se rendit ensuite à Ephèse pour assister à la mort de Marie, puis il retourna à Rome en passant par Jérusalem.

André parcourut la Grèce et l'Asie, en faisant beaucoup de miracles. C'était un homme loyal et généreux, à l'air simple, droit et franc. Il était trapu et plus âgé que Pierre. Il avait la tête chauve, sauf quelques mèches de cheveux blancs de chaque côté. Il était marié et avait quatre enfants : deux garçons et deux filles ; mais dès que le Seigneur l'eut appelé, il vécut dans une continence absolue. Ce fut le premier apôtre qui renonça à tout ce qu'il possédait, il le fit plus promptement et avec plus d'empressement que tous les autres.

Je vis André en Achaïe, et Matthieu dans une ville

fontaine, où il était prisonnier, ainsi que plusieurs disciples et une soixantaine d'autres personnes. On avait mis dans les yeux de Matthieu un poison qui le faisait horriblement souffrir : ses yeux étaient rouges et gonflés ; cependant ils n'étaient pas perdus et il voyait encore. Cette ville était située en Ethiopie, au sud-est de Jérusalem, par delà la mer Rouge, sur le bord d'un fleuve assez grand pour un pays de montagnes. Les habitants de la contrée étaient tout à fait noirs. André reçut dans une vision l'ordre de se rendre auprès de Matthieu. Il s'embarqua sans être connu, au milieu de beaucoup d'autres passagers, sur un vaisseau qui fit la traversée avec une rapidité extraordinaire. Il continua son voyage par terre, longeant alternativement les deux rives du fleuve qui baignait la ville. Il guérit Matthieu, fit tomber ses chaînes et celles de ses compagnons de captivité, et prêcha en ce lieu l'Evangile.

Au commencement tout alla pour le mieux. Mais bientôt, à l'instigation d'une méchante femme, les habitants se saisirent d'André et le traînèrent, les pieds liés, à travers la ville. André se mit à prier pour ses bourreaux ; alors ils furent touchés, lui demandèrent pardon et se convertirent. Il retourna ensuite en Achaïe.

André alla aussi à Nicée, où il chassa des tombeaux sept esprits impurs, qui aboyaient comme des chiens. Il y établit un évêque qui était des environs de Cédar. A Nicomédie il ressuscita un enfant ; sur l'Hellespont il apaisa une tempête ; dans la Thrace, les habitants le poursuivirent, mais effrayés par une éclatante lumière qui parut dans le ciel, ils se prosternèrent devant lui. Je vis souvent André exposé aux bêtes, et délivré miraculeusement.

Jacques le Majeur était grand ; il avait de larges épaules, sans cependant être gros ; il avait le teint blanc, les cheveux noirs et la barbe brunâtre. Il était tout à la fois grave et serein. Il fut un des premiers qui quittèrent Jérusalem, après que les apôtres se furent

partagé le monde ; et il se rendit en Espagne. Il resta environ quatre ans dans ce pays, et y fit plusieurs voyages. Il eut à surmonter beaucoup de difficultés et fut tourmenté de mille manières. Souvent aussi il soutint de rudes discussions avec les savants. Je vis plusieurs fois Marie le favoriser d'un secours miraculeux, lorsqu'il l'invoquait dans ses tribulations. Dans son voyage de Jérusalem en Espagne, il passa par les îles grecques et par la Sicile, puis il longea par mer la côte d'Espagne, jusqu'à un détroit semblable à celui qui sépare la France de l'Angleterre ; enfin il aborda à terre à Gadès. Il y a là une presqu'île avec un cap. Dans cette ville on ne voulut point ajouter foi à ses discours, et on l'aurait jeté en prison, si quelques chrétiens réfugiés en ce lieu n'étaient venus confirmer ses paroles. Il se rendit ensuite dans une autre ville où il ne fut pas mieux traité : il fut arrêté, et on allait le faire mourir, lorsqu'il fut délivré par un miracle.

Comme il était en prison, il crut voir en songe un ange qui l'aidait à sortir de la prison en le faisant passer par-dessus un mur élevé. Je vis la chose arriver ainsi, pendant le songe de Jacques. Je l'aperçus debout au haut du mur lorsqu'il se réveilla ; il jeta un regard d'abord derrière lui, sur la ville, puis devant lui sur la vaste mer. Je vis alors un ange le transporter au delà des mers : après quoi il se rendit à Rome accompagné de deux disciples. Il avait laissé en Espagne sept disciples pour continuer à prêcher l'Evangile, leur promettant de revenir. Dans son voyage, il passa par Massilia, mais sans voir Lazare et ses sœurs, qui se trouvaient dans l'intérieur du pays. Il continua par terre son voyage vers Rome, prêcha en différents endroits et fut même une fois jeté dans une prison où il resta six jours. On le fit ensuite conduire à Rome par des soldats. Mais le tribunal devant lequel il comparut le mit en liberté. Ce voyage avait presque duré six mois.

Peu de temps après, Jacques retourna en Espagne,

et arriva à Gadès, où, par suite d'émigrations, le nombre des chrétiens s'était beaucoup accru. De là, sans s'arrêter nulle part, il se rendit par Tolède à Cæsar-Augusta (1), où il convertit une foule de personnes : des rues entières reconnurent à la fois le Seigneur, et on en chassa ceux qui restaient adonnés à l'idolâtrie. Là aussi saint Jacques eut à essuyer de grands périls : on lâcha sur lui des serpents qu'il prit tranquillement dans ses mains ; ils ne lui firent aucun mal, tandis qu'ils s'élancèrent sur les idolâtres qui l'environnaient : ceux-ci dès lors eurent peur de lui. Je vis aussi des magiciens chercher à effrayer saint Jacques par toutes sortes de fantômes diaboliques. A Grenade, à peine eut-il commencé à prêcher, qu'il fut arrêté avec tous ceux qui s'étaient convertis ; mais Jacques implora avec ferveur la protection de Marie, qui se trouvait alors à Jérusalem ; et elle lui envoya des anges qui le délivrèrent, ainsi que tous ses disciples. En même temps ils lui transmirent de la part de la Vierge l'ordre d'aller en Galice annoncer l'Evangile, et de retourner ensuite à Saragosse.

De retour en cette ville, je vis Jacques dans une extrême affliction à cause d'une persécution qui allait éclater contre l'Eglise. C'était pendant la nuit ; il priait avec quelques disciples au bord d'un fleuve, au pied des murs de la cité. Les disciples étaient couchés çà et là, et je me disais : « Il est comme Jésus au jardin des Oliviers. » Jacques avait les bras en croix ; il priait pour obtenir une lumière, afin de savoir s'il devait fuir ou rester. Il s'adressa à la sainte Vierge, la suppliant de solliciter avec lui les conseils et les secours de son Fils, qui ne refuserait rien à sa prière. Je vis alors une lumière éclatante briller tout à coup dans le ciel au-dessus de sa tête. Des anges apparurent et firent entendre des chants d'une harmonie ravissante. Ils por-

(1) Nom latin de Saragosse.

taient une colonne de lumière de laquelle descendait un rayon qui semblait marquer une place, à quelques pas de l'apôtre. La colonne avait un éclat rougeâtre nuancé de diverses couleurs; elle était haute et mince, et se terminait par un lis aux pétales lumineux; l'un d'eux s'étendit dans la direction de Compostelle, tandis que les autres se repliaient de tous les côtés. Dans cette fleur de lumière, je vis la figure de la sainte Vierge brillant d'un éclat resplendissant, mais doux et agréable; son attitude était la même que sur la terre quand elle priait. Elle avait les mains jointes; son long voile, relevé par devant, descendait jusqu'à ses pieds et l'enveloppait tout entière; ses pieds reposaient gracieusement sur les sept pétales de la fleur lumineuse. C'était un spectacle ravissant. Je vis Jacques qui priait à genoux, recevoir d'une manière mystérieuse l'avertissement d'élever sur-le-champ dans cet endroit une église, au sein de laquelle l'intercession de Marie serait une colonne inébranlable. Jacques se leva, appela les disciples, qui, attirés par le chant et par la lumière, s'étaient déjà rapprochés de lui; il leur fit part de l'avertissement merveilleux qu'il venait de recevoir, et tous suivirent des yeux la lumière qui disparaissait peu à peu. Après avoir accompli la volonté de la sainte Vierge, Jacques choisit douze disciples, parmi lesquels il y avait des savants, et il les chargea de continuer l'œuvre si péniblement fondée.

Il quitta l'Espagne pour se rendre à Jérusalem, comme Marie le lui avait ordonné. Dans ce voyage, il vint la visiter à Ephèse; elle lui annonça qu'il ne tarderait pas à être mis à mort à Jérusalem; puis elle le fortifia et le consola. Jacques prit congé de Marie et de Jean, son frère, et se rendit aussitôt à Jérusalem. Ce fut à cette époque qu'il convertit le magicien Hermogène et son disciple. Plusieurs fois il dut comparaître devant la synagogue; enfin on se saisit de lui peu de temps avant le jour de Pâques, comme il prêchait en plein air, sur

une colline. Il ne resta pas longtemps en prison. Il fut condamné dans la même maison où avait été jugé le Seigneur ; mais là, comme partout ailleurs où Jésus avait mis les pieds, le sol se trouvait changé ; je crois que personne ne devait y porter ses pas après lui. Je le vis conduire à la montagne du Calvaire, tandis qu'il continuait à prêcher et à convertir les assistants. Lorsqu'on lui lia les mains, il dit : « Vous pouvez enchaîner mes mains, mais non pas ma langue ni ma bénédiction ! » Un paralytique, assis sur le chemin, le supplia de lui tendre la main et de le secourir. Saint Jacques répondit : « Venez à moi et donnez-moi la main. » Alors le paralytique se leva, prit la main liée de l'apôtre et fut guéri. Josias, son dénonciateur, fut aussi ébranlé ; il courut à lui pour implorer son pardon. Jacques lui demanda s'il voulait recevoir le baptême ; et Josias ayant répondu qu'il le désirait ardemment, il l'embrassa en disant : « Tu seras baptisé dans ton sang ; » ce qui eut lieu en effet. Au lieu même du supplice, une femme amena à Jacques un enfant aveugle, qu'il guérit.

Saint Jacques fut d'abord placé sur un lieu élevé d'où l'on fit lecture de son jugement motivé. Puis on le fit asseoir sur une pierre à laquelle on attacha ses mains des deux côtés ; on lui banda les yeux, et enfin on lui trancha la tête. Son martyre eut lieu huit ans après l'Ascension et longtemps avant la mort de la sainte Vierge. Jacques le Mineur, Matthieu, Nathanaël Khased et Nathanaël le fiancé étaient alors à Jérusalem.

Il y eut un grand tumulte le jour du supplice de Jacques, et beaucoup de personnes se convertirent. Ses disciples réclamèrent son corps, mais les Juifs s'empressèrent de le faire emporter par les soldats. Peu de temps après, Hérode expira à Césarée. Son ventre creva pendant une fête, au théâtre, en présence du peuple. On l'avait porté dans la salle du trône, qui pouvait bien contenir cinq cents personnes. Son cadavre était horrible à voir. On tint sa mort cachée pendant quel

que temps. Plus tard les Juifs, craignant que les disciples de Jacques ne découvrissent le lieu de sa sépulture, chargèrent des brigands de le transporter ailleurs; mais ceux-ci se trouvèrent dans l'impossibilité d'avancer. Ce miracle apprit aux disciples où était le corps de leur maître, et ils l'enterrèrent dans le voisinage de Jérusalem ; mais plus tard, lors d'une persécution, ils l'enlevèrent en secret et le transportèrent en Espagne.

Quelques semaines après le martyre de Jacques le Majeur, Pierre revint à Jérusalem. Il y fut jeté en prison. Je le vis dormir entre deux soldats également livrés au sommeil. Ses pieds étaient serrés dans un bloc de bois, et ses poignets étaient attachés par des chaînes aux bras des deux gardes. Un ange du Seigneur lui apparut et une lumière éclaira la prison ; l'ange toucha Pierre au côté et le réveilla : « Lève-toi promptement, » lui dit-il. Aussitôt ses chaînes tombèrent de ses mains sans bruit, et restèrent dans la même position que lorsqu'il les portait. L'ange lui dit encore quelque chose. Alors Pierre retira ses pieds du bloc de bois sans l'ouvrir, mit ses sandales, qui étaient liées à ses jambes, se leva, serra sa tunique, revêtit le manteau qui lui servait de couverture et suivit l'ange du Seigneur. Ils semblèrent passer à travers la porte, car elle resta fermée. Ils traversèrent plusieurs salles remplies de soldats qui, quoique éveillés, ne les aperçurent point. Ils arrivèrent enfin à une grande porte de fer qui s'ouvrit d'elle même devant eux. Je vis autour d'eux une lumière, mais qui ne s'étendait pas au delà de l'endroit où ils marchaient. Ils avancèrent dans une rue, et aussitôt l'ange le quitta. Pierre était tout émerveillé. Jusqu'alors il avait cru avoir une vision ; mais, revenu à lui, il se voyait réellement libre. Après avoir réfléchi, il se dirigea vers la maison de Marie, mère de Jean-Marc, où étaient assemblés beaucoup de fidèles qui priaient dans une salle sous une lampe allumée. Ils s'y tenaient cachés, évitant de faire le moindre bruit ; ils avaient

même tendu devant les fenêtres d'épais rideaux, de peur que la lumière ne fût aperçue. Je vis Pierre frapper à la porte, et une jeune fille venir écouter. Dès que Pierre lui eut dit d'ouvrir, elle courut, transportée de joie, annoncer son arrivée aux autres. Ceux-ci ne voulurent pas la croire. Cependant Pierre continuait de frapper ; alors plusieurs vinrent lui ouvrir ; il entra, et ils l'embrassèrent pleins de joie. Mais lui, leur faisant signe de se taire, raconta ce qui s'était passé ; et bientôt il sortit et s'en alla dans un autre lieu.

CHAPITRE X

Les apôtres dispersés; suite. — Jean l'évangéliste.

Jean évangélisa surtout l'Asie Mineure. Il était le pasteur suprême de toute cette contrée, qu'il visitait régulièrement. D'ordinaire il résidait à Ephèse, et venait souvent voir la sainte Vierge. Il resta toujours près de Marie tant qu'elle vécut et ne la quitta jamais.

Je vis une fois saint Jean, prisonnier à Ephèse. Accompagné de deux soldats, il se rendit dans une maison où demeuraient des gens de bien. Je vis des jeunes gens rassemblés sur une place où il devait passer ; c'étaient des étudiants, disciples d'un philosophe. Leur maître avait attaqué l'apôtre dans ses discours, et ils voulaient se moquer de lui. Jean ayant prêché le mépris des richesses de ce monde, ils avaient échangé leurs biens contre de l'or et des pierres précieuses, qu'ils avaient mis en morceaux ; et ils les répandirent sur un chemin par dérision, comme pour prouver qu'on n'avait pas besoin d'être chrétien pour mépriser les richesses et que les païens aussi en étaient capables. Jean s'arrêta, et répondit à leurs railleries que ce n'était pas là du renoncement mais une dissipation blâ-

mable, un acte de folie. Comme il continuait à les enseigner, un d'eux lui dit que, s'il pouvait rejoindre ces morceaux, ils croiraient à son Dieu. Sur quoi il leur dit de ramasser les morceaux et de lui rapporter tout ce qu'ils en pourraient retrouver. Lorsqu'ils l'eurent fait, il se mit à prier, puis il leur rendit leur or et leurs pierres précieuses qui avaient repris leur première forme. Les jeunes philosophes alors se prosternèrent devant lui ; il leur ordonna de distribuer tout aux pauvres ; et ils se firent tous chrétiens.

Je vis aussi deux hommes qui avaient donné tous leurs biens aux pauvres pour suivre Jean ; en voyant leurs esclaves revêtus de beaux habits, ils se repentirent d'avoir embrassé la foi chrétienne. Je vis alors Jean par une prière changer en or et en pierreries des branches coupées dans la forêt et des cailloux ramassés sur le rivage de la mer, puis les leur donner pour racheter leurs biens. Comme il leur adressait des avertissements au sujet de leur rechute, le convoi d'un jeune homme vint à passer, et les personnes qui l'accompagnaient vinrent, en pleurant, supplier l'apôtre de lui rendre la vie. Il pria, le ressuscita en effet, et l'apôtre lui ordonna de dire à ces disciples déchus ce qu'il savait de l'état de leur âme. Le ressuscité leur parla si fortement de l'autre monde, qu'ils se convertirent. L'apôtre les admit de nouveau au nombre des fidèles et leur prescrivit des jeûnes ; l'or et les pierreries redevinrent des branches et des pierres, et furent jetés à la mer.

Cependant un grand nombre de personnes s'étant converties, Jean fut mis en prison. Alors un prêtre des idoles lui dit que, s'il pouvait boire impunément une coupe de poison, lui et ses confrères croiraient en Jésus et le mettraient en liberté. Ils le firent conduire par deux soldats, les mains liées, devant le juge, qui siégeait sur une place publique, entouré d'une foule considérable. Deux condamnés ayant bu le poison, tombèrent morts sur-le-champ. Je vis ensuite qu'on porta

la coupe aux lèvres de saint Jean, qui, ayant les mains liées, ne pouvait la prendre lui-même. Jean se mit à prier et prononça quelques paroles sur la coupe ; alors il en sortit une vapeur noire et elle fut entourée d'une lumière éclatante, puis Jean la vida tranquillement sans éprouver aucun mal. Je vis aussi que les prêtres des idoles le prièrent de rendre la vie aux deux hommes qu'ils venaient de faire mourir, et que Jean leur donna son manteau pour le jeter sur eux, en prononçant certaines paroles. Aussitôt les deux morts ressuscitèrent. A la vue de ce miracle, la ville presque entière se convertit, et Jean fut rendu à la liberté .

Je vis encore un temple s'écrouler à Ephèse, un jour qu'on voulait obliger Jean à immoler aux idoles. Un orage éclata sur le temple, le toit s'enfonça, des nuages de poussière et de fumée sortirent de toutes les ouvertures et les idoles fondirent.

Je vis aussi à Ephèse une femme dont le mari avait été récemment converti par Jean, et qui n'avait pas d'enfants. Elle était d'une grande beauté, et n'ayant pu résister à la passion d'un jeune homme de distinction, elle s'était souvent entretenue avec lui en l'absence de son mari et lui avait fait des promesses coupables : toutefois elle n'avait pas encore violé la foi conjugale. La passion du jeune homme lui donna bien du tourment. Sur ces entrefaites elle se convertit, reçut le baptême et confessa ses péchés à Jean, qui les lui remit. Pénétrée de repentir, elle fit une pénitence austère. Son mari, qui n'en savait pas la cause, s'en affligea beaucoup. Sans respecter sa conversion, le jeune païen trouva le moyen de pénétrer dans sa chambre, où elle était assise sur un lit de repos. Il lui fit de violents reproches et la somma avec le délire de la passion de tenir sa promesse. Elle se conduisit en brave chrétienne et le supplia de se retirer. Au même instant, elle entendit venir son mari. Le jeune homme prit la fuite ; mais elle fut tellement saisie, qu'elle tomba malade et mou-

rut bientôt après. Son mari ressentit de sa perte une douleur d'autant plus amère, qu'elle était morte accablée de tristesse. Auprès du tombeau où son corps fut déposé, il y avait un petit autel de pierre, sur lequel on disait la messe pour les défunts pendant quelques jours, et ce n'était qu'au bout de ce temps-là qu'on fermait la bière. Le jeune homme, poussé par sa folle passion, gagna l'intendant du mari pour se faire introduire dans la sépulture. Tandis que cet homme vil se tenait dans une galerie latérale, le jeune homme se précipita les bras étendus vers le cadavre de la femme ; mais je vis une figure qui brandit contre lui un glaive flamboyant et disparut aussitôt. Le jeune homme, poussant un cri d'effroi, tomba mort. L'intendant accourut, et s'évanouit de terreur. Lorsque Jean, accompagné du mari et d'autres chrétiens, vint célébrer l'office des morts et dire la messe, ils virent avec stupéfaction les deux corps étendus sur le sol. Jean se mit à prier, puis il rappela le jeune homme à la vie, et celui-ci raconta ce qui lui était arrivé, et avoua sa faute en témoignant beaucoup de repentir. Délivré de sa folle passion, il se convertit, devint un fidèle chrétien, et mourut martyr. Après la sainte messe, la femme ressuscita aussi à la prière de Jean. L'intendant, qui n'avait eu qu'une attaque d'aploplexie, reprit bientôt connaissance. C'était un méchant homme qui mourut sans se convertir. La femme ne vécut que quelques jours ; elle raconta ce qu'elle avait vu dans l'autre monde, et convertit plusieurs personnes par ses avertissements et ses exhortations saisissantes.

Je vis aussi saint Jean rencontrer un jour un jeune garçon qui gardait un troupeau. Il parla avec lui et reconnut en lui, malgré son manque d'éducation, des qualités extraordinaires. Il lui dit d'appeler ses parents ; c'étaient de pauvres bergers, qui vinrent avec des houlettes à la main. Jean les pria de lui laisser leur enfant pour l'élever ; et ils y donnèrent leur consentement. Il

avait dix ans. Jean le conduisit à l'évêque de Bérée, lui disant qu'il le lui redemanderait un jour. Tout alla bien d'abord ; mais plus tard, abandonné à lui-même, le jeune homme finit pas se joindre à une bande de brigands. Lorsque Jean revint pour s'informer de lui, il apprit qu'il était dans la montagne parmi les voleurs. Alors il monta sur une mule, parce qu'il était fort âgé et que le chemin de la montagne était escarpé. L'ayant rencontré, il le conjura à genoux de revenir à Dieu. Jean le ramena avec lui, destitua l'évêque et fit faire pénitence au jeune homme, qui avait alors vingt ans et qui mourut évêque lui-même.

Jean prêcha aussi l'Evangile en Italie, mais il fut saisi et conduit à Rome. Je vis qu'après avoir été dépouillé de ses habits, il fut flagellé au milieu d'une cour circulaire entourée d'une simple muraille ; malgré sa vieillesse, sa physionomie gardait quelque chose de jeune et d'attrayant. Je vis qu'on le conduisit, à travers la porte de la ville, jusque sur une grande place où une chaudière haute et étroite était placée sur un foyer rond en maçonnerie percé de trous à la base. Jean était revêtu d'un large manteau agrafé sur la poitrine, assez semblable au manteau d'écarlate dont les soldats par dérision enveloppèrent le Seigneur.

Il y avait là une foule de spectateurs. Lorsque le manteau lui fut ôté, on vit son corps tout baigné de son sang. Deux hommes soulevèrent l'apôtre et le firent descendre, sans aucune résistance de sa part, dans la chaudière, remplie d'huile bouillante ; d'autres entretenaient le feu en y jetant des fagots. Jean y resta quelque temps sans éprouver ni douleur ni lésion d'aucune sorte. Lorsqu'il en fut retiré, son corps était intact et toutes les traces de la flagellation avaient disparu. Plusieurs des assistants s'élancèrent alors vers la chaudière et puisèrent de l'huile avec de petits vases ; je vis avec étonnement qu'ils ne se brûlaient pas. Jean fut reconduit en prison. J'ai vu de cette huile conservée

en divers lieux, particulièrement dans l'église bâtie au lieu du martyre.

CHAPITRE XI

Les apôtres dispersés; suite. — Barthélemy, Thomas, Simon et Jude Thaddée.

Barthélemy, ancien Essénien, était un bel homme : il avait le front élevé, le teint blanc, de grands yeux, des cheveux noirs frisés et une barbe fourchue. Il était bien fait, et de tous les apôtres c'était celui qui avait le plus d'aisance et de distinction dans les manières. Il y avait dans toute sa personne je ne sais quoi de bienséant, de noble et de gracieux ; il était leste, se tenait très droit et avait tout à fait l'air d'un gentilhomme. Les autres, particulièrement Pierre et André, avaient, au commencement surtout, quelque chose d'embarrassé dans leurs manières.

Après la séparation des apôtres, je le vis à l'extrémité orientale de l'Inde, dans ce pays dont les habitants ont une si grande vénération pour leurs parents. Ils l'accueillirent avec beaucoup de bienveillance et lui donnèrent le nom de père. Il convertit une foule de personnes et laissa auprès d'eux plusieurs de ses disciples. De là il se rendit au Japon, qui plus tard fut aussi visité par Thomas. Celui-ci de son côté prêcha dans l'Inde, mais plus au nord.

A une époque postérieure, je le vis traverser l'Arabie, passer la mer Rouge et arriver en Abyssinie, où il convertit le roi du pays. Celui-ci s'appelait Polymius ; il était blanc, ainsi que les personnes de sa cour et quelques autres ; mais le peuple en général était noir. Ce prince était un homme de bien. Je vis Barthélemy ressusciter un mort dans une ville de ce pays qui était, je crois, l'Abyssinie. Il y délivra aussi deux époux

possédés du démon de la volupté et chassa les démons d'une foule de possédés.

Je le vis ensuite dans une autre ville où, à l'exception du palais du roi et de quelques grands édifices, il n'y avait que des tentes et des cabanes en clayonnage. Dans le temple d'une de leurs idoles se tenaient beaucoup de malades, car ils étaient guéris par le faux dieu ; mais depuis l'arrivée de Barthélemy, l'idole était devenue impuissante et muette. Les prêtres en interrogèrent un autre. « Il y a, répondit-il, au milieu de vous un serviteur du vrai Dieu, qui force l'idole à se taire. » En même temps, il décrivit si bien Barthélemy que, s'étant mis à sa recherche, ils le trouvèrent, grâce à un possédé qui criait que cet homme le faisait brûler à petit feu. Barthélemy chassa le démon qui le possédait. A cette nouvelle, le roi du pays fit appeler l'apôtre pour guérir sa fille, qui était démoniaque et enchaînée. Barthélemy la fit amener, et ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes. On s'y refusa d'abord, car personne n'osait en approcher, parce qu'elle cherchait à mordre tout le monde. Mais Barthélemy insista, disant que le démon était enchaîné. On lui ôta donc ses liens, et le démon fut obligé de la quitter ; elle tomba aussitôt sans connaissance. Barthélemy ordonna de l'emmener et de lui faire prendre un bain. Elle se trouva guérie, abjura l'idolâtrie et reçut le baptême.

Je vis une maison entière remplie de femmes énergumènes, les unes noires, les autres blanches ; elles étaient couchées sous une longue galerie, attachées au mur par le bras ou par le pied ; elles s'agitaient et se livraient à des transports frénétiques épouvantables. Elles avaient cependant des intervalles de calme, pendant lesquels les gardiens les faisaient sortir ; puis ils les enchaînaient de nouveau. Barthélemy les guérit toutes, et les instruisit ensuite sur une place publique, leur fit abjurer l'idolâtrie et les baptisa auprès d'une grande fontaine jaillissante. Les premières baptisées

imposaient les mains à celles qui l'étaient après elles. Le peuple, à la vue de ces miracles, était dans l'admiration, mais les prêtres des idoles en devinrent furieux.

Le roi voulut faire à Barthélemy des présents magnifiques en or et en vêtements ; mais il se cacha, et, sur sa demande, ces dons furent tous distribués aux pauvres. L'apôtre s'entretint longtemps et souvent avec le roi, qui lui faisait des questions profondes, et le quittait un instant pour examiner des écrits volumineux ; mais l'apôtre avait avec lui l'Evangile selon saint Matthieu, à l'aide duquel il répondait à tout. Il dit aussi au roi que le démon de l'idole rendait les gens malades pour les guérir ensuite, afin de les attacher à son culte abominable ; mais le démon, lié maintenant par le nom de Jésus-Christ, ne pouvait plus agir en elle. Il offrit au roi d'en faire l'épreuve, s'il promettait de consacrer le temple au vrai Dieu, et de recevoir le baptême avec tout son peuple. Le roi convoqua le peuple au temple, et, pendant que les prêtres sacrifiaient, le démon leur cria, par la bouche de l'idole qu'ils ne devaient pas le faire, parce que lui-même était enchaîné par le Fils de Dieu. Barthélemy lui ordonna d'avouer l'artifice de ses guérisons, et le démon révéla tout. Barthélemy prêcha ensuite en plein air en face du temple, et il ordonna au démon de se montrer sous sa forme véritable, afin que tous vissent quel dieu ils adoraient. Alors apparut un affreux monstre noir à forme humaine, qui s'enfonça, à leurs yeux, dans la terre. Le roi fit briser toutes les idoles ; Barthélemy consacra le temple au culte de Dieu, et baptisa le prince, sa famille et toute son armée. Il prêcha, guérit les malades et le peuple s'attacha à lui. Je le vis donner le baptême : les catéchumènes courbaient la tête sous le jet d'eau, deux baptisés imposaient les mains à chacun d'eux, et l'apôtre les bénissait en récitant une prière.

Thomas avait la taille ramassée et les cheveux d'un brun cuivré. Avant la séparation définitive des apôtres, il avait déjà évangélisé le pays de Cédar et celui des rois mages, où il arriva, trois ans après le voyage de Notre-Seigneur dans cette contrée, avec l'apôtre Thaddée et les disciples César et Sylvain, fils du centurion de Giscala. Je le vis dans le camp de Mensor : il fut reçu solennellement, mais avec moins de pompe qu'on en avait déployé pour le Seigneur ; car les mœurs de ces gens étaient devenues plus simples. Tout était changé dans leur temple : il n'y avait plus d'idoles ni de ciel étoilé, mais j'y retrouvai la crèche avec l'âne à côté. J'y vis aussi l'image de l'agneau, et l'autel avec le calice ; puis je vis la cérémonie du baptême de Mensor, de l'autre roi mage et des principaux membres de sa famille, au nombre de douze environ. Un grand bassin avait été placé en face du château de tentes, dans la petite île de la fontaine, et on y avait conduit l'eau de la fontaine jaillissante. L'apôtre bénit cette eau ; les catéchumènes inclinèrent la tête au-dessus du bassin, et deux des compagnons de Thomas mirent la main droite sur l'épaule de chacun d'eux. Thomas avait un aspersoir, qu'il trempait dans le bassin, et avec lequel il jetait l'eau sur la tête des catéchumènes. Il baptisa successivement tous ceux qui demeuraient là. Pendant ce baptême, je vis le Saint-Esprit descendre sur les néophytes sous la forme d'un corps ailé tout lumineux, qui tenait de la colombe et de l'ange.

J'aperçus aussi le corps du roi mage couché dans son tombeau comme auparavant ; je vis la colombe toujours perchée sur la branche plantée devant la porte du sépulcre : il y avait bien dix ans qu'il était mort. Je vis Thomas entrer dans le tombeau du roi, et retirer un masque blanc de son visage, qu'il lava avec de l'eau bénite ; il ne lui imposa pas les mains. La tête était couverte de sa peau brunâtre.

Après le baptême, je vis célébrer une fête d'actions

de grâce en plein air, en face du temple. Je me rappelle que Mensor reçut au baptême le nom de Léandre, et Théokéno celui de Léon. Plus tard ils quittèrent leur pays, divisés en plusieurs troupes, dont la plus considérable descendit dans une île jadis habitée par Carpus et par Denys l'Aréopagite.

Je vis Thomas baptiser sur toute la route, et même dans la ville païenne de Cédar. Cependant il ne baptisa pas dans la ville de Chaldée, où se trouvait le jardin fermé ; mais je crois qu'il vint y baptiser plus tard, lorsqu'il se rendit en Perse, après la mort de la sainte Vierge. Thomas fit partout de grands miracles ; il établit des catéchistes et laissa même des disciples dans le pays. Pour lui, il continua son voyage jusqu'en Bactriane. Il pénétra très avant dans le nord, plus haut que la Chine, parmi les hordes sauvages de la Russie. Il fut bien accueilli en Bactriane et chez les peuples qui suivent la doctrine de l'Etoile brillante (Zoroastre). Il alla aussi dans le Thibet.

Thomas n'était pas encore arrivé au grand désert (Arabie), lorsqu'il envoya Thaddée avec une lettre à Abgare, roi d'Edesse, car le Seigneur lui avait fait connaître que ce prince était malade. Je vis que la lettre écrite par Thomas était parfaitement conforme à ce que Jésus voulait qui lui fût écrit. Abgare était couché sur un lit de repos, lorsque Thaddée lui apporta la lettre, et je vis Jésus apparaître auprès de Thaddée tel qu'il était sur la terre, mais tout resplendissant. Le roi ne regarda ni l'apôtre ni la lettre, mais il s'inclina profondément devant l'apparition. Abgare, homme de bonne foi, avait alors la lèpre ; après un court entretien, Thaddée lui imposa les mains et il fut guéri. Thaddée guérit encore et convertit beaucoup de monde. Je vis avec joie qu'il parcourut, en prêchant et en baptisant, toute la contrée que le Seigneur avait traversée. Silas était avec lui. Je vis dans les montagnes de Cédar presque tous les habitants se faire baptiser, des bour-

gades entières, et jusqu'aux vieillards infirmes émigrer et former ailleurs des tribus de bergers chrétiens. J'ai vu presque tous ces chrétiens mourir martyrs à la suite d'une invasion de tribus païennes.

Thaddée et Silas traversèrent l'Arabie, et pénétrèrent en Egypte. Je vis aussi l'apôtre chez des noirs ; je crois que c'était en Afrique, dans les montagnes de la Lune. Les habitants d'une ville de cette contrée lui étaient tellement attachés, qu'ils le tirèrent par force d'une prison où il avait été jeté par les magistrats ; un de ses disciples mourut dans cette prison.

Après la séparation des apôtres, j'avais vu les deux frères, Simon et Thaddée, s'en aller ensemble jusqu'à l'endroit où Jésus-Christ avait maudit le figuier stérile (Betharan) ; ensuite ils se séparèrent. Simon se dirigea vers la mer Noire et la Scythie, Thaddée vers l'Orient.

CHAPITRE XII

Dernier chemin de croix de Marie.

Lorsque l'Eglise se fut ainsi étendue, Marie se rendit encore une fois d'Ephèse à Jérusalem, un an et demi avant sa mort. Cette fois là aussi je la vis, enveloppée de son manteau, visiter les lieux saints pendant la nuit avec les apôtres. Elle était plongée dans une indicible tristesse, et répétait sans cesse en soupirant : « Mon fils ! mon fils ! » Arrivée à la porte du palais où elle avait rencontré Jésus succombant sous le fardeau de la croix, elle tomba elle-même à terre sans connaissance, et ses compagnons crurent qu'elle allait mourir. On la porta au cénacle, où elle occupait un bâtiment latéral. Pendant plusieurs jours, elle fut si faible et si souffrante, elle eut de si fréquents évanouissements qu'on s'attendait à chaque instant à la voir ex-

pirer, et qu'on pensa même à lui préparer un tombeau. Elle choisit elle-même une grotte de la montagne des Oliviers, et les apôtres y firent travailler un beau sépulcre par un sculpteur chrétien.

On avait dit plusieurs fois qu'elle était morte, et le bruit de sa mort et de sa sépulture à Jérusalem se répandit en divers lieux ; mais avant que le tombeau fût achevé, elle se trouva rétablie au point qu'elle put retourner à Ephèse où elle mourut en effet, dix-huit mois après. Le tombeau préparé pour elle sur la montagne des Oliviers ne laissa pas d'être honoré plus tard ; une église y fut bâtie. Jean Damascène (j'ai entendu ce nom en esprit, mais je ne sais pas quel est ce personnage), écrivit, d'après une tradition assez répandue, qu'elle était morte à Jérusalem, et qu'elle y avait été ensevelie.

Dieu a voulu que les détails de sa mort, de sa sépulture et de son assomption devinssent seulement l'objet d'une tradition incertaine, de peur que l'esprit païen, encore prédominant, ne pénétrât par là au sein du christianisme, et qu'elle ne fût adorée comme une déesse.

Peu avant sa mort, la sainte Vierge fit encore une fois le chemin de la croix avec cinq autres femmes, parmi lesquelles étaient la nièce d'Anne la prophétesse, et la veuve Mara, nièce d'Elisabeth. La sainte Vierge marchait en avant ; elle était extrêmement faible, blanche comme la neige et presque transparente : son aspect était singulièrement touchant. Pendant qu'elle faisait ainsi le chemin de la croix pour la dernière fois, il m'a semblé voir arriver chez elle, Jean, Pierre et Thaddée.

Malgré son grand âge, on ne voyait sur la figure de Marie ni rides, ni aucune trace de décrépitude ; elle semblait seulement consumée par le désir d'arriver à la complète transfiguration, et de revoir enfin son Fils. Sa gravité était ineffable ; je ne l'ai jamais vu

rire, mais seulement sourire avec une expression infiniment touchante. Plus elle avançait en âge, plus son visage devenait blanc et transparent ; et son extrême maigreur lui donnait presque l'apparence d'un esprit.

Je lui reconnus le même vêtement qu'elle avait porté lors du crucifiement du Seigneur, sous le manteau de prière ou de deuil qui l'enveloppait tout entière. Je pense qu'elle portait cette robe de cérémonie sur son chemin de croix d'Ephèse, en mémoire de ce qu'elle l'avait portée sur la voie douloureuse du Seigneur.

CHAPITRE XIII

La sainte Vierge sur son lit de mort. — Convocation des apôtres.

Dans les derniers temps de sa vie, Marie devenait de plus en plus recueillie et silencieuse ; elle ne prenait presque plus de nourriture. Il semblait que sa vie ici-bas ne fût qu'une apparence, et qu'elle fût déjà en esprit de l'autre côté de la tombe. Dans les dernières semaines de sa vie, je l'ai vu se promener lentement et péniblement dans sa maison, conduite et soutenue par sa servante.

Bientôt après, je vis Marie qui reposait, dans sa cellule toute tendue de blanc, sur une couche basse et étroite ; un long drap l'enveloppait tout entière. Je vis cinq femmes entrer chez elle l'une après l'autre, comme pour lui faire leurs adieux. Lorsqu'elles la quittèrent, leurs gestes de douleur et les prières qui s'échappaient de leurs lèvres, étaient extrêmement touchants. Je remarquai parmi elles la nièce de la prophétesse Anne, et Mara, nièce d'Elisabeth.

La sainte Vierge sentant approcher le moment où elle devait revoir son Fils, son Rédempteur et son

Dieu, le pria d'accomplir la promesse qu'il lui avait faite dans la maison de Lazare la veille de son ascension. Il me fut en même temps montré comment ce même jour Jésus, qu'elle suppliait de ne pas la laisser longtemps après lui dans cette vallée de larmes, lui révéla quelles œuvres spirituelles elle devait accomplir avant d'être enlevée à la terre ; il ajouta qu'à sa prière, les apôtres et plusieurs disciples seraient convoqués pour assister à sa mort, et lui indiqua ce qu'elle devait leur dire, avant de leur donner sa dernière bénédiction. Il dit aussi à l'inconsolable Madeleine de se cacher dans le désert, et à sa sœur Marthe de former une communauté de femmes ; enfin il leur promit d'être toujours avec elles.

La sainte Vierge ayant prié pour faire venir les apôtres près d'elle, je vis la convocation leur arriver dans les différentes parties du monde ; voici ce dont je me souviens encore.

Les apôtres avaient déjà bâti de petites églises dans les diverses contrées où ils avaient annoncé l'Evangile. Bien que plusieurs de ces églises fussent seulement construites avec des branches entrelacées et enduites de limon, toutes celles que j'ai vues avaient à leur partie postérieure la même forme arrondie que la maison de Marie près d'Ephèse. Il y avait dans toutes un autel sur lequel on offrait le saint sacrifice.

Je vis tous les apôtres, avertis par des apparitions, se rendre auprès de la sainte Vierge. Du reste ils n'auraient pu, sans une assistance mystérieuse, faire leurs immenses voyages ; je les ai plusieurs fois vu traverser des foules pressées, sans que personne parût les apercevoir ; et je crois que souvent eux-mêmes n'avaient pas conscience de voyager ainsi d'une manière surnaturelle. Ils firent aussi chez les peuples païens et sauvages des miracles d'une autre espèce que ceux dont nous parle la sainte Ecriture : leurs miracles se rapportaient partout aux besoins des hommes. Dans leurs

voyages, ils portaient avec eux des ossements des prophètes ou de ceux qui avaient souffert le martyre dans les premières persécutions, et ils les avaient auprès d'eux, lorsqu'ils priaient ou qu'ils célébraient le saint sacrifice.

Au moment où les apôtres furent ainsi convoqués à Ephèse, Pierre, et je crois Mathias, se trouvaient dans les environs d'Antioche. André, qui venait de Jérusalem, où il avait souffert la persécution, n'était guère éloigné d'eux. Je vis Pierre et André passer la nuit à quelque distance l'un de l'autre dans des hôtelleries, comme on en trouve sur les grandes routes dans tous les pays chauds. Je vis un jeune homme resplendissant s'approcher de Pierre qui était couché contre un mur, l'éveiller en le prenant par la main, et lui dire qu'il devait se rendre en toute hâte chez Marie ; il devait rencontrer sur le chemin André, son frère. Pierre, déjà affaibli par l'âge et par ses grands travaux, se mit sur son séant, et, les mains appuyées sur ses genoux, il écouta ce que lui disait l'ange. Dès que celui-ci eut disparu, Pierre se leva, mit sa ceinture et son manteau, prit son bâton et partit. Bientôt il rencontra son frère, qui avait eu une apparition semblable. Un peu plus loin ils rejoignirent Thaddée, qui avait aussi reçu un avertissement d'en haut. Ils se rendirent ensemble chez Marie, où ils trouvèrent saint Jean. Jude, Thaddée et Simon étaient en Perse, lorsqu'ils reçurent leur convocation.

Thomas était le plus éloigné de tous les apôtres, et il n'arriva qu'après la mort de la sainte Vierge. Lorsque l'ange vint l'avertir de se rendre à Ephèse, il était en prière dans une cabane de roseaux, au fond de l'Inde. Je l'ai vu en pleine mer dans un frêle esquif, seul avec un serviteur d'une grande simplicité, un Tartare qu'il avait baptisé.

Avant de recevoir cet avertissement, Thomas avait formé le projet de s'avancer au nord, jusqu'en Tar-

tarie, et il ne put se déterminer à y renoncer. Il voulait toujours trop faire, et il arrivait souvent en retard. Il se rendit donc au nord à travers la Chine, et pénétra jusque dans les possessions actuelles de la Russie. Il ne revit pas la Tartarie après la mort de la Vierge, car il fut percé d'un coup de lance dans les Indes. Il y avait érigé une pierre sur laquelle il avait tant prié, que les traces de ses genoux s'y étaient imprimées, et il avait prédit que lorsque la mer la baignerait, un autre apôtre viendrait prêcher l'Evangile dans ces contrées.

Jean s'était trouvé à Jéricho peu de temps auparavant ; il se rendait souvent dans la Palestine. D'ordinaire il demeurait à Ephèse ou dans les environs ; c'est là qu'il reçut sa convocation. Barthélemy était en Asie, à l'orient de la mer Rouge. J'ai oublié où se trouvait Jacques le Mineur. Il était très beau, et ressemblait beaucoup à Jésus ; aussi aimait-on à l'appeler le frère du Seigneur.

Paul ne fut point appelé. Les parents et les anciens amis de la sainte famille furent seuls convoqués.

Je vis aussi arriver chez la sainte Vierge sa demi sœur, Marie d'Héli, née du second mariage de sainte Anne. Marie d'Héli, grand'mère des apôtres Jacques le Mineur, Thaddée et Simon, etc., était alors très âgée ; elle avait vingt ans de plus que la sainte Vierge.

CHAPITRE XIV

Arrivée des apôtres.

Les apôtres et les disciples arrivaient très fatigués pour la plupart. Ils avaient à la main de longs bâtons recourbés avec des pommeaux de formes diverses, correspondant à leur rang. Leurs manteaux de laine

blanche étaient relevés sur la tête, en guise de capuchon. Ils portaient de longues tuniques sacerdotales de laine blanche, ouvertes de haut en bas, mais rattachées avec de petites courroies fendues et de petits bourrelets qui servaient de boutons. En voyage, cette tunique était relevée et rattachée à la ceinture. Quelques-uns y portaient aussi une bourse suspendue.

Les nouveaux venus embrassaient tendrement ceux qui déjà se trouvaient chez Marie. J'en vis plusieurs pleurer à la fois de joie en se revoyant, et de tristesse de se retrouver dans une circonstance si douloureuse. Ils déposaient leur bâton, leur manteau, leur ceinture et leur bourse, et laissaient retomber jusqu'à leurs pieds leur blanche tunique ; puis ils mettaient une large ceinture ornée de lettres qu'ils portaient avec eux. Quand on leur avait lavé les pieds, ils s'approchaient de la couche de la sainte Vierge et la saluaient respectueusement. Elle pouvait à peine leur adresser quelques paroles. Ils ne prenaient d'autre nourriture qu'un morceau de pain, et buvaient dans de petits flacons qu'ils avaient apportés.

Pierre, André, Jean, Thaddée, Barthélemy, Mathias et Nicanor, l'un des sept diacres, homme très serviable, se trouvaient réunis là. Ils se tenaient dans la partie antérieure de la maison, où ils célébraient le service divin dans un oratoire qu'ils avaient disposé à droite, en enlevant et en arrangeant d'une autre manière les cloisons mobiles qui formaient des cellules. Une table recouverte d'une nappe rouge et d'une nappe blanche par-dessus, servait d'autel. Devant l'autel il y avait un guéridon aussi recouvert, sur lequel était placé un rouleau des saintes Ecritures ; des lampes étaient allumées au-dessus de l'autel, sur lequel était un vase en forme de croix, fait d'une matière brillante, semblable à la nacre de perle ; il avait à peine une palme en longueur et en largeur, et contenait cinq boîtes fermées avec des couvercles d'argent. Celle du

milieu renfermait le très saint Sacrement; les autres contenaient du chrême, de l'huile, du sel et d'autres objets bénis.

Dans leurs voyages, les apôtres avaient cette croix suspendue sur la poitrine ou sous leur tunique. Ils portaient ainsi quelque chose de plus précieux que le grand prêtre des Juifs, lorsque reposait sur sa poitrine le mystérieux objet sacré de l'ancienne alliance.

Je ne me rappelle pas bien s'il y avait des ossements de saints dans l'une ou l'autre de ces boîtes. Je sais seulement que quand ils offraient le sacrifice de la nouvelle alliance, ils avaient toujours auprès d'eux des ossements de prophètes ou de martyrs; de même que les patriarches, lorsqu'ils offraient des sacrifices, plaçaient toujours des ossements d'Adam ou de quelqu'un de leurs ancêtres sur qui avait reposé la promesse. Le Sauveur, dans la dernière cène, leur avait enseigné à faire ainsi. Pierre, en habits sacerdotaux, était debout devant l'autel, les autres étaient en chœur derrière lui. Les femmes se tenaient au fond de la salle.

Simon étant arrivé sur ces entrefaites, il ne manquait plus que Philippe et Thomas. Plusieurs disciples étaient aussi présents, entre autres Jean-Marc, Barnabé ou Barsabas, et le petit-fils du vieux Siméon, qui était chargé de l'inspection des victimes au Temple, et qui immola le dernier agneau pascal pour Jésus. Erémenzéar, qui avait accompagné Jésus dans le voyage qu'il fit après la résurrection de Lazare, était présent aussi. Les disciples étaient bien une dizaine en tout.

Pierre célébra de nouveau à l'autel le saint sacrifice; il donna encore à la sainte Vierge la sainte communion, qu'il apporta dans le vase en forme de croix. Les apôtres, rangés sur deux lignes, de l'autel à la couche de Marie, s'inclinèrent profondément, lorsque Pierre passa devant eux avec la sainte Eucharistie. Les cloisons qui entouraient le lit étaient ouvertes de tous les côtés. Marie avait sur sa couche une croix longue

comme la moitié du bras. Le tronc était un peu plus large que les branches ; elle était faite de plusieurs espèces de bois ; le corps du Seigneur était blanc. Chaque jour un des apôtres célébrait pour elle le service divin. Elle avait vécu quatorze ans et deux mois depuis l'ascension de Jésus.

CHAPITRE XV

Dernière bénédiction de la Mère de Dieu aux apôtres. — Sa très sainte mort.

Je vis beaucoup de tristesse et d'inquiétude dans la maison de la sainte Vierge. Sa servante était hors d'elle-même de douleur. Elle se jetait à genoux, tantôt dans un coin de la maison, tantôt au dehors, et priait les bras étendus et les yeux inondés de larmes. La sainte Vierge reposait paisiblement sur sa couche ; la mort approchait visiblement. Le voile qui couvrait sa tête était relevé sur son front ; elle l'abaissait sur son visage quand elle parlait à des hommes : ses mains mêmes n'étaient découvertes que lorsqu'elle était seule. Dans les derniers jours, je ne lui ai rien vu prendre, si ce n'est de temps en temps une cuillerée d'un suc que la servante exprimait d'un fruit jaune, disposé en grappes.

Vers le soir, la sainte Vierge, sentant sa fin approcher, voulut, conformément à la volonté de Jésus, bénir les apôtres, les saintes femmes et les disciples qui se trouvaient chez elle, et leur faire ses adieux. Sa chambre à coucher était ouverte de tous les côtés. Elle était sur son séant, blanche comme la neige, et presque transparente. La sainte Vierge pria ; puis elle bénit séparément chacun des apôtres, en croisant les mains et en lui touchant le front. Elle parla ensuite à

tous ensemble, et fit tout ce que Jésus lui avait ordonné à Béthanie.

Pierre s'approcha d'elle, un rouleau d'écriture à la main. Marie dit à Jean les dispositions à prendre pour son corps, et le chargea de partager ses vêtements entre sa servante et une jeune fille qui venait souvent la servir. Puis elle montra du doigt la petite garde-robe placée vis-à-vis de sa couche ; sa servante y alla, l'ouvrit et la referma. Je vis alors tous les vêtements de la sainte Vierge. Après les apôtres, les disciples présents s'approchèrent de la couche de Marie, et reçurent aussi sa bénédiction. Les hommes s'étant retirés dans la partie antérieure de la maison, les femmes vinrent s'agenouiller devant la couche de Marie pour être bénies à leur tour. Je vis la sainte Vierge embrasser une des saintes femmes qui se penchait sur elle.

L'autel fut préparé, et les apôtres revêtirent pour l'office divin leurs longues robes blanches et les ceintures à lettres brodées. Cinq d'entre eux qui devaient officier prirent leurs magnifiques ornements sacerdotaux. Ils étaient encore occupés à s'habiller, lorsqu'un personnage qui me parut tenir la place de Jacques le Majeur, arriva avec trois compagnons. Il venait d'Espagne, en passant par Rome, avec le diacre Simon, et, au delà de cette ville, il avait rencontré Erémenzéar et un troisième disciple. Les assistants qui étaient au moment de se rendre à l'autel lui souhaitèrent la bienvenue avec une gravité solennelle, et lui dirent en peu de mots de se rendre auprès de la sainte Vierge. Il y entra seul le premier et reçut comme les autres sa bénédiction ; après lui ses trois compagnons y allèrent ensemble, après quoi ils revinrent pour assister au service divin. Ce service fut exactement semblable à la première messe célébrée par Pierre après l'ascension, dans l'église de la piscine de Béthesda. Pierre, qui célébrait, avait un manteau très long, sans queue. La cérémonie était déjà avancée lorsque Philippe arriva

d'Egypte avec un compagnon. Il se rendit aussitôt auprès de la Mère de Dieu, et reçut sa bénédiction les yeux baignés de larmes.

Pierre avait terminé le saint sacrifice, il avait consacré et reçu le corps du Seigneur, communié les apôtres et les disciples présents. La sainte Vierge ne pouvait voir l'autel ; toutefois, pendant l'office elle se tint sur son séant, dans un recueillement profond. Pierre porta alors à la sainte Vierge le saint Sacrement et l'extrême-onction. Tous les apôtres l'accompagnèrent en procession solennelle. En avant marchait Thaddée avec l'encensoir fumant ; Pierre portait l'Eucharistie dans le vase en forme de croix ; puis venait Jean ayant à la main un plateau sur lequel était le calice avec le précieux sang et quelques boîtes. Le calice avait la forme de celui de la sainte Cène. Les apôtres avaient dressé un autel dans l'oratoire auprès du lit de Marie. La servante avait apporté une table couverte de deux nappes, l'une rouge et l'autre blanche, sur laquelle il y avait des lampes et des flambeaux allumés. La sainte Vierge était étendue sur sa couche, pâle et sans mouvement. Les yeux levés vers le ciel, elle ne proférait pas une parole, et semblait ravie en extase. Elle était comme transfigurée par le désir ; je ressentis ce désir qui l'emportait vers Dieu. Ah ! mon cœur aurait voulu monter au ciel avec le sien.

Pierre s'approchant, lui administra l'extrême-onction, à peu près comme on le fait aujourd'hui. Il l'oignit avec les saintes huiles qu'il prenait dans les boîtes que tenait Jean, sur le visage, sur les mains, sur les pieds et sur le côté, où son vêtement avait une ouverture ; en sorte qu'elle ne fut aucunement découverte. Pendant ce temps, les apôtres récitaient des prières en chœur. Ensuite Pierre lui donna la sainte communion. Elle se redressa, sans s'appuyer, pour la recevoir, puis elle retomba sur sa couche. Les apôtres récitèrent encore quelques prières : Marie se releva et reçut de la

main de Jean le saint calice. Au moment où elle communia, je vis une lumière céleste entrer dans Marie ; puis elle retomba en extase et ne parla plus. Les apôtres retournèrent avec les vases sacrés en procession à l'autel où ils achevèrent l'office divin. Alors Philippe communia aussi. Deux femmes seulement étaient restées auprès de la sainte Vierge.

Peu après, je vis encore les apôtres et les disciples prier debout autour de la couche de la sainte Vierge. Son visage était radieux et serein comme dans sa jeunesse. Ses yeux, pleins d'une sainte joie, étaient tournés vers le ciel. J'eus alors une vision merveilleusement touchante. Le toit de la cellule de Marie avait disparu, et à travers le ciel ouvert mon regard pénétra dans la céleste Jérusalem. Il en descendit deux nuées eclatantes où se montraient de nombreuses figures d'anges. Entre ces deux nuées une voie lumineuse s'abaissa sur la sainte Vierge ; puis une montagne de lumière parut s'élever de Marie jusqu'à la Jérusalem céleste. Elle étendit ses bras vers le ciel avec un désir infini ; son corps fut soulevé et plana au-dessus de sa couche. Je vis son âme, comme une figure brillante infiniment pure, sortir de son corps, les bras étendus et monter sur la voie lumineuse jusqu'au ciel. Deux chœurs d'anges qui remplissaient les nuées resplendissantes se réunirent au-dessous de son âme et la séparèrent de son saint corps, qui retomba sur la couche, les bras croisés sur la poitrine. Je suivis des yeux sa sainte âme, je la vis entrer dans la Jérusalem céleste et monter vers le trône de l'adorable Trinité. Un grand nombre d'âmes, parmi lesquelles je reconnus, outre plusieurs patriarches, Joachim, Anne, Joseph, Elisabeth, Zacharie et Jean-Baptiste, allèrent à sa rencontre avec une joie respectueuse. Mais passant au milieu d'eux, elle s'éleva jusqu'au pied du trône de Dieu et de son Fils, qui effaçait encore par la lumière éclatante de ses plaies celle qui entourait l'âme de la Mère de Dieu

Jésus la reçut avec un amour tout divin, lui présenta comme un sceptre et lui montra la terre au-dessous d'elle, comme pour lui conférer sur elle un pouvoir spécial. Tandis que je la voyais ainsi entrer dans la gloire céleste, tout ce qui était autour d'elle sur la terre avait disparu à mes yeux. Pierre, Jean et quelques autres disciples eurent sans doute la même vision, car ils avaient les yeux levés vers le ciel. Les autres étaient pour la plupart prosternés la face contre terre. Tout était inondé de lumière et de splendeur, comme au jour de l'Ascension de Jésus-Christ.

Je vis avec une joie infinie un grand nombre d'âmes délivrées du purgatoire suivre l'âme de Marie montant au ciel. Aujourd'hui aussi, jour anniversaire de sa mort, j'ai vu entrer au ciel beaucoup de pauvres âmes, dont quelques-unes m'étaient connues. Je reçus encore cette consolante communication, que tous les ans, au jour de sa mort, beaucoup d'âmes de ceux qui l'ont particulièrement vénérée, participent à la même grâce.

Lorsque je portai de nouveau mes regards sur la terre, je vis le corps de la sainte Vierge reposer tout resplendissant sur son lit funèbre, le visage radieux, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine. Autour du saint corps priaient à genoux les apôtres, les disciples et les saintes femmes ; des chants mélodieux charmaient l'oreille, et la nature entière paraissait émue comme dans la nuit de Noël. Elle expira à la neuvième heure, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHAPITRE XVI

Obsèques de Marie célébrées par les apôtres.

Les saintes femmes étendirent une couverture sur le saint corps, et les apôtres se retirèrent dans la partie antérieure de la maison. Le feu du foyer fut éteint, les

meubles mis de côté et recouverts. Enveloppées de leurs manteaux et couvertes de leurs voiles, les femmes se réunirent dans la chambre antérieure, et, tantôt à genoux, tantôt assises par terre, elles entonnèrent des chants de deuil. Les hommes célébrèrent un service funèbre, la tête couverte de la bande d'étoffe qu'ils portaient autour du cou. Il en resta toujours deux auprès du saint corps, l'un au chevet, l'autre aux pieds, priant à genoux. Mathias et André se rendirent, en suivant le Chemin de Croix de la sainte Vierge, jusqu'à la dernière station, c'est-à-dire à la grotte qui représentait le tombeau du Sauveur. Ils avaient avec eux les outils nécessaires à l'achèvement du sépulcre, car c'était là que devait reposer le corps de Marie.

La grotte n'était pas aussi spacieuse que celle du saint sépulcre ; elle était à peine assez élevée pour qu'un homme pût y tenir debout. Le sol s'abaissait à l'entrée, puis on se trouvait devant la couche funèbre comme en face d'un petit autel ; les parois de la grotte formaient une voûte. Après avoir travaillé assez longtemps, les deux apôtres disposèrent une porte, qu'ils mirent devant le tombeau pour le fermer. Il y avait, dans la pierre qui formait la couche sépulcrale, un enfoncement correspondant à la forme d'un corps humain enveloppé ; elle était un peu relevée à la place de la tête. Devant la grotte, comme devant le saint sépulcre, il y avait un petit jardin avec une enceinte. Les apôtres n'y avaient pas dressé de croix ; ils s'étaient contentés d'en graver une sur la pierre. De là jusqu'à la maison de Marie, il y avait environ une demi-lieue.

J'ai vu quatre fois les apôtres se relayer pour veiller et prier auprès du corps de la sainte Vierge. Plusieurs femmes, entre autres une fille de Véronique et la mère de Jean Marc, vinrent préparer le corps pour la sépulture ; elles apportaient du linge et des aromates pour embaumer le corps, suivant la coutume juive. Elles avaient pris aussi de petits vases remplis d'herbes

encore fraîches. La porte de la maison était fermée ; elles accomplirent ces pieux devoirs à la lumière des flambeaux, tandis que les apôtres récitaient en chœur des prières dans la partie antérieure de la maison.

Les femmes enlevèrent de sa couche le saint corps enveloppé de ses vêtements, et le déposèrent sur de grosses couvertures et des nattes qui remplissaient un panier. Ensuite deux femmes lui ôtèrent ses habits, à l'exception de la tunique, sous un grand drap que deux autres femmes tenaient étendu par-dessus. Elles coupèrent les belles boucles de cheveux de la sainte Vierge, et lavèrent le saint corps. Elles avaient à la main quelque chose qui ressemblait à des éponges ; la tunique était fendue sur les côtés. Elles lavèrent le corps sous le drap avec une crainte respectueuse et sans le regarder ; on n'en mit rien à nu. Toutes les parties qu'avait touchées l'éponge étaient aussitôt recouvertes. Une cinquième femme pressait les éponges au-dessus d'un bassin et les rendait remplies d'eau fraîche. Le saint corps fut revêtu de nouveau linge, et, au moyen d'un drap passé par-dessous, déposé respectueusement, sur la table où l'on avait déjà disposé le linceul et les bandelettes. Elles enveloppèrent alors le corps dans le linceul, depuis la cheville des pieds jusqu'à la poitrine, et l'entourèrent de bandelettes, sauf la tête, la poitrine, les mains et les pieds.

Pendant ce temps, les apôtres avaient assisté à la messe célébrée solennellement par Pierre, et reçu avec lui la sainte communion ; ensuite Pierre et Jean, encore revêtus de leurs manteaux pontificaux, se rendirent auprès du corps de la sainte Vierge. Jean portait un vase d'onguent ; Pierre y trempa le pouce de la main droite et oignit, en récitant des prières, le front, le milieu de la poitrine, les mains et les pieds de Marie. Ce n'était pas l'extrême-onction, car elle l'avait reçue de son vivant ; je crois que c'était un hommage au saint corps, semblable à celui qu'on avait rendu au

Seigneur, avant de le mettre au tombeau. Quand les apôtres se furent retirés, les saintes femmes procédèrent à l'embaumement. Elles placèrent des bouquets de myrrhe aux aisselles, dans le creux de l'estomac, entre les épaules, autour du cou, sous le menton, sur les joues et autour des pieds, après quoi elles croisèrent les bras sur la poitrine, et enveloppèrent le corps dans le grand suaire, qu'elles serrèrent tout autour comme pour emmaillotter un enfant. On apercevait, sous un suaire transparent, la figure pâle et lumineuse de Marie, au milieu des bouquets de myrrhe. Alors elles déposèrent le saint corps dans la bière, qui était semblable à un lit de repos. C'était une planche avec un rebord peu élevé, et un couvercle bombé et très léger. Elles mirent sur la poitrine une couronne de fleurs blanches, rouges et bleu de ciel, symbole de la virginité.

Cela fait, les apôtres, les disciples et toutes les personnes présentes entrèrent pour contempler une dernière fois les traits chéris de ce saint visage avant qu'il fût voilé. Ils s'agenouillèrent en versant des larmes abondantes mais silencieuses, touchèrent ses mains enveloppées comme pour lui adresser le dernier adieu, et se retirèrent. Après lui avoir ainsi fait leurs adieux, les saintes femmes voilèrent la face de Marie, et placèrent le couvercle sur la bière, qu'elles entourèrent de bandes grises aux extrémités et au milieu. Pierre et Jean mirent la bière sur une civière, et la portèrent sur leurs épaules hors de la maison. Là elle fut prise et portée par six apôtres : Jacques le Mineur et un autre étaient en avant, Barthélemy et André au milieu, Thaddée et Mathias par derrière. Une partie des apôtres et des disciples ouvraient la marche ; les autres suivaient avec les femmes. Le jour tombait déjà, et on tenait autour de la bière quatre flambeaux sur des bâtons. Le cortège se rendit ainsi, par la voie douloureuse, jusqu'à la dernière station à l'entrée du sépulcre.

Arrivés là, ils déposèrent le saint corps à terre, et quatre d'entre eux le portèrent dans le caveau, et le placèrent sur la couche sépulcrale. Tous les assistants y entrèrent tour à tour, jetèrent sur lui des fleurs et des aromates, s'agenouillèrent et offrirent leurs prières et leurs larmes.

Ils étaient nombreux ; la douleur et l'amour les firent demeurer là longtemps, et il faisait déjà nuit quand les apôtres fermèrent l'entrée du sépulcre. Ils creusèrent un fossé devant l'étroite entrée de la grotte, et y plantèrent une haie formée de plusieurs arbustes, les uns en fleur, les autres chargés de baies. On n'apercevait plus aucune trace de l'entrée, d'autant plus qu'ils firent passer au pied de la haie l'eau d'une source voisine ; il fallait traverser la haie pour pénétrer dans la grotte. Ils s'en retournèrent séparément, s'arrêtant çà et là sur le chemin pour prier ; quelques-uns veillèrent en priant auprès du sépulcre. Ceux qui s'en retournèrent virent de loin une lumière merveilleuse au-dessus du tombeau de la très sainte Vierge, et ils en furent très émus, sans toutefois savoir ce que c'était.

CHAPITRE XVII

Résurrection de Marie. — Arrivée de Thomas. — Visite au tombeau qui est trouvé vide.

Pendant toute cette nuit, plusieurs apôtres et plusieurs saintes femmes prièrent et chantèrent des cantiques dans le jardin placé devant la grotte.

Tout à coup une large voie lumineuse s'abaissa du ciel vers le tombeau, et je vis une gloire formée de trois cercles d'anges et d'âmes qui entouraient une apparition : Jésus-Christ, avec ses plaies toutes rayonnantes, planait devant l'âme de Marie. Je vis dans le cercle intérieur des figures de petits enfants ; celles du second

ressemblaient à des enfants de six ans, et celles du cercle extérieur à des adolescents. Je ne vis distinctement que les visages ; le reste n'était qu'une forme lumineuse, étincelante. Lorsque l'apparition, qui devenait de plus en plus distincte, toucha le rocher, j'aperçus une voie de lumière qui montait de là jusqu'à la Jérusalem céleste. Je vis alors l'âme resplendissante de la sainte Vierge, qui suivait l'apparition du Seigneur, passer à côté d'elle et descendre à travers le rocher, dans le tombeau ; bientôt après, unie à son corps transfiguré, elle en sortit plus distincte et plus radieuse, et remonta dans la Jérusalem céleste avec le Seigneur et toute la gloire angélique. La splendeur disparut ensuite, et l'on ne vit plus au-dessus de la terre que la voûte du ciel étoilé.

Je ne saurais dire si les apôtres et les femmes qui priaient devant le tombeau eurent la même vision, mais je les vis porter leurs regards au ciel comme pour adorer, ou bien se prosterner la face contre terre, saisis de frayeur. Je vis aussi ceux qui rapportaient la civière, chanter des cantiques en s'arrêtant aux diverses stations pour prier. Ils se retournaient avec beaucoup d'émotion et de recueillement vers la splendeur que l'on voyait au-dessus du tombeau.

A leur retour, les apôtres prirent un peu de nourriture et allèrent se reposer. Ils dormaient dans des hangars placés près de la maison. Le lendemain, les apôtres priaient et pleuraient encore dans la partie antérieure de la maison, lorsque, vers le soir, Thomas, en habits de voyage, arriva avec deux compagnons devant la porte et frappa pour se faire ouvrir. Il amenait avec lui un disciple du nom de Jonathan, parent de la sainte famille. Son autre compagnon était du pays où régnait le plus éloigné des rois mages ; c'était un homme très simple, qui servait saint Thomas avec une obéissance enfantine. Un disciple vint ouvrir ; Thomas dit à son serviteur de s'asseoir sur le seuil de la porte, et il entra

avec Jonatan dans la salle où se tenaient les apôtres. Le serviteur, qui faisait toujours ce qu'on lui ordonnait, s'assit tranquillement. Oh ! comme ils furent affligés en apprenant qu'ils arrivaient trop tard ! Thomas pleura comme un enfant, quand on lui raconta les détails de la mort de Marie. Les disciples lui lavèrent les pieds, ainsi qu'à Jonathan, et leur offrirent quelques rafraîchissements. En attendant, les femmes s'étaient levées, et, quand elles se furent retirées, on conduisit Thomas et son compagnon auprès de la couche sur laquelle était morte la très sainte Vierge. Ils s'agenouillèrent et l'arrosèrent de leurs larmes. Thomas pria longtemps encore, à genoux devant l'autel de Marie. Sa douleur était extrêmement touchante ; je ne puis retenir mes larmes lorsque j'y pense. Quand les apôtres eurent terminé leurs prières, qu'ils n'avaient pas interrompues, ils allèrent tous souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivés. Ils relevèrent Thomas et Jonathan, qui étaient encore agenouillés, les embrassèrent et les conduisirent dans la salle antérieure de la maison, où ils leur offrirent du pain et du miel. Ils prièrent encore ensemble et s'embrassèrent les uns les autres.

Cependant Thomas et Jonathan ayant témoigné le désir d'aller visiter le tombeau de la sainte Vierge, les apôtres allumèrent des flambeaux, qu'ils suspendirent à des bâtons, et se rendirent avec eux au sépulcre, en suivant le Chemin de la Croix. Sur la route, ils ne parlaient guère, et ne s'arrêtaient que quelques instants aux diverses stations pour méditer sur la voie douloureuse du Seigneur et sur l'amour compatissant de sa Mère, qui avait élevé ces pierres commémoratives, si souvent arrosées de ses larmes. Arrivés à la haie qui entourait le sépulcre, ils se mirent à genoux ; Thomas et Jonathan prirent les devants, et Jean les suivit à l'entrée de la grotte. Deux disciples écartèrent les branches d'arbrisseaux qui la cachaient ; ils entrèrent, et s'agenouillèrent avec une crainte respectueuse devant

la couche sépulcrale de la sainte Vierge. Puis Jean s'approcha de la bière, délia les bandes qui l'entouraient et enleva le couvercle. Approchant alors du cercueil un flambeau, ils virent avec un grand saisissement les linceuls vides, gardant encore la forme du saint corps. Le suaire qui avait enveloppé le visage et la poitrine était entr'ouvert, et les bandelettes des bras déliées : le corps glorifié de Marie n'était plus sur la terre. Stupéfaits, ils levèrent aussitôt les yeux et les mains vers le ciel, comme s'ils eussent vu le saint corps enlevé à ce moment même, et Jean cria de l'entrée de la grotte : « Venez et voyez ! Elle n'est plus ici ». Alors ils entrèrent deux à deux, et virent avec étonnement les linceuls vides étendus sous leurs yeux. Sortis de la grotte, ils s'agenouillèrent, prièrent et pleurèrent, les yeux et les mains levés vers le ciel, louant le Seigneur et glorifiant sa Mère, leur chère et tendre mère, comme des enfants pieux, avec les douces paroles d'amour que le Saint-Esprit mettait sur leurs lèvres. Alors ils se souvinrent de cette nuée lumineuse qu'au retour des funérailles ils avaient vu s'abaisser vers le sépulcre et remonter ensuite au ciel. Jean retira respectueusement de la bière les linceuls de la sainte Vierge, les plia et les roula pour les emporter ; puis il remit le couvercle, qu'il assujettit de nouveau avec les bandes. Enfin ils quittèrent la grotte, après en avoir masqué l'entrée au moyen des arbustes. Ils retournèrent à la maison par la voie douloureuse, en priant et en chantant des cantiques. Ils entrèrent tous dans la chambre de Marie, et Jean déposa respectueusement les linceuls sur la table, devant l'oratoire de la sainte Vierge. Ils prièrent à l'endroit où elle avait rendu le dernier soupir. Pierre se retira à part, comme pour méditer ; peut-être faisait-il une préparation ; car je vis peu après les apôtres dresser l'autel devant l'oratoire de Marie, et Pierre célébrer un office solennel. Les autres, rangés derrière lui, priaient et chantaient tour à tour.

Le serviteur de Thomas, qui venait de si loin, avait un extérieur étrange ; il avait les yeux petits, le front et le nez déprimés et les pommettes saillantes. Son teint était plus brun que celui des gens de ce pays. Il était baptisé ; il était docile et sans expérience comme un enfant. Il faisait tout ce qu'on lui disait, restait où on le plaçait, et souriait à tout le monde. Quand il voyait pleurer Thomas, il pleurait aussi. Cet homme est toujours demeuré auprès de saint Thomas ; il pouvait porter de très lourds fardeaux ; ainsi je l'ai vu soulever d'énormes blocs de pierre, lorsque Thomas construisait une chapelle.

CHAPITRE XVIII

Dévotion filiale des apôtres envers Marie. — Leur séparation dernière.

Après la mort de la sainte Vierge, je vis plusieurs fois les apôtres et les disciples, rangés en cercle, se raconter les uns aux autres leurs voyages et tout ce qui leur était arrivé.

Ils accomplirent divers exercices de dévotion ; ensuite les disciples présents prirent presque tous congé des apôtres pour continuer leurs travaux. Il n'y avait plus dans la maison que les apôtres, Jonathan et le serviteur de Thomas. Eux aussi devaient s'en aller aussitôt qu'ils auraient achevé leur tâche, c'est-à-dire enlevé du chemin de croix de Marie les pierres et les mauvaises herbes, et orné les stations d'arbustes, de fleurs et de jolies plantes. C'était un touchant, un ravissant spectacle que de les voir accomplir cette œuvre pieuse en priant et en chantant des cantiques : c'était comme un service divin célébré par l'amour filial en deuil. Ils aimaient à orner comme des fils pieux la

trace des pas de leur mère, de la Mère de Dieu, lorsqu'elle suivait, recueillie et pleine de compassion, la voie douloureuse de son fils, le Rédempteur du monde.

Ils fermèrent complètement l'entrée du sépulcre de Marie, en élargissant le fossé, en tassant la terre, et en plantant des arbustes alentour. Ils nettoyèrent et embellirent le jardin qui se trouvait devant le tombeau, tracèrent un chemin nouveau autour du sommet de la colline, jusqu'à la paroi postérieure de la grotte, et pratiquèrent dans le rocher une ouverture, par laquelle on pouvait voir la couche sépulcrale où avait reposé le corps de la très sainte Mère, donnée par le Rédempteur mourant à eux tous et à l'Eglise en la personne de Jean. Oh ! c'étaient des fils pieux, fidèles au quatrième commandement ; ils vivront longtemps sur la terre eux et leur amour. Ils érigèrent aussi une chapelle au-dessus de la grotte du sépulcre ; ils y dressèrent avec des tapis une tente, qu'ils entourèrent de cloisons en clayonnage. Ils y élevèrent un petit autel formé de trois pierres : l'une servait de base, la seconde s'élevait perpendiculairement sur la première, et la troisième, large et plate, était la table d'autel. Derrière l'autel ils suspendirent un tapis sur lequel était brodée ou tissée une image de Marie, d'un travail fort simple ; elle représentait la Mère de Dieu dans son habit de fête de couleur brune, bleue et rouge. Quand tout cela fut achevé, il y eut là un service divin, où tous prièrent à genoux, les mains levées vers le ciel. La maison de Marie fut transformée en église ; sa servante continua cependant à l'habiter avec quelques autres femmes ; et deux disciples, dont l'un avait été berger au delà du Jourdain, furent chargés des consolations spirituelles à distribuer aux fidèles qui demeuraient aux environs.

Bientôt après, les apôtres se séparèrent. Barthélemy, Simon, Thaddée, Philippe et Matthieu, après avoir fait à leurs frères les adieux les plus touchants, partirent

les premiers pour se rendre dans les pays qu'ils devaient évangéliser. Les autres, à l'exception de Jean, qui demeura là quelque temps encore, partirent ensemble pour la Palestine, où ils se séparèrent aussi.

Toutes ces choses se faisaient en silence et en secret, sans rien de cette agitation inquiète, si commune aujourd'hui. La persécution n'avait pas encore enfanté l'espionnage, et la paix n'avait guère été troublée.

CHAPITRE XIX

Couronnement des travaux des apôtres par le martyre. — André, Barthélemy, Thaddée, Simon, Marc et Luc.

Les apôtres s'étaient donc séparés pour se rendre en des contrées plus éloignées encore où ils devaient atteindre le terme de leurs travaux, Jacques le Mineur, qui était évêque de Jérusalem, fut martyrisé quelques années après la mort de la sainte Vierge. Je le vis traîner devant le tribunal durant sept jours de suite, et chaque fois on lui faisait subir une heure de torture. Après l'avoir précipité du haut du Temple, on le lapida, et il fut achevé à coups de bâton.

André lui aussi, de retour en Achaïe, termina bientôt sa vie par le martyre. Son juge s'appelait Egéas. La croix à laquelle il était attaché avait cette forme: Cependant ses pieds n'étaient pas écartés l'un de l'autre, mais attachés ensemble au poteau du milieu. On donnait souvent cette même forme à la croix, parce qu'elle pouvait ainsi être plus promptement dressée, au moyen de trois pièces de bois. Pendant deux jours et deux nuits, André resta suspendu à la croix, du haut de laquelle il prêcha la foi ; à la fin, le peuple, qui lui était très attaché, se souleva pour demander sa grâce. Un envoyé d'Egéas étant venu, la

presse fut si grande autour de la colline, que plusieurs personnes furent étouffées. Mais André demanda à Dieu la grâce de mourir ; on ne put le détacher de la croix, et les mains de ceux qui la touchèrent furent frappées de paralysie. C'est ainsi qu'il mourut.

Pendant que Barthélemy s'était rendu auprès de la sainte Vierge, les prêtres des idoles s'adressèrent à Astyage, frère de Polymius, accusant l'apôtre de maléfices. Lorsque après la nouvelle séparation des apôtres, il voulut retourner en Abyssinie, il fut arrêté par des espions et conduit à Astyage, qui lui dit : « Tu as séduit mon frère pour lui faire adorer ton Dieu, je veux t'apprendre à sacrifier au mien. » Barthélemy lui répondit : « Dieu qui m'a donné le pouvoir de montrer le démon à votre frère et de le précipiter dans l'abîme, me donne aussi celui de briser vos idoles et de vous forcer à vous convertir. » Au même instant, un messager vint annoncer au roi que son idole avait été foudroyée. Le roi, furieux, déchira ses vêtements et ordonna de flageller Barthélemy. On l'attacha à un arbre, et il fut écorché vif. Après l'avoir écorché, on lui mit sa peau dans les mains ; Barthélemy cependant continua à prêcher, jusqu'à ce qu'on lui perçât la gorge avec un coutelas. Quand il fut mort, le saint corps fut abandonné aux bêtes ; mais des nouveaux convertis l'enlevèrent la nuit suivante. Je vis le roi Polymius venir le chercher avec un nombreux cortège et lui donner la sépulture. Quant au roi Astyage, et aux prêtres qui avaient accusé l'apôtre, ils furent, treize jours après, frappés de folie furieuse, et se précipitèrent vers le tombeau en criant au secours. Le roi se convertit, mais les prêtres moururent d'une mort affreuse. La relation de ces faits s'est conservée, mais on a refusé d'y ajouter foi, parce qu'on ne connaissait pas ces pays, et que des gens peu instruits y ont fait des additions. Les savants surtout refusent de les admettre, parce qu'ils ignorent que les miracles opérés chez les païens,

où les apôtres avaient à lutter contre les artifices des magiciens et des démons, étaient beaucoup plus extraordinaires que ceux qu'ils opéraient au milieu des Juifs. Le roi Astyage étant devenu chrétien tomba dans la misère. Je le vis prier dans une église où se trouvait une femme riche, qui avait fait vœu de donner la moitié de ses biens à la première personne qu'elle rencontrerait. C'est ainsi qu'il échappa à l'indigence. Plus tard il fut ordonné prêtre et évêque par saint Matthieu. Je crois qu'il mourut martyr.

Il me fut dit que l'invocation de saint Barthélemy avait une vertu particulière pour guérir ceux qui étaient atteints de paralysie et de quelques autres maladies dangereuses.

Après la mort de Marie, à laquelle il assista aussi, Thaddée se rendit en Perse, où il avait plusieurs disciples, entre autres Abdias, qui devint évêque de Babylone, et écrivit des livres, mais d'après des relations inexactes. La main de la Providence fit un jour rencontrer dans un même camp Thaddée et son frère Simon, qui venaient de pays très opposés.

Je vis les deux frères, conduits par une troupe d'hommes, arriver à ce camp. Les guerriers qui campaient là étaient diversement habillés : les uns portaient des vêtements longs et amples, tandis que ceux des autres étaient courts et serrés autour du corps ; plusieurs avaient un capuchon avec une longue queue ; un grand nombre une hache suspendue à la ceinture. Lorsque Thaddée et son frère arrivèrent dans le camp, je vis se précipiter hors des tentes de petits personnages noirs, bronzés, complètement nus, avec des têtes crépues affreusement grosses et aussi larges que leurs épaules ; ensuite je les vis quitter le camp pour se cacher dans des lieux ténébreux, des marais, des ruines, ou même dans le sein de la terre. L'un d'eux s'élança avec fureur sur Thaddée et lui fit une vilaine moue en ricanant, puis il s'enfuit en toute hâte. Plus tard ces

hideuses créatures firent toutes sortes de menées contre les apôtres ; ils réussirent en particulier à irriter contre Thaddée et son frère ceux qui les entouraient. Les apôtres furent enfin conduits devant l'homme le plus considérable du camp. Après cette visite on les traita avec plus d'humanité ; mais bientôt, quelques individus étrangers à l'armée ayant excité les soldats contre eux, il y eut presque un soulèvement.

Après cela je vis une escorte nombreuse conduire les deux apôtres dans une grande ville située sur un fleuve (Babylone). Il y avait dans ce pays beaucoup de canaux, et dans la ville des bâtiments massifs, spacieux et fort élevés. Ils y furent assez bien traités. Mais au milieu d'une assemblée que le roi honorait de sa présence, les prêtres des idoles s'élevèrent contre les apôtres. Ils avaient dans les mains un grand nombre de serpents longs comme le bras qu'ils lancèrent contre eux ; mais les serpents fondirent comme des traits rapides sur ceux qui les avaient jetés, se roulèrent autour de leur corps et les mordirent malgré leurs cris, jusqu'à ce que les apôtres leur eurent ordonné de lâcher prise. Sur quoi le roi et beaucoup d'habitants de la ville embrassèrent le christianisme.

De là les apôtres se rendirent dans une autre grande ville, où ils logèrent chez un homme qui était déjà chrétien. Il y eut un soulèvement à leur occasion, et je vis qu'on les mena dans un temple où des idoles d'or et d'argent étaient placées sur un trône supporté par des roues. Une immense foule de peuple s'était rassemblée dans le temple et au dehors. Tout à coup les idoles se brisèrent, et une partie du temple s'écroula. Alors, la multitude, les prêtres en tête, se rua tumultueusement sur les deux saints, qui ne leur opposèrent pas la moindre résistance, et les frappa avec toutes sortes d'armes, jusqu'à ce qu'ils eussent succombé. L'un d'eux, je crois que c'était Thaddée, eut la tête fendue d'un coup de hache. Je vis au-dessus des apôtres des

apparitions célestes. Au moment où ils furent massacrés, j'aperçus les hideuses créatures noires dont j'ai parlé se mêler de nouveau à la foule.

Marc, qui fut l'un des premiers disciples de Jésus, était grand et agile ; son front était chauve, mais il avait conservé derrière la tête une certaine quantité de cheveux qui venaient se terminer en pointe sur le sommet de la tête. Ses sourcils se rejoignaient au-dessus du nez, qui était droit et long. Ses yeux étaient vifs, ses joues maigres, son teint animé, sa barbe d'un blond cendré. Il se tenait fort droit et paraissait plus âgé que Pierre. Il était vif, adroit, et d'un caractère moins obéissant que celui-ci. Marc accompagna souvent saint Pierre ; il alla avec lui à Rome, et il n'a rien écrit dans son Evangile, que sous la direction de cet apôtre. Il avait été témoin d'une grande partie de ce qu'il raconte, mais il n'assista pas à la Passion. A Rome, pendant une peste où l'on mourait en éternuant, l'Eglise chrétienne de cette ville, d'après le conseil de saint Marc, inaugura un chemin de croix sur le modèle de celui que Marie avait établi à Ephèse. Il se composait de douze pierres, dont chacune portait une inscription qui rappelait une des stations de la Passion. Les chrétiens allaient d'une pierre à l'autre, en priant et en récitant des litanies, et tous ceux qui y prenaient part furent préservés de la peste. Lorsque les païens apprirent cela, beaucoup d'entre eux se convertirent, et furent aussi guéris, grâce à cette dévotion. Ces processions furent renouvelées sous le pontificat de Grégoire le Grand.

Je vis aussi saint Marc prêcher l'Evangile en Egypte, sur toute la route que le Seigneur avait parcourue. Je le vis d'abord à Alexandrie, où il s'était rendu à contrecœur Sur la route, il se fit à l'index de la main droite une coupure tellement dangereuse, qu'il aurait perdu le doigt s'il n'avait pas été guéri par une apparition dont il fut effrayé, comme l'avait été saint Paul dans

une occasion semblable. Cette blessure lui laissa jusqu'à la mort une cicatrice autour du doigt (1).

Lorsqu'il entra dans Alexandrie, sa chaussure se déchira, et il la donna à raccommoder au cordonnier Anianus. Celui-ci se blessa la main en y travaillant ; mais Marc guérit la blessure en y mettant un peu de terre détrempée dans sa salive. Par suite de ce miracle, Anianus se convertit, et reçut saint Marc dans sa maison, qui était très grande. Il avait dix enfants, et beaucoup d'ouvriers. Ce fut dans une salle dépendante du logement de l'apôtre qu'eurent lieu les premières réunions des convertis. Les apôtres ne célébraient la sainte messe dans une église nouvellement formée, que lorsque ses membres étaient suffisamment instruits et affermis dans la foi. Ils avaient déjà déterminé le rite suivant lequel la sainte communion devait être distribuée pendant la messe. Le cordonnier Anianus succéda à Marc sur le siège d'Alexandrie. Trois de ses fils devinrent prêtres (1).

Marc alla aussi à Héliopolis. L'oratoire de la sainte famille dans cette ville fut transformé en une église ; et plus tard un couvent fut établi en cet endroit. La plupart de ceux que Marc baptisa à Héliopolis étaient Juifs. Il y avait là un grand nombre de Juifs pieux, qui vivaient en anachorètes, sous le nom de Thérapeutes, et dont quelques-uns s'y trouvaient déjà du temps de Jésus. C'est d'eux que sortirent plus tard les anachorètes de l'Egypte.

Je vis enfin qu'on jeta saint Marc en prison et qu'on l'étrangla avec une corde. Pendant son emprisonnement, je vis le Seigneur lui apparaître et lui offrir un

(1) La sainte sœur dit à cette occasion que saint Marc guérissait les coupures et les piqûres, et que la *pinguicula vulgaris* est très efficace pour guérir les blessures, quand on y joint l'invocation du saint. Elle-même avait souvent ainsi employé cette plante.

(2) Saint Anianus est mentionné comme sucesseur de saint Marc dans le martyrologe romain, à la date du 25 avril.

petit pain sur une patène. Je vis aussi que plus tard on transporta son corps à Venise.

Saint Luc, dont les parents appartenaient à la classe moyenne et demeuraient devant Antioche, était vif, gai et gracieux. Il apprit à peindre en Grèce et étudia la médecine. Je ne l'ai jamais vu avec le Seigneur, lorsqu'il était sur la terre. Peu après le baptême de Jésus, il fut lui aussi baptisé par Jean et assista aux prédications du Précurseur. Il allait ordinairement d'un endroit à un autre pour exercer sa profession de médecin, et il n'avait que par intervalles des relations assez courtes avec les disciples. Il était très désireux de s'instruire, portait sur lui des rouleaux et prenait souvent des notes. Luc douta longtemps, et ce ne fut qu'à la rencontre d'Emmaüs que sa foi devint ferme et vive. Je le vis près de Jean, lorsque celui-ci était à Ephèse et aussi près de Marie dans sa maison. Je le vis ensuite accompagnant André, qui était venu d'Egypte pour voir Jean. Plus tard, dans sa patrie, il fit connaissance avec Paul, que dès lors, il suivit dans ses voyages.

Paul n'était pas grand, mais ramassé, robuste et très brun. Tout en lui annonçait la fermeté et l'énergie, sans raideur toutefois et sans obstination. Après sa conversion, il devint très doux et très affectueux, mais avec quelque chose d'austère, d'ardent et d'énergique.

Luc écrivit son Evangile sur la demande de saint Paul, et parce qu'il courait plusieurs récits pleins de fausseté sur la vie du Seigneur. Il l'écrivit vingt-cinq ans après l'ascension, et en grande partie d'après des renseignements fournis par les témoins oculaires. Dès l'époque de la résurrection de Lazare, je l'ai vu visiter les lieux où le Seigneur avait fait des miracles, et s'informer des moindres circonstances. J'appris qu'aucun des évangélistes n'avait connu le travail des autres. Il me fut dit aussi que, s'ils avaient tout écrit, on aurait ajouté moins de foi à leurs récits, et que c'était pour éviter la prolixité qu'ils n'ont pas raconté plusieurs

fois les miracles qui se sont répétés. Saint Luc, devenu évêque, fut martyrisé, si je ne me trompe, à Thèbes : il fut attaché à un palmier par le milieu du corps, et tué à coups de lance. Une lance lui ayant percé la poitrine, la partie supérieure du corps tomba en avant ; mais après l'avoir relevé et mieux attaché, on continua à le percer. Il fut enseveli en secret pendant la nuit.

Le remède employé de préférence par saint Luc, dans les derniers temps de sa vie, était du réséda mêlé avec de l'huile de palmier et bénit. Il faisait avec ce mélange une onction en forme de croix, sur le front et la bouche des malades ; il se servait aussi d'une infusion de réséda desséché. J'ai appris, à l'occasion de la mort de saint Luc sur un palmier, beaucoup de choses touchant cet arbre. Il est le symbole de la chasteté, parce que les fleurs mâles sont séparées des fleurs femelles, et que la fécondation ne se fait que par la volonté de Dieu ; de plus, le palmier ne fait pas ostentation de ses fleurs, mais les tient modestement cachées, et c'est pour cela qu'il est si fécond, tandis que d'autres arbres qui étalent leurs fleurs, en laissent tomber la moitié par terre. Le réséda avait un rapport avec Marie, qui l'avait cultivé et l'avait employé souvent. Saint Luc demanda à Dieu que sa mort sur un palmier augmentât la vertu de cet arbre, en faveur de ceux qui en emploieraient les fruits en invoquant son nom ; et Dieu lui accorda sa demande.

CHAPITRE XX

Derniers travaux et martyre de saint Thomas.

Après avoir baptisé les rois mages, Thomas était allé en Bactriane, au Thibet, en Chine, et jusqu'à l'extrême nord, aujourd'hui soumis à la Russie : ce fut de là qu'il

vint assister à la mort de la sainte Vierge. De la Palestine il se rendit alors en Italie, puis il traversa une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France, passa en Afrique, où il parcourut l'Abyssinie et l'Ethiopie et arriva à Socotora. De là il se rendit dans l'Inde et à Méliapour, où un ange le tira de prison ; puis il vint par la Chine jusqu'aux frontières de la Russie d'Asie. Enfin il se rendit dans l'île la plus septentrionale du Japon, au milieu de laquelle s'étend une chaîne de montagnes très élevées.

Ce ne fut qu'à contre-cœur que Thomas se décida à se rendre dans l'Inde. Avant d'y aller, il avait eu souvent des songes dans lesquels il lui semblait qu'il bâtissait dans ce pays de beaux et vastes édifices. Il ne comprit pas d'abord cette vision, et refusa d'y ajouter foi, vu qu'il n'était pas architecte ; mais il recevait toujours de nouveaux avertissements intérieurs d'aller dans l'Inde, où il devait convertir un grand nombre de personnes, et gagner beaucoup d'âmes à Dieu : c'étaient là les magnifiques édifices qu'il avait à bâtir. Il en parla à Pierre, qui l'affermit dans cette croyance. Il longea la mer Rouge et descendit dans l'île de Socotora, où il prêcha pendant quelque temps.

Dans la seconde ville de l'Inde où il s'arrêta, on allait célébrer une grande fête. Il enseigna et opéra des guérisons ; le roi lui-même assista à sa prédication avec un grand cortège. Il convertit tant de personnes, qu'un jeune prêtre des idoles conçut une violente haine contre lui, et le frappa au visage au milieu de sa prédication. Thomas, avec une douceur angélique, lui présenta l'autre joue. Cela toucha beaucoup le roi et tout le peuple. Thomas fut regardé comme un saint homme, et le jeune prêtre lui-même se convertit. Sa main s'était couverte de lèpre ; mais Thomas le guérit, et il devint un de ses plus fidèles disciples. Thomas convertit aussi la fille du roi et son époux, qui était possédé du démon ; ensuite il quitta ce pays et se dirigea à l'Orient. Quelque temps

après, la fille du roi ayant mis un enfant au monde, elle et son époux firent vœu de chasteté, et donnèrent tous leurs biens aux pauvres. Le roi en fut exaspéré, et prétendit que Thomas était un magicien ; mais ils persévérèrent dans leur résolution, propagèrent partout la doctrine du Seigneur telle qu'ils l'avaient reçue et convertirent un grand nombre de personnes. Le père lui-même finit par se laisser toucher, et fit prier Thomas de revenir dans son royaume. Il vint, car en leur disant adieu, il avait ajouté : « Je vous reverrai bientôt ! » Le roi se fit baptiser, avec une grande partie de son peuple ; il devint diacre, et se rendit auprès des rois mages : je crois même qu'il fut élevé au sacerdoce. Son fils fit bâtir une église.

Je vis Thomas dans une autre ville située aussi sur le bord de la mer, et, si je ne me trompe, dans le voisinage du pays où se rendit plus tard saint François Xavier. De là il voulut revenir sur ses pas, mais Jésus lui apparut et lui ordonna de pénétrer plus avant dans l'Inde. Thomas refusait de le faire, alléguant que ces peuples étaient grossiers ; alors le Seigneur lui apparut une seconde fois, en lui disant qu'il fuyait devant sa face comme autrefois Jonas. Mais il devait y aller ; il serait protégé par sa présence, il opérerait de grands prodiges, et, au jour du jugement, il serait à côté de lui comme un témoin de ce que le Seigneur avait fait pour les hommes.

Dans la ville où il se trouvait, on devait bâtir un palais, et tout le monde était obligé d'y travailler. Je vis beaucoup de pauvres gens auxquels on ne donnait rien, et qui étaient opprimés et tyrannisés. Thomas prêcha devant les nombreux ouvriers ; le roi vint aussi plusieurs fois l'entendre. Comme l'apôtre empruntait souvent ses paraboles à l'art de bâtir, le roi, croyant trouver en lui un architecte habile, lui confia la construction du palais, et s'en alla en voyage après lui avoir laissé une grande somme d'argent. Cependant Thomas

continua à évangéliser le peuple, et distribua tout l'argent aux pauvres ouvriers, qu'on laissait auparavant mourir de faim. Le roi, qui, sur ces entrefaites, était tombé malade, voulut savoir où en était la construction du palais ; on lui répondit que l'étranger avait donné tout l'argent aux pauvres, et qu'au lieu de faire avancer les travaux, il prèchait et baptisait. Thomas fut mandé auprès du prince, qui lui fit de vifs reproches ; mais il repartit qu'il avait, en effet, bâti un palais magnifique, et qu'il en avait vu un semblable (il voulait parler de celui qu'il avait vu en songe, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre dans les Indes) ; mais le roi ne pouvait pas le voir parce qu'il était aveugle. « Rends-moi donc la vue », dit le roi ; et il voulut que Thomas guérît ses yeux, en les touchant du doigt. L'apôtre répondit qu'il s'agissait des yeux de l'esprit, et que, s'il voulait faire ce qu'il demandait de lui, il verrait l'édifice. Alors Thomas lui décrivit la sainte Eglise et toute la doctrine de Jésus comme un magnifique palais, puis il lui ordonna de se lever guéri, et de l'accompagner à l'édifice qu'on construisait. Arrivés là, ils virent un gros tronc d'arbre que la mer avait déposé sur le rivage, et qu'on avait en vain essayé d'enlever à l'aide de plusieurs chameaux. Thomas demanda au roi de lui donner cet arbre pour servir à la construction d'une église, s'il parvenait à l'enlever tout seul. Sur le consentement du roi, Thomas prit sa ceinture et la lia à l'arbre, qu'il traîna seul jusqu'à l'endroit où il voulait construire l'église. A cette vue, beaucoup de personnes se convertirent, et le roi lui-même se fit baptiser avec une grande partie de son peuple. On vit alors au-dessus de sa tête une auréole lumineuse qui se répandit de lui sur toute la multitude. Il eut aussi une vision dans laquelle il vit les bonnes œuvres opérées par saint Thomas sous l'image d'un grand édifice.

Je vis ensuite Thomas, accompagné de beaucoup de personnes, s'en aller dans le pays indiqué par Jésus. Là il guérit, chassa les démons, et baptisa auprès d'une

fontaine. Il dit aux gens du pays de lui apporter les plus beaux pains qu'ils puissent trouver, puis il les bénit et les distribua. Un homme qui se trouvait là, ayant voulu prendre un morceau de ce pain, tomba subitement malade. Alors Thomas lui demanda quelle faute il avait sur la conscience. Il lui répondit qu'ayant entendu Thomas dire que les adultères n'entreraient point dans le royaume de Dieu, il avait tué sa femme, qu'il avait surprise en adultère, et qu'il avait pensé qu'en mangeant de ce pain il obtiendrait le pardon de son péché. Ce n'était pas sa femme qu'il avait tuée, mais sa concubine, et il lui avait donné la mort par jalousie. Thomas le convainquit de mensonge, puis cet homme s'étant repenti, il le guérit et lui fit faire pénitence. Il ressuscita aussi la femme, et ce miracle fut la cause de conversions nombreuses.

Il vint aussi vers Thomas un homme distingué, savant, et qui vivait toujours au milieu de ses livres. Ce brave homme implora le secours de l'apôtre ; sa femme et sa fille étaient énergumènes. Elles avaient mené une vie dissolue, et lorsque le mari dans sa colère, les avait maudites, le démon s'était emparé d'elles. Thomas suivit cet homme, et trouva dans sa maison, les deux femmes dans un état affreux. Elles se précipitèrent vers lui pour le déchirer, mais il leur lia les mains à un poteau avec sa ceinture, prit un fouet et les frappa sans ménagement. Alors elles devinrent très dociles, et Thomas donna à cet homme plein pouvoir pour les soumettre chaque jour au même traitement. Puis, quand la correction et le jeûne les eurent mises à la raison, l'apôtre chassa l'esprit immonde et les convertit.

Le savant devint un disciple zélé de l'apôtre. Il avait une nièce, aussi riche que belle, qui était mariée à un cousin du roi. Ayant entendu parler des miracles opérés par Thomas, celle-ci désirait vivement connaître sa doctrine. Elle pénétra jusqu'à lui à travers la foule, et se jeta à ses pieds en le priant de l'instruire ; Thomas

l'instruisit et la bénit. Elle fut vivement émue, et dès lors elle ne faisait que pleurer, prier et jeûner, Son mari, qui l'aimait beaucoup, s'en affligea, et voulut la distraire ; mais elle le pria de la laisser libre encore quelque temps. Elle allait tous les jours entendre la prédication de Thomas, et elle devint une chrétienne zélée. Son mari en fut extrêmement irrité ; il se présenta au roi en habits de deuil, et porta plainte contre l'apôtre. Le roi fit flageller et emprisonner saint Thomas : ce fut là le premier supplice qu'il eut à endurer dans le cours de ses longs voyages, et il en rendit grâces à Dieu.

La jeune femme coupa les boucles de ses cheveux, pleura, pria, renonça à toutes ses parures, et donna tous ses biens aux pauvres. Elle gagna à prix d'argent les gardes de saint Thomas, et, quand son mari était absent, elle allait pendant la nuit avec d'autres personnes entendre les instructions de l'apôtre dans sa prison. Elle et sa nourrice, qui l'avait accompagnée, demandèrent à être baptisées ; Thomas lui dit de tout préparer dans sa maison pour le baptême ; ensuite il se rendit de la prison chez elle, et la baptisa ainsi que plusieurs autres personnes. Il retourna ensuite dans son cachot sans que ses gardes, qui s'étaient endormis par la permission de Dieu, s'aperçussent de son absence.

Comme plusieurs membres de la famille royale avaient reçu les enseignements de l'apôtre et changé de vie, le roi fit comparaître devant lui Thomas, qui, après avoir en vain essayé de le convertir, lui demanda à lui prouver par le jugement de Dieu qu'il annonçait la vérité. Le roi fit placer devant lui des barres de fer rougies au feu ; Thomas marcha dessus sans en éprouver aucun mal, et une source jaillit à l'endroit où on les avait mises, Thomas lui dit, ce que d'ailleurs il racontait partout, qu'après avoir été pendant trois ans témoin des miracles de Jésus, il avait pourtant eu des doutes :

c'est pour cela qu'il avait la mission d'annoncer la vérité aux incrédules. Le roi le fit ensuite conduire dans une salle remplie de vapeur brûlante, afin qu'il y étouffât ; mais l'air y devint frais et ne put être chauffé. Ensuite le roi ayant voulu le forcer à offrir un sacrifice à ses idoles. Thomas lui dit : « Si le Seigneur Jésus ne brise pas tes idoles, je leur sacrifierai. » On se rendit alors au temple au son des instruments pour célébrer une grande fête. L'idole était d'or et assise sur un char. Cependant, Thomas s'étant mis en prière, la foudre tomba sur l'idole et la fondit, tandis que plusieurs autres se brisèrent. Alors un grand tumulte excité par les prêtres s'éleva parmi le peuple, et Thomas fut de nouveau jeté en prison.

Il fut délivré de cette prison comme saint Pierre l'avait été de la sienne, et il se rendit dans une île où il fit un long séjour. Un jour qu'il était en mer, une tempête éclata, et ils virent un navire japonais sur le point de sombrer ; il avait échoué sur un banc de sable, et déjà il était à moitié rempli d'eau. Thomas dit aux marins : « Il faut que nous allions porter secours à ces gens. » Ils s'y refusèrent, de peur de s'exposer au même péril ; mais Thomas leur dit : « Si vous voulez avec confiance venir au secours de ces gens, mon Maître, que j'ai plusieurs fois vu commander aux flots de la mer, nous conduira en toute sûreté vers ce navire. Ils y consentirent ; Thomas se mit en prière, et commanda aux vagues au nom du Seigneur Jésus ; alors la tempête se calma et les laissa paisiblement aborder le vaisseau. Thomas travailla avec ses compagnons à le décharger, à le retirer du banc de sable et à le remettre à flot. Le dommage réparé, le commandant du navire, qui avait entendu vanter la doctrine, la charité et les miracles de Thomas, le supplia de venir avec lui au Japon ; mais ses compagnons ne voulurent pas le laisser partir que le Japonais n'eût promis de le leur ramener. Thomas laissa dans le pays quelques disciples, et

partit pour le Japon, où il ne devait rester que six mois.

Ils arrivèrent sur leur navire jusqu'au milieu d'une ville bâtie en triangle sur les deux côtés d'un fleuve ; on peut en faire le tour par eau, et dans le fond on aperçoit, au bord de l'eau, des tours et des parapets d'un noir brillant. Avant de quitter ce pays, Thomas grava une prophétie sur le mur d'un de ces bâtiments ; il se servit pour cela d'un instrument avec lequel on pouvait entamer la pierre. Les lettres étaient très grandes, et chacune d'elles indiquait tout un mot. C'était un résumé de la doctrine chrétienne ; il y ajouta qu'elle avait été prêchée en cet endroit, mais qu'elle disparaîtrait et ne laisserait que de faibles traces ; que plus tard quelqu'un viendrait qui la ferait revivre, mais que bientôt après elle disparaîtrait entièrement. Il leur dit que les Japonais ne permettraient plus aux étrangers d'entrer dans leur pays ; que toutefois des gens à moitié chrétiens y pénétreraient et y conserveraient quelques vestiges du christianisme ; qu'enfin la vraie doctrine y serait prêchée une troisième fois. Cette inscription, avec la croix gravée au-dessous, fut engloutie par un tremblement de terre. Les Japonais à cette époque étaient curieux, ardents et policés.

L'homme qui avait conduit Thomas au Japon le ramena à l'île d'où il était venu. Plusieurs membres de la famille royale se convertirent encore par la suite. Les prêtres étaient extraordinairement exaspérés contre lui. L'un d'eux avait un fils malade qu'il pria Thomas de vouloir bien guérir ; puis il l'étrangla, et accusa Thomas de sa mort. Thomas fit apporter le cadavre et lui ordonna au nom de Jésus de dire qui l'avait fait mourir. Le mort se redressa et dit : « C'est mon père ; » sur quoi beaucoup de personnes se convertirent.

Thomas priait habituellement devant la ville, à une certaine distance de la mer ; il s'agenouillait sur une pierre sur laquelle ses genoux avaient laissé leur em-

preinte. Il prédit une fois que lorsque la mer, qui était alors fort éloignée de cet endroit, viendrait baigner cette pierre, un homme arriverait de bien loin et prêcherait la doctrine de Jésus. Je ne pouvais jamais croire que la mer dût venir jusque-là. Cependant François Xavier, lorsqu'il débarqua à ce même endroit, y dressa une croix de pierre.

Je vis Thomas, ravi en extase, prier à genoux sur cette pierre, lorsque les prêtres des idoles tombèrent sur lui et le percèrent par derrière avec une lance. Son corps fut transporté à Edesse, où je vis célébrer une fête en son honneur; toutefois il reste encore au lieu de son martyre une de ses côtes et la lance dont il fut percé. Auprès de la pierre, il y avait un olivier qui fut arrosé de son sang: j'ai vu cet arbre suinter de l'huile presque tous les ans, au jour anniversaire de son martyre; et quand cela n'arrivait pas, les habitants s'attendaient à une année malheureuse. Les idolâtres essayèrent en vain de déraciner l'arbre, qui repoussait toujours; plus tard on y bâtit une église, et lorsqu'on disait la sainte messe au jour de la fête du saint, l'arbre suintait encore de l'huile. La ville s'appelle Méliapour: ses habitants sont païens, mais le christianisme doit y refleurir un jour.

Thomas mourut à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il était très maigre, avait le teint basané et les cheveux rougeâtres. Au moment de sa mort, le Seigneur lui apparut, et lui dit qu'il siégerait à ses côtés au jour du jugement.

CHAPITRE XXI

Mort de saint Jean l'évangéliste.

De son côté, Jean continuait à diriger les églises de l'Asie. Il vint plusieurs fois dans le pays de Cédar. C'est dans cette contrée, au milieu d'une solitude, que,

trois ans avant sa mort, il écrivit son évangile. Pendant ce temps, ses disciples n'étaient point avec lui : ils venaient seulement lui apporter à manger. Je le vis écrire étendu sous un arbre : la pluie tombait autour de lui, mais la place qu'il occupait demeurait sèche et le ciel restait serein au-dessus de sa tête. Il séjourna longtemps dans cette contrée et y convertit beaucoup de personnes. De là il se rendit à Ephèse.

Thomas avait institué en Arabie plusieurs évêques, pris parmi les sujets des rois mages. Les évêques, ne pouvant suffire à leur tâche, parce que beaucoup de personnes retombaient dans l'idolâtrie, écrivirent à saint Jean, qui leur envoya les deux frères de Fidèle, baptisés sous les noms de Macaire et de Caïus. Ceux-ci le supplièrent de venir lui-même, et malgré son grand âge, il s'y rendit : ils demeuraient au delà du camp de Mensor. Je vis Jean chez l'un d'eux, dans le pays des Chaldéens, qui avaient dans leur temple le jardin fermé de Marie. Le temple n'existait plus ; il y avait là une petite église sur le modèle de la maison de la sainte Vierge à Ephèse ; le toit en était plat, comme ceux de toutes les églises de ces premiers temps. Les autres évêques vinrent le voir en cet endroit ; il le prièrent de mettre par écrit tout ce que le Seigneur avait fait au milieu d'eux, disant qu'ils lui raconteraient ce qu'ils en savaient. Mais il leur répondit qu'il avait déjà écrit la vie de Jésus, et qu'il y avait mis tout ce qu'il pouvait écrire sur la terre touchant sa divinité ; pendant qu'il l'écrivait, il avait presque toujours été comme dans le ciel ; il ne pouvait rien y ajouter. Il leur dit que Macaire et Caïus étaient libres de compléter ce qu'avait écrit à ce sujet Hermès (Erémenzéas), qui avait accompagné Jésus dans ce pays. J'appris que le travail de Macaire s'était perdu, mais que celui de Caïus existe encore. Jean se rendit de là à Jérusalem, puis à Rome, et retourna enfin à Ephèse.

J'ai aussi eu une belle vision sur la mort de saint-

Jean. Il était fort âgé ; toutefois, son visage était toujours beau, doux et jeune. Je le vis rompre le pain trois jours de suite à Ephèse. Je crois que le Seigneur lui était apparu et lui avait annoncé sa mort prochaine ; du reste j'ai souvent vu Jésus lui apparaître. Je le vis ensuite devant la ville, entouré de ses disciples, enseigner sous un arbre en plein air. L'instruction terminée, il se rendit avec deux d'entre eux dans un bosquet ravissant, situé derrière une colline. On y voyait un beau gazon, et dans le lointain les flots de la mer se confondaient avec l'azur du ciel. Il leur montra un tombeau presque achevé, et leur dit d'y mettre la dernière main ; les outils nécessaires s'y trouvaient déjà. Il retourna vers les autres disciples, leur donna du ton le plus affectueux ses derniers enseignements, pria et leur recommanda de s'aimer les uns les autres. L'un d'eux lui dit alors : « Ah ! mon père, nous voyons bien que vous voulez nous quitter ! » Tous se pressèrent autour de lui, et se jetèrent à ses pieds en versant des larmes ; il les exhorta encore, pria et les bénit. Après quoi il leur dit de rester là, et, accompagné de cinq d'entre eux, il se rendit auprès du tombeau. La fosse n'était pas très profonde, elle était revêtue de gazon ; sa forme était celle-ci : qu'on recouvrit de gazon d'abord, et il y avait un couvercle en clayonnage, plus tard, d'une pierre, si je ne me trompe.

Jean pria quelque temps, debout sur le bord du tombeau, les mains levées vers le ciel ; puis il étendit son manteau dans la fosse, y descendit, s'y coucha et fit encore une prière. Pendant qu'il prononçait une dernière parole, une grande lumière apparut au-dessus de lui. Ses disciples, prosternés à terre, priaient et sanglotaient. Au moment où Jean s'affaissa en rendant le dernier soupir, j'aperçus, au milieu de l'auréole qui l'entourait, une forme lumineuse, entièrement semblable à lui, qui se dépouillait de son corps, comme d'une enveloppe grossière, et disparaissait ensuite avec

la lumière. En même temps, je vis les autres disciples arriver et se prosterner auprès du saint corps. Enfin ils recouvrirent le tombeau.

Je vis aussi une autre fois que le corps de saint Jean n'est pas resté sur la terre. Je vis, entre l'orient et le nord, un lieu resplendissant comme un soleil, et j'y vis Jean comme un intermédiaire recevant d'en haut quelque chose pour nous le transmettre. Ce lieu, quoiqu'il me parût très élevé et tout à fait inaccessible, faisait néanmoins partie de la terre. J'ai vu aussi que le paradis existe encore au-dessus de cette région, mais séparé de tout le reste. Je vis quatre lieux semblables, situés aux quatre points cardinaux du globe : mais je ne me rappelle plus ce qui s'y trouvait.

FIN DU TOME III ET DERNIER

TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR. — TROISIÈME ANNÉE.
(Suite.)

QUATRIÈME PARTIE

DOULOUREUSE PASSION.

CINQUIÈME PARTIE

VIE GLORIEUSE DE JÉSUS SUR LA TERRE, DEPUIS LA RÉSURRECTION JUSQU'A L'ASCENSION.

SIXIÈME PARTIE

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE SOUS L'INFLUENCE MATERNELLE DE MARIE.

Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

Mgr BESSON. — L'Homme-Dieu. Conférences prêchées à la métropole de Besançon. 13e édition. In-12. Prix : franco.... 5 40

Cet ouvrage, tout en répondant aux attaques d'une incrédulité se jetant à bout de voie, dans les impasses du romanesque et de la folie, embrasse la grande et éternelle démonstration de la divinité de Jésus-Christ, telle qu'elle convient à tous les âges et à tous les esprits. L'auteur résume sous une forme nouvelle et originale les plus beaux arguments des Pères et des grands apologistes, et son livre s'adapte aux besoins de notre âge en tournant au profit de l'apologétique les recherches et les erreurs de la philosophie, les découvertes et les objections de la science. On s'étonne de la quantité de faits et d'idées qui sont condensés dans ces quatre cent soixante pages. Et tout cela dit dans un langage pur et correct, plein d'élégance et de distinction, et s'élevant quelquefois à la plus haute éloquence.

H. de LACOMBE. — Sur la divinité de Jésus-Christ controverses du temps de Bossuet et de notre temps. In-8º. Prix : franco 7 60

Jésus-Christ est-il Dieu? C'est bien là en effet depuis 1900 ans « l'éternelle question. » Ce livre est un plaidoyer en faveur de Bossuet et des apologistes traditionnels de ce dogme fondamental. Certains de nos récents critiques leur ont contesté l'autorité ou même ont paru mettre en doute leur probité scientifique. M. de Lacombe les réfute avec sa modération et sa distinction de grand seigneur. Mais on sent à le lire combien chez lui le chrétien a souffert de cette atteinte portée aux plus grandes gloires de l'Eglise de France. Non, le XVIe et le XVIIe siècles n'eurent pas dans la controverse religieuse un moindre souci de la science que le XIXe; Bossuet en particulier eut en théologie et en Ecriture Sainte des préoccupations critiques; il fit preuve toute sa vie d'un sens historique très profond. Mais il y joignit une hauteur de vues, un sens théologique et des préoccupations apostoliques qui manquent à trop de savants actuels.

..Le Monde et l'Homme primitif selon la Bible. 1 vol. in-8 de XVII-403 pages. Prix : franco......................... 8 50

Parmi les attaques récentes dirigées contre les origines du monde et de l'homme suivant la Bible, les plus violentes sont celles de l'école positiviste. Des hommes plus modérés, mais non moins dangereux, comme Darwin et ses disciples, ont émis des théories inconciliables avec la vérité des traditions religieuses; des savants consciencieux mais intempérants, comme Lyell, ont mis en péril l'ancien accord de la géologie et de la Bible.

Chanoine CAILLARD. — Jésus-Christ et les Prophètes Messianiques. In-8°. Prix : franco............................ 8 50

Son titre énonce ce qu'il contient, c'est-à-dire un exposé clair et simple 1° des principales promesses et prophéties de l'Ancien Testament, relative à la personne et à l'Œuvre du Messie, 2° des preuves evangéliques, du monde et du sens de l'accomplissement de chacune d'elles, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. De ce paralélisme saisissant, pour quiconque veut l'étudier et réfléchir, découle nécessairement cette démonstration capitale de la **Divinité du Christ et de sa religion,** par l'argument prophétique

Abbé COCART. — Enfant que feras-tu plus tard? In-12 franco 1 25

L'auteur nous donne une brochure de tout premier ordre, d'une actualité poignante. Il s'agit de vocations sacerdotales. Pour faire réfléchir les enfants, leur donner l'idée vraie de ce qu'est le prêtre, des conditions, des obstacles, des objections à la vocation, avec histoires appropriées, excellent, excellent. A propager donc le plus possible, parmi les adolescents. Il y en a dont le bonheur, même ici-bas, tient essentiellement à la fidélité à leur vocation.

(*Notre-Dame de Provence*).

P. CLÉRISSAC. O. P. — Le Mystère de l'Église, in-12 de xii-370 p., 6 fr.; franco 6 50

Le Mystère de l'Eglise est une œuvre posthunme. Elle est publiée par les soins de Jacques Maritain, le célèbre converti et professeur de philosophie scolastique à l'Institut catholique de Paris, qui fut lui-même le fils spirituel de l'auteur. Ce que nous donne maintenant la piété filiale de M. Maritain, est d'une beauté incomparable. Ce n'est pas un traité de l'Eglise; ce sont comme des chapitres détachés, des méditations, des contemplations plutôt, écrites ans une langue d'une vigueur étonnante. L'Eglise dans la pensée de Dieu; le Christ dans l'Eglise et l'Eglise dans le Christ (« Tout le mystère de l'Eglise gît dans l'équation et la convertibilité de ces deux termes : le Christ et l'Eglise ») ; la vie hiérarchique (ou sacerdotale) de l'Eglise ; le don de Prophétie dans l'Eglise; l'Eglise Thébaïde et Cité ; la Mission et l'Esprit; Maternité et Suzeraineté de l'Eglise; les Fêtes du Mystère de l'Eglise; autant de sujets sur lesquels il n'est pas possible de verser, en quelques pages, en quelques mots parfois, plus de lumière et tout ensemble de chaleur brûlante. M. Martiain en est enthousiaste, et ce n'est pas l'enthousiasme seulement du fils spirituel, c'est l'enthousiasme de l'homme de goût et du grand serviteur de l'Eglise qu'il est dans sa chaire de Philosophie. Personne ne poursuivra cette lecture le cœur froid. — En appendice, le schéma *de Ecclesia* proposé au Concile du Vatican, texte et traduction.

(*Ami du Clergé*), 10 février 1920.

Chanoine FEIGE. — Sanctifions le Moment présent, in-18, de près de 300 pages, 3 fr.; franco 3 50

Saint François de Sales a dit : « Songeons seulement à bien faire aujourd'hui. Quand le jour de demain sera arrivé, il s'appellera encore aujourd'hui, et alors nous y songerons. »

A vrai dire, qu'y a-t-il de plus raisonnable, de plus facile, de plus avantageux que la sanctification du moment présent? Qu'y a-t-il de plus propre à simplifier, à pacifier, à sanctifier la vie? Pourquoi revenir sans cesse sur le passé qui n'est plus? Pourquoi perdre son temps dans un avenir qui n'est pas à nous? Ne vaut-il pas mieux concentrer toute sa bonne volonté sur le moment présent qui seul nous appartient?

Mgr GIBIER. — Les Reconstructions nécessaires, in-12. 6 fr.; franco 6 75

Ce ne sont pas les relèvements matériels qui s'imposent avant tout. Il y a des ruines bien plus lamentables à relever. Que de destructions morales dans les âmes! Et Mgr Gibier, de son style vivant, presque haletant, nous emporte dans ce volume, qui forme, pensons-nous le sixième « des temps nouveaux », à travers le monde des âmes, qu'elles soient désorientées, déchristianisées, démoralisées, désenchantées. Il nous fait entrer dans les familles, où il n'y a qu'une union factice, où l'on tue, où l'on ne se respecte plus, où l'on se paganise. Il dit ce que doit être l'école, ce que c'est qu'une paroisse et son cœur et son âme. Il se range aux côtés du bon ouvrier. Il nous fait aimer la petite et la grande Patrie, et enfin nous indique les principes qui constitueront une nouvelle société des nations, réalisable celle-là. Ceux qui possèdent déjà les précédents ouvrages de Mgr Gibier compléteront leur collection, et les autres, après avoir lu ce volume, voudront peut-être acheter les trente-deux livres écrits par cet admirable évêque, homme d'action.

Mgr TISSIER. — Tentations et Tâches de Femmes, 1 vol. in-12. 3 fr.; franco 3 50

Sous ce titre suggestif *Tentations et Tâches de Femmes*, Mgr Tissier vient de réunir en volume les conférences qu'il a données l'hiver dernier aux dames de Châlons et d'Epernay : *La curiosité intellectuelle, la mollesse morale, la médiocrité esthétique*, tels sont les trois sujets qu'il traite.

Avec sa perspicacité bien connue, il a srupris les faiblesses des mœurs d'aujourd'hui, spécialement des mœurs féminines et, sans épargner personne, il dénonce tous les travers mondains.

C'est la frivolité intellectuelle qu'il signale d'abord et, aux femmes intelligentes et de bonne volonté, il trace hardiment mais sans négliger les précautions de la sagesse, le chemin étroit qui, entre l'ignorance stupide et le lourd pédantisme, conduit à la valeur vraie.

Abbé Ch. GRIMAUD. — Futurs Époux, 3e édition, in-12. Prix : 5 fr.; franco 5 50

Futurs époux paraît devoir être à l'heure actuelle, d'une utilité primordiale et s'affirme, à peine paru, comme un grand succès. Les foyers décimés par la guerre se reconstituent, il faut aux jeunes gens qui fondent une famille, un guide et un conseiller. « *Futurs Époux* » remplira ce rôle et sera aussi très utile aux jeunes gens mariés. Que de mères de famille voudraient mettre entre les mains du *grand fils* dont l'avenir les inquiète, un livre capable de le détourner des dangers qui l'attirent! Qu'elles n'hésitent pas à lui offrir le très solide ouvrage de l'abbé Grimaud.

Cardinal GIBBONS. — La Foi de nos Pères. Un vol. très fort, in-12, franco 7 50

C'est un chef-d'œuvre, réédité à l'occasion de la mort du grand cardinal, et traduit en vingt langues. Comparable tout simplement à l'Exposition de la doctrine catholique de Bossuet, ce n'est pas peu dire! A utiliser par les prêtres, par les laïques qui veulent connaître la religion, et à mettre à profit contre les tentatives actuelles de propagande protestante : il y a là contre le protestantisme une tactique très courtoise et irrésistiblement puissante. (*Notre-Dame de Provence*).

Pierre VAN DER MEER DE WALCHEREN. — Journal d'un Converti (Traduit du hollandais par l'auteur. Introduction par Léon Bloy. 2e édition, augmentée d'un appendice inédit. In-12. Prix : 5 fr.; par la poste 5 50

Récit des périgrinations douloureues d'une âme d'artiste qui s'achemine, poussée par l'impérieux besoin d'infini que n'assouvit ni l'argent humain, à travers les atroces ténèbres du doute vers la certitude libératrice de la foi. Cette histoire très belle sera lue avec joie et émotion par tous ceux qui y retrouveront le récit de leurs propres tourments. Nous la conseillons à tous nos A. P. A. qu'inquiète parfois la lenteur des acheminements des âmes qu'ils veulent conduire à Dieu.

Mme Paul FLICHE. — Mlle Louise Humann (1766-1836) : **Une Française d'Alsace,** préface du R. P. Schaffner, supérieur des Prêtres de Notre-Dame de Sion. In-12, 3 f. 50; franco 4 »

Histoire d'une belle âme de Française chrétienne, modèle de douceur ferme, de confiance en Dieu et d'énergie ; personnification de l'Alsacienne dans tous ses grandes qualités, augmentées d'une foi et d'une humilité de sainte.

Mlle Humann fut l'inspiratrice d'hommes comme l'abbé Bautain, le R. P. Ratisbonne (l'apôtre des Juifs), etc., et la vraie fondatrice des Congrégations de Notre-Dame de Sion et des Prêtres de Saint-Louis qui existent encore aujourd'hui.

MINK-JULLIEN. — Appuyé sur l'Autel, 1 vol. In-12, 3 fr.; franco 3 50

L'auteur élevée dans les milieux les plus socialistes dont elle partagea ardemment la foi, a raconté ailleurs comment Dieu se révéla à elle. Ici nous voyons ce que le christianisme retrouvé apporte de paix intérieure, de bonheur et de force à une jeune mère, demeurée veuve avec ses quatre enfants. Car ce petit livre est une collection de souvenirs et de tableaux entremêlés de réflexions, de méditations, d'effusions tendres, telles que seule sait en trouver le cœur d'une femme. Et comme cette femme a été tour à tour visiteuse bénévole des pauvres, messagère du Christ auprès des malheureux, infirmière enfin dans un de ces hôpitaux de Paris où affluent toutes les victimes de la misère et du vice, on voit comment l'immense pitié qui est au fond du socialisme se mue, dans une âme régénérée, et exquise par charité chrétienne.

Abbé GRIMAUD

Défendons-nous ! **2e édition. In-12. Prix : 3 fr.; franco 3 50**

Charmant volume d'histoires vécues, racontées dans un style si captivant qu'on le lit plus vite qu'on ne voudrait. Le livre est divisé en neuf parties : *Défendons-nous contre l'Impiété — contre l'École Laïque — contre la Mauvaise Presse — contre la Déchristianisation de la Famille — contre l'Apathie Sociale — contre les Préjugés — contre les Entraînements du Jour — contre le Socialisme — contre la Désertion des Campagnes.* Dans chacune de ces parties, quatre ou cinq récits lancent contre l'erreur, sous des formes variées, le feu convergent de leurs arguments. Ces arguments prennent une puissance extraordinaire dans ce fait qu'ils sont une *leçon de choses.*

(*Ami du Clergé.*)

Sauvons nos âmes ! **In-12 de 278 pages : 3 fr.; franco 3 50**

Voici un volume de belle et bonne apologétique, et, ce qui n'est pas pour en diminuer le prix, un de ces ouvrages, plutôt rares, que l'on dévore, une fois qu'on les a commencés, tant l'intérêt y est agréablement soutenu, et les situations variées. C'est, en effet, une jolie galerie de petites scènes et tableautins gentiment brossés, à la manière de « Pierre l'Ermite » dans *La Croix* ou de l'abbé Duplessy dans *la Réponse.*

Tantôt avec une fine pointe d'ironie, jamais méchante cependant, tantôt en des scènes émouvantes jusqu'aux larmes, l'auteur nous y apprend sagement, et, à nos contemporains, comment nous pouvons sauver nos âmes en *croyant*, en *nous instruisant*, en *fréquentant les sacrements*, en foulant aux pieds *le respect humain*, en *priant*, en *pensant à l'Éternité*, en *obéissant à l'Église*, et en multipliant *les bonnes œuvres.*

Futurs Époux. **In-12. 5 fr.; franco 5 50**

Le but de cet ouvrage adressé « aux grands jeunes gens » est de prémunir ceux-ci contre les périls de « l'âge des tempêtes » et de leur faire chrétiennement envisager et accepter les graves devoirs de la vie conjugale. L'auteur traite la question délicate dont il s'occupe avec une doctrine très sûre, une grande élévation de pensée, un tact parfait. Par dessus tous les conseils qu'il donne, fruits d'une longue et décisive expérience, seront le salut des jeunes lecteurs que son noble et persuasif langage aura convaincus.

Tous les chapitres sont des tableaux vécus, et tracés de main de maître. On est captivé en les lisant par la séduction du style. Nous signalerons surtout comme d'un intérêt encore supérieur les chapitres suivants : *La Notion de la Liberté — La Formation à la Pureté. — Les Ennemis extérieurs. — La Notion de l'Amour. — L'Instruction du Mariage — Le Choix de la Fiancée.*

On ne saurait trop recommander ce livre aux parents et éducateurs chrétiens et surtout à tous nos grands jeunes gens.

En préparation :

Futures Épouses, 1 vol. In-12.

Mgr LAVEILLE, pronotaire apostolique. — **Un Condisciple et Émule du Curé d'Ars : Marcellin Champagnat**, 1 vol. In-8° de 450 pages, orné de 13 gravures. Prix : 10 fr.; franco 11 »

Biographie d'un prêtre de campagne qui, au milieu des circonstances les plus difficiles, reproduisit les prodiges de zèle et les miracles de sainteté de son ami le Curé d'Ars, et qui, plus tard, fonda avec trois ou quatre jeunes paysans, dans une chaumière de vingt pieds carrés, une congrégation enseignante qui compte aujourd'hui plus de sept mille Frères distribuant l'instruction à cent vingt mille écoliers.

Modèle parfait pour tous les prêtres de France, le P. Champagnat est spécialement un type accompli d'éducateur chrétien. Rien de plus attachant que cet ouvrage, où l'éminent vicaire général de Meaux a mis toutes ses qualités d'apôtre et d'écrivain.

Dom A. M. P. INGOLD, ancien Vicaire général de Langres. — **Général et Trappiste : Le P. Marie-Joseph baron de Géramb.** In-12, 7 fr.; franco 7 50

Le P. Marie Joseph baron de Géramb (1772-1848), mort trappiste après avoir été chambellan de l'empereur François Ier et général, est certes un personnage curieux et intéressant. Autant, dans la première partie de sa vie, il remplit le monde du bruit de ses folles aventures, autant, lorsqu'il eût troqué son brillant uniforme de général et de chambellan contre l'humble froc de trappiste, sut-il marcher héroïquement dans la voie de la perfection. Jusqu'au bout, cependant, il garda les caractères de son tempérament extraordinairement original. Comme écrivain, il est connu par quelques opuscules de piété, mais surtout par son célèbre *Pèlerinage de Jérusalem*, paru en 1836, et depuis réédité sans cesse. L'érudit P. Ingold nous retrace cette originale et intéressante vie dans un but d'édification. Mais le P. de Géramb ayant été mêlé à beaucoup de ces grands évènements qui se passèrent au commencement du XIXe siècle, un véritable intérêt historique s'attache nécessairement à sa vie, et cet intérêt, le P. Ingold n'a pas manqué de le faire ressortir avec beaucoup d'érudition.

Chanoine VAUDON — **Une Ame d'Épouse et de Mère**, in-12, 3 fr. 50; franco .... 4 »

Les lettres publiées dans cet ouvrage nous font pénétrer dans l'intimité d'une mère éprouvée par la perte de son mari et de sa fille. Au milieu de ces douleurs, cette belle âme de chrétienne sait conserver une attitude d'amoureuse soumission à la volonté divine; bien plus, elle se livre à des œuvres de dévouement et de charité. — Nous ne doutons pas que ces lettres ne procurent une véritable consolation aux âmes éprouvées par la guerre ,en même temps qu'elles seront une invitation éloquente à imiter celle qui disait : « Il faut que l'âme s'élève et se place au-dessus de sa douleur pour continuer la route et achever la tâche que Dieu lui a confiée ».

Vicomte H. LE GOUVELLO

Un Apôtre de la Bretagne au XVII° siècle : Le Vénérable Michel LE NOBLETZ (1577-1652). 1 vol. in-12................ Franco : 5 75

La cause de béatification du Vénérable Michel Le Nobletz vient d'être introduite à Rome. M. Hippolyte Le Gouvello a reproduit dans son livre d'une façon très exacte et très complète, la vie si extraordinaire dans sa simplicité du Vénérable Michel Le Nobletz, suscité par la Providence, avec le Vénérable P. Maunoir, son disciple, pour promouvoir, en notre pays de Bretagne, la grande renaissance chrétienne du XVII° siècle.

Il faut lire ce livre, véritable histoire vécue de la Bretagne après l'hérésie de Calvin. La guerre civile et après elle, la famine, la peste et les loups dévorants avaient amené la désolation dans notre région. La foi vacillait dans les âmes et la conscience du peuple s'égarait trop souvent. Michel Le Nobletz fut le premier apôtre de cette mission nouvelle.

M. Le Gouvello raconte toutes les difficultés rencontrées par son héros dès sa jeunesse. Tour à tour, en butte à la calomnie, à la colère de son père, à la contradiction, à la persécution, dénoncé à l'Official, pris pour un fou, Michel Le Nobletz est tourmenté à la fin de sa vie de tous les maux imaginables.

Le pénitent breton Pierre de Keriolet. 4° édition augmentée de curieuses légendes populaires bretonnes concernant Keriolet avant et après sa conversion, et approuvée par NN. SS. les Evêques de Vannes et de Nantes. In-12.......................... Franco : 5 75

Livre aussi intéressant qu'original, et des plus utiles à propager. C'est la vie d'un véritable saint, populaire depuis deux siècles en Bretagne, et qui, après des prodiges d'impiété et de crimes, étonna le monde par les prodiges de sa pénitence et de sa charité.

Armelle Nicolas, dite la Bonne Armelle, in-12....... Franco : 5 75

Quelle figure inoubliable dans son originalité que celle d'*Armelle Nicolas*, la « Bonne Armelle », dont le biographe bien connu du *Pénitent breton Pierre de Keriolet* et du *Vénérable Michel Le Nobletz*, a entrepris de fixer les traits dans un récit définitif!

Simple paysanne sans instruction, gardeuse de moutons puis humble servante, la voilà, presque dès l'enfance, projetée invinciblement dans les voies de la haute mystique et des grâces extraordinaires! L'ignorante fille ne peut s'arrêter aux étapes qui pour tant d'autres sont déjà des cimes inaccessibles, tout au plus des sommets qu'on ne songe pas à dépasser. Ni l'oraison mentale, ni la méditation, ni la contemplation ne lui suffisent; la communion lui paraît trop passagère. Il lui faut l'union à Dieu, l'union et l'anéantissement dans l'amour de Dieu.

Apparition d'une âme du Purgatoire en Bretagne, in-12.. 1 »

Chanoine MILLOT

VICAIRE GÉNÉRAL DE VERSAILLES

Retraite sur les grandes Vérités, 4e édition. In-12. 5 fr. 25; franco 5 75

Cette retraite est une mine d'une abondance et d'une variété extraordinaire, le **vade mecum** du prédicateur. Voici les sujets traités : La fin de l'homme. Le Salut. Le Prix de l'âme. Le péché (2 Instr.). La mort (3 Instr.). Le Jugement. L'Enfer (2 Instr.). La miséricorde (2 Instr.) La fuite des occasions. La prière. Le sacrement de Pénitence. Le devoir de la Communion.

Retraites de dames et de mères chrétiennes, 4e édition. In-12, 5 fr. 25; franco 5 75

Ce livre plein de la doctrine évangélique, commentée et appliquée aux besoins et aux mœurs des femmes contemporaines. Leurs travers, leurs fautes sont signalées d'un doigté discret et corrigés avec une mansuétude indulgente et apostolique.

Retraites de Jeunes Filles, 4e édition, in-12. 5 fr. 25; franco 5 75

Cette retraite comprend trois journées avec chacune trois instructions et une conférence. Il y a beaucoup de délicatesse dans la manière de M. le chanoine J. Millot; il y a aussi de la force. Il sait toute la réserve, tout le tact nuancé que demande son auditoire ; mais il sait qu'il y a des vérités faites pour tous, un Evangile qui doit être annoncé à toute créature.

Retraites d'Enfants de Marie. In-12. Prix : 5 fr. 25; franco 5 75

Cette nouvelle Retraite de M. l'abbé Millot sera accueillie avec la même faveur que les précédentes. Donnons seulement ici les titres des Instructions : (Sermon d'ouverture) : Qu'est-ce que la piété? Premier jour : **Les caractères de la vraie piété.** 1re Instruction. La vraie piété doit être régulière. 2e Instruction. La vraie piété doit être judicieuse. 3e Instruction. La vraie piété doit être généreuse. 4e Instruction. La vraie piété doit être conquérante.

Retraite de Première Communion solennelle, in-12. 2e édition. 5 fr.; franco 5 75

Retraite sur les Grands Moyens de Salut, Prière, Confession, Dévotion à Marie, in-12, 5 fr.; franco 5 75

Jésus-Christ veut des Prêtres, 6 édition, in-18, 2 fr.; franco 2 40

Nos Morts de la Guerre. Choix de discours pour les services des soldats morts au Champ d'Honneur. 2e édition. In-12. Prix ; 5 fr. 25; franco 5 75

La Vie Religieuse. Choix très remarquable de discours de vêtures et de professions recueillis et publiés par le chanoine Millot. 2e édition. In-12. Prix : 5 fr. 25; franco 5 75

Mariage. — Célibat. — Vie Religieuse. 2e édition. In-12. Prix : 5 fr 25; franco 5 75

En préparation : **Retraite Eucharistique.** 1 vol. In-12.
Plans de Sermons pour les Fêtes de l'Année, 2 vol. In-12.

Chanoine **L. DUFLOT : Apologétique chrétienne. — La Révélation. — L'Eglise.** — In-12 de 400 pages. **Prix** : 7 fr.

Voilà un très bon livre!... un des meilleurs de parus sur ce sujet depuis nombre d'années Il rendra de très grands services et deviendra, suivant le mot de Mgr l'Evêque d'Arras le livre de chevet des catéchistes volontaires, des élèves de nos collèges, des fidèles qui veulent s'instruire et des prêtres. Tout y est, et tout y est bien dit et bien divisé. On sent dans la « manière » de l'auteur l'ancien professeur de philosophie à la logique impeccable et aussi l'ancien curé qui a médité longuement sa pensée pour la rendre accessible à son auditoire de fidèles. Nous félicitons l'éditeur qui n'a pas hésité, malgré les difficultés présentes à se charger de ce travail et nous osons prédire à « l'Apologétique chrétienne » un grand succès.

Abbé Jean RAMEL. — La Sainte Eucharistie. 1 vol. in-12. **Prix** : franco par la poste 5.80

Les dix-huit chapitres de ce livre renferment toute la doctrine catholique sur la Présence réelle, la Messe et la Communion, exposée avec exactitude et piété, en un style clair et à la portée de tous, appuyée sur la Sainte Ecriture, les Pères de l'Eglise, les décisions les plus récentes des Congrégations Romaines, le sentiment des meilleurs théologiens et illustrée du récit intéressant de nombreux miracles eucharistiques. Le sujet si pratique de la Communion comprend à lui seul onze chapitres où il est traité à fond, notamment, des conditions requises chez tous, et particulièrement chez les petits enfants, pour s'en approcher souvent, voire même tous les jours.

R. P. ROCHEREAU, Eudiste, lieutenant au 50e d'artillerie. **Le Séminaire N.-D. de la Merci : Histoire d'un Séminaire.** — majoration comprise franco 4.90

Parmi nos prisonniers internés en Allemagne, se trouvaient de nombreux séminaristes. Un homme de cœur, religieux eudiste et officier, prisonnier comme eux, forma le projet de les grouper et de leur permettre de continuer leurs études. Dans un livre trop court, le R. P. Rochereau nous dit les difficultés qu'il rencontra, de la part des hommes, des choses, des Allemands, voire même du cardinal Hartmann, et de quelques mauvais Français, les appuis qu'il trouva aussi, très sincères et dévoués, parmi quelques Allemands. Livre de lecture facile, mais qui laisse supposer bien des déboires, des luttes intimes.

Mgr CHAPON. — La France, les Alliés et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne. franco. 4 90

Ces pages, publiées dans le *Correspondant* où elles ont été remarquées, sont à relire à l'heure du rendement des comptes. Elles prouvent lumineusement que l'agression dont nous avons été victimes n'est pas imputable au kaiser seul, ni à une fraction pangermaniste, mais à toute l'Allemagne. C'est donc l'Allemagne toute entière qui doit payer et réparer. Ensuite seulement, elle pourra, sous notre contrôle, jouir de cette liberté des peuples que la France a vengée et défendue contre eux. Ces articles ont valu à Mgr l'évêque de Nice, de la part de ses ennemis, l'honneur de leurs critiques et celui plus grand de leurs injures.

D. BERNARD MARÉCHAUX. — Les Charismes du Saint-Esprit. Prix : 3 fr.; franco 3 50

Les livres sur le Saint-Esprit et son action dans et sur les âmes, se sont multipliés, mais pour en trouver un sur les Charismes, il faut remonter aux Constitutions apostoliques, à Saint-Denis l'Aréopagite! Le Saint-Esprit opère de deux façons, sur les âmes, par la grâce sanctifiante, les vertus, théologales et morales infuses, par la mise en œuvre de ses dons, sur tout le corps de l'Eglise, pour promouvoir son apostolat, par une série de dons, tels que prophéties ou dons des langues qui sont précisément les Charismes du Saint-Esprit, énumérés par saint Paul.

R. P. DEHON. — La Vie intérieure, ses principes, ses voies diverses, d'après les meilleurs auteurs ascétiques. 1 vol. in-12. Prix : 4 fr. 50; franco .... 5 »

Le R. P. Dehon nous donne cette étude très complète, et aussi utile qu'intéressante sur la vie intérieure. Pour faire ressortir l'opportunité de ce travail, il nous suffira de dire qu'il réunit les témoignages des saints à ce sujet en les reliant par un fil conducteur. C'est un trésor où abondent les pierres précieuses que l'auteur s'est contenté de réunir et d'enchasser. Il semble qu'en méditant ces pages, on se sentira porté vers cette vie intérieure, qui a les promesses de l'amitié divine et des joies les meilleures pour cette vie et pour l'autre.

Saint Paul, après avoir rappelé les souffrances des prophètes et celles du Sauveur, disait aux Hébreux (XII-I) : « C'est une nuée de témoins qui vous exhortent à la patience pour conquérir le Ciel. » Nos lecteurs diront : Nous avons entendu une légion de témoins qui nous montrent la vie intérieure, comme le chemin royal pour aller à Dieu. On trouvera dans ce livre de nombreux sujets de méditations et de lectures spirituelles.

Abbé RAOULT. — L'Admirable Histoire de Joseph. Prix : fr. 2-00; franco 2 50

Tout est original dans ce petit livre : les gravures aussi bien que la forme du récit. Une mère raconte à ses enfants en six entretiens pleins de vie, de charme et de piété, la dramatique histoire de Joseph, qui provoque à chaque instant de la part des jeunes auditeurs des questions et des réflexions.

Chaque récit a son cadre particulier : la pointe de l'île; sur la falaise; au pied du vieux château; à l'ombre des vieux murs; au fil de l'eau; la neige sur les toits, ce qui ajoute à l'intérêt de *L'admirable histoire* dont la lecture, avec celle des opuscules similaires du même auteur, gravera profondément dans l'âme de nos écoliers les notions reçues au cours d'histoire sainte. V. K.

COUDURIER (Abbé). — **Vie de la Bienheureuse Lidwine,** Vierge modèle des malades et des infirmes. In-12. 4 fr. 50; franco. 5 25

Pendant trente-huit ans, la vierge Lidwine, étendue sur un lit de douleur, a souffert comme peut-être jamais on ne vit souffrir un saint. Le récit attachant que nous fait son religieux biographe est de beaucoup le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour.

DANIEL (P.-Ch.) S. J. — **Le devoir du chrétien dans les jours d'épreuve.** — In-18. 1 fr. 20; franco 1 50

Ce livre s'adresse à tous ceux qui pleurent et qui souffrent. Réconfortantes pages. Elles sont les expressions mêmes tombées des lèvres de Jésus. Prenez, lisez et méditez-les.

Juxta Crucem Lacrymosa. In-18, franco .... [illegible]

Une mère avait perdu sa charmante enfant enlevée par cette terrible maladie du cerveau qui fait l'effroi des mères. Ces pages saignantes écrites aux jours de sa grande affliction nous ont profondément ému. Nous avons pensé que d'autres pourraient être touchés à la vue de ce cœur brisé, puis fortifié et consolé par les enseignements de la piété chrétienne.

LAPEYRADE (Abbé). — **La Prière pour les morts.** In-12. Prix : 3 fr.; franco 3 50

Quelles touchantes pages dans les chapitres : Comment il faut pleurer nos morts. — Prière de saint Augustin pour sa mère; — Funérailles chrétiennes; — Pensée du Purgatoire, pensée consolante !... Comme [illegible] se sent fortifiée, raffermie à la lecture des lettres de consolation qui forment la deuxième partie de l'ouvrage !

MARCADE (Abbé A.). — **Consolations pour le temps des épreuves.** In-32. 1 fr. 50; franco 1 65

Quiconque pleure des morts puisera dans cet excellent livre la ferme espérance que nos morts ne sont pas morts, mais qu'ils vivent là-haut près de Celui qui a promis de récompenser le verre d'eau froide.

MÉRIC (Mgr E.). — **Les Élus se reconnaîtront au ciel.** Gracieux. In-16. 31 édit. Prix : 3 fr.; franco 3 50

Par ses autres écrits, l'auteur s'est concilié l'estime et l'admiration du monde savant; par cet opuscule, il a droit à l'éternelle reconnaissance et aux sympathies de ceux qui souffrent et de ceux qui pleurent : car, après l'avoir lu, tout doute s'évanouit : **Les élus se reconnaîtront au ciel.**

PERREYVE (Abbé). — **La journée des malades.** 20 édit. In-12. 3 fr.; franco 3 75

Heures pour les morts. In-32. 2 fr. 25; franco 2 50

Table des matières : Le Purgatoire. Vœu héroïque. Prières de la sainte Messe. O bon et très doux Jésus. Actes avant la Communion. Prières après la Communion. Office des morts. Exercices du chemin de la croix. Rosaire. Chapelet des morts. Litanies des trépassés. Petit office pour les âmes du Purgatoire. L'Oraison Dominicale appliquée aux âmes du Purgatoire.

RETRAITES

R. P. **BILLOT : Retraite religieuse du Chemin de la Croix.** 3° édition, 1916. In-12.. 4 50
C'est une suite de lectures pour une retraite de huit jours, à quatre méditations chaque jour. Le rappel du Chemin de la Croix sert, ici, surtout d'excitant. Quand l'auteur traite de la mortification, il nous redit combien Jésus a souffert; — de la pauvreté, combien le Christ fut pauvre sur sa croix, etc. Le tout est bien présenté et de nature à faire impression.

Abbé **H. LE CAMUS : Retraites fermées,** nature, organisation, direction. In-12.. 3 »
Directoire complet et facile à l'usage des organisateurs des nouvelles maisons destinées à l'œuvre réputée capitale des retraites fermées. Ils y puiseront d'utiles renseignements.

Abbé **Henri MORICE : Jeunesse et Pureté.** In-12............. 3 »
Cette série d'introductions sur la pureté s'adresse à des jeunes gens de quinze à vingt ans. Elles ont été prêchées, à l'occasion de retraites, dans des maisons d'éducation ou des patronages. C'est dire en quoi cet ouvrage se distingue de ceux qui ont été publiés récemment sur le même sujet.

Abbé **Henri MORICE : Retraite d'enfants,** in-12.............. 1 50
Le volume est divisé en deux parties : la première contient 17 instructions adressées à des enfants d'une douzaine d'années pour une retraite preparatoire, non pas à la première Communion, mais à la Communion solennelle; la deuxième partie renferme 18 allocutions sur divers sujets, mais toujours destinées à la même catégorie d'auditeurs.

P. F. NEPVEU, S. J. : **Retraite spirituelle** pour les personnes religieuses et pour celles qui aspirent à une plus grande perfection, sur l'importance de se donner tout à Dieu et sans réserve 3 »

R. P. **Arthur MARTIN,** S. J. : **La veille de l'Eternité, ou un jour de retraite.** In-32.. 1 25

R. P. **NOUET** (S. J.) : **Le Guide de l'Ame en retraite,** édition, revue et mise dans un ordre nouveau par le R. P. Pottier 8 »
Ce livre est recommandé aux personnes pieuses, elles y trouveront 8 retraites différentes suffisamment développées et très propres à les faire avancer rapidement dans la perfection.

Le R. P. Pierre Olivaint. Journal de ses retraites annuelles. 8° édition. 2 in-12.. 7 50
C'est la révélation de son âme, l'histoire intime, écrite pour lui seul, sous le regard de Dieu, de ses pensées, de ses aspirations, de ses virils efforts, de tout ce travail intérieur, de ce progrès continu vers la perfection, de cette perpétuelle ascension vers Dieu, dont le martyre devait être le dernier terme et la récompense.

SEGUR (Mgr) : **Exercices et méditations. Souvenirs d'une retraite du P. de Ravignan.** In-32.............................. 1 »

DOCTRINE CHRÉTIENNE

Abbé **BRULON : Une explication du Catéchisme,** 4 in-12.... 18 »
Cet ouvrage est tout à la fois un cours de théologie populaire et d'instructions religieuses pour les catéchismes de persévérance. Il peut servir aux catéchistes et aux catéchisés, tant les démonstrations du dogme sont faciles à concevoir.

R. P. **BOUGEANT : Exposition de la Doctrine chrétienne** par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes. Nouvelle édition entièrement conforme aux premières, publiée par le R. P. Carayon, S. J. 2 in-12.................................. »
Le P. Carayon a cru avec raison qu'il fallait sacrifier les développements qui ont perdu de leur actualité et introduire dans ce cours des discussions nouvelles. Cette double tâche a été parfaitement remplie, et il en résulte un cours de science catholique très substantiel et complet.

R. P. **COTEL : La Piété éclairée par la foi,** ou exposition de la doctrine chrétienne. Nouvelle édition......................... 4 50

Abbé **COURAT : Le Christianisme en exemples,** complément de tous les catéchismes de première communion et de persévérance, 2 in-12.. 9 »
Les exemples y sont rangés suivant l'ordre même du catéchisme : Symbole, décalogue et commandements de l'Eglise, sacrements, prière, signe de la croix, etc.; très nombreux, pris très souvent de l'Ecriture sainte.

R. P. **GRATRY : Philosophie du Credo,** 5ᵉ édition 4 50
Suite de dialogues entre un prêtre et un homme instruit. Exposition de nos principaux dogmes, réfutation des objections : la, foi, existence de Dieu, Trinité, rédemption et vie de Jésus-Christ, l'Eglise, la grâce, la vie éternelle. Excellent résumé qui force l'esprit à proclamer la vérité de la foi.

Cardinal-archevêque **GIBBONS : La foi de nos Pères ou Exposition complète de la doctrine chrétienne.** Ouvrage traduit de l'anglais sur la 28ᵉ édition avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par l'abbé Ad. Saurel. Nouvelle édition, in-12.......... »
Ouvrage écrit pour éclairer nos frères séparés qui nourrissent des préventions et des haines contre la véritable Eglise, pour ouvrir leurs yeux, et dissiper leurs préjugés. On y trouve des réponses contre tous ceux qui ne songent qu'à se moquer des dogmes catholiques.

Chanoine **TURCAN : Le Directeur des Catéchismes de première Communion et de persévérance.** Nouvelle édition revue et augmentée. 3 in-12.. 18 »
Mine inépuisable de renseignements clairs, complets, méthodiques, sur tous les points du dogme, de la morale et du culte chrétien.

VIE RELIGIEUSE

Abbé **François DEMORE : La vraie Politesse.** Petit traité sous forme de lettres à des religieuses. In-12........................ 3 »

Ce livre contient d'excellents conseils pratiques : politesse dans le maintien, dans le cloître, dans la conversation, dans le repas et dans les lettres.

DUFOUR : Avis et réflexions sur les devoirs de l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé à remplir leur vocation. Ouvrage utile non seulement aux religieux, mais encore à toutes les personnes qui veulent vivre dans le monde avec une piété solide, par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition revue et corrigée. 2 in-12.............. 9 »

R. P. **FRANCO,** S. J. : **Lettre à une Supérieure religieuse.** Traduit de l'italien par l'abbé Gautier. 3e édition................ 1 50

C'est un commentaire du décret *Quemadmodum* relatif à l'ouverture de conscience dans les communautés de religieuses et de religieux non prêtres. Il dit de terribles vérités. A consulter par les prêtres qui ont des religieuses ou des religieux à diriger.

R. P. **DE FRESSENCOURT,** S. J. : **Les Secrets de la vie religieuse,** découverts à une novice fervente................... 1 »

Ces secrets de la vie religieuse sont la pure crème de tous les enseignements qu'on peut donner aux âmes qui professent la religion, pour vivre dignement en leur vocation.

Mgr **LELONG** : **La Sainte Religieuse,** 6e édition, in-12...... 6 »

Ce livre ne s'adresse pas seulement aux religieuses auxquelles il rappelle les grandeurs et les obligations de leur vie; les prédicateurs, aumôniers et confesseurs de communautés le consulteront avec fruit : il a les mêmes qualités de solidité théologique, de clarté, de sens pratique et de forme classique qu'on trouve dans tous les écrits de Mgr Lelong.

Grandeurs et devoirs de la vie religieuse, lettres pastorales de Mgr l'Evêque de Nîmes aux religieuses de son diocèse. Nouvelle édition avec une lettre préface du cardinal de Cabrières. In-12. 3 »

Les sujets traités indiquent suffisamment combien la lecture de ces pages peut être utile : les devoirs généraux de la vie religieuse, l'observation de la sainte règle, les rapports mutuels de l'autorité et de l'obéissance, l'exercice des emplois et enfin les saintes délicatesses de la virginité.

Manuel de la vie religieuse, par une ancienne Supérieure générale, in-32.. 2 25

Ce livre traite de la perfection et vocation religieuse, noviciat, profession, vœux, vertus chrétiennes, obligations spéciales de la vie religieuse, écueils, vigilance, etc.

